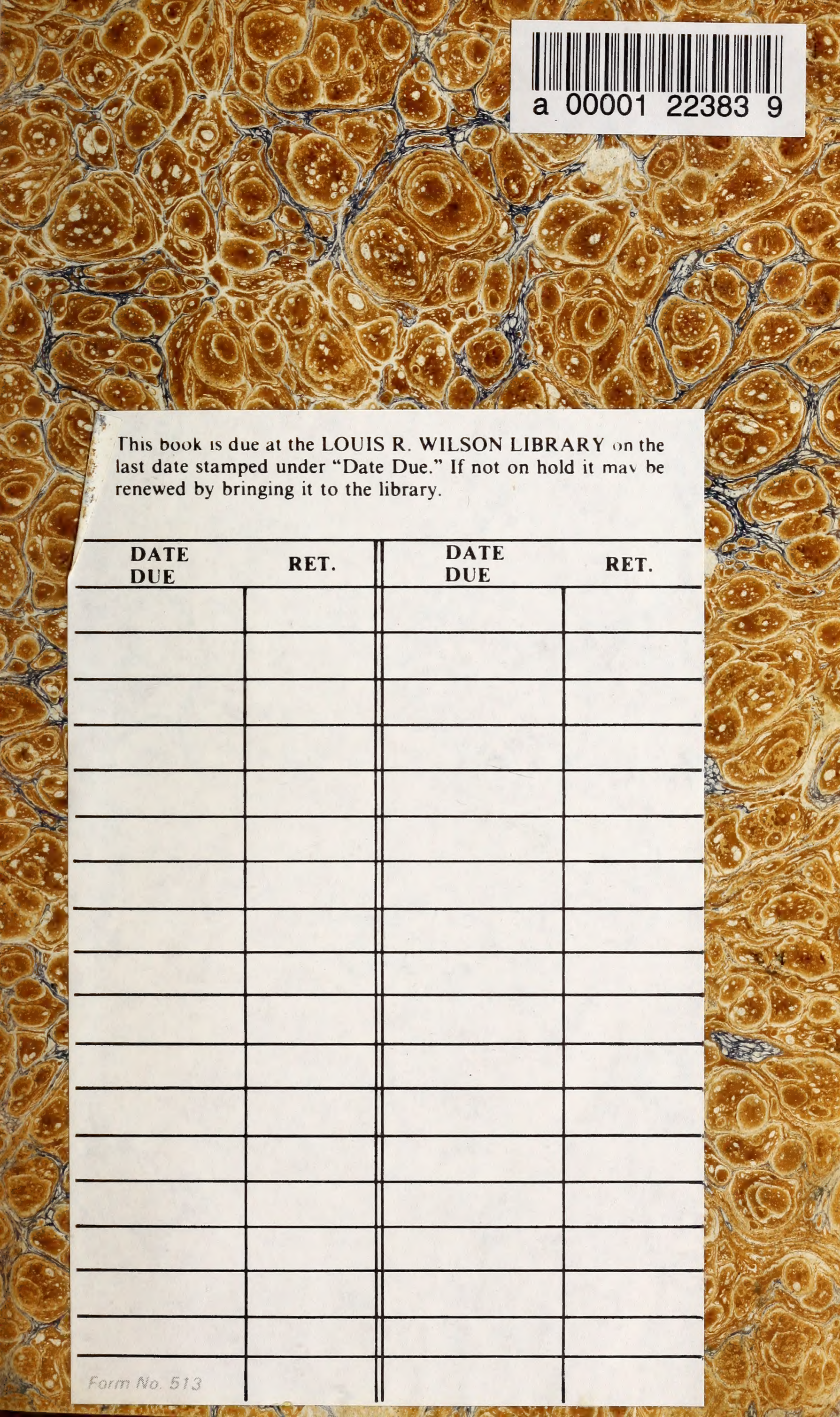

THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET


LUX
LIBERTAS



HISTOIRE

DU BAS-EMPIRE.

TOME DIXIÈME.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.
TOME DIXIÈME.

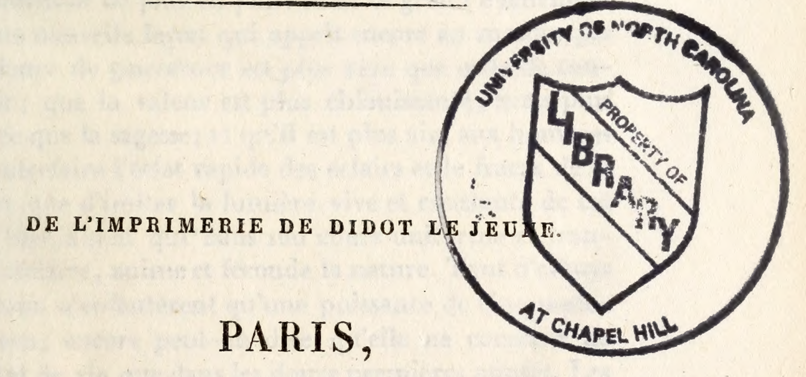
HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE,

COMMENÇANT A CONSTANTIN-LE-GRAND.

PAR CH. LE BEAU.

TOME DIXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.



PARIS,
CHEZ TENRÉ, LIBRAIRE, RUE DU PAON, N° 1.

M. DCCCXX.



HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

BAUDOUIN. THÉODORE-LASCARIS.

La conquête des croisés faisoit naître les plus heureuses espérances. Constantinople sortoit de ses cendres, et l'Occident se flattoit que la valeur de ses héros, couronnée par un succès si brillant, alloit rendre la vie et la vigueur à cet ancien empire, qui depuis tant d'années s'affoiblissoit de jour en jour. Mais ce grand événement fut une nouvelle leçon qui apprit encore au monde que la science de gouverner est plus rare que celle de conquérir; que la valeur est plus éblouissante, mais plus bornée que la sagesse; et qu'il est plus aisé aux hommes de contrefaire l'éclat rapide des éclairs et le fracas de la foudre que d'imiter la lumière vive et constante de cet astre bienfaisant qui dans son cours uniforme et tranquille éclaire, anime et féconde la nature. Tant d'efforts généreux n'enfantèrent qu'une puissance de cinquante-sept ans; encore peut-on dire qu'elle ne conserva de santé et de vie que dans les douze premières années. Les princes grecs, chassés de leur capitale, et cantonnés dans un coin de leur empire, parurent plus grands qu'ils n'avoient été sur le trône, et se soutinrent dans leur infortune avec plus de gloire que leurs vainqueurs.

An. 1204.

Gesta Innoc. c. 99. Du Cange, hist. de Constantinople, l. 1, c. 21. Meyer, annal. flandr. Sabellic. l. 8.

Le patriarche Morosini, de retour à Venise, après avoir reçu à Rome l'ordination des mains du pape, fut obligé par le sénat de promettre avec serment qu'il ne nommeroit jamais pour chanoine de Sainte-Sophie qu'un Vénitien de naissance, ou du moins un homme qui auroit habité à Venise dix ans de suite; qu'il prendroit tous les moyens d'empêcher qu'il y eût jamais d'autre patriarche qu'un Vénitien. On lui fit encore donner parole de ne faire dans tout l'empire aucun archevêque qui ne fût Vénitien. Morosini ajouta cette restriction, qu'il ne prenoit ces engagemens qu'autant qu'ils ne préjudicieroient point à l'autorité du saint-siége, ni au respect qu'il lui devoit. En effet, deux ans après, le pape, ayant appris ces conventions, lui défendit d'y obéir, et le dispensa du serment, par la raison qu'on n'entre point dans le sanctuaire du Seigneur par droit héréditaire, et que, pour y être appelé, il ne faut qu'en être digne, sans distinction de nation et de famille. Le patriarche, étant parti de Venise accompagné de quatre galères, reprit en passant Raguse, révoltée contre les Vénitiens. Arrivé au voisinage de Constantinople, il en donna avis au clergé et au peuple, qui devoient venir au-devant de lui, et le recevoir avec les honneurs établis par un ancien usage. Ce fut alors que le mécontentement des François éclata. Malgré ce qui étoit convenu entre eux et les Vénitiens, leur clergé refusa de reconnoître le patriarche ; il prétendit que l'élection n'avoit pas été canonique ; que sa promotion avoit été obtenue du pape sur un faux exposé, et il en appela au saint-siége. Pour étouffer ces semences de discorde, Innocent envoya un nouveau légat : ce fut Benoît, cardinal prêtre du titre de Sainte-Susanne, qui par de sages ménagemens sut réunir les esprits. Dans le couronnement du 23 mai précédent, quelqu'un des évêques avoit sans doute suppléé à l'absence du patriarche. Baudouin reçut une seconde fois la couronne des mains de Moro-

sini, avec les cérémonies accoutumées. Il fut conduit à Sainte-Sophie, habillé à la grecque, escorté de tous les barons et grands-officiers de l'armée. Le marquis Boniface portoit devant lui le laticlave: c'étoit une robe de drap d'or, dont il devoit être revêtu; le comte de Saint-Paul, l'épée impériale. Les rues étoient parées de riches tapisseries. La cérémonie achevée, il fut reconduit avec la même pompe au palais de Bucoléon.

Vingt-quatre commissaires, douze de chacune des deux nations, procédèrent ensuite au partage des terres de l'empire entre les François et les Vénitiens. Ils considérèrent l'empire dans toute son étendue, quoiqu'il y en eût une grande partie à reconquérir. On assigna aux François toutes les provinces d'Asie, à l'exception de Chalcédoine, de Cyzique et des Cyanées, à l'embouchure du Bosphore dans le Pont-Euxin : ces places furent cédées aux Vénitiens, comme des entrepôts de leur commerce et de leurs forces maritimes. En donnant aux Français les contrées asiatiques, on ne leur donnoit que des guerres à faire, les Turcs étant déjà maîtres de la plus grande partie, et les Grecs possédant encore tout le reste : mais le génie de la nation comptoit comme des possessions présentes les conquêtes à venir. Du côté de l'Europe, ils eurent la Thrace, qu'on nommoit dès-lors Romanie, la Thessalie. Le royaume de Thessalonique, qui comprenoit la Macédoine, accordé au marquis de Montferrat, étoit censé appartenir aux François; le marquis en devoit hommage à l'empereur. Tout le pays depuis les Thermopyles jusqu'au promontoire de Sunium, ce qui comprenoit la Béotie, la Mégaride et l'Attique; les îles de la Propontide, les plus grandes îles de l'Archipel, telles que Lemnos, Lesbos, Chio, Samos, Rhodes, et toutes les autres depuis Andros jusqu'à la côte de Thrace, entroient aussi dans leur partage. Les autres, nommées *Cyclades* et *Sporades*, furent cédées aux Vénitiens, qui furent bientôt encore maîtres de Candie,

Villehard. c. 141, 161. *Gregoras*, *l.* 1, *cap.* 2. *Rhamnusio*, *l.* 4. *Doutrem.* *l.* 4, *c.* 2. *Bizar. de bello veneto*, *l.* 1.

par la vente que leur en fit le marquis Boniface. La politique vénitienne, toujours très-éclairée, eut soin de s'approprier deux sortes de pays; ceux qui pouvoient donner la main à leurs états d'Italie, et former une puissance continue; et ceux dont ils pouvoient aisément conserver la possession par le moyen de leurs flottes. Outre les îles de l'Archipel que j'ai nommées, ils eurent celles du golfe Adriatique, et toute la côte orientale de cette mer, qui comprenoit les deux Epires, l'Acarnanie, l'Etolie, les nations illyriennes jusqu'à Lychnide, et même jusqu'en Pélagonie et en Castorie, la Morée, la Phocide, la Chersonèse de Thrace, les côtes de la Propontide jusqu'au-delà de Sélymbrie, celles du Pont-Euxin jusqu'à Mésembrie, celles de l'Archipel en avançant dans les terres jusqu'à Pella et Bérée. En Thrace, les bords de l'Hèbre, Cypsèles, Trajanople, Didymotique, Andrinople, les bords du Vardar, la Mœsie inférieure, où ils pouvoient remonter par le Danube. On leur attribua même la Servie; mais il en falloit faire la conquête. En Thessalie on leur céda les contrées maritimes; savoir, la Pélasgie, la Perrhébie, la Magnésie, la Phthiotide. Mais tous ces pays attribués aux Vénitiens reconnoissoient la souveraineté de l'empereur; et les Vénitiens, non plus que les seigneurs particuliers, n'en étoient possesseurs qu'à titre de vassaux de l'empire. Tel fut le premier partage : il subsista en grande partie; mais les diverses conjonctures qui dérangent souvent les dispositions politiques y apportèrent plusieurs changemens, comme on le voit par la suite de l'histoire. Tant de domaines qui se croisoient en mille endroits excitèrent de fréquentes querelles; et les Grecs, jaloux de voir leurs possessions entre les mains des étrangers, s'en vengeoient en les mettant aux prises par les chicanes qu'ils suscitoient entre eux.

Villehard. c. 141, 143, 144.

Tandis que les commissaires travailloient à cette répartition, qui ne fut terminée qu'à la fin de septembre,

Baudouin prenoit des mesures pour achever sa conquête. Au milieu d'une révolution si violente, l'empire ne pouvoit passer en d'autres mains sans se diviser. Quoique entamé par les barbares, il avoit cependant plus d'étendue en surface que de solidité intérieure. Devenu fragile par la foiblesse successive de ses princes, il devoit dans sa chute se briser en plusieurs éclats qui seroient enlevés par les hommes les plus ambitieux et les plus hardis. La confusion qui régnoit alors se peint assez naïvement dans celle des historiens de ce temps-là. Leurs récits se croisent, se contredisent, s'embarrassent de telle manière, qu'il est très-difficile de démêler et de suivre le fil de cette histoire. Pour y jeter quelque clarté, je séparerai ce qui se passa en Occident d'avec ce qui arrivoit en même temps en Orient jusqu'à la guerre des Bulgares, qui, après s'être long-temps préparée, éclata enfin au printemps de l'année suivante 1205, et attira de ce côté-là toutes les forces de l'empire. Et pour commencer par l'Occident, la poursuite et la punition de Murzuphle, l'établissement du marquis de Montferrat, la guerre qu'il fit à Léon Sgure, et la conquête du Péloponèse, formeront quatre événemens principaux, et comme autant d'époques qui renfermeront les faits moins importans.

Nicet. c. 3. Acrop. c. 5. Guntherus. Doutrem. l. 4, c. 3. Du Cange, hist. l. 1, c. 24.

Alexis, qui s'étoit d'abord sauvé à Zagora, avoit ensuite gagné Philippopolis, où la force de la place lui donnoit espérance de pouvoir se défendre; mais, les habitans lui ayant fermé les portes, il s'étoit retiré à Mosynople. Le lâche et barbare Murzuphle, accompagné de sa nouvelle épouse Eudocie, et de sa belle-mère Euphrosyne, qui aimoit mieux suivre sa fortune que celle de son mari Alexis, ne s'étoit éloigné de Constantinople que de quatre journées. Il avoit pris et saccagé Zurule. La plupart des seigneurs grecs étoient passés en Natolie, où ils s'empressoient de recueillir les débris de l'empire, chacun se saisissant des places qu'il trou-

voit à sa bienséance. Au milieu de tant d'ennemis, Baudouin crut devoir d'abord s'assurer de la Thrace, où les deux tyrans travailloient à relever leurs foibles espérances. Il fit partir son frère Henri avec cent chevaliers, dont chacun, selon la coutume de ce temps-là, avoit à sa suite un nombre de cavaliers et de fantassins. Henri traversa le pays jusqu'à Andrinople; toutes les villes lui ouvrirent leurs portes. Andrinople, ville forte et puissante, auroit pu arrêter une grande armée : elle recut le prince avec joie, et prêta serment de fidélité au nouvel empereur. Henri s'y logea avec ses gens, pour y attendre son frère. Murzuphle, se voyant menacé de si près, ne crut avoir d'autre ressource que de joindre ce qui lui restoit de forces à celles d'Alexis. Il marcha à Mosynople, et lui envoya dire qu'il venoit lui faire hommage comme à son empereur, et l'aider à combattre leurs communs ennemis. Alexis répondit qu'il étoit prêt à le recevoir comme son fils, et à reconnoître les soins qu'il avoit pris de sa femme et de sa fille. Murzuphle vint donc camper devant Mosynople, où son beau-père le reçut avec des démonstrations de la plus tendre amitié. Ils passèrent ensemble plusieurs jours à concerter les moyens de rétablir leurs affaires : mais l'union entre deux scélérats ne pouvoit être sincère. Alexis, persuadé que l'avantage resteroit à celui qui préviendroit l'autre, invita son gendre à venir avec Eudocie prendre le bain dans sa maison. Dès que Murzuphle fut entré dans la salle des bains, les satellites de son beau-père se jettent sur lui, et lui arrachent les yeux, au milieu du désespoir et des cris de sa femme qui accabloit d'injures son perfide père, tandis que celui-ci reprochoit à sa fille l'indigne alliance qu'elle n'avoit pas rougi de contracter avec le meurtrier de sa famille. Murzuphle, tout sanglant et sans yeux, porta dans son camp ce funeste spectacle, dont l'horreur dissipa tout ce qu'il avoit de soldats : les uns prirent la fuite, les autres allèrent se

joindre aux troupes d'Alexis. Pour lui, arraché des bras de sa femme, qu'Alexis retint par force auprès de lui, fuyant de retraite en retraite, abhorré de tous ceux dont il imploroit la pitié, il traîna dans le mépris et dans la douleur le peu de jours qu'il vécut encore.

Comme il se disposoit à passer en Asie, il fut arrêté par Thierri de Los, qui le conduisit à l'empereur. Baudouin consulta ses barons sur le traitement que méritoit l'assassin de son seigneur. Ce scélérat fut amené dans le conseil, et osa entreprendre de se justifier en disant que le jeune Alexis avoit mérité la mort, comme traître à sa patrie; que toute sa famille l'y avoit condamné, et que, pour lui, il n'avoit fait que présider à l'exécution. On interrompit cette impudente apologie. Nul supplice ne sembloit être assez rigoureux. On s'accorda enfin à lui faire briser les os, comme il les avoit brisés au jeune Alexis. On le fit monter sur une haute colonne, élevée par Théodose le grand dans la place du Taurus; et delà, lié sur une planche, il fut précipité en présence de tout le peuple qui le chargeoit de malédictions. Il se trouva, par un hasard singulier, que sur cette colonne, où étoient représentés en bas-relief les exploits du grand Théodose, se voyoit la figure d'un roi tombant du haut d'une colonne, et une ville escaladée du côté de la mer. Cette double rencontre donna long-temps matière à discourir, et la superstition populaire ne manqua pas de mettre cette colonne au nombre de celles que le peuple de Constantinople regardoit comme prophétiques.

Villehard. c. 163. Nicet. c. 3. Guntherus, c. 20, 21. Du Cange, hist. l. 1, c. 33.

Baudouin, élu empereur, mais non pas possesseur de l'empire, dont une grande partie lui restoit à conquérir, se mit en campagne à la tête de son armée. Il laissoit à Constantinople Louis de Blois, à peine relevé de sa longue maladie, le duc de Venise et Conon de Béthune, avec un nombre de troupes suffisant pour garder la ville, peuplée de Grecs, dont la fidélité étoit très-suspecte. Il marcha droit à Andrinople, où il se joignit à son frère.

Villehard. c. 142, 145, 146, 166. Nicet. c. 1. Gregoras, l. 1, c. 2. Guntherus. Du Cange, hist. l. 1, c. 25.

Il y laissa garnison, à la prière des habitans, qui craignoient une irruption du roi des Bulgares. Ce prince ambitieux, espérant profiter de la révolution, faisoit de grands préparatifs de guerre. Pour lui fermer l'entrée de la Thrace, Baudouin s'avança jusqu'à Philippopolis, où il laissa des troupes sous les ordres de Renier de Trit, auquel il avoit conféré la seigneurie de cette ville avec titre de duché. Ce brave guerrier rassura les habitans, et sut si bien défendre toute la contrée, que la terreur avoit déja soumise au roi bulgare, qu'elle revint à l'obéissance de l'empereur. Baudouin, de retour à Andrinople, en sortit pour marcher contre Alexis. Dans la route il s'assura de Didymotique; et, ayant dissipé une troupe de Grecs ennemis qui lui avoient dressé une embuscade près de Xanthia, il arriva devant Mosynople, où il croyoit trouver Alexis. Il fut agréablement surpris de la prompte soumission des habitans, qui lui apportèrent les clefs de leur ville. Alexis n'avoit osé l'attendre; il s'étoit retiré en Thessalie; et l'empereur se préparoit à le poursuivre, lorsque le marquis de Montferrat vint le joindre. Ce prince, qui alloit s'établir dans son royaume de Thessalonique, menant avec lui l'impératrice Marguerite de Hongrie, sa nouvelle épouse, n'avoit pu suivre les marches de l'empereur. Il fit tendre ses pavillons hors de la ville.

Villehard. c. 146 et suiv. Nicet. c. 1. Innocent. l. 8, ep. 59. Rhamnus. l. 4. Danduli chron. Sabell. l. 8. Bizar. de bello veneto, l. 1. Doutrem. l. 4, c. 2. Du Cange, hist. c. 21, 25.

Le lendemain il alla saluer l'empereur, et le pria de lui permettre d'aller à Thessalonique pour prendre possession de ses nouveaux états. Il promettoit de revenir incessamment, et d'apporter des provisions de vivres. Sur ce que Baudouin déclaroit que son dessein étoit d'y aller lui-même pour s'y faire reconnoître comme seigneur souverain, le marquis, auquel on inspiroit des défiances, le supplia de ne pas commencer par grever son royaume du passage et du séjour d'une nombreuse armée: « Prince (lui dit-il), vos droits sont en sûreté: je « vous ai juré fidélité, et mon serment est aussi public

« qu'il est inviolable : je me ferai toujours un devoir « d'obéir à vos ordres. Voulez-vous marcher contre le « roi des Bulgares qui insulte votre empire? quel que « soit le besoin qui m'appelle à Thessalonique, je vous « suivrai dans cette guerre, et je préférerai toujours « votre service à mes intérêts. Mais le voyage que vous « projetez en Thessalie ne peut que vous occuper sans « utilité. Je me sens assez de forces pour m'établir dans « mon royaume, et pour déconcerter les projets que « peuvent former nos ennemis. » Baudouin, en cette occasion, parut oublier sa prudence naturelle : soit par une hauteur mal entendue, soit par les insinuations malignes des ennemis du marquis, il s'obstina; et comme le marquis, piqué de cette opiniâtreté, témoignoit son mécontentement, et disoit hautement que, si l'empereur persistoit dans son dessein, il ne l'accompagneroit pas : *J'irai donc seul,* répliqua l'empereur ; et il donna sur-le-champ l'ordre de marcher à Thessalonique. Le marquis, ne dissimulant plus sa colère, se sépara, et avec lui plusieurs seigneurs de marque, Jacques d'Avesnes, Guillaume de Champlite, Hugues de Colemy, Othon de La Roche, Berthold de Catzenelbogen, et la plupart des seigneurs allemands. Cette division pouvoit être funeste, et faire perdre une conquête qui avoit coûté tant de sang et de travaux. Tandis que Baudouin marchoit vers Thessalonique, Boniface remontoit vers Andrinople. Il s'empara de Didymotique, qui lui fut livrée par un Grec. Ce fut pour tous les Grecs d'alentour, jusqu'à la distance de deux journées, un signal de venir se rendre à lui, comme à l'ennemi des Latins. L'impératrice sa femme, veuve d'Isaac, sembloit porter sur son front l'image de leur ancien gouvernement, qu'ils ne regrettoient que parce qu'il ne subsistoit plus. Elle les attiroit encore plus efficacement par l'adresse qu'elle eut de profiter de la colère du marquis pour l'engager à donner le titre d'empereur à son fils

Manuel, qu'elle avoit eu d'Isaac. Cette déclaration téméraire sembloit détruire toute apparence de réconciliation. Le marquis, arrivé devant Andrinople, se disposa aussitôt à en faire le siége.

Ce fut en ce lieu que se termina la négociation, déjà commencée entre le marquis et les Vénitiens au sujet de Candie. Cette île avoit été donnée au marquis, comme nous l'avons vu *, avec les provinces d'Asie, en dédommagement de la dignité impériale, à laquelle il pouvoit prétendre. Il avoit déjà échangé le domaine d'Asie avec le royaume de Thessalonique. Les Grecs étant encore maîtres de Candie, cette conquête ne pouvoit s'exécuter qu'avec une flotte, et le marquis n'avoit point de vaisseaux : d'ailleurs, il lui étoit plus avantageux de réunir ensemble toutes ses possessions que de les tenir séparées par une si longue distance. Candie étoit, au contraire, à la bienséance des Vénitiens, maîtres de la mer et de toutes les îles voisines. Marc Sanudo, noble vénitien, et Ravain Carcerio, gentilhomme véronois, députés par le duc Henri Dandolo, conclurent le traité le 12 d'août, devant Andrinople. Les Vénitiens payèrent comptant mille marcs d'argent, et s'obligèrent de fournir à Boniface, dans la partie occidentale de la Macédoine, autant de terre qu'il en faudroit pour fournir un revenu de dix mille pièces d'or, qui passeroit à tous ses hoirs, mâles et femelles, sous l'hommage de l'empereur, et à condition des services qu'il devoit comme vassal de l'empire. Le marquis céda en même temps aux Vénitiens les droits qu'il avoit sur la dette de cent mille pièces d'or, à quoi s'étoit engagé envers lui le jeune empereur Alexis. Boniface promettoit de plus de secourir les Vénitiens contre tous leurs ennemis.

* Livre 94, p. 507 et 515.

Andrinople étoit investie. Eustache de Sambruit, que Baudouin y avoit laissé avec une garnison, se préparoit à se bien défendre. Mais, afin de prévenir les suites d'une guerre si pernicieuse, il dépêcha des courriers à

Constantinople, pour en donner avis au comte de Blois, au duc de Venise, et aux autres seigneurs chargés du gouvernement en l'absence de l'empereur. A la nouvelle d'un si étrange événement, ils s'assemblent au palais de Blaquernes; ils prient Villehardouin, ami du marquis, de courir à Andrinople pour apaiser cette dangereuse querelle. Villehardouin prend avec lui Manassès de l'Ile, guerrier aussi sage que vaillant. Le marquis les reçoit avec honneur ; il écoute sans s'offenser les reproches que lui fait Villehardouin, avec la liberté d'un ami et d'un franc chevalier. Boniface s'excuse sur l'injustice de l'empereur, sur l'orgueilleux mépris qu'il a fait de ses justes prières, sur l'invasion du royaume de Thessalonique, contre la disposition solennelle et irrévocable des seigneurs croisés; il offre de s'en remettre à leur jugement. Villehardouin accepte la proposition, et en conséquence l'armée suspend les attaques. On s'embrasse avec affection de part et d'autre ; la trève est déclarée; et tandis que les députés retournent à Constantinople pour consulter les seigneurs, le marquis lève le siége et se retire à Didymotique, où il avoit laissé l'impératrice sa femme. Ce ne fut pas sans chagrin de la part des Grecs, qui, fondant sur cette discorde entre les deux plus grands princes Latins l'espérance de les détruire tous, s'opposoient de toutes leurs forces à l'accommodement. Louis de Blois, Dandolo et Conon de Béthune, ravis des dispositions pacifiques du marquis, envoyèrent aussitôt à Baudouin pour l'en instruire, et le supplier d'agréer la voie proposée, afin de terminer un différend dont la décision ne pouvoit être confiée à des arbitres plus sûrs et plus intéressés à maintenir la concorde.

Pendant que la colère du marquis allumoit le feu d'une guerre, et que la prudence des seigneurs travailloit à l'éteindre, l'empereur poursuivoit sa marche à Thessalonique. Il prit Christopolis sur la frontière de

Macédoine, au bord de la Propontide, vis-à-vis l'île de Thase : les habitans lui firent serment de fidélité. Il reçut de même à son obéissance la ville nommée *la Blache*, par Villehardouin, et que Du Cange conjecture être *Belicea*, évêché suffragant de la métropole de Philippes. Il s'avança ensuite à Citre, autre évêché suffragant de Thessalonique. Toutes ces places fortes et riches se rendirent à condition qu'on leur conserveroit les libertés, franchises et priviléges dont elles jouissoient sous les empereurs grecs. Comme il approchoit de Thessalonique, les habitans vinrent à sa rencontre, témoignant par leurs acclamations qu'ils lui soumettoient avec joie leurs personnes et leur ville. Mais ils le supplièrent de n'y pas introduire son armée, qui, étant composée de diverses nations, et commandée par différens chefs, pourroient difficilement s'abstenir du pillage, malgré ses intentions bienfaisantes. Baudouin, autant par la crainte de donner de nouveaux partisans au marquis que par sa douceur naturelle, leur accorda leur demande: il confirma leurs priviléges et leurs coutumes, laissa pour gouverneur Renier de Monts, avec une garnison ; et, après avoir campé quelques jours aux portes de la ville, il reprit le chemin de Constantinople.

Dès la première journée, il apprit à quel excès s'étoit porté le mécontentement de Boniface. Irrité d'une rebellion si déclarée, il donne ordre de prendre la route d'Andrinople. Cependant son armée n'étoit pas en bon état ; l'abondance des fruits de la saison dans un pays fertile y avoit répandu les maladies. Il fallut laisser quantité de soldats dans les villes, dans les bourgades où passoit l'armée. Tous les chemins étoient remplis de litières et de brancards qui portoient des malades. Jean de Noyon, ecclésiastique vertueux et éloquent, chancelier de l'empereur, et en même temps prédicateur de l'armée, mourut en la ville de Citre, au grand regret de tous les gens de bien, dit Villehardouin. Pierre d'A-

miens, Girard de Machicourt, Gilles d'Aunoi, riches et puissans seigneurs, et quarante autres chevaliers, moururent aussi dans ce voyage. L'empereur, affligé de tant de pertes, continuoit sa marche, lorsqu'il rencontra les députés des seigneurs que le marquis avoit pris pour arbitres. L'un d'entre eux, nommé Hugues de Fransures, vassal du comte de Blois, homme sage, et qui passoit pour discret, adressa la parole à l'empereur. Je ne changerai dans son discours que le langage, devenu aujourd'hui peu intelligible : on y verra la naïveté noble et hardie que le souverain permettoit à ces bons chevaliers. « Sire (dit-il), le duc de Venise, le « comte Louis, mon seigneur, et les autres barons qui « sont à Constantinople, vous saluent comme leur sei- « gneur, et se plaignent à Dieu et à vous de ceux qui « ont suscité cette querelle entre vous et le marquis de « Montferrat, de laquelle peu s'en est fallu que la des- « truction de la chrétienté ne se soit ensuivie. Vous fîtes « très-mal d'écouter ces gens-là. Maintenant ils vous « mandent que le marquis s'en rapporte à leur juge- « ment pour le différend survenu entre vous et lui. Ils « vous prient, comme leur seigneur, de vous en re- « mettre aussi à eux, et de donner parole de vous y « tenir. Et sachez qu'ils ne souffriront pas que cette « guerre dure plus long-temps. » Baudouin leur répondit qu'il se consulteroit, et leur feroit savoir ses intentions. Il avoit déjà de ces flatteurs qui aigrissent les plus justes remontrances, et dont le zèle rampant et mercenaire fait d'autant plus d'impression sur la majesté souveraine, qu'elle se trouve dans une âme plus délicate et plus foible. Ces courtisans se récrièrent dans le conseil que de tels discours étoient un outrage; qu'on osoit même menacer le prince, s'il ne consentoit pas à s'avilir jusqu'à se soumettre à l'arbitrage de ses sujets. Par bonheur Baudouin avoit assez de prudence pour voir le bon parti, et assez de fermeté pour le suivre. Il résolut de ne

pas révolter les esprits contre son autorité naissante ; et, pour concilier avec ce ménagement la majesté impériale, il fit venir les députés, et leur dit qu'il ne promettoit rien en ce moment, mais qu'il alloit retourner à Constantinople, et que dans cet intervalle il vouloit bien ne rien entreprendre contre le marquis. A son approche les barons allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec tout le respect qu'ils devoient à leur souverain.

Pendant quatre jours l'empereur s'occupa du projet de réconciliation. Il vit qu'il avoit subi le sort ordinaire des princes, et il eut le courage de reconnoître qu'il avoit été trompé. Il accepta l'arbitrage. On députa au marquis ; on lui promit sûreté pour sa personne, et pour ceux dont il se feroit accompagner. Boniface se rendit à Constantinople avec cent chevaliers, et fut honorablement reçu. Le conseil assemblé, on renouvela les premières conventions. Thessalonique fut rendue au marquis avec toute ses dépendances. De son côté il mit Didymotique entre les mains de Villehardouin, qui s'engagea à ne la remettre à l'empereur qu'après que le marquis lui auroit certifié qu'il étoit rétabli dans la possession paisible du royaume de Thessalonique. Le jeune Manuel, empereur de théâtre, rentra dans son obscurité. On célébra par des réjouissances publiques le retour d'une paix si intéressante au salut de l'empire. Boniface partit avec sa femme et ses troupes. Il étoit accompagné des commissaires de l'empereur, qui lui faisoient restituer les places sur son passage. A son arrivée à Thessalonique, la garnison impériale en sortit ; mais sans Renier de Monts, qui, pendant le cours de cette négociation, étoit mort fort regretté des deux partis.

Villehard. c. 169. Rhamnus. l. 4. Boniface fut suivi de plusieurs chevaliers qui s'étoient attachés à sa personne. Ils furent remplacés auprès de Baudouin par d'autres qui arrivèrent de Palestine.

Après la prise de Constantinople, les François avoient envoyé aux barons chrétiens en Syrie les portes de cette ville, et la chaîne qui avoit fermé le port. A la vue de ces illustres gages de victoire, les barons s'empressèrent d'aller à Constantinople partager le triomphe de leurs compatriotes. C'étoient non-seulement ceux qui s'étoient séparés de l'armée des croisés avant l'embarquement de Venise, mais aussi un grand nombre de chevaliers déjà établis dans la Terre-sainte. Les plus distingués étoient Etienne du Perche, Renaud de Montmirail, Thierri de Tenremonde, Hugues et Raoul de Tabarie. L'empereur leur fit un accueil distingué. Il donna au comte du Perche le duché de Philadelphie; à Thierri la charge de connétable de Romanie; aux templiers et aux hospitaliers des hôpitaux, des commanderies, des places qui les rendirent puissans. Mais la joie de l'empereur fut cruellement balancée par la douloureuse nouvelle que cette flotte lui apportoit en même temps. Son épouse, Marie de Champagne, avoit pris la croix avec lui; sa grossesse l'avoit obligée de demeurer en Flandre. Après ses couches, elle alla s'embarquer à Marseille, espérant rejoindre son mari à Saint-Jean-d'Acre. En y arrivant, elle apprit qu'il venoit d'être élu empereur. Boémond IV, prince d'Antioche, vint la saluer en qualité d'impératrice, et lui fit hommage de sa principauté comme d'un fief de l'empire. Elle se disposoit à partir pour se rendre auprès de son mari et jouir de sa gloire, lorsqu'elle fut surprise d'une maladie dont elle mourut le 29 août. Son corps fut porté à Constantinople, et inhumé dans l'église de Sainte-Sophie.

Jacques de Guise, vol. 5, c. 95. Du Cange, hist. l. 1, c. 26, 27.

Entre les seigneurs qui se détachèrent de Baudouin pour suivre Boniface, se trouvoit Michel l'Ange Comnène, fils naturel de Jean l'Ange, sébastocrator, et, par Théodora son aïeule, arrière-petit-fils de l'empereur Alexis, le premier des Comnènes. C'étoit lui que l'em-

Villehard. c. 160. Du Cange, fam. byz. p. 208.

pereur Isaac avoit donné en otage à l'empereur Frédéric, lorsque ce prince passoit par les terres de l'empire grec dans son voyage de Palestine. Il s'étoit révolté en 1201 contre Alexis III, et étoit revenu à Constantinople après la conquête des croisés. Adroit, souple, hardi, capable des plus grandes entreprises, et joignant la valeur à la moins scrupuleuse politique, il s'étoit en apparence attaché au service de Boniface, et partit avec lui pour Thessalonique. Mais, avant que d'y arriver, il se déroba secrètement, gagna la ville de Duras; et, s'étant bientôt insinué dans la bienveillance du gouverneur grec, il épousa sa fille, et chassa ensuite son beau-père. Maître de la ville, il s'empara de toute la contrée, et se fit un état considérable, qui s'étendoit depuis Duras jusqu'au golfe de Lépante, et comprenoit l'Epire, l'Acarnanie, l'Etolie et une partie de la Thessalie. Il sut s'y maintenir, et le laissa à ses successeurs, connus dans l'histoire sous le nom de despotes d'Epire.

Villehard. c. 160, 173, 177. Nicet. c. 1, 2, 9. Acrop. c. 8. Du Cange, hist. l. 1, c. 30, 31, 32.

Le marquis de Montferrat, devenu roi, ne conserva pas entièrement ce caractère de douceur et de bonté qui l'avoit fait désirer pour empereur par une grande partie des croisés, et chérir de tous. L'ambition de s'agrandir l'obligeoit d'augmenter ses finances, nom redoutable aux sujets. Il les chargea d'impôts. Il eut une cour, et par conséquent des âmes avides qui ne manquèrent ni de prétextes ni de moyens pour dépouiller des plus belles maisons et des plus belles terres les légitimes possesseurs. Bientôt il se mit à la tête d'une armée considérable, et ayant laissé sa femme à Thessalonique avec une partie de ses troupes, il se rendit maître de toutes les places aux environs de Serres et de Bérée. Son dessein étoit de s'emparer de toute la Thessalie, de la Béotie, de l'Attique, et de pénétrer dans la Morée; c'étoit le nom qu'on donnoit alors à l'ancien Péloponèse, à cause de l'abondance des mûriers qu'il produisoit. Le titre frivole d'empereur qu'il avoit donné à Manuel

avant que de se réconcilier avec Baudouin, quoiqu'il l'eût lui-même oublié, attiroit auprès de lui quantité de seigneurs grecs, dupes de cette farce passagère. Ils lui concilioient le cœur des peuples : ils lui servoient de guides dans les détours des montagnes, et lui facilitoient l'entrée du pays. Avec ces connoissances il évita les passages dont les Grecs s'étoient saisis dans les gorges du mont Olympe, et arriva au bord du Pénée. Ce fleuve, resserré dans un lit très-profond entre le mont Olympe et le mont Ossa, dans l'espace de deux lieues, coule avec rapidité, et ne laisse sur ses bords qu'un chemin étroit, dans lequel quatre ou cinq soldats peuvent à peine marcher de front : c'est là ce vallon de Tempé, dont la poésie grecque a fait par sa magie un séjour si délicieux. Boniface le passa, vint à Larisse, où il ne trouva point de résistance; et ayant traversé la Thessalie, il arriva au pas des Thermopyles, où l'attendoit Léon Sgure, qu'il est temps de faire connoître.

Ce seigneur grec étoit né à Napoli de Romanie, qui est l'ancienne Nauplia. Son père s'étoit rendu maître de sa patrie. Plus hardi encore que son père, après s'être assuré de cet héritage par le sang de ses compatriotes, il profita des troubles de l'empire pour accroître son domaine; et tel qu'un torrent grossi par les orages, il s'empara d'Argos et de Corinthe. Aussi cruel qu'entreprenant, il feignit de rendre ses bonnes grâces à l'archevêque de Corinthe, qui s'étoit opposé de tout son pouvoir à son invasion. Il l'invita à sa table; et pendant le repas lui ayant fait arracher les yeux, il le précipita ensuite du haut d'un rocher. Résolu d'étendre ses conquêtes, il équipa une flotte; et, s'emparant de proche en proche de toutes les places, il alla assiéger Athènes du côté de la terre et de la mer. Cette ville, déjà fort déchue de son ancienne splendeur, n'étoit défendue que par une foible garnison. L'archevêque Michel Coniate, frère de l'historien Nicétas, tenta d'adoucir le tyran

par des raisons et des prières. Léon demeura inflexible ; à moins qu'on ne lui mît entre les mains un habitant contre lequel il étoit irrité, et qu'il vouloit mettre à mort. C'étoit en effet un méchant homme, citoyen séditieux, persécuteur acharné de tous les gens de bien, et en particulier de l'archevêque. Cependant le prélat, rempli de la douceur évangélique, refusa constamment de le livrer à son ennemi ; et, voyant que les paroles étoient inutiles, il anima les habitans, borda les murailles de machines et de tout ce qu'il y avoit dans la ville d'archers et de frondeurs. Le courage fit mieux que les prières. Michel sut si bien le faire agir, que Sgure, désespérant du succès, tourna sa colère contre les campagnes, brûla les métairies, enleva les bestiaux, et alla attaquer Thèbes, qu'il emporta d'emblée. Ce fut là qu'Alexis, errant en Thessalie, vint se jeter entre ses bras avec sa femme Euphrosine et sa fille Eudocie. Cette princesse, en perdant sa réputation par tant de fâcheuses aventures, n'avoit rien perdu de sa beauté. Léon, moins sensible à l'honneur qu'aux aiguillons de la volupté, en devint amoureux dès la première vue, et n'eut pas de peine à l'obtenir de son père, qui espéroit trouver enfin un asile. Ils marchèrent ensemble aux Thermopyles pour fermer le passage au marquis de Montferrat.

Postés à l'avantage avec une armée de plusieurs milliers d'hommes, dans un lieu où trois cents Spartiates avoient autrefois arrêté l'armée innombrable de Xerxès, ils ne purent tenir contre une poignée d'ennemis. A la seule vue du marquis, ils prirent la fuite ; et Boniface entra dans les plaines au-delà du mont Œta, non pas comme un vainqueur, mais comme un souverain naturel qui reviendroit d'un voyage au milieu des acclamations de ses sujets. Thèbes lui ouvrit les portes. L'archevêque Michel, persuadé qu'après la prise de la capitale de l'empire, ce seroit lutter contre la Providence

que de résister aux François, n'arma pas contre eux les habitans d'Athènes : mais, à l'exemple des autres évêques, ne voulant pas être regardé comme traître à sa patrie, il abandonna son église, qu'il gouvernoit depuis trente ans, et fit place à un archevêque latin. Il paraît qu'Othon de La Roche fut investi par Boniface de la seigneurie de Thèbes et d'Athènes. Ses successeurs prirent le titre de ducs d'Athènes et de grands sires de Thèbes, et en cette dernière qualité ils relevèrent dans la suite du prince d'Achaïe. Les députés de l'île de Nègrepont vinrent assurer le marquis de leur soumission ; il y envoya Ravain Carcerio avec quelques troupes pour en prendre possession, et réduire les places qui feroient résistance. Carcerio en demeura seigneur sous la souveraineté du marquis.

Quoique Boniface ne fût pas suivi d'une nombreuse armée, la terreur marchoit devant lui. Il passa l'isthme, et fut reçu dans Corinthe et dans Argos. Il ne restoit à Léon que sa ville de Napoli et la citadelle de Corinthe, élevée sur la pointe d'un rocher : on la nommoit *l'Acrocorinthe.* Il s'y renferma. Jacques d'Avesne fut chargé de l'y assiéger, tandis que le marquis en personne alloit attaquer Napoli. Alexis, craignant de tomber entre les mains de Latins, n'osa s'enfermer avec son gendre ; il s'enfuit avec sa femme, à dessein de se réfugier auprès du despote d'Epire. Mais, arrêté dans sa fuite par les troupes du marquis, il fut conduit à Thessalonique. Le siége de l'Acrocorinthe et celui de Napoli paroissoient devoir durer long-temps. Napoli, défendue par de fortes murailles et par une garnison nombreuse, ne pouvoit céder qu'à la famine. L'Acrocorinthe étoit un fort inaccessible. Léon n'avoit besoin que de vigilance pour en défendre les approches. Un jour qu'il s'aperçut que les François n'étoient pas sur leurs gardes, il descendit sur eux, les poussa jusque dans leurs tentes, et en tua un grand nombre avant qu'ils eussent le temps de prendre

leurs armes. Dreux de Struen, vaillant chevalier, y perdit la vie : Jacques d'Avesne fut dangereusement blessé ; mais enfin toute l'armée s'étant rassemblée, on chargea les Grecs avec tant de vigueur, qu'on les repoussa dans la place. Boniface, ne voulant pas perdre ses forces en efforts inutiles, envoya ordre de cesser les attaques, et d'élever un fort vis-à-vis de l'endroit le plus foible pour tenir la place en échec.

Villehard. c. 173 et suiv. Nicet. c. 9. Sabellic. l. 8. Platina, in Innoc. III. Du Cange, hist. l. 1, c. 32.

Cependant une autre troupe de François faisoit la conquête de la Morée. Geoffroi de Villehardouin, neveu du maréchal de Champagne et de Romanie, dont nous avons déjà parlé tant de fois, étoit parti de la Terre-sainte avec les autres seigneurs qui s'étoient rendus auprès de Baudouin à Constantinople. Son vaisseau, séparé du reste de la flotte, fut jeté par une tempête au port de Modon en Morée, et tellement endommagé, qu'il ne put se remettre en mer. Un seigneur grec qui tenoit plusieurs places dans le voisinage vint le trouver, et lui offrit de se joindre à lui pour s'emparer de la contrée, dont ils partageroient la conquête, à condition que le Grec feroit hommage à Geoffroi de tout ce qui lui resteroit pour sa part. La proposition fut acceptée, et le traité exécuté de bonne foi. Ils étoient déjà en possession de Modon et de quelques places, lorsque le Grec mourut de maladie en peu de jours. Son fils rompit le traité, et fit révolter les places dont ils s'étoient rendus maîtres. Geoffroi, ne se sentant pas assez fort pour les recouvrer seul, songea à s'appuyer d'un autre secours. Il traversa en six jours, avec grand péril, toute la Morée, encore possédée par les Grecs, et se rendit devant Napoli, au camp du marquis de Montferrat. Il fut très-bien reçu de Boniface, qui, connoissant sa valeur, lui offrit un établissement honorable, s'il vouloit s'attacher à son service. Geoffroi, l'en ayant remercié, alla trouver Guillaume de Champlite son ami, et lui proposa de venir, avec ce qu'il avoit de

troupes, faire ensemble une conquête, dont il lui représenta la facilité et les avantages. *Je serai content,* lui dit-il, *de la part que vous voudrez bien me faire, et je la tiendrai de vous en qualité de vassal. Ce n'est pas pour moi que je veux faire la guerre, c'est pour l'honneur et le profit de ma nation.* Guillaume, aussi assuré de sa probité que de son courage, va communiquer au marquis le projet de son ami. Le marquis l'approuve; ils partent en menant avec eux cent chevaliers suivis de leur cortége ordinaire, et arrivent à Modon.

Michel, despote d'Epire, portoit ses vues sur la Morée, dont il n'étoit séparé que par le détroit de Lépante. Résolu de chasser les François d'un pays qu'il regardoit comme une dépendance de ses états, il passa le détroit avec son armée, et les alla chercher, se flattant de les détruire sans peine. Au bruit de sa marche, les François se hâtent de mettre Modon en état de défense: ils y laissent leurs bagages et les bras inutiles, et sortent en campagne pour combattre l'ennemi. Ils n'avoient pas plus de cinq cents chevaux; Michel en avoit plus de six mille. Ils l'attaquèrent cependant avec tant de vigueur, qu'ils le défirent entièrement, lui enlevèrent hommes, chevaux, bagages, et retournèrent à Modon chargés de butin. De là ils marchèrent à Coron, place importante sur le golfe Messéniaque, et l'obligèrent bientôt à se rendre. Guillaume donna cette place à Geoffroi, qui lui en fit hommage. Ils allèrent ensuite mettre le siége devant Chalemate, autrefois Thalames, château très-fort sur la côte du même golfe: il se rendit après une résistance assez opiniâtre. Ces succès désarmèrent tous les Grecs de ce pays. Patras, ville archiépiscopale, ne tint pas devant les François. Guillaume de Champlite, maître de presque toute la Morée, prit le titre de prince d'Achaïe. Mais, peu de temps après cette expédition, lorsque les Vénitiens se furent rendus maîtres de l'île de Corfou, Modon, Coron et toute la Morée leur fu-

rent remises, selon ce qui avoit été réglé dans le partage général; il ne restoit aux Grecs que le canton de Lacédémone, possédé par un seigneur grec nommé Léon Chamarète. Tel étoit l'état de l'Occident, lorsqu'une nation voisine vint porter un coup terrible à cette puissance encore flottante et mal affermie.

Acrop. c. 6. Gregor. l. 1, c. 2. Doutrem. l. 4, c. 4.

Avant que d'entrer dans le récit de ce grand événement, il faut un moment tourner nos regards du côté de l'Orient, et voir quelle étoit dans cette partie la situation de l'empire. Il n'y restoit presque rien dont Baudouin fût le maître. Les Turcs possédoient des provinces entières, et s'étendoient de jour en jour. La plupart des seigneurs grecs s'étoient réfugiés en Natolie, où ils s'empressoient de recueillir les débris de l'empire, chacun se saisissant des places qu'il trouvoit à sa bienséance. Mais celui qui fit le plus grand rôle en Asie, et qui perpétua chez les Grecs la succession impériale, fut Théodore Lascaris. Au moment de la prise de Constantinople, après la fuite de Murzuphle, lorsqu'on n'attendoit que le saccagement et le carnage, Théodore avoit osé prétendre au nom d'empereur, et sembloit ne l'avoir reçu de ses malheureux compatriotes que comme un titre de funérailles. Echappé cependant au glaive et aux fers des Latins, il avoit passé le Bosphore avec sa femme Anne Comnène, qui, étant fille d'Alexis III, lui donnoit des droits à la souveraineté. Il se présenta avec elle aux portes de Nicée, ne s'annonçant que sous le nom de despote, et comme lieutenant de l'empereur Alexis son beau-père. Les Grecs, maîtres de la ville, refusèrent d'abord de le recevoir; et ce ne fut qu'à force de prières qu'il les engagea enfin à donner du moins asile à sa femme, fille de leur prince légitime. Il la confia entre leurs mains, et partit pour rassembler les Grecs fugitifs. Il forma une petite armée, avec laquelle il fit des courses aux environs de Pruse, et s'empara de quelques châteaux. Trop foible pour se soutenir long-

temps, il eut recours au sultan d'Icone, dont il étoit ami, et en obtint des secours qui le rendirent maître de Nicée, de Pruse et de presque toute la Bithynie.

Louis, comte de Blois, avoit été investi du domaine de cette province sous le titre de duc de Nicée. Il fit partir, vers la Toussaint, Pierre de Bracheux et Payen d'Orléans, avec cent chevaliers, qui, s'étant rendus à Gallipoli, passèrent l'Hellespont, et prirent port à Pé-ges, ville maritime, possédée par les Latins dès le temps des empereurs grecs. Ils fortifièrent le château de Palorme sur la Propontide; et, après y avoir mis garnison, ils entrèrent plus avant dans le pays. Cependant Théodore, avec ce qu'il avoit de Grecs rassemblés de toutes parts, et les secours du sultan d'Icone, se mit en campagne pour arrêter leurs progrès. Les deux armées se rencontrèrent le 6 décembre, dans une plaine au-dessous de Pémanène, place très-forte, sur les confins de la Mysie et de la Bithynie. Celle de Théodore, quoique plus nombreuse, fut défaite après un combat opiniâtre, et cette victoire rendit les François maîtres de Pémanène, de Lopade, une des meilleures places de ces contrées, et de presque toute la Bithynie, jusqu'à Nicomédie. Mais Pruse résista à leurs efforts. Cette ville, bâtie sur une hauteur près du mont Olympe, environnée de fortes murailles, et bien fournie de provisions, résolut de se défendre. Les François, arrivés au pied des murs, firent signifier aux habitans qu'on les traiteroit comme amis, s'ils ouvroient leurs portes sur-le-champ, mais que, s'ils attendoient le premier coup de bélier, ils éprouveroient toutes les rigueurs de la guerre. Les Grecs, loin de s'effrayer de ces menaces, sortirent en armes, et abattirent à coups de flèches plusieurs des principaux chevaliers. Cette hardiesse annonçoit une vive résistance; et les François, n'étant pas en état d'entreprendre un long siége, prirent le parti de se retirer. Les habitans, devenus encore plus hardis, se mirent à

Villehard. c. 162, 167, 170. Nicet. c. 2. Acrop. c. 7. Rhamnus. l. 4. Doutrem. l. 4, c. 5, 6. Du Cange, hist. l. 1, c. 29.

les poursuivre : tous les Grecs des environs accoururent pour leur couper le chemin ; ils se saisirent des passages des montagnes. Ayant tué le porte-enseigne d'une compagnie de coureurs qui devançoient l'armée, ils plantèrent l'enseigne sur une éminence pour y attirer les François, et se postèrent en embuscade ; mais leur ruse tourna contre eux-mêmes : les François s'en étant aperçus, tombèrent sur les troupes de l'embuscade, les taillèrent en pièces, et les Grecs regagnèrent Pruse avec une grande perte.

Peu de jours après le départ de Pierre de Bracheux, deux autres corps partirent de Constantinople. L'un avoit pour chef le prince Henri, frère de l'empereur, qui descendit dans l'Hellespont, et s'empara d'Abyde, qu'il trouva bien fournie de provisions : il en fit sa place d'armes pour étendre de là ses conquêtes, et reçut d'utiles secours des Arméniens, dispersés en grand nombre aux environs de l'ancienne Troie, et mortels ennemis des Grecs. L'autre corps d'armée passa le Bosphore, vis-à-vis de Constantinople, sous la conduite de Macaire de Sainte-Ménehoud, accompagné de Mathieu de Valincourt et de Robert de Ronçoy. Ils marchèrent droit à Nicomédie, qu'ils trouvèrent abandonnée. Les Grecs, effrayés à leur approche, avoient déjà pris la fuite. Ils en réparèrent les fortifications, y mirent garnison, et firent de là des courses dans tout le pays d'alentour.

AN. 1205. *Villehard. c. 171, 172. Nicet. c. 2. Rhamnus. l. 4. Du Cange, hist. l. 1, c. 29.*

Henri, par le conseil des Arméniens, partit d'Abyde, après avoir pourvu à sa défense, et, traversant la Troade, il arriva en deux jours à Adramytte, ville maritime, située au fond d'un golfe auquel elle a donné son nom. Elle se rendit aussitôt ; et ce fut à la fois un magasin abondant et une place de sûreté qui le mit en possession de toute la contrée. Théodore, après sa défaite auprès de Pémanène, avoit en peu de jours rassemblé une nouvelle armée, dont il donna la conduite

à son frère Constantin, guerrier qui l'égaloit en valeur. Il ne manquoit à tous deux que de commander des François. Constantin prit le chemin d'Adramytte, et sur la nouvelle de son approche, Henri se prépara à le bien recevoir. Il assembla son conseil, composé d'un bon nombre de braves chevaliers; et, leur ayant déclaré qu'il n'étoit pas d'avis de se laisser enfermer entre des murailles tandis qu'il avoit la campagne libre, il trouva dans tous une ardeur égale à la sienne. L'ennemi arriva devant Adramytte le 12 mars. Dès qu'il parut, les François sortirent en bataille, et chargèrent avec tant de promptitude, que les Grecs n'eurent pas le temps de se reconnoître. Henri, à la tête de tous, plus remarquable par les coups qu'il portoit que par la magnificence de ses vêtemens et de ses armes, perça les escadrons grecs, qui, après quelque résistance, abandonnèrent leur infanterie : elle fut foulée aux pieds des chevaux. On y gagna beaucoup de prisonniers et de butin de toute espèce; mais ce qu'il y eut de plus avantageux, c'est que tout le pays se soumit aux vainqueurs.

Les François étoient déjà maîtres des côtes du Bosphore, de la Propontide, de l'Hellespont et de tout le pays jusqu'à l'ancienne Eolide, lorsque les ordres de Baudouin rappelèrent les troupes d'Asie pour les opposer aux Bulgares. La haine des Grecs, la fierté des Latins, et l'ambition de Joannice, roi des Bulgares, animée par le dépit, et soutenue par la valeur, furent les causes de cette guerre, qui mit le trône françois en danger d'être renversé au moment même qu'il commençoit à s'élever. Les Grecs, brisés de leur chute, rampoient en murmurant, et les Latins ne songeoient pas assez que le vaincu ne pardonne sa défaite que lorsque le vainqueur sait adoucir le joug de la servitude. Entre les seigneurs grecs, Théodore Branas étoit le seul fidèle à l'empereur. Il se souvenoit de la malheureuse révolte de son père, et du traitement injurieux fait à son ca-

Villehard. c. 177 et suiv. Nicet. c. 4. Acrop. c. 3. Gregor. l. 1, c. 2. Gesta Innoc. c. 105. Chr. Cassin. Doutrem. l. 4, c. 4, 8, 10, 13, 14. Du Cange, hist. l. 1, c. 33, 36. Rhamnus. l. 4, 5. Alberic. chr. Jac. de Guise, chr. c. 95. Danduli chron.

davre. Mais ce qui l'attachoit aux François par des liens plus doux, c'étoit son amour pour Agnès, sœur du roi de France, Philippe Auguste, veuve d'Alexis II et du tyran Andronic. Branas, bien fait, brave, généreux, avoit su plaire à cette princesse, jusqu'alors infortunée, et qui n'avoit quitté dans son enfance le palais du roi son père que pour voir massacrer son jeune époux, et passer elle-même comme une captive entre les bras du meurtrier. On a dit qu'elle aima Branas jusqu'à la foiblesse, et que la crainte de perdre sa dot par une mésalliance arrêta long-temps le mariage. Baudouin, maître de Constantinople, les obligea de changer leur commerce secret en union légitime, d'où sortirent plusieurs enfans. Il fit à Branas un établissement, dont le chef-lieu étoit la ville d'Apres, à trois journées de Constantinople, et le mit en état de s'y soutenir par ses propres forces. Les autres seigneurs grecs ne respiroient que vengeance. La dureté et le mépris des vainqueurs aigrissoient encore leur chagrin. Plusieurs d'entre eux, qui s'étoient sauvés de Constantinople avec Alexis, s'étant bientôt détachés de ce prince, dont ils ne pouvoient attendre que des malheurs, allèrent offrir leurs services au marquis de Montferrat, qui ne daigna pas les accepter. Ils s'adressèrent à Baudouin, de qui étant aussi rebutés, ils passèrent chez le roi des Bulgares. Celui-ci les reçut à bras ouverts. Joannice venoit d'essuyer lui-même un affront de la part de l'empereur : il lui avoit envoyé des ambassadeurs pour demander son amitié : on leur avoit répondu qu'*il ne convenoit pas à Joannice de traiter d'égal à égal avec l'empereur ; que, s'il désiroit sa bienveillance, il falloit qu'il prît le ton d'un vassal avec son seigneur ; qu'autrement il devoit s'attendre à voir incessamment les armes françoises au milieu d'un pays qu'il ne possédoit que par usurpation, et qu'on sauroit le réduire à l'obscurité d'où sa famille venoit de sortir.* Le fier Joannice, vivement piqué de cette hau-

teur insultante, engagea les seigneurs grecs qui s'étoient réfugiés auprès de lui à retourner dans leur patrie. Il les chargea de tout employer pour aigrir les esprits de leurs compatriotes, et de faire aux Latins tout le mal dont ils étoient capables. Il leur promit de réparer avec avantage l'injustice de la fortune à leur égard. Ces émissaires n'eurent pas de peine à soulever contre les Latins des cœurs déjà ulcérés. La plupart des villes de Thrace, oubliant les ravages qu'elles avoient tant de fois essuyés de la part de Joannice, lui envoyèrent secrètement offrir par leurs députés de le reconnoître pour empereur, de lui jurer fidélité comme à leur seigneur, et de massacrer tous les François, s'il leur donnoit parole de les protéger comme ses sujets. Le traité fut conclu, et les sermens faits de part et d'autre.

Aussitôt le soulèvement éclate de toutes parts. Dans les châteaux, dans les bourgs, dans les villes, on égorge les Latins qui s'y rencontrent. Le premier signal du massacre fut donné à Didymotique. Cette ville appartenoit à Hugues, comte de Saint-Paul; c'étoit la récompense des grands services que ce vaillant guerrier avoit rendus dans la conquête. Il venoit de mourir à Constantinople, et il avoit été enterré avec grand honneur dans le monastère de Mangane. Les chevaliers et les soldats de la suite du comte, établis à Didymotique, y périrent presque tous; le reste s'enfuit à Andrinople, dont les Vénitiens étoient possesseurs. Mais à peine y furent-ils entrés, que les Grecs de la ville prirent les armes. Les François et les Vénitiens se voient en un moment assaillis par une multitude en fureur; un grand nombre y perdent la vie; les autres, s'échappant du carnage, se réfugient à Zurule. Guillaume de Branuel y commandoit: il calme leur épouvante, les exhorte à retourner à Andrinople pour tirer vengeance de ces perfides meurtriers; et, joignant avec eux ce qu'il avoit de soldats, il marche lui-même à leur tête, et

arrive en chemin aux portes d'Arcadiopolis. C'étoit une ville assez considérable ; il la trouve déserte, les habitans ayant pris la fuite. Il s'arrête à la fortifier pour tenir en bride le voisinage. Dès le troisième jour il voit arriver une nuée d'ennemis : c'étoient les Grecs des environs, qui vinrent livrer un rude assaut ; ils furent encore plus rudement repoussés. Les François en tuent un grand nombre, les poursuivent plus d'une lieue, et ramènent dans la ville quantité de chevaux et d'autre butin. Mais, n'espérant pas pouvoir tenir long-temps contre tout le peuple d'alentour, que l'alarme alloit rassembler, et apprenant d'ailleurs que les troupes légères des Bulgares voltigeoient déjà aux portes d'Andrinople, ils retournent sur leurs pas, et regagnent Zurule. Plusieurs même ne s'y croyant pas en sûreté, et craignant que les Grecs du dedans et du dehors n'eussent part à la conjuration générale, retournent à Constantinople.

Baudouin, justement alarmé, prend conseil du duc de Venise et du comte de Blois. Sur leur avis, il mande à son frère d'abandonner Adramytte, et d'accourir à son secours avec tout ce qu'il a de troupes. Le comte de Blois envoie ordre à Pierre de Bracheux et à Payen d'Orléans de ne conserver que la ville de Péges pour la sûreté du passage en Asie, d'y laisser même le moins de troupes qu'il seroit possible, et de venir promptement avec tout le reste. Macaire de Sainte-Ménehoud et ses deux collègues sont en même temps avertis de quitter Nicomédie et de se rendre sans délai auprès de l'empereur. Baudouin, persuadé qu'il falloit user de diligence pour étouffer ces mouvemens, fit partir d'avance Geoffroi de Villehardouin et Manassès de l'Isle, qui ne purent rassembler que fort peu de troupes, presque toutes celles des Latins étant alors dispersées ; et l'on n'avoit garde de donner des armes aux Grecs. Ils marchèrent à Zurule ; et leur arrivée rassura Guillaume de

Branuel, qui entendoit déjà l'orage gronder de toutes parts autour de lui. Ils y séjournèrent quatre jours, pendant lesquels l'empereur leur envoya sans cesse de nouveaux renforts; en sorte qu'ils avoient déjà avec eux quatre-vingts chevaliers. Ils prirent alors le chemin d'Andrinople, s'arrêtèrent un jour à Arcadiopolis, et passèrent la nuit suivante dans Bulgarofuge, que les Grecs venoient d'abandonner. Le lendemain ils arrivèrent à Nice, nommée alors *Niquitza*. C'étoit une place forte, à neuf lieues d'Andrinople, où les habitans s'étoient retirés pour se joindre aux autres Grecs. Les François y trouvèrent abondance de provisions, et s'y logèrent pour y attendre l'empereur.

Les Grecs, quoique animés par la haine et la vengeance, n'étoient pas des ennemis formidables : mais la marche de Joannice, qui venoit de prêter à leur fureur son courage et ses Bulgares, porta la terreur dans des âmes jusqu'alors intrépides, et leur fit oublier non-seulement leur honneur, mais même les plus tendres sentimens de la nature. Renier de Trit étoit dans Philippopolis, à neuf journées de Constantinople, à la tête d'environ six-vingts chevaliers. La frayeur saisit ce noble cortége, et enleva d'abord à ce brave capitaine ceux qui devoient lui être le plus fortement attachés. Son fils, son frère, son neveu, son gendre, emmenant avec eux trente de ses chevaliers, le laissèrent en grand péril au milieu de ses ennemis, et sans espérance de secours. Leur dessein étoit de retourner à Constantinople; mais, avant que d'y arriver, ils trouvèrent la mort qu'ils fuyoient avec tant de honte. Enveloppés par un parti ennemi, ils furent pris et livrés au roi des Bulgares, qui leur fit à tous trancher la tête. Ils ne furent point regrettés. Soixante autres, entraînés par ce mauvais exemple, prirent aussi la fuite : ils méritoient le même sort; ils échappèrent à l'ennemi, mais non pas à l'infamie. Renier, trahi par sa propre famille et par la plus grande

partie de ses chevaliers, trouva sa ressource dans son courage, qui ne l'abandonna jamais.

Baudouin, dévoré d'inquiétude, attendoit les troupes d'Orient, qui pouvoient le mettre en état de tenir la campagne. Les premiers qui arrivèrent furent ceux qui venoient de Nicomédie. Emporté par son impatience, il partit aussitôt de Constantinople, sans attendre les deux autres corps, qui n'étoient pas encore arrivés d'Asie; et cette précipitation téméraire fut la cause de ses malheurs. Le comte de Blois le suivit. Ils avoient environ cent quarante chevaliers et leur suite. Arrivés à Nice sur le soir, ils tinrent conseil la nuit suivante. On résolut de partir dès le matin, et de marcher droit à Andrinople. C'étoit une entreprise bien hasardeuse que d'attaquer avec si peu de forces une ville des plus grandes et des plus fortes de l'empire, qui venoit de rassembler dans son enceinte toute la rage des Grecs, soutenue de l'audace et de l'animosité des Bulgares. Ils arrivèrent le 29 mars devant Andrinople; et leur petit nombre leur devint encore plus sensible lorsqu'ils virent les murs et les tours bordées d'une infinité de combattans, au milieu desquels flottoient les enseignes du roi des Bulgares. Incertains de ce qu'ils devoient faire, ils demeurèrent campés à la vue des remparts, avec de grandes incommodités pour les vivres et pour les fourrages.

Trois jours s'étoient passés en délibérations infructueuses, lorsque Henri Dandolo vint joindre Baudouin avec toutes les troupes vénitiennes. L'armée se trouvant alors augmentée du double, se crut assez forte pour commencer le siége. Les différens corps prirent leur poste devant les diverses portes de la ville. Le lendemain il leur vint encore quelque renfort. Ce qui les incommodoit le plus, c'étoit la disette des vivres; il étoit difficile d'en recueillir des environs, le pays étant couvert de Grecs, dont les partis tenoient toute la campagne. Il paroît, dans le cours de cette expédition, que

Baudouin, selon le caractère des héros de ce temps-là, étoit plus capable d'actions brillantes que de ces détails obscurs qui les préparent et en opèrent le succès. L'armée mourant de faim, le comte de Blois s'en alla en personne, le 3 avril, jour du dimanche des Rameaux, faire une course avec plus de la moitié de l'armée. Ils poussèrent jusqu'à un château nommé Pentace, où ils savoient qu'on avoit amassé quantité de provisions, et ils y donnèrent un rude assaut; mais il fut si bien défendu, qu'il fallut revenir sans rien faire. On passa la Semaine sainte et les fêtes de Pâques à battre la ville avec toute sorte de machines, et à pratiquer des souterrains pour parvenir aux fondemens des murs, et les détruire par la sape. Les assiégés de leur côté se défendoient avec courage et intelligence.

Le mercredi de Pâques, on apprit que Joannice approchoit, à la tête d'une grande armée de Bulgares, de Valaques, et de quatorze mille Comans auxiliaires, et qu'il étoit déjà campé à cinq lieues. Cette nouvelle porta la joie et l'espérance dans la ville, l'inquiétude et l'alarme dans le camp des assiégeans. Joannice s'avance à la distance de deux lieues; et, posté derrière des éminences qui couvroient le gros de son armée, il détache les Comans, qui viennent faire des courses jusqu'à la portée de l'arc. Les plus braves de l'armée françoise, indignés de cette audace, sortent du camp, et leur donnent la chasse l'espace d'une lieue; mais, dès qu'ils commencent à faire retraite, les Comans reviennent sur eux, et les couvrent d'une nuée de flèches qui blessent et tuent grand nombre d'hommes et de chevaux. A leur retour, l'empereur assemble le conseil; et, après leur avoir reproché leur témérité, il délibère sur la conduite qu'on doit tenir, si Joannice vient offrir le combat. On convient que Geoffroi de Villehardouin, Manassès de l'Ile, et Henri Dandolo, demeureront en garde devant la ville; que le reste de l'armée se rangera en bataille, et

attendra l'ennemi de pied ferme, sans avancer d'un seul pas. On fait publier cet ordre à son de trompe, avec défense d'y contrevenir sous peine de châtiment militaire. Le lendemain 14 avril, l'armée ayant assisté à la messe et pris son repas, se vit de nouveau attaquée par les Comans. On court aux armes, on sort des retranchemens. Le comte de Blois et Baudouin lui-même oublient ce qu'ils ont ordonné la veille; et, n'écoutant que leur vivacité naturelle, ils s'élancent les premiers, et entraînent après eux toute l'armée. Ils courent aux ennemis sans pouvoir les atteindre: ces barbares, légèrement armés, montés sur des chevaux très-vites, échappoient aisément à une cavalerie pesante, et lui faisoient plus de mal qu'ils n'en recevoient, étant exercés à tirer en fuyant avec beaucoup de force et d'adresse. On les poursuivit l'espace de deux lieues. C'étoit là que Joannice attendoit les François. Il se montre aussitôt. Les Comans tournent bride, et, joints aux Bulgares, ils tombent, avec de grands cris, sur cette cavalerie, déjà fatiguée d'une si longue course. Cette attaque imprévue jette l'épouvante et le désordre. Le comte de Blois est porté par terre de deux coups de lance. Jean de Friaise, un de ses chevaliers, le relève et le remonte sur son propre cheval; il veut le retirer de la mêlée: *Non*, s'écrie ce brave prince, *laissez-moi combattre et mourir; à Dieu ne plaise qu'il me soit jamais reproché d'avoir fui du combat, et abandonné mon empereur!* Il est tué sur la place, et Friaise meurt percé de coups à côté de son seigneur. Baudouin disputoit encore la victoire. Pressé de toutes parts, ne redoutant rien que la honte de fuir, il animoit ses gens de la voix et de l'exemple. Le combat dura long-temps autour de lui, avec un acharnement horrible; et ceux qui furent témoins des coups qu'il porta, et qu'il reçut, assurèrent que jamais chevalier n'avoit combattu avec plus de valeur. Il fallut enfin céder au nombre. L'empereur fut fait prisonnier.

Pierre, évêque de Bethléem, Etienne, comte du Perche, Renaud de Montmirail, Mathieu de Valincourt, Robert de Ronçoy, et plusieurs autres seigneurs, perdirent la vie dans cette malheureuse journée.

Ce qui restoit de l'armée, rompue et taillée en pièces, se sauvoit à toute bride et regagnoit le camp en désordre. Les Bulgares, les Comans, les Grecs les poursuivoient en les accablant d'une grêle de flèches, et leur rendoient la fuite encore plus meurtrière que la bataille. A la vue des premiers, qui fuyoient, le maréchal de Champagne, posté vis-à-vis d'une porte de la ville, monte à cheval avec toute sa troupe, et court au-devant d'eux. Manassès de l'Ile, qui gardoit une autre porte, vient le joindre en diligence. Ils crient, ils courent, ils rallient les fuyards; mais ils n'en peuvent retenir un grand nombre, qui ne s'arrêtent que derrière les barrières du camp. Ils viennent à bout de calmer la frayeur des autres, et de les rassembler autour d'eux. Leur troupe grossit à chaque instant, et tient ferme, présentant les armes à l'ennemi. Leur contenance étonne les vainqueurs, qui, fatigués eux-mêmes, se retirent, n'osant risquer un nouveau combat contre des désespérés. Le maréchal envoie porter la nouvelle de la défaite au duc de Venise, qui étoit resté en garde dans un poste plus éloigné, et le prie de venir le joindre. Dandolo s'y rend aussitôt; et, sans s'arrêter à des regrets inutiles, ils prennent le parti de faire rentrer l'armée dans le camp pour la rassurer, et de la tenir sous les armes. On convient que le maréchal restera dehors le reste du jour avec ses troupes en ordre de bataille, qu'à la nuit on pliera bagage pour faire retraite, que le duc de Venise conduira la marche, et que le maréchal fera l'arrière-garde.

Villehard. c. 191 et suiv. Nicet. c. 4. Innocent, l. 3, ep. 124; l. 7, ep. 241; l. 8, ep. 129. Danduli chron. Ramnus. l. 5. Doutrem. l. 4, c. 10. Buzelin. l. 6. Du Cange, hist. l. 1, c. 36.

Tout s'exécuta comme ils l'avoient arrêté. La nuit venue, ils décampent, chevaliers et fantassins, emmenant avec eux leurs blessés sans en laisser un seul, et

prennent la route de Rhédeste. Mais, avant même qu'ils fussent partis, deux seigneurs et vingt chevaliers, plus effrayés que les autres, se détachèrent sans ordre, et firent tant de diligence, qu'ils arrivèrent à Constantinople le samedi au soir, ayant fait en deux jours le chemin de cinq grandes journées. On les blâma fort d'avoir ainsi abandonné leurs camarades dans le péril, et les tristes nouvelles qu'ils apportoient pénétrèrent de douleur le cardinal Pierre de Capoue, Conon de Béthune, Milès de Brabant, et les autres barons qui étoient demeurés à la garde de Constantinople. On se persuadoit que c'en étoit fait du reste de l'armée, et l'on s'attendoit à voir arriver les Bulgares couverts du sang de l'empereur et de tant de braves guerriers. Plusieurs songeoient déjà à quitter la ville, et se seroient sans doute retirés, si le cardinal ne les eût engagés, par les plus vives instances, à ne pas abandonner une si glorieuse conquête, publiant des indulgences pour ceux qui demeureroient encore un an à Constantinople. Cependant le duc de Venise et le maréchal de Champagne, après avoir marché toute la nuit, arrivèrent au point du jour près de la ville de Pamphyle, où ils trouvèrent Pierre de Bracheux et Payen d'Orléans, qui avoient campé en ce lieu la même nuit. Ceux-ci venoient de Natolie avec cent chevaliers et cent quarante chevau-légers pour se rendre au camp devant Andrinople. A la vue de l'armée, ils coururent aux armes, pensant que c'étoient des Grecs. Les ayant envoyé reconnoître, leur alarme se changea en douleur amère en apprenant la défaite, la prise de l'empereur, et la mort du comte de Blois, dont ils étoient vassaux. Plongés dans la plus profonde tristesse, la tête baissée, et se frappant la poitrine, ils passent en silence à côté de toute l'armée, et vont trouver Villehardouin à l'arrière-garde. Là, levant à peine leurs yeux baignés de larmes, ils lui demandent ses ordres : *Employez-nous*,

lui disent-ils, *aux factions les plus périlleuses. Nous n'avons pas besoin de la vie ; nous ne sommes que trop malheureux de n'être pas venus assez tôt pour mourir avec notre prince.* Villehardouin leur proposa de prendre l'arrière-garde, parce que, s'étant reposés la nuit avec leurs chevaux, ils étoient plus en état de faire tête aux ennemis qui les suivoient ; ce qu'ils acceptèrent volontiers, comme le poste le plus exposé. Le maréchal prit la conduite de l'avant-garde, pour retenir ceux que l'effroi ou la lassitude pourroit écarter. Ils arrivèrent sur le midi à Charyople, où ils s'arrêtèrent le reste du jour pour prendre le peu de nourriture qu'ils y trouvèrent, et faire repaître et reposer leurs chevaux recrus et harassés d'une marche longue et pénible, après un si rude combat. Le lendemain de la bataille, Joannice s'étoit approché du camp avec toutes ses troupes, à dessein d'écraser les débris de l'armée vaincue ; et, ne la trouvant plus, il l'avoit suivie avec tant de hâte, qu'il n'en étoit plus qu'à deux lieues, lorsqu'au commencement de la nuit Villehardouin partit de Charyople, faisant toujours l'avant-garde. Ils marchèrent toute la nuit, et au matin ils arrivèrent à Rhédeste, au travers de beaucoup de difficultés. C'étoit une ville forte, et peuplée de Grecs ; mais la fuite des habitans épargna aux François ce nouveau danger. Ils s'y logèrent et se crurent hors de péril dans une place de bonne défense, à trois journées de Constantinople.

Tranquilles pour eux-mêmes, ils ne l'étoient pas sur l'état de trouble et d'alarme où devoit être cette grande ville. Ils dépêchèrent un exprès en diligence, par la voie de la mer, pour rassurer les habitans et leur faire savoir qu'ils n'avoient rien à craindre ; que la plus grande partie de l'armée étoit sauvée, et qu'elle seroit à eux au premier jour. Au moment que ce courrier arriva, il y avoit dans le port cinq grands navires vénitiens, chargés de chevaliers et d'autres personnes de moindre con-

dition, jusqu'au nombre de sept mille, prêts à mettre à la voile pour retourner dans leur patrie. Le légat, qui en avoit retenu beaucoup d'autres, n'avoit pu les arrêter ni par prières, ni par les grâces spirituelles qu'il leur promettoit. Il se transporta même dans les vaisseaux, avec Conon de Béthune, Milès de Brabant, et plusieurs autres personnes de considération, les suppliant *de ne pas ternir par une désertion honteuse la gloire qu'ils avoient acquise; qu'abandonner Constantinople dans de telles conjonctures, c'étoit manquer à leur prince, à leurs seigneurs, qui avoient couru à la mort pour la défendre, trahir la chrétienté entière, et par une lâche défiance outrager Dieu même qui les avoit conduits par la main à la conquête de la ville impériale.* Rien ne put les fléchir : ils partirent; et, voguant à pleines voiles, ils furent conduits par le vent au port de Rhédeste, le lendemain de l'arrivée de l'armée françoise, qu'ils ne croyoient pas rencontrer. Le maréchal et les autres seigneurs renouvelèrent les vives remontrances qu'on leur avoit déja faites à Constantinople. Les fugitifs n'y furent pas plus sensibles. Mais, pour se débarrasser de ces instances, ils répondirent qu'ils se consulteroient, et qu'ils leur feroient savoir leur résolution le lendemain. La nuit suivante, Pierre de Froiville, chevalier de réputation, vassal du comte de Blois, s'étant dérobé secrètement, s'alla jeter dans un des vaisseaux sans rien emporter de son équipage; et dès le point du jour les cinq navires, sans faire de réponse, levèrent l'ancre, et s'éloignèrent à toutes voiles. Ces lâches déserteurs ne portèrent dans leur patrie que la honte dont ils s'étoient couverts.

Tous les secours que Baudouin avoit appelés, et qu'il auroit dû attendre, arrivoient lorsqu'il n'en pouvoit plus faire usage. Henri son frère, parti d'Adramytte, marchoit à grandes journées vers Andrinople, suivi de vingt mille de ces Arméniens qui s'étoient donnés aux

François dans la Natolie. Devenus ennemis des Grecs, ils n'avoient osé demeurer dans le pays, et avoient passé, à la suite de Henri, le canal de l'Hellespont, avec leurs femmes et leurs enfans. Il apprit bientôt la défaite de son frère, avec toutes les circonstances de ce déplorable événement, et reçut des courriers de Rhédeste, d'où les seigneurs lui mandèrent avec instance de venir les joindre au plus tôt. Pour avancer plus promptement, il laissa derrière lui les Arméniens, qui étoient gens de pied, et dont la marche étoit ralentie par un grand attirail de chariots chargés de leur famille. Dans ce même temps, Anseau de Courcelles, neveu de Villehardouin, étoit en marche avec cent chevaliers et cinq cents chevau-légers. Renier de Trit, les ayant rassemblés à Philippopolis, après la désertion dont nous avons parlé, les faisoit partir pour aller renforcer l'empereur devant Andrinople. Mais, ayant appris en chemin le malheureux état de l'armée, ils continuèrent leur marche pour la joindre à Rhédeste, et arrivèrent le soir à un bourg, où le prince Henri étoit déjà logé. Ils se mirent d'abord en défense de part et d'autre, se prenant réciproquement pour des Grecs; et dans le soulèvement général c'étoit une erreur commune aux diverses bandes de François qui se rencontroient. Mais, lorsqu'ils se reconnurent de plus près, ce ne fut plus que cris de joie. Ayant passé la nuit dans ce bourg, ils prirent ensemble la route de Rhédeste, où ils arrivèrent sur le soir. Il y eut alors beaucoup de larmes versées sur la perte de l'empereur, de leurs parens, de leurs amis, dans cette funeste bataille. Ils séjournèrent en ce lieu les deux jours suivans pour régler la forme du gouvernement en l'absence de l'empereur, dont ils ignoroient le sort. On arrêta que le prince Henri gouverneroit l'empire en qualité de régent; et son premier soin fut d'envoyer secrètement des personnes affidées en Thrace, en Macédoine et dans tous les états du roi Bulgare, pour avoir

des nouvelles de son frère; mais il fut plus d'un an sans en rien découvrir. Pendant ce séjour à Rhédeste, on apprit un nouveau désastre, qui affligea sensiblement Henri : ces Arméniens qui s'étoient attachés à sa suite, enveloppés par les Grecs, furent tous égorgés ou faits prisonniers.

Le régent prit le chemin de Constantinople, et vint à Sélymbrie, qui n'en est qu'à deux journées. Il y laissa quelques troupes pour la défendre, et continua sa marche. Son arrivée apportoit quelque consolation aux seigneurs qui étoient demeurés, mais ne dissipoit pas leurs inquiétudes. Joannice se rendoit maître de tout le pays, et les Comans faisoient des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Du côté de l'Europe, les François ne conservoient que Rhédeste et Sélymbrie; au-delà du Bosphore, il ne leur restoit que le château de Péges. La retraite des troupes avoit mis Lascaris en possession de tout le reste. Dans cette extrémité, ils envoyèrent à Rome, en France, en Flandre et ailleurs demander du secours. Névelon, évêque de Soissons, Nicolas de Mailly, Jean de Bliaut, furent chargés de lettres pressantes. Le pape étoit leur principale ressource. Foible par lui-même, il étoit l'âme de la chrétienté, et pouvoit mettre en mouvement tout ce grand corps. Henri lui rendoit compte de la défaite; il le prévenoit contre Joannice, dont on avoit intercepté des lettres, qui prouvoient son alliance avec les ennemis du nom chrétien. Il lui représentoit que la conquête des François étoit celle de l'église romaine, dont ils étoient les vassaux les plus fidèles, et que la perte de Constantinople ruineroit à jamais l'espérance de recouvrer la Terre-sainte.

Villehard. c. 204, et notes. Nicet. c. 4. Sabell. l. 8. Ramnus. l. 4, 5.

Dans ces tristes conjonctures on perdit encore le personnage dont la sagesse et le courage pouvoient être du plus grand secours. Henri Dandolo, le héros de cette expédition, dont l'âme vigoureuse et ferme avoit été

servie par un tempérament digne d'elle, et qui pendant une vie si longue et si exercée n'avoit jamais essuyé de maladie, succombant enfin aux fatigues de cette funeste guerre, mourut vers la Pentecôte, d'une descente d'intestins, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Il en avoit quatre-vingt-quatre lorsqu'il fut élu doge; et pendant les treize ans qu'il gouverna, il fit pour sa patrie l'ouvrage de plusieurs siècles. Il la rendit riche et florissante au dedans, glorieuse et puissante au-dehors; il fit battre de meilleure monnoie; réforma les chicanes des procédures; composa un code criminel, qu'on suit encore aujourd'hui; établit des règlemens sages pour le maintien des mœurs et de la tranquillité publique; perfectionna la marine, qui fait la force et la sûreté de cet état, et couronna tant de services par une importante conquête, à laquelle il eut plus de part que personne, et qui donnoit à sa nation plus de la quatrième partie de l'empire. Il mérita pour lui et pour ses successeurs le titre de despote de Romanie, et l'honneur de porter la chaussure de pourpre comme les empereurs. Non-seulement le doge, mais les préteurs envoyés de Venise à Constantinople, que l'on nomma *bayles*, c'est-à-dire défenseurs de la nation, eurent droit de justice sur la part cédée aux Vénitiens, et ce droit subsista cent seize ans. Dandolo fut magnifiquement inhumé dans Sainte-Sophie, et son mausolée en marbre subsista jusqu'à la destruction de l'empire grec. Mahomet II le fit démolir lorsqu'il changea en mosquée l'église de Sainte-Sophie. Un peintre vénitien, qui avoit travaillé pendant plusieurs années à la cour de Mahomet, retournant dans sa patrie, obtint de ce sultan la cuirasse, le casque, les éperons et l'épée de Dandolo, dont il fit présent à la famille de ce grand homme. Il laissa deux fils: Rainerio, qui fut procurateur de Saint-Marc, et Fantino, successeur de Morosini dans le patriarchat. Après sa mort, les Vénitiens de Constantinople choisirent pour bayle

Doutrem. l. 4, c. 2, 11. Du Cange, hist. l. 1, c. 37.

Marin Zéno, qui avoit été attaché à Dandolo; mais ce fut à condition qu'il céderoit la place à celui qui seroit envoyé par la république. Il fut dans la suite confirmé dans cette dignité; et, pour en témoigner sa reconnoissance à sa patrie, il fit une loi qui portoit que jamais un Vénitien ne pourroit faire passer son fief qu'à un Vénitien. Garnier, évêque de Troyes, qui, suivant l'esprit de chevalerie, plus guerrier qu'ecclésiastique, s'étoit signalé dans les batailles, et surtout à l'assaut de Constantinople, y mourut aussi dans ce temps-là.

Villehard. c. 204, 206, 208. *Nicet.* c. 5. *Gregor.* l. 1, c. 2. *Acrop.* c. 8. *Alberic. chr.*

On trembloit dans la ville, et Joannice emportant tout sur son passage, paroissoit avoir dessein de l'assiéger, lorsqu'on apprit qu'il se retiroit. Les Comans, plus capables de supporter les frimas de l'hiver que les chaleurs de l'été, se séparèrent pour retourner dans leur pays, et il ne put les retenir. Ne se croyant donc pas assez fort pour entreprendre un siége si difficile, et ne voulant pas perdre dans l'inaction le reste de la campagne, il tourna ses armes contre le marquis de Montferrat. Ce prince, sur les avis qu'il recevoit de sa femme, avoit levé le siége de Napoli. Alexis, qu'il avoit fait conduire à Thessalonique, lui suscitoit de nouveaux embarras. Reçu humainement par Marguerite, qui vouloit bien pardonner à ses infortunes l'horrible traitement qu'il avoit fait à son propre frère Isaac, premier mari de la princesse, il paya cette rare bonté de la plus noire ingratitude. La reine découvrit que ce méchant homme abusoit de la liberté qu'elle lui laissoit pour tramer des complots pernicieux. Elle le fit savoir à son mari, qui donna ordre d'éloigner ce traître et de le transporter au Montferrat. Alexis trouva moyen de s'échapper de ses gardes, et de se sauver dans les états de Michel d'Epire, d'où il passa en Asie, comme je le raconterai dans la suite; mais les sourdes intrigues qu'il avoit formées éclatèrent après son départ de Thessalonique. Quelques habitans portés à la révolte, ayant

appelé un Bulgare nommé Ezyismène, qui commandoit pour Joannice dans la ville de Prosaque, l'avoient introduit dans leur ville, et la reine, avec quelques troupes qui lui demeuroient fidèles, s'étoit réfugiée dans la citadelle, que les Bulgares attaquoient. Boniface, alarmé, couroit au secours de sa femme, lorsqu'il apprit qu'on avoit chassé les ennemis, et que la tranquillité étoit rétablie dans Thessalonique. Sur cette assurance, il résolut de se venger de Joannice, et marcha vers Scopia, première ville de Bulgarie, à dessein de l'assiéger, c'étoit l'ancienne *Scupi*. Mais, ayant reçu en chemin la nouvelle de la défaite de l'armée françoise, il craignit pour ses propres états, et reprit la route de Thessalonique.

En effet, Joannice entroit déjà sur ses terres, et attaquoit la ville de Serres. Boniface l'avoit fortifiée, et y avoit jeté une partie de ses forces, sous le commandement de Hugues de Colemi, guerrier distingué par sa naissance et par sa valeur. La mort de ce brave chevalier, qui fut tué dès la première attaque, rendit les Bulgares maîtres de la ville. Les soldats de la garnison prirent l'épouvante, et se renfermèrent dans la citadelle; mais, dès qu'ils se virent assiégés et les machines en batterie, ils promirent de se rendre, à condition qu'on les feroit conduire en toute sûreté, avec chevaux, armes et bagage, où ils voudroient se retirer. Joannice accorda tout, et fit même jurer vingt-cinq de ses principaux officiers. Au sortir de la citadelle, il fit loger les Grecs dans son camp, et les traita pendant trois jours comme ses amis. Mais ensuite, quoiqu'ils ne lui eussent donné aucune occasion de manquer à sa parole, il les fit dépouiller, charger de chaînes, et conduire nus en Valachie, où les officiers furent décapités et les soldats transportés en Hongrie. Cette cruelle perfidie affligea sensiblement Boniface. Joannice, ayant fait démanteler la ville et le château, marcha vers Thessalonique. Le

marquis s'y étoit renfermé, bien résolu de la défendre jusqu'à l'extrémité. La perte de Serres, le massacre de ses soldats, le pillage de ses terres, que les Bulgares brûloient et ravageoient à ses yeux, le désastre de son seigneur, l'empereur Baudouin, lui faisoient même mépriser la vie. Il montra une si fière contenance, que le Bulgare, désespérant du succès, prit le chemin de son pays.

Villehard. c. 208, 209. *Nicet.* c. 7.

Ce qui se passoit alors à Philippopolis l'attira du côté de cette ville. Elle étoit peuplée d'un grand nombre de Pauliciens, qui, transplantés autrefois en ce lieu, conservoient opiniâtrément les infâmes erreurs de leurs pères. Persuadés qu'après la défaite de Baudouin, après l'invasion de tant de places, c'en étoit fait de la puissance françoise; voyant d'ailleurs que Renier de Trit, abandonné de ses plus proches parens, restoit sans espérance de secours, ils résolurent de changer de maître; et plusieurs d'entre eux allèrent offrir au roi bulgare de le mettre en possession de la ville, s'il vouloit y amener ou y envoyer son armée. Renier, averti de leur complot, craignant d'être livré lui-même entre les mains du Bulgare, résolut de se délivrer de ce danger, mais non pas sans se venger auparavant de la perfidie de ces traîtres. Les Pauliciens habitoient un grand faubourg de la ville. Après avoir ramassé ses bagages, et ce qui lui restoit de gens, il mit le feu au faubourg; qui fut réduit en cendres, et s'alla jeter dans le château de Sténimac, à trois lieues de là, où il y avoit garnison. Il y soutint ensuite un siége de treize mois, et s'y maintint contre les Bulgares, malgré les fatigues continuelles, malgré la disette qui le réduisit à manger ses chevaux, sans recevoir ni secours, ni même nouvelles de Constantinople, dont il étoit éloigné de neuf journées. La retraite de Renier ne laissa pas les Pauliciens entièrement maîtres de la ville. Un seigneur grec, nommé Alexis Asprète, y avoit un grand crédit. Il conseilla à ses

concitoyens de se maintenir indépendans, sans s'assujettir au roi bulgare. Toute la ville, flattée du doux nom de liberté, sans mesurer les forces qu'elle avoit pour la soutenir, applaudit à son avis. On le choisit pour chef; et Joannice, s'étant présenté devant les murailles, fut plusieurs fois repoussé. Enfin ses intelligences avec les Pauliciens lui ouvrirent les portes. Il avoit promis le traitement le plus doux; toujours infidèle à sa parole, dès qu'il se vit en possession, il fit massacrer l'archevêque, écorcher vifs ou décapiter les principaux habitans, et mettre le reste à la chaîne. Asprète, qu'il traitoit de rebelle, fut pendu la tête en bas, à une haute potence, par une corde qui lui traversoit les talons, et expira dans cet affreux supplice. Les murs et les tours furent démolis; les maisons et les palais consumés par les flammes. On n'y laissa qu'un monceau de cendres et de ruines. Telle fut la fin de l'ancienne ville de Philippopolis, bâtie par le père du grand Alexandre : cité long-temps florissante, et qui tenoit le troisième rang dans l'empire en Occident, après Constantinople et Thessalonique.

Villehard. c. 205, 207, 210. *Nicet.* c. 4, 6. *Gesta Innoc.* c. 106. *Du Cange, hist.* l. 1, c. 38.

Henri profita de l'éloignement de Joannice pour recouvrer les places voisines, que la révolte des Grecs avoit livrées aux Bulgares. Zurule lui ouvrit ses portes, et lui prêta serment de fidélité; ce qui n'étoit alors de la part des Grecs qu'un aveu de leur foiblesse. Il entra sans résistance dans Arcadiopolis, abandonnée de ses habitans. Bizye, place forte et bien munie, n'osa pas cependant attendre le siége, et se rendit à la première sommation. On marcha ensuite à la ville d'Apres, qui ne vit pas plus tôt les préparatifs de l'attaque, qu'elle demanda à capituler : mais, tandis que les députés travailloient avec le régent à dresser les articles, l'armée escalada les murailles; la ville fut saccagée, et les habitans la plupart massacrés, malgré les ordres et les menaces de Henri et des officiers, qui ne purent retenir la fureur

du soldat. Une exécution si cruelle donna aux Grecs une ample matière d'invectives contre les François, qu'ils taxoient à leur tour de perfidie, mais injustement, puisque, la capitulation n'étant pas signée, on étoit en droit de les traiter encore en ennemis. La terreur se répandit dans tout le pays; les Grecs abandonnoient les villes et les châteaux pour s'aller renfermer dans Andrinople et dans Dydimotique, les plus fortes des environs. Pendant ce temps-là une flotte vénitienne faisoit des descentes sur les côtes de la Propontide; elle ravagea le territoire de Panium et de Gallipoli, qui avoient été forcés à se rendre à Joannice.

Ces heureux commencemens encouragèrent Henri à faire le siége d'Andrinople; c'étoit une entreprise aussi hardie qu'importante, dont le succès effaceroit la honte de la défaite des François, et termineroit glorieusement les travaux de cette campagne. Il fit d'abord signifier aux habitans qu'il étoit résolu de ne pas quitter la place qu'elle ne se fût rendue, et qu'alors elle recevroit le traitement le plus favorable, ou qu'elle n'eût été réduite par la force, auquel cas elle n'avoit point de grâce à espérer. Toute la haine, toute l'animosité des Grecs se trouvoit rassemblée dans Andrinople : aigris encore par le saccagement de la ville d'Apres, ils répondirent que les Grecs ne pouvoient plus avoir de confiance dans la parole des François, ennemis barbares et sans foi, aussi cruels à l'égard de ceux qui se rendoient qu'à l'égard des vaincus. Sur cette réponse, qui montroit au régent une opiniâtreté du moins égale à la sienne, il employa pour se retrancher toutes les précautions que connoissoit alors l'art de la guerre. Comme il avoit autant à craindre les insultes des partis ennemis répandus dans la campagne que les sorties d'une garnison nombreuse, et d'une multitude d'habitans aguerris, il s'environna d'un fossé profond bordé de barrières et de fortes palissades. La ville, de son côté, étoit mu-

nie de tout ce qui pouvoit servir aux assiégés, et nuire aux assiégeans. Outre deux larges et profonds fossés, qui en défendoient l'approche, on avoit rehaussé les tours de plusieurs étages de charpente, tapissés en-dehors de peaux de bœufs fraîchement écorchés pour couvrir les défenseurs et les garantir des feux que lanceroient les ennemis. Sur le haut des tours étoient plantées de grosses et longues perches, qui portoient à leur extrémité de grands vases remplis de matières enflammées et de feu grégeois, en sorte qu'en s'abattant, elles pouvoient faire pleuvoir et répandre au loin l'incendie. De distance en distance s'avançoient des échafauds en saillie pour y placer des soldats, et plonger d'en haut sur ceux qui approcheroient de la muraille : de là tomboient à plomb de grosses pierres suspendues à des chaînes, qu'on pouvoit lâcher, remonter, transporter d'un lieu à un autre. Sur les tours étoient placées en batterie quatorze machines propres à lancer des pierres énormes. Les François comblèrent le premier fossé, et y établirent leurs machines ; mais, avant que le second fossé fût rempli, les pierres, les traits, les javelots qui voloient du haut des murs abattirent tant de soldats, qu'en plusieurs endroits il se trouva comblé de têtes, de membres, de cadavres, qui tinrent lieu de fascines. On y fit avancer deux tours roulantes, dont l'une, s'enfonçant dans un sol remué depuis peu, semé de vides, et mal affermi, s'inclina et devint inutile. L'autre fut poussée droit au mur ; mais, avant qu'on eût eu le temps d'y jeter le pont-levis, elle fut fracassée par les masses de pierres qu'on y lançoit des batteries. De ceux qui la montoient, les uns furent tués, les autres blessés. Le vaillant Pierre de Bracheux fut atteint au front d'un coup de pierre qui le mit en grand danger de sa vie. Après des efforts inutiles, pendant tout le jour, l'armée se retira dans son camp.

Le lendemain, on fit de nouveau avancer les tours

d'un autre côté de la ville, et les plus hardis y montèrent. Les assiégés les laissèrent approcher fort près des murs ; et lorsque le pont-levis étoit prêt à s'abattre, ils sortent en foule, portant avec leurs armes tout ce qui est propre à mettre le feu et à étendre et accroître l'incendie. Il y eut là un sanglant combat ; mais les machines furent embrasées, et l'armée rentra dans le camp. Pendant ces attaques, plusieurs troupes de Bulgares et de Comans dont Joannice avoit semé le pays couroient autour du camp, et coupoient les passages des vivres. Les François, perdant courage, envoyèrent à Constantinople demander du secours; mais il sembloit à ces milices qu'on les menoit à la mort, et il fallut que le cardinal et le patriarche s'armassent d'excommunications pour les faire partir. Malheureusement ces anathèmes se trouvèrent sans force contre les Bulgares, qui les enveloppèrent dans leur route et les massacrèrent presque tous. Avant que les tristes restes de ces foibles renforts fussent parvenus au camp, l'infection des cadavres et les nourritures malsaines dont les assiégeans étoient forcés de se repaître causèrent la peste, qui les obligea de lever le siége et de se retirer de nuit. Ils s'arrêtèrent à Pamphyle pour se reposer de leurs fatigues, et y séjournèrent l'espace de deux mois entiers.

Cependant ils ne cessoient de faire des courses aux environs. Honteux d'avoir échoué devant Andrinople, ils résolurent de s'en dédommager sur Didymotique. Après avoir construit de nouvelles machines, qu'ils revêtirent de lames de fer dans les endroits où il en étoit besoin, pour les garantir de l'incendie, ils allèrent camper devant cette ville, et se disposèrent à l'attaquer. Mais à peine avoient-ils planté leurs tentes, qu'un furieux orage de vent et de pluie enfla l'Hèbre, qui baigne les murs de cette ville, et le fit sortir de son lit avec tant de violence, qu'il entraîna, hommes, chevaux, armes et machines. La superstition se mêla à ce ravage. On crut

que le ciel se déclaroit en faveur de Didymotique, et on regagna Pamphyle. Avant que de retourner à Constantinople, Henri, de l'avis de ses barons, fortifia la ville de Rusium ou Rossa, près de Rhédeste, dans une plaine fertile, et dans une situation avantageuse. Il y plaça cent quarante chevaliers, et bon nombre de chevau-légers, sous le commandement de Thierri de Los, grand-sénéchal, et de Thierri de Tenremonde, connétable de Romanie; il leur enjoignit de faire la guerre aux Grecs du pays. Il mit de même en défense la ville de Bizye, où il laissa Anseau de Cahieu avec six-vingts chevaliers. Les Vénitiens mirent garnison dans Arcadiopolis; et la ville d'Apres fut rendue à Théodore Branas. Tous ces capitaines ne donnoient point de repos aux Grecs, et n'en avoient pas eux-mêmes, étant sans cesse agresseurs ou attaqués. Joannice, de son côté, ne s'endormoit pas. Pour assurer Andrinople et Didymotique contre de nouvelles entreprises, il fit marcher un grand corps de Valaques et de Comans qui étoient revenus le joindre aux approches de l'hiver. Ces barbares, divisés en plusieurs troupes, couroient de toutes parts, pillant les campagnes et insultant les places de l'empire.

An. 1206.

Villehard. c. 211 et suiv. Nicet. c. 7. Gesta Innoc. c. 106. Ramnus. l. 5.

Les incommodités de l'hiver n'arrêtoient l'activité ni des uns ni des autres. Le 29 janvier, Thierri de Tenremonde laissa quelques troupes dans Rusium; et, après avoir marché toute la nuit à la tête de six-vingts chevaliers, il se trouva au point du jour à une bourgade, où étoit logé un corps de Comans et de Valaques: il les surprit, en tua un grand nombre, et reprit le chemin de Rusium. Dans cette même nuit, un autre corps, tant de Grecs que de Valaques et de Comans, marchoit à la même ville, dans l'espérance de la surprendre: mais, trouvant la garnison sur ses gardes, ils se retirèrent sans l'attaquer. Au bout d'une lieue et demie ils rencontrèrent Thierri, qui revenoit de son expédition. On se range aussitôt en bataille; les François se partagent en

quatre escadrons. Les ennemis, beaucoup plus nombreux, viennent à toute bride charger l'arrière-garde, commandée par Vilain, frère de Thierri de Los : elle est renversée sur la troupe d'André d'Urboise, ce vaillant guerrier qui avoit monté le premier sur le mur au dernier assaut de Constantinople. Après s'être soutenue quelque temps, elle est enfin obligée de se replier sur l'escadron de Thierri, qui est lui-même poussé par une attaque très-vive sur le quatrième, conduit par Charles de Fresne. Ils faisoient retraite en bon ordre, combattant toujours : mais, à une demi-lieue de la ville, les ennemis redoublant leurs efforts, ils furent rompus de toutes parts, et poursuivis avec grand carnage. Ils se sauvèrent dans Rusium, dont ils eurent à peine le temps de fermer les portes. Les François firent dans cette journée la plus grande perte qu'ils aient essuyée dans cette guerre après la bataille d'Andrinople. De six-vingts chevaliers, il n'en échappa que dix; les commandans des quatre escadrons, Thierri de Tenremonde, André d'Urboise, Charles de Fresne, Vilain, frère du grand-sénéchal, restèrent sur la place, avec plusieurs autres seigneurs distingués par leur courage. Les Comans et les Valaques s'en retournèrent chargés de dépouilles. La terreur fut si grande à Rusium, que dès la nuit suivante les François en sortirent, et gagnèrent Rhédeste, où ils étoient plus assurés. La nouvelle en vint au régent, comme il assistoit à la procession du jour de la purification, et l'effroi se répandit dans Constantinople. Henri, craignant d'avoir bientôt sur les bras toute la Bulgarie, envoya Macaire de Sainte-Ménehoud, avec cinquante chevaliers, à Sélymbrie, pour défendre cette place, regardée comme un des boulevards de la ville impériale.

Villehard. c. 215 *et suiv. Nicet. c.* 7, 8.

En effet, ce succès d'un simple détachement anima Joannice, et lui fit espérer qu'un plus grand effort acheveroit de ruiner la puissance françoise. Il assemble

donc toutes ses forces, et vient à la tête d'une puissante armée se jeter sur les terres de l'empire. Redoutable par sa cruauté plus encore que par sa valeur, il répand partout l'épouvante. Les Vénitiens abandonnent Arcadiopolis : Apres est prise d'assaut : Hugues de Fransures, chevalier du Beauvoisis, qui commandoit la garnison, est amené devant le roi bulgare, et massacré inhumainement en sa présence. On met le feu à la ville; on abat les murs et les maisons; les habitans sont ou passés au fil de l'épée, ou envoyés captifs en Valachie, avec leurs femmes et leurs enfans. Rhédeste, à huit ou dix lieues d'Apres, étoit défendue par une garnison vénitienne : deux mille chevaux commandés par Théodore Branas, alloient la renforcer ; ils sont attaqués en chemin et entièrement dissipés. L'exemple des cruautés exercées dans Apres effraie les Vénitiens : la force des murailles et le bon état de la place ne les rassurent pas; ils se jettent dans les vaisseaux et prennent la fuite. Cette nouvelle y attire Joannice, qui, regardant Rhédeste comme imprenable, n'avoit pas même dessein de l'attaquer. Dès qu'il se présente, les Grecs lui ouvrent les portes, et leur prompte soumission ne désarme point le farouche vainqueur; il les fait tous enchaîner et conduire en Valachie. Peu trouvent moyen de s'échapper, et la ville est détruite, au grand dommage de l'empire, dont elle étoit une des meilleures places et des mieux situées. Panium essuie le même traitement. Il y avoit, dit-on, dans cette ville un amphithéâtre de marbre d'une seule pièce; c'étoit une des merveilles du monde. Si le fait est vrai, comme le rapporte Ramnusio, il faut qu'il ait été taillé dans la carrière même, et qu'elle se trouvât à fleur de terre. Héraclée, autrefois *Périnthe*, est emportée d'assaut. Daone, belle et forte place, entre Zurule et Sélymbrie, et Zurule ensuite, se rendent sans résistance; et, malgré la capitulation, dont Joannice ne tenoit jamais aucun compte, les habitans sont réduits en

Acrop. c. 15.
Ramnus. l. 5.

servitude et transportés en Valachie, dont les montagnes et les lieux incultes se peuplent de ces prisonniers. Enivrées de sang, et devenues plus féroces par tant de destructions, les troupes du roi bulgare, et surtout les Comans, les plus barbares de tous, poussent leurs ravages jusqu'aux portes de Constantinople. Toutes les campagnes sont désolées, les bourgs et les châteaux renversés, les habitans, hommes, femmes, enfans, massacrés ou emmenés en esclavage. Tous les environs de Constantinople sont couverts de ruines et de cendres trempées de sang. Quelquefois même des partis ennemis, cachés pendant la nuit dans les environs, trouvant au matin les portes ouvertes, se jetoient dans Constantinople pour faire montre de leur hardiesse, et, massacrant ou enlevant ceux qu'ils rencontroient à l'entrée, retournoient à leur camp avec leur butin. Henri, renfermé dans la ville, et trop foible pour en sortir, entendoit en frémissant les cris de ses malheureux sujets, qu'il n'étoit pas en état de défendre. S'attendant à un siége, il se pressoit d'amasser toutes les provisions nécessaires pour le soutenir ; et ne craignant guère moins les habitans grecs que les Bulgares, il leur permit de se retirer où ils voudroient.

Athyras étoit situé au bord de la Propontide, à l'embouchure d'un fleuve de même nom, à douze lieues de Constantinople. Henri l'avoit donnée pour récompense à Payen d'Orléans : elle étoit fort peuplée, et le nombre de ses habitans augmentoit encore tous les jours par les fugitifs qui s'y retiroient. La cavalerie de Branas, attaquée sur le chemin de Rhédeste, s'y étoit réfugiée, et avoit été reçue avec joie, comme un renfort très-utile dans ces dangereuses conjonctures : mais dès qu'elle apprit que les ennemis approchoient, elle s'enfuit, et fut punie de sa lâcheté par les Bulgares mêmes, qui la surprirent près de Rhége, et la taillèrent en pièces. Les habitans demandèrent à capituler, et les commissaires

de Joannice vinrent traiter des conditions : mais la nuit suivante, tandis que les habitans dormoient sur la foi de la capitulation déjà commencée, les envoyés jettent de dessus le mur des cordes à leurs camarades ; les Bulgares montent, s'emparent des portes, se répandent par toute la ville, qu'ils réveillent par leurs cris, tuent, égorgent, assomment sans distinction d'âge ni de sexe. De ceux qui fuyoient vers la mer, les uns y sont précipités par les ennemis, les autres s'y précipitent eux-mêmes en voulant sauter dans les vaisseaux. Entre tant de villes de Thrace fortes et opulentes, il ne restoit à l'empire que Bizye, où commandoit Anseau de Cahieu, Sélymbrie, gardée par Macaire de Sainte-Ménehoud, et Constantinople, où le régent, accompagné de fort peu de troupes, avoit à contenir un peuple immense, plus disposé à appeler les ennemis qu'à les combattre.

Gesta Innoc. c. 107, 108.
Epist. l. 8, *ep.* 127, 132.
Fleury, hist. ecclés. l. 76, *art.* 23.

Les vives sollicitations qu'il avoit adressées aux nations chrétiennes pour implorer leur secours n'avoient produit que des lettres de la part du pape. Innocent écrivit à Joannice avec douceur, le faisant souvenir qu'il lui avoit envoyé le diadème, et l'étendard de saint Pierre ; il le traitoit de *son cher fils*, et l'exhortoit à mettre Baudouin en liberté, et à se réconcilier avec les Latins ; il lui faisoit entendre que tout l'Occident se mettoit en mouvement, et préparoit une puissante armée pour le forcer à la paix. Joannice, qui n'avoit pour le saint-siége qu'une déférence politique, répondit au pape que l'intérêt de son honneur et de sa sûreté lui avoit mis les armes à la main, et l'obligeoit de continuer la guerre. « A la nouvelle de la prise de Constan-
« tinople, j'ai envoyé (disoit-il) féliciter les Latins,
« et je leur ai offert mon amitié. Ces avances de ma
« part n'ont été payées que d'un mépris injurieux. Ils
« m'ont répondu avec insolence que je n'avois de paix
« à espérer qu'en leur rendant le pays que j'avois usurpé
« sur l'empire. A quoi je leur ai déjà répliqué, et je

« leur répète encore que je possède mon royaume à « meilleur droit qu'ils n'en ont sur ce qu'ils appellent « leur empire. J'ai recouvré le pays qui fut le domaine « de mes ancêtres : quand est-ce que l'état qu'ils ont « envahi leur a jamais appartenu ? Vous le savez, saint « père, c'est de vos mains que j'ai reçu la couronne ; et « de qui le prétendu empereur tient-il la sienne, sinon « de lui-même ? J'ai reçu encore de votre sainteté l'éten- « dard de saint Pierre, et c'est sous cette triomphante « bannière que j'ai combattu, et que je vais combattre « encore des infidèles qui ne ressemblent à des chrétiens « que pour s'être mis sur les épaules de fausses croix. « Dieu, qui résiste aux superbes, et qui accorde ses grâces « aux humbles, a déjà donné la victoire à saint Pierre ; « il ne lui refusera pas de nouvelles faveurs. » Quant à la liberté de Baudouin, il répondoit qu'il l'auroit volontiers accordée à la recommandation du pape, mais que ce prince étoit décédé en prison : soit qu'en effet Baudouin ne fût déjà plus, soit que ce fût un mensonge de Joannice, qui n'avoit pas dessein de le laisser vivre long-temps. Nous raconterons dans la suite ce qu'on rapporte de sa mort. Innocent écrivoit en même temps à Henri, et l'exhortoit aussi à prendre les moyens d'apaiser Joannice, afin d'obtenir la délivrance de son frère.

Villehard. c. 221. Nicet. c. 8. Il étoit plus facile au saint-père de donner ces sages conseils qu'au régent de les exécuter ; et tout étoit perdu, sans une heureuse révolution qui changea la face des affaires. Les Grecs, en se révoltant, s'étoient flattés de trouver dans Joannice, non seulement un secours pour exterminer leurs vainqueurs, mais encore un gouvernement doux et favorable qui les remettroit dans un état florissant. Mais, voyant qu'il détruisoit leurs villes, qu'il faisoit de la Thrace un affreux désert, et que, dans toutes les places dont il se rendoit maître, il massacroit les habitans, sans distinction de Grecs et de

Latins, ou les faisoit traîner en Valachie, pour défricher des forêts et peupler ses propres états, ils comprirent que leur libérateur étoit un tyran plus dur et plus insupportable que leurs conquérans. Ils apprenoient qu'il se préparoit à venir prendre possession d'Andrinople et de Didymotique, et ne doutoient pas qu'il ne traitât ces deux villes, les plus importantes de la Thrace, comme il avoit traité les autres; ce qui acheveroit d'anéantir les Grecs, devenus de misérables esclaves des Bulgares. Ces réflexions les détachèrent de Joannice; ils se tournèrent vers leurs premiers maîtres, et dépêchèrent secrètement à Branas, qui étoit à Constantinople, pour le prier d'interposer son crédit en faveur de ses compatriotes, et d'obtenir leur pardon du régent et des Vénitiens. Ils demandoient seulement qu'on laissât à Branas le domaine d'Andrinople et de Didymotique; à cette condition, ils promettoient de vivre en parfaite intelligence avec les Latins, et de demeurer fidèlement attachés à l'empereur. Cette proposition rencontra dans le conseil quelques difficultés. Mais, comme on s'assuroit de la constante fidélité de Branas, on consentit à lui céder les deux villes avec leurs dépendances, à la charge d'en faire hommage à l'empereur, et de les tenir en fief de l'empire. Ce traité rétablit la paix entre les François et les Grecs.

Joannice, qui n'en avoit nulle connoissance, après avoir ruiné tout le pays jusqu'à Constantinople, revenoit sur ses pas pour achever la destruction de la Thrace par celle d'Andrinople et de Didymotique. Si les Grecs avoient perdu leur ancien courage, ils avoient conservé la ruse et la dissimulation, qualités froides qui sont la ressource des âmes foibles. Instruits du complot de leur nation, ceux qui faisoient partie de l'armée de Joannice, voyant qu'il prenoit la route de Didymotique, s'évadoient secrètement par bandes; en sorte qu'à son arrivée il ne lui en restoit qu'un très-petit nombre. Il

Villehard. c. 222, 223, 224. Nicet. c. 8. Acrop. c. 13.

fit aussitôt sommer les habitans de le recevoir. Ils lui répondirent en termes respectueux *que, lorsqu'ils s'étoient mis entre ses mains, il leur avoit promis avec serment de les conserver et de les défendre contre les François; que c'étoit à cette condition qu'ils l'avoient accepté pour maître; mais qu'apparemment la parole qu'il leur avoit donnée ne s'accordoit pas avec ses desseins; qu'au lieu de les protéger comme ses sujets, il les détruisoit comme des ennemis; qu'il rasoit leurs villes et anéantissoit leur nation; qu'il venoit sans doute dans l'intention de les traiter comme leurs compatriotes, et qu'il ne devoit pas trouver mauvais qu'ils ne voulussent pas consentir à leur ruine.* Ce refus alluma la colère du roi bulgare. Il se prépara aussitôt à les assiéger. On mit les machines en batterie; on en fabriqua de nouvelles; on ruina tout le pays d'alentour. Les Grecs, du haut de leurs tours et de leurs murailles, lui crioient miséricorde, le saluoient du nom d'empereur, lui protestoient qu'ils ne refusoient pas de lui obéir, pourvu qu'il ne les obligeât pas de le recevoir dans leur ville. Ils prenoient en même temps tous les moyens de se défendre; et dès qu'on commençoit les attaques, ils repoussoient vivement tous les efforts. C'étoit sans doute un singulier spectacle de voir les Grecs soumis et supplians dès qu'on cessoit de les combattre, ennemis tout à coup et en posture menaçante dès qu'on faisoit mine de les assaillir, et dans cette alternative de mouvement et de repos, varier leur action et leur contenance. Ils envoyèrent à Constantinople demander du secours. On tint conseil; et, malgré les avis de plusieurs seigneurs, qui ne croyoient pas qu'on dût dégarnir Constantinople pour le service de ces perfides, il fut décidé qu'on se mettroit en campagne, et qu'on iroit jusqu'à Sélymbrie. Le légat fit trouver des soldats, en distribuant des indulgences à ceux qui marcheroient, et absolution plénière à ceux qui mourroient dans une si louable entre-

prise. Henri, arrivé à Sélymbrie, y demeura campé pendant huit jours. La foiblesse de son armée l'empêchoit de hasarder une bataille, et la ville assiégée étoit assez forte pour tenir long-temps, surtout contre des Bulgares, peu entendus dans l'art des siéges. D'un autre côté, les habitans d'Andrinople, qui craignoient pour eux-mêmes, ne cessoient d'envoyer des courriers pour presser le secours. On fut d'avis de marcher à Bizye, qui rapprochoit des deux villes l'armée françoise, et l'on y campa le 23 juin. Le même jour on reçut nouvelle que Didymotique étoit perdue, si on ne la secouroit promptement; que Joannice avoit détourné le cours de l'Hèbre, qui servoit de fossé à la ville, et qui fournissoit l'eau aux habitans; que la brèche étoit ouverte en quatre endroits, et que les ennemis avoient déjà donné deux assauts.

On étoit trop avancé pour pouvoir se dispenser, sans honte, d'aller aux ennemis. On fit la revue des troupes. Il ne s'y trouva que quatre cents chevaliers; ce qui ne faisoit pas trois mille combattans : mais douze seigneurs du premier rang avoient sans doute une suite plus nombreuse. Les courriers d'Andrinople rapportoient que Joannice étoit suivi de quarante mille chevaux ; ils ignoroient le nombre des gens de pied. Une si grande disproportion n'abattit pas le courage des François. Le lendemain, jour de saint Jean-Baptiste, ils se préparèrent à la bataille par des actes de religion, dont la ferveur s'embrase à l'approche du péril. Le jour suivant, ils se mirent en marche. Geoffroi de Villehardouin, accompagné de Macaire de Sainte-Ménehoud, commandoit l'avant-garde ; c'étoit le poste du maréchal de Romanie. Gauthier d'Escornai, et Thierri de Los, eurent la conduite de l'arrière-garde. Le corps de bataille fut divisé en sept escadrons, dont les commandans étoient les plus vaillans guerriers de l'empire. Le régent marchoit à la tête du septième. On avançoit en bon ordre ; mais avec

Villehard. c. 225, 226. Nicet. c. 8.

un double danger : on avoit à craindre et les ennemis, très-supérieurs en nombre, et peut-être plus encore les Grecs, nouveaux amis, peu auparavant rebelles, et toujours portés à la trahison. Mais, trois jours après, comme on approchoit de la ville, on fut étonné d'apprendre que Joannice avoit levé le siége, et qu'il s'étoit promptement éloigné après avoir mis le feu à ses machines. Une retraite si inespérée sembloit tenir du miracle. Branas prit possession de Didymotique. Ce fut alors que mourut le patriarche Jean Camatère, qui s'étoit tenu enfermé en cette ville depuis la prise de Constantinople. Henri continua sa marche, et le quatrième jour il campa devant Andrinople, au milieu d'une belle prairie, qui s'étendoit sur les bords de l'Hèbre.

Villehard. c. 227 et suiv. Nicet. c. 10.

A la vue de l'armée françoise, les habitans sortirent en procession ; et, précédés de leurs croix, ils vinrent avec des acclamations d'allégresse recevoir leurs libérateurs. Dès le lendemain, on se remit en marche pour aller chercher Joannice, campé à quelques lieues. Sa fuite redoubloit la hardiesse des François : on brûloit d'envie de lui livrer bataille. Il l'évita, et reprit en diligence le chemin de son pays. Il est vraisemblable que la cause de cette retraite d'un prince d'ailleurs hardi et vaillant étoit que les Comans l'avoient quitté, selon leur coutume, pendant les chaleurs de l'été. On le suivit pendant cinq jours sans pouvoir l'atteindre, et l'on s'arrêta dans une agréable campagne, où l'armée se reposa trois jours. Pendant ce séjour, une querelle sépara du régent Baudouin de Beauvoir, et trois autres seigneurs; ils se retirèrent avec environ cinquante chevaliers, persuadés qu'ils alloient être suivis du reste de l'armée, qui n'oseroit s'exposer en si petit nombre. Leur présomption fut trompée. Henri marcha en avant vers la frontière ; il campa près du château de Moniac, sur la rivière d'Arte, à la distance de trois journées des ruines de Philippopolis, et résolut de tirer enfin du péril le

brave Renier de Trit. Ce guerrier, enfermé dans la forteresse de Sténimac, y étoit si étroitement resserré, que depuis treize mois il n'avoit pu recevoir de nouvelles, ni en donner des siennes. Henri, retenant la plus grande partie de ses troupes, y envoya le reste sous la conduite de Conon de Béthune et de Geoffroi de Villehardouin, suivis des plus vaillans chevaliers, et d'un détachement de Vénitiens. Ils traversèrent avec beaucoup de risque un pays semé de partis ennemis, et arrivèrent enfin à Sténimac. Renier, les apercevant du haut de ses tours, douta d'abord si ce n'étoit pas un corps de troupes grecques qui venoient renforcer les Bulgares; mais à la retraite de ceux-ci, qui s'enfuirent aussitôt, il reconnut ses compatriotes, et courut au-devant d'eux. Ce fut une entrevue attendrissante. Des corps harassés de fatigue, couverts de blessures, atténués par une longue disette, se jetoient avec transport entre les bras de leurs anciens amis, qui étoient venus à leurs secours sans savoir encore s'ils étoient morts ou vivans. Ils partirent ensemble le lendemain, et arrivèrent au camp le troisième jour. Renier y fut reçu avec toutes les marques de la joie la plus vive, comme un homme sorti du tombeau après plus d'une année, et ses libérateurs furent comblés d'éloges.

Aux applaudissemens et aux cris de joie succédèrent bientôt les gémissemens et la douleur la plus amère. On reçut alors des nouvelles certaines de la mort de Baudouin. Malgré les plus diligentes recherches, son frère Henri n'en avoit pu rien apprendre; mais, comme il savoit qu'il avoit été pris dans la bataille d'Andrinople, il avoit employé les plus vives sollicitations pour le tirer des mains de Joannice. Les offres d'une riche rançon, les prières, les menaces avoient été inutiles. Le roi bulgare le retenoit prisonnier dans Ternove, lieu de sa résidence ordinaire; et quoiqu'il le traitât d'abord assez humainement, il le tenoit caché avec soin, sans le

Villehard. c. 230. Nicet. c. 10. Acrop. c. 13, Albert. chr. Annal. Bertin. Chron. Nangis. Ægidius de Roya. Buzelin, annal. gallo-flandr. l. 6. Rhamnus. l. 5. Raynald. hist. eccles.

Doutrem. l. 4, 10, 15. *Du Cange, hist. l.* 1, *c.* 41.

laisser voir à personne qu'au concierge de sa prison : mais le soulèvement d'Alexis Asprète le mit en si grande colère, qu'il étendit sa vengeance jusque sur ce prince, qui n'y avoit cependant aucune part. Baudouin fut renfermé dans un cachot, mourant presque de faim, et n'ayant d'autre consolation que les visites de la reine, plus importunes à ce prince affligé qu'une entière solitude. Cette princesse, Tartare de nation, mais adroite et artificieuse, avoit obtenu de son mari, dont elle étoit trop aimée, la permission d'aller, sous prétexte de charité, porter quelque consolation au malheureux prince. Baudouin étoit beau, et la reine portée à l'amour : elle devint passionnée pour son prisonnier ; et, s'entretenant avec lui : *Vous pouvez*, lui dit-elle, *sans rançon délivrer deux captifs. Et qui sont-ils ?* dit Baudouin : *Vous*, répondit-elle, *et moi, que vous tirerez de la servitude où je gémis sous la tyrannie d'un mari barbare. Si vous me prenez pour épouse, nous serons libres tous deux. Laissons à Joannice ce misérable empire de Constantinople, qui ne peut plus subsister, et retournez avec moi dans vos états. Je vous en procurerai les moyens.* Baudouin frémit à cette déclaration tartare, et veut lui faire entendre qu'un pareil mariage seroit un adultère criminel. Elle sort furieuse, le menaçant de la mort. Elle revient le lendemain, et redouble ses menaces : Baudouin ne lui rend que des remontrances. Désespérée, elle va trouver Joannice. Elle accuse Baudouin du crime dont elle étoit coupable. Joannice, naturellement cruel, devenu encore plus féroce par la jalousie, invite ses courtisans à un festin : il y fait amener Baudouin, et le livre à leurs insultes, lui reprochant son infâme audace. En vain Baudouin proteste de son innocence, le roi lui fait trancher en sa présence les mains, les bras, les jambes, les cuisses à divers intervalles, et envoie jeter le tronc avec les membres dans une grande fosse près de Ternove, où l'on jetoit les chiens et les chevaux morts.

Baudouin n'y mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie Le roi lui fit enlever le crâne, qu'on enchâssa dans de l'or ; c'étoit, selon l'ancien usage des Scythes, la coupe où il buvoit dans les repas de fête. Une femme pieuse de Bourgogne, qui revenoit du pèlerinage des saints lieux, et qui passoit alors par Ternove, recueillit les restes de son cadavre, et lui donna secrètement la sépulture. Il avoit vécu trente-cinq ans. Plus long-temps captif qu'empereur, il n'avoit régné que onze mois depuis son couronnement jusqu'à la bataille d'Andrinople. Il ne laissoit point d'enfant mâle, mais deux filles, qui furent successivement comtesses de Flandre.

Ce prince étoit de grande taille et d'un air majestueux. Sobre, il conserva dans les plus grands travaux une santé vigoureuse. Affable, libéral, juste, simple, vrai, sans défiance, aimant mieux être trompé que d'user lui-même de tromperie; chaste jusqu'à se rendre victime de la chasteté; modeste, et souffrant sans peine la contradiction; qualité qui se démentit une fois dans sa querelle avec le marquis de Montferrat. Il traitoit le peuple avec humanité, les grands avec honneur, ne faisant point de distinction entre les Latins et les Grecs, depuis que ceux-ci étoient devenus ses sujets; mais, exposé sans cesse aux plaintes des uns et des autres, animés d'une mutuelle jalousie. Pieux, et assidu aux offices de l'église, il fréquentoit les sacremens. Supérieur à sa fortune, il n'en fut pas ébloui; invincible dans la disgrâce, il fut aussi grand dans la prison que sur le trône. Après le récit de ses grandes actions, il n'est pas besoin de parler de sa valeur, de son intrépidité dans les dangers, de sa constance dans les fatigues. Il aimoit les lettres : et, avant son départ de Flandre, il chargea plusieurs personnes instruites de rechercher et de rédiger l'histoire du pays. Le moine Albéric prétend qu'il se fit des miracles à son tombeau. Sa mort

prématurée fut un malheur irréparable pour l'empire de Constantinople, et un pronostic de sa courte durée, parce que Baudouin n'eut pas le temps de l'affermir sur de solides fondemens.

Après avoir exercé sur l'empereur une si horrible cruauté, le roi bulgare, plus altéré de sang que jamais, déchargea sa fureur sur les autres prisonniers; il les fit mourir par divers supplices. Constantin Tornice, intendant des postes de l'empire, s'étoit attaché à Baudouin après la prise de Constantinople, et l'avoit fidèlement servi. S'étant sauvé de la bataille d'Andrinople, il étoit venu se rendre auprès de Joannice, dont il espéroit un traitement humain, ayant été plusieurs fois envoyé en ambassade à sa cour par les empereurs grecs. Joannice, après une longue prison, le fit percer de coups d'épée, et défendit de lui donner la sépulture.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

HENRI. THÉODORE LASCARIS.

DEPUIS la funeste bataille d'Andrinople, Henri défendoit avec un courage infatigable l'empire ébranlé par les attaques des Bulgares et par la révolte des Grecs. La mort de son frère le plaça sur le trône. A cette triste nouvelle les barons s'assemblèrent. Baudouin, en quittant ses états, y avoit laissé deux filles; mais elles étoient en bas âge, et le besoin qu'avoit l'empire d'un chef plein de vigueur ne permettoit pas de les appeler à une succession aussi difficile à soutenir qu'elle étoit glorieuse et brillante. Jeanne demeura héritière du comté de Flandre, et Marguerite de celui de Hainaut. Henri, qui avoit partagé les travaux de son frère, et qui depuis sa mort se montroit digne de régner, fut proclamé empereur d'un consentement unanime. Il se mit en marche pour Constantinople, où il devoit recevoir la couronne avec la pompe accoutumée. Il laissa Branas à Didymotique avec les Grecs du pays, et quarante chevaliers pour la sûreté de cette contrée. Le dimanche, vingtième d'août, Henri fut couronné dans l'église de Sainte-Sophie par le patriarche Morosini.

AN. 1206.
Nicet. c. 10.
Villehard. c. 231.
Ramnus. l. 5.
Doutrem. l. 4, c. 11.
Du Cange, hist. l. 2, c. 1.

La joie publique éclatoit en fêtes; mais le nouvel empereur, d'un caractère actif et sérieux, s'occupoit des affaires du gouvernement. Il commença par renouveler entre les mains de Marin Zéno les premières conven-

Danduli chron.
Ramnus. l. 5.
Sabell. l. 8.
Doutrem. l. 4, c. 11.

tions faites avec les Vénitiens, et bientôt après il les confirma aux quatre députés qu'envoya la république pour assurer le maintien de ses intérêts. Les agitations continuelles et la courte durée du règne de son frère ne lui avoient pas laissé le temps d'établir la sûreté de l'état sur des règlemens utiles au prince et aux sujets. Ce fut le premier soin de Henri. Il ordonna que les vassaux de l'empire, tant François que Vénitiens, seroient obligés de marcher avec leurs troupes, et de les entretenir à leurs dépens, à la suite de l'empereur, lorsqu'il seroit en guerre, depuis le premier juin jusqu'à la Saint-Michel; mais seulement la moitié de ce temps-là, s'ils avoient pour voisin un prince ennemi, et qu'ils en seroient tout-à-fait dispensés, s'ils étoient attaqués eux-mêmes; que, dans le cas où l'ennemi seroit entré sur les terres de l'empire, ils serviroient sans terme, tant qu'il plairoit au conseil, et toujours à leurs dépens; mais que l'empereur demeureroit chargé des dépenses générales; que les François ou Vénitiens qui manqueroient à ces devoirs seroient justiciables devant des juges choisis dans leur nation. Il voulut lui-même, pour le bien de ses peuples, restreindre son pouvoir et celui de ses successeurs, en déclarant que l'empereur seroit obligé de se conformer aux avis du conseil pour les choses qui concerneroient l'accroissement ou la défense de l'empire; qu'il ne feroit rien de contraire aux lois, ou qu'il seroit lui-même soumis à la censure des tribunaux; que, pour soutenir le rang de sa dignité, il jouiroit en propre du quart de la Thrace, comme ses vassaux avoient la jouissance de leurs fiefs pour soutenir les dépenses de la guerre; que jamais on ne changeroit rien à ces articles, soit pour y ajouter, soit pour en retrancher, que du consentement de l'empereur, du préteur vénitien, des barons, et du roi de Thessalonique. Ce règlement fut signé de tous ceux qu'il concernoit.

Villehard. c. 231 et suiv. Ces opérations politiques furent interrompues par

le bruit des armes. Joannice marchoit à Didymotique. Branas, qui en avoit pris possession après la retraite du prince, n'avoit pas eu le temps d'en réparer les brèches ni de la pourvoir de munitions : elle fut emportée du premier assaut et rasée. Tout le pays fut ravagé et réduit en solitude. Andrinople trembloit ; elle envoya informer l'empereur de ce fâcheux événement, et du danger qui la menaçoit elle-même. Il partit sur-le-champ, et le bruit de son approche arrêta le roi bulgare, qui reprit le chemin de ses états. Arrivé devant Andrinople, Henri apprit que l'ennemi, chargé de butin, n'étoit éloigné que d'une journée, et qu'il emmenoit grand nombre de prisonniers. Il résolut d'aller les arracher de ses mains, et le poursuivit pendant quatre jours jusqu'à Berrhée de Thrace, au pied du mont Hémus. Joannice étoit maître de cette ville. A la vue de l'armée impériale, les habitans s'enfuirent dans les montagnes, et l'empereur, la trouvant garnie de toutes sortes de provisions, y passa deux jours, tandis que ses partis portoient le ravage dans toutes les campagnes d'alentour. A une journée de Berrhée il campa devant une place nommée Blisne, où il trouva encore des vivres en abondance, sans nuls habitans. On lui rapporta que le Bulgare qui emmenoit les prisonniers s'étoit arrêté dans un vallon, à trois lieues de là. L'empereur détacha la nuit suivante deux escadrons de cavalerie, sous la conduite d'Eustache, son frère, et de Macaire de Sainte-Ménehoud ; il les fit suivre des Grecs d'Andrinople et de Didymotique, avec ordre d'aller enlever les prisonniers. On arriva au point du jour, et il fallut combattre. L'escorte bulgare, qui étoit nombreuse, défendit sa proie avec vigueur, et ce ne fut pas sans perte que les François délivrèrent ces malheureux. On les ramena au camp, hommes, femmes, enfans, au nombre de vingt mille, avec trois mille chariots remplis de butin ; ce qui tenoit de file deux

grandes lieues de chemin. On les reçut avec beaucoup de joie. On revint ensuite à Andrinople, où l'empereur donna aux prisonniers délivrés la liberté de s'en aller où ils voudroient, après leur avoir fait rendre exactement à chacun les biens qui leur avoient été enlevés. Ce qui ne trouva point de maître fut distribué aux soldats. D'Andrinople, où il s'arrêta cinq jours, il passa à Didymotique, qu'il avoit dessein de relever de ses ruines; mais il la trouva tellement détruite, qu'il eût fallu beaucoup de temps et de travaux. La saison n'étant pas encore assez avancée pour terminer la campagne, il rebroussa chemin, entra sur les terres de Joannice, prit d'emblée et ruina de fond en comble la ville de Thermes, forte et avantageusement située, célèbre par ses bains d'eaux chaudes, les plus beaux qui fussent au monde; et, après avoir encore détruit plusieurs places, pillé et ravagé toute la contrée, il revint vers la Toussaint à Andrinople, qu'il laissa en la garde des Grecs, avec un de ses capitaines, nommé Pierre de Radingean, et vingt chevaliers.

Nicet. c. 7. Acrop. c. 6. Gregoras, l. 1, c. 2. Du Cange, hist. l. 2, c. 1. Innocent. l. 11, ep. 47. Fleury, hist. ecclés. l. 76, art. 26.

Tandis que les Bulgares occupoient les armes françoises, Théodore Lascaris, qui avoit paru jusqu'alors se contenter du titre de despote, apprenant que son beau-père Alexis avoit été pris par le marquis de Montferrat, pensa que c'en étoit fait de ce prince, et qu'il étoit temps de prendre lui-même le nom d'empereur. Depuis la retraite des troupes françoises, il étoit rentré en possession des places maritimes. Il se voyoit maître de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel jusqu'à Ephèse, et d'une partie de la Phrygie. Il résolut de se faire couronner avec cet appareil imposant qui imprime le respect aux peuples. Il convoqua donc à Nicée une assemblée de tous les évêques qui composoient l'église grecque en Asie; mais le personnage le plus nécessaire manquoit à la cérémonie. Le patriarche Camatère vivoit encore aux environs de Didymotique;

c'étoit à lui qu'appartenoit l'honneur d'imposer la couronne sur la tête du prince. Lascaris le manda : il refusa de venir, et, pour se délivrer de toutes les sollicitations, il envoya par écrit la démission de sa dignité. On élut pour patriarche à sa place Michel Autorien, qui présida au couronnement. Persuadé de l'autorité du pontife romain sur les nations latines, Lascaris écrivit au pape pour se plaindre des cruautés, des sacriléges, des parjures dont il accusoit les conquérans; il le supplioit d'engager les Latins à faire avec lui une paix perpétuelle, et à ne rien entreprendre au-delà du Bosphore, que Dieu sembloit avoir fixé pour bornes entre les deux empires. Le pape, sans approuver les injustices et les violences dont les Latins avoient pu se rendre coupables, les excusoit sur la nécessité de secourir un prince opprimé, et de se défendre eux-mêmes contre la perfidie et les desseins pernicieux des Grecs; sur leur pieuse intention de délivrer la Terre-sainte, et de rappeler à l'obéissance de l'église romaine les Grecs révoltés contre cette mère universelle des chrétiens. Il lui conseilloit de rentrer dans le sein de cette église, et de se soumettre à l'empereur Henri; à ces conditions il lui promettoit ses bons offices, et de la part de Henri un traitement honorable. Ces deux lettres ne produisirent réciproquement aucun effet.

L'empereur grec ne manquoit d'aucune des qualités nécessaires pour soutenir ce nom avec honneur. Egal à l'empereur françois en valeur, en activité, en habileté politique et militaire, il ne lui étoit inférieur que par la différence des deux nations que ces princes gouvernoient. A la faveur de la révolution générale, plusieurs tyrans s'étoient établis en Asie sur les débris de l'empire. Pour avoir le temps de les détruire, Lascaris fit trève avec les François, qui, de leur côté, crurent avoir besoin de toutes leurs forces contre Joannice. Un certain Théodore, auquel on donna le nom de *Morothéodore*, c'est-

Nicet. c. 10. *Acrop. c.* 7. *Ramnus. l.* 4. *Leunclavius, Pandect. p.* 416, 430. *Doutrem. l.* 4, *c.* 4, 6.

à-dire Théodore l'insensé, s'étoit emparé de Philadelphie; il en fut bientôt chassé. Manuel Maurozome, appuyé de Gaïatheddin, sultan d'Icone, auquel il avoit donné sa fille en mariage, s'étoit établi dans un canton de la Phrygie. Lascaris, ne se sentant pas encore assez de forces pour braver le sultan, laissa Manuel en possession de Chones, de Laodicée, et de plusieurs places sur le Méandre. Aldobrandin, né en Italie, mais élevé en Grèce, s'étoit rendu maître d'Attalie; et, pour se défendre contre Gaïatheddin, dont les états confinoient avec cette ville, il implora l'assistance des habitans de Cypre. Ceux-ci ne lui envoyèrent que deux cents hommes; mais ce petit renfort lui fut d'un grand secours. Le sultan étant venu l'assiéger, les Cypriotes firent une si vigoureuse sortie le seizième jour du siége, qu'il fut obligé de se retirer avec honte, après avoir perdu grand nombre de ses soldats. Sabbas, gouverneur du Pont sous les empereurs grecs, s'érigea en souverain dans la ville de Sampson, qui étoit de son gouvernement : mais une si foible puissance fut bientôt engloutie par un nouvel empire qui prit naissance dans ces contrées.

Xenophar. anab. l. 4. Nicet. c. 7, 10. Acrop. c. 7. Hayton, hist. orient. c. 13. Doutrem. l. 4, c. 12. Du Cange, fam. byz. p. 191, 192.

Trébizonde, nommée autrefois Trapezonte, étoit une ville grecque, bâtie par une colonie de Sinope, sur les bords du Pont-Euxin, vers la Colchide. L'avantage de sa situation et la force de ses remparts l'avoient défendue contre les efforts des Turcs, lorsqu'ils avoient envahi cette contrée. Elle s'étoit maintenue sous le pouvoir des empereurs de Constantinople, qui tous les ans y envoyoient un gouverneur avec le titre de duc. Manuel Comnène, ce prince vertueux qui, sans avoir participé aux crimes de son père Andronic, fut enveloppé dans ses malheurs, laissa deux fils, Alexis et David. Ils se retirèrent dans le Pont, où leur aïeul avoit long-temps vécu; et à l'aide des partisans de leur famille, ils se firent un état indépendant. L'aîné, Alexis, qui fut surnommé *le grand*, s'empara de toute la côte du Pont-

Euxin, depuis Sinope jusqu'au-delà de Trébizonde, dont il fit sa capitale : David se fit un domaine d'Héraclée et de la Paphlagonie, dont la possession revint ensuite à Alexis, David étant mort avant lui sans postérité. Telle fut l'origine de l'empire de Trébizonde, que le son bruyant de son nom a rendu plus fameux dans les récits romanesques de la chevalerie que les exploits de ses princes dans l'histoire. Cet empire, quoique plus foible, a survécu de quelques années à celui de Constantinople, n'ayant été détruit par Mahomet II qu'en 1461. Les deux fondateurs se contentèrent du titre de ducs : Jean Comnène, arrière-petit-fils d'Alexis, fut le premier qui prit le nom d'empereur.

La confusion où se trouvoit la Natolie après la conquête des Latins réveilla l'ambition de David. Son frère Alexis étoit resserré par les Turcs; il étoit plus facile à David de s'étendre aux dépens de Lascaris, dont la puissance étoit encore flottante. Il leva des troupes en Paphlagonie, et prit à sa solde un grand corps d'Ibériens, qu'il fit venir des bords du Phase. Le premier essai qu'il fit de ses forces ne fut pas heureux. Ayant mis à la tête d'un corps de troupes un jeune capitaine nommé Synadène, il lui donna ordre de marcher à Nicomédie. Lascaris partit aussitôt de Nicée pour aller à sa rencontre, le trompa par une fausse marche, tomba sur lui sans être attendu, le fit prisonnier, et dissipa ses troupes. Cet échec rabattit la fierté de David ; il eut recours aux François. Lascaris, de son côté, se mit en mouvement pour l'aller chercher; il entra dans Prusiade à la faveur d'une intelligence, et s'approcha d'Héraclée. C'en étoit fait de David, si les François ne fussent promptement accourus à son secours. Lascaris, averti qu'ils étoient déjà à Nicomédie, rebroussa chemin pour venir les combattre. Mais ceux-ci, contens de l'avoir éloigné d'Héraclée, décampèrent de nuit, et repassèrent le Bosphore. David, pour reconnoître le service qu'ils

lui avoient rendu, leur envoya quantité de vivres, et leur offrit de s'unir avec eux par une alliance perpétuelle; en sorte que ses états et ceux de son frère ne feroient qu'un corps avec l'empire des Latins. La proposition fut acceptée. David, apprenant que Lascaris, au lieu de revenir à Héraclée s'en éloignoit davantage, et qu'il avoit quitté Nicée pour se retirer à Pruse, en devint plus hardi. Ayant reçu des renforts de Constantinople, il rentre dans Prusiade, punit les partisans de Lascaris, prend des otages pour s'assurer de la fidélité des autres, passe le Sangar, et fait de grands ravages sur les terres de l'empereur grec. Un nouvel échec qu'il reçut arrêta ses progrès. Un corps de trois cents François qui devançoient son armée et approchoient de Nicomédie fut taillé en pièces, dans une embuscade, par Andronic Gnide, un des généraux de Lascaris. La perte de ces braves gens, qui faisoient l'élite de ses troupes, l'obligea de regagner Héraclée.

Nicet. c. 10. *Villehard.* c. 236, 237.

La trève entre les deux empereurs ne pouvoit subsister après les secours donnés au Paphlagonien. Lascaris se saisit de Péges, où les Latins s'étoient maintenus jusqu'alors. Pour recouvrer ce passage important, Henri fit partir Pierre de Bracheux, Payen d'Orléans, Anseau de Cahieu, et Eustache son frère, avec cent quarante chevaliers et une bonne partie de ses troupes. Pierre, ayant débarqué dans le voisinage, se présenta devant la place, demandant à y être reçu comme dans un domaine qui lui avoit été assigné par l'empereur : il ne fut pas écouté. Il avoit des intelligences dans la ville; par leur moyen il y fit couler quelques soldats, qui lui ouvrirent l'entrée la nuit suivante. La résistance des habitans ne fut pas opiniâtre; le massacre des plus hardis rendit les François maîtres de la place. Ils répandirent le ravage sur les terres des environs qui appartenoient à Lascaris, et s'avancèrent jusqu'à une ville que Villehardouin nomme *Exquise*, et dont il décrit la situation comme

celle de Cyzique. C'étoit, dit-il, une place forte, environnée de la mer, et ne tenant au continent que par une ouverture gardée autrefois par une forteresse alors ruinée. Pierre de Bracheux y pénétra sans peine, et la ferma de nouveau par deux châteaux, qu'il fit construire à l'entrée. Il en fit sa place d'armes et son magasin, où il déposoit le butin qu'il retiroit de ses ravages. Un autre corps de troupes, sous les ordres de Thierri de Los, reprit Nicomédie, rétablit le château, que Lascaris avoit abattu, et fit une nouvelle forteresse de la grande église de Sainte-Sophie, que Constantin avoit fait bâtir sur le modèle de celle de Constantinople.

Joannice en Europe, Lascaris en Asie, avoient pendant cette année exercé l'activité françoise. La diversité des succès laissoit ces deux ennemis avec toutes leurs forces : mais c'étoit beaucoup à Henri de les avoir repoussés, même sans les abattre. Tandis qu'il travailloit en Thrace à réparer les ravages des Bulgares, le marquis de Montferrat rétablissoit en Macédoine les villes détruites par leurs incursions. La ville de Serres se relevoit de ses ruines ; celle de Drame, voisine de Philippes, qui avoit éprouvé le même sort, fut rebâtie; et ces deux places ouvroient aux courses des François l'entrée du pays ennemi. Rien n'étoit plus important au salut de l'état que la bonne intelligence entre l'empereur et le marquis. Pour en resserrer les nœuds, on avoit déjà projeté le mariage d'Agnès, fille du marquis, avec l'empereur ; et, dans ce dessein, son père l'avoit fait venir de Lombardie à Thessalonique. Othon de la Roche, sire de Thèbes et d'Athènes, qui s'étoit attaché au service du marquis, étoit venu en faire la proposition à Henri pendant qu'il étoit devant Didymotique, et elle avoit été bien reçue. A la fin de l'année, la princesse se rendit sur une galère au port d'Abyde ; et Henri, en étant averti par une ambassade de Boniface, envoya au-devant d'elle le maréchal de Romanie et Milès de

An. 1207.

Villehard. c. 235, 238, 239.
Ramnus. l. 4, 6.
Doutrem. l. 5, *c.* 1.
Du Cange, hist. l. 2, *c.* 1.

Brabant, qui la saluèrent de la part de l'empereur; et la conduisirent avec grand honneur à Constantinople. Le mariage fut célébré le 4 fevrier, dans l'église de Sainte-Sophie. Agnès y reçut la couronne impériale, et les noces se firent avec magnificence dans le palais de Bucoléon.

Villehard. c. 240 et suiv.

La plupart des troupes françoises se trouvoient dispersées en Asie. Pierre de Bracheux étoit à Exquise; Thierri de Los à Nicomédie; à six lieues de cette ville Macaire fortifioit le château de Charax; Guillaume de Sains réparoit celui de Civitot, en sorte que Henri restoit avec fort peu de troupes à Constantinople. Lascaris, pour se mettre à couvert par une puissante diversion, fit entendre à Joannice, par ses députés, que c'étoit l'occasion de se délivrer tous deux de ces usurpateurs étrangers; que, si l'on agissoit de concert, et que l'un les pressât vigoureusement du côté de l'Europe, tandis que l'autre les resserroit du côté de l'Asie, ce seroit le moyen d'écraser entre deux ce foible empire, dont les forces étoient divisées. Joannice embrassa volontiers ce parti, et rassembla le plus grand nombre qu'il put de Valaques et de Bulgares. Renforcé encore par le secours des Comans, il entra en Thrace au mois de mars, et vint mettre le siége devant Andrinople, tandis que les Comans poussoient leurs courses jusqu'à Constantinople. Il mit en batterie trente-trois grands pierriers, et paroissoit résolu de tout hasarder pour réussir enfin dans une si importante entreprise. La ville étoit défendue par Pierre de Radingean, qui n'avoit pour soldats que les habitans grecs, et seulement vingt chevaliers. Il envoya en diligence à l'empereur demander un prompt secours. Henri ne se trouvoit pas moins embarrassé que les assiégés mêmes. Il dépêcha sur-le-champ à Exquise, où se trouvoit le corps de François le plus considérable, pour leur porter ordre de se rendre sans délai auprès de lui. A l'arrivée du courrier, Eu-

stache, frère de Henri, et Anseau de Cahieu, s'embarquèrent avec les meilleures troupes, laissant Pierre de Bracheux avec peu de gens dans Exquise.

Leur départ fut pour Lascaris un signal qui l'appeloit à Exquise. Il y accourut, l'assiégea; et, après avoir essuyé plusieurs sorties avec perte de part et d'autre, voyant la foiblesse de la garnison, il crut n'avoir besoin que de la moitié de ses forces, et envoya l'autre attaquer Civitot, dont la réparation n'étoit pas encore achevée. Dans les intervalles de la guerre, ce prince toujours en action, avoit fait construire des vaisseaux, et s'étoit déjà emparé de plusieurs îles. Il fit embarquer un détachement, qui prit terre auprès de Civitot. Il n'y avoit dans la place que quarante chevaliers; mais c'étoient des hommes intrépides, commandés par Guillaume de Sains, auquel Macaire de Sainte-Ménehoud vint se joindre pour partager le péril. La place n'étoit pas encore fermée; en sorte que, sans faire brèche, on pouvoit au premier abord en venir aux coups de lances et d'épées. Le 31 mars, les Grecs donnèrent l'assaut par mer et par terre. Il dura tout le jour, et quarante chevaliers se défendirent avec tant de courage contre plusieurs milliers d'ennemis, que ceux-ci ne purent les forcer. Aussi de ces braves gens il n'en resta que cinq sans blessures; et Gilles de Brabant, neveu de Milès, y fut tué. Il faut toujours se souvenir que chaque chevalier avoit à sa suite huit ou dix hommes d'armes; ce qui ne diminue guère le mérite d'une si courageuse résistance.

Ce jour-là même un courrier, parti la veille à la vue des préparatifs de l'assaut, arriva le lendemain matin à Constantinople, portant la nouvelle du danger où se trouvoit Civitot. L'empereur n'avoit alors avec lui que Conon de Béthune, Villehardouin et Milès de Brabant, avec fort peu de soldats. Il ordonne à Conon de demeurer à la garde de la ville. Pour lui, sans différer d'un moment, il court au rivage,

se jette dans un galion ; les autres sautent dans les premiers vaisseaux qu'ils rencontrent. L'empereur, en partant, fait crier par toute la ville qu'on ait à le suivre au plus vite; que Civitot est perdu avec les braves gens qui le défendent, s'il n'est promptement secouru. A ce cri, tout se met en mouvement. Tous les gens de marine, François, Vénitiens, Pisans, les chevaliers avec leurs armes, courent à l'envi aux vaisseaux : il partent à mesure qu'ils arrivent, sans attendre leurs compagnons. Le reste du jour et la nuit suivante ils font force de rames ; et le matin, au lever du soleil, les premiers arrivés avec l'empereur découvrent Civitot, et l'armée ennemie qui l'assiégeoit du côté de la mer et de la terre. Les assiégés avoient passé toute la nuit sous les armes à se remparer de toutes les défenses qui pouvoient retarder l'ennemi ; car ils n'espéroient pas le vaincre, mais ils vouloient mourir avec honneur. L'empereur n'avoit encore avec lui que Villehardouin, Milès de Brabant, quelques Pisans, et très-peu de chevaliers, en dix-sept bâtimens, tant grands que petits. Attaquer avec si peu de forces la flotte ennemie, forte de soixante voiles, c'étoit courir un grand risque. Mais Henri, considérant que, s'il attendoit le reste de ses vaisseaux, et qu'il laissât à l'ennemi le temps de donner assaut, les assiégés seroient tués ou pris avant que d'être secourus; animé d'ailleurs par l'ardeur de ses gens, qui ne demandoient qu'à combattre, vogue de front, et, sur une seule ligne, droit à la flotte ennemie. Les Grecs, prêts à monter à l'assaut, les ayant reconnus, tournent vers eux ; les vaisseaux revirent de bord ; les troupes de terre, fantassins et cavaliers, accourent au bord du rivage pour seconder les troupes de mer, en les aidant de leurs traits et des décharges de leurs machines. La hardiesse de l'attaque, et la fière contenance des guerriers françois tout éclatant de leurs armes sur le tillac des vaisseaux, étonnèrent tellement les Grecs, que la plus grande partie

du jour se passa en évolutions inutiles. Les cris qui partoient des deux flottes, entendus de bien loin en mer, pressoient davantage ceux qui arrivoient à la file, et leur faisoient redoubler leurs efforts; en sorte qu'avant la fin du jour l'empereur se trouvoit supérieur, même en nombre de vaisseaux. Il tint toute la nuit ses troupes sous les armes, de crainte de surprise, en résolution de fondre sur l'ennemi au point du jour, et de le forcer à combattre. Mais, dès la nuit même, les Grecs tirèrent leurs vaisseaux à terre, y mirent le feu, et prirent la fuite. Le jour venu, les François ne voyant plus d'ennemis, remercièrent Dieu d'une victoire qui ne leur avoit coûté que la peine de se montrer. Mais, étant descendus à Civitot, ils y trouvèrent de quoi s'affliger, à la vue de leurs compatriotes couverts de blessures. Henri, ayant visité la place, et reconnu qu'elle étoit trop foible pour pouvoir être conservée, l'abandonna, et emmena dans ses vaisseaux toute la garnison.

Cependant le roi bulgare pressoit le siége d'Andrinople. Ses pierriers avoient déjà fort endommagé les tours et les remparts; les mineurs, attachés au pied des murs, travailloient à la sape; on avoit donné plusieurs assauts vivement repoussés: mais les habitans n'espéroient pas tenir long-temps sans être secourus. L'empereur, enfermé entre deux puissans ennemis, ne savoit à quoi se résoudre: s'il se tournoit du côté d'Andrinople, le bruit des armes de Lascaris l'attiroit en Asie; s'il faisoit face à Lascaris, il étoit rappelé par les cris qu'il croyoit entendre d'Andrinople. La ville étoit aux abois; plusieurs tours, renversées avec leurs courtines, avoient ouvert en deux endroits de larges brèches, où l'on combattoit sans cesse à coups de main, et qui étoient tous les jours teintes de sang et couvertes de morts. Toute ressource humaine manquoit aux assiégés, lorsque la Providence vint à leur secours. Le mois de mai approchoit. Les Comans, qui faisoient toute

la force de l'armée bulgare, et qui fuyoient les ardeurs de l'été comme les armées des autres nations redoutent les frimas de l'hiver, partirent, selon leur coutume, aux premières chaleurs, qui se firent sentir cette année plus tôt que de coutume : ils ne prêtoient leurs armes qu'à cette condition ; et il fut impossible à Joannice de les arrêter un seul jour. Dénué de ce secours, il perdit toute espérance, et leva le siége. Les habitans en donnèrent aussitôt avis à l'empereur, sans cesser cependant de le prier de venir à Andrinople, de crainte qu'il ne prît envie au Bulgare de revenir sur ses pas.

La conservation de cette ville étoit importante, et l'empereur se disposoit à s'y transporter en personne, lorsqu'il apprit que Sturion, amiral de Lascaris, étoit entré par l'Hellespont dans la Propontide avec dix-sept galères, et qu'il attaquoit Exquise par mer, tandis que Lascaris l'assiégeoit du côté de la terre ; que les habitans de cette ville, ainsi que ceux de l'île de Marmora, s'étoient révoltés contre Pierre de Bracheux, leur seigneur, et lui avoient tué beaucoup de soldats. Un danger si voisin jetoit l'effroi dans Constantinople ; et l'empereur, persuadé que la perte de cette place entraîneroit celle de toute la côte de Natolie, fit armer promptement quatorze galères, dont il donna le commandement à ses meilleurs capitaines : c'étoient son frère Eustache, Conon de Béthune, Geoffroi de Villehardouin, Macaire de Sainte-Ménehoud, Milès de Brabant, Anseau de Cahieu, Thierri de Los, Guillaume de Perchoy. Il ne fallut que le départ de cette flotte, qui portoit la fleur des guerriers de l'empire, pour mettre en fuite Lascaris et son amiral. Lascaris se retira dans l'intérieur du pays ; Sturion regagna l'Archipel. On le poursuivit inutilement deux jours et deux nuits, et la flotte revint à Constantinople. A peine étoit-elle rentrée dans le port, qu'il vint nouvelle qu'un détachement des troupes de Lascaris attaquoit Nicomédie, où l'on travailloit à fortifier l'é-

glise de Sainte-Sophie. La place manquoit de vivres, et demandoit du secours. L'empereur passa le Bosphore, et marcha vers Nicomédie. Les Grecs ne l'attendirent pas; ils repassèrent en diligence le mont Olympe, et regagnèrent Nicée. Henri laissa dans Nicomédie Thierri de Los et Guillaume de Perchoy, avec des troupes pour la sûreté de la ville, et reprit le chemin de sa capitale, dans le dessein de marcher à Andrinople. Pendant qu'il s'y préparoit, il fut encore arrêté par un nouveau malheur. Les deux capitaines qu'il avoit laissés à Nicomédie, en sortirent avec une partie de leurs troupes pour faire des courses dans le pays ennemi. Lascaris, en ayant eu avis, envoya un gros détachement sous la conduite de son frère Constantin, brave et habile guerrier, qui se mit en embuscade pour les surprendre à leur retour. Ils donnèrent dans le piége; et, se voyant attaqués par un nombre fort supérieur, la plupart prirent l'épouvante et rendirent peu de combats. Les deux chefs, Thierri deLos et Guillaume de Perchoy, quoique abandonnés des leurs, firent une courageuse résistance. Deux fois abattus de leurs chevaux, et remontés deux fois, ils ne cédèrent qu'à l'extrémité. Guillaume, tout blessé qu'il étoit, se fit jour au travers des ennemis, et se sauva dans l'église de Sainte-Sophie. Thierri, mis hors de combat par une blessure plus dangereuse, fut trouvé entre les morts et fait prisonnier. Guillaume, enfermé avec ceux qui avoient pu échapper, fit savoir à l'empereur ce fâcheux événement, et manda qu'ils étoient assiégés dans cette église, où ils n'avoient pas de vivres pour cinq jours, et qu'ils ne pouvoient éviter d'être tués ou pris, s'ils n'étoient promptement secourus.

Ce contre-temps rompit pour la quatrième fois le voyage d'Andrinople. Alarmé du danger de ces braves gens, Henri passe le Bosphore et marche en ordre de bataille à Nicomédie. Constantin lève le siége et regagne

Nicée. L'empereur établit son camp au-delà de Nicomédie, dans une situation commode, au milieu d'une belle prairie, sur le bord d'une rivière. Il envoie de là divers détachemens, qui mettent à contribution tout le pays, et amènent au camp grand nombre de prisonniers. Il y séjournoit depuis cinq jours, lorsque Lascaris lui envoya proposer une trève de deux ans, à condition qu'on lui abandonneroit les forts d'Exquise et de Sainte-Sophie pour être démolis. Il promettoit de son côté de rendre tous les prisonniers, dont il avoit un grand nombre. L'empereur, de l'avis de ses barons, pensa qu'il valoit mieux perdre ces deux places que de les conserver aux dépens d'Andrinople, que Joannice menaçoit de nouveau, et dont la prise le rendroit maître de toute la Thrace entière. Il considéroit que cette trève alloit rompre la ligue formée entre Lascaris et Joannice, et que l'empire, tranquille du côté de l'Asie, pourroit tourner toutes ses forces contre les Bulgares. La trève fut conclue et confirmée par serment de part et d'autre. Les deux forts furent livrés à Lascaris, Thierri de Los et les autres prisonniers renvoyés à l'empereur.

Henri, de retour à Constantinople, se vit enfin en liberté d'aller en Thrace, et de mettre Andrinople en sûreté. Il donna rendez-vous à ses troupes à Sélymbrie, et se mit en marche vers la fin de juin. Arrivé devant la ville, il fut reçu avec de grands témoignages de joie. Il passa un jour à visiter le dommage que le Bulgare avoit fait aux murailles et aux tours par ses mines et ses batteries, et à donner ses ordres pour le réparer. Il partit le lendemain; et, après une marche de quatre jours, il parvint au mont Hémus, qui fermoit la Thrace du côté de la Bulgarie. Au pied de cette montagne étoit une ville que Joannice avoit peuplée depuis peu : Villehardouin la nomme *Eului*, nom inconnu d'ailleurs dans l'histoire. On la trouva déserte, les habitans s'étant retirés dans les montagnes dès qu'ils avoient aperçu

l'armée françoise. L'empereur campa en ce lieu; et pendant les trois jours qu'il s'y arrêta, ses coureurs enlevèrent quantité de bétail et de vivres de toute espèce. Les habitans d'Andrinople, affamés par le siége, avoient suivi l'armée avec un grand train de chariots vides: ils trouvèrent assez de blé et d'autres grains pour les charger et pour remplir encore les autres voitures qu'ils purent rassembler. Il arriva cependant que quelques coureurs, s'étant engagés témérairement dans les défilés, furent assommés par les montagnards. Pour les mettre désormais à couvert, l'empereur les fit escorter de quatre escadrons, sous les ordres de son frère et de quatre autres seigneurs. Dans cette confiance, les coureurs se hasardèrent à pénétrer plus avant; mais, à leur retour, les montagnards, qui s'étoient saisis des passages, donnèrent sur eux avec tant de vigueur, leur tuant hommes et chevaux, que pas un n'en fût revenu, si la cavalerie ne fût accourue à leurs cris. Ces lieux étant impraticables aux chevaux, elle mit pied à terre; et, les ayant tirés de danger, les ramena au camp, non sans beaucoup de perte. Le lendemain l'empereur reprit la route d'Andrinople, qu'il pourvut de vivres en abondance. Il campa dans la prairie hors de la ville, et y demeura quinze jours.

Ce fut pendant ce séjour que Boniface vint lui faire hommage, comme il l'avoit fait à Baudouin en prenant possession du royaume de Thessalonique. Le marquis, après avoir rétabli la ville de Serres, étoit entré avec une armée dans le pays, dont s'étoit emparé le roi bulgare, et s'étoit avancé jusqu'à Mosynople, qui se rendit à lui avec toute la contrée d'alentour. Il envoya de là une ambassade à l'empereur pour lui demander l'honneur d'une entrevue sur le bord de l'Hèbre, au-dessous de Cypsèles. Depuis le commencement du règne de Henri, ces deux princes n'avoient pu conférer ensemble, les guerres de Joannice et de Lascaris les ayant

toujours séparés. L'empereur convint du jour auquel ils se trouveroient au rendez-vous. Il laissa Conon à la garde d'Andrinople avec cent chevaliers, et vint à Cypsèles avec son armée. Le marquis s'y rendit le même jour; et ces deux princes se donnèrent réciproquement toutes les marques de la plus tendre amitié. Boniface apprit avec joie que sa fille étoit enceinte : il rendit son hommage à Henri; et, pour lui témoigner qu'il comptoit pour services personnels ceux qu'on rendoit à l'empereur, il fit présent à Villehardouin de la ville de Mosynople ou de celle de Serres, à son choix, avec toutes leurs appartenances, à condition qu'il les posséderoit à titre de son homme lige; sauf l'hommage et la foi qu'il devoit à l'empereur, comme au seigneur souverain. Après avoir passé deux jours ensemble avec une satisfaction mutuelle, ils convinrent de se rassembler avec leurs troupes, sur la fin d'octobre, pour aller de compagnie attaquer le roi bulgare. S'étant ensuite séparés, Henri reprit le chemin de sa capitale, et le marquis celui de Mosynople.

A peine y avoit-il demeuré cinq jours, qu'à la persuasion des Grecs du pays, il en sortit pour aller nettoyer le mont Rhodope d'une troupe de brigands bulgares, qui faisoient de grands ravages. Cette montagne n'étoit éloignée de Mosynople que d'une journée. Les Bulgares accoururent de toutes parts; et, voyant le marquis peu accompagné, ils approchèrent sans bruit, et tombèrent sur son arrière-garde. A cette attaque imprévue le marquis, sans se donner le temps de prendre d'autres armes que sa lance, saute sur son cheval, court au secours de ses gens, et charge les ennemis, qu'il met en fuite. Dans l'ardeur de la poursuite, il reçoit dans le flanc un coup de lance, qui fait jaillir le sang à gros bouillons. Sa troupe prend l'épouvante; ceux qui l'approchent de plus près le soutiennent dans sa défaillance les autres prennent la fuite. Le marquis mourant, envi-

ronné de ses plus fidèles soldats, les voit tuer autour de lui. Il respiroit encore lorsque les Bulgares lui coupèrent la tête, qu'ils envoyèrent à leur roi. Telle fut la fin de cet illustre capitaine, élu chef des croisés, l'âme de la conquête, honoré comme empereur tant qu'il n'y eut à recueillir que des dangers et des travaux; grand par la gloire que lui acquit son courage; plus grand encore par le généreux sacrifice qu'il fit au bien public en voyant sans jalousie, en soutenant lui-même sur la tête d'un autre la couronne impériale dont il étoit digne. Et ce qui montre que ses vertus étoient vraies, et qu'elles sortoient d'une source plus pure que la politique humaine, c'est son attachement sincère à la religion, qui ne se démentit jamais, et le rendit aimable aux vaincus, au milieu même de leur désastre. Cette perte irréparable causa une douleur amère à l'empereur, et un deuil général dans l'empire. Nous parlerons dans la suite des troubles que fit naître sa succession.

Ces guerres sanglantes entre les chrétiens affligeoient le cœur paternel du pape Innocent. Il écrivit encore à Joannice pour lui inspirer des pensées de paix. Mais ce prince ambitieux et farouche, délivré d'un voisin redoutable, dévorant déjà en espérance les états du marquis, alla mettre le siége devant Thessalonique. Il se flattoit d'un prompt succès; et la ville trembloit à la vue d'un ennemi qui ne conquéroit que pour détruire. Un coup imprévu la sauva de ce danger. Joannice, couché dans son lit, crut voir en songe un cavalier monté sur un cheval blanc, qui couroit à lui la lance à la main et lui perçoit le flang de part en part. Il s'éveille en criant que Manastras l'assassine. C'étoit un des généraux qui avoit sa tente près de celle du roi. On accourt; on trouve le prince baigné dans le sang qui jaillissoit de son flanc par une large blessure. A peine eut-il le temps de raconter ce songe funeste, qu'il tomba dans une défaillance qui le conduisit à l'agonie. Manas-

Acrop. c. 13.
Alberic. chr.
Doutrem. l. 4, c. 15.
Du Cange, hist. l. 2, c. 4.

tras, qui paroissoit n'être pas sorti de sa tente jusqu'à ce moment, étant accouru plus empressé que les autres, s'efforçoit de se justifier par toutes les marques d'un extrême désespoir. Voyant le roi près de mourir, il lève le siége et fait partir l'armée, emportant le prince, qui expira presque aussitôt. Au lieu d'imputer ce coup à Manastras, que le roi avoit accusé lui-même, on aima mieux croire que c'étoit un miracle de Saint-Démétrius, patron de Thessalonique, laquelle s'étoit félicitée plusieurs fois de la protection redoutable de ce bienheureux guerrier; et les merveilles véritables qui s'opéroient au tombeau du saint martyr accréditèrent cette opinion, que Manastras sans doute n'eut garde de contredire. Quelques auteurs modernes, dépouillant cet événement de tout ce qu'il a de merveilleux, se sont contentés de dire que Joannice étoit mort de pleurésie devant Thessalonique.

Henri reçut en même temps un secours de troupes. Après la défaite d'Andrinople, il avoit envoyé en France, en Flandre, en Italie, Névelon, évêque de Soissons, avec deux seigneurs, pour implorer l'assistance de l'Occident, dans le danger où cette funeste bataille réduisoit l'empire françois. Le pape avoit employé tout son crédit pour seconder leurs sollicitations, et ils avoient enfin rassemblé un assez grand nombre de gens de guerre, qu'ils menèrent en Italie au port de Bari pour passer à Constantinople. Selon quelques auteurs, Névelon mourut en ce lieu, comme on étoit prêt à s'embarquer; selon d'autres, il conduisit le secours à Constantinople, et ne mourut à Bari qu'à son retour.

Innoc. ep. Du Cange, hist. l. 2, c. 5.

Le clergé françois avoit appréhendé que l'élection de Morosini ne donnât trop de pouvoir dans l'Eglise aux Vénitiens. Henri, content de leurs services, leur étoit encore plus favorable que le patriarche. Il y avoit à Constantinople une image célèbre de la sainte Vierge, qu'on disoit peinte de la main de Saint-Luc. L'empéra-

trice Pulchérie lui avoit fait bâtir une église sous le nom de Notre-Dame *Hodégétrie*, c'est-à-dire *la conductrice*; parce que les empereurs ne se mettoient jamais en voyage sans aller auparavant faire leur prière devant cette image révérée. A la prise de Constantinople, elle avoit été portée dans la chappelle du palais de Bucoléon, d'où l'empereur Henri la fit transporter dans l'église de Sainte-Sophie; et ensuite, à la prière du bayle de Venise, il en fit présent aux Vénitiens. Ceux-ci s'étant mis en devoir de l'enlever de Sainte-Sophie, trouvèrent une forte opposition dans le patriarche. Sur son refus, ils forcèrent les portes de l'église, se saisirent de l'image, et la portèrent dans l'église du Pantocrator, dont ils étoient en possession, à dessein de la faire transporter à Venise. Le patriarche, irrité, excommunia le bayle et les Vénitiens qui avoient eu part à cette violence, et fit confirmer sa sentence par le légat et par le pape même, auquel il adressa ses plaintes. On ignore les suites de cette affaire; ce qu'il y a de certain, c'est que cette image étoit encore dans l'église du Pantocrator lorsque Constantinople fut prise par Michel Paléologue, qui la fit reporter dans la première église bâtie par Pulchérie.

Sanut. secreta fidelium crucis, l. 1, part. 4, c. 7. Danduli chron. Ramnus. l. 6. Sabell. l. 8, 9.

Les services que les Vénitiens rendoient à l'empereur françois dans ses expéditions ne leur faisoient pas oublier leurs propres intérêts. La plupart des îles et des places qui leur avoient été assignées dans le partage général des terres de l'empire étoient encore entre les mains des Grecs ou en celles des pirates, qui s'étoient multipliés à la faveur de la révolution. Pour se mettre en possession d'un si grand nombre d'îles dans l'Archipel et dans le golfe Adriatique, il eût fallu diviser en une infinité d'escadres la marine de l'état, ou consumer un long temps et beaucoup de dépense pour les aller attaquer l'une après l'autre avec une seule flotte. On prit un parti qui en conservoit la souveraineté à la ré-

publique, sans lui donner la peine de les conquérir : ce fut de donner par édit à tout Vénitien la liberté d'armer pour s'emparer des îles qui entroient dans le partage des Vénitiens; en sorte que chacun posséderoit en propriété ce qu'il auroit conquis, en rendant foi et hommage à la république comme celle-ci le rendoit à l'empereur. Après une déclaration si favorable à l'avidité des particuliers, tous les Vénitiens qui se trouvoient assez riches équipèrent et armèrent des vaisseaux à leurs dépens, et la république n'eut besoin que d'une seule flotte pour nettoyer la mer des pirates, et pour exécuter les expéditions les plus importantes. Marc Dandolo et Jacques Viaro prirent Gallipoli, à l'entrée de l'Hellespont. Renier Dandolo, héritier du courage de son père Henri, et Roger Prémarino, les deux plus grands hommes de mer qu'eût alors la république, à la tête de trente et un vaisseaux, se rendirent maîtres de Corfou et de Léon-Vétrano, pirate génois, qui s'en étoit emparé : ils le firent pendre avec soixante insulaires de sa faction. Corfou, peuplée d'une nouvelle colonie, devint le rempart de l'état vénitien à l'entrée du golfe. Ils firent voile ensuite vers Modon et Coron, où s'étoient établis les Génois, qu'ils chassèrent de ces deux villes. Une conquête encore plus importante fut celle de Candie. Le marquis de Montferrat l'avoit vendue aux Vénitiens; mais Henri le Pescheur, seigneur génois, y étant abordé sous apparence de trafic, s'en étoit saisi. Ils y firent descente, battirent les Génois, prirent la capitale, et ensuite les autres places. Le sénat de Venise, consulté sur le traitement qu'on feroit à ces villes, étoit d'avis de les ruiner toutes : Dandolo offrit de les garder à ses dépens, et la république eut honte de montrer moins de générosité et de courage qu'un seul de ses citoyens. La valeur de Dandolo conserva une seconde fois à sa patrie cette île renommée, qui valoit seule un grand royaume. Le Génois y revint avec de plus grandes

forces; et, portant partout le ravage, il souleva la plupart des insulaires. Dandolo marcha contre lui, tailla ses troupes en pièces, et le fit lui-même prisonnier. Cinq ans après, ce brave guerrier ayant été tué dans une sédition, les Vénitiens envoyèrent une colonie tirée de chaque quartier de Venise, et pour gouverneur Jacques Tiépolo, avec le titre de duc, qui passa à ses successeurs. Les îles de Zante et de Céphalonie échappèrent alors aux Vénitiens. Un seigneur françois, dont on ignore le nom, s'en étant saisi, prit le titre de comte palatin de Zante; et, selon Albéric, au lieu de reconnoître la souveraineté des Vénitiens, auxquels ces îles devoient appartenir par le partage, il en fit hommage à Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe et de Morée, neveu du maréchal, dont nous avons parlé tant de fois.

Les familles les plus puissantes de Venise se répandirent dans l'Archipel. Chacune embrassant dans sa conquête plusieurs des îles dont cette mer est semée, s'en composa, comme d'autant de provinces, un état qui devint patrimonial. Raban Carcério étoit déjà maître de Nègrepont; ses descendans n'étant pas assez forts pour la défendre, la remirent entre les mains de la république, et n'en conservèrent que le domaine utile. Venise y envoyoit un gouverneur, qui résidoit à Chalcis. Marc Sanuto s'empara de Naxe, de Mélos, de Policandro, de Théra, nommée aujourd'hui *Santorin*; ce qui forma le duché de Naxe, dont ses descendans jouirent jusqu'au milieu du quatorzième siècle, que ce duché passa par mariage dans la famille des Crespi. Ceux-ci en furent possesseurs jusque sous l'empire du sultan Sélim II, qui s'en saisit en 1570. Paros et Andros tombèrent au pouvoir de la famille de Sommerive, qui les posséda jusqu'au milieu du seizième siècle. Les Ghisi se rendirent maîtres de Ténos, Micone, Scyros, Scyathos, Scopelos : Pierre Justiniani, et Dominique Michieli, ensemble de Céa; Philocole Navagieri, de

Lemnos, dite aujourd'hui *Stalimène* : l'empereur Henri, par estime de sa valeur, lui conféra la dignité de grand-duc. Toutes ces petites principautés furent autant de fiefs qui relevoient de la république; elle leur donnoit sa protection, et en tiroit des secours et des redevances.

An. 1208. *Acrop. c. 13. Doutrem. l. 5, c. 1. Du Cange, hist. l. 2, c. 7.*

Dans ces entreprises les Vénitiens ne rencontroient nul obstacle. Les insulaires, abandonnés, se soumettoient sans résistance à ces nouveaux maîtres. Quoique Lascaris eût fait construire quelques vaisseaux, il n'étoit nullement en état de disputer la possession de ces îles, et les Bulgares n'avoient point de marine. La mort de leur roi ne terminoit pas la guerre; mais elle donnoit aux François un ennemi beaucoup moins redoutable. Joannice n'ayant point laissé d'enfans mâles, son neveu Phrorilas prit la couronne; et, pour y acquérir un nouveau titre, il épousa sa tante Scythide, sœur de sa mère et de Joannice. Héritier de la haine de son prédécesseur contre les François, mais non pas de son habileté et de son courage, il entra sur les terres de l'empire avec une grande armée, et fut entièrement défait dès la première bataille, qui se donna le 30 juillet. Henri profita de sa victoire, et conquit sur les Bulgares, dans l'espace d'un mois, quatre-vingts lieues de pays.

Gesta Innoc. et epist. Doutrem. l. 5, c. 3. 4. Du Cange, hist. l. 2, c. 7 et suiv.

La succession au royaume de Thessalonique causa de plus grands embarras à l'empereur. Boniface laissoit deux fils; il donnoit par son testament le marquisat de Montferrat à Guillaume, né de sa première femme, et Thessalonique à Démétrius, encore enfant, qu'il avoit eu de son second mariage avec l'impératrice Marguerite de Hongrie. Le comte Blandras, nommé tuteur du jeune prince, et régent du royaume, ne se vit pas plus tôt maître des affaires, qu'il résolut de détacher de l'empire la Thessalie, et d'en faire un état indépendant. Pour y réussir plus aisément, il se proposoit de

dépouiller son pupille, et de faire passer la couronne sur la tête de Guillaume, marquis de Montferrat, plus capable par son âge de soutenir une si hardie entreprise. Ce projet perfide parvint à la connoissance de l'empereur lorsqu'il revenoit de la guerre de Bulgarie. Aussitôt, quoiqu'en plein hiver, il marche vers la Thessalie, et arrive sur la frontière. Christopolis lui ferme les portes; et le gouverneur, qui avoit déjà reçu les ordres de Blandras, empêche les habitans de porter des vivres à l'armée impériale. Cette rébellion déclarée obligea l'empereur de passer les fêtes de Noël hors de la ville. Il s'avança ensuite dans la vallée de Philippes, et, dissimulant encore avec Blandras, il lui manda de venir le trouver pour conférer ensemble sur l'état présent des affaires.

Blandras, au lieu d'obéir, ne s'occupa qu'à se fortifier dans Thessalonique. Il fit partir un seigneur lombard, nommé Aubertin, pour aller s'assurer de la ville de Serres. L'empereur continua sa marche, et s'arrêta dans un monastère près de Thessalonique. De là il envoya Conon de Béthune, Pierre de Douai, Nicolas de Mailli, pour demander à Blandras raison de sa conduite. Il répondit avec arrogance que ce pays avoit été conquis par la valeur des Lombards; qu'ils ne devoient l'obéissance qu'à leur roi, et qu'ils sauroient bien s'affranchir de toute autre dépendance. Cependant les députés vinrent à bout de faire consentir Blandras à recevoir l'empereur, pourvu qu'il ne fût accompagné que de quarante chevaliers. Cette condition fut acceptée, quoique peu honorable pour le souverain. Mais, au moment que Henri entra dans la ville, toute l'armée s'y jeta de vive force. Blandras fut arrêté pour demeurer en prison jusqu'à ce qu'il eût remis entre les mains de l'empereur les villes de Serres et de Christopolis. La reine vint protester à l'empereur que c'étoit malgré elle que Blandras avoit été donné pour tuteur

An. 1209.

à son fils, et que la crainte seule l'avoit empêchée de s'opposer à la révolte. Henri, pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais eu intention d'enlever à son fils le royaume de Thessalonique, arma chevalier le jeune Démétrius, et le couronna le jour de l'Epiphanie, avec grande solennité.

Le comte, prisonnier, se démit en apparence de la tutelle et de la régence ; mais, en effet, il conserva toute l'autorité auprès des commandans qui étoient ses créatures. Il promit de remettre les deux places à l'empereur, et il en envoya l'ordre aux gouverneurs ; mais en même temps il leur fit secrètement défendre d'y obéir. En conséquence ils refusèrent l'entrée aux députés qui venoient en prendre possession. Henri, irrité de cette mauvaise foi, resserra Blandras plus étroitement qu'auparavant, et le mit sous la garde de Conon de Béthune, d'Anseau de Cahieu, et de Baudouin Soriel. Aubertin, gouverneur de Serres, craignant de ne pouvoir tenir contre l'empereur, envoya offrir à Phrorilas de lui livrer sa place, l'assurant que les Grecs se rangeroient avec plaisir sous son pouvoir plutôt que d'obéir aux François. Mais les habitans, indignés qu'il voulût les rendre complices de sa trahison, en avertirent l'empereur, qui fit partir des soldats auxquels la ville se livra sans résistance. Les Lombards, qui s'étoient sauvés dans le château, le rendirent quatre jours après. Il ne restoit qu'à s'assurer de Christopolis. Blandras juroit qu'il ne tenoit pas à lui que cette place ne se soumît à l'empereur ; et dans le temps même qu'il protestoit de sa fidélité, il envoyoit son confident Pierre de Vins pour défendre au gouverneur de se rendre quand il lui donneroit lui-même de vive voix ou par écrit un ordre contraire. Conon fut chargé de marcher à Christopolis, et d'y conduire Blandras, dont la présence feroit sans doute ouvrir les portes : elle fit l'effet opposé. Conon, n'ayant pas assez de forces pour assiéger la place, con-

vint d'une trève de quelques jours, et se retira à Drame, où les Lombards, maîtres du château, vinrent l'attaquer pendant la nuit, et lui enlevèrent quelques soldats. Indigné de tant de perfidies, Henri fit mettre aux fers le traître Blandras, et le ramena à Thessalonique. Il le mit entre les mains de la reine, qui le fit jeter dans un cachot en attendant qu'on instruisît son procès.

Baudouin Soriel étoit resté à Drame avec quelques troupes. On vint l'avertir que la garnison de Christopolis avoit rompu la trève, et qu'elle ravageoit les campagnes. Il court à eux, les taille en pièces, fait prisonniers Pierre de Vins et le gouverneur Raoul, qu'il envoie à l'empereur. Les autres, fuyant vers les montagnes, sont assommés par les paysans. Ce n'étoit de toutes parts que révoltes et trahisons. Roland Pichi, seigneur de Platamone, ville voisine du golfe Thermaïque, fit savoir à l'empereur qu'il avoit besoin de secours pour se défendre contre les partisans de Blandras. Henri lui envoie Anseau de Cahieu et Guillaume de Sains, avec trente chevaliers. Ils apprirent en chemin que Pichi avoit fait son accommodement avec les Lombards, et qu'il s'étoit joint à eux pour combattre ceux qui venoient à son secours. Les François, se voyant en trop petit nombre, se retirèrent à Citre. L'empereur vint les joindre avec toutes ses troupes. Il envoya de là Anseau de Cahieu avec quelques escadrons, au-devant des Lombards. Ceux-ci, intimidés par l'arrivée de l'empereur, lui députèrent Robert de Manchicourt pour lui proposer un compromis entre les mains d'un nombre de commissaires françois et lombards, qui décideroient si Blandras devoit rester prisonnier de l'empereur, ou être relâché et rétabli dans son premier état de tuteur du prince et de régent du royaume. Henri, piqué d'une proposition si insolente, marcha droit à Christopolis. Les Lombards se présentèrent en bataille, séparés de

l'armée françoise par un pont sur le Nestus. On se disputa le passage : l'empereur en demeura le maître ; mais ce ne fut qu'après un sanglant combat. Les ennemis se retirèrent dans la ville : on les assiégea ; et, sans attendre l'attaque, ils se rendirent à condition qu'on leur laisseroit la vie. Henri se retira à Myros. On parla de paix, et l'on convint d'un jour où les députés de part et d'autre se rendroient dans la vallée de Thessalonique pour la conclure. Les Lombards manquèrent au rendez-vous.

Pendant que les Lombards avoient été gouvernés par Blandras, homme aussi injuste qu'ambitieux, ils avoient envahi les possessions de plusieurs seigneurs. Ils s'étoient saisis du château de Thèbes sur Othon de La Roche, qui en étoit le maître légitime. Othon vint trouver l'empereur à Myros. Villehardouin, qui avoit son principal domaine dans le royaume de Thessalonique, se voyant à la veille d'en être dépouillé par les manœuvres de Blandras, se rendit aussi au camp de Henri avec quarante chevaliers. Ils marchèrent à Thèbes, où l'empereur fut reçu avec honneur ; mais les Lombards, maîtres du château, lui fermèrent les portes. La place étoit forte ; elle se défendit pendant plusieurs jours. Enfin Aubertin et Rainaud, chefs de la garnison, se rendirent à condition que Blandras seroit élargi, et auroit la liberté de se purger des accusations dont on le chargeoit. L'empereur y consentit ; mais l'accusé, qui comptoit peu sur son innocence, s'échappa comme on l'amenoit à Thèbes, et se sauva dans l'île de Nègrepont, où il recommença ses sourdes pratiques. L'empereur se transporta dans cette île, après avoir tiré parole de sûreté de Ravain Carcerio, qui en étoit seigneur. Ravain se rendit même caution du comte, et se conduisit de bonne foi. Mais Blandras, plein d'une haine envenimée contre l'empereur, ne projetoit rien moins que de le faire périr par le fer ou par le poison ; ce qu'il auroit

exécuté, sans les vives remontrances et les menaces même de Carcerio, qui, après l'avoir détourné de cet exécrable dessein, ne réussit pas moins auprès de l'empereur à obtenir son pardon. Henri, suivant le penchant de sa bonté naturelle, exigea seulement que Blandras sortiroit des terres de l'empire et se retireroit en Italie. Othon fut remis en possession du château de Thèbes.

Tandis que l'empereur étoit à Thèbes, Michel, despote d'Epire, qui ne le voyoit pas sans crainte si près de ses états, lui fit demander une entrevue pour traiter de paix. Ce prince n'avoit cessé de traverser les entreprises des Latins; et les Vénitiens, toujours en guerre avec lui, venoient de lui enlever la ville de Duras. On convint du jour et du lieu de la conférence; c'étoit la vallée de Thessalonique, et les deux princes s'y rendirent au jour marqué. Ils traitèrent par députés. Michel proposa le mariage de sa fille avec Eustache, comte de Boulogne, frère de Henri : il offroit de céder pour la dot le tiers de ses états, et de prêter serment de fidélité à l'empereur : ce qui fut accepté. Mais cette alliance fut bientôt rompue, tant par la mort d'Eustache, qui ne laissa point d'enfans, que par le caractère turbulent de Michel, qui s'ennuya de la paix presque aussitôt qu'elle fut conclue.

Innoc epist. Doutrem, l. 5, 4. Du Cange, hist. l. 2, c. 10. Idem, fam. byz. p. 208. Idem, not. sur Villehard. n. 233.

Après l'expulsion de Blandras, la régence du royaume et la tutelle de Démétrius fut conférée par l'empereur à Marguerite de Hongrie, mère du jeune prince. Elle obtint du pape une protection déclarée pour elle et son fils, et de l'empereur une jouissance libre de son douaire : c'étoient des terres et des places en Romanie, dont le marquis lui avoit fait don pour cause de noces. Mais, pour resserrer son pouvoir, et s'assurer de sa fidélité, l'empereur nomma un adjoint à la régence, qui partageroit son autorité dans les conseils, sous le nom de bayle du royaume de Thessalonique pour l'empereur de Constantinople. Le roi bulgare fit

Innoc. epist. Chron. Sancti Mariani. Ægidius de Roya, chr. Alberic. chr. Sabell. l. 8. Du Cange, hist. l. 2, 11.

alors la paix avec l'empereur, et voulut s'attacher sa bienveillance par une alliance domestique. L'impératrice Agnès étoit morte en ce temps-là, et l'enfant dont elle avoit été enceinte ou avoit péri avant que de naître, ou étoit mort avant elle. Phrorilas, qui n'avoit point d'enfans, fit épouser à Henri la fille de son prédécesseur Joannice; et les François virent assise sur le trône de leur empire la fille de leur plus mortel ennemi.

AN. 1210.

Du Cange, hist. l. 2, c. 12.

L'état de fluctuation où se trouvoit l'empire depuis la conquête, semblable à celui de la mer après un violent orage, faisoit souvent changer de maîtres, surtout aux provinces et aux villes les plus éloignées du centre. L'histoire de ce temps, aussi confuse que l'empire, ne suit pas le fil de toutes ces révolutions. Souvent, sans en dire la cause, elle nous montre un prince dans un lieu où peu de temps auparavant elle en plaçoit un autre. Nous avons vu, sous l'an 1204, Boniface maître de Corinthe, qu'il avoit prise sur Léon Sgure, et tenant la citadelle bloquée. Soit que Sgure fût mort depuis ce temps-là, soit par quelque autre événement, nous voyons, en 1210, un prince grec, nommé Théodore, maître de Corinthe et d'Argos. Ce Geoffroi de Villehardouin, qui, de concert avec Guillaume de Champlite, avoit conquis une partie de la Morée, ayant succédé à Thierri de Los dans la dignité de sénéchal de Romanie, s'efforçoit de s'illustrer par de nouveaux exploits. Ses desseins sur Corinthe le mettoient sans cesse aux prises avec Théodore, qui ne pouvoit attendre du secours que du despote d'Epire; et la paix que celui-ci venoit de conclure avec les François lui ôtoit toute espérance. Assiégé dans sa ville, et réduit à l'extrémité par le défaut de vivres, il fut obligé d'en venir à une capitulation, par laquelle il cédoit Corinthe au sénéchal, et demeuroit maître d'Argos, mais seulement à titre de vassal. Guillaume de Champlite étant mort cette même

année en Italie, Geoffroi hérita de ses domaines, et devint prince d'Achaïe et de Morée.

Théodore n'auroit pas attendu long-temps pour être secouru du prince d'Epire. A peine les François étoient-ils dans Corinthe, que Michel, au mépris de ses sermens, et de l'alliance qu'il venoit de contracter avec l'empereur par le mariage de sa fille, se porta aux plus grands excès. Sans déclarer la guerre, il se saisit par surprise du connétable de l'empire et de cent autres François, entre lesquels se trouvoient plusieurs chevaliers. Il fit jeter les uns dans des cachots, fouetter ou même égorger les autres. Le connétable fut pendu avec son chapelain. Le despote, suivi de plusieurs Latins traîtres et déserteurs, porta le fer et le feu sur les terres voisines de ses états. Il fit trancher la tête à tous les prêtres latins qu'il put prendre, sans épargner même un évêque. Un seigneur particulièrement attaché à l'empereur, fut écorché vif. Par l'attrait d'une paie plus forte, il débauchoit à l'empereur grand nombre de soldats, à l'aide desquels il multiplioit ses ravages et ses cruautés. Le pape Innocent, qui déplore dans ses lettres toutes ces méchancetés, défendit, sous peine d'excommunication, d'adhérer aux Grecs, et surtout à ce prince perfide et inhumain.

Innoc. epist; Du Cange, hist. l. 2, c. 13.

Des hostilités si outrageantes et si cruelles méritoient sans doute la vengeance la plus éclatante. On ne voit pas cependant que l'empereur ait fait alors aucun mouvement, soit qu'il parût presque impossible de relancer dans les montagnes et les forêts de l'Epire et de l'Etolie un prince qui faisoit la guerre en brigand plutôt par des incursions rapides que par des combats; soit qu'il se persuadât que les vassaux de l'empire qui environnoient les états de Michel étoient assez puissans pour le châtier et le contenir. On ne s'occupoit alors à Constantinople que de ce qui se passoit en Asie. L'ancien empereur Alexis, échappé des mains du marquis de

Acrop. c. 5, et seqq. Gregor. l. 1, c. 4. Monach. Altiss. chr. Nangi chr. Doutrem. l. 4, c. 5. Du Cange, hist. l. 2, c. 14. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11.

Montferrat, comme je l'ai raconté, s'étoit d'abord réfugié en Epire. Mais, ne trouvant aucune ressource auprès du despote, pour qui un prince malheureux n'étoit qu'un hôte incommode, il résolut d'en aller chercher en Asie. Il apprenoit que son gendre Lascaris s'étoit déjà rendu puissant, et qu'il étoit maître d'une grande étendue de pays, depuis la Carie jusqu'au Pont-Euxin. De si heureuses nouvelles, loin de le remplir de joie, et de le porter à rendre à Dieu des actions de grâces, n'excitoient dans son âme sombre et jalouse qu'un sentiment de dépit et une noire amertume. Il regardoit l'élévation de son gendre comme une usurpation sur sa propre personne. Lascaris, sauvant les débris de l'empire, lui sembloit être un brigand qui pilloit son palais au milieu d'un incendie.

S'étant donc embarqué dans un vaisseau qui faisoit voile en Asie, au lieu d'aller joindre son gendre, il alla se jeter entre les bras de Gaïatheddin, sultan d'Icone, qui étoit pour lors à Attalie, dont il venoit de s'emparer, et de traiter les habitans avec cruauté. Ce sultan, que les auteurs grecs nomment *Iathatine*, étoit lié depuis long-temps d'amitié avec Alexis. Dépossédé de ses états par un de ses frères, il s'étoit retiré à Constantinople, et Alexis, qui régnoit alors, l'avoit reçu avec bienveillance : il l'avoit même fait baptiser, et l'avoit adopté pour son fils; sorte d'adoption assez commune en ce temps-là entre les princes, et qui n'étoit qu'un honneur, sans apporter aucun droit à la succession. Lorsque Alexis avoit quitté Constantinople, le prince turc l'avoit accompagné dans sa fuite. Peu de temps après, ayant appris la mort de son frère, il étoit retourné en Asie, déguisé en mendiant, pour ne pas être reconnu de son neveu, qui avoit succédé à l'usurpateur. S'étant formé secrètement un parti dans Icone, il étoit remonté sur le trône. Lorsqu'il vivoit dans le palais d'Alexis, il avoit contracté amitié avec Lascaris. Depuis

que ce prince faisoit la guerre, Gaïatheddin l'aidoit dans ses disgrâces et le secondoit dans ses succès. L'arrivée d'Alexis changea ces dispositions. Attendri par les infortunes et par les larmes de son ancien bienfaiteur, plus animé encore de l'espérance de profiter pour lui-même des services qu'il lui rendoit, il commença par lever des troupes, et manda à Lascaris *que la fortune avoit amené à la cour d'Icone le véritable empereur; qu'il y trouvoit ce qu'il avoit mérité par ses bienfaits, du zèle et de la reconnoissance; que Lascaris ne pourroit, sans une criminelle injustice, jouir de la dépouille de son beau-père; que, s'il s'obstinoit à la retenir, le sultan d'Icone sauroit bien l'arracher de ses mains; que Gaïatheddin devoit être l'ennemi des usurpateurs.*

Une lettre si brusque et si menaçante de la part d'un prince jusqu'alors son allié étonna Lascaris sans l'intimider. Il assemble ses officiers; et, après leur avoir fait lecture de cette lettre insultante, il leur demande lequel des deux ils veulent avoir pour maître, de Lascaris ou d'Alexis : ils s'écrient tout d'une voix qu'ils veulent vivre et mourir avec Lascaris. Comme cette attaque étoit imprévue, et que ses troupes étoient alors dispersées, il n'avoit avec lui que deux mille hommes, dont huit cents étoient des déserteurs françois, qu'il avoit attirés par une forte paie. Avec cette petite armée il part de Nicée, traverse en trois jours les défilés tortueux du mont Olympe, s'empare de Philadelphie, et passe le Caystre après onze jours de marche. Le sultan, accompagné d'Alexis, qui lui servoit comme d'appeau pour appeler les Grecs, attaquoit déjà Antioche sur le Méandre. Instruit de la foiblesse de Lascaris, il apprend avec surprise qu'il approche. Il se range en bataille, bien assuré d'écraser sans peine, avec une armée de vingt mille hommes, une poignée de désespérés: mais il étoit posté dans un terrain montueux, qui lui déroboit

l'avantage que lui donnoit la grande supériorité du nombre. Lascaris s'avance hardiment. Les huit cents Latins, accoutumés à mépriser les Turcs, s'élancent de furie ; les files et les rangs serrés, ils donnent tête baissée, renversant tout devant eux, et percent l'armée ennemie. Mais, lorsqu'au retour ils reprennent le chemin qu'ils ont jonché de morts, l'armée turque se rejoint sur eux, les enveloppe et les accable. Ils périssent tous en combattant sur des monceaux de Turcs couchés par terre en plus grand nombre qu'ils n'étoient eux-mêmes. Il ne restoit que les troupes grecques, qui firent à peine quelques momens de résistance. Tout fuit, hors Lascaris, et un très-petit nombre de braves gens déterminés à mourir avec lui. Le prince turc le cherche des yeux ; et, l'ayant aperçu qui disputoit sa vie avec un grand courage, il court à lui le sabre haut, et lui décharge sur le casque un coup terrible. Gaïtheddin étoit de grande taille, et d'une force extraordinaire. Lascaris, qui dut la vie à la trempe de son casque, trébuche sur son cheval, et tombe par terre ; et tandis que Gaïatheddin s'écrie *qu'on le saisisse,* il est déjà relevé. Il tranche d'un coup de sabre les jarrets du cheval de son ennemi, et, l'ayant abattu à son tour, il lui coupe la tête, et la plante au bout de sa lance. La vue de cette tête sanglante effraie les Turcs ; ils fuient, et les Grecs qui fuyoient se rallient autour de leur prince. Il entre vainqueur dans Antioche. Mais cette victoire lui coûta plus cher qu'une défaite où il auroit perdu tous ses Grecs, en conservant ce peu de François qui faisoient toute la force de ses armées. Ce fut la réflexion de l'empereur Henri, lorsqu'il apprit le succès de cette journée : *Lascaris,* dit-il, *n'est pas vainqueur, il est vaincu.* Alexis fut pris dans sa fuite. Lascaris le conduisit à Nicée, et sans lui faire d'autre mal que de lui enlever toute espérance de remonter jamais sur le trône, il l'enferma dans un monastère, où ce mauvais prince,

dévoré de dépit, et malheureux parce qu'il n'avoit plus le pouvoir de faire des misérables, mourut quelque temps après. Sa femme Euphrosyne, qui perdoit plus que lui, parce qu'elle avoit régné sur son mari même, passa le reste de ses jours dans l'amertume, et mourut à Larta, dans les états du prince d'Epire, où Alexis l'avoit laissée en s'embarquant pour l'Asie.

Le zèle des prélats pour leurs conquêtes spirituelles, en travaillant à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'église romaine, n'étoit pas moins ardent pour leurs intérêts temporels et pour rentrer eux-mêmes en possession des richesses et des priviléges dont avoit joui l'église grecque. Dès le commencement du règne de Henri, l'empereur, les barons, les chevaliers, tant françois que vénitiens, sur les remontrances du cardinal Benoît et du patriarche Morosini, avoient consenti à céder à l'Eglise, en récompense des biens qu'elle avoit possédés sous les empereurs grecs, le quinzième de toutes les acquisitions d'immeubles faites et à faire, et la dîme de toute culture et du produit des animaux. On en exceptoit seulement l'intérieur de Constantinople, et les fruits de son commerce. Les églises, et les personnes qui leur appartenoient, étoient déclarées exemptes de la juridiction laïque. Le pape avoit confirmé ces concessions par son autorité, et chargé les évêques de contraindre par les censures ceux qui refuseroient de s'y soumettre. En accordant ainsi à l'Eglise de quoi entretenir ses ministres avec dignité, Henri songeoit aussi à maintenir ses forces. Son état naissant ne pouvoit subsister que par le nombre des vassaux qui, à raison de leurs fiefs et de leurs mouvances, seroient obligés de servir le prince dans les guerres; de sorte que ces fiefs tombant en mainmorte par des donations aux églises et aux monastères, le service militaire en souffriroit, l'état dépériroit faute de bras pour le défendre; et l'Eglise, membre de l'état, croissant tous les jours de plus en plus par les trésors qu'elle

Innoc. epist. Gesta Innoc. Bzovius. Raynald. Fleury, hist. ecclés. l. 76, n. 57.

accumuloit, le reste du corps se verroit enfin réduit à une sorte de langueur. Pour prévenir cette défaillance générale, Henri fit publier un édit qui défendoit à toute personne de donner, soit entre vifs, soit par testament, aucun immeuble ou héritage aux églises et aux monastères dans toute l'étendue de l'empire. Cet édit, fondé sur des considérations politiques, produisit un double mal, tant par l'avidité de ceux qui en abusèrent que par la résistance de ceux qui s'opposèrent à l'exécution. D'un côté, plusieurs seigneurs et barons en prirent occasion d'envahir les biens des églises, sous prétexte qu'ils avoient été donnés contre la disposition de l'édit; de l'autre, le pape, sur les plaintes des prélats, en demanda la révocation. Il exigeoit de l'empereur qu'il empêchât les barons de toucher aux biens des églises; qu'il les contraignît de restituer ceux dont ils s'étoient saisis: en cas de refus, il chargeoit les évêques de faire tonner les foudres ecclésiastiques. Voyant ensuite le peu de succès de ses menaces, il envoya commission à ces évêques de déclarer de sa part que l'édit de l'empereur étoit nul et de nul effet, et que personne n'étoit tenu en conscience d'y obéir. Cependant l'empereur, par respect pour le saint-siége, mit fin à cette querelle par une transaction dont le pape fut content, et qu'il confirma. On voit par les lettres d'Innocent qu'il n'eut pas moins de peine à contenir les prélats latins, dont il avoit soin de remplir le siége des métropoles. Les troubles de l'empire ayant en partie effacé les limites des diocèses, les évêques ne cessoient d'entreprendre les uns sur les autres, et plusieurs d'entre eux, dans l'aigreur de leur zèle, employoient les vexations pour traîner les Grecs à la communion de l'église romaine, au lieu de les y ramener par les instructions, le bon exemple, et la douceur attrayante de la charité.

An. 1211. La mort du patriarche Morosini excita de nouveaux
Innoc. epist. troubles dans l'église de Constantinople. Il mourut
Du Cange, hist. l. 2, c. 16. l'année suivante 1211, au mois de juin. Quelque

temps auparavant, il avoit eu un grand différend avec l'empereur au sujet de la séance dans l'église de Sainte-Sophie. Constantin et ses successeurs s'étoient placés dans l'enceinte de l'autel que nous appelons *le sanctuaire*. Saint Ambroise, jugeant que ce lieu devoit être réservé aux prêtres, qui sont les premiers dans la maison de Dieu, avoit fait reculer le trône de Théodose au-delà de la balustrade; et ce prince, aussi humble devant Dieu qu'il étoit grand devant les hommes, avoit sans répugnance accepté cette place: c'étoit depuis ce temps-là celle des empereurs. Les princes françois, devenus maîtres de Constantinople, suivirent l'usage reçu dans l'église latine; et non-seulement ils prirent séance dans l'enceinte du sanctuaire, mais ils firent même placer leur trône au-dessus de celui du patriarche. Morosini, voulant rappeler une coutume qui avoit subsisté plus de huit cents ans, y trouva opposition de la part de l'empereur, et s'adressa au pape. Innocent, jaloux des occasions de faire valoir son autorité sur les princes, en écrivit à l'empereur. Après avoir étalé en termes emphatiques la suréminence du sacerdoce, supérieur même à la dignité royale, il le réprimandoit avec aigreur d'avoir mis à sa gauche, et comme au pied de son trône, le patriarche de Constantinople, un des principaux membres de l'Eglise. On ne sait quel fut le succès de ces fières remontrances; peut-être furent-elles rendues inutiles par la mort de Morosini, et par la longue vacance dont elle fut suivie. Lorsqu'il fut question de procéder à l'élection du successeur, les Vénitiens, qui, malgré la décision du pape, prétendoient perpétuer cette dignité dans leur nation, s'assemblèrent en armes et en grand nombre dans l'église de Sainte-Sophie, s'emparèrent des stalles autour de l'autel, et, par des cris menaçans, obligèrent les chanoines, Vénitiens eux-mêmes, de nommer patriarche leur doyen. Les François protestèrent contre cette nomination: ils en

Fleury, hist. ecclés. l. 77, art. 13.

appelèrent au pape, et le prièrent de choisir entre trois personnes, dont ils lui envoyoient les noms. Innocent, après avoir entendu les procureurs des deux parties, cassa l'élection du chapitre, rejeta les trois personnes qu'on lui présentoit, et ordonna de procéder à une nouvelle élection libre et canonique; autrement, qu'il y pourvoiroit lui-même. On s'assembla une seconde fois à Constantinople : une seconde fois les voix furent partagées, et les contestations continuèrent avec la même chaleur. Pour terminer ces dissensions, le pape envoya à Constantinople son secrétaire Maxime : mais ce ne fut qu'après une vacance de quatre ans et demi que le pape, ayant déclaré nulles toutes les élections faites jusqu'alors, nomma lui-même le Toscan Gervais. Dans l'état de foiblesse où se trouvoit alors l'empire, les princes avoient souvent besoin du crédit du pape pour se procurer des secours; et les papes en tiroient avantage pour prendre avec eux le ton de Grégoire VII. C'est ce qui paroît par une lettre d'Innocent à Henri, datée du 3 octobre de cette année. Au sujet de quelques ordres de Henri concernant les templiers, Innocent lui écrit en ces termes: *Quoique nous vous ayons plusieurs fois parlé de cette affaire, vous avez fait la sourde oreille, sans réfléchir à la bonté que nous avons eue d'écouter vos requêtes ni aux secours que nous vous avons prêtés dans vos besoins. Si votre dureté nous oblige de vous les refuser dans la suite, vous éprouverez combien ils vous ont été utiles, et ce que vous perdrez à en être privé.*

AN. 1212. *Innoc. epist. Du Cange, hist. l. 2, c. 17.*

La nouvelle conquête avoit multiplié les soins du pontife romain : mais l'activité d'Innocent s'étendoit à toutes les parties de la chrétienté. Deux ans après que Théodore eut été dépouillé du domaine de Corinthe et conservé en possession d'Argos, à condition de le tenir comme vassal du prince d'Achaïe, on l'accusa de tramer une conspiration contre les François. Geoffroi de Ville-

hardouin, son seigneur suzerain, et Othon de La Roche, prince d'Athènes, vinrent l'assiéger, et le chassèrent d'Argos. Ils y trouvèrent le trésor de l'église de Corinthe, que Théodore avoit emporté avec lui lorsqu'il avoit été obligé de quitter cette ville. Au lieu de le restituer, ces seigneurs, non moins avides que Théodore, le partagèrent entre eux. Henri, archevêque de Corinthe, élevé à cette dignité à la recommandation du pape, s'en plaignit à son protecteur, qui chargea l'archevêque de Thèbes et deux de ses suffragans d'employer les censures pour arracher cette proie des mains de ces injustes détenteurs, et pour faire rendre à l'église de Corinthe le trésor qui lui appartenoit.

Henri réunissoit peu à peu les esprits par la douceur de son gouvernement et par les grâces qu'il savoit distribuer à propos; et déjà plusieurs Grecs avoient abjuré le schisme, lorsqu'un prélat dur et superbe vint jeter le trouble dans les esprits, et renverser par sa violence l'ouvrage qu'il prétendoit avancer. Pour régler les différends qui, dans une église naissante, s'élevoient fréquemment entre les ecclésiastiques et les séculiers, le cardinal Pélage, évêque d'Albe, fut envoyé à Constantinople en qualité de légat. Le pape le recommanda par ses lettres à l'empereur, aux archevêques et évêques, aux princes, aux comtes, aux barons, les priant de lui rendre les honneurs dus à un envoyé du saint-siége : mais Pélage, comme s'il eût peu compté sur la recommandation du pape et sur la dignité de son caractère, affecta de se relever par un faste qui, dès son entrée, révolta les Grecs, qu'il vouloit éblouir. Pour montrer qu'il représentoit le souverain pontife, non-seulement toute sa personne étoit revêtue d'écarlate; mais les habits de ses domestiques, les housses, les harnois, les brides de ses chevaux, brilloient de cette éclatante couleur; ce qui frappoit d'autant plus les Grecs, que la couleur d'écarlate étoit réservée à l'empereur. C'étoit

AN. 1213.
Innoc. epist. Acrop. c. 17. Sabell. l. 8. Du Cange, hist. l. 2, c. 18. Fleury, hist. ecclés. l. 77, art. 31.

l'annonce de la conduite hautaine que Pélage alloit tenir. Il débuta par des menaces contre tous ceux qui oseroient refuser obéissance à l'église romaine, et se montra armé de tous les foudres qu'allume un zèle fougueux et précipité. Les moines furent jetés dans des cachots, les prêtres chargés de fers, les églises interdites et fermées. Il falloit, sous peine de mort, reconnoître le pape pour chef de l'Eglise universelle, et faire mention de lui au saint sacrifice. Ce procédé tyrannique, qui employoit, pour établir la vérité, les armes qui ne conviennent qu'au mensonge, mit en alarme tous les Grecs de Constantinople. Le prince lui-même sembloit favoriser la conduite du légat en lui prêtant son pouvoir pour l'exécution de ses ordres sanguinaires. Cependant les principaux d'entre les Grecs qui avoient éprouvé plus d'une fois la bonté naturelle de l'empereur vinrent se jeter à ses pieds : « Seigneur (lui dirent-ils), en nous « soumettant à votre majesté, nous vous avons rendu « maître de nos corps; mais nous n'avons pu vous don« ner l'empire sur nos âmes, ni sur les choses spiri« tuelles; elles sont dans la main de Dieu. Nous avons « changé d'empereur, mais non pas de nation ni de « patriarche. Nous sommes obligés de marcher sous vos « enseignes dans les guerres qu'il vous plaît d'entrepren« dre; mais il ne nous est pas permis de renoncer à nos « lois religieuses. Délivrez-nous donc des maux dont on « nous afflige, ou permettez-nous d'aller chercher un « asile dans les lieux où notre église est en liberté. » L'empereur, père de tous ses sujets, à quelque église qu'ils fussent attachés, vouloit qu'ils fussent également heureux sous son règne, comme il en vouloit être également servi. Il se repentit de sa condescendance; et, en dépit du légat, il fit rouvrir les églises, tirer des fers et des prisons les prêtres et les moines, et calma l'orage dont Constantinople étoit agitée. Mais, dès les premières menaces de persécution, un grand nombre

de prêtres et de moines, ayant pris l'alarme, s'étoient réfugiés auprès de Lascaris, qui donna retraite aux moines dans les monastères de sa domination, et plaça les prêtres, les uns dans le clergé de l'église patriarchale de Nicée, les autres dans d'autres églises, où ils trouvèrent la subsistance et la liberté.

Il y avoit long-temps que la trève conclue avec Lascaris, près de Nicomédie, étoit expirée; et le prince grec ne laissoit passer aucune occasion d'attaquer les François répandus en Natolie. Ce n'étoient cependant que des rencontres de partis. La bataille d'Antioche, où Lascaris, déjà vaincu, avoit enfin, contre toute espérance, remporté la victoire, l'avoit tellement affoibli, qu'il n'étoit pas en état de tenir la campagne. L'animosité mutuelle tenoit lieu de déclaration de guerre; et les Grecs, toujours plus cruels parce qu'ils étoient les plus foibles, traitoient avec inhumanité ceux qu'ils pouvoient surprendre. Pour rabattre leur audace, Henri passa l'Hellespont avec une puissante armée; et, ayant traversé la Troade et la Mysie sans trouver d'obstacle, il marcha vers la frontière de Bithynie. Il s'empara sans peine de Pémanène; mais Lentianes soutint le siége pendant quarante jours. Les canaux qui portoient l'eau à la ville, et tous les passages des vivres ayant été coupés, les habitans et les soldats de la garnison, réduits à une extrême famine, se firent une misérable ressource des cuirs de leurs boucliers et de leurs vêtemens. Lorsque les machines de l'empereur eurent ouvert une large brèche, ils la bouchèrent d'une prodigieuse quantité de bois, qu'ils enflammèrent; et chacun en apportant, sans épargner ni les arbres de ses jardins, ni les meubles de sa maison, cet incendie leur tint lieu de toute autre défense. Enfin la ville fut forcée; et le vainqueur, irrité d'une si opiniâtre résistance, sortit de son caractère: il fit mourir les trois hommes qui, par leur valeur autant que par leur naissance, méri-

AN. 1214.

Acrop. c. 15, 16.
Du Cange, hist. l. 2, *c.* 19.

toient le plus d'être épargnés. C'étoient un frère de Lascaris, peut-être le brave Constantin; Dermocaïte, commandant de la garnison; et Andronic Paléologue, qui avoit pour femme Irène, fille de Lascaris. Revenu ensuite de sa colère, non-seulement il fit grâce aux soldats de la garnison, il les incorpora même à ses troupes, leur donnant pour chefs des officiers de leur nation, dont il avoit éprouvé la fidélité, et mit à leur tête, pour général, George Théophilopule, qu'il chargea de la défense de tout ce qui appartenoit en Orient à l'empire françois. Content de s'être ainsi vengé des hostilités de Lascaris, qui n'osa s'exposer à la rencontre d'une armée si supérieure à ses forces, l'empereur, après s'être avancé jusqu'à Nymphée, reprit le chemin de Constantinople.

Acrop. c. 15.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11.

Lascaris demanda la paix et n'eut pas de peine à l'obtenir de Henri, qui, se reprochant d'avoir trop longtemps souffert les sanglantes insultes de Michel d'Épire, songeoit alors sérieusement à le réprimer. Il paroît par ce traité que le prince grec avoit l'avantage sur le françois en fait de négociations politiques. L'empereur françois retenoit pour sa part la Mysie jusqu'à Calame, qui devoit demeurer inhabitée, pour marquer la frontière des deux empires. Il laissoit à Lascaris tout le pays, depuis la plaine de Cilbiane, près de Sardes, jusqu'à Nicée; ce qui, outre cette grande cité, renfermoit Pergame, Pruse, et plusieurs villes considérables; en sorte que cette paix ne fut pas moins avantageuse au prince grec, qui n'avoit osé combattre, que ne l'auroit été une victoire. Il paroît qu'on doit rapporter au temps qui suivit cette paix un événement qui ne se trouve que dans les auteurs arabes. Lascaris, surpris par des Turcomans, fut conduit au sultan d'Icone. C'étoit alors Azzeddin Kaïkaous, fils de Gaïatheddin. Le Turc, pour venger la mort de son père, tué par Lascaris dans la bataille d'Antioche, ordonna d'abord

de lui ôter la vie. Le prince grec sut si bien l'adoucir par la promesse de lui payer une riche rançon, et de lui céder des villes et des châteaux, qu'il obtint sa liberté; mais, lorsqu'il l'eut recouvrée, il s'embarrassa peu de tenir parole.

An. 1215.

Innocent, l. 16, epist. 30. Godefridi, monac. chr. Ursperg. chron. Monach. Altissiod. chron. Alberic. chr. Stero chron. Rhamnus. l. 5. Ann. Bert. Bzovius. Doutrem. l. 5, c. 4. Allat. de consensu. l. 2, c. 14. Fleury, hist. ecclés. l. 77, art. 48. Acropol. c. 19.

L'année suivante 1215 n'est remarquable que par la célébration du quatrième concile de Latran, douzième des conciles généraux, où se trouvèrent quatre cent douze évêques, huit cents tant abbés que prieurs, et les ambassadeurs de la plupart des princes chrétiens, entre lesquels ceux de l'empereur de Constantinople tenoient un rang distingué. Ce fut dans cette sainte assemblée qu'Innocent, ayant cassé les élections précédentes, nomma de sa pleine autorité Gervais, patriarche de Constantinople, qui fut accepté par Henri. Le siége de Constantinople fut déclaré le premier du monde chrétien après celui de Rome. L'église d'Orient pour la partie dont les Latins étoient les maîtres se trouvant réunie au saint-siége, le pape voulut abolir les marques encore subsistantes de l'aversion des Grecs pour les Latins. Plusieurs prêtres grecs ne disoient la messe après des prêtres latins, sur le même autel, qu'après l'avoir lavé; ils rebaptisoient ceux que les Latins avoient baptisés. On défendit ces pratiques schismatiques sous peine d'excommunication et de déposition. Pour satisfaire les peuples de diverses langues, qui ne s'accordoient pas ensemble sur les rites et les cérémonies, quoique habitans du même diocèse et de la même ville, on ordonna que les évêques établiroient en faveur de chaque nation des personnes capables, pour l'instruire, lui célébrer l'office divin, et lui administrer les sacremens selon son rite et dans sa langue; mais on défendit de mettre deux évêques dans un même diocèse. Cette différence de langage et d'usage religieux ne changeant rien dans l'essentiel de la croyance et du culte, tous les fidèles d'un diocèse devoient composer le même corps et se réunir sous une seule tête.

Telles furent les décisions du concile de Latran à l'égard des Grecs unis à l'église romaine. Quant aux schismatiques, dont les uns vivoient sous l'empire de Lascaris, les autres dans les états de Henri, qui leur laissoit liberté de conscience, ils continuèrent de reconnoître pour patriarche celui qui résidoit à Nicée. A Michel Autorien, mort en 1212, avoit succédé Théodore Irénique; et celui-ci n'ayant vécu que jusqu'en 1215, eut pour successeur Maxime II. C'étoit un moine, qui ne dut son élévation qu'aux intrigues des femmes de la cour, dont il étoit devenu l'idole à force de les adorer. Mais il ne jouit que peu de temps du fruit de ses longues complaisances; il mourut au mois de décembre de la même année, et fut remplacé par Manuel Charitopule, surnommé *le philosophe*.

An. 1216. *Acrop. c.* 14. *Du Cange, hist. l.* 2, *c.* 21.

Pendant qu'Innocent s'occupoit du maintien de la foi et de la discipline, Henri, délivré d'inquiétude de la part de Lascaris, se préparoit à châtier l'insolence de Michel d'Epire; et le despote, de son côté, se disposoit à soutenir la guerre contre toutes les forces de l'empire. Ce prince, faisant réflexion aux dangers qu'il alloit courir, et portant sa haine contre les François au-delà des bornes de sa vie, voulut s'assurer d'un successeur capable de maintenir, par sa valeur, la principauté qu'il avoit établie. Il n'avoit d'enfans mâles qu'un fils naturel, auquel il avoit donné son nom. Mais, soit que ce fils fût encore en bas âge, soit que Michel ne comptât pas assez sur sa capacité, il ne le choisit pas pour lui succéder; et ce ne fut pas sans doute à cause du défaut de sa naissance, puisqu'il n'en avoit pas lui-même une plus honnête. Il jeta les yeux sur ses propres frères, fils légitimes de son père Jean sébastocrator. Ils étoient trois, Théodore, Constantin et Manuel. L'aîné lui donnoit de grandes espérances. Ce jeune prince s'étoit attaché au service de Lascaris, et se distinguoit par son génie et par sa bravoure. Michel le demanda à l'empereur grec, qui

consentit à regret à le laisser partir, après en avoir tiré serment de lui être fidèle, ainsi qu'à ses successeurs. Michel reçut Théodore avec joie, et lui laissa ses états plus tôt qu'ils ne s'y attendoient l'un et l'autre. Le despote fut peu après assassiné dans son lit, à côté de sa femme, par un de ses domestiques; et Théodore entra en possession de l'Epire et de l'Etolie. Non moins hardi ni moins entreprenant que Michel, il y ajouta bientôt de nouvelles conquêtes. Ennemi de tous ses voisins, il enleva aux Bulgares Acrides et Prilèpe; aux Vénitiens, Duras et Albanopolis. Ces deux dernières villes étoient fiefs de l'empire; et l'empereur, pour les arracher de ses mains, marchoit à la tête d'une armée, et étoit déjà à Thessalonique, lorsqu'il fut arrêté par la mort, le 11 juin, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la dixième de son règne.

La plupart des historiens ont écrit qu'il mourut de poison. Les uns chargent de ce crime sa propre femme, qui, en l'épousant, apporta, dit-on, dans son cœur la haine mortelle que son père Joannice lui avoit inspirée contre les François. D'autres en accusent les Grecs, qui, selon eux, ne lui pardonnoient pas d'avoir d'abord prêté faveur aux procédures violentes du légat Pélage. Cependant ce prince, aussi bon que vaillant, avoit, durant tout son règne, traité les Grecs avec la même douceur que ses autres sujets. Il les avoit affranchis de la persécution du légat. Plus indulgent à leur égard que ni Baudouin ni le marquis de Montferrat, il les avoit admis dans sa cour, dans les magistratures, dans les emplois militaires. Il écoutoit leurs plaintes avec bonté et leur rendoit justice. Ils trouvoient en lui un protecteur assuré contre l'oppression et l'insolence, qui n'est que trop naturelle à une nation conquérante; en sorte qu'on ne peut imputer ce crime aux Grecs sans les accuser de la plus monstrueuse ingratitude. Il est vrai que l'histoire nous montre, par de funestes exemples,

Chr. Altiss. *Chr. Aquisc.* *Phil. Mouskes.* *Doutrem. l.* 4, *c.* 4, 5. *Du Cange, hist. l.* 2, *c.* 21.

que les bienfaits des princes ne les ont pas toujours mis à couvert de ces horribles attentats ; mais il n'est pas moins vrai qu'il est assez ordinaire de soupçonner du crime dans la mort des grands princes, comme s'ils devoient être immortels parce qu'ils semblent avoir mérité de l'être, et que la nature ne se fût pas réservé sur eux le même empire que sur le dernier de leurs sujets. Henri ne laissoit point d'enfans de ses deux femmes. Il eut une fille naturelle qu'il donna en mariage à Sthlaves, prince de Mélénique, et parent d'Asan, roi des Bulgares. Mélénique étoit une forte place en Bulgarie, où Sthlaves se maintenoit dans l'indépendance, sans reconnoître ni les rois des Bulgares, ni les empereurs de Constantinople, redouté des uns et des autres, qu'il favorisoit ou qu'il combattoit tour à tour, selon ses intérêts. L'empereur, en lui donnant sa fille, l'honora du nom de *despote*, sans le rendre, ni par ce titre ni par son alliance, plus indépendant de l'empire.

LIVRE
QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

PIERRE DE COURTENAI.
ROBERT. BAUDOUIN, ET JEAN DE BRIENNE.
THÉODORE LASCARIS. JEAN DUCAS VATACE.

L'EMPIRE françois ne subsistoit que depuis douze ans, et la mort de Henri fut le commencement de sa décadence. Ce prince ne laissant point de postérité, les barons s'assemblèrent pour lui donner un successeur. La mémoire de Baudouin étoit si révérée, que, sans aucune loi fondamentale qui rendît la succession héréditaire, on ne se permit pas de prendre un empereur hors de sa famille. Les suffrages se partagèrent entre deux princes. Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, avoit épousé en secondes noces Yoland, sœur de Baudouin. Il en avoit eu trois fils et plusieurs filles, dont l'une, nommée Yoland, comme sa mère, étoit déjà mariée avec André, roi de Hongrie. Pierre étoit, par sa femme, beau-frère des deux empereurs françois qui avoient régné à Constantinople : André n'étoit, par la sienne, que leur neveu. Cependant la plupart des barons se déclaroient en faveur d'André. C'étoit un roi puissant, en état de conserver les conquêtes et de les accroître : de plus, l'accession de la Hongrie alloit doubler les forces de l'empire. Ils le firent donc pressentir sur le dessein qu'ils avoient. André se préparoit alors à la conquête de la

AN. 1216.
Honorius, epist.
Ph. Mouskes.
Acrop. c. 14.
Chron. Al-tiss.
Chr. Nangis.
Ægidius de Roya.
Doutrem. l. 5, c. 5.
Du Cange, hist. l. 2, c. 32, 33, 34.
Fleury, hist. ecclés. l. 78, art. 1.

Terre-sainte, à laquelle il s'étoit engagé par vœu. Il consulta le pape Honorius III, qui venoit de succéder à Innocent. Le pape lui conseilla de ne pas se laisser détourner de cette pieuse entreprise, dont le succès le combleroit d'une gloire plus éclatante et plus solide que la couronne de Constantinople. D'ailleurs ce prince religieux, et peu touché d'ambition, se faisoit scrupule de disputer l'empire à son beau-père, plus proche d'un degré des défunts empereurs. Les barons, instruits de ses dispositions, se réunirent en faveur de Pierre, et lui députèrent en France pour l'inviter à venir recueillir un si brillant héritage. Pierre étoit fils de Pierre de France, et petit-fils du roi Louis-le-Gros; par conséquent cousin germain de Philippe-Auguste, qui régnoit alors. Le mariage de son père avec Isabelle, dame de Courtenai et de Montargis, avoit mis ces deux terres dans sa maison; et le sien avec Agnès, fille et héritière de Guy, comte de Nevers, lui avoit procuré la jouissance à vie des comtés d'Auxerre et de Tonnerre. C'est pour cette raison qu'il est nommé tantôt Pierre de Courtenai, tantôt Pierre d'Auxerre. Il accepta volontiers l'offre qu'on lui faisoit d'un empire, et leva des troupes, tant de cavalerie que d'infanterie, au nombre de cinq mille cinq cents hommes, tous gens d'élite. A ce cortége, digne d'un souverain, se joignirent Guillaume, comte de Sancerre, son beau-frère, cent soixante chevaliers, et un plus grand nombre encore de gentilshommes françois. Pour fournir aux dépenses du voyage, il engagea à son gendre Hervé, comte de Nevers, qui avoit épousé Mahaut, née du premier mariage avec Agnès, le comté de Tonnerre et la seigneurie de Cruzy, à condition que, s'il venoit à décéder dans l'espace de six ans, ces domaines demeureroient à Hervé. Tout occupé de sa gloire et des projets que fait ordinairement concevoir le commencement d'une grande puissance, il partit de France avec sa femme et quatre de ses filles,

laissant à Namur ses deux fils, Philippe et Robert. Il entra en Italie dans les premiers jours de l'année 1217.

Marchant à petites journées, il s'arrêta quelque temps à Bologne, où il logea chez les Lambertini, et donna l'ordre de chevalerie à Guy Lambertini et à deux autres nobles bolonois. Il n'arriva à Rome qu'au mois d'avril, et fut reçu magnifiquement par le pape, accompagné du clergé et du peuple romain. Comme il demandoit au pape avec instance l'honneur de recevoir de ses mains la couronne impériale, Honorius s'en défendit d'abord, sur ce que ce seroit de sa part usurper les droits du patriarche de Constantinople, auquel cette illustre fonction appartenoit. Mais une raison plus politique retenoit Honorius : il craignoit de paroître autoriser en quelque sorte les prétentions que les empereurs grecs avoient toujours conservées sur la ville de Rome et sur l'empire d'Occident. Pressé néanmoins par les sollicitations du comte et des amis qu'il employa, il se rendit enfin à ses désirs. Mais, pour prévenir les conséquences, il ne voulut pas faire cette cérémonie dans l'enceinte de Rome. Pierre, et la comtesse sa femme, furent solennellement couronnés dans l'église de Saint-Laurent, hors des murs, le 9 avril, second dimanche après Pâques. Guillaume, marquis de Montferrat, se trouvoit présent : le nouvel empereur lui donna des marques de faveur, en lui conférant l'investiture du royaume de Thessalonique, tant en son nom que comme ayant la garde et la tutelle de son frère Démétrius. Le pape, à l'exemple de son prédécesseur Innocent, le déclara protecteur de ce jeune prince, ainsi que de sa mère l'impératrice Marguerite, à laquelle il donna le privilége de ne pouvoir être excommuniée par aucun évêque sans l'autorité du saint-siége. Honorius, dès son entrée au pontificat, n'étant pas encore instruit de la mort de Henri, avoit écrit à ce prince et au patriarche Gervais. Il exhortoit le patriarche à conserver l'union avec l'em-

AN. 1217.

Honor. epist. Danduli chron. Annal. Bert. Martin. Polon. chron. Alberic chr. Chr. Fossæ-novæ. Chron. Richard. de sancto Germano. Monach. Altiss. Sabell. l. 8. Raynald. Du Cange, hist. l. 2, c. 24. Fleury, hist. ecclés. l. 78, art. 1, 8.

pereur, sans préjudice des droits de l'Eglise. Après le couronnement, il lui fit une sorte d'excuse, et lui manda qu'il n'avoit nullement prétendu donner atteinte à ses droits; mais qu'il n'avoit pu résister aux vives instances de l'empereur, et que d'ailleurs il avoit pensé qu'il étoit expédient à la tranquillité de l'empire de ne pas différer le couronnement.

Honor. epist. Acrop. c. 14. Phil. Mouskes. Monach. Altiss. Jordani chr. Chr. Fossæ novæ. Alberic. chr. Danduli chr. Nangis chr. Chron. Richard. de sancto Germano. Chr. sancti Anton. Annal. Bertin. Sabell. l. 8. Doutreman. l. 5, c. 5. Raynald. Du Cange, hist. l. 2, c. 25, 26. Fleury, hist. ecclés. l. 78, art. 8, 13, 14.

Neuf jours après, Pierre partit de Rome avec sa femme, ses filles et toutes ses troupes. Il envoya devant lui à Constantinople ses enfans et sa femme, qui étoit enceinte. Arrivé à Brindes, il y trouva le cardinal Jean Colonne, qui devoit l'accompagner en qualité de légat du saint-siége. Une flotte vénitienne le transporta devant Duras, qu'il avoit promis de remettre aux Vénitiens, sur lesquels Théodore d'Epire venoit de s'en emparer. Il tint cette ville assiégée plusieurs jours; mais sans succès, et avec beaucoup de perte. Selon quelques écrivains, il fut défait et pris dans une sortie; selon d'autres, il fut tué dans le combat; d'autres enfin rapportent que Théodore, ayant feint de se rendre, l'attira dans la ville peu accompagné, et l'assassina au milieu d'un festin. Ces deux dernières opinions sont démenties par les lettres d'Honorius, qui sollicite les rois et les princes de s'intéresser à la délivrance de Pierre. Je suivrai ici le sentiment le plus vraisemblable. Pierre, ayant pris le parti de lever le siége et de continuer sa route par terre, s'engagea dans les montagnes d'Albanie, où les troupes de Théodore, occupant tous les passages, lui coupoient les vivres, et massacroient ceux qui s'écartoient du gros de l'armée. Réduit à une extrême disette, Pierre ne pouvoit éviter une perte totale que par une bataille. Mais Théodore, résolu de faire périr les François sans se hasarder à les combattre, eut recours à la perfidie. Il s'adressa au légat, et fit, par son moyen, proposer un accommodement. On convint que l'empereur traverseroit les terres du despote sans y causer

aucun dommage, et que le despote feroit fournir des subsistances à l'armée françoise. Après ce traité juré de part et d'autre suivant les formes ordinaires, pendant que les François marchoient sans défiance, et la plupart désarmés, les Epirotes tombent tout à coup sur eux dans un défilé, taillent les uns en pièces, font prisonniers les autres. L'empereur, le légat, Guillaume de Sancerre et les officiers sont enfermés dans des prisons. Leurs équipages sont la proie du vainqueur. On traîne les soldats dans des lieux déserts et sauvages, où on les abandonne sans habits et sans subsistances.

Une trahison si barbare enlevoit à l'empire son chef, la fleur de sa noblesse, et ses principales ressources; et l'on peut dire que la captivité de Pierre fut plus fatale aux François que celle de Baudouin, quoique fort supérieur à Pierre en mérite, parce qu'il ne se trouva plus de Henri pour remplacer le prince prisonnier. Le pape l'apprit avec une extrême douleur. Mais la prison du légat le touchoit encore plus sensiblement. Il en écrivit à Théodore comme d'un attentat sacrilége, le menaçant de toutes les vengeances du ciel et de la terre, s'il ne lui rendoit au plus tôt la liberté. Dans cette lettre, il ne parloit pas de l'empereur, apparemment pour ne pas diminuer la force de ses remontrances en les partageant sur deux objets. Mais il fit agir le roi de Hongrie, l'exhortant à mettre tout en œuvre pour obtenir la délivrance de l'empereur, et à menacer Théodore de fondre sur lui avec troutes les toupes qu'il mettoit sur pied pour la Terre-sainte. Il ne cessa le reste de l'année d'appeler au secours du saint-siége et de l'empire les Vénitiens, les princes de la Grèce, les archevêques et évêques de France, auxquels il enjoignit d'assembler une nouvelle croisade sous la conduite de Robert de Courtenai, grand-bouteiller de France, et frère de l'empereur. Aux cris redoublés du saint-père, tout se mettoit en mouvement. On s'armoit de toutes parts pour aller

attaquer l'Epire. Les Vénitiens faisoient les plus grands efforts, et quantité de croisés se rendoient à Venise et à Ancone pour se ranger sous leurs enseignes. Cependant la cour de Rome, plus puissante par les négociations que par les armes, profitoit du bruit que faisoient tant de nations pour intimider Théodore et le rendre docile. Un évêque et un ermite, employés auprès du despote, lui montroient tous les princes prêts à l'écraser, et le saint-père lui ouvrant les bras pour le sauver, s'il consentoit à le satisfaire. Théodore comprit enfin que le moyen de conjurer l'orage étoit de se mettre à l'abri, sous la protection du pape; ce qu'il obtiendroit aisément s'il feignoit de reconnoître l'église romaine, et s'il mettoit le légat en liberté.

An. 1218. Tout réussit au-delà de ses espérances. Sa soumission apparente et l'élargissement du légat calmèrent le pape; et le pape, désarmé, fit poser les armes aux Vénitiens et aux croisés. Il tourna même contre eux les foudres dont il avoit menacé Théodore, et leur défendit, sous peine d'excommunication, d'entrer sur les terres du despote. On voit dans les lettres de ce pape un traité fait au mois de janvier de l'année suivante 1218 pour la délivrance du légat; mais on n'y voit nulle mention des autres prisonniers, ni même de l'empereur; ce qui donne lieu de conjecturer que Pierre ne vivoit déjà plus en ce temps-là. Tout est incertain sur la mort de ce prince. Il semble que la Providence ne l'eût porté sur le trône que pour attacher un titre illustre à sa mémoire. Il s'éclipsa dès qu'il fut élevé, et l'on ne sait avec certitude ni la date précise, ni la manière, ni même le lieu de sa mort. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que le chagrin de sa prison termina ses jours peu de temps après qu'il eut été enfermé. On lit dans une chronique que Théodore fut d'abord tenté de lui ôter la vie, ainsi qu'au cardinal; mais qu'il en fut détourné par le conseil de ses amis, qui lui représen-

tèrent qu'en les faisant mourir il s'attireroit une sanglante guerre, au lieu qu'en les retenant prisonniers, il se feroit craindre et du pape et des François. Les Vénitiens, arrêtés par les menaces des censures, firent avec Théodore une trève de cinq ans; et le cardinal, au sortir de sa prison, où la considération du pape lui avoit procuré un traitement doux et humain, continua son voyage à Constantinople. Il y réforma plusieurs abus. Geoffroi, prince d'Achaïe, et Othon, seigneur d'Athènes, accusés d'avoir envahi les biens des églises, et frappés d'excommunication par le patriarche, en avoient appelé au saint-siége. Le légat se déclara d'abord en leur faveur, et prévint Honorius, qui en écrivit au patriarche, et le menaça même de le déposer, s'il continuoit d'abuser de son autorité. Mais le pape, ayant ensuite reconnu qu'on l'avoit trompé, ainsi que le légat, et que ces seigneurs avoient été justement excommuniés, confirma la sentence du patriarche.

An. 1219.

Honor. epist. Acrop. c. 14, 18. Gregor. l. 1, c. 4. Ph. Mouskes. Alberic. chr. Monach. Altiss. Nangis chr. Doutrem. l. 5, c. 5. Du Cange, hist. l. 2, c. 28; l. 3, c. 1.

Pendant l'absence de Pierre, le gouvernement se trouvoit entre les mains de l'impératrice Yoland : il y demeura le peu de temps qu'elle lui survécut. Presque au moment de son arrivée, elle étoit accouchée d'un fils, qui fut nommé *Baudouin*, comme son oncle maternel. On ne sait rien de la régence de cette princesse, sinon qu'elle confirma l'alliance faite cinq ans auparavant avec Lascaris, et que, pour la resserrer par des nœuds plus étroits, elle lui donna en mariage Marie, la troisième de ses filles. Yoland mourut peu après, laissant de son mari onze enfans : quatre garçons; savoir, Philippe, comte de Namur; Robert, qui succéda à son père dans l'empire; Henri, qui fut marquis de Namur après son aîné; et Baudouin au berceau, qui succéda dans la suite à Robert son frère. Les sept filles furent Yoland, femme d'André, roi de Hongrie; Agnès, qui épousa Geoffroi, prince d'Achaïe; Marie, donnée en mariage à Lascaris; Marguerite à Henri,

comte de Vianden; Isabelle, en premières noces, à Gaucher, fils de Milon, comte de Bar-sur-Seine; et, en secondes noces, à Eudes de Montaigu; Sibylle, qui fut religieuse; et une septième, dont le nom est ignoré, qui épousa Raoul, seigneur d'Issoudun : postérité nombreuse, dont on ne raconte rien de plus mémorable que d'avoir survécu tout entière à ceux qui lui avoient donné le jour.

La succession à l'empire regardoit Philippe, l'aîné des fils du prince défunt. Comme il résidoit dans son comté de Namur, on lui députa une ambassade. En attendant son arrivée, les seigneurs assemblés déférèrent la régence à Conon de Béthune, que l'empereur Henri avoit coutume de laisser à la tête des conseils lorsqu'il étoit obligé de s'absenter de Constantinople. Cet illustre guerrier, reste précieux des héros de la conquête, aussi recommandable par sa conduite dans les affaires de l'état que par son habileté et par son courage dans la guerre, étoit peut-être le seul qui eût pu soutenir l'empire françois. Philippe, invité par les ambassadeurs à venir prendre possession de ses droits, préférant la jouissance assurée d'un domaine médiocre à un empire flottant et environné d'ennemis, s'excusa d'accepter la couronne : il leur offrit en sa place Robert, son frère puîné; et, sur l'avis du roi de France, Louis VIII, qu'ils consultèrent, ils emmenèrent avec eux ce jeune prince. Pendant ce temps-là il ne se passoit à Constantinople rien qui fût digne d'un gouverneur tel que Conon. Il n'eut à exercer que sa patience et son talent de concilier les esprits. Il s'étoit élevé de grands débats entre le clergé et la noblesse. Les ecclésiastiques, toujours mécontens des bornes dans lesquelles on avoit resserré leurs droits et leurs possessions au commencement de la conquête, faisoient sans cesse effort pour les étendre. Les nobles, enrichis des dépouilles de l'ancien clergé, cherchoient plutôt à les accroître qu'à en rien relâcher.

De là des chicanes, des contestations, des entreprises continuelles. On s'assembla de part et d'autre pour mettre fin à ces querelles. Le cardinal Jean Colonne, légat du saint-siége, présidoit au clergé; Conon étoit à la tête de la noblesse. On arrêta enfin des articles de conciliation, qui furent signés de part et d'autre. Il paroît que le clergé y remporta l'avantage, et qu'on y dérogea en quelque partie au règlement primitif. Il fut convenu que les églises cathédrales rentreroient en possession de tous les biens dont elles avoient joui sous le règne du premier Alexis Comnène.

L'année suivante se passa presque tout entière en apprêts pour le voyage de Robert. Dans les âmes languissantes et frivoles, le temps des préparatifs dévore celui des affaires. Il partit à la fin de l'année, accompagné des ambassadeurs de Constantinople. Il prit son chemin par l'Allemagne, et arriva en Hongrie, où il passa l'hiver dans les fêtes que lui donna André son beau-frère. Ce prince avoit une fille d'Yoland, sœur de Robert: il en fit alors le mariage avec le roi des Bulgares. C'étoit Jean Asan, fils du premier Asan, qui, conjointement avec Pierre son frère, avoit soulevé les Bulgares contre les Grecs. Les deux frères ayant régné ensemble, Pierre, qui ne survécut que peu de temps, avoit eu pour successeur son troisième frère Joannice. Quoique Asan eût laissé un fils, cependant, comme il étoit encore en bas âge, et que le nouveau royaume, pour se soutenir contre les Grecs, avoit besoin d'un maître plein de vigueur, les Bulgares avoient préféré Joannice, égal en valeur à ses deux frères. Après la mort de ce dernier, qui ne laissoit point de fils, la couronne appartenoit à Jean Asan, unique rejeton mâle de cette courageuse famille. Phrorilas, qui n'y tenoit que par sa mère, sœur des trois frères, s'en empara; et Jean, alors âgé de quinze ou seize ans, se sauva chez les Russes, où il trouva non-seulement un asile, mais

An. 1220.
Acrop. c. 20.
Ph. Mouskes.
Danduli chron.
Sabell. l. 8.
Du Cange, hist. l. 3, c. 2.

encore un puissant secours pour recouvrer l'héritage de son père et de ses oncles. Il rentra en Bulgarie à la tête d'une armée, et défit l'usurpateur, qui se renferma dans Ternove. C'étoit une place imprenable, s'il étoit rien qui pût résister à une constante opiniâtreté. Ce ne fut qu'après sept ans de siége que Phrorilas fut forcé de se rendre. Asan lui fit crever les yeux. Par son mariage il devenoit allié du nouvel empereur.

An. 1221.

Honor. epist. Danduli chron. Alberic. chr. Sabell. l. 8. Raynald. Du Cange, hist. l. 3, c. 2, 3. Fleury, hist. ecclés. l. 78, art. 50.

Robert, enfin arrivé à Constantinople, fut couronné le 25 mars par les mains du patriarche Mathieu, qui venoit de succéder à Gervais. Après la mort de Gervais, le clergé, aussi peu d'accord sur l'élection du successeur qu'il l'avoit été dans les deux élections précédentes, avoit tenu la même conduite. Après beaucoup de contestations, il s'en étoit rapporté au pape, qui avoit nommé Mathieu, alors évêque d'*Equilium*, dans l'état de Venise. Le pape n'avoit pas été content de Gervais, trop hardi à entreprendre sur son autorité. Il ne le fut pas davantage de Mathieu, dont la vie dissipée, la négligence de ses devoirs, le peu d'égards aux ordres du pape et aux droits du saint-siége, lui attirèrent de vifs reproches. Honorius alla jusqu'à le menacer de déposition. L'humanité doit savoir gré à Honorius de sa douceur évangélique à l'égard des brebis égarées. Le cardinal légat lui représentant que l'obstination des Grecs ne pourroit être vaincue, si l'on n'armoit contre eux le bras séculier, il l'exhorta à n'employer pour le maintien et la propagation de la foi que les armes par lesquelles elle s'est établie, la prière, l'instruction, le bon exemple et la patience. La charité de ce bon pape ne dégénéroit pas cependant en foiblesse. Il faisoit usage des armes spirituelles ; et dans la suite Robert implorant son secours contre les schismatiques, qui lui suscitoient beaucoup d'embarras, il lança contre eux des anathèmes, accorda à ceux qui défendoient l'empereur les mêmes indulgences que pour l'expédition de la Terre-sainte,

exhorta par ses lettres les seigneurs et les magistrats de Constantinople à servir fidèlement l'empereur, et à demeurer unis entre eux et opposés aux réfractaires. Cette même année mourut aussi le patriarche grec, Manuel Charitopule; il eut pour successeur Germain II, dit Nauplius, qui siégea dix-neuf ans.

Le nouveau prince paroissoit lui-même très-disposé à maintenir la tranquillité dans l'état, et à la rétablir dans l'Eglise. Il assembla les barons françois et vénitiens, s'instruisit de l'état des affaires et des forces de l'empire; il ratifia tout ce qui avoit été fait par le régent, dont les sages conseils auroient pu guider son peu d'expérience, si la mort de Conon ne lui eût enlevé cet appui dès le commencement de son règne. Les traités faits avec les Vénitiens furent renouvelés. Dans l'état où se trouvoit alors en Orient la puissance françoise, qui s'affoiblissoit de jour en jour sans recevoir aucun renfort d'Occident, les Vénitiens étoient la principale ressource, et presque la seule espérance de l'empire: aussi les combloit-on de faveurs. Le patriarche de Constantinople, à la prière d'Angelo, patriarche de Grado, déclara toutes les églises vénitiennes dans l'étendue de son patriarchat exemptes de sa juridiction. Marin Michieli, bayle des Vénitiens à Constantinople, étoit le confident de l'empereur, qui ne parloit jamais du doge de Venise sans lui donner le titre de son cher collègue et de l'ami de l'empire. L'accord que le régent, de concert avec le légat, avoit ménagé entre les seigneurs et le clergé, n'avoit assoupi que pour peu de temps les contestations entre les deux ordres. Quelques seigneurs des plus puissans faisoient aux ecclésiastiques une guerre ouverte. Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, s'emparoit des églises, des abbayes et de leurs biens. Le légat, après plusieurs avertissemens, le trouvant opiniâtre, le frappa d'anathème, et mit ses états en interdit. Ce châtiment ne le rendit que plus furieux. Il exiloit

les clercs et les évêques, condamnoit à la prison ceux qui leur donnoient asile, profanoit les sanctuaires et les reliques des saints, accabloit de taxes les fermiers des églises, et les faisoit marquer au visage. Il avoit méprisé les censures du légat; le pape, armé de toutes les foudres de l'Eglise, tonna avec tant de force contre ce rebelle, qu'il en fut terrassé et rentra dans l'obéissance. L'empereur, qui n'auroit osé seul entreprendre de réprimer un seigneur de ce rang et de ce caractère, se voyant soutenu de la puissance spirituelle, mit à couvert les droits et les priviléges des églises par un édit qui les confirmoit; et Guillaume, marquis de Bondonice, régent du royaume de Thessalonique, fit publier une ordonnance semblable pour les états du jeune Démétrius.

Ph. Mouskes. Ægid. de Roya. Du Cange, l. 3, c. 3.

Robert ne désiroit que la paix; mais il se trouvoit entre deux redoutables ennemis. Théodore d'Epire, après avoir dissipé, par la protection du pape, la ligue formée contre lui, avoit repris les armes; et Lascaris, malgré son alliance avec la famille impériale, attaquoit l'empire en Asie. C'étoit même cette alliance qui lui fournissoit un prétexte de guerre. Ce prince, après la mort d'Anne, fille de l'empereur Alexis, avoit pris pour femme Philippa, fille de Rupin, prince d'Arménie, et en avoit eu un fils nommé Constant. Mais, l'ayant bientôt répudiée, il avoit épousé en troisièmes noces Marie, sœur de Robert. La mort de l'empereur Pierre de Courtenai; celle de l'impératrice Yoland; l'incertitude, et ensuite l'absence du successeur, lui avoient paru autant d'occasions favorables pour faire de nouvelles conquêtes sur l'empire. Il avoit pris les armes pour soutenir les droits de sa femme, qui, étant fille du dernier empereur, devoit, disoit-il, en être héritière pour sa part. Il sentoit bien sans doute la foiblesse d'une prétention si peu fondée; mais son humeur ambitieuse et guerrière n'avoit besoin que d'une ombre de raison. Conon avoit déjà fait passer en Asie plusieurs barons

avec leurs troupes, à la tête desquels Girard de La Truie faisoit fonction de général. La campagne étoit ouverte, et les hostilités commençoient de part et d'autre, lorsque ces seigneurs, apprenant l'arrivée du nouvel empereur à Constantinople, laissèrent leurs troupes en Asie sous le commandement de leurs lieutenans, et repassèrent le Bosphore, pour lui présenter leurs hommages et assister à son couronnement. Robert, voulant se délivrer de l'un des deux ennemis qu'il avoit à combattre, aima mieux traiter avec Lascaris, son beau-frère, et d'ailleurs moins acharné contre les François, et moins perfide que Théodore d'Epire. Il lui envoya donc Girard de La Truie et Thierri de Valincourt. Ces ambassadeurs, appuyés du crédit de l'impératrice Marie de Courtenai, conclurent un traité de paix par lequel Robert rendoit à Lascaris un de ses frères, détenu prisonnier, et Lascaris mettoit en liberté tous les François qu'il avoit pris en diverses rencontres.

Dans le cours de cette négociation, Lascaris avoit reconnu le caractère doux et facile de Robert. Il étoit déjà son beau-frère; il voulut en faire son gendre, espérant que la qualité de beau-père lui donneroit quelque avantage pour le gouverner. Il lui restoit trois filles d'Anne sa première femme; Irène, veuve d'Andronic Paléologue, avoit épousé en secondes noces Jean Ducas Vatace, protovestiaire; Marie étoit femme de Béla, fils d'André, roi de Hongrie; Lascaris offrit à Robert la troisième, nommée Eudoxie : et ce mariage ne trouva d'opposition que dans le patriarche grec Manuel, qui vivoit encore au commencement de cette négociation, et dans Germain, son successeur. Ils prétendoient que cette alliance étoit contraire aux lois de l'Eglise, et que les qualités de beau-père et de beau-frère étoient absolument incompatibles. En effet, les lois de l'église grecque resserroient, beaucoup plus que l'église latine, la liberté des mariages. Ces empêchemens canoniques n'étoient

AN. 1222.
Acrop. c. 15, 18.
Gregor. l. 2. *c.* 1.
Doutrem. l. 5, *c.* 5.
Du Cange, hist. l. 3, *c.* 3.

pas capables de gêner la politique de Lascaris. Il étoit sur le point de faire partir sa fille pour Constantinople malgré le patriarche, lorsque la mort vint subitement renverser ses projets. Il approchoit de cinquante ans. Il en avoit régné dix-huit, en comptant de la prise de Constantinople; mais les deux premières années il s'étoit contenté du titre modeste de despote. Il fut enterré à Nicée, dans le monastère d'Hyacinthe, où sa femme Anne et son beau-père Alexis avoient déjà leur sépulture. Ce fut sans contredit un grand prince, capable, par les efforts de son courage, et par les ressorts de sa politique, d'arrêter au milieu de son cours le torrent qui venoit submerger la Grèce; et la nation lui fut redevable de n'avoir pas été anéantie par la conquête. On lui reproche quelques défauts : trop de promptitude à la colère, trop de penchant à l'amour, de précipitation dans les entreprises, de profusion dans ses libéralités. Mais il est des vices heureux dans certaines conjonctures, ainsi que des poisons dans certaines maladies. La témérité et l'excès de générosité dans Lascaris contribuèrent à ses succès. Outre ses trois filles, dont je viens de parler, Albéric lui en donne une quatrième, mariée au duc d'Autriche. Il avoit encore eu d'Anne deux fils, qui moururent en bas-âge, et de Philippe d'Arménie un fils nommé Constans, âgé de huit ans au temps de la mort de son père, et dont l'histoire ne parle plus. Marie, dernière femme de Lascaris, mourut peu de temps après lui sans avoir eu d'enfans.

Acrop. c. 14. Gregor. l. 2, c. 1. Raynald. Du Cange, hist. l. 3, c. 4; l. 5, c. 6. Idem, fam. byz. p. 222.

Théodore Lascaris laissoit quatres frères, Alexis, Jean, Manuel, et Michel. Jean Ducas Vatace, mari d'Irène, sa fille aînée, leur fut préféré, comme il le méritoit par le droit de sa femme et par ses éminentes qualités. C'étoit un génie du premier ordre, qui joignoit à une valeur héroïque une prudence consommée. Grand homme d'état et grand homme de guerre, mesuré dans ses conseils, actif dans l'exécution, sans pré-

cipitation comme sans négligence, il apercevoit avec justesse dans les affaires le point de maturité qu'il savoit préparer avec patience et saisir avec promptitude. Marchant d'un pas assuré dans ses entreprises, il en avoit prévu toutes les difficultés, et le moyen de les vaincre; et l'on peut dire que la Providence, qui vouloit affliger la Grèce sans la détruire encore, lui ménagea dans ses deux premiers princes les ressources nécessaires pour se conserver. Il falloit d'abord de l'audace pour brusquer la fougue françoise; elle se trouva dans Théodore Lascaris. Vatace apporta la prudence et une vigueur soutenue propre à donner au nouvel empire grec une assiette ferme et solide. Il étoit originaire de Didymotique. Le nom de Ducas fait conjecturer que, s'il n'étoit pas de cette illustre famille, au moins il y tenoit par les femmes; car, selon la remarque de M. Du Cange, c'étoit alors l'usage des Grecs de joindre à leurs noms paternels ceux des grandes familles dont ils sortoient par descendance féminine. Irène Ducas, femme du premier Alexis Comnène, avoit fait passer son nom dans tous les descendans de son mariage. Or, Théodore Vatace, qui paroît avoir été le trisaïeul de Jean, avoit reçu pour femme une sœur de l'empereur Manuel, petit-fils d'Alexis, en récompense de ses services, et c'étoit par ce mariage que le nom de Ducas étoit entré dans la maison des Vataces.

Le couronnement de Vatace causa beaucoup de joie aux Grecs, qui connoissoient ses talens supérieurs; mais il alluma une jalousie mortelle dans les frères de Lascaris. Les deux cadets, d'un caractère plus doux, dévorèrent leur chagrin et demeurèrent à la suite du nouveau prince. Mais Alexis et Isaac, ne pouvant souffrir pour maître un homme qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux, prirent le parti de quitter la cour, et se retirèrent secrètement à Constantinople, auprès de l'empereur françois, auquel ils inspirèrent leurs

Acrop. c. 22, 47. Gregor. l. 2, c. 1. Raynald. Du Cange, hist. l. 3, c 4. Idem, fam. byz. p. 218.

sentimens de haine et de mépris. Ils avoient tenté d'enlever avec eux leur nièce Eudoxie pour la mettre entre les mains de Robert, à qui elle avoit été promise. Mais Vatace rompit leurs mesures et retint la princesse. Il consentit dans la suite à son mariage avec un seigneur françois, qui ne pouvoit lui donner d'ombrage. Ce fut Anseau de Cahieu, régent de l'empire françois après la mort de Jean de Brienne.

Honor. epist.
Acrop. c. 21.
Gregor. l. 2, *c.* 2.
Pachym. l. 1, *c.* 30; *l.* 2, *c.* 26.
Du Cange, hist. l. 3, *c.* 5.
Idem, fam. p. 207.
Raynald.

L'animosité des deux princes fugitifs se communiquoit à l'empereur françois, et le disposoit à la guerre contre Vatace. Mais un ennemi plus voisin lui donnoit de plus vives inquiétudes. Dès que Théodore d'Epire eut détourné l'orage dont il étoit menacé du côté de l'Occident, oubliant aussitôt ce qu'il devoit au pape, et le traité qu'il venoit de conclure avec les Vénitiens, il recommença ses hostilités; et, n'épargnant ni l'empire, ni les Vénitiens, ni le royaume de Thessalonique, il porta ses armes de toutes parts. Tout étoit en alarme. Le jeune Démétrius, tremblant pour sa personne, et mal conseillé, quitta Thessalonique, qu'il auroit dû défendre, pour aller demander des secours en Italie. Robert implora la protection du pape. Le pape écrivit à Robert pour le rassurer; aux barons, pour les exhorter à la concorde, et à Théodore pour l'engager à la paix. Sa lettre à ce dernier prince, datée du 26 octobre, mérite d'être rapportée : c'est un modèle de réprimande pleine de force, mais tempérée par une charité vraiment pastorale.

« Quoique vous nous ayez fait (dit-il) un sanglant « affront, à nous et à l'église romaine, en portant des « mains sacriléges sur un cardinal prêtre, le bon trai- « tement qu'il a reçu de vous dans sa captivité, et les « honneurs que vous lui avez rendus en le mettant en « liberté, affoibliroient le souvenir de votre injustice, « et l'effaceroient peut-être tout-à-fait, si vous com- « menciez à être juste. Nous nous sentions disposé à

« vous aimer, et nous ne nous occupions que de vos « intérêts spirituels et temporels. Pourquoi faut-il que « vous mettiez obstacle à nos desseins salutaires! Vous « savez que la concorde fait le bien et la force des états; « que la désunion les réduit en poussière. Des princes « divisés se ruinent l'un ou l'autre, et souvent tous les « deux. C'est dans cette vue que nous travaillons à ré- « tablir la bonne intelligence entre vous et notre très- « cher fils l'empereur de Constantinople. Cette paix « vous amènera le salut, le repos, l'honneur. Songez « aux dangers, aux malheurs, aux pertes irréparables « qu'entraîne une sanglante discorde, tant pour les « âmes que pour les corps. Vous êtes chrétien; vivez « en paix avec vos frères; inspirez-nous en votre faveur « des sentimens paternels. Que nous puissions vous em- « brasser comme faisant partie de notre famille, et « ne nous obligez pas de vous traiter comme étranger. »

Ces remontrances furent inutiles. Théodore, profitant de l'absence de Démétrius, s'empara de Thessalonique. Maître en peu de temps de tout le royaume, il prit le titre d'empereur; et, au refus du métropolitain de Thessalonique, il se fit couronner par l'archevêque d'Achride. Enflé de ce succès, il s'environna de toute la pompe impériale, et créa pour son service cette légion d'officiers qui peuploient de leur inutilité le palais des empereurs. Vatace, qui prétendoit avoir seul le droit de porter ce titre auguste, comme légitime successeur des princes grecs, ne vit pas sans jalousie cette usurpation. Mais, n'étant pas en état de porter la guerre en Thessalie, il offrit à Théodore de lui laisser en toute souveraineté le domaine des états dont il s'étoit emparé, à condition qu'il renonceroit au nom d'empereur: ce que le despote rejeta avec hauteur; en sorte qu'il se trouvoit alors dans l'empire d'Orient trois empereurs; Robert à Constantinople, Vatace à Nicée, Théodore à Thessalonique, sans compter Alexis Comnène, qui ré-

gnoit à Trébizonde avec la même autorité, et dont l'arrière-petit-fils s'arrogea le même titre sous le règne de Michel Paléologue.

An. 1223. Théodore triomphoit en Thessalie; et Démétrius, dépouillé de ses états, imploroit à Rome la miséricorde du pape. On se préparoit alors à une croisade, et le pape employoit tous ses efforts pour en faire tomber les premiers coups sur l'usurpateur. Il écrivit dans tous les royaumes pour engager les princes et les peuples à commencer par rétablir Démétrius, et à se ranger pour cet effet sous les étendards du marquis de Montferrat, qui armoit en faveur de son frère. Cette conquête, disoit-il, devoit faciliter celle de la Palestine en délivrant l'empire de Constantinople d'un ennemi qui l'empêchoit de prêter ses forces à cette sainte entreprise. C'est ainsi que l'expédition de la Terre-sainte servoit de prétexte à toutes les autres; et toutes les guerres devenoient des croisades. Le pape ouvroit ses trésors au marquis; il exhortoit les archevêques, les évêques, le clergé de Romanie à contribuer de la moitié de leurs revenus, sur le serment que donneroient les deux frères de restituer ces avances après le succès. Il n'épargnoit pas plus les anathèmes à Théodore que les indulgences aux croisés. Toute l'année se passa en ces divers mouvemens, tandis que l'empereur à Constantinople se préparoit à la guerre contre Vatace.

An. 1224. *Acrop. c. 22. Gregor. l, 2, c. 1. Ph. Mouskes. Alberic. chr. Du Cange, hist. l. 3, c. 6.*

A la nouvelle de la prise de Thessalonique, Robert, alarmé des rapides progrès de Théodore, avoit envoyé de ce côté-là un grand corps de troupes sous la conduite de Thierri de Valincourt et de Nicolas de Mainvaut, maréchal de Romanie. Ils mirent le siége devant la ville de Serres. Mais l'empereur avoit réservé ses plus grandes forces pour aller attaquer Vatace. La mort avoit enlevé à l'empire la plupart des héros de la conquête. Conon de Béthune, père et fils; Payen d'Orléans, Pierre de Bracheux, l'honneur des armes françoises,

ne vivoient plus, et n'avoient point laissé de successeurs. Le mérite militaire étant évanoui ou méconnu, l'intrigue fit les généraux. Robert mit à la tête de son armée les deux Lascaris, qui ne cessoient depuis deux ans de l'exciter à la guerre. Ces princes avoient plus d'animosité, mais beaucoup moins d'habileté et de courage que l'ennemi qu'ils alloient combattre. Ils passèrent l'Hellespont, et, ayant débarqué à Lampsaque, ils avancèrent dans le pays dont l'empereur Henri avoit fait la conquête. Vatace, qui ne se faisoit pas longtemps chercher, vint à leur rencontre devant Pémanène. Les deux armées se rangent en bataille; on se choque avec fureur; la victoire est opiniâtrément disputée; enfin la valeur françoise renverse les Grecs; la plupart prennent la fuite : tout étoit perdu pour eux, si Vatace n'eût arraché aux François la victoire qu'ils avoient entre les mains. Suivi des plus braves de ses officiers, il rallie les fuyards, leur fait tourner visage; et, marchant à leur tête, il sait si bien leur prêter son courage, que l'épouvante passe du côté des François. Les deux Lascaris sont pris; Macaire de Sainte-Ménehoud meurt avec cette valeur qui s'étoit signalée dans tant de combats; plusieurs autres chevaliers tombent sous les coups de Vatace. L'armée françoise est entièrement rompue et taillée en pièces. Cette bataille porta un coup mortel à l'empire françois, et releva le courage des Grecs, en leur apprenant qu'ils pouvoient vaincre ceux dont jusqu'alors ils pouvoient à peine soutenir les regards.

Il eût été digne de Vatace de faire grâce aux vaincus. La colère le rendit cruel. Il fit égorger les prisonniers; mais il se contenta de faire crever les yeux aux deux oncles de sa femme. Au bruit de cette défaite, la consternation se répandit parmi tous les François. Ceux qui assiégeoient Serres, déjà sur le point de la prendre, levèrent le siége; et, dans cette retraite, Théodore

d'Epire tomba sur eux, les mit en déroute, et fit prisonnier Thierri de Valincourt et Nicolas de Mainvaut. Vatace profita de sa victoire; il reprit toutes les places que l'empereur Henri avoit conquises en Asie. Elles étoient sans espérance de secours, et la plupart dégarnies de troupes et de vivres. Il se rendit maître de Pémanène, de Lentianes, de la Troade et de toute la côte d'Asie. Quelques villes attendirent le siége; il les força en peu de jours. Les incommodités de l'hiver n'arrêtèrent pas ses progrès. Il avoit déjà une flotte en mer; elle s'empara de Lesbos, et, sans donner à l'ennemi le temps de se reconnoître, elle descendit dans la Chersonèse, ravagea les environs de Gallipoli, de Madyte et les côtes de la Propontide.

Acrop. c. 24. Gregor. l. 2, c. 2. Alberic. chr. Godefrid. Monach. chron.

Tout annonçoit une nouvelle révolution. Andrinople appeloit le vainqueur, et lui demandoit des secours pour l'aider à secouer le joug des Latins. Il fit partir des troupes sous le commandement d'Isès, son grand-écuyer, et de Jean Camyze, qui, ayant passé l'Hellespont, marchèrent à Andrinople. Ils furent reçus avec joie des habitans, qui chassèrent les François et leur gouverneur. Le recouvrement d'une place si importante sembloit promettre à l'empereur grec que la Thrace entière alloit rentrer sous ses lois. Mais Théodore d'Epire, prompt à saisir les occasions de s'agrandir, s'empressoit à recueillir pour lui-même les fruits du succès de Vatace. Il étoit déjà maître de tout le pays à l'occident de l'Hèbre. Mosynople, Xanthia, Graziane, Macra, Didymotique, relevée de ses ruines, places ouvertes pour lors, ne lui avoient point résisté. Arrivé devant Andrinople, il trouva les généraux et les troupes de Vatace en possession de la ville. Les attaquer à force ouverte, c'eût été déclarer la guerre à l'empereur grec; ce qu'il ne croyoit pas conforme à ses intérêts. Il employa les sourdes pratiques, qui ne lui réussissoient pas moins que les armes. Ses émissaires secrets persuadèrent

aux habitans qu'ils gagneroient beaucoup à se donner à Théodore, et que ce prince, plus généreux que Vatace, récompenseroit leur confiance, en les comblant de biens et d'honneurs. Eblouis par ces promesses, ils signifièrent aux généraux de Vatace qu'ils eussent à sortir de la ville; et ceux-ci, hors d'état de tenir tête à un peuple nombreux, qui seroit secondé des forces de Théodore, consentirent à se retirer, à condition qu'il ne leur seroit fait aucun dommage, et qu'Isès, le plus qualifié des deux généraux, sortiroit par une porte opposée, pour n'être pas obligé de saluer Théodore. Mais Camyze ne put obtenir la même grâce; il lui fallut défiler avec ses troupes devant les Epirotes, prêts à entrer dans la ville dès qu'il en seroit dehors. Camyze se dédommagea de cette humiliation par l'affront qu'il fit à Théodore. Il passa devant lui sans descendre de cheval, et même sans le saluer : ce qui piqua si vivement ce prince fier, qui prétendoit être reconnu et honoré de tous comme empereur, qu'il s'emporta en injures contre Camyze, et leva le bâton pour le frapper. Vatace sut gré à Camyze d'avoir ainsi soutenu l'honneur de son maître; il l'en récompensa peu après par la charge de grand hétériarque, c'est-à-dire, commandant de la garde étrangère. Théodore, maître d'Andrinople, se trouva plus que jamais à portée d'inquiéter les François: il ravagea tout le pays de leur domaine, étendit ses courses jusqu'à Bizye, dont il pilla les dehors, et se montra aux portes de Constantinople, répandant partout la terreur. Robert envoya contre lui plusieurs détachemens, qui ne purent l'arrêter; et ce fut dans une de ces rencontres qu'Anseau de Cahieu, qui épousa dans la suite Eudoxie, cette fille de Lascaris auparavant destinée à Robert, reçut dans la gorge un coup de lance dont il demeura estropié.

Vatace, vainqueur dans la guerre, fut sur le point *Acrop. c. 23.*
de succomber à des ennemis domestiques. Andronic

Nestonge, son proche parent, forma le dessein de lui ôter la vie, et de se mettre la couronne sur la tête. Il fit entrer dans ce noir complot les principaux seigneurs de la cour, Isaac son frère, Phlamule hétériarque, Synadène Tarchaniote, beau-frère de Phlamule, Stasène, Macrène, et grand nombre d'autres, que Vatace avoit comblés de bienfaits. Il étoit à Lampsaque; une flotte françoise bloquoit le port où la sienne étoit rassemblée, et l'on étoit à la veille d'une bataille navale, lorsque la conjuration fut découverte. On peut soupçonner que les conjurés agissoient d'intelligence avec les ennemis, et qu'ils étoient maîtres de la flotte, puisque Vatace, en quittant Lampsaque pour se retirer dans une ville que l'histoire nomme *Achiroüs*, fit mettre le feu à ses vaisseaux. Les informations juridiques mirent au grand jour cette trame criminelle. Tous les coupables furent condamnés à mort; mais Vatace leur laissa la vie. Isaac eut les yeux crevés et le poing coupé : ce fut aussi le supplice de Macrène, convaincu d'avoir plusieurs fois tiré l'épée derrière l'empereur, à dessein de le tuer. On traita les autres avec plus d'indulgence : la plupart ne furent punis que de la prison, encore ne fut-elle pas perpétuelle. Ce fut en cette occasion que Camyse fut revêtu de la charge de Phlamule. Le traître Nestonge, auteur du complot, qui aspiroit à l'empire par un assassinat, fut la plus grande preuve de la clémence de son maître, et parut encore plus criminel lorsque Vatace se fut contenté de lui donner pour prison la citadelle de Magnésie. On dit même que le prince, ne pouvant oublier qu'il l'avoit aimé, pour lui donner un moyen de s'évader, ordonna qu'on lui permît de se promener librement. Nestonge ne manqua pas d'en profiter; il s'échappa de nuit, et s'enfuit chez les musulmans, où il passa le reste de ses jours. Cet attentat rendit l'empereur plus attentif à sa sûreté. Il cessa de donner à tout le monde un libre accès auprès de lui, comme il avoit fait jus-

qu'alors ; il prit des gardes pour veiller jour et nuit autour de sa personne. Mais sa garde la plus sûre étoit dans la vigilance de l'impératrice. Cette princesse, d'un esprit mâle, et d'une vertu qu'on n'eût osé soupçonner, avoit toujours les yeux ouverts, non-seulement sur l'intérieur du palais, mais même sur toutes les parties de l'empire. Soutenant avec dignité la grandeur impériale, elle savoit descendre sans bassesse à tous les détails des soins qui intéressoient son époux. La magnanimité de Vatace fit plus que n'avoit fait sa victoire; elle désarma ses ennemis. Les François, naturellement sensibles aux actions nobles et généreuses, ne voulant pas être en guerre avec un prince qui forçoit leur estime, recherchèrent son amitié. Ils lui cédèrent la forteresse de Péges, si long-temps disputée, et convinrent avec lui de le laisser en possession de tout le midi, se réservant seulement la presqu'île qui regarde Constantinople, depuis la pointe du golfe de Nicomédie jusqu'au Pont-Euxin. Cette paix se maintint entre les deux empereurs pendant tout le reste du règne de Robert, et jusqu'à la cinquième année de son successeur.

Aussitôt après la bataille de Pémanène, avant que cette paix fût conclue, Robert s'étoit adressé au pape, ressource ordinaire des empereurs françois. Il lui avoit envoyé des ambassadeurs pour l'instruire du fâcheux état de ses affaires, et pour lui demander un prompt secours. Le pape, qui travailloit depuis deux ans à former une ligue de tous les princes chrétiens pour recouvrer le royaume de Thessalonique, redoubla ses instances. Il sollicita vivement par ses lettres Blanche, reine de France, femme de Louis VIII, sur lequel le génie et la vertu de cette princesse avoient un grand crédit. Il lui représentoit quel déshonneur ce seroit pour son mari de laisser perdre sous son règne cette nouvelle France, conquise sous le règne de son père. Pendant que le pape se donnoit ces mouvemens, le marquis de Montferrat

AN. 1225.
Honor. epist.
Richard. de sancto Germano.
Raynald.
Du Cange, hist. l. 5, c. 8.

étoit en Thessalie. Dès l'année précédente, ce prince avoit mis sur pied une puissante armée pour rétablir son frère sur le trône de Thessalonique; et comme il se disposoit à partir, il avoit été arrêté par une longue maladie. Pendant ce temps-là, ses troupes s'étant dissipées, il avoit fallu faire de nouvelles levées : et ces contre-temps avoient été cause qu'il n'avoit pu se rendre à Brindes, d'où il ne devoit passer en Grèce qu'à la fin de l'année. La saison n'étant pas propre à l'embarquement, on fut obligé d'attendre au mois de mars de l'année suivante. Dès que le marquis fut en mer, le pape en donna avis à l'empereur Robert, l'exhortant à profiter de cette diversion pour recouvrer sur Vatace ce que Lascaris avoit enlevé; et ce fut alors que se donna la bataille de Pémanène, dont le succès ne répondit pas aux espérances du pape. L'entreprise du marquis ne fut pas plus heureuse. Nicolas, évêque de Rhége, l'accompagnoit en qualité de légat : les princes d'Athènes, d'Achaïe, de Nègrepont, avoient levé des troupes à la sollicitation du pape pour l'aller joindre en Thessalie. Mais la maladie qui avoit retardé son expédition revint encore la traverser, et Théodore n'eut pas besoin de le combattre. Il mourut au mois de septembre, laissant ses troupes sans chef, et son frère sans espérance. Les troupes, n'ayant nulle confiance en Démétrius, se séparèrent pour retourner en leur pays; et le jeune prince, en qui la capacité ne prévenoit pas les années, abandonna pour toujours le royaume que lui avoit laissé son père, et se retira en Italie. Il y passa tristement le reste de ses jours, et mourut à Melfes, en 1230, sans postérité.

Phil. Mouskes. Alberic. chr. Albert. Stad. chron. Godefrid. monat. chr.

Dans le même temps parut un de ces imposteurs qu'on a vus si souvent s'élever sur le théâtre du monde; phénomènes trompeurs qui, après une courte illusion, disparoissent, laissant encore l'impression d'erreur dans les esprits crédules. Le bruit se répandit en Flandre

que plusieurs seigneurs qui avoient suivi Baudouin en Grèce s'étoient dispersés après la bataille d'Andrinople, et qu'ils erroient sous l'habit de franciscains ou d'anachorètes. On disoit même que Baudouin, échappé de la défaite, avoit pris le froc, et qu'il demeuroit caché dans quelque solitude du Hainaut. On crut l'avoir trouvé dans la forêt de Glançon, près du bourg de Mortain. Un gentilhomme du voisinage, prévenu de l'opinion vulgaire, ayant rencontré un ermite chargé d'une besace, qui alloit à la quête, arrêta les yeux sur lui. Il voit un personnage d'un air noble et bien fait de taille. Il le soupçonne homme de naissance, et lui demande son nom, son pays, sa famille. Il prend ses réponses pour un déguisement, et veut absolument que le mendiant soit un seigneur qui revient de Grèce. L'autre a beau protester que non, et se retirer à son ermitage, la nouvelle s'accrédite dans le pays: on ne doute pas que ce ne soit un des seigneurs de la croisade. On va le visiter en foule; on le questionne cent fois; on fait passer en revue dans les conversations le nom de tous les seigneurs croisés, pour voir si, en s'entendant nommer, quelque changement dans sa contenance ne trahira pas son secret. L'anachorète rit de leur curiosité opiniâtre. *Mais ne seriez-vous pas Baudouin lui-même?* dit un idiot de la compagnie. A une question si extravagante l'ermite change de couleur, et ne sait quelle posture tenir. Il proteste en bégayant qu'il n'est ni empereur ni comte, mais un pauvre homme, fils d'un paysan aussi pauvre que lui. On s'obstine à croire qu'il est Baudouin; on lui trouve une parfaite ressemblance, quoiqu'il soit d'un demi-pied plus petit, et qu'il parle fort mal françois, que Baudouin parloit mieux que personne. Mais la vieillesse avoit sans doute raccourci sa taille, et un long séjour parmi des barbares lui avoit fait oublier sa langue maternelle. On publie donc de toutes parts que Baudouin est retrouvé.

Monac. sancti Juliani Turon. chr.
Chr. Flandr. c. 18.
Jacques de Guise, t. 3, *c.* 154 *et seq.*
Ægidius de Roya, chr.
Autarium Aquicinct.
Matth. Paris
Matth. de Westminst.
Sancti Anton. chron.
Paul. Emil.
Bzovius.
Doutrem. l. 4, *c.* 17.
Du Cange, hist. l. 3, *c.* 9.

Quelques-uns des premiers de la noblesse, autrefois courtisans de Baudouin, maintenant sujets de Jeanne sa fille, mais mécontens d'obéir à une femme, persuadent à l'ermite de prendre le personnage de Baudouin; *qu'il seroit facile d'accréditer ce mensonge; que bien des gens souhaitoient que ce fût une vérité, et qu'il ne pourroit être démenti, les uns n'ayant jamais vu Baudouin, les autres s'imaginant qu'une longue suite de disgrâces devoit avoir altéré son visage.* Ce misérable se prête enfin à l'imposture. On l'instruit de tout ce qu'il falloit savoir pour bien jouer son rôle. Enfin il monte sur la scène le Jeudi-saint, et déclare devant un grand peuple *qu'il est leur comte Baudouin; que, désespéré de la défaite d'Andrinople, il a renoncé à l'empire, et s'est déterminé à un déguisement perpétuel; mais qu'enfin, ne pouvant tenir contre les importunités de ses trop fidèles sujets, il jette le masque, et se rend à lui-même et à sa patrie.*

On le conduit à Mortain. On pleure de joie et de compassion; on ne parle d'autre chose à Tournai, à Valenciennes. On accourt de toute la Flandre pour lui faire la cour; chacun lui offre ses services. Le duc de Brabant vient en personne lui rendre hommage comme à son seigneur. On lui fait une entrée royale à Lille, à Courtrai. Gand, Bruges, Valenciennes, se passionnent pour lui; c'est chez eux un crime de félonie de ne le pas reconnoître. Le jour de la Pentecôte, il prend la couronne, convoque les états, fait dix chevaliers, rend des édits, scelle des grâces, confère des fiefs; enfin il remplit toutes les fonctions d'un souverain. Tout est en agitation : les partisans du prétendu comte, et ceux de la comtesse Jeanne se font une guerre ouverte; on prend, on reprend des villes et des châteaux. La comtesse se trouve en grand danger. Elle conçut qu'il falloit ici plus d'adresse que de force. Elle étoit alors au Quesnoi, où Louis VIII, instruit de son embarras, lui

avoit envoyé pour conseil Mathieu de Montmorenci, Michel de Harmes et Thomas de Lamprenesse. Elle députe à l'imposteur, comme à son père retrouvé, et le prie de vouloir bien venir la voir au Quesnoi pour se faire reconnoître par elle et par toute sa cour; *qu'elle se dépouillera avec joie de la souveraineté pour la remettre à son père.* L'imposteur n'eut garde de s'exposer à cet examen : sous prétexte de craindre le poison, il refusa l'entrevue. La plupart des villes se soumettent au nouveau comte, et Jeanne se voit à la veille d'être abandonnée de toutes. Un franciscain de Valenciennes, qui avoit servi sous Baudouin, va trouver la princesse; il la rassure, et lui raconte, en présence de toute sa cour, les aventures de Baudouin, dont il avoit été témoin lui-même. S'étant joint aux dix-huit autres, qui tous avoient assisté à la bataille d'Andrinople, ils vont ensemble trouver l'évêque de Senlis, qui les présente au roi, auquel ils protestent avec serment que Baudouin n'est plus, et que celui-ci n'est qu'un fourbe.

Louis, pour le démasquer, l'invita à venir à Péronne; il feignoit un grand désir de le voir et de l'embrasser. Le fourbe, craignant que, s'il refusoit de se montrer, on n'entrât en soupçon, se rendit à Péronne le 29 juin, accompagné d'un nombreux cortége de gentilshommes de Flandre et de Hainaut. Il alloit ordinairement en litière, habillé à la grecque d'une longue tunique et d'un manteau de pourpre. Sa litière étoit toujours précédée d'une croix, selon l'usage des empereurs de Constantinople. Ce fut dans cet équipage qu'il se présenta au roi, affectant un air de dignité qui ne trompa pas les plus fins de la cour. Après les civilités ordinaires, il commença par se plaindre amèrement de ses filles, *assez dénaturées*, disoit-il, *pour sacrifier à l'intérêt et à l'ambition un père infortuné qu'elles traitoient d'imposteur; que*, *pour lui*, *il avoit résolu de vivre inconnu; mais que la Providence l'avoit démas-*

qué malgré lui ; qu'il se repentoit de n'être pas demeuré caché entre les rochers du mont Hémus, au lieu de revenir en Flandre, où il trouvoit dans sa famille des cœurs plus barbares que les Bulgares et les Valaques. Le roi lui répondit avec douceur *qu'il ne devoit pas s'en prendre à ses filles ; qu'elles étoient très-disposées à le reconnoître pour leur père, s'il pouvoit leur prouver qu'il le fût ; mais que la chose étoit assez importante pour être examinée avec soin :* et comme le fourbe débitoit avec confiance la fable qu'on lui avoit composée, le roi le fit interroger par l'évêque de Beauvais sur plusieurs actions de Baudouin, à quoi il répondit pertinemment. Il lui fit ensuite lui-même trois questions, auxquelles, non-seulement Baudouin, mais quiconque auroit été de sa cour, auroit pu aisément satisfaire. La première étoit, *en quel lieu il avoit prêté foi et hommage à Philippe-Auguste pour le comté de Flandre?* La seconde, *par qui et en quel lieu il avoit été armé chevalier?* La troisième, *en quelle ville, en quelle maison, et quel jour il avoit épousé Marie de Champagne?* Tout cela s'étoit passé en public; mais le fourbe n'étoit pas préparé sur ces questions. Il demanda jusqu'au lendemain pour se rappeler au juste ces circonstances, dont ses longs travaux et ses malheurs avoient obscurci le souvenir. Il n'en falloit pas davantage pour le convaincre. Néanmoins, pour ne laisser au peuple aucun scrupule, on lui accorda le délai qu'il demandoit ; mais dès la nuit suivante, ayant recueilli tout ce qu'il avoit d'argent, il se déroba de Péronne, et, ayant changé d'habit, il s'enfuit en Bourgogne, où il se tint caché.

Le roi fit crier par toute la France grande récompense pour qui le découvriroit; peine de mort pour quiconque lui donneroit retraite. Il se trahit lui-même quelque temps après. Il s'étoit retiré dans un village nommé Rougemont ; et comme il y faisoit plus de dépense que n'en pouvoit faire un homme tel qu'il se

disoit, Erard de Châtenai, seigneur du lieu, en conçut du soupçon, comme d'un voleur ou d'un sorcier, et le fit mettre en prison. On alloit lui donner la question pour tirer de sa bouche quelles étoient ses ressources; il n'attendit pas la torture, et avoua *qu'il étoit Bertrand, dit de Raïz, à cause du lieu de sa naissance; que son père, qui se nommoit Pierre Cordel, étoit vassal de Clairembaut de Capes; qu'il avoit été d'abord ménétrier, puis comédien, enfin ermite; qu'il s'étoit laissé engager par de mauvais conseils à se faire passer pour Baudouin.* Erard le fit conduire au roi avec cette information, et le roi le fit remettre entre les mains de la comtesse. On le promena sur un âne au travers de plusieurs villes de Flandre, où il confessa publiquement son imposture; ensuite de quoi il fut pendu à Lille. Il y eut cependant des gens d'une crédulité opiniâtre qui ne furent pas détrompés par ses propres aveux; et son supplice même fut pour le vulgaire insensé une preuve d'innocence. Quoique Jeanne eût envoyé exprès en Grèce pour vérifier la mort de son père, tous ces éclaircissemens n'ont pas empêché Mathieu Paris de débiter à ce sujet une fable absurde, et contraire à la vraisemblance. Il est même des historiens très-graves, tels que Mathieu de Westminster et Albert de Stade, qui ont donné plus de crédit aux soupçons vagues et incertains de la multitude qu'aux preuves et aux informations les plus authentiques.

Constantinople étoit en paix. La mort du patriarche Mathieu causa dans l'Eglise le même trouble qu'y avoit fait naître son élection. Une partie du clergé nommoit Milès de Nanteuil, évêque de Beauvais, recommandable par sa vertu; une autre le rejetoit. Il fallut encore s'en rapporter au pape. Honorius, de l'avis des cardinaux, choisit Jean d'Abbeville, archevêque de Besançon; mais ce prélat, observateur rigide des anciens canons, refusa de quitter son siége pour passer à une autre église.

AN. 1226.
Honor. epist. Alberic. chr. Du Cange, hist. l. 3, c. 10. Fleury, hist. ecclés. l. 79, art. 23; l. 80, art. 10. L'art de vérif. les dates, 2.e édit. p. 298.

Honorius étant mort dans cet intervalle, Grégoire IX, qui lui succéda, ne trouva pas l'année suivante le même scrupule dans Simon, archevêque de Tyr. Il accepta le patriarchat, qu'il géra jusqu'à sa mort, en 1233.

AN. 1227.

Phil. Mouskes.
Sanut. l. 2, part. 4, c. 28.
Jacques de Guise.
Alberic. chr.
Sabell. l. 8.
Bzovius.
Doutrem. l. 5, c. 5.
Du Cange, hist. l. 3, c. 11, 12.

Robert, tranquille du côté de Vatace, songeoit à reconquérir le royaume de Thessalonique. Mais, contre un ennemi tel que Théodore d'Epire, qui s'étoit rendu plus puissant que les empereurs de Constantinople, il avoit besoin de secours étrangers. Il députa donc en France le châtelain d'Arras, qui obtint de Louis la promesse d'envoyer deux ou trois cents chevaliers au service de l'empereur; et le nouveau pape lui permit de lever des sommes d'argent sur les églises. Mais une passion malheureuse rendit inutiles ces préparatifs de guerre. Robert n'avoit point encore de femme légitime: son goût pour la volupté s'égaroit en amours de fantaisie. Il se laissa prendre d'une violente passion pour une jeune demoiselle françoise, fille de Baudouin de Neuville, chevalier du pays d'Artois, qui s'étoit signalé à la suite ds Baudouin. Il étoit mort depuis la conquête, et sa veuve venoit de fiancer sa fille à un seigneur de la province de Bourgogne. Robert, qui dans la souveraineté ne connoissoit guère d'autre puissance que celle de satisfaire ses désirs, résolut de se rendre maître de cette beauté. Il s'adresse à la mère; et cette femme, éblouie de la pourpre impériale, ne dispute l'honneur de sa parole qu'autant qu'il falloit pour donner du prix à sa complaisance. Elle passe avec sa fille dans le palais de l'empereur, soit après un mariage dans les formes, comme le disent quelques auteurs, soit, selon d'autres, sur une espérance qui meurt presque toujours avant que de s'accomplir.

La vie molle et déréglée de Robert le faisoit mépriser de ses sujets; cette violence le rendit odieux. Le cœur déchiré par un affront si sensible, le seigneur bourguignon passa des tendresses de l'amour à l'excès de la

fureur. Il jura de tirer la plus terrible vengeance, et de la mère, et de la fille, et du tyran suborneur. Il communique son dessein et sa rage à ses parens, à ses vassaux, à ses amis, qui étoient en grand nombre; et tous ensemble à main armée forcent pendant la nuit les portes du palais; la garde étoit trop foible pour leur résister. Ils se saisissent de la mère et de la fille, traînent la mère hors du palais, et la jettent dans un bateau, d'où on la précipite dans le Bosphore. Ils coupent le nez et les lèvres à la fille; et ces lions furieux la laissent dans cet état horrible, l'abandonnant avec insulte, comme une proie sanglante, à son ravisseur. Ils se retirent ensuite, sans chercher le prince timide, qui, au premier bruit de l'émeute, s'étoit sauvé tout tremblant dans le réduit le plus caché du palais.

Une atrocité si inouïe devoit soulever tout l'empire An. 1228.
contre les meurtriers; mais l'empereur en étant lui-même la cause et la victime, on détesta le forfait sans en poursuivre la punition. Il n'osa lui-même se venger, la plupart des seigneurs ayant part à la conspiration; et dans Robert, le désespoir même n'étoit pas capable d'une action de vigueur. Il prit le parti de sortir de Constantinople, et s'embarqua pour l'Italie. Ce voluptueux imbécille alla se plaindre au pape de ses propres sujets, et implorer son autorité. Grégoire le reçut avec compassion; et, après l'avoir consolé de la perte de son honneur, il lui persuada de retourner à Constantinople pour le réparer, s'il étoit possible, par une conduite plus digne d'un souverain. Pendant son retour, comme il passoit par l'Achaïe, une maladie violente, causée par le chagrin et par la confusion, le conduisit bientôt à la mort; et c'étoit le dénouement le plus heureux d'une si horrible tragédie. Il avoit régné sept ans depuis son couronnement. On ignore l'année de sa naissance; mais il y a apparence qu'il n'atteignit pas sa trentième année. Prince sans mérite, dont la foiblesse d'esprit et

la bassesse de courage perdit tous les fruits de la valeur de ses deux prédécesseurs, et énerva tellement l'empire, que pour le relever il eût été besoin d'un héros, que le ciel n'accorda pas aux François.

Acrop. c. 27. Sanut. l. 2, part. 4, c. 28. Danduli chron. Du Cange, hist. l. 3, c. 13.

Par la mort de Robert, la couronne tomboit sur la tête d'un enfant de dix à onze ans: c'étoit Baudouin son frère, né à Constantinople de leur mère Yoland, pendant la prison, et peut-être après la mort de leur père Pierre de Courtenai. A un chef si foible il falloit un gouverneur qu'on pût opposer d'un côté à Vatace, dont les engagemens pris avec Robert se rompoient par la mort de ce prince; de l'autre, à Théodore d'Epire, dont l'humeur guerrière venoit d'être réveillée par les préparatifs que Robert faisoit pour l'attaquer. Mais ce qui augmentoit l'embarras, c'est qu'il ne se trouvoit plus dans l'empire de seigneur tel que Conon de Béthune, assez distingué au-dessus des autres par sa sagesse et par son courage pour soutenir le poids d'une minorité orageuse sans donner de jalousie. Dans de si fâcheuses conjonctures, les barons cherchèrent un appui au-dehors, et jetèrent les yeux sur Asan, roi des Bulgares, prince puissant et belliqueux. Pour l'intéresser à la conservation du jeune empereur et de l'empire, on lui proposa le mariage de sa fille avec Baudouin. Le Bulgare donna les mains avec joie à ce projet, qui lui apportoit à la fois beaucoup d'honneur et de grandes espérances. C'étoit lui ouvrir la voie et lui donner de nouvelles forces pour aller en Asie attaquer Vatace et les Grecs, anciens ennemis des Bulgares. Le traité fut conclu. Asan s'engageoit à recouvrer à ses dépens et à rendre à l'empire françois tout ce que Michel d'Epire et son successeur Théodore lui avoient enlevé. L'événement auroit fait voir si Asan auroit mieux aimé être le protecteur que le maître de l'empire, et s'il auroit préféré à ses propres intérêts ceux de sa fille et de son gendre; mais la conjoncture ne l'exposa pas à une ten-

tation si délicate pour un prince ambitieux. Les seigneurs qui avoient traité si outrageusement le défunt empereur, craignant la vengeance de son frère, s'il acquéroit un si puissant appui, inspirèrent tant de défiance contre Asan, et crièrent si haut qu'on alloit livrer le prince et l'empire à une nation naturellement ennemie et toujours infidèle, que la négociation fut désavouée par le conseil, et le traité rompu. On résolut de ne confier qu'au sang françois la défense de l'état et la tutelle du prince.

La renommée de Jean de Brienne réunit tous les suffrages en sa faveur. Il étoit comte de la Marche, frère de ce Gautier de Brienne dont nous avons parlé au commencement de la cinquième croisade. Philippe-Auguste, à la prière des barons, l'avoit envoyé en Palestine, où il avoit épousé Marie, héritière du royaume de Jérusalem, qui ne consistoit plus que dans la ville d'Acre et dans celle de Tyr. Il avoit eu quelques succès, tant en Palestine qu'en Egypte; mais, dépouillé de ses états par son gendre Frédéric II, empereur d'Allemagne, qui, ayant passé en Palestine, avoit pris le titre de roi de Jérusalem, il s'étoit retiré auprès de Grégoire IX; et ce pape lui avoit donné le commandement de ses armées contre ce même Frédéric, auquel il faisoit la guerre dans le royaume de Naples. Ce prince, âgé pour lors de plus de quatre-vingts ans, sembloit avoir conservé toute la force de son corps et de son esprit. Il étoit d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire et bien proportionnée: mais ce qui le faisoit rechercher à bien plus juste titre pour le gouvernement de l'empire, c'étoit sa réputation de probité, de prudence et de valeur. La première démarche des barons de Constantinople fut de députer au pape. Brienne étoit alors à son service: et le respect dû au saint père, joint au grand intérêt qu'on avoit de ménager sa bienveillance, ne permettoit pas de rien faire en cette rencontre sans son consentement.

AN. 1229.
Acrop. c. 27.
Gregor. ep.
Sanut. l. 2, part. 4, c. 28.
Cornut. de suscept. coron. spin.
Richard. de sancto Germano.
Danduli chr.
Bzovius.
Raynald.
Doutrem. l. 5, c. 5.
Du Cange, hist. l. 3, c. 14, 15.
L'art de vérif. les dates, 2e. édit. p. 386.

Les ambassadeurs lui représentèrent *que le bas âge de leur maître avoit besoin d'un guide éclairé, et l'empire d'un chef assez vaillant et assez habile pour le défendre contre les ennemis dont il étoit environné; que sa sainteté connoissoit mieux que personne à quel point ces qualités se réunissoient dans Brienne; qu'il avoit une fille dont le mariage avec le jeune empereur attacheroit les deux princes l'un à l'autre par un lien indissoluble, et qu'à l'abri de cette heureuse alliance et de la protection du saint-siége, l'empire jouiroit d'un repos tranquille au-dedans, et n'auroit rien à craindre au-dehors des Grecs ni des Bulgares.*

Le pape approuva des raisons si plausibles. Il fit venir Brienne à Riéti, où le prince et les ambassadeurs convinrent, par un traité solennel, *que le mariage de Baudouin et de Marie, fille de Jean de Brienne, arrêté dès ce moment, seroit consommé lorsque tous les deux seroient en âge; qu'attendu la jeunesse de Baudouin, Brienne seroit couronné empereur, et qu'il en conserveroit le pouvoir ainsi que le titre tant qu'il vivroit; qu'après son décès, Baudouin ou ses héritiers légitimes auroient seuls l'un et l'autre; que Brienne entretiendroit Baudouin conformément à sa naissance et à sa dignité jusqu'à l'âge de vingt ans, et qu'alors Brienne seroit investi du royaume de Nicée et des terres que les François posséderoient en Asie, à l'exception du duché de Nicomédie, qui seroit réservé à Baudouin; que Brienne, pour le partage de ses héritiers, seroit le maître de choisir ou le pays d'au-delà du Bosphore, ou celui d'en-deçà, excepté la Thrace depuis Andrinople, à condition que l'héritier de Brienne en feroit hommage-lige à Baudouin, le serviroit dans la guerre en qualité de vassal, et seroit tenu d'y aller en personne lorsque l'empereur iroit lui-même.* Ce traité fut confirmé par le pape à Pérouse, le 19 avril 1229; et dans cette même année le pape excommunia Théodore

d'Épire, et tous ceux qui lui prêteroient quelque secours que ce fût contre les Latins. On ne doit pas être surpris que Jean de Brienne, qui n'étoit, à proprement parler, que tuteur du jeune Baudouin, fût honoré du titre ainsi que du pouvoir d'empereur. C'étoit alors un usage reçu en France que les tuteurs des nobles prissent les titres des seigneuries et dignités de leurs pupilles, comme le prouve M. Du Cange dans cet endroit même de l'histoire de Constantinople. Ce que je vois ici de différence, c'est que ces titres dans les tuteurs expiroient avec leur pouvoir à la fin de la minorité, au lieu que Brienne en fut revêtu pour toute sa vie, et qu'une portion même de la souveraineté passoit à ses héritiers sous la condition de l'hommage. Quoique Brienne n'eût pas lieu d'être content de son gendre l'empereur Frédéric, cependant, pour ne pas s'attirer d'inquiétude de la part d'un prince remuant et ambitieux, il lui envoya des ambassadeurs pour lui faire part de sa nouvelle dignité. Ils étoient chargés de présens en monnoie d'or, et furent reçus avec magnificence à la cour impériale, où ils arrivèrent le 29 novembre. Brienne, occupé de divers préparatifs, ne se rendit à Constantinople que deux ans après son élection. Pendant son absence, Narjot de Touci, seigneur françois, qui avoit épousé la fille de Théodore Branas et d'Agnès de France, fut chargé de la régence de l'empire.

Le roi bulgare ne pouvoit manquer d'être sensible à l'affront qu'on lui faisoit en lui arrachant le double honneur qu'on lui avoit auparavant déféré, et en lui préférant Brienne, tant pour la tutelle du jeune empereur que pour le mariage de sa fille. Il songeoit à s'en venger; et, s'étant allié depuis quelque temps avec Théodore d'Epire par un traité solennel, et par le mariage de Marie, sa fille naturelle, avec Manuel, frère de Théodore, il comptoit sur le secours de ce prince, toujours ennemi des Latins. Mais ce fut cet allié per-

An. 1230.
Acrop. c. 25, 26.
Gregor. l. 2, c. 3.
Richard. de sancto Germano.
Alberic. chr.
Greg. epist.
Du Cange, hist. l. 3, c. 16.
Idem, fam. p. 206, 207.

fide qui suspendit sa vengeance en l'obligeant à tourner contre lui les armes qu'il prenoit déjà contre les François. Théodore, qui se jouoit des traités et des sermens, et qui n'étoit fidèle qu'à son ambition dévorante, après avoir enlevé à l'empire le royaume de Thessalonique, Andrinople et toutes les villes de Thrace, jusqu'au bord de l'Hèbre, entreprit de pousser ses conquêtes du côté de la Bulgarie. L'amitié contractée avec le roi bulgare n'étoit pour lui qu'un moyen de le dépouiller plus facilement. Il mit sur pied une grande armée, tant de Grecs que d'Allemands, envoyés à son service par l'empereur Frédéric, depuis peu son allié; et, dès le mois d'avril, il prit à leur tête la route d'Andrinople. Au premier avis des mouvemens de Théodore, Asan s'étoit mis sur ses gardes; et, ayant rassemblé à la hâte ce qu'il avoit de troupes, auxquelles vinrent se joindre environ mille Comans, il s'étoit campé au bord de l'Hèbre. A l'approche de Théodore, il avance hardiment à sa rencontre, quoique avec une armée très-inférieure, mais animé par la colère et par la confiance en la justice de sa cause. Pour inspirer à ses soldats la même indignation et le même mépris pour un ennemi sans foi, il fait porter au haut d'une pique l'original du traité de paix signé de Théodore ; et sous cet étendard il charge vivement les Epirotes. Le combat fut sanglant; mais jamais victoire ne fut plus complète. Théodore et tous ses capitaines furent pris. Dans cette expédition, la modération d'Asan lui fit plus de conquêtes que la force de ses armes : entre les prisonniers, il ne retint que les chefs, et renvoya sans rançon tous les soldats, qui, de retour dans leur patrie, chantoient les louanges du roi bulgare, et le faisoient désirer pour maître à leurs compatriotes, las du gouvernement tyrannique de Théodore. Cette douceur lui ouvrit les portes de toutes les villes. Andrinople, Didymotique, Volère, Serres, Prilep et la Pélagonie tripolitaine, se

soumirent volontairement. Il étendit ses courses au travers de la Thessalie jusqu'en Epire, où il fit un grand butin, mais toujours attentif à épargner le sang des peuples. Après s'être assuré des places par de fortes garnisons, il retourna en Bulgarie avec la réputation d'un prince aussi bienfaisant que guerrier. Jusqu'alors la plupart des rois bulgares, tant de la première race que de la seconde, avoient été barbares et sanguinaires; leur gouvernement étoit dur et leurs victoires cruelles. Asan II, chéri de ses sujets, craint et aimé des nations étrangères, apprit à ses successeurs quel est le vrai bonheur et la vraie sûreté des monarques : mais le caractère de ce prince, d'ailleurs si estimable, fut terni par son inconstance. Flottant sans cesse entre les François et les Grecs, il fut toute sa vie aussi prompt à rompre ses alliances qu'à les contracter.

Théodore, prisonnier avec ses parens et ses principaux officiers, éprouvoit de la part de son vainqueur le traitement le plus humain, et même le plus honorable. Cependant son caractère inquiet et turbulent ne put se contenir. Il trama des complots contre Asan, qui, en étant informé, le punit de son ingratitude, et lui ôta l'espérance de réussir dans ses sourdes pratiques en lui faisant crever les yeux. Son frère Manuel, qui étoit échappé de la défaite, vint à Thessalonique, dont il prit le gouvernement sous le titre de despote, qu'il avoit reçu de son frère. Il se fortifia de l'alliance des princes voisins, et entre autres de Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe. Il tâcha même, comme avoit d'abord fait son frère, de s'appuyer de la protection du pape. Plus sincère que Théodore, mais beaucoup moins politique, il ne se contenta pas de se soumettre à la juridiction spirituelle du saint-siége en se réunissant avec l'église romaine, comme l'exigeoit la religion; mais, ce qu'elle n'exigeoit pas, et qu'elle ne permettoit peut-être qu'à regret, il reconnut le pape

pour seigneur temporel, et se déclara son vassal malgré les avis du patriarche Germain, qui lui envoya le métropolitain d'Ancyre pour le détourner de ce dessein. Manuel régna tranquillement tant que son frère ne fut pas en état de troubler son repos. Asan, en considération de sa fille, oublia les droits que la victoire lui donnoit sur Thessalonique ; et les Bulgares respectèrent le gendre de leur roi dans un prince qui n'avoit pas eu les mêmes égards pour son beau-père.

AN. 1231.

Greg. epist. Ph. Mouskes. Acrop. c. 27. Danduli. chron. Richard. de sancto Germano. Alberic. chr. Raynald. Du Cange, hist. l. 3, c. 17.

Ces troubles, qui agitoient l'Illyrie, la Thessalie, la Macédoine, et qui s'étendoient dans une grande partie de la Thrace, n'en causoient aucun à Constantinople. On laissoit le Bulgare et l'Epirote se disputer l'ancien domaine de l'empire; on ne s'occupoit qu'à donner un tuteur au jeune prince, sans songer à lui conserver son patrimoine. Brienne, après avoir reçu l'approbation du pape, tant pour sa nouvelle dignité que pour le mariage de sa fille, ne se voyant pas assez de forces pour hasarder par terre le voyage de Constantinople au travers des états du prince d'Epire et du roi bulgare, envoya demander des vaisseaux aux Vénitiens ; et cette république, qui partageoit alors tous les travaux et tous les fruits de l'empire françois, lui prêta quatorze vaisseaux de guerre et plusieurs autres bâtimens de transport pour le passage de douze cents chevaux et de cinq cents hommes de pied, avec des provisions pour trois mois. Le pape écrivit au patriarche pour lui donner avis du départ de Brienne, et pour l'exhorter à le favoriser de tout son pouvoir, et à disposer en sa faveur le cœur de ses nouveaux sujets. Il tâcha même d'engager les princes chrétiens à le seconder dans son établissement. Enfin Brienne s'étant embarqué à Venise vers le mois d'août ou de septembre, arriva heureusement à Constantinople, où il étoit attendu avec impatience. Il fut aussitôt couronné avec l'appareil ordinaire; et la joie qu'apportoit sa présence consola les habitans d'un dé-

sastre qu'ils venoient d'éprouver. Un furieux tremblement de terre, commencé à Capoue au mois d'avril, s'étoit fait sentir à Rome pendant tout le mois de juin, et s'étoit étendu jusqu'à Constantinople, où il avoit renversé plusieurs maisons et plusieurs églises.

L'opinion avantageuse qui avoit procuré l'empire à Brienne s'affoiblit lorsqu'il fut empereur. Après deux années perdues en préparatifs, il en perdit encore deux autres sans rien entreprendre, soit qu'il craignît Vatace, dont il connoissoit l'habileté et le courage, soit qu'après une vie fatiguée il abandonnât sa vieillesse aux tranquilles douceurs d'une souveraineté oisive. On excusoit sans doute un octogénaire de s'endormir sur le trône; mais on ne lui pardonnoit pas de n'y être monté que pour prendre du repos. On l'accuse même d'un autre vice trop ordinaire à la vieillesse : il congédia par avarice, ou laissa dissiper, faute de paiement, une partie des troupes, qui allèrent s'engager au service du roi bulgare. Dès la première année de son règne, la mort lui enleva le patriarche Simon, qui, selon les intentions du pape, le secondoit de tout son crédit. Après un an de vacance, le siége fut rempli par Nicolas de Plaisance, que le pape transféra de l'évêché de Spolette, avec le consentement du chapitre de Sainte-Sophie, auquel appartenoit l'élection. Dans ce même temps, Germain, patriarche grec, établi à Nicée, parut vouloir se rapprocher de l'église romaine. Il écrivit au pape et aux cardinaux pour se plaindre du schisme qui divisoit l'Eglise. Vatace lui-même, qui, s'attendant à une nouvelle guerre de la part des Latins, vouloit modérer l'ardeur du pape à leur procurer des secours, lui témoigna par une lettre le désir qu'il avoit de la réunion. Le pape répondit à l'un et à l'autre avec douceur, rejetant la faute sur les Grecs. Cette ouverture eut des suites. Le pape crut devoir profiter des dispositions que les Grecs faisoient paroître; il envoya des députés au patriarche

An. 1232.

Acrop. c. 27.
Ph. Mouskes.
Raynald.
Du Cange, hist. l. 3, c. 17.
Fleury, l. 80, art. 20 et suiv.

et les points controversés furent discutés dans des conférences, d'abord à Nicée, ensuite à Nymphée, où le patriarche assembla un concile de l'église d'Orient. L'empereur grec surtout paroissoit fort empressé pour la réconciliation. Mais ce qui prouve que ce n'étoit en lui qu'un effet de politique, c'est qu'il offroit d'admettre les prêtres latins à célébrer le saint sacrifice, et de faire inscrire le pape dans les Diptyques, si les Latins d'Occident cessoient d'envoyer des secours aux Latins de Constantinople. On ne put s'accorder, et les Grecs demeurèrent obstinés sur les deux points principaux qui les séparoient de l'église latine; savoir, la procession du Saint-Esprit, et la question des azymes. Ces deux questions n'avoient été, dans les auteurs du schisme, que le prétexte; elles furent dans la suite et sont encore aujourd'hui la matière de la séparation des Grecs. Les règnes suivans sont remplis de ces disputes, que je ne toucherai que très-légèrement, autant qu'elles se trouvent mêlées aux intérêts temporels, laissant à l'histoire de l'Eglise le détail de ces contestations théologiques.

An. 1233. *Acrop. c. 27, 28.* L'empereur grec s'occupoit bien plus sérieusement des soins de son état. Il avoit élevé à la dignité de César un seigneur grec nommé Gabalas, que les historiens ne nous font connoître que par ce titre. Ce point d'histoire est fort obscur. Voici ce que George Acropolite, le seul auteur qui en fasse mention, donne plutôt à deviner qu'à connoître clairement dans un récit fort embarrassé. Ce favori ingrat prit les armes contre son bienfaiteur, et s'empara de l'île de Rhodes. Vatace chargea de cette guerre un de ses généraux, dont il connoissoit les talens et la valeur. C'étoit Andronic Paléologue, grand-domestique, déjà illustre par ses ancêtres, et qui le devint plus encore par sa postérité. Il étoit fils de ce gendre de Lascaris que l'empereur Henri fit mourir après la prise de Lentianes. Il fut père de Mi-

chel, qui arracha le sceptre aux François et le transmit à ses descendans. Andronic, à la tête d'une flotte et d'une armée, passa dans l'île de Rhodes en plein hiver, et combattit le rebelle. L'historien se contente de dire que tout réussit au gré de Vatace, sans entrer dans aucun détail. Pour Gabalas, il n'en est parlé ni avant ni après cette guerre, à moins que ce ne soit le même que ce Léon Gavalla employé dans la suite au siége de Constantinople : ce qui n'a guère d'apparence. On nous apprend seulement que cette expédition de Rhodes, quoique heureuse pour l'événement, coûta grand nombre de soldats, qui périrent dans les combats ou par la rigueur de l'hiver.

Cette perte nuisit beaucoup à l'empereur grec dans une occasion où il auroit eu besoin de toutes ses forces. Il apprit que Jean de Brienne, se réveillant enfin de son assoupissement, passoit en Asie avec une armée considérable, et qu'il prenoit terre à Lampsaque. Rassemblant aussitôt ce qui lui restoit de troupes, il courut au-devant de l'ennemi, et se posta à Sigrène, dans le voisinage. Comme il n'étoit assez fort ni pour s'opposer à la descente ni pour livrer bataille, il ne se proposa que d'empêcher les François de s'étendre dans le pays. Il fit enlever et transporter dans les places fortes plus éloignées toutes les subsistances qui se trouvoient sur leur passage; et, les côtoyant dans leur marche, sans quitter le pied des montagnes, où il auroit pris, en cas d'attaque, une position avantageuse, il les tenoit resserrés contre les rivages; en sorte que, harcelés sans cesse, et ne pouvant recueillir ni vivres ni fourrage qu'au prix de leur sang, ils firent en quatre mois fort peu de progrès, et ne prirent qu'un château près de Cyzique. Ils songeoient à se rembarquer, et seroient retournés à Constantinople avec perte et avec honte, sans la hardiesse d'un de leurs soldats, aussi agile que déterminé. L'armée étant arrivée à la vue du château

Acrop. c. 27, 28, 30. Alberic. chr. Du Cange, hist. l. 3, c. 18, 19.

de Péges, il s'en approcha ; et, gravissant entre les rochers, il découvrit une route par laquelle il fit monter pendant la nuit une partie de l'armée. Comme c'étoit un endroit qui sembloit être inaccessible, il étoit mal gardé, et l'on n'eut pas de peine à forcer l'entrée. La prise de cette place importante alarma les Grecs et affligea Vatace. Ses meilleurs soldats et ses officiers les plus distingués par leur rang et par leur bravoure s'y étoient renfermés. Cependant, loin de perdre courage, il redoubla de vigilance et d'activité ; et, par son habileté à prendre tous ses avantages et à n'en laisser aucun aux ennemis, il les réduisit à se rembarquer sans avoir rien gagné qui fût digne d'une expédition fatigante et dispendieuse.

Greg. l. 2, c. 3. Danduli, chron. Folieta, hist. gen. l. 3. Bizar. de bello veneto, l. 3. Sabell. l. 9.

Tandis que l'empire françois s'affoiblissoit par l'inertie et l'incapacité de ceux qui le gouvernoient, les débris de l'empire grec se relevoient de jour en jour. La vigueur et la bonne conduite de Vatace avoient fait passer dans les vaincus l'âme de leurs conquérans, et il sembloit que les deux nations eussent changé ensemble de caractère. Les flottes de Vatace l'avoient déjà rendu maître de Lesbos, de Chio, de Samos, d'Icarie, de Cos, de Rhodes, et de plusieurs autres îles de l'Archipel. Il se présenta une occasion qui lui fit espérer d'ajouter Candie à ses possessions, et il fit tout ce qu'il falloit pour en profiter. Depuis que les Vénitiens étoient maîtres de cette île, leur domination étoit presque continuellement troublée par les révoltes de ces insulaires séditieux. Esclaves mutins et perfides, il falloit les battre pour les faire obéir, et leur soumission ne duroit jamais plus long-temps que le sentiment de leurs blessures. Après plusieurs efforts inutiles pour secouer le joug de la république, il s'adressèrent à Vatace, et lui promirent la principauté de l'île, s'il leur envoyoit des secours capables de chasser les Vénitiens. Vatace envoya trente-trois galères. La république avoit fait passer à

Candie le Vénitien Marc Sanut, seigneur de Naxe, pour s'opposer aux rebelles. A l'arrivée de la flotte grecque, il sortit de l'île avec ce qu'il avoit amené de troupes ; et par cette prompte retraite il donna lieu de soupçonner qu'il s'étoit laissé corrompre par argent. Le général grec assiégea dans Retimo Marc Quirino, qui s'y étoit renfermé, et le força de se rendre. Après la prise de plusieurs autres places, le château de Bonifacio fit une telle résistance, que Quirino eut le temps d'assembler des troupes fort supérieures à celles des Grecs ; il fit entrer dans la place un grand convoi, et les obligea enfin de lever le siége. Le général grec, voyant que les effets ne répondoient pas aux promesses des insulaires, ne s'opiniâtra pas au risque de perdre son armée, et remit en mer. Sa flotte, assaillie d'une horrible tempête, se brisa sur les côtes de Cythère. Il ne s'en sauva que trois des moindres vaisseaux. Deux ambassadeurs vénitiens qui s'y étoient embarqués pour aller demander la paix à Vatace périrent dans ce naufrage.

Peu de temps après, Vatace, n'ayant pas perdu toute espérance de s'emparer de l'île à l'aide des intelligences qu'il y entretenoit, fit partir douze galères. Les Vénitiens assiégeoient alors une forteresse maritime nommé *Sorbia.* A l'aspect de la flotte grecque, l'un des deux généraux vénitiens gagna promptement la ville de Candie, de crainte que les Grecs ne s'en emparassent en son absence; l'autre monta sur la flotte qui étoit à l'ancre, et suivit celle de l'ennemi, qui, faisant force de rames et de voiles, arriva la première dans un port de l'île. Les Vénitiens l'attaquèrent avec furie ; et les Grecs, n'ayant pas dans ce lieu étroit assez d'espace pour déployer leurs forces et faire les manœuvres, défendoient l'entrée du port à coups de flèches, de javelots et de pierres lancées de leurs machines. Les habitans d'alentour, ennemis des Vénitiens, accouroient de toutes parts au rivage, et secondoient les Grecs avec ardeur.

La blessure du général vénitien fit cesser le combat. Les Grecs s'aperçurent aux préparatifs des vaisseaux ennemis que leur intention étoit de recommencer l'attaque le lendemain ; et, sentant leur foiblesse, ils sortirent du port pendant la nuit à l'insu des Vénitiens, et prirent le large. L'empereur grec échoua dans ces deux entreprises ; mais il gagna de la réputation par la hardiesse seule du projet ; ce qui n'est pas de petite conséquence pour s'attirer des secours étrangers. En même temps qu'il attaquoit les Vénitiens, il ménageoit leurs rivaux. Les Génois, qui disputoient alors aux Vénitiens l'empire de la mer, avoient dans toutes les villes commerçantes de la Grèce et de l'Asie des immunités si étendues, que Vatace résolut de les restreindre, comme préjudiciables à ses finances. Mais les Génois y résistèrent vivement, et l'empereur se désista par la crainte d'irriter contre lui cette puissante république. Elle ne lui étoit pas cependant tellement attachée, qu'elle se déclarât pour lui contre les François. Amie ou ennemie des deux partis, suivant ses intérêts, elle ne s'étudioit qu'à conserver en paix et en tranquillité son commerce d'Orient, dont elle tiroit de grandes richesses.

AN. 1234. La conquête de Candie auroit rendu Vatace maître de la mer. Déchu de cette espérance, il chercha des secours dans le continent de l'Europe. Asan avoit le cœur ulcéré de l'injure qu'il avoit reçue. Il ne pouvoit pardonner aux François la rupture du mariage de sa fille arrêté par un traité, et la préférence donnée à la fille de Brienne, dont le mariage fut consommé cette année. Le respect qu'il portoit à son beau-père, le roi de Hongrie, avoit néanmoins jusqu'alors suspendu les effets de son vif ressentiment. André, roi de Hongrie, avoit épousé Yolande, sœur du jeune empereur ; et Marie, leur fille, étoit femme d'Asan. C'étoit de ce mariage qu'étoit née Hélène, recherchée d'abord pour Baudouin, et ensuite rejetée. Vatace la demanda, et l'obtint aussitôt pour

Acrop. c. 31.
Greg. epist.
Sanut. l. 2, part. 4, c. 18.
Sabell. l. 9.
Bzovius.
Raynald.
Du Cange, hist. l. 3, c. 19.

son fils Théodore, qui devoit être héritier de ses états, et de sa haine contre les Latins : c'étoit déjà pour Asan un commencement de vengeance. Théodore n'avoit encore que onze ans; Hélène n'étoit que dans sa neuvième année : mais l'alliance entre les deux pères se forma sans délai. Ils jurèrent une ligue offensive et défensive, et se donnèrent parole de réunir l'année suivante toutes leurs forces pour pousser la guerre à outrance, et détruire de fond en comble la puissance françoise. Cette nouvelle jeta l'alarme dans Constantinople. Brienne envoie des ambassadeurs de toutes parts; il implore surtout l'assistance du pape et des Vénitiens. Le pape écrit aux princes, aux évêques, et promet des indulgences. Les Vénitiens préparent un puissant armement. Le prince d'Achaïe et les autres vassaux de l'empire sont sommés de se tenir prêts à repousser les efforts des deux princes ligués.

Dès les premiers jours du printemps Vatace, toujours prompt à se mettre en action, fit embarquer ses troupes à Lampsaque, et descendit à Gallipoli, possédé alors par les Vénitiens. Le siège ne fut pas long, malgré la résistance des assiégés. Tout fut passé au fil de l'épée. Les Grecs étoient déjà maîtres de la ville, lorsque Asan y arriva avec sa femme Marie de Hongrie, et sa fille Hélène. Les deux princes ratifièrent le traité de mariage conclu par leurs députés. Le roi bulgare demeura à Gallipoli, et Vatace retourna à Lampsaque, où il avoit laissé sa femme Irène et son fils Théodore. Ce fut là que le mariage fut célébré par le patriarche Germain, assisté de l'évêque de Ternove, qui, en considération d'Asan, et pour honorer cette illustre cérémonie, fut alors déclaré patriarche de Bulgarie. Après la célébration, les deux époux furent mis entre les mains d'Irène, princesse vertueuse, qui se chargea de leur éducation et les emmena à Nicée. Marie retourna en Hongrie. Les deux princes, à la tête de leur armée, entrèrent en

An. 1235.
Greg. epist.
Ph. Mouskes.
Acrop. c. 33.
Dand. chr.
Alberic. chr.
Sabell. l. 9.
Bzovius.
Raynald.
Du Cange, hist. l. 3, c. 20, 21.

Thrace pour en arracher la possession aux François. Afin d'étendre plus promptement leurs conquêtes, ils divisèrent leurs troupes en deux corps. Vatace se porta sur les côtes de la Propontide, comme plus voisines de ses états. Tout le pays fut désolé depuis Gallipoli jusqu'à l'embouchure de l'Hèbre, qu'on nommoit alors, comme aujourd'hui, *Mariza*. On prit en peu de jours Madyte, Seste, Candie et toute la Chersonèse. A l'entrée de cette presqu'île, Vatace fit bâtir un fort sur le mont Ganos, et il en confia la garde à Nicolas Coterze, guerrier vaillant et heureux, qui étendit ses courses jusqu'à Zurule. Tandis que le midi de la Thrace étoit en proie aux Grecs, Asan marchoit vers le nord; et, secondé des Comans, il portoit le ravage jusqu'au mont Hémus. Enfin les deux princes, chargés de butin, se rejoignirent pour frapper le dernier coup par la prise de Constantinople.

Les historiens grecs ont tout-à-fait supprimé le récit de ce siége, sans doute à dessein de ménager l'honneur de Vatace, qui, malgré ses talens et son grand courage, échoua dans cette entreprise. Au contraire, les auteurs occidentaux n'étalent ici que des prodiges. Ils font de Jean de Brienne un Godefroi de Bouillon, et rendent les François de ce temps-là égaux en valeur aux anciens preux et aux invincibles chevaliers de la première croisade. Ils suppriment même le secours des Vénitiens pour rendre plus miraculeuse la délivrance de Constantinople. Faute d'autres mémoires, je me vois obligé de les suivre, ajoutant cependant ce que je trouve dans les historiens de Venise, et laissant au lecteur la liberté qu'il prend toujours de rabattre de ces merveilles ce qu'il jugera à propos. De tous les secours que Jean de Brienne avoit demandés, il n'en étoit encore arrivé aucun, et toutes ses forces consistoient en cent soixante chevaliers, accompagnés de leurs gens d'armes, peu d'autres cavaliers, et moins encore de gens de pied.

Les ennemis, au nombre de plus de cent mille, divisés en quarante-huit bataillons, attaquoient la ville du côté de la terre, et une flotte nombreuse, commandée par Léon Gavalla, capitaine expérimenté, s'approcha des murs, et jeta l'ancre au bord de la Propontide, insultant la ville par les décharges de ses machines, et toute prête à donner l'assaut lorsque les attaques des troupes de terre auroient facilité l'escalade. Jean de Brienne joignit alors à l'expérience que lui donnoit son âge l'activité de sa jeunesse. Il désarma les habitans grecs, dont on avoit presque autant à craindre que des ennemis; il distribua leurs armes aux troupes françoises, laissa à la garde de la ville ce qu'il y avoit d'infanterie, et sortit avec ses chevaliers et les autres gens de cheval, dont il ne put former que trois escadrons. Cette poignée de combattans attendit l'ennemi, dont ils n'égaloient pas la trentième partie, dans une contenance aussi fière et aussi assurée que s'ils avoient eu l'avantage du nombre. Ils le reçurent de pied ferme, et le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le mirent entièrement en déroute. De quarante-huit bataillons il n'en resta que trois, avec lesquels Asan et Vatace se retirèrent saisis d'effroi, comme s'ils eussent été frappés de la foudre. On attribue à Jean de Brienne le principal honneur d'un si glorieux exploit; il combattit en personne, inspirant le courage aux siens par son exemple, la terreur aux Grecs et aux Bulgares, par les coups terribles qu'il portoit. Jean de Béthune, neveu du fameux Conon, se signala entre les autres seigneurs, qui furent tous autant de héros.

Pendant la bataille qui se donnoit sur terre, il y eut sur mer une action dont le succès ne seroit pas moins étonnant, si l'on n'étoit pas en droit de supposer aux Vénitiens autant qu'on voudra de supériorité sur les Grecs dans la science de la marine. A la prière de Brienne, la république avoit mis en mer vingt-cinq galères, sous le commandement des provéditeurs Léonard Quirini

et Marc Gussoni. Quoiqu'ils eussent fait grande diligence, ils n'arrivèrent que lorsque les deux armées étoient déjà aux prises. Ayant aussitôt appareillé pour le combat, ils vont de vive force heurter la flotte ennemie, forte de trois cents voiles. En même temps les gens de pied, qui étoient restés dans la ville, courent au rivage où les Grecs étoient ancrés, se jettent dans les vaisseaux de Vatace, massacrent tous ceux qui s'y trouvent, et entraînent vingt-quatre galères dans le port de Constantinople. Le reste des navires grecs, maltraités, demi désarmés, ayant perdu grande partie de leur équipage et de leurs soldats, regagne avec peine le port de Lampsaque. Vatace et Asan, suivis des tristes débris de leur armée, traversoient en fuyant cette contrée, où ils avoient auparavant répandu le ravage et la terreur. Sur leur passage les habitans des villes, instruits de leur défaite, sortoient de leurs places et tomboient sur eux, les poursuivant avec insulte, et ajoutant à leur malheur de nouvelles pertes et de nouvelles blessures. C'est ainsi que l'on raconte cette incroyable victoire, dont toutes les circonstances ne s'accordent guère ni avec la force des deux armées, ni avec le caractère des deux princes, les plus habiles et les plus vaillans qui fussent alors.

An. 1236.

Greg. epist. Ph. Mouskes. Alberic. chr. Sabell. l. 9. Bzovius. Raynald. Du Cange, hist. l. 3, c. 23.

Ce mauvais succès ne fit qu'enflammer les deux princes. Pleins de dépit, ils résolurent d'effacer leur honte par des efforts plus heureux : ils mirent sur pied de nouvelles troupes, et passèrent tout l'hiver en préparatifs pour tenter une seconde entreprise sur Constantinople. Vatace fit radouber ses vaisseaux ; Asan fit construire vingt-cinq galères, et ce fut le premier armement des Bulgares qui parut sur la mer Noire. La victoire de Jean de Brienne ne l'avoit pas rendu plus puissant, ni plus assuré. Sauvé une fois du danger contre toute apparence, il n'osoit compter sur un second miracle. Il pressa de nouveau les princes d'Occident. Le pape étoit toujours sa première ressource. Brienne l'avoit

instruit de son succès; il lui fit part de ses craintes, et trouva dans son zèle le même empressement à le secourir. Béla IV venoit de succéder à son père dans le royaume de Hongrie. Voisin des François et des Bulgares, il étoit plus à portée que tout autre prince de seconder les uns, et d'arrêter les mouvemens des autres. Le pape l'exhorta vivement, et le fit presser par les évêques de ses états. L'histoire ne dit pas quel fut l'effet de ces sollicitations. Il paroît que la guerre fut terminée avant qu'ils eussent produit leur effet; et ce qu'on raconte de l'expédition de cette année a plus de vraisemblance que le récit des deux actions de l'année précédente. Vatace et Asan étoient déja devant Constantinople avec une flotte nombreuse, lorsque Geoffroy de Villehardouin, prince d'Achaïe, parut sur la Propontide avec six vaisseaux de guerre montés de cent chevaliers, de trois cents arbalétriers, et de cinq cents archers. Ce guerrier intrépide, aussi expérimenté dans les combats sur mer que sur terre, donne en arrivant au travers de la flotte ennemie. A ce signal seize vaisseaux vénitiens, qui se trouvoient dans le port, commandés par le bayle Jean Michieli, viennent fondre sur les Grecs par l'embouchure du Bosphore; les Génois et les Pisans, nations commerçantes établies à Constantinople, se joignent à eux avec tout ce qu'ils avoient de navires. L'émulation de courage anime ces peuples divers; les vaisseaux grecs et bulgares sont la plupart percés, brisés, coulés à fond; et les deux princes prennent la fuite, lançant avec dépit des regards furieux sur Constantinople, comme sur l'écueil de leur puissance et de leur valeur.

Dans la caducité et le dépérissement des états, les remèdes sont foibles; il faut de ces prodiges que les héros seuls sont capables de faire; mais tous les siècles ne produisent pas des héros. Les François, épuisés plutôt que fortifiés par ces victoires, se virent réduits à une telle indigence, que le patriarche, ayant généreusement

Greg. epist. Ph. Mouskes. Cornut. de suscept. coron. spin. Du Cange, hist. l. 3, c. 23.

sacrifié toute sa fortune aux besoins de l'état, se trouva sans subsistance et sans ressource de la part des empereurs et de leurs sujets, devenus aussi misérables. Il eut recours au pape, qui exhorta le prince d'Achaïe et les évêques de la Morée de pourvoir à l'entretien du patriarche. Dans cette extrémité, Jean de Brienne implora avec plus d'instance que jamais l'assistance des princes chrétiens; et, pour les toucher davantage, il résolut de leur envoyer le jeune empereur, qui d'ailleurs avoit à répéter son patrimoine sur ceux qui l'avoient envahi. Il comptoit principalement sur le pape et sur Louis IX, roi de France, dont toute la terre connoissoit déjà la générosité. Baudouin étoit parent de Louis. Il partit sous la conduite de Jean de Béthune, et se rendit d'abord à Rome. Le pape le reçut avec d'autant plus d'honneur qu'il le voyoit plus malheureux. Non content de renouveler les plus pressantes sollicitations auprès des princes et des évêques de France, d'Angleterre et de Hongrie, il commua, en faveur de Constantinople, les vœux faits pour la Terre-sainte : il alla même jusqu'à s'adresser à l'ennemi de l'église romaine; il tâcha d'engager Vatace à faire la paix et à se joindre aux autres princes chrétiens pour le recouvrement des saints lieux. Il publia une croisade pour le secours de Constantinople, avec les indulgences et les priviléges attachés au voyage de Palestine. Comme le patrimoine de Baudouin se trouvoit entre les mains de ses sœurs et de quelques seigneurs qui lui en disputoient la jouissance, le pape enjoignit aux évêques de France de forcer par les censures ecclésiastiques ceux qui refuseroient de le restituer.

AN. 1237. Acrop. c. 37. Ph. Mouskes. Alberic. chr. Jac. de Guise; t. 3, c.

Les liens du sang et la recommandation du pape agissoient puissamment auprès du roi de France en faveur du jeune prince; mais plus encore la compassion de ses malheurs. Louis et sa mère lui ouvrirent les bras; ils s'empressèrent à le consoler, et lui promirent tout ce qui dépendoit de leur pouvoir. Il fut remis sur-le-

champ en possession de Courtenai et des seigneuries qui lui appartenoient en France. La comtesse de Flandre, sa cousine germaine, lui fit restituer les terres de Flandre et de Hainaut. Il ne trouva de résistance que dans sa propre sœur, Marguerite, qui avoit épousé le comte de Vianden. Après la mort de son frère Philippe, elle s'étoit approprié le comté de Namur : elle en jouissoit depuis onze ans; et, pour ne pas le rendre à Baudouin, elle refusoit de le reconnoître pour son frère. Il fallut employer contre elle la force des armes et répandre du sang. On convint enfin de s'en remettre à l'arbitrage de la comtesse de Flandre. Elle décida en faveur de Baudouin, à condition qu'il paieroit à sa sœur une somme de sept mille livres en dédommagement des frais de la guerre et des dépenses faites pour la garde des châteaux du comté.

Cornut. de suscept. coron. spin. Nangis. chr. Du Cange, hist. l. 3, c. 24.

Pendant que Baudouin s'occupoit en Flandre du recouvrement de ses biens patrimoniaux, les bulles de Grégoire pour la publication d'une nouvelle croisade réveilloient la piété militaire de la noblesse françoise. La tranquillité de l'empire de Constantinople sembloit être un préliminaire indispensable pour la conquête de la Terre-sainte; et, selon la manière de penser de ce temps-là, la cause de Baudouin étoit devenue celle de Dieu même. Grand nombre de barons et de gentilshommes avoient déjà pris la croix, et à la tête de cette liste brillante paroissoient les plus grands noms de la nation : Pierre de Dreux, comte de Bretagne; Hugues IV, duc de Bourgogne; Henri II, comte de Bar; Raoul de Nesle, comte de Soissons; Jean, comte de Macon; Jean, comte de Forêts et de Nevers; Richard de Chaumont, Anseau de l'Ile, Imbert de Beaujeu, et plusieurs autres seigneurs des plus distingués. On se disposoit à partir vers la Saint-Jean prochaine, ou du moins au mois de mars de l'année suivante, terme fixé par le pape; et on comptoit sur la prévoyance de Jean de Brienne pour

Acrop. c. 34. Alberic. chr. Richard. de sancto Germano. Cornut. de suscept. coron. spin. Math. Paris. Bzovius. Raynald. Du Cange, hist. l. 3, c. 24, 25, 26. Fleury, hist. ecclés. l. 81, art. 9.

préparer le succès, lorsqu'on apprit sa mort. Le triste état de Constantinople, plus encore que son grand âge, l'avoit conduit au tombeau. La ville étoit environnée d'ennemis, et tellement resserrée par leurs courses, qu'elle manquoit de vivres, et que la plupart de ceux qui étoient chargés de la défendre se déroboient de nuit et se sauvoient par terre ou par mer. Succombant enfin à tant de chagrins et de travaux, il mourut le 23 mars, dans l'habit de saint François, qu'il voulut porter les derniers jours de sa vie. Il étoit âgé de quatre-vingt-neuf ans, et avoit porté huit ans le titre d'empereur. Ce prince n'avoit dû le royaume de Jérusalem et ne dut ensuite l'empire de Constantinople qu'à la réputation de ses grandes qualités. Son père, Erard, comte de Brienne, l'avoit destiné à l'Eglise dans son enfance; mais, dès qu'il fut en âge de se connoître lui-même, il sentit si peu d'attrait pour ce genre de vie, qu'il s'échappa de la maison paternelle et s'enfuit à Clairvaux, où il fut reçu et élevé par un oncle, religieux dans cette abbaye. Un jour qu'il étoit sur la porte du monastère, il fut reconnu par Simon de Broies, seigneur de Châteauvilain, son proche parent, qui, conformément à ses désirs, l'emmena, lui donna une éducation militaire, et le fit chevalier. Son père, mécontent que la nature eût refusé de lui obéir, l'ayant entièrement abandonné, il trouva dans ses autres parens et dans ses amis assez de ressources pour se soutenir avec honneur, et se signaler même dans les tournois et dans la guerre. Il prit la croix avec Gautier, son frère, entre les seigneurs qui marchoient à la conquête de Constantinople. Mais Gautier ayant été alors appelé à la couronne de Sicile, Jean l'accompagna dans son voyage de Naples, et après sa mort il prit la tutelle de ses enfans. Amauri II, roi de Jérusalem, étant mort, les barons de la Palestine, instruits de la vertu et de la valeur de Jean de Brienne, députèrent en France pour lui offrir la couronne avec

Marie, fille de Conrad de Montferrat et de la reine Isabelle. Il accepta des offres si flatteuses; et de ce mariage naquit Yolande, qu'il donna pour femme à l'empereur Frédéric II. En 1222 il passa en France, et de là en Espagne, pour demander des secours. Comme sa femme Marie étoit morte alors, il épousa, en secondes noces, à l'âge de soixante-quatorze ans, Bérengère, fille d'Alfonse, roi de Castille, et il eut de ce second mariage trois fils et une fille, qui fut femme de l'empereur Baudouin. Ayant appris qu'en son absence son gendre Frédéric avoit usurpé le titre de roi de Jérusalem, il demeura en Europe, et ce fut pendant qu'il commandoit les armées de Grégoire IX contre Frédéric, qu'il fut appelé à l'empire, ainsi que je l'ai raconté. Quoiqu'il eût peut-être montré plus de sagesse en n'acceptant pas une couronne, qui, pour être alors défendue, avoit besoin de toute la force d'un héros en âge viril, on peut dire néanmoins que Constantinople perdit beaucoup à sa mort. Son grand âge ne le rendoit pas incapable d'actions de courage, et sa réputation passée remplissoit encore mieux le trône de ce foible empire, et le soutenoit plus fortement, que la jeunesse de Baudouin, prince sans talens et sans vigueur.

LIVRE
QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

BAUDOUIN II. VATACE.

An. 1237.
Du Cange, hist. l. 4, c. 1.
Idem, notes sur Villehardouin, 77.

Constantinople ne voyoit plus les ennemis au pied de ses murs, mais elle souffroit encore toutes les incommodités d'une ville assiégée. Asan ravageoit la Thrace; il étoit maître des bords de l'Hèbre. Vatace, en se retirant après sa défaite, avoit conservé Zurule; il y avoit laissé garnison sous le commandement de Nicéphore Tarchaniote, son premier maître-d'hôtel, guerrier plein de valeur; et les courses de cette garnison infestoient tout le pays jusqu'aux portes de Constantinople. Le séjour de deux armées depuis deux ans avoit empêché la culture des terres, et celles qu'on avoit osé ensemencer ne promettoient de moissons qu'aux ennemis. On n'avoit d'espérance que dans les secours que Baudouin sollicitoit en Occident. Les Vénitiens, intéressés autant que les François mêmes à la conservation du nouvel empire, agissoient vivement auprès des princes, et surtout auprès du roi Louis, le plus puissant et le plus zélé de tous. Le pape avoit levé l'étendard d'une nouvelle croisade; mais ces pieuses expéditions, chargées de tout l'appareil de la vanité et du luxe, souvent traversées par des défiances politiques, entraînoient de longs préparatifs et des préliminaires épineux pour s'ouvrir des passages et s'assurer des subsistances. Pendant que Baudouin étaloit ses infortunes et ses dangers en Italie,

en France, en Angleterre, Constantinople étoit sans chef : en attendant son retour, on nomma pour régent de l'état Anseau de Cahieu. Ce seigneur, dont nous avons déja fait mention, descendoit d'une noble et ancienne famille de Picardie, qui possédoit la terre et seigneurie de Cahieu, située sur mer près de Saint-Valeri. C'étoit le plus renommé des seigneurs vivant encore qui avoient eu part à la conquête. Son âge lui donnoit de l'expérience, et son mariage avec Eudocie, fille de Lascaris, ajoutoit un nouveau lustre à sa réputation de valeur.

Il est fort vraisemblable qu'il fit jouer de secrets ressorts pour détacher le roi bulgare de l'alliance de Vatace, et que ses insinuations mirent en mouvement, auprès de ce prince, sa femme Marie, nièce de Baudouin, et son beau-frère Béla, roi de Hongrie, qui, à l'exemple de son pere, prenoit à cœur les intérêts de l'empire françois. Peut-être aussi ne fallut-il pour opérer cette désunion que l'inconstance politique du roi des Bulgares. Maître d'un royaume usurpé sur l'empire, il se défioit également des François et des Grecs : il craignoit que celle des deux nations qui viendroit à bout de détruire l'autre ne tournât ensuite toutes ses forces contre lui. Cette inquiétude le rendoit flottant entre les deux partis; et, selon les conjonctures, il devenoit tour à tour ami et ennemi des deux peuples. Voyant donc l'extrémité à laquelle étoient réduits les François, il résolut de rompre avec Vatace. Mais auparavant il voulut tirer de ses mains sa fille Hélène, dont le mariage n'étoit pas encore consommé avec Théodore. Dans ce dessein, il vint à Andrinople, et députa vers Vatace pour le prier de lui envoyer sa fille, promettant de la renvoyer lorsqu'il auroit rempli les désirs de la tendresse paternelle. Quoique Vatace eût déjà quelque soupçon du refroidissement d'Asan, il n'osa toutefois lui refuser une satisfaction si naturelle; mais il ne put s'empêcher

Acrop. c. 34. *Du Cange, hist. l.* 4, *c.* 2.

de lui mander que, s'il retenoit sa fille et l'enlevoit à son époux, il y avoit un Dieu qui sauroit bien punir la rupture d'une alliance jurée et consacrée par son nom. Dès que la princesse fut arrivée, Asan renvoya son cortége, et prit le chemin de Ternove, emmenant avec lui sa fille, qui, malgré les menaces et les mauvais traitemens de son père, pleuroit amèrement et regrettoit à grands cris son jeune époux et sa belle-mère Irène, à laquelle elle étoit tendrement attachée.

Greg. epist. Acrop. c. 35, 36.
Du Cange, l. 4, c. 3, 4.

Pour paroître s'unir de bonne foi aux François, il feignit de renoncer à la communion des Grecs et de se soumettre à l'autorité de l'église romaine. Il écrivit au pape, et lui demanda un légat pour ramener les Bulgares au sein de l'ancienne église, et pour l'aider de ses conseils dans la conduite qu'il devoit tenir à l'égard de l'empire. Grégoire, charmé de ces heureuses dispositions, lui envoya l'évêque de Pérouse, et l'exhorta à secourir de tout son pouvoir Jean de Brienne, dont on n'avoit pas encore appris la mort en Italie. Il l'assuroit que ses bonnes intentions seroient bientôt secondées par une puissante armée d'Occidentaux, prête à passer en Grèce pour affermir la domination françoise, et détruire jusque dans les fondemens un empire schismatique. Ce n'étoit pas sans doute le vœu du roi bulgare; mais, continuant dans sa dissimulation, il leva de son côté une grande armée, et la conduisit en Thrace. Les François se joignirent à lui, avec un nombre assez considérable de troupes étrangères, qu'une nouvelle révolution venoit de jeter sur les terres de l'empire. Une de ces terribles peuplades, que le nord de l'Asie avoit déjà plusieurs fois enfantées, connue depuis peu sous le nom de *Tartares Mogols*, inondoit de sang les bords de la mer Caspienne, et étendoit ses épouvantables ravages jusqu'au Pont-Euxin. Les barbares de ces contrées, fuyant avec leurs femmes et leurs enfans, s'étoient assemblés au bord du Danube; et, ayant passé ce grand

fleuve sur des outres en dépit des Bulgares, ils s'étoient répandus dans la Macédoine et dans la Thrace, où ces loups affamés portoient la même désolation qui leur avoit fait abandonner leur pays. Les François, pour apprivoiser ces bêtes féroces, en enrôlèrent un grand nombre dans leur armée; et, réunis avec Asan, ils se mirent en marche pour aller combattre Vatace, qui s'étoit cantonné dans la Chersonèse, sur les bords de l'Hellespont, autant qu'on peut l'entrevoir dans le récit obscur et confus de l'historien de ce temps-là. Mais, pour soulager le besoin pressant de Constantinople désolée par la disette, ils crurent devoir commencer par chasser les Grecs de Zurule. Ils environnèrent la place, et l'attaquèrent avec grand nombre de machines. Ils trouvèrent dans Tarchaniote un ennemi aussi intelligent que brave et déterminé, qui, inspirant son courage à la garnison, repoussoit tous leurs efforts, et savoit aux machines des assiégeans en opposer d'autres encore plus fortes et plus meurtrières. Cependant Vatace, qui n'avoit pas assez de forces pour aller faire lever le siége, étoit dans une inquiétude mêlée de contentement. D'un côté il craignoit pour cette ville, dont la prise lui feroit perdre toutes ses conquêtes de Thrace : de l'autre, il étoit bien aise que l'ennemi usât ses forces et le temps de la campagne devant une place dont il espéroit une longue résistance. Mais il n'en fut pas besoin; les tristes nouvelles qu'Asan reçut de Bulgarie l'obligèrent à lever le siége. Il apprit que la mort venoit de lui enlever à la fois sa femme, son fils, et l'évêque de Ternove. Consterné de tant de pertes, il mit le feu à ses machines, et reprit le chemin de Bulgarie. Les François, affoiblis par sa retraite, retournèrent à Constantinople. Asan, persuadé que le ciel le punissoit d'avoir violé ses sermens, et rompu le lien sacré qui attachoit sa fille à Théodore, envoya faire à Vatace l'humble aveu de sa faute, et lui demanda la réconciliation. L'empereur

grec reçut ses excuses ; l'alliance fut jurée de nouveau ; et la princesse revint entre les bras de sa belle-mère et de son époux. Ce changement fit échouer le projet de réunion avec l'église latine, auquel la religion avoit moins de part dans ces princes que les intérêts temporels.

Acrop. c. 38, 39. Du Cange, hist. l. 4, c. 4.

Asan tenoit prisonnier depuis plusieurs années Théodore d'Epire, auquel il avoit fait crever les yeux. Cependant il traitoit avec humanité ce prince malheureux, et Théodore, environné de sa famille, trouvoit auprès de son vainqueur tous les adoucissemens, s'il en est au monde, qui pouvoient le consoler de la perte de la vue et de la liberté. Il avoit de sa femme Pétraliphe deux fils, Jean et Démétrius ; et deux filles, Anne et Irène. Asan, après la mort de sa femme, Marie de Hongrie, devint éperdument amoureux d'Irène. Il épousa sa captive ; et pour présent de noces il donna la liberté à son beau-père et à toute la famille de sa nouvelle épouse. Manuel, frère de Théodore, étoit, comme je l'ai dit, en possession du royaume de Thessalonique, et avoit épousé une fille naturelle d'Asan ; ce qui lui avoit procuré jusqu'alors la protection du roi bulgare. Le nouveau mariage changea le cœur d'Asan. La tendresse pour sa fille cédant à la passion dont il brûloit pour sa femme, il favorisa le dessein que conçut aussitôt Théodore de rentrer dans ses états. Cependant, pour sauver les apparences de l'affection paternelle, il ne voulut donner à son beau-père que des secours secrets. Théodore, déguisé en mendiant, entra dans Thessalonique ; et, s'étant fait connoître à ceux qu'il s'étoit autrefois attachés par des bienfaits, lorsqu'il crut avoir assez de partisans, il leva le masque, s'empara de la ville et du reste de son ancien domaine, fit jeter son frère dans un vaisseau pour être conduit à Attalie et livré aux Turcs. Il remit la princesse, femme de Manuel, entre les mains de son père Asan. Son aveuglement le mettant hors d'état de paroître à la tête des

affaires, il donna le titre d'empereur et tout l'extérieur de la dignité impériale à Jean, son fils, et se réserva l'autorité sur son fils même, et tout l'essentiel du commandement.

Manuel, arrivé à Attalie, fut mieux traité que son frère ne s'y étoit attendu. Le sultan lui donna tous les secours qu'il demanda pour se rendre auprès de Vatace; et l'empereur grec, qui lui étoit allié par sa femme, après l'avoir fait jurer qu'il lui seroit toujours fidèle, lui fournit de l'argent et six vaisseaux pour aller se faire un établissement dans la partie de la Macédoine et de la Thessalie qu'on nommoit alors *la grande Valachie*, où Constantin, un de ses frères, avoit déjà un domaine avec le titre de despote. Manuel, ayant abordé à Démétriade, et fait savoir son arrivée à ses amis, eut bientôt sur pied assez de troupes pour s'emparer de Pharsale, de Larisse, de Platamon. Maître de ce pays, il se réconcilia avec ses deux frères, qui lui laissèrent le domaine de ces villes; et, suivant le caractère de ces âmes viles, dont l'intérêt fait toute la morale, par reconnoissance pour eux, il devint ingrat envers son bienfaiteur. Ils avoient alors embrassé l'alliance des Latins contre Vatace; ils l'entraînèrent dans leur parti; et Manuel, malgré ses sermens, se lia par un traité avec les princes d'Achaïe et de Morée; mais bientôt, méprisé de ceux-mêmes qu'il servoit contre sa foi et son honneur, il se repentit de sa perfidie, et mourut avant que d'avoir eu le temps de la réparer.

Les sollicitations de Baudouin avoient eu en France le succès le plus heureux. Grand nombre de seigneurs vendoient ou engageoient leurs terres pour voler au secours d'un jeune prince issu du sang de leurs rois. Le seul nom de Constantinople leur retraçoit les hauts faits de leurs pères; ils se faisoient un devoir de conserver leur conquête, et l'ardeur d'une gloire pareille embrasoit leurs esprits. Déjà le comte de Bretagne avoit

AN. 1238.
Greg. epist. Math. Paris. Math. West. Du Cange, hist. l. 4, c. 5, 6.

assemblé pour sa part dix mille hommes de pied et deux mille chevaux ; le comte de Bar devoit marcher à la tête de cent chevaliers choisis ; et la noblesse venoit à l'envi offrir aux divers seigneurs le généreux sacrifice de sa fortune et de sa vie. Baudouin espéroit trouver la même chaleur en Angleterre : mais, lorsqu'il débarqua à Douvres, Henri III, qui régnoit alors, lui fit dire qu'un prince de son rang n'avoit pas dû entrer dans ses états sans en avoir donné avis et reçu la permission, et qu'une démarche si peu préparée annonçoit la présomption et le mépris. Le prince, confus de ce reproche, se disposoit à retourner en France, lorsqu'il reçut du roi un second message. Henri lui mandoit que, puisqu'il étoit venu en ami, sans armes, sans troupes, il lui permettoit d'achever son voyage, et qu'on lui rendroit tous les honneurs dus à sa personne et à sa dignité. On croit que ce qui attiroit à Baudouin une réception si dure, étoit le ressentiment des Anglois contre Jean de Brienne, son beau-père. Il étoit autrefois venu en Angleterre demander des secours pour la Terre-sainte; et, après les avoir obtenus, de retour en France, il s'étoit déclaré contre les Anglois pour Philippe-Auguste. C'étoit un trait trop peu favorable pour que les courtisans de Henri lui permissent de l'oublier. L'état où se trouvoit le jeune prince le rendoit peu délicat sur le point d'honneur. Il se rendit à la cour de Henri, qui le reçut honorablement le 22 mai, et lui accorda environ sept cents marcs d'argent pour l'aider dans son entreprise.

La recommandation du pape n'avoit pas été inutile pour tirer cette somme du roi d'Angleterre. Il travailloit avec autant d'ardeur que Baudouin même à lui procurer des secours. Ses lettres prévenoient partout l'arrivée du prince, et alloient parler pour lui dans tous les lieux de la chrétienté où il ne pouvoit porter ses pas. Par les ordres de Grégoire, on déposoit en des

mains sûres, qu'il indiquoit lui-même, les sommes recueillies pour la levée et l'entretien des troupes ; et cet argent couloit en abondance par tous les canaux que la charité chrétienne sait ouvrir dans les besoins de l'Eglise et de l'état. Ceux qui, après avoir pris la croix, étoient retenus par quelque empêchement légitime, achetoient la dispense de leur vœu : on levoit sur les ecclésiastiques le tiers des revenus de leurs bénéfices et de leurs églises. Le roi Louis appliquoit à cet usage le produit des taxes extraordinaires qu'il tiroit des Juifs de son royaume. On détournoit en faveur de la nouvelle croisade une partie des deniers levés pour celle de la Terre-sainte ; c'étoient pour toutes les deux les mêmes indulgences. Le danger de Constantinople devenoit une calamité commune à toute la chrétienté ; et comme cette ville manquoit également de vivres et de troupes, le pape, balançant ces deux besoins avec prudence, exhortoit les princes à y envoyer abondance de vivres ; mais seulement autant de troupes qu'elle en pourroit faire subsister. Dans cette vue, il manda au comte de Bretagne de n'y conduire que six mille hommes de pied et quinze cents chevaux.

C'étoit contre Vatace que se faisoient de si grands préparatifs ; mais Asan n'étoit guère moins redoutable à l'empire françois, et il étoit encore plus odieux au pape. Ce prince s'étoit joué de l'église romaine ; et, après avoir feint de vouloir rentrer dans son sein, il s'étoit jeté de nouveau entre les bras de son ennemi. De plus, il étoit difficile de renverser l'empire grec tant qu'il seroit soutenu par un ennemi si actif et si belliqueux. Grégoire songea donc à détruire cet appui en suscitant au roi bulgare un ennemi supérieur en forces. Il jeta les yeux sur Béla, roi de Hongrie. Le voisinage des deux états ouvroit une entrée facile en Bulgarie, et le lien qui avoit uni les deux royaumes sembloit être rompu par la mort de la femme d'Asan, sœur de Béla.

Greg. epist. Raynald. Du Cange, hist. l. 4, c. 7.

Le pape engagea Baudouin à renoncer aux droits que les empereurs de Constantinople se réservoient sur la Bulgarie depuis qu'elle s'étoit révoltée contre l'empire; et, selon les prétentions des papes de ce temps-là, qui s'attribuoient ouvertement le pouvoir de disposer des couronnes, il déclara qu'il donnoit à Béla le royaume de Bulgarie, et ordonna la publication d'une croisade en Hongrie contre Asan, comme contre un schismatique relaps. Béla parut d'abord se défendre d'accepter ce présent. L'héritier présomptif de la couronne de Bulgarie étoit fils de sa sœur, et il ne pouvoit attaquer Asan sans rompre avec Vatace, son allié et son beau-frère; sa femme, Marie Lascaris, étant sœur de l'impératrice Irène, femme de Vatace. Mais l'ambition, sophiste adroit et persuasif, joignit sa voix à celle du pape, et il ne fut plus question que des conditions. Béla demandoit que la qualité de légat du saint-siége fût unie en sa personne à celle de roi de Bulgarie, en sorte qu'on lui laissât prendre sur le spirituel le même pouvoir que le pape s'arrogeoit sur le temporel; ce qui n'étoit pas nouveau en Hongrie, puisque le roi saint Etienne avoit joui de cette prérogative : que d'ailleurs ce seroit un moyen de gagner plus facilement les Bulgares, qui pensoient ne pouvoir se soumettre à l'église romaine sans en devenir les esclaves. Il demandoit encore qu'il lui fût permis de faire porter la croix devant lui dans ses armées, et que, pendant le cours de cette expédition, le pape se déclarât protecteur de son royaume, et qu'il le défendît par les armes de l'excommunication contre ceux qui oseroient l'attaquer. Ces deux dernières demandes furent aisément accordées; mais la première souffroit de grandes difficultés. Les papes, en étendant leur bras sur la puissance temporelle des rois, veilloient avec une sorte de jalousie très-légitime à ne point laisser entamer leur autorité spirituelle. Pour satisfaire le roi de Hongrie, Grégoire imagina un tempérament : ce fut

que la dignité de légat fût confiée par le pape à tel évêque de Hongrie que le roi voudroit choisir, en sorte que ce prélat seroit sous la main du prince, et n'agiroit que de concert avec lui. Après tous ces préliminaires de guerre, l'histoire ne dit rien de la guerre même. Il semble que tant de machines dressées contre le roi bulgare restèrent sans mouvement et sans effet, et que le Bulgare, intimidé par ces menaces, fit sa paix avec Béla et les François, au secours desquels il ouvrit l'année suivante un passage dans ses états.

Tous les préparatifs de Grégoire n'eurent pas de meilleur succès. Baudouin, qui croyoit sa présence nécessaire pour entretenir l'ardeur des François et presser leurs préparatifs, ne pouvoit encore retourner à Constantinople. Instruit de l'extrémité où se trouvoit cette ville, il fit partir dès le mois de mars un secours considérable d'hommes et d'argent sous la conduite de Jean de Béthune, que Brienne lui avoit donné pour guider sa jeunesse et l'aider de ses conseils. Ce sage et vaillant chevalier prit la route d'Italie, à dessein de s'embarquer à Venise, et d'aller par mer à Constantinople, les Bulgares et les Grecs de Vatace, répandus dans tout le pays, rendant le passage impraticable du côté de la terre. Mais il fut arrêté par un autre obstacle non moins insurmontable. L'empereur Frédéric, qui avoit été mortel ennemi de Jean de Brienne, ne l'étoit pas moins de Baudouin, et plus encore du pape, avec lequel il étoit en guerre ouverte. C'étoit pour lui un triomphe de faire échouer un projet que le pape avoit tant à cœur. Asan et Vatace, profitant de ces dispositions, avoient recherché son alliance; et, afin d'intéresser son ambition, ils lui promettoient que, s'il vouloit se joindre à eux pour exterminer les François, ils lui feroient hommage de l'empire, et se réuniroient à l'église romaine. Frédéric, alors en Lombardie, se laissa gagner par ces promesses; et dès qu'il apprit que Bé-

Greg. epist. Ph. Mouskes. Math. Paris. Alberic. chr. Bzovius. Du Cange, hist. l. 4, c. 8, 9, 10.

thune avoit passé les Alpes, il lui fit signifier une défense de mettre le pied dans ses états, s'il ne vouloit ressentir les plus terribles effets de sa colère. Béthune, étonné d'une menace si peu attendue, se flatta d'engager Frédéric à la révoquer, s'il pouvoit traiter avec lui. Il alla donc le trouver; et par son adresse il obtint en effet la permission de faire passer ses troupes à Venise, mais à condition qu'il resteroit lui-même auprès de Frédéric, pour garant de la conduite qu'elles tiendroient en traversant ses états. En vain Béthune offrit à l'empereur une grande somme pour obtenir la liberté d'accompagner ses troupes, il fallut les laisser partir sans leur chef. Les esprits s'aigrirent de plus en plus. Frédéric, se tenant déjà pour souverain de l'empire d'Orient, manda à Baudouin que, s'il ne se déclaroit son vassal, il alloit l'y forcer par les armes; et sur le refus de Baudouin, il défendit à tous ses sujets de donner passage à aucune troupe pour la Grèce et la Terre-sainte. Le pape, vivement affligé de ces hostilités, qui rendoient inutiles tant de mouvemens et de travaux, lui représenta par des lettres pressantes l'intérêt de toute la chrétienté, dont Frédéric sembloit se déclarer ennemi. Mais, loin de rien gagner sur cet esprit opiniâtre, plus il témoignoit de chagrin, plus il flattoit la haine invétérée de Frédéric. Baudouin, voyant qu'avec Asan et Vatace il avoit encore Frédéric à combattre, retourna en Italie pour consulter le pape, et aviser avec lui aux moyens de forcer cette nouvelle barrière. Cependant les troupes assemblées à Venise, augmentées encore d'un grand nombre de croisés qui étoient venus s'y joindre, se dissipoient faute de chef. Béthune ayant enfin obtenu sa liberté, et étant mort presque en arrivant à Venise, elles se débandèrent tout-à-fait. Il n'en resta qu'une petite partie, dont les uns passèrent en Morée, sans oser pénétrer plus avant; les autres se hasardèrent à faire voile à Constantinople, où il abordèrent à travers une

infinité de périls. Cette ville, enveloppée de toutes parts, et comme bloquée du côté de la mer et de la terre, eut été contrainte de se rendre, si elle n'eut reçu fort à propos un secours des Vénitiens et de Geoffroi, prince d'Achaïe, qui, s'étant réunis, forcèrent l'entrée du port avec une flotte de vingt-deux voiles.

Malgré l'empressement de Baudouin pour secourir Constantinople, tant d'obstacles, tant de contre-temps et de délais fatiguoient la patience des habitans. Toutes les fortunes étoient épuisées. On avoit enlevé le plomb de la couverture des églises pour en faire de la monnoie. On en vint enfin à sacrifier à de si pressans besoins les plus saintes reliques, et jusqu'aux instrumens vénérables de la rédemption des hommes. La couronne d'épines, encore teinte du sang du fils de Dieu, faisoit la principale richesse de la chapelle des empereurs. On l'engagea pour une grande somme aux Vénitiens, à condition que, si on ne la retiroit pas de leurs mains dans un terme marqué, elle leur demeureroit en propriété. En attendant qu'elle fût transportée à Venise, on la mit en dépôt dans l'église du Pantocrator, qui appartenoit aux Vénitiens. Baudouin étoit à la cour de Louis lorsqu'il apprit cette affligeante nouvelle. Percé de douleur, il en fit part au roi et à sa mère; il leur déclara qu'il leur cédoit en pur don tous les droits qu'il avoit sur ce trésor, et cette offre fut acceptée avec tout l'empressement d'une piété aussi tendre que solide et généreuse. Louis envoya aussitôt à Constantinople deux religieux dominicains, dont l'un, ayant été prieur dans un couvent de cette ville, avoit vu plus d'une fois cette couronne révérée. Baudouin les fit accompagner d'un député, chargé d'un ordre au régent et aux barons de la délivrer aux envoyés du roi. Les barons convinrent avec les Vénitiens que la couronne seroit transportée à Venise, d'où elle seroit envoyée en France après le remboursement de la somme prêtée par la république. On mit en usage

Cornut. de suscept. sanctæ coronæ spineæ.
Ph. Mouskes.
Nangis chr.
Dandul. chr.
Alberic. chr.
Math. Paris.
Math. Westminst.
Vincentius Bellov.
Doutrem. l. 5, c. 6.
Du Cange, hist. l. 4, c. 11, 12, 13.
Fleury, hist. ecclés. l. 81, art. 27.

toutes les précautions propres à constater l'authenticité et la conservation de cette sainte relique. Vers la fête de Noël, elle fut déposée dans un vaisseau qui mit à la voile, suivi des regards de toute la ville assemblée sur le rivage et fondant en larmes.

Vatace, instruit de ce transport, avoit mis en mer plusieurs galères pour l'enlever au passage. La main qui la conservoit depuis tant de siècles la fit passer sans péril. Arrivée à Venise, elle fut exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Marc, où elle demeura jusqu'au paiement. Le roi avoit écrit à l'empereur Frédéric pour l'engager à favoriser le retour de ses envoyés, qui firent le chemin par terre. On remarqua que dans une saison pluvieuse il ne tomba jamais une goutte de pluie tant qu'ils furent en route, quoiqu'il plût très-souvent lorsqu'ils étoient arrivés au gîte. Lorsque le roi apprit qu'ils étoient à Troyes, il partit en diligence pour aller au-devant. La reine sa mère, ses frères, Gautier Cornut, archevêque de Sens, qui nous a laissé l'histoire de cette translation, grand nombre d'autres prélats, de seigneurs, de chevaliers, l'accompagnèrent dans ce pieux voyage. On rencontra la sainte couronne à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens, et toute la cour de France imita la dévotion et la sainte joie du prince, qui reçut ce présent du ciel comme la sauvegarde de son royaume. Le lendemain, fête de Saint-Laurent, elle fut portée à Sens. A l'entrée de la ville, le roi, le comte d'Artois son frère, vêtus d'une simple robe de laine, et les pieds nus, la prirent sur leurs épaules, suivis des prélats et des seigneurs, qui marchoient aussi nu-pieds. Le clergé, les moines portant leurs reliques, tous les habitans vinrent à la rencontre. La ville retentissoit de transports de joie et brilloit de magnificence. On la déposa dans l'église de Saint-Etienne, où elle reçut les hommages de tout le peuple. Dès le lendemain le roi partit chargé

lui-même de ce présent inestimable, et huit jours après il arriva à Paris. On avoit dressé hors des murs, près de l'église de Saint-Antoine, au milieu de la plaine, une estrade fort élevée, d'où l'on montra cet objet de vénération au peuple de cette grande ville. Le roi et son frère la portèrent ensuite solennellement à l'église de Notre-Dame, avec les mêmes marques d'humiliation et de respect qu'on avoit fait à Sens; et, après avoir chanté l'office, on alla la déposer dans la chapelle du palais, qui étoit alors sous l'invocation de saint Nicolas. Quelques années après, le saint roi fit rétablir cette chapelle, telle que nous la voyons aujourd'hui; et non-seulement cette sainte couronne, mais même quelques épines que nos rois ont permis d'en détacher, ont opéré plusieurs miracles très-authentiques, que la bonté toute-puissante du créateur accorde, quand il veut, aux prières des saints, dont il se plaît à couronner la foi et les œuvres.

L'aliénation du plus précieux trésor spirituel que possédât Constantinople ne montroit que trop combien étoient pressans les besoins temporels. Aussi Baudouin redoubla-t-il de diligence pour hâter le départ des troupes levées en France; et le pape, de son côté, exhortoit avec ardeur les seigneurs croisés pour la Terre-sainte à tourner leurs armes contre Vatace. Il n'eut pas de peine à y déterminer le prince d'Achaïe; mais il ne put le persuader à plusieurs des principaux seigneurs, quoiqu'ils se fussent auparavant engagés de parole à Baudouin et au pape. La défiance qu'ils conçurent de Frédéric, qui, par haine du pape, s'étoit d'abord déclaré contre les croisés, les détourna de ce voyage, malgré la promesse que leur faisoit cet empereur, de leur ouvrir un libre passage par ses états. Thibaut, roi de Navarre, les comtes de Bretagne, de Bar, de Mâcon, de Forez et de Nevers, Richard de Chaumont, Anseau de l'Ile, abandonnèrent Baudouin, et prirent la route de Mar-

AN. 1239.
Greg. epist. Ph. Mouskes. Acrop. c. 37. Alberic. chr. Bzovius. Raynald. Du Cange, hist. l. 4, c. 14 et suiv.

seille, où ils s'embarquèrent pour la Palestine. Cependant Baudouin ne perdit pas courage. Après un nouveau voyage en Italie pour conférer encore avec le pape, de retour en France, il engagea au roi le comté de Namur, pour fournir aux dépens de l'expédition ; et, ayant donné ordre à ses affaires domestiques, il assigna un rendez-vous général à ses troupes. Louis, redouté de Frédéric, en avoit obtenu un sauf-conduit pour les croisés en Allemagne. Ils n'avoient que de bons traitemens à attendre du roi de Hongrie, de Caloman, son frère, duc d'Esclavonie, et même d'Asan, roi de Bulgarie, lié depuis peu avec ces princes par un traité solennel : en sorte que Baudouin, à la tête d'une nombreuse armée, qui seroit encore fortifiée en chemin par les Hongrois et les Bulgares, forceroit aisément le passage des contrées occupées par Vatace, si celui-ci entreprenoit de s'y opposer. Baudouin comptoit à sa suite soixante mille hommes, entre lesquels sept cents chevaliers avec leurs écuyers, et trente mille arbalétriers à cheval. Plusieurs seigneurs de grande distinction s'étoient joints à lui, tels que Thomas de Marle, frère d'Enguerrand de Couci, Imbert de Beaujeu, Josserand de Brancion, qui mourut onze ans après à la journée de Massoure, le châtelain de Baumez, Guillaume de Cahieu, Varin de La Haverie. Le légat, évêque d'Anagnie, devoit l'accompagner jusqu'à Constantinople avec l'évêque de Sinigallia, et Varin, archevêque de Thessalonique, chassé de son église par Théodore, prince d'Epire. L'armée s'étant mise en campagne vers le mois d'août, prit sa route par les Alpes noriques et par l'Autriche. Elle traversa sans obstacle la Hongrie et la Bulgarie. Son passage en Thrace fut favorisé par Narjot de Touci, qui s'étoit formé un établissement dans cette province. Vatace ne se crut pas en état de résister à tant de troupes. Dès qu'il fut instruit de leur marche, il songea à se retirer. Il proposa la paix au roi de Hongrie ; il feignit

même, comme il avoit déjà fait, de vouloir abandonner le schisme des Grecs. Baudouin, arrivé à Constantinople vers le mois de décembre, se fit couronner solennellement dans l'église de Sainte-Sophie. Quoiqu'il fût successeur légitime de son frère Robert, et que depuis la mort de ce prince l'histoire lui donne le nom d'empereur, cependant il n'avoit encore pris que le titre d'héritier de l'empire, et il ne compte dans ses actes les années de son règne que du jour de son couronnement.

Une si belle armée sembloit promettre de grands succès. Pour relever l'empire françois et lui rendre ses premières conquêtes, il ne restoit plus à combattre que Vatace. Les Hongrois étoient attachés à Baudouin par des mariages; le roi de Bulgarie, fatigué de sa propre inconstance, paroissoit résolu de régner en paix. Un nouveau traité procura aux François l'alliance d'une nation puissante, dont la farouche valeur faisoit le fléau de l'empire et la principale force des armées ennemies. Prêts à se voir submergés par une inondation de Tartares, qui des bords de l'Océan oriental s'avançoient avec fracas au travers de l'Asie, et rouloient des flots de sang jusque dans le nord de l'Europe, les Comans venoient chercher un asile dans ce pays, qu'ils avoient si souvent couvert de cendres et de carnage. Jonas et Soronius, leurs princes, arrivèrent à Constantinople avec leurs familles, et proposèrent aux barons françois de se liguer avec eux. Dans l'état où se trouvoit l'empire, on n'avoit garde de négliger aucune ressource; et l'humanité françoise ne se rebuta pas de la forme barbare usitée chez tous ces peuples septentrionaux lorsqu'ils contractoient une alliance. Les deux partis se tiroient du sang des veines, et se le donnoient mutuellement à boire, pour faire entendre qu'ils formoient ensemble une sorte de consanguinité et une fraternité inviolable. A cette formalité sauvage, ils en ajoutoient

AN. 1240.
Alberic. chr.
Joinville, hist. de saint Louis.
Du Cange, hist. l. 4, *c.* 19.

une autre non moins bizarre : c'étoit de faire passer un chien entre les commissaires des deux parties, rangés en haie, et de le trancher à coups de sabre, en criant, *qu'ainsi soit hachée en pièces celle des deux nations qui violera la foi jurée.* Afin même de resserrer la confédération publique par des liaisons particulières, on fit baptiser les filles de ces princes. Soronius en avoit deux : l'une fut donnée pour femme à Guillaume, fils de Geoffroi de Méri, connétable de Romanie ; l'autre à Baudouin de Hainaut. La fille de Jonas, le plus puissant des deux rois, fut épousée par Narjot de Touci, veuf de la fille de Branas.

Greg. epist. Acrop. c. 37. *Alberic. chr. Raynald. Du Cange, hist. c.* 20, 21, 22.

Les Comans ne tardèrent pas à servir leurs nouveaux alliés ; ils vinrent en grand nombre se joindre aux François pour faire le siége de Zurule, dont Vatace étoit demeuré maître. Baudouin étoit parti de Constantinople avec son armée, et campoit près de la ville lorsqu'il vit arriver Guillaume de Vérone, seigneur de Nègrepont, fils de Ravain Carcerio, dont nous avons parlé. Il amenoit Hélène, sa femme, nièce de Démétrius, roi de Thessalonique, mort en Italie depuis dix ans : il demandoit pour elle l'investiture de ce royaume, dont elle étoit héritière. L'empereur, qui n'avoit alors ni le temps, ni le moyen d'examiner si cette demande étoit légitime, l'accorda, sans préjudice aux droits d'autrui, et confirma ensuite cette concession avec connoissance de cause ; mais ce ne fut qu'un titre sans réalité. Théodore d'Epire étoit alors avec Jean, son fils, en possession de Thessalonique. M. Du Cange conjecture qu'Hélène étoit nièce de Démétrius par son père Manuel, fils de l'empereur Isaac, et de Marguerite de Hongrie, qui avoit épousé en secondes noces le marquis de Montferrat, dont elle avoit eu Démétrius. L'armée arriva devant Zurule. La place étoit défendue par Jean Pétraliphe, un des principaux officiers de l'empereur grec. Ce guerrier expérimenté joignoit au courage

une extrême force de corps : il descendoit de ce Pierre d'Aups, seigneur provençal, qui avoit suivi le fameux Robert Guiscard dans ses expéditions, et s'étoit, après sa mort, attaché au service de l'empereur Alexis, comme nous l'avons dit ailleurs. Attaqué avec violence par une infinité de machines, et surtout par les Comans, qui s'efforçoient de signaler leur zèle en faveur de leurs nouveaux alliés, Pétraliphe découvrit encore un complot tramé dans la ville pour ouvrir les portes aux François. Pressé par les ennemis du dehors, trahi par ceux du dedans, il fut obligé de se rendre. On le chargea de chaînes, ainsi que les soldats de la garnison ; et on le fit vendre avec eux comme esclave à Constantinople.

Vatace, retiré en Assie, ne se sentant pas assez de forces pour marcher au secours de Zurule, voulut se dédommager de cette perte en enlevant aux François ce qui leur restoit de places sur les côtes de la Propontide. Pour les attaquer à la fois du côté de la mer et de la terre, il se mit à la tête de son armée de terre, et donna le commandement de sa flotte à un seigneur arménien, nommé Geoffroi, homme de peu d'expérience et de valeur, mais fanfaron et souple courtisan. Vatace, aveugle pour cette fois, l'avoit préféré à Manuel, grand capitaine, aussi expérimenté sur mer que sur terre, parce que, quelques jours auparavant, dans une conversation avec l'empereur, il avoit dit hardiment qu'il connoissoit la marine des deux nations, et que les vaisseaux grecs, en quelque nombre qu'ils fussent, ne tiendroient pas contre une flotte françoise. Ce guerrier, plus instruit aux batailles qu'au langage de cour, ignoroit que la vérité y est étrangère et sauvage, et qu'elle ne peut guère entrer dans le cabinet, même des meilleurs princes, si elle ne prend du moins les livrées de la flatterie. Vatace étoit un grand homme ; mais il étoit prince : choqué de cette franchise, il ôta

la charge à Manuel, et la donna au complaisant Geoffroi, qui fut battu comme il devoit l'être. Trente vaisseaux de Vatace cédèrent à treize vaisseaux françois, qui en prirent un nombre égal au leur, chaque navire ramenant avec lui sa proie dans le port de Constantinople. Vatace fut plus heureux par terre, où il commandoit en personne. Etant parti de Nicomédie, il s'avança au-delà du château de Charax, emporta d'emblée Dacibyze, Nicétiate, et nettoya toute la côte, où il ne resta aux François que la forteresse d'Esquilli.

Acrop. c. 39. *Math. Paris.* *Du Cange, hist. l.* 4, *c.* 25.

Les temps les plus stériles en événemens heureux sont en récompense les plus féconds en prodiges. Une comète chevelue se montra cette année sur l'horizon au mois de février, et y demeura pendant trois mois. Le peuple des historiens, et M. Du Cange lui-même, attribuent aux malignes influences de cet astre innocent la mort de plusieurs personnes illustres qui arriva l'année suivante.

AN. 1241.

Ph. Mouskes. *Acrop. c.* 39. *Gregor. l.* 2, *c.* 7. *Pachym. l.* 1, *c.* 13. *Sanut. l.* 3, *part.* 12, *c.* 20. *Alberic. chr.* *Math. Paris.* *Du Cange, hist. l.* 4, *c.* 25, 26. *Idem, fam. p.* 208. *Idem, sur Joinvile, p.* 91.

De toutes ces pertes, nulle ne mérita plus de larmes que celle de l'impératrice Irène, femme de Vatace. Cette vertueuse princesse, vraiment digne de l'empire, par une magnificence sans luxe, et plus encore par l'auguste simplicité de son caractère, partageoit les soins de son époux, sans prétention à le dominer : elle veilloit avec lui à maintenir la justice et à réprimer l'avarice et les rapines des tyrans subalternes. Prodigue seulement à l'égard des malheureux qui ne méritoient pas de l'être, elle se refusoit ces repas somptueux, ces fêtes brillantes, ces précieuses parures qui font la splendeur d'une cour superbe et la misère des provinces. Elle ne se permettoit de dépenses extraordinaires que pour honorer le culte divin, en faisant construire de magnifiques églises, ou pour alimenter les pauvres, et les soulager dans leurs maladies en bâtissant des hôpitaux. Elle encourageoit les arts et les sciences, et se plaisoit à entretenir les savans, mais avec modestie, pour s'instruire, et non

pour paroître instruite. Elle inspiroit à son mari ses généreux sentimens; et l'on peut dire que Vatace, né lui-même avec une âme noble et droite, dut cependant à sa femme une partie de ses vertus. Il en perdit beaucoup en la perdant, comme nous verrons dans la suite. Elle n'eut de son mariage que Théodore, qui naquit la première année du règne de son père. Peu de temps après elle fut blessée d'une chute de cheval, dans une chasse où elle accompagnoit son mari. Les François ne regrettèrent pas le roi bulgare, qui mourut vers le mois de juin, peu de jours après cette princesse. Il venoit de se liguer de nouveau contre eux avec Vatace; et la mort seule sut fixer l'inconstance d'Asan. Ce fut d'ailleurs un prince estimable, brave, actif, libéral, gouvernant ses sujets avec bonté, traitant les étrangers avec bienveillance, doux et humain dans la victoire, mais peu fidèle dans l'amitié; en sorte qu'on couroit moins de risque à être son ennemi que son allié. Il eut pour successeur son fils Caloman, qu'il avoit eu de sa première femme, Anne de Hongrie. Au mois d'août mourut Grégoire IX, âgé de près de cent ans: pape vertueux et savant, qui auroit été plus universellement regretté, si ses différends avec l'empereur Frédéric n'eussent causé de grands troubles dans l'Eglise et dans l'état; discorde funeste et scandaleuse, perpétuée sous Innocent IV, qui lui succéda au bout de près de deux ans, après un très-court pontificat de Célestin IV et une longue vacance du saint-siége. Narjot de Touci décéda aussi cette année; et presqu'au même temps son beau-père Jonas, roi des Comans, qui mourut subitement avant que d'être baptisé. Ce fut pour cette raison qu'on l'enterra, comme païen, hors de Constantinople. On permit à ses officiers de faire ses funérailles selon les pratiques barbares de leur nation. Son monument fut dressé sur une éminence; et dans la fosse, autour de son cadavre, on pendit à sa droite et à sa gauche huit

de ses écuyers, qui s'offrirent volontairement à aller servir leur maître dans l'autre monde : on y pendit aussi, pour le même usage, vingt-six chevaux vivans. La fille de Jonas, veuve de Narjot de Touci, se fit religieuse dans un monastère de Constantinople. Les François perdirent dans ce prince un allié puissant et fidèle. Il avoit contenu dans leur amitié son collègue Soronius, qui les abandonna bientôt pour se jeter dans le parti de Vatace. Ce fut aussi dans ce même temps que mourut Manuel, frère de Théodore d'Epire. Soit qu'il n'eût pas laissé d'enfans de Marie, fille d'Asan, soit que la force les ait privés de leur héritage, il eut pour successeur, dans son état de Thessalie, son neveu Michel-Ange Comnène, fils naturel de ce Michel qui, dès la première année de la conquête, s'étoit fait un établissement en Epire. Cette liste mortuaire, répandue en France, s'accrut encore par la renommée. Le bruit courut que l'empereur Baudouin avoit été emporté avec tant d'autres princes, dans cette année funeste ; et cette nouvelle s'accrédita tellement, que Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe, vint à Constantinople avec des troupes pour se mettre en possession de la régence durant la minorité de Philippe, fils de Baudouin. Il fondoit son droit sur son mariage avec Agnès, sœur de l'empereur, qu'il croyoit mort.

Ph. Mouskes. Alberic. chr. Du Cange, hist. l. 4, c. 23, 24.

Son voyage cependant ne lui auroit pas été inutile, si Louis, roi de France, ne se fût opposé à une acquisition nouvelle, déjà conclue entre lui et l'empereur. Les revenus de Baudouin ne suffisant plus pour l'entretien des troupes, il avoit emprunté de grandes sommes du prince d'Achaïe ; et, pour les acquitter il lui abandonna la terre de Courtenai. Mais Louis, dont l'agrément étoit nécessaire pour cette aliénation, refusa l'investiture à Geoffroi, et fit, par lettres, des reproches à Baudouin de ce qu'il consentoit ainsi à se dépouiller du titre primordial de sa famille. Baudouin s'excusa sur

les pressans besoins de l'empire ; et comme il n'attendoit de soulagement que des libéralités du roi, il intéressa la piété de ce prince en lui envoyant une portion considérable de la vraie croix, la robe que le Sauveur portoit en allant au Calvaire, le fer de la lance, l'éponge, et d'autres instrumens de la Passion. Ces saintes reliques arrivèrent à Paris le jour de l'Exaltation de la sainte croix, et furent portées par le roi et ses frères, avec la même révérence et les mêmes cérémonies que la couronne d'épines, dans la chapelle du palais que le roi faisoit bâtir.

Asan, qui, toujours les armes à la main, n'avoit cessé pendant tout son règne de les tourner tantôt contre les François, tantôt contre les Grecs, avoit rendu sa nation également odieuse aux deux partis ; et la foiblesse de son successeur, qui n'étoit qu'un enfant de dix à douze ans, leur ouvroit une entrée facile pour s'emparer de la Bulgarie et se délivrer de ces voisins incommodes et infidèles. Mais ce projet étoit au-dessus des forces et même des talens de Baudouin : trop heureux s'il pouvoit conserver les débris de son état défaillant, et qui ne subsistoit que par des assistances étrangères. Vatace avoit assez d'ambition pour le concevoir, et de forces pour l'exécuter, si les Hongrois, les François et les princes de Thessalonique ne se mettoient pas de la partie en faveur des Bulgares. Il songea donc à écarter ces trois obstacles. Il fit avec les François une trève de deux ans, qu'ils acceptèrent volontiers, ne demandant qu'à respirer en paix. Les Hongrois étoient puissans ; il employa la ruse. Il envoya faire à Béla des protestations d'amitié ; et, pour lui en prouver la sincérité, il lui déclara qu'en sa considération il vouloit se soumettre à l'église romaine. Béla, charmé d'une médiation si honorable, en écrivit à Grégoire, qui vivoit encore ; et le pape, moins facile à tromper, lui conseilla de s'assurer davantage de la bonne foi de Vatace. Cette épreuve fit

Raynald. Du Cange, hist. l. 4, c. 27.

évanouir les espérances ; mais elle tint Béla dans l'inaction, et c'étoit tout l'objet de la politique de Vatace.

An. 1242. *Acrop. c. 40. Alberic. chr. Du Cange, hist. l. 4, c. 27, 28.*

A l'égard des princes de Thessalonique, il se crut en état de faire usage de la force, et résolut de les subjuguer. Il souffroit avec impatience qu'une principauté si récente et si peu étendue osât décorer ses maîtres du nom d'empereur : titre qu'il prétendoit lui appartenir à l'exclusion de tout autre, étant successeur de Lascaris et des légitimes souverains de Constantinople. Jean Comnène, empereur titulaire sous le gouvernement de son père Théodore, étoit un jeune homme fort dévot, mais sans expérience. On lui ôtoit toutes ses forces en lui enlevant les conseils de son père ; c'étoit cet aveugle, homme de courage et profond politique, qui dirigeoit toutes ses démarches. Vatace envoie à Théodore un homme affidé, et, par les caresses les plus affectueuses, il l'engage à venir conférer avec lui sur leurs intérêts communs : il lui fait l'accueil le plus flatteur, le comble d'honneurs, lui procure le séjour le plus agréable ; mais il le retient à Nicée, sans lui permettre de sortir du palais ni d'avoir aucune communication au-dehors. Cependant il avoit attiré à lui, à force de présens et de promesses, grand nombre de ces Comans dispersés en Macédoine, qui s'étoient donnés aux François, et qui les avoient si bien servis au siége de Zurule. Ces barbares, toujours prêts à se vendre au plus offrant, étoient venus, sous la conduite de Soronius, grossir l'armée de Vatace. Il se mit donc à leur tête pour aller faire la conquête de Thessalonique. Après avoir passé l'Hellespont, il côtoie les bords de l'Archipel. Sa flotte, commandée par le brave Manuel, auquel il avoit rendu sa charge et ses bonnes grâces, accompagne sa marche et vogue à sa vue. Il traverse toute la côte de Thrace, entre en Macédoine, passe le Vardar, se rend maître des châteaux qu'il rencontre sur son passage, et dont les garnisons prennent la fuite sans oser l'attendre ; enfin

il arrive à trois lieues de Thessalonique. On ne sait pour quelle raison ce prince, d'ailleurs si prévoyant, manquoit des machines de guerre nécessaires pour l'attaque d'une place si bien fortifiée. Il résolut donc de la prendre par famine. Sa flotte bloquoit l'entrée du port; les Comans, toujours en courses, ravageoient toute la campagne jusqu'aux portes de la ville, et coupoient tous les passages des vivres. Cependant le jeune prince, pour lequel Vatace n'avoit que du mépris, montroit beaucoup de sagesse et de courage : il donnoit tous les ordres nécessaires pour une vigoureuse défense. La garnison incommodoit les assiégeans par de fréquentes sorties, et il paroissoit que le siége seroit plus long et plus meurtrier que l'empereur grec ne s'y étoit attendu.

Vatace commençoit à se repentir de son entreprise, lorsqu'il reçut une lettre de son fils Théodore, qu'il avoit laissé à Péges, sur la côte d'Asie. Ce prince lui mandoit que les Tartares venoient de remporter une grande victoire sur le sultan d'Icone; qu'ils couvroient de leurs troupes toute l'Asie entière; et qu'il étoit à craindre qu'à son retour il ne trouvât ses états envahis par cette nation barbare. Cet événement imprévu rompoit toutes les mesures de Vatace, et détruisoit ses projets sur la Bulgarie. Il tint secrètes les dépêches de son fils, et défendit au messager, sur peine de la vie, de rien dire à personne de ce qui se passoit en Asie. Il fait en même temps venir de Nicée Théodore le père, qui n'en avoit lui-même aucune connoissance. Lorsqu'il est arrivé au camp, Vatace, qui ne cherchoit qu'à lever le siége en sauvant son honneur, lui fait entendre *que ce n'est par aucun sentiment de haine ni par ambition de conquête qu'il attaque Thessalonique; qu'ils sont tous de race grecque, tous également ennemis de la nation françoise; qu'il est de leur intérêt de se réunir pour la défense commune; mais qu'étant seul légi-*

time empereur, il ne doit ni ne peut en souffrir aucun autre; qu'il ne s'agit que d'un titre honorifique, et que, pour conserver un nom injustement usurpé, il n'est pas de la sagesse de Théodore de s'exposer à perdre un domaine réel, dont on ne lui dispute pas la possession. Théodore avoit déjà le cœur fort amolli par les bons traitemens de Vatace : il se rendit à ses raisons, et y fit condescendre son fils. On entra en conférence. Jean consentit à se contenter du titre de despote, à quitter les ornemens de la dignité impériale, et à prêter à Vatace serment de fidélité. Pour donner à cet accord plus de stabilité, l'empereur grec, qui savoit que les ministres des princes foibles sont les vrais souverains, n'oublia pas de mettre ceux de Jean dans ses intérêts par ses libéralités ; et après quarante jours de siége, il se retira, plus affligé intérieurement d'avoir été troublé dans ses projets de conquêtes que ne l'étoient ni Jean ni Théodore d'avoir perdu un nom inutile et un faste dangereux.

Vincent. Bellov. l. 30, 31, 32. Hayton, c. 17. Paul. Venet. Chr. Patav. Appendix ad chr. Ursperg. p. 250. Abulfarage. dyn. IX. Leunclav. annal. turc. Idem, Pandect. hist. turc. c. 3. D'Herbelot, bibl. orient. Petis de la Croix, hist. de Genghiz can. Fleury, hist. ecclés. l. 81, art. 48 M. de Gui-

Les Tartares Mogols, dont les progrès rappeloient Vatace au centre de ses états, déjà maîtres d'une grande partie de l'Asie, alarmoient l'Europe entière. Ces barbares n'étoient d'abord qu'une horde descendue des anciens Turcs, menant sous des tentes une vie presque sauvage, sans lois et sans culte, quoiqu'ils reconnussent un Dieu créateur. Ils habitoient au nord des Tartares Niutché, beaucoup plus puissans et plus étendus en Tartarie, situés à l'extrémité orientale de l'Asie. Les Mogols, d'abord leurs tributaires, s'accrurent peu à peu par la réunion des hordes voisines. Leur prince n'étoit qu'un chef de pâtres, vivant comme ses sujets de la chair de son bétail, et s'enivrant du lait fermenté de ses cavales; mais son autorité étoit absolue dans la guerre. A sa voix toutes les hordes dépendantes s'assembloient autour de lui, et marchoient aveuglément à sa suite, ainsi que leurs troupeaux, dont ils ne dif-

féroient guère que par la figure et l'indomptable courage.

gnes, hist. des Huns, l. 15.

Ce fut d'un de ces princes, nommé Yésoukai Bahadour, que naquit en 1163 le fameux Genghizcan, destiné, comme autrefois Attila, à punir par un déluge de sang les crimes de la terre. Devenu orphelin à 13 ans, il apprit à combattre par les victoires qu'il remporta sur des hordes rebelles. Uni d'abord avec Unghcan, ce puissant prince tartare connu en Europe sous le nom de Prêtre-Jean, il en reçut et lui rendit de grands services; mais, une sanglante querelle les ayant divisés, Genghizcan commença ses conquêtes par l'invasion des vastes états d'Unghcan. Ayant subjugué en quatre ans toutes les hordes tartares qui s'étendoient à l'occident jusqu'au pays de Kasgar, et au midi jusqu'au royaume de Tangut, il tourna ses armes contre la Chine. Cette grande contrée étoit alors partagée entre deux nations. Les princes chinois de la dynastie des Song, repoussés dans les provinces du midi, y possédoient encore un assez grand empire; mais les Tartares Niutché s'étoient emparés de la partie septentrionale. Genghizcan, déjà maître de tant de peuples, trop fier pour continuer de payer tribut, entra dans leur pays, s'empara de leurs places en Tartarie, força les passages de la longue muraille, et pendant sept années soumit une grande partie de la Chine, tant par lui-même que par ses généraux. Il avoit choisi pour capitale de ses immenses états la ville de Karacorom, que l'on croit avoir été située dans le grand désert de Cobi, au nord du royaume de Tangut, à quarante-quatre degrés de latitude septentrionale, et à cent quatre-vingts de longitude. Dans le cours de ses exploits, il apprend que Mohammed, sultan de Kharisme, le plus puissant prince de l'Asie, avoit fait tuer ses ambassadeurs. Frémissant de colère, il laisse dans la Chine ses plus habiles capitaines pour en achever la conquête, et court lui-même à la ven-

Pachym. l. 2, *c.* 24; *l.* 5, *c.* 4.

geance avec une partie de ses innombrables armées. Toutes les terres qui obéissoient au sultan sont inondées de sang et couvertes de carnage. La Bukarie, le Kharisme, le Mawaralnahr, le Corasan, vastes contrées dont la population étoit immense en ce temps-là, ne sont plus après son passage que d'affreux cimetières. Les bords de l'Oxus et du Jaxarte retentissent de la chute des villes puissantes situées au voisinage de ces fleuves, qui faisoient alors, vers le nord de l'Asie, les bornes du monde connu. Jamais les vents et les orages, nés sous les mêmes climats que Genghizcan, ne s'étoient déchaînés avec plus de fureur, et n'avoient porté aussi loin le ravage et la destruction. Ce fut alors que les Corasmiens, chassés de leur pays, s'enfuirent au travers de l'Asie jusque sur les terres du soudan d'Egypte, qui les employa contre Jérusalem, où ces barbares égorgèrent tous les chrétiens, et détruisirent le Saint-Sépulcre. Tandis que Genghizcan tonne à l'orient de la mer Caspienne, ses généraux, armés de ses foudres, traversent la Perse, pénètrent dans l'Aderbigiane, et, se repliant vers le nord au travers des rochers et des glaces du Caucase, ils portent la mort dans le Captchac, et la terreur dans la Russie. Kiovie, capitale pour lors de ce vaste pays, les voit en tremblant sur les bords du Borysthène, à la poursuite de ses troupes vaincues. Après avoir fixé dans le Captchac le siége d'une branche de leur empire, les Mogols passent le Volga; et, laissant partout sur leur passage des traces de sang, comme les titres de leur possession, ils retournent par le nord rejoindre leur souverain dans la Bukarie. Vainqueur de tant de nations, prêt à porter la guerre dans l'Inde, il éprouve le même sort qu'Alexandre; mais dans le sens contraire. Les Macédoniens se croyoient perdus, s'ils étoient traînés à l'orient du Gange: les Mogols regardoient comme un exil leur séjour à l'occident de ce fleuve. Pendant que Mogli, le plus vaillant de ses ca-

pitaines, étendoit dans la Chine l'empire de son maître, Genghizcan, retiré à Karacorom, méditoit de nouveaux désastres. Le royaume de Tangut, alors très-florissant et très-peuplé, fut le dernier théâtre de ses cruelles victoires. Il n'avoit laissé dans ce pays que des cadavres, et se préparoit à retourner dans la Chine pour achever d'exterminer les Niutché, ses anciens ennemis, lorsqu'il fut surpris de la mort en 1227. Ce conquérant, fondateur du plus vaste empire qui ait jamais écrasé notre hémisphère, fit des lois qu'il crut propres à conserver dans sa nation cette simplicité rude et farouche à laquelle il attribuoit ses succès. Les voici telles que les rapporte l'historien Pachymère : « Peuples, éloignez-« vous des délices. Soyez contens des choses les plus « communes. Aimez-vous les uns les autres. Ne cher-« chez point l'intérêt personnel ; n'envisagez que l'in-« térêt public. Point de recherches dans les choses de la « vie. Faites usage de tout ce qui peut nourrir ; il n'y « a point de viandes impures. Prenez plusieurs femmes « pour multiplier votre race ; chargez-les des soins do-« mestiques ; vous ne devez en prendre que de vos « armes et de vos chevaux. N'acquérez point d'immeubles ; « ne vous arrêtez pas à bâtir des maisons ; n'ayez point « de racine sur la terre comme les arbres ; soyez libres « et toujours prêts à changer de demeure selon qu'il « vous sera utile. Vous n'avez besoin que d'habits et d'a-« limens. Si quelqu'un manque de nourriture, que son « arc et ses flèches lui en fournissent, ou qu'il en tire « des veines de son cheval : s'il a besoin d'une substance « plus forte, qu'il remplisse de sang l'intestin d'une « brebis, et le fasse cuire sous la selle de son cheval ; « il y trouvera un repas solide. Si vous rencontrez en « chemin quelque pièce de peau ou d'étoffe, attachez-« la à votre manteau ; elle servira à le réparer quand « il en aura besoin, et il durera aussi long-temps que « vous. » Tel fut le code de Genghizcan, où l'on voit

quelques semences de la loi naturelle répandues entre des plantes sauvages.

C'eût été un bonheur pour l'espèce humaine d'être enfin délivrée de ce fléau de la terre, s'il n'eût laissé quatre héritiers de sa valeur meurtrière, nourris de sang entre ses bras. Il leur partagea ses états. Quoique Octai ne fût que le troisième, il le nomma pour lui succéder dans le nom et la puissance de grand kan; et la volonté de ce père, aussi respectée de ses farouches enfans que celle de Dieu même, loin d'allumer entre eux aucun sentiment de jalousie, n'excita que leur zèle pour l'élévation d'Octai et la prospérité de son règne. Occupé des guerres de la Chine, Octai n'abandonna pas les conquêtes que son père avait faites en Occident. Il les poussa même beaucoup plus loin. Trois cent mille hommes, sous le commandement de Batou, son neveu, petit-fils de Genghizcan, pénétrèrent en Russie, prirent Moscou par capitulation, et, contre la foi du traité, passèrent au fil de l'épée une grande partie des habitans. Les provinces voisines furent désolées, le grand-duc défait et tué : ses successeurs se rendirent tributaires des Mogols. Trois ans après, en 1239, Batou rentre en Russie, s'empare de Kiovie et de plusieurs autres villes, tandis qu'un de ses géneraux ravage la Pologne, la Silésie, la Moravie, brûle la citadelle de Lublin, met tout à feu et à sang jusqu'à la Vistule, et retourne en Russie chargé de butin. Ils reviennent en Pologne pendant l'hiver, passent la Vistule sur les glaces, saccagent Sendomir, et s'avancent jusqu'à trois lieues de Cracovie. De retour en Russie, ils rassemblent de nouvelles troupes, et reviennent pour la quatrième fois faire de nouveaux ravages. Les Polonois font un effort pour se délivrer de ces cruels ennemis; ils sont taillés en pièces; Cracovie est réduite en cendres. Les habitans d'Uratislau mettent eux-mêmes le feu à leur ville après en avoir enlevé leurs femmes, leurs enfans et tout ce

qu'ils possèdent. Les Mogols, après avoir ravagé la Cujavie, marchent à Lignitz, où ils gagnent une grande bataille sur les troupes de Pologne et de Silésie commandées par le duc Henri, qui y perd la vie. La Moravie fut pendant un mois le sanglant théâtre de leurs cruautés. En 1242, ils entrèrent en Hongrie au nombre de cinq cent mille hommes, et battirent les troupes que le roi Béla avoit envoyées pour leur fermer l'entrée de ses états; il ne sut pas mieux les défendre lui-même. Renfermé dans Pesth, lâche témoin des désastres de ses sujets, il les laissoit impunément en proie à ces conquérans féroces, qui n'épargnoient ni âge, ni sexe. Enfin, ne craignant que pour lui-même, il s'enfuit en Esclavonie. Caloman, son frère, plus courageux, rassembla toutes les forces du royaume; et, malgré sa valeur, à peine put-il sauver sa vie, laissant sur le champ de bataille un nombre infini de Hongrois. La terre demeura jonchée de cadavres, de têtes, de troncs mutilés, et de membres dispersés par l'espace de deux journées de chemin. Varadin, la plus grande ville et la plus peuplée du pays, fut prise et cruellement saccagée. Qu'on se représente tous les excès de la rage la plus brutale, de l'impiété la plus sacrilége de la part d'un vainqueur altéré de sang et ivre de débauche, cette ville infortunée éprouva toutes ces horreurs. Perg, Agria, Strigonie, furent traitées avec la même barbarie; et cette furieuse tempête, après avoir désolé la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, traversa le Danube et les Palus-Méotides, emportant dans son climat natal les dépouilles sanglantes de la moitié de l'Europe.

Abulfarage termine cette invasion des Mogols d'une manière toute différente. Il rapporte que Batou, après avoir ravagé le pays des Slaves, se mit en marche pour aller détruire l'empire de Constantinople; mais que les rois francs s'étant réunis, vinrent à sa rencontre sur la frontière de Bulgarie; et qu'après plusieurs combats,

les Mogols furent tellement défaits, que jusqu'à son temps ils n'osèrent plus attaquer les Grecs et les Francs. Cet auteur écrivoit trente ou quarante ans après ces événemens, à la fin du règne de Michel Paléologue, ou au commencement d'Andronic ; mais il vivoit à Matatie, au bord de l'Euphrate ; et la distance des lieux peut produire dans l'histoire autant d'erreur que l'éloignement des temps. Son récit ne s'accorde pas avec celui des autres historiens, et paroît démenti par l'impression de terreur que ces barbares laissèrent après eux dans l'Europe entière. L'alarme universelle ajoutoit encore des fables à ce que cette nation avoit de terrible. On publioit que les Tartares n'avoient ni les sentimens, ni même la forme des autres hommes; qu'ils portoient une tête de chien, et se nourrissoient de chair humaine. Tous les princes, craignant leur retour, travailloient à se mettre en défense; quelques-uns leur députoient des ambassadeurs. On ordonnoit de toutes parts des prières et des jeûnes. Le pape envoya des moines dans leur pays, pour les convertir et leur prêcher l'humanité évangélique. L'empereur Frédéric appeloit toute l'Europe au secours de l'Allemagne. Blanche, mère de Louis, trembloit pour la France ; et comme elle témoignoit ses frayeurs à son fils : *Rassurez-vous, ma mère,* lui répondit ce prince intrépide ; *espérons au secours du ciel : si ces barbares viennent nous attaquer, nous les enverrons en enfer, ou ils nous enverront en paradis.*

An. 1243. — Acrop. c. 41. Du Cange, hist. l. 4, c. 29. M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11.

Une autre armée de Mogols causoit les mêmes alarmes au sultan d'Icone. Après une bataille où ses troupes ne rendirent point de combat, ces barbares s'étoient répandus dans la Cappadoce, avoient pris Sivas, ruiné Césarée, et menaçoient d'envahir le reste de ses états. D'un autre côté, Baudouin, abandonné des Comans, dénué d'argent et de troupes, cherchoit du secours pour se soutenir contre Vatace. Le besoin mutuel les invitoit à se réunir. Baudouin fut le premier à proposer une

ligue : elle fut acceptée par Kaikhosrou ; et, pour affermir cette alliance, le sultan demandoit en mariage une des parentes de l'empereur, promettant de lui laisser le libre exercice de sa religion, et de faire bâtir une église chrétienne dans toutes ses villes : il faisoit même entrevoir d'heureuses dispositions au baptême. Des conditions si avantageuses furent favorablement écoutées. Baudouin envoya en France demander, pour le sultan, sa nièce, fille de sa sœur Elisabeth et d'Eudes de Montaigu. Vatace, qui étoit pour lors à Nymphée, plus vigilant et plus adroit que Baudouin, fut bientôt instruit de ces démarches secrètes, et vint à bout de faire rompre le traité déjà conclu. Le sultan comprit aisément qu'à l'alliance d'un prince foible et chancelant il devoit préférer celle de l'empereur grec, plus puissant, plus voisin du péril, et par conséquent plus intéressé à ne pas laisser forcer la barrière qui couvroit ses propres états. Les deux princes se rendirent à Tripoli, sur le Méandre, où le sultan fit jeter un pont de bois, pour établir la communication entre les deux camps. Là, ils renouvelèrent les traités déjà faits auparavant, et jurèrent ensemble une ligue offensive et défensive, qu'ils firent confirmer par le serment de tous les seigneurs de part et d'autre. Après s'être donné des marques de bienveillance par des présens réciproques, ils se retirèrent, l'empereur à Philadelphie, le sultan à Icone. Cette confédération n'eût pas sans doute arrêté les Mogols, si Kaïkaous, successeur de Kaikhosrou, ne les eût prévenus par sa soumission. Il leur envoya des ambassadeurs pour demander humblement la paix ; et elle lui fut accordée à condition qu'il paieroit un tribut annuel, et qu'outre l'argent, il donneroit des chevaux, des chiens de chasse, des habits, et d'autres fournitures convenables à une nation conquérante, qui ne portoit avec elle que ses armes et son courage féroce.

La nouvelle alliance avec le sultan d'Icone mettoit *Gregor. l. 2, c. 6.*

Acrop. c. 41. en sûreté la frontière orientale de l'empire. Vatace, tranquille de ce côté-là, et craignant peu de la part des François, passa le reste de l'année à Lampsaque, occupé de ces soins généreux qui font la primitive et la vraie destination des princes, nommés autrefois les pères et les pasteurs des peuples. Il prit les moyens de faire refleurir les arts, et de rendre l'abondance à ces campagnes fertiles et riches, devenues pauvres et stériles par les ravages de tant de guerres. Un mal plus pernicieux encore que la guerre, qui passe et ne détruit que les surfaces, parce qu'il est perpétuel, pénètre jusqu'aux entrailles, et ruine jusqu'aux espérances, c'étoit l'avidité cruelle des empereurs précédens, qui, sous mille noms divers, avoient tellement multiplié les impôts, que tous les efforts de l'agriculture ne pouvoient fournir à leur dévorante rapacité. Aussi les terres étoient-elles abandonnées : plus de laboureurs, ni même de propriétaires; ce n'étoient que des landes incultes, hérissées de ronces et d'épines. Vatace, résolu de vivre de ses propres domaines, sans que ni sa table, ni ses équipages, ni ses plaisirs, ni même ses libéralités, pussent peser sur ses sujets, prit de ces terres désertes autant qu'il en falloit pour suffire modestement aux besoins de la grandeur. Il eut soin de les mettre en valeur; et, selon la qualité du terroir, il y fit jeter des semences, ou planter des vignes. Les revenus de ses récoltes firent toutes ses richesses, qui ne coûtoient plus à ses peuples aucun soupir. Une partie de ses possessions fut réservée pour les bois, ou mise en pâturages, qu'on vit bientôt peuplés d'une immense quantité de bétail, et bordés de vastes métairies, où des volatiles de toutes espèces ne cessoient d'éclore au profit du prince. Il faisoit vendre ces produits de la terre et des animaux, ne rougissant pas d'être marchand plutôt que ravisseur. Qu'on me permette un trait qui seroit indigne de l'histoire, si l'économie rustique n'anoblissoit pas des détails que l'opulence

avilit. En peu d'années, il revint à Vatace un profit si considérable des œufs de ses métairies, qu'ayant mis à part l'argent provenu de leur vente, il en fit faire pour l'impératrice une couronne d'or enrichie de pierreries d'un grand prix. Il ne borna pas à sa seule maison des dispositions si sages; il voulut que ses parens, que toute la noblesse suivît son exemple; que tous les seigneurs devinssent agriculteurs, et qu'ils trouvassent dans leur administration domestique de quoi vivre selon leur rang sans fouler leurs vassaux. Ces vues paternelles et vraiment royales, aussi étendues qu'elles étoient bienfaisantes, descendirent jusqu'à la dernière classe de ses sujets. Ne se fiant pas à des aumônes casuelles pour la subsistance des indigens, il assigna des fonds de terre aux hôpitaux établis pour les vieillards, les invalides, les malades, et mit à leur tête, non pas des surveillans, dont la dignité immobile est si souvent dupe des subalternes, mais des administrateurs actifs et clairvoyans, connus pour leur probité et leur intelligence, qui, toujours en mouvement, veilloient par eux-mêmes aux travaux, aux récoltes, aux exploitations, aux ventes, aux emplois, ne rendant compte qu'au prince, qui n'avoit d'autres ministres que son infatigable vigilance. En peu de temps l'empire de Vatace sortit comme du tombeau, et reprit une nouvelle vie. La terre ouvrit son sein fécond; les campagnes furent couvertes, les greniers remplis. Un commerce utile rouloit sur tous les chemins, et, comme le sang dans les veines, portoit la nourriture à tous les membres de l'état. Plus d'exactions, plus d'expédiens de finance, plus de fortune qui ne vînt lentement par le travail. Si la méchanceté des hommes ne s'éteignit pas dans leur cœur, du moins ne fut-elle pas agacée par la misère, qui engendre tant de crimes: gouvernement toujours désiré, rarement obtenu, et trop heureux pour durer long-temps sur la terre.

Cette paix active et laborieuse valut des conquêtes.

Une extrême disette dont les Turcs furent affligés les força de payer tribut à l'industrie des Grecs. Ils vinrent chercher les vivres que leurs terres leur refusoient. On voyoit les chemins de l'empire couverts d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans qui venoient changer pour du blé ou de l'orge, leur or, leur argent, leurs étoffes. Un bœuf, une brebis, un chevreau, une mesure de grains, étoient d'un plus grand prix que les plus beaux ouvrages de leurs manufactures. Toute l'opulence des palais de ces barbares couloit à grands flots aux cabanes des Grecs ; et le fisc du prince se trouva bientôt enrichi de leurs trésors.

Après avoir ouvert à ses sujets cette nouvelle source de richesses, il fit réflexion qu'elle se perdroit bientôt s'il leur permettoit de s'épuiser en dépenses ruineuses. Les malheureux Grecs, perdus de luxe et de mollesse au milieu de leur indigence, se refusoient le nécessaire, pour se vêtir d'étoffes précieuses, artistement travaillées, que l'Assyrie, la Perse, l'Italie leur vendoient à grand prix. Vatace défendit par édit, à tous ses sujets, de quelque condition qu'ils fussent, l'usage des étoffes étrangères, sous peine d'être déclarés infâmes, eux et toute leur famille. Il ne permit d'employer que celles dont la matière seroit produite et mise en œuvre dans ses états. *Le prince*, disoit-il, *ne peut changer l'usage des choses nécessaires à la vie ; mais il a autorité sur celles qui sont de mode et de fantaisie ; il est le maître de leur donner vogue ou de les décréditer. Soumis lui-même aux lois de la nature, il doit régner sur le caprice.* La volonté de Vatace, mais une volonté constante et soutenue de l'exécution, fit tomber toutes ces superfluités. Les seigneurs, à son exemple, furent les premiers à ne s'habiller que d'étoffes du pays ; et l'or qui s'alloit perdre auparavant en des mains étrangères ne sortit plus des limites de l'empire, dont il encouragea l'industrie.

Sur la fin de cette année, Vatace quitta Lampsaque, avec sa cour et son armée, pour se rendre à Péges. Dans ce voyage, le 18 décembre, comme il étoit campé à Sigrène, il fut surpris tout à coup d'un froid excessif. Pendant deux jours et deux nuits, un vent violent et glacé, portant dans le visage des tourbillons de neige, ôtoit la vue et la respiration. Tout le camp demeura comme enseveli, et trois cents personnes, tant hommes que femmes, y perdirent la vie. Jamais, au rapport des plus avancés en âge, on n'avoit senti un froid si rigoureux. Au bout de deux jours l'air s'étant un peu adouci, on se remit en marche au travers des monceaux de neige, où il falloit à grande peine s'ouvrir un passage, et l'on arriva enfin à Péges. L'empereur y attendit que la saison fût devenue plus traitable. Il se rendit alors à Nymphée, où il séjourna jusqu'au printemps.

La trève conclue pour deux ans entre Baudouin et Vatace étoit près d'expirer; et, malgré les grands secours reçus de France et d'Italie, l'empereur françois, qui manquoit également de valeur et d'intelligence, n'étoit pas plus en état de résister à un ennemi si habile et si courageux. Il prit le parti de retourner en Italie implorer encore l'assistance du saint-siége. Le pape lui avoit déjà montré son zèle, en appliquant aux besoins de Constantinople une partie des deniers levés pour la Terre-sainte. Il avoit exhorté les prélats d'Orient à contribuer d'une portion de leurs revenus. Il enjoignit alors au prince d'Achaïe d'envoyer des troupes à Constantinople; et, pour l'engager plus volontiers à fournir ce renfort, il renouvela pour vingt ans la permission que le pape Honorius lui avoit accordée de lever une taxe sur les biens ecclésiastiques de sa principauté. Il déclara le patriarche de Constantinople son légat dans toute l'étendue de l'empire; et ce prélat manquant du revenu nécessaire pour le maintien de sa dignité, il obligea les

An. 1244.

Innoc. epist. Math. Paris. Raynald. Du Cange, hist. l. 4, c. 30, 31.

évêques de la Morée, de Nègrepont et des villes voisines, de subvenir à son entretien. Mais Baudouin sentoit que le pape ne pourroit le secourir que foiblement tant qu'il auroit lui-même la guerre avec Frédéric. Innocent, ami de Frédéric tant qu'il avoit été cardinal, étoit devenu son ennemi en montant sur le saint-siége, et les papes soutenoient alors trois croisades à la fois : pour la Terre-sainte, pour Constantinople, et contre Frédéric. Depuis qu'ils étoient devenus seigneurs temporels, ils confondoient leurs intérêts particuliers avec ceux de l'Eglise ; leurs guerres se prêchoient, et prenoient le nom sacré de *croisades*. Baudouin travailla donc de toutes ses forces à réconcilier le pape avec l'empereur ; et, ayant joint ses sollicitations à celles de Raymond, comte de Toulouse, il vint à bout de pacifier leurs différends. Le traité fut conclu à Rome le Vendredi saint, et le pape s'en remit à l'arbitrage de Baudouin sur quelques articles contestés. Frédéric, de son côté, voulut bien s'employer auprès de Vatace pour obtenir en faveur des François la prorogation de la trève pour un an. L'accord entre le pape et Frédéric ayant été bientôt rompu, Baudouin, sans se déclarer contre Frédéric, passa en France avec le pape, qui avoit convoqué à Lyon un concile général.

Acrop. c. 52, et ibi not. Allat. Gregor. l. 2, c. 7. Pachym. l. 5, c. 6. Allat. de eccles. or. et occid. perp. consensu, l. 2, c. 14. Du Cange, hist. l. 4, c. 30; l. 5, c. 6. Fleury, hist. ecclés. l. 83, art. 14.

Quoique Frédéric parût tenir la balance égale entre l'empereur françois et l'empereur grec, son cœur penchoit du côté de Vatace, dont le caractère vif et hardi s'accordoit davantage avec le sien. Il écouta volontiers la demande de Vatace, qui, après avoir long-temps pleuré l'impératrice Irène, cherchoit enfin à se consoler dans un second mariage. Frédéric lui donna pour femme Anne, sa fille naturelle, sœur de Mainfroi, qui fut dans la suite roi de Sicile. Comme cette princesse étoit encore fort jeune, son père, en composant sa petite cour, mit à sa suite, pour l'instruire et guider sa jeunesse, une femme nommée Marcésine, dont les agrémens de l'es-

prit et l'éclatante beauté effaçoient les qualités de sa maîtresse. Vatace, âgé d'environ cinquante ans, n'étoit encore que trop sensible. Marcésine s'aperçut de sa foiblesse; et, n'ayant pas l'âme assez haute pour préférer l'honneur à la fortune, elle tendit tous ses filets, et y attira le prince par tous les appas de la coquetterie. De gouvernante de l'impératrice elle devint sa rivale, et se fit un point d'honneur de s'élever au-dessus d'elle. Vatace, aveuglé par sa passion, se prêta sans réserve à l'ambition de sa concubine. Il la revêtit des ornemens impériaux : les plus brillans équipages, les pierreries les plus précieuses furent le prix des faveurs de Marcésine. Elle devint l'idole des courtisans prosternés; et dans la cour, ainsi que dans le cœur de l'empereur, elle éclipsoit l'épouse légitime. Ce fol amour eut la récompense dont ces sortes de femmes peuvent payer l'esclavage de leur maître, les remords du prince et le mépris des sujets.

La passion de Vatace n'avoit pas étouffé dans son âme tout sentiment de religion. Les reproches de sa conscience jetoient dans ses plaisirs une mortelle amertume; il gémissoit de ses fers sans avoir la force de les rompre. C'est ce qui parut évidemment dans une rencontre où sa maîtresse reçut un affront qu'il ne se permit pas de venger. Il y avoit au mont Athos un ecclésiastique célèbre par sa science et par la sainteté de ses mœurs. Détaché de tout intérêt, élevé au-dessus des sens, ne craignant et n'espérant rien que dans l'autre vie, vrai philosophe, jugeant de tout sans haine et sans faveur, il étoit même exempt de la contagion du schisme au milieu duquel il vivoit. Sa vertu, austère jusqu'à la dureté, poursuivoit le vice sans ménagement jusque sous le dais et la pourpre : défaut plus rare et moins dangereux pour les princes que le vice opposé. Il avoit même souvent osé porter aux oreilles de Marcésine de vives remontrances. Il se nommoit Nicéphore Blem-

mydas. Abbé d'un monastère, il y avoit fait bâtir une église en l'honneur de saint Grégoire Thaumaturge, où il passoit une partie du jour et de la nuit dans la prière et dans les exercices d'une fervente piété. Un jour, pendant qu'on célébroit le saint sacrifice, il entend un grand bruit au-dehors. C'étoit Marcésine qui, par curiosité, venoit visiter cette église. Elle étoit environnée de la pompe impériale, et d'un essaim de courtisans qui bourdonnoient autour d'elle. Au premier avis de son approche, Blemmydas, frémissant d'horreur, et ne pouvant souffrir qu'une corruptrice scandaleuse vînt profaner les saints mystères par ses regards, et la maison de Dieu par sa marche impure, fait fermer les portes, et, malgré les coups, les cris, le tumulte de l'escorte, il défend de les rouvrir. Marcésine ne put passer au-delà du vestibule. Il fallut s'en retourner avec honte, et l'on peut bien s'imaginer quelle fut la colère d'une femme hautaine et adorée. Toute la cour étoit en agitation; les gens de bien, en petit nombre, trembloient pour Blemmydas et n'osoient le défendre; les flatteurs s'exhaloient en invectives, et souffloient à l'envi le feu de la rage dans le cœur de leur divinité. Elle va se jeter aux pieds de l'empereur, et lui demande vengeance, non pas tant pour elle-même, disoit-elle, que pour sa majesté audacieusement outragée par cette insulte. Tous les courtisans, de concert avec elle, s'écrioient qu'il n'étoit point de châtiment assez rigoureux pour ce fanatique insolent. Mais la voix de la conscience parloit plus haut qu'eux au cœur de Vatace. Les larmes coulèrent de ses yeux; et, poussant un profond soupir : *Cessez*, dit-il, *cessez de m'exciter à punir un homme juste. Il me respecteroit davantage, si je me respectois moi-même. Je recueille ce que j'ai semé.* Ces paroles causèrent à Marcésine une confusion plus grande que l'affront même; mais elle sut, apparemment par ses artifices, étouffer ces heureuses dispositions; et l'histoire ne

dit pas si Dieu, par un jugement terrible, mais juste, n'abandonna pas jusqu'à la mort ce prince infortuné, quoique d'ailleurs si estimable, à son habitude criminelle. Blemmydas, pour justifier sa conduite, publia une lettre encyclique dans laquelle, après avoir raconté ce scandaleux événement, il débite les sentimens les plus héroïques sur le zèle dont une âme chrétienne doit être embrasée, et sur le mépris qu'elle doit faire des plus grands périls et de tous les supplices lorsqu'il s'agit d'arrêter les profanateurs. Les auteurs grecs et latins rapportent avec admiration ces belles maximes. Pour moi, je l'avouerai, dans les circonstances où se trouvoit Blemmydas, je ne verrois rien de plus beau ni de plus héroïque qu'un intrépide silence.

Le concile convoqué à Lyon s'ouvrit l'année suivante, le 26 juin. Baudouin y assista, ainsi que le patriarche de Constantinople. L'empereur étoit assis à la droite du pape, les autres princes à sa gauche. Le patriarche, qui tenoit le premier rang avant ceux d'Antioche et d'Aquilée, exposa l'état déplorable de son église, réduite à trois suffragans, de trente qu'elle avoit eus auparavant, les Grecs, ennemis de l'église romaine, ayant poussé leurs conquêtes jusqu'aux portes de la ville impériale. L'empereur Frédéric fut excommunié dans ce concile avec tout l'appareil de l'indignation pontificale; et, entre les reproches dont on le chargeoit, le pape prétendit lui faire un crime du mariage de sa fille avec un schismatique. On s'occupa sérieusement du secours de Constantinople, et jamais le saint-siége n'avoit ouvert des sources d'argent si fécondes, si les sommes eussent été exactement recueillies et fidèlement administrées. Les bénéficiers non résidens, sans cause légitime, devoient contribuer de la moitié de leurs revenus, du tiers ceux qui résidoient et dont le revenu excédoit cent marcs d'argent, l'église romaine du dixième. Quelque temps après le concile, le pape, non content de

AN. 1245.
Math. Paris.
Raynald.
Du Cange, hist. l. 4, c. 32.
Fleury, hist. ecclés. l. 82, art. 25 et suiv.

tant de subventions, ordonna que les biens mal acquis, soit par usure, soit par quelque fraude que ce fût, dont la restitution ne pourroit se faire aux personnes lésées, les legs pieux laissés à la discrétion des exécuteurs testamentaires, les aumônes exigées pour la rémission des péchés seroient appliqués au soulagement de l'empire françois. Il exhorta les évêques à exciter pour cet important objet la charité des fidèles, et les croisés à presser leur voyage, les encourageant par les priviléges affectés aux croisades. Il déclara de plus que, tant que Baudouin feroit la guerre, nulle puissance ecclésiastique ne pourroit le frapper de censure, ni mettre en interdit les terres qu'il possédoit en France et en Allemagne, à moins qu'elle n'y fussent nommément assujetties par le saint-siége. Tant de taxes pieuses, de règlemens pécuniaires, d'encouragemens de toute espèce, ne donnèrent que des espérances. Baudouin, plus propre à mendier des secours qu'à les mettre en œuvre, passa toute cette année et la suivante à la cour du roi de France, qui pouvoit bien lui donner des subsides, mais non pas le courage nécessaire pour défendre ses états.

An. 1246.

Acrop. c. 42, 43, 44. Raynald. Du Cange, hist. l. 4, c. 33.

Bien différent de ce prince, qu'on voyoit sans cesse traîner ses besoins et ses infortunes dans toutes les cours de l'Europe, Vatace trouvoit ses ressources en lui-même. Sa vigilance et son activité profitoient de toutes les conjonctures. Comme les Grecs n'avoient pour lors rien à craindre des Tartares, Vatace laissa en Orient son fils Théodore, et passa l'Hellespont à dessein de visiter ses domaines d'Occident, qui s'étendoient jusqu'à Zichna, près de la ville de Serres. Il apprit en chemin que le jeune Caloman, roi des Bulgares, venoit de mourir, et qu'il ne laissoit pour successeur que son frère Michel, encore en bas âge. C'étoit une occasion d'exécuter enfin ce qu'il méditoit depuis long-temps. Arrivé à Philippes, il consulta ses principaux officiers sur le dessein qu'il avoit d'attaquer la Bulgarie, et de

commencer par le siége de Serres. Tous furent d'avis *que l'entreprise étoit téméraire ; que, ne s'étant mis en campagne que pour la visite de ses états, il ne s'étoit fait suivre ni des troupes, ni des machines nécessaires pour un siége de cette importance ; qu'avec si peu de forces, il risquoit l'honneur de ses armes et la réputation acquise par tant de succès ; qu'il étoit dangereux de réveiller si à contre-temps la valeur des Bulgares que la fortune de l'empire tenoit alors endormie.* Mais le grand-domestique, Andronic Paléologue, soutint au contraire *qu'il falloit profiter de la foiblesse où se trouvoit la nation bulgare sous le règne d'un enfant ; qu'en attaquant Serres, on ne risquoit que de lever le siége ; ce qu'on pourroit faire sans honte, en offrant aux Bulgares une paix qu'ils n'auroient garde de refuser, même avec des conditions honorables à l'empire.* Cet avis étoit du goût de Vatace. Il marcha à Serres, et fit ses dispositions pour l'attaquer. Serres, autrefois une des plus grandes villes de la Macédoine, n'étoit plus qu'une place ouverte et sans défense depuis qu'elle avoit été prise et démantelée par Joannice ; mais il avoit laissé sur pied la citadelle, assez forte pour soutenir un long siége. Le Bulgare Dragotas y commandoit. Pour forcer les murs de la ville, dont les brèches n'étoient rebouchées que d'une maçonnerie fort basse, sans chaux ni ciment, Vatace n'employa que les valets de l'armée, qui, ayant emprunté des épées et des flèches, se couvrant de planches en façon de boucliers, avancèrent fièrement au son des trompettes ; et, trouvant peu de résistance, s'acquittèrent du pillage mieux que n'auroient pu faire leurs maîtres. Les habitans, qui n'avoient pu trouver place dans la citadelle, vinrent implorer la clémence de l'empereur, qui leur accorda la vie. Dragotas, homme sans courage et sans expérience, voyant l'ennemi si près de lui, prit l'épouvante ; et, sans attendre la sommation, ren-

dit la place à l'empereur. On le récompensa d'une somme d'argent. Il promit de livrer encore Mélénique, où il faisoit sa résidence ordinaire, et se mit en devoir de tenir parole.

Cette opération étoit d'autant plus facile, que le commandant de la place se trouvoit alors, par une violente attaque de goutte, hors d'état même d'apprendre ce qui se passoit dans la ville. Un habitant nommé Nicolas Manclabite, instruit du dessein de Dragotas, et plus habile que lui, le prévint, non pas pour traverser sa trahison, mais pour lui en enlever le mérite et la récompense de la part de l'empereur grec. Cet homme hardi sans procéder par de lentes manœuvres et des sollicitations secrètes, éleva sa voix en pleine place publique, et d'un ton de harangueur : « Que faisons-« nous (s'écrioit-il)? Que n'avons-nous pas souffert de « l'enfance de Caloman et de l'injustice de ses minis-« tres! Nous espérions du moins qu'il guériroit nos « plaies lorsqu'il seroit parvenu à l'âge où l'homme « de bien et le méchant homme commencent à prendre « une route différente. Nous l'avons perdu dans ce mo-« ment critique; et nous voilà retombés sous la main « d'un maître encore plus jeune. Est-ce donc notre « destinée de passer notre vie à servir de jouet à des « enfans, et à pleurer autour d'un berceau obsédé de « tyrans subalternes? L'empereur grec approche; il « nous tend les bras; courons nous mettre sous la pro-« tection d'un maître éclairé et bienfaisant. Il a sur « nous des droits imprescriptibles. Ce pays appartint « à ceux dont il est l'héritier. Nous sommes Grecs; « nos pères sont sortis de Philippopolis; et s'il y a parmi « nous des Bulgares, qu'ils tournent les yeux vers Ni-« cée, ils y verront la fille de leur roi Asan assise sur « les degrés du trône avec son mari Théodore, héri-« tier présomptif de l'empire. Un prince sage et expé-« rimenté sait alléger le joug sur la tête de ses peuples,

« qu'un enfant laisse écraser. » Ainsi parloit Manclabite ; et il persuada. Plus de cinq cents habitans se rendirent au camp de Vatace, et lui portèrent les hommages de toute la ville. Ce fut ainsi que, sans tirer l'épée, Vatace se trouva maître de Mélénique, et de grand nombre d'autres places, tant du voisinage du mont Rhodope qu'au septentrion de l'Hèbre, et même bien avant en Macédoine. Scopia, Prosaque, la Pélagonie, tout le pays jusqu'à Prilape, se soumit à lui comme de concert. Le roi bulgare se tint heureux de convenir avec Vatace que celui-ci se contenteroit de ces acquisitions sans faire aucune entreprise ultérieure. L'historien George Acropolite, qui rapporte ces succès, dit qu'étant lui-même secrétaire du prince, il fut chargé de les mander à toutes les villes de l'empire par des lettres scellées du sceau impérial, et que c'étoit une coutume établie chez les princes grecs d'instruire eux-mêmes leurs peuples des heureux événemens, pour leur en faire partager la joie.

Par cet accroissement de l'empire grec du côté de l'occident et du septentrion, Vatace, déjà maître de l'Orient, tenoit l'empire françois enfermé dans ses états et comme bloqué de toutes parts. On étoit à la mi-novembre ; et après un voyage plus fécond en conquêtes que la plus heureuse campagne, ce prince ne songeoit qu'à retourner à Nicée, lorsque sa bonne fortune lui offrit encore un royaume. Une mort prématurée avoit enlevé Jean, despote de Thessalonique, au grand regret de ses peuples, qui perdoient en sa personne un prince sage, juste, vertueux, chaste au milieu de la jeunesse. On dit qu'il avoit dessein d'embrasser la vie monastique, et que sous la pourpre il en faisoit le noviciat par des exercices journaliers. C'étoit un excès de piété dans lequel ne fut pas en danger de tomber son frère Démétrius, qui lui succéda. Celui-ci, pour éviter ce prétendu ridicule, donna tête baissée dans l'excès

Acrop. c. 45, 46.
Du Cange, hist. l. 4, *c.* 33.

opposé. Toujours environné de libertins, il se livra à toutes sortes de débauches. Surpris un jour par un mari, et ne s'étant sauvé qu'en sautant par une fenêtre, il fut long-temps à guérir de ses blessures. Vatace lui rendit peu après un bien meilleur service en lui ôtant un pouvoir aussi dangereux pour lui que funeste à ses sujets. Les seigneurs les plus distingués, las d'obéir à un maître qui savoit si peu se gouverner lui-même, conspirèrent contre lui en grand nombre. Spartène et Campan étoient à leur tête. Campan, par commission de tous, va secrètement trouver Vatace, et lui offre la possession de Thessalonique, s'il veut renouveler à cette grande cité ses anciens priviléges. L'empereur s'y engage par serment. Tout étant convenu sur la manière de l'exécution, il marche vers Thessalonique, et mande à Démétrius de se rendre auprès de lui pour s'acquitter de l'hommage qu'il lui doit. Le jeune prince, par le conseil des conjurés mêmes, qu'il consulta comme ses plus fidèles amis, résolut de n'en rien faire. On lui persuada que Vatace avoit de mauvais desseins. Cependant la conférence de Campan avec Vatace transpira par quelque endroit : on l'accusa de trahison. A cette nouvelle, Spartène, appréhendant qu'on ne découvrît le complot, court au prince, affecte la plus grande colère contre ce perfide, demande en grâce qu'on le fasse venir devant lui ; et dans la chaleur d'une violente invective, il s'emporte jusqu'à le frapper ; et le prenant par la barbe : *Prince*, dit-il, *mettez-moi entre les mains ce scélérat ; je saurai bien lui faire avouer son crime, et je vous en rendrai bon compte.* Démétrius, charmé de ces démonstrations de zèle, abandonne le criminel à Spartène, qui le traîne à sa maison, et l'enferme avec lui. Là, tandis qu'ils se divertissoient ensemble, Spartène fait de temps en temps entendre de grands coups, qui, sans tomber sur son ami, étoient accompagnés de ses cris, et faisoient trembler tout le voisinage. Après avoir

donné à cette question effrayante le temps qui leur parut convenable, Spartène ramène Campan devant Démétrius; et, jurant par la tête du prince, il proteste que Campan est aussi innocent que Spartène : *Et vous savez, prince*, ajouta-t-il, *s'il est un homme au monde qui vous soit plus attaché que moi.* Démétrius fut pleinement satisfait, et n'eut que des excuses à faire d'avoir été trop crédule.

Pendant que cette comédie se jouoit dans le palais du despote, Vatace avançoit, et arriva au pied des murs. Il mande une seconde fois Démétrius, qui, suivant toujours les mêmes conseils, refuse encore de sortir. L'empereur demeure quelques jours campé devant la ville, attendant l'effet de la promesse des conjurés. Enfin le moment arrive, les portes s'ouvrent; toute l'escorte de Vatace entre l'épée à la main, et s'empare de toutes les rues. Démétrius se sauve dans la citadelle. Sa sœur Irène, veuve d'Asan, roi des Bulgares, vient se jeter aux pieds de l'empereur; et, fondant en larmes, elle le supplie de pardonner à la jeunesse de son frère, et, s'il veut le punir, du moins de ne pas le priver de la vue. L'empereur, qui estimoit cette vertueuse princesse, lui accorda la grâce qu'elle demandoit, et la traita avec beaucoup d'honneur. Il fit venir devant lui le jeune prince, qui portoit dans les grâces de sa figure tous les attraits de la volupté, sans avoir, ni dans son esprit ni dans son âme, aucun frein capable de le retenir. Vatace, le méprisant trop pour daigner lui faire des reproches, le fit conduire en Asie, et enfermer dans le château de Lentianes. Il donna le gouvernement de Thessalonique à son grand-domestique, Andronic Paléologue. Il ne pouvoit mieux dédommager cette ville de ce qu'elle avoit souffert sous son dernier prince. Andronic joignoit à la science de la guerre toutes les vertus civiles. Son fils Michel, que nous verrons dans la suite relever l'empire grec, fut chargé du soin de

Mélénique, de Serres et du pays d'alentour. La défense des autres places fut confiée à des officiers d'un mérite reconnu, mais avec ordre d'obéir au grand-domestique, que Vatace établissoit comme vice-roi de tous ses domaines d'Occident. Ces contrées perdirent bientôt cet excellent gouverneur. Andronic tomba malade; et, étant près de mourir, il se fit couper les cheveux, pour expirer avec la tonsure monastique, selon la dévotion à la mode de ce temps-là. Théodore Philès fut envoyé pour le remplacer. Après avoir pourvu à la sûreté et au bon ordre de ces nouvelles provinces, Vatace, couronné d'une gloire d'autant plus éclatante et plus pure qu'elle n'avoit pas coûté une goutte de sang ni aux vaincus ni au vainqueur, retourna au mois de décembre en Asie, ayant augmenté de moitié les domaines dont il jouissoit à son départ. Il n'étoit cependant pas maître de toute la partie occidentale de l'empire entre l'Archipel et le golfe Adriatique. Outre la Morée et l'Achaïe, partagées entre les François et les Vénitiens, outre les montagnes de la Thessalie et de la Macédoine, occupées par une peuplade de Valaques, deux princes grecs possédoient encore une assez grande étendue de terre dans ces provinces. Théodore l'Aveugle, père de Jean et de Démétrius, en cédant Thessalonique à ses enfans, s'étoit réservé plusieurs villes avec le titre de despote; et Michel-Ange Comnène, fils naturel de ce despote d'Epire qui s'étoit rendu également formidable aux empereurs grecs et françois, avoit conservé une partie de la Thessalie. Ils avoient tous deux des traités avec Vatace, qui les regardoit comme ses vassaux, et leur laissoit la jouissance de leurs états.

An. 1247.

Acrop. c. 47. Du Cange, hist. l. 4, c. 34.

La trève de trois ans étoit expirée, et les forces des François ne s'étoient point rétablies dans cet intervalle de repos. Vatace, résolu de n'en point prendre qu'il n'eût entièrement recouvré l'empire de ses prédécesseurs, après avoir passé l'hiver à Nymphée, rassembla ses

troupes, traversa l'Hellespont, et marcha à Zurule, pour resserrer davantage Constantinople. Zurule, aujourd'hui Chiorli, à l'entrée de la presqu'île de Thrace, au fond de laquelle est située Constantinople, étoit alors une place importante : c'étoit la clef de la presqu'île, l'entrepôt des marchandises qui venoient du reste de la Thrace, la route d'Andrinople, le rendez-vous ordinaire des troupes, lorsqu'on les rassembloit pour entrer en campagne. Les François et les Grecs se disputoient sans cesse la possession de cette ville. Vatace s'en étoit rendu maître ; les François l'avoient reprise avec le secours des Comans ; et Anseau de Cahieu, le plus renommé pour lors d'entre les seigneurs françois, en avoit le gouvernement. Quoiqu'il eût travaillé à la mettre en état de défense, cependant, lorsqu'il apprit la marche de Vatace, n'espérant pas pouvoir y tenir longtemps, il n'osa l'attendre, et se retira à Constantinople, laissant dans la place sa femme Eudocie. C'étoit, à son avis, une sauvegarde assurée, Eudocie étant sœur de l'impératrice Irène, que Vatace avoit tendrement aimée ; mais l'empereur grec, peu susceptible de ces considérations domestiques, sans croire manquer de respect à sa défunte épouse, forma le siége, fit jouer ses machines, ruina en peu de jours toutes les défenses ; et, maître de la ville, il fit monter sa belle-sœur sur un beau cheval, et la renvoya ainsi à Constantinople. Il laissa sortir en liberté la garnison ; et, profitant de l'ardeur de ses troupes, il alla attaquer Bizye, qu'il prit sans beaucoup de peine.

Vatace faisoit des conquêtes, et Baudouin sollicitoit des aumônes. Depuis le concile de Lyon, il étoit demeuré à la cour de France, et ne cessoit d'intéresser en sa faveur la piété du roi et la compassion de Blanche sa mère. Elle lui fit rendre libéralement le comté de Namur, sans exiger les cinquante mille livres de l'enga-

Math. Paris. Raynald. Du Cange, hist. l. 4, c. 35.

gement. Louis retira à ses dépens grand nombre de reliques qui avoient décoré la chapelle du palais de Constantinople, et que Baudouin avoit engagées à plusieurs particuliers, dans les besoins de l'état. Elles furent apportées à Paris, et l'empereur en fit au roi une donation authentique. Il passa une seconde fois en Angleterre pour demander un nouveau secours; et pour l'obtenir plus aisément, Mathieu Paris rapporte qu'il se disoit parent de Henri III, qui régnoit alors. Pour ralentir la bonne volonté des princes catholiques en faveur de Baudouin, Vatace donnoit quelque espérance de se soumettre à l'église romaine. La reine de Hongrie, sa belle-sœur, y travailloit sérieusement, et le pape animoit par ses lettres le zèle de cette princesse; mais ce fut sans succès. Les soins religieux d'Innocent en eurent davantage auprès de Jaroslaw, grand-duc de Russie, qui renonça vers ce temps-là au schisme des Grecs.

AN. 1248.

Du Cange, hist. l. 4, c. 35.

L'art de vérif. les dates, p. 549.

L'année suivante 1248, lorsque Louis se préparoit à cette expédition fameuse qui fit tant d'honneur à sa personne et tant de mal à son royaume, Baudouin retourna enfin à Constantinople. Il paroît qu'après tant de sollicitations, il n'y rapporta que son indigence. Dès le mois d'octobre de cette année, il renvoya en France l'impératrice sa femme avec pouvoir d'engager toutes les terres qu'il possédoit dans le royaume, pour acquitter des sommes empruntées à divers marchands. M. Du Cange dit que cette princesse fut envoyée alors pour continuer ses poursuites auprès du roi et des autres princes en faveur de l'empire. Mais c'eût été bien mal prendre son temps pour tirer de l'argent de Louis, épuisé en ce temps-là par les prodigieuses dépenses d'une nouvelle croisade. Il est même très-vraisemblable que ce furent les préparatifs de cette entreprise qui avoient mis le roi et le royaume hors d'état de fournir à Baudouin de plus grands secours. D'ailleurs Louis n'étoit plus en

France au mois d'octobre ; il étoit parti d'Aigues-Mortes vers la fin du mois d'août, et séjournoit alors en l'île de Cypre, où il passa l'hiver.

Tandis que Louis combattoit en Egypte pour subjuguer les Sarrasins, le pape Innocent travailloit à ramener les Grecs au sein de l'Eglise ; mais ces deux conquêtes se refusèrent également à leurs efforts. Deux ans auparavant, le pape avoit envoyé en Orient, avec la qualité de légat, Laurent, de l'ordre des frères mineurs, auquel il avoit recommandé d'attirer les Grecs par la douceur, en les protégeant contre l'oppression, et en procurant par toutes sortes de voies canoniques la réparation des torts qu'ils auroient soufferts de la part des Latins. Laurent fut bien reçu du patriarche grec, qui résidoit à Nicée. C'étoit Manuel II, que M. Fleury, dans son Histoire ecclésiastique, confond avec Manuel Ier, dit Charitopule, mort depuis vingt-huit ans. Manuel avoit succédé à Méthodius, successeur de Germain Nauplius. Il étoit engagé dans le mariage, ce qui n'étoit pas contraire aux lois de l'église grecque ; d'ailleurs pieux, respectable par ses mœurs, mais ignorant. Il montroit des dispositions assez favorables à la réunion ; et le pape, sur les bonnes espérances que Laurent lui en donnoit par ses lettres, envoya Jean de Parme, général des frères mineurs, qui, par la sainteté de sa vie, s'attira la vénération des Grecs, sans vaincre leur opiniâtreté. Il se fit cependant écouter de Vatace, qui, soit de bonne foi, soit par politique, fit partir des ambassadeurs pour traiter avec le pape ; mais ces envoyés, ayant été dépouillés en chemin par des brigands, furent obligés de retourner en Asie sans achever leur voyage, et la mort du pape et de Vatace rompit le cours de cette négociation.

An. 1249.
Innoc. epist. Acrop. c. 51. Du Cange, hist. l. 5, c. 1. Fleury, hist. ecclés. l. 83, art. 13. Vérif. des dates, p. 298.

Les François de Constantinople firent en ce temps-là une incursion en Bithynie, et furent aisément repoussés par Vatace aux environs de Nicomédie. Jean Gabalas,

An. 1250.
Acrop. c. 48. Du Cange, hist. l. 5, c. 2.

gouverneur de Rhodes, frère de ce Léon qui, vingt-cinq ans auparavant, s'étoit révolté dans cette île, étoit alors à la cour de l'empereur. Pendant son absence, une flotte génoise, ayant abordé de nuit, surprit la ville de Rhodes, et s'empara de l'île entière. Aussitôt, par ordre de l'empereur, Jean Cantacuzène, qui se trouvoit au voisinage, étant gouverneur de Lydie et de Carie, passe dans l'île avec le peu qu'il avoit de troupes, combat les Génois, et reprend plusieurs places. Ayant reçu un renfort considérable, il assiége la ville de Rhodes, où les Génois, abondamment pourvus de vivres, étoient en état de soutenir un long siége, ayant chassé une partie des habitans, et s'étant emparés des biens de tous. Cependant la vigueur de Cantacuzène, ses attaques vives et continuelles les auroient bientôt réduits, sans un secours imprévu qui leur arriva. Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, et Hugues, duc de Bourgogne, qui alloient en Terre-sainte avec une flotte bien garnie de troupes, passèrent par Rhodes, et consentirent volontiers à laisser aux Génois plus de cent de leurs meilleurs cavaliers. Ceux-ci commencèrent par une sortie qui obligea les Grecs, fort maltraités, à lever le siége et à se retirer dans Philerème. Les cavaliers laissant ensuite les Génois à la garde de la place, se chargèrent de battre la campagne pour amener des convois et enlever ceux des ennemis; en sorte qu'en peu de temps les Grecs, comme assiégés eux-mêmes, furent réduits à la disette. Cependant Vatace, étant venu à Nymphée, fit en diligence équiper à Smyrne une grande flotte, et embarquer trois cents chevaux. Il en donna le commandement à Théodore Contostéphane, revêtu de la dignité de protosébaste; et non content de l'instruire de vive voix, il lui donna par écrit le détail des opérations qu'il devoit faire. La fidélité du général à suivre les leçons d'un maître si expérimenté, le rendit vainqueur. Les cavaliers auxiliaires furent tous taillés

en pièces. Les Génois renfermés dans la place, s'y défendirent pendant quelques jours; mais enfin, perdant courage, ils se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. On les conduisit à l'empereur, très-disposé par son humanité naturelle à leur faire grâce, même sans capitulation. L'île de Rhodes rentra ainsi sous la puissance de Vatace.

Deux voyages déjà faits par Baudouin en Italie et en France n'avoient pas rétabli ses affaires, soit qu'il n'eût pas tiré du pape et des princes d'assez grands secours, soit qu'il ne sût pas en faire usage. Il y retourna en 1251, faisant encore l'humiliant personnage de prince indigent. Il y a apparence qu'il y fut accompagné de Nicolas de Plaisance, patriarche de Constantinople; car ce prélat mourut cette année à Milan. Ce ne fut qu'après deux ans de vacance, causée sans doute par les dissensions ordinaires du chapitre de Sainte-Sophie, que le pape Innocent nomma pour remplir ce grand siége son chapelain Pantaléon Justiniani, noble vénitien, qu'il revêtit de la qualité de son légat. En l'absence de l'empereur, Philippe de Touci faisoit l'office de régent de l'empire. Il étoit, par sa mère, petit-fils d'Agnès de France et de Théodore Branas. Ce seigneur vint trouver le roi Louis en Terre-sainte, lorsqu'il s'occupoit à fortifier la ville de Césarée; et ce qui marque l'extrême indigence à laquelle étoit alors réduite la cour de Constantinople, c'est que le régent eut besoin que le roi répondît pour lui d'une somme de cinq cents livres tournois à un marchand de Valenciennes. Louis le retint pendant un an auprès de lui avec neuf autres chevaliers.

An. 1251.
Innoc. epist. Joinville, hist. de saint Louis. Du Cange, hist. l. 5, c. 2. L'art de vérif. les dates, p. 298.

Les voyages de Vatace, bien différens de ceux de Baudouin, étoient des conquêtes. Il s'étoit proposé d'achever ce qu'avoit commencé Lascaris, et de regagner tout ce qu'avoit fait perdre l'incapacité de leurs prédécesseurs. Pour pouvoir tourner sans obstacle et sans

Acrop. c. 49, et seqq. Gregoras, l. 2, c. ...

Cantacuz. l. 1, c. 17. Phrantzès, l. 1, c. 1, 2. Du Cange, hist. l. 5, c. 5.

diversion toutes ses forces contre les François, il avoit fait la paix avec les Turcs d'Icone, détruit le royaume de Thessalonique, subjugué une partie de la Bulgarie, et forcé le roi bulgare à se contenter de ce qu'il avoit bien voulu lui laisser de ses états. Il ne lui restoit à craindre que la famille des princes d'Epire : elle étoit réduite à deux têtes; Théodore l'Aveugle, maître de quelques places en Thessalie, et Michel le Bâtard, qui avoit réuni tous les domaines de son père naturel et de ses oncles Vatace espéra d'abord s'attacher ce prince par un mariage. Michel demandoit pour Nicéphore, son fils aîné, la princesse Marie, petite-fille de Vatace, et l'empereur y consentit. Théodora, femme de Michel, vint à Péges, où la cour étoit alors, amenant avec elle son fils, pour lui faire voir sa fiancée, et confirmer cette alliance par la présence des contractans. Elle reçut de Vatace l'accueil le plus honnête ; et après avoir tiré parole que le mariage seroit célébré l'année suivante, elle retourna en Thessalie avec son fils. Le mariage ne se fit que six ans après.

Ce traité, qui sembloit assurer la paix, ne tint pas long-temps contre les mauvais conseils de Théodore l'Aveugle. Michel, entraîné par ce prince et par son inconstance naturelle, attaque les villes qui appartenoient à l'empire, et ravage leur territoire. Cette nouvelle infidélité met Vatace en mouvement. Il assemble une grande armée, et passe l'Hellespont, accompagné de ses meilleurs officiers, entre lesquels celui qui tenoit le premier rang par son mérite étoit Nicéphore Tarchaniote, gendre du grand-domestique Andronique Paléologue, et son successeur dans cette dignité. C'étoit lui qui, quinze ans auparavant, avoit si bien défendu Zurule contre les François ligués avec le roi des Bulgares. L'empereur se rendit à Thessalonique, et marcha vers Bodène, résidence de Théodore l'Aveugle. A son approche, celui-ci, prenant l'épouvante, abandonne cette

ville, et va se réfugier auprès de Michel, son neveu. L'empereur assiége la ville, et l'oblige bientôt à se rendre. Il va camper au centre du pays, sur le bord du lac d'Ostrobe; et comme Michel, à la tête d'un camp volant, ne s'arrêtoit nulle part, et qu'il étoit impossible de l'atteindre avec une grande armée, il envoie sur les terres du despote un détachement de sa cavalerie sous le commandement d'Alexis Stratégopule, de Michel Paléologue, fils d'Andronic, et de plusieurs autres officiers, avec ordre de ravager le pays, de combattre Michel partout où ils le rencontreroient, et de l'assiéger, si, n'osant tenir la campagne, il se renfermoit dans quelque place. Ces troupes, pillant la contrée, rapportoient leur butin au camp de l'empereur, qui le distribuoit à toute l'armée. Mais l'inaction à laquelle il se voyoit forcé, et qu'il regardoit comme contraire à sa gloire, l'affligeoit sensiblement, et ses soldats n'étoient pas moins impatiens. Ils voyoient à regret que le temps de la campagne se passoit sans aucune action décisive. A ce mécontentement se joignoit la crainte de manquer de vivres: l'hiver approchoit, et tout le pays étoit dévasté. Pour prévenir la disette, Vatace fit apporter de Bérée, sur des mulets et des chameaux, une abondance de provisions. Dans ces conjonctures embarrassantes, un seul homme causa une révolution favorable à l'empereur. Théodore Pétraliphe tenoit par ses alliances aux deux partis: sa sœur étoit femme de Théodore l'Aveugle; sa femme étoit fille de Démétrius Tornice, mort depuis quelque temps au service de l'empereur, dont il étoit l'ami le plus zélé et le principal ministre. Pétraliphe avoit préféré le parti de sa sœur; il tenoit pour Michel la ville de Castorie, et avoit le plus grand crédit dans cette partie de la Thessalie. Il vint se donner à l'empereur, et entraîna avec lui tout le pays. Castorie, Déabolis, l'Albanie presque entière, arborèrent sur leurs murs les drapeaux de Vatace. Michel, alarmé de cette déser-

tion soudaine qui le dépouilloit d'une grande partie de ses états, se détermina à sauver le reste, en se réconciliant avec l'empereur. Il lui envoya demander la paix, qui lui fut accordée à des conditions très-dures, que la nécessité le força d'accepter. Outre les villes qui s'étoient déjà données à l'empereur, il lui cédoit encore Prilèpe, Belèse, et Croie en Albanie; il lui mettoit entre les mains le jeune Nicéphore et Théodore l'aveugle. Ces deux princes, conduits au camp d'Ostrobe, y furent reçus d'une manière bien différente; Nicéphore, avec le titre de despote, et honoré comme gendre de l'empereur; Théodore, auteur de tous les troubles, chargé de fers comme un captif dont on enchaînoit enfin le génie turbulent et ennemi de la paix.

An. 1252. L'empereur, ayant passé l'hiver à Bodène, y laissa le gros de son armée sous le commandement de plusieurs officiers, entre lesquels étoit Michel Paléologue. Il partit après Pâques avec un détachement pour aller faire la visite des places qu'il venoit d'acquérir, les mettre en état de défense, et y établir le bon ordre. Il employa six mois à ces soins dignes d'un monarque, et ne revint à Bodène qu'en automne. Il reprit alors le chemin de l'Hellespont pour repasser en Asie. Pendant qu'il étoit dans le camp d'Ostrobe, ce Nicolas Manclabite, qui s'étoit acquis sa confiance en lui livrant Ménélique, lui avoit déféré Michel Paléologue comme coupable de trahison. Vatace, occupé alors de son expédition contre le despote, avoit remis à un autre temps une discussion si importante, qui demandoit un long examen. Il s'étoit contenté d'environner Michel de personnes affidées qui observoient secrètement toutes ses démarches, avec ordre de l'arrêter au moindre soupçon. La conduite de l'accusé ne leur avoit donné aucune occasion d'exécuter cet ordre. Vatace, à son retour, étant arrivé à Philippes, en Macédoine, se voyant libre de tout autre soin, voulut éclaircir cette affaire, qui lui

causoit de l'inquiétude. Il fit assembler le conseil en grand nombre, nomma des juges et des assesseurs, et revêtit ce jugement de la forme la plus authentique. Manclabite produisit deux officiers, dont l'un étoit venu lui révéler l'entretien qu'il avoit eu avec son camarade sur le compte de Michel Paléologue. On fit parler ces deux officiers. Le premier accusoit l'autre de lui avoir dit *que les Paléologues étoient nés pour l'empire, et que la chose n'étoit rien moins qu'impossible; que Michel Paléologue épouseroit la fille du despote Michel, et qu'il l'aideroit à monter sur le trône, dont le despote lui assureroit la succession.* L'autre, soit pour rendre justice à Paléologue, soit par attachement pour lui, se sacrifioit lui-même pour le sauver : il ne nioit pas qu'il n'eût tenu ce discours; mais il protestoit que c'étoit un projet enfanté dans son imagination; que Paléologue l'ignoroit absolument et n'y avoit aucune part. L'autre soutenoit au contraire que ce dessein lui avoit été communiqué comme formé par Paléologue. Faute de témoins qu'on pût produire, on remit la décision à un combat singulier en champ clos, selon la coutume absurde de ces temps-là. Le défendeur fut vaincu et porté par terre avec plusieurs blessures. En cet état on l'interrogea de nouveau; il persista dans la négative; on le condamna à avoir la tête tranchée. Lorsqu'on lui eut bandé les yeux et qu'il attendoit le coup de la mort, on le pressa encore de dire la vérité; il répondit constamment qu'il l'avoit dite, et qu'il aimoit mieux mourir que de sauver sa vie par une calomnie. Vatace arrêta l'exécution, et le fit conduire en prison, où il fut gardé dans les fers.

Les juges, plus embarrassés que jamais, proposèrent à Michel de se justifier par l'épreuve du fer ardent; c'étoit un globe de fer qu'on appeloit *le saint*. On se servit quelquefois d'un soc de charrue. Celui qui s'offroit à cette épreuve s'y préparoit trois jours par le

jeûne et la prière ; il avoit la main droite enveloppée d'un sac cacheté du sceau du prince, et on le gardoit à vue, de peur qu'il ne fît usage de quelque friction capable d'amortir l'action du feu. Après ce temps, on l'amenoit à l'église ; et l'enveloppe étant levée, il empoignoit hardiment de la main toute nue le fer rouge, et le portoit trois fois depuis l'autel jusqu'à la balustrade du sanctuaire. Pachymère, auteur grave qui donne ce détail, témoigne qu'il a vu de ses propres yeux pratiquer plusieurs fois cette expérience sans que le patient en reçût aucun mal, au grand étonnement des spectateurs. Il est aussi difficile de le contredire que de le croire. Quoique cette manière de tenter Dieu fût déjà prohibée par plusieurs conciles, une fausse et aveugle politique la maintenoit encore dans la cour des princes. Michel répondit froidement *que, si quelqu'un l'accusoit personnellement, il étoit prêt à le démentir et à le combattre ; qu'il savoit attaquer et se défendre, mais qu'il ne savoit pas faire des miracles ; qu'il ignoroit le moyen de tenir dans sa main un fer ardent sans en être brûlé, à moins qu'on n'eût le secret de se métamorphoser en statue de marbre ou de bronze.* Phocas, métropolitain de Philadelphie, prélat courtisan, se trouvoit alors auprès du prince ; pour faire un rôle dans cette tragédie, il adressa la parole à Michel. *Votre naissance*, lui dit-il, *demande de vous plus de courage ; pour votre honneur et pour celui de votre famille, il faut écarter de vous tout soupçon, et montrer votre innocence aux yeux de toute la terre. Justifiez-vous par l'épreuve sacrée qu'on vous propose, puisque vous ne pouvez le faire par témoins. Mon maître*, lui répondit Michel avec humilité, *je n'ai pas les yeux assez bons pour voir rien de sacré dans cette opération. Je suis un pauvre pécheur qui rampe dans la poussière de la terre. C'est à vous, homme céleste qui conversez avec Dieu même, c'est à vous à faire des prodiges. Prenez le fer*

ardent dans vos mains sacrées, et mettez-le dans les miennes, je le recevrai avec résignation. Une invitation si honnête ne plut pas au métropolitain. Vatace rompit l'assemblée sans être convaincu de l'innocence de Paléologue; mais tous les juges en furent persuadés. On admiroit dans un homme de vingt-sept ans la présence d'esprit, le sang-froid, la maturité d'un vieillard généreux, joints à l'intrépide courage de la jeunesse. Aussi Paléologue avoit-il dès-lors une grande réputation: doux, affable, complaisant sans bassesse, d'un commerce facile, également aimé des grands et des petits, des Grecs et des étrangers, chéri des jeunes gens, estimé des vieillards, dont il recherchoit plus volontiers la compagnie. La Providence, qui le destinoit à gouverner les hommes, le fit passer par cette épreuve pour lui apprendre à ne pas croire trop aisément aux accusations lorsqu'il seroit le maître de punir, et à ne s'écarter jamais des lois de la justice lorsqu'il pourroit être injuste impunément. L'empereur lui rendit cependant peu de temps après toute sa confiance, et le fit grand-connétable. On dit même qu'il avoit eu dessein de lui faire épouser sa petite-fille Irène, et qu'il n'en fut détourné que par l'affinité des deux familles. Michel épousa ensuite Théodora, petite-nièce de Vatace.

Cette grande affaire étant terminée d'une manière qui n'effaçoit pas tous les soupçons dans l'esprit de l'empereur, il retourna en Asie. Mais, voulant se défaire de toute inquiétude à l'égard d'un personnage que sa noblesse et ses liaisons de parenté et d'amitié avec les premiers de l'empire rendoient très-considérable, il chargea le patriarche Manuel de l'examiner, de lui imposer la pénitence qu'il jugeroit convenable, et de lui faire prêter serment qu'il seroit désormais fidèle à l'empereur, et ne s'écarteroit jamais du zèle inviolable qu'il devoit à son prince. Après ce nouvel engagement, An. 1253.

il lui permit de reparoître à la cour, et lui rendit ses bonnes grâces. Il lui fit épouser peu après Théodora, que Jean, son neveu, avoit eue d'Eudocie, fille du despote Jean Comnène. Ce neveu, qui mourut dans sa première jeunesse, étoit né d'Isaac, frère de Vatace, décoré du titre de sébastocrator. Eudocie, demeurée veuve encore fort jeune, se consacra au service de Dieu, dans un monastère qu'elle enrichit de ses biens.

An. 1254.

Du Cange, hist. l. 5, c. 4.

Jean de Parme revint l'année suivante à Rome, de sa légation en Asie. Il étoit accompagné de deux seigneurs de la cour de Vatace, et des évêques de Cyzique et de Sardes, députés de la part de l'église grecque. Ces ambassadeurs venoient proposer des conditions sous lesquelles l'empereur et l'église grecque consentoient à se réunir à l'église romaine. Voici ce qu'elles portoient en substance : *Que le pape seroit reconnu comme souverain pontife et supérieur à tous les patriarches ; qu'on lui rendroit honneur et obéissance ; qu'il auroit la première place dans les assemblées des prélats ; que les ecclésiastiques qui auroient à se plaindre des jugemens de leurs supérieurs pourroient appeler au saint-siége ; que le pape en décideroit en dernier ressort, ainsi que des contestations qui surviendroient entre les prélats et les autres personnes attachées au service de l'Église ; qu'on déféreroit à ses sentimens en matière de foi autant qu'ils ne seroient pas directement contraires aux décisions des conciles et des pères.* Ces propositions ne paroissoient pas devoir être rejetées ; quoique insuffisantes, elles étoient propres à ramener insensiblement les Grecs à l'extinction du schisme. Mais les ambassadeurs demandoient ensuite que le pape fît rendre à leur maître la ville de Constantinople, et au partriarche grec les droits du patriarchat, dont cependant le patriarche latin conserveroit le titre sa vie durant. Sur cet article le pape répondit *qu'il seroit contre l'équité de rien prononcer contre l'empereur latin en son absence ; mais que,*

n'ayant rien tant à cœur qu'une union parfaite dans l'état comme dans l'Eglise ; il offroit sa médiation pour concilier les deux princes, et que, s'il ne pouvoit les accorder, il promettoit de rendre justice à Vatace avec toute l'impartialité d'un arbitre équitable : que, pour ce qui regardoit les patriarches, c'étoit un point qui ne pouvoit être décidé que par un concile ; qu'il en hâteroit la convocation, et qu'en attendant il étoit d'avis de laisser l'un et l'autre en possession : que, si Vatace devenoit maître de la ville de Constantinople avant la tenue du concile, les deux patriarches partageroient ensemble la juridiction, de manière que chacun la conserveroit sur les églises qui étoient actuellement de sa dépendance. Il parut bien par le peu d'effet de cette négociation qu'elle n'avoit rien de sincère de la part de Vatace, et qu'il n'avoit d'autre but que de détacher le pape des intérêts de Baudouin.

Vatace, depuis son retour de Thessalie, avoit passé un an à visiter ses états pour remédier aux désordres qu'avoit pu causer une absence de près de deux ans. Il retourna à Nicée à la fin de février. Un soir qu'assis sur son lit, il s'entretenoit avec quelques-uns de ses amis, il perdit tout à coup la parole, et tomba sans connoissance. Les remèdes prompts et multipliés ne purent le faire revenir. Il demeura dans le même état cette nuit, le jour suivant et la nuit d'après. Enfin le second jour il revint à lui, mais avec une pâleur et une foiblesse extrêmes. Dès qu'il eut repris quelques forces, il se fit porter à Nymphée, pour s'y trouver le dimanche des Rameaux, auquel il avoit coutume d'assister à une procession triomphante qu'il célébroit avec grand appareil. Il passa en ce lieu les fêtes de Pâques, et s'acquitta en ces saints jours de tous les devoirs de la religion. Cependant sa maladie le reprenoit par intervalles, tantôt dans son palais, tantôt à cheval au milieu d'une promenade. Ses officiers, attentifs à l'observer,

AN. 1255.
Acrop. c. 52. Gregoras, l. 2, c. 8. Pachym. l. 1, c. 23, 24. Nangis. chr. Math. Paris. Leo Allat. de eccles. or. et occ. perp. consens. Boivin. not. in Greg. p. 749. Du Cange, hist. l. 5, c. 6.

l'environnoient dans ces fâcheux accidens pour le cacher aux yeux du peuple, et le ramenoient en litière. Il passa six mois en cet état; le mal augmentoit de jour en jour; les accès devenoient plus fréquens; il dépérissoit à vue d'œil. Désespéré des médecins, il eut recours au maître souverain de la vie et de la mort, et se fit porter dans une église de Smyrne, très-fréquentée par une dévotion célèbre. Il n'y reçut point de soulagement; et, s'étant retiré dans un séjour délicieux près de Smyrne, au milieu d'une agréable prairie environnée d'eaux courantes, comme il s'y trouvoit encore plus mal, il partit pour retourner à Nymphée. La langueur mortelle dont il étoit atteint ne lui permit pas d'aller jusqu'à son palais. Il se fit mettre à terre dans ses jardins, proche de la ville; et ayant fait dresser une tente, il y expira le 30 d'octobre, âgé de soixante ou soixante-deux ans, après en avoir régné trente-trois. Son corps fut porté à Magnésie, dans le monastère de Solandre, qu'il avoit lui-même fait bâtir. Il ne laissoit qu'un fils, qui lui succéda. Ce fut un grand prince, qui par la vigueur de son âme releva l'empire grec, que Lascaris avoit soutenu dans sa chute. Il étendit ses états autant par sa politique que par sa valeur, et sut les gouverner avec sagesse. Guerrier sans témérité, évitant le sort incertain des batailles, s'y comportant en héros, habile à prendre ses avantages, prévenant les ennemis par sa promptitude, les fatiguant par sa patience, il aimoit mieux cueillir plus tard les fruits de la victoire que de les arracher teints de sang.

Plus admirable encore dans les opérations de la paix, il étoit libéral sans profusion, économe sans avarice, persuadé que les largesses inconsidérées des princes coulent des veines de leurs sujets. Il avoit épargné de grandes sommes d'argent, qu'il tenoit en réserve dans la ville de Magnésie, pour être en état de fournir aux dépenses extraordinaires sans fouler ses peuples par de nouveaux

impôts; et ce trésor n'étoit pas le fruit amer des extorsions et des rapines; c'étoit le produit d'une prudente économie. Attentif à retrancher les dépenses superflues, à modérer ses plaisirs, à veiller sur sa maison, qu'il ne laissoit pas piller par les officiers comme un pays ennemi, il trouvoit de quoi récompenser généreusement les services, il ouvroit les sources de la vie aux indigens, qui le nommoient leur père. Il tiroit de la terre ses plus grands trésors, ne croyant pas qu'il fût indigne d'un prince de descendre aux détails de l'agriculture, source de richesses, plus féconde et plus inépuisable que les mines des métaux les plus précieux. Il avoit divisé le territoire dont il étoit maître en plusieurs cantons d'une certaine étendue; à la tête de chacun étoit un receveur, homme de bien, qui, se contentant d'un médiocre salaire, ne s'enrichissoit pas aux dépens du prince et des sujets. Ce préposé étoit chargé de la subsistance des troupes, et renvoyoit le reste au trésor du prince, qui, étant instruit lui-même de la recette et de la dépense, et s'en faisant rendre compte, étoit rarement trompé, et ne l'étoit jamais impunément. A la mort de sa première femme, qu'il aimoit tendrement, la douleur le fit tomber dans une cruelle maladie. C'étoit des accès d'épilepsie, qui le prenoient fréquemment, et dont chacun sembloit être le dernier qui alloit le précipiter dans le tombeau. Tous les remèdes étant inutiles, il implora le secours de Dieu: il fit mieux encore, il imita sa miséricorde. Il tira de grandes sommes de ses trésors, et les distribua en aumônes aux indigens de ses états, dont il fit dresser un rôle. On rencontroit sur tous les chemins de l'empire des mulets chargés d'or et d'argent, qui, sous la conduite de distributeurs fidèles, alloient porter la vie dans les cabanes, dans les chaumières, dans les plus tristes retraites de l'indigence, sans compter les libéralités qu'il consacroit aux églises et aux monastères. Cette charité du prince lui mérita

la grâce qu'il demandoit ; il recouvra la santé ; et, apprenant que les courtisans en murmuroient, et prétendoient que ces profusions épuisoient l'état, il leur ferma la bouche en adressant en leur présence la parole au patriarche. « Saint père (lui dit-il), que les aumônes que « je répands sur les besoins de mes sujets ne vous don- « nent point d'inquiétude ; soyez persuadé, sur ma pa- « role d'empereur, que je n'en ai rien pris sur les re- « venus de l'état ; je n'y emploie que ceux de mes « domaines, qui fournissent à ma subsistance et à celle « de mes pauvres sujets, que je regarde comme ma fa- « mille. Les produits de mes terres et de mes troupeaux « se multiplient par la bonté divine, sous la direction « des hommes intelligens et désintéressés qui servent « Dieu et les pauvres en servant fidèlement leur em- « pereur. » Ce prince, vertueux lui-même, croyoit à la vertu. Son œil attentif et pénétrant savoit la démêler au milieu de la corruption de son siècle. Ses regards se portoient au-delà du cercle de sa cour ; et sa fermeté éclairée soutenoit un serviteur utile malgré les cabales qui cherchoient à l'écarter.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

BAUDOUIN II. THÉODORE LASCARIS II. JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

An. 1255.

Acrop. c. 53. Greg. l. 3, c. 1. Pachym. l. 1, c. 13. Possin. observ. ad Pachym. l. 3, c. 23. Danduli chr. Doutrem. l. 5, c. 6. Du Cange, fam. p. 223.

JEAN Ducas Vatace avoit donné à son fils le nom de Théodore Lascaris, son aïeul maternel; ce qui étoit alors assez ordinaire chez les Grecs, lorsque la famille de la mère sortoit d'une plus illustre origine. Ce prince étoit âgé de trente-trois ans, étant né l'année même que son père avoit reçu le diadème. Il avoit déjà plusieurs enfans d'Hélène, fille d'Asan, roi des Bulgares. Quoiqu'il ne montrât que des qualités dignes de sa naissance, son père n'avoit pas voulu l'associer à l'empire, craignant, disoit-il, la légèreté de la jeunesse et la séduction de la flatterie. Il pensoit que dans la voie des honneurs on est plus attentif à mériter ce qu'on espère qu'à remplir les devoirs de ce qu'on possède. Il s'imaginoit d'ailleurs que l'ordre de la succession étant établi par un long usage, il pouvoit sans risque laisser une ombre de liberté à ses sujets, qui s'attacheroient plus volontiers à un prince qu'ils sembleroient avoir choisi qu'à un maître qu'ils auroient reçu. En effet, la mémoire de Vatace étoit trop chère à ses peuples pour laisser aucun doute sur l'élection de son successeur. Aussitôt après sa mort Théodore fut élevé sur le pavois, selon la coutume de ce temps-là, et proclamé empereur par un concert unanime. Son premier soin

fut de rendre les devoirs funèbres à son père, dont il transporta le corps à Magnésie. Il apprit en ce moment qu'à la première nouvelle de la mort de l'empereur les Bulgares avoient pris les armes, et s'étoient jetés en Thrace pour se mettre en possession des places d'où Vatace les avoit chassés. Résolu de maintenir les conquêtes de son père, il crut devoir d'abord assurer ses frontières du côté de l'Orient; et, dans ce dessein, il s'avança jusqu'à Philadelphie, limitrophe des états d'Icone. Il y demeura quelques jours, occupé à renouveler avec le sultan le traité d'alliance conclu douze ans auparavant. Tranquille de ce côté-là, il partit le 29 novembre, et se rendit en diligence à Nicée, capitale de ses états, pour s'y faire couronner solennellement.

Cet honneur appartenoit au patriarche, et les Grecs n'en avoient point alors, Manuel étant mort quelques jours avant Vatace. Quoique cette dignité eût sans doute perdu beaucoup de son lustre, en perdant le siége de sa résidence, ce qui en restoit suffisoit encore pour animer la brigue. Un grand nombre se mettoient sur les rangs, les uns portés par leurs partisans, les autres par leur propre ambition. Théodore Blemmydas, le plus digne de cette place, étoit le seul qui ne la recherchoit pas. Loin des cabales de cour, sans désirs comme sans besoins, enveloppé dans l'austérité de la vie monastique, et ne voyant dans cet éclatant ministère que ce qu'il a de redoutable, il se tenoit renfermé dans le silence de sa retraite. Sa science et sa vertu sollicitèrent malgré lui, et emportèrent presque tous les suffrages; la voix publique entraîna celle de l'empereur. Il offrit le patriarchat à Blemmydas, qui le refusa; et quoique depuis long-temps l'empereur, très-curieux de s'instruire, fît un cas particulier de Blemmydas, qu'il se plût à l'entretenir, et qu'il parût le chérir avec tendresse, il ne le pressa pas avec trop d'instance; car les

princes, dit un historien de ce temps-là, pour remplir les places qui approchent un prélat de leur personne, préfèrent à ces âmes héroïques des esprits moins élevés, mais plus complaisans et plus flexibles, dont ils ne redoutent ni les lumières ni la fermeté. Lascaris jeta donc les yeux sur la foule d'aspirans qui l'environnoient; mais il ne les arrêta sur aucun d'eux. Il envoya chercher, dans un monastère près du lac d'Appolloniade, un moine nommé Arsène, homme vertueux, mais simple et ignorant, propre à donner dans tous les piéges que les passions d'autrui voudroient lui tendre. Il n'étoit que laïc; et comme l'empereur étoit pressé de partir de Nicée, il ordonna aux évêques de hâter son ordination. Dans l'espace d'une semaine, il fut fait diacre, prêtre, patriarche, et le jour de Noël il couronna l'empereur avec les cérémonies accoutumées. Une éclipse de soleil presque totale, qui se fit voir le 30 décembre, annonçoit des malheurs; et comme il n'en arriva point, la superstition populaire, pour ne pas donner le démenti au phénomène, le rappela quatre ans après, à la mort de Lascaris, et prétendit qu'il avoit pronostiqué la courte durée de son règne.

Dès que Lascaris eut reçu la couronne, il ne songea qu'à la soutenir avec honneur. Michel, roi de Bulgarie, quoiqu'il eût pour femme Hélène, sœur de Lascaris, n'en étoit pas moins ardent à recouvrer sur son beau-frère ce que la valeur de Vatace avoit fait perdre aux Bulgares. Il avoit déjà passé le mont Hémus et le fleuve de l'Hèbre. En peu de jours il s'étoit sans peine rendu maître d'un grand pays et de plusieurs villes. Les Bulgares, habitans de la contrée, recevoient avec empressement leurs anciens compatriotes; les garnisons grecques ne faisoient presque point de résistance; les uns se rendoient sans coup férir, les autres prenoient la fuite à l'approche de l'ennemi. De toutes les conquêtes de Vatace sur les Bulgares, il ne restoit à l'empire que

AN. 1256.
Acrop. c. 54, et seqq. Gregor. l. 3, c. 1.

Serres et Mélénique. Ces nouvelles alarmoient la cour de Nicée. On croyoit déjà voir Michel aux portes de Constantinople ; en sorte que Vatace, en enlevant aux François une grande partie de la Thrace, n'auroit vaincu que pour les Bulgares. L'empereur étoit indigné de voir flétrir par tant de pertes les commencemens de son règne. Il assembla ses capitaines. La plupart pensoient qu'il devoit passer l'Hellespont à la tête de ses troupes et marcher droit aux ennemis. Ce n'étoit pas l'avis de ses deux oncles maternels, Manuel et Michel Lascaris. Ces deux princes, frères du premier empereur de leur famille, mécontens de n'avoir reçu de leur frère aucune distinction honorable, plus encore de la préférence donnée à Vatace, craignant d'être traités comme leurs deux frères Alexis et Isaac, auxquels Vatace avoit fait crever les yeux, avoient fui hors des terres de l'empire, et n'y étoient point revenus tant que Vatace avoit vécu. Ils avoient passé cet espace de trente ans à la cour de plusieurs princes, honorant leur exil, et payant les bienfaits de leurs hôtes par les services qu'ils leur rendoient dans les conseils et dans la guerre. Ces divers changemens d'asile avoient répandu leur réputation ; ils passoient pour des vieillards d'une expérience consommée. Après la mort de Vatace, son fils les rappela à Nicée. Il les reçut avec toutes les marques de respect dû à leur qualité d'oncles, à leur âge et à leur mérite. Il leur témoigna une entière confiance, et les admit dans tous ses conseils ; mais ce prince prudent n'ignoroit pas que leur disgrâce passée avoit laissé dans leur cœur un levain de ressentiment. En effet, une secrète jalousie les porta en cette occasion à retenir le prince qui couroit à la gloire. Ils représentèrent *que l'empereur ne pouvoit sans imprudence s'engager dans un pays ennemi, où il ne trouveroit ni secours, ni subsistances ; que les troupes qu'il avoit actuellement sur pied ne seroient qu'une foible escorte peu digne*

de la majesté impériale, et que la saison de l'hiver ne permettoit pas d'en assembler un plus grand nombre; qu'une expédition conduite par l'empereur en personne, si elle se terminoit sans quelque exploit éclatant, ne feroit qu'assurer aux ennemis leurs conquêtes et les encourager à en tenter de nouvelles. George Muzalon, grand-domestique et confident du prince, combattit fortement toutes ces raisons. Il soutint que l'empereur, se montrant à la tête de ses troupes dès le commencement de son règne, imprimeroit la confiance à ses peuples et la terreur aux ennemis; et que, la guerre étant nécessaire, si l'on vouloit conserver les contrées de l'Occident, le succès en seroit bien plus assuré par la présence du prince, qui valoit seule plusieurs bataillons. Cet avis, plus conforme à la noble ardeur de Lascaris, l'emporta sur celui de ses oncles. L'empereur partit avec peu de troupes; et, ramassant en chemin tous ceux qui avoient des armes et des chevaux, il passa l'Hellespont, laissant en Orient le grand-domestique pour la conduite des affaires.

On n'étoit qu'à la fin de janvier, et, malgré les frimas, il arriva en peu de jours à Andrinople, d'où il partit dès le lendemain pour aller chercher l'ennemi. Le roi bulgare étoit campé au bord de l'Hèbre. Les coureurs de l'armée grecque rencontrent ceux des Bulgares, tombent sur eux, et les taillent en pièces. A cette nouvelle les Bulgares prennent l'épouvante. Emportés par la terreur, ils traversent de vastes forêts, où l'épaisseur des arbres brisant leurs armes, déchirant leurs habits, leur balafrant le visage, ils en sortirent avec plus de blessures qu'ils n'en auroient reçu dans une bataille. Le lendemain matin l'empereur arrive au campement des Bulgares. Ne les trouvant plus, il continue sa marche jusqu'à Bérée de Thrace, qu'il prend sans résistance; et peut-être se seroit-il emparé de toutes les places du mont Hémus, si un violent orage

n'eût couvert la terre d'une si grande quantité de neige, que les chemins devinrent impraticables. Après avoir passé six jours à Bérée, ravageant tout le pays d'alentour, il revint à Andrinople.

Les Bulgares, maîtres de presque toute la Macédoine, s'étendoient jusqu'à la ville d'Acride. L'empereur envoya de ce côté-là plusieurs détachemens sous la conduite de divers généraux, qui reprirent sans peine la plupart des places. Au seul bruit de leur marche, les Bulgares fuyoient de toutes parts. Pendant ce temps-là, Lascaris emportoit avec la même facilité les forts du mont Rhodope. De là il marcha vers Zipène, place importante et très-bien fortifiée. C'étoit une clef de la Thrace. Elle étoit assise sur un terrain montueux, à la jonction du mont Rhodope et du mont Hémus, qui ne laissoient en cet endroit qu'un passage au fleuve de l'Hèbre, encore étroit et voisin de ses sources. La difficulté des approches et la rigueur de la saison obligèrent pour lors Lascaris à se retirer. Mais, aux premiers jours du printemps, résolu de poursuivre cette entreprise, il envoya ordre à Alexis Stratégopule, et à Constantin Tornice, qui se trouvoient alors à Serres avec bon nombre de troupes, de venir le joindre devant Zipène. Ils se mirent en chemin ; mais, lorsqu'ils virent qu'il falloit passer sur le ventre à un corps de Bulgares en plus grand nombre, qui fermoient le passage, leurs soldats s'effrayèrent, et, dès qu'ils entendirent le son des cors et des trompettes, ils prirent la fuite, sans qu'il fût possible de les retenir, et retournèrent à Serres, abandonnant leurs bagages et la plupart de leurs chevaux, qui furent la proie des paysans d'alentour. L'empereur, irrité de cette lâcheté, leur ayant mandé que, s'ils vouloient mériter le pardon, il falloit retourner à l'ennemi et le combattre, ils refusèrent d'obéir, et aimèrent mieux s'exposer à la colère de l'empereur qu'à l'épée des Bulgares.

Jamais les traîtres ne sont assez payés à leur compte ; et leur mécontentement les porte souvent à une seconde trahison. Dragotas, qui dix ans auparavant avoit livré à Vatace la ville de Serres, ne se croyant pas assez récompensé, résolut de livrer aux Bulgares la ville de Mélénique. Il ramassa des troupes de toutes parts, et vint assiéger cette place. Elle étoit gardée par Théodore Nestonge et Jean l'Ange, braves capitaines, qui, n'ayant qu'une foible garnison, se défendoient avec courage. L'empereur, qui en étoit éloigné de plus de quinze journées, n'eut pas plus tôt appris cette nouvelle, qu'il se mit en marche, et fit tant de diligence, qu'en douze jours il se rendit à Serres avec une bonne armée. Dès le lendemain, il partit pour aller à Mélénique. Il falloit traverser la vallée de Ropel ; c'étoit une gorge étroite, où le fleuve Strymon, resserré entre des montagnes, laissoit à peine assez d'espace pour un chariot. Une armée de Bulgares qui n'étoit pas éloignée avoit encore rendu ce chemin impraticable en le fermant d'une forte palissade, soutenue d'un gros détachement. Mais les généraux bulgares, peu entendus dans le métier de la guerre, avoient négligé la précaution la plus nécessaire : c'eût été de se saisir des hauteurs, d'où ils auroient écrasé les Grecs au passage, s'ils eussent été assez téméraires pour le tenter. L'empereur, arrivé sur le lieu, profita de l'avantage que lui laissoient les ennemis. Il détacha une partie de son infanterie pour monter sur la montagne au travers des forêts qui la déroboient à leur vue, et les accabler de traits au fond du vallon. Il se tint avec le reste au pied de la palissade, que ses soldats coupoient et arrachoient avec ardeur. Les ennemis, déconcertés par cette double attaque, en face et au-dessus de leur tête, prennent la fuite ; les Grecs en font un grand carnage ; le reste fuit au camp des Bulgares, et y porte la terreur. C'étoit au commencement de la nuit. Tous, saisis d'effroi, sautent sur les premiers che- An. 1257.

vaux qu'ils rencontrent; et comme le terrain étoit scabreux, coupé de ravines, hérissé de rochers, l'obscurité de la nuit, qui étoit fort noire, empêchant de reconnoître les chemins, les uns tombent de cheval et sont écrasés par leurs camarades; les autres se brisent contre les rochers, ou roulent dans les précipices : il n'en échapa qu'un petit nombre, meurtris, estropiés, presque sans vie. Dragotas, qui étoit venu les joindre avec les siens, fut foulé aux pieds des chevaux, et mourut trois jours après. L'empereur entra dans la ville cette nuit, et fut reçu avec des acclamations de joie.

Après quelques jours employés à mettre en sûreté cette ville, d'où il chassa plusieurs familles dont la fidélité lui étoit suspecte, il se rendit à Thessalonique, passa le Vardar, et s'avança jusqu'au-delà de Bodène. Il y fut arrêté par une maladie qui se répandit dans l'armée. C'étoit des hémorroïdes douloureuses, causées apparemment par la qualité des eaux et des nourritures. Dès qu'il fut en état de continuer sa marche, il alla attaquer Bélise, qui capitula aussitôt : la garnison bulgare eut la liberté de sortir avec armes et bagages. Il reprit ensuite le chemin de Serres, traversant des pays arides et inhabités, où le pain manqua pendant plusieurs jours aux soldats, et l'eau pendant deux jours. Arrivé à Serres, il reçut une lettre de Muzalon, qui lui mandoit qu'une armée de Tartares traversoit la Cappadoce, et que la terreur, qui devançoit toujours cette nation barbare, se répandoit jusqu'à Nicée. Sur cet avis, Lascaris fit grande diligence pour courir au secours de ses états d'Orient. Mais, en arrivant au bord de l'Hèbre, il apprit que ce n'étoit qu'une fausse alarme. Le sultan d'Icone avoit fait la paix avec les Tartares. Houlagou, frère du grand-khan, tourna ses armes contre les Assassins établis en Perse; et, ayant délivré la terre de cette race meurtrière, il alla attaquer Bagdad, pour achever de détruire l'empire des califes. Rassuré par cette nou-

velle, l'empereur ralentit sa marche, et vint à petites journées à Andrinople. Il avoit regagné dans cette campagne tout ce que les Bulgares avoient depuis peu enlevé à l'empire. Il ne restoit à recouvrer que la forteresse de Zépène. Quoique l'hiver se fît déjà sentir, il tenta de nouveau de s'en rendre maître; mais la violence des orages, les neiges, les glaces qui rendoient le lieu encore plus inaccessible, et la crainte de manquer de vivres dans ce pays sauvage, au voisinage d'une armée ennemie, lui firent encore abandonner l'entreprise. Il laissa dans le pays un corps de troupes, sous la conduite de plusieurs généraux, avec ordre de se tenir renfermés dans Didymotique, sans se hasarder à combattre les Bulgares, à moins qu'ils ne vinssent en petit nombre pour ravager la contrée. Après ces dispositions, il repassa l'Hellespont, et s'arrêta dans Lampsaque. Il y célébra les fêtes de Noël et de la Chandeleur, et alla passer le reste de l'hiver à Nymphée.

Pendant que Lascaris faisoit la guerre en Macédoine, une autre armée de Tartares, du côté de l'Occident, lui donna encore quelques momens d'inquiétude : mais ce fut un orage passager, qui s'éloigna en peu de jours, après avoir fait un grand bruit. Batou, petit-fils de Genghizcan, et souverain du Captchat, avoit fait la conquête d'une partie de la Russie. Il avoit ravagé la Pologne, la Moravie, la Dalmatie, et marchoit en Hongrie, pour aller faire le siége de Constantinople, lorsque la mort vint interrompre ce grand dessein. Berké, son frère, qui lui succéda, parut d'abord vouloir suivre ce projet : mais, après avoir fait quelques ravages sur les terres de l'empire françois, il reprit le chemin du Danube, et regagna la Russie. Aucune des villes grecques voisine de leur passage ne fut attaquée : elles n'éprouvèrent que les dommages qu'entraîne dans les campagnes le cours impétueux d'un torrent.

M. de Guignes, hist. des Huns, l. 15, 18.

L'empereur, pendant le séjour qu'il fit à Lampsaque, *Acrop. c. 60.*

Gregor. l. 3, c. 3. Pachym. l. 1, c. 8.

répandit ses faveurs sur ceux qui surent faire valoir leurs services. Le mieux récompensé de tous fut George Muzalon, personnage célèbre, dont la haute élévation, qui annonce presque toujours une grande chute, mérite dans l'histoire une place distinguée. Il étoit d'Adramytte, né dans une famille obscure. Son père étoit un des bas-officiers du palais. L'adresse à s'insinuer, les agrémens de l'esprit et de la figure, la douceur des mœurs, en un mot, le talent de plaire, lui ouvrirent dès son enfance l'accès auprès de l'héritier de l'empire. Il partagea d'abord avec d'autres enfans l'honneur d'amuser son jeune maître: mais il sut si bien se plier à son caractère, qu'il effaça tous ses camarades; et l'amitié croissant avec l'âge, lorsque Lascaris monta sur le trône, Muzalon devint le dépositaire de tous ses secrets, le confident de ses desseins, son ministre unique pour toutes les affaires, qu'il traitoit avec dextérité. Il rendoit encore malgré lui à l'empereur un important service, dont il est rare que les princes s'aperçoivent: c'est que, sans lui attribuer aucun des biens que faisoit son maître, on lui imputoit tout le mal; et c'est peut-être dans la cour des princes le plus utile office des favoris, qu'on pourroit pour cette raison appeler *les éponges de la haine publique*. L'empereur, voulant l'élever au-dessus de toutes les fortunes, ne fit pas attention qu'une préférence si éclatante allumoit l'envie, et que tant d'honneurs dont il combloit son favori étoient autant de nuages qu'il assembloit sur sa tête, et d'où partiroit un jour la foudre dont il seroit écrasé. Il dépouilla de la charge de protovestiaire Alexis Raoul, seigneur illustre et très-estimé, pour en revêtir Muzalon. Bientôt après il le décora de celle de grand-domestique. A son retour de Thrace, il fit plus encore; il fit passer cette dernière dignité sur la tête d'Andronic, second frère de Muzalon, et conféra à celui-ci celle de stratopédarque, c'est-à-dire, généralissime de toutes les armées, avec le titre de pro-

tosébaste. Le troisième frère fut fait grand-véneur. Il leur fit épouser à tous des filles de la plus haute naissance. George eut pour femme Théodora, fille d'un Cantacuzène et d'une sœur de Michel Paléologue. Tant de distinctions prodiguées à des hommes sortis de la poussière, révoltoient toute la cour. On murmuroit de voir l'empereur payer si cher les jeux de son enfance; car la jalousie fermoit les yeux sur les autres mérites de Muzalon. Ces murmures piquoient vivement l'empereur; et le chagrin qu'il en conçut, se joignant à la mélancolie où le jeta la maladie dont je parlerai dans la suite, changea tout-à-fait son caractère. Il mit sa sûreté à rabaisser les princes de son sang et les grands seigneurs. Il poussa le ressentiment de quelques railleries jusqu'à faire aveugler deux des premiers de la cour, Théodore Philès, et Constantin, fils d'Alexis Stratégopule, qu'il avoit auparavant honoré de son alliance en lui donnant en mariage sa cousine germaine, nièce de Vatace.

Au mois de mars l'empereur mit sur pied une armée plus forte que la précédente; et pour la grossir encore, il y enrôla cette foule de gens que les empereurs employoient au divertissement de leur chasse. L'ardeur du prince et les récompenses dont il avoit payé les services des deux campagnes précédentes, attirèrent sous ses enseignes tous ceux qui cherchoient la fortune. Avec cette armée, plus nombreuse que n'avoient jamais été celles de Vatace, il passa l'Hellespont, et marcha droit à Didymotique, espérant joindre à ses troupes celles qu'il avoit laissées dans cette ville : mais il les trouva en très-mauvais état. Dès qu'il avoit quitté le pays, le roi bulgare avoit pris à sa solde quatre mille Comans, qui, portant partout le fer et le feu, avoient pénétré jusqu'aux portes de Didymotique. Les commandans grecs, malgré l'ordre qu'ils avoient de l'empereur de ne rien hasarder, sortirent sur les Comans; et leurs troupes,

An. 1258.
Acrop. c. 61.

pesamment armées, furent bientôt défaites par un ennemi armé à la légère, qui, voltigeant autour d'eux sans s'approcher de plus près qu'à la portée du trait, perçoit impunément hommes et chevaux. On prit la fuite; et Manuel Lascaris ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il se sauva dans Andrinople. Constantin Margarite, autre commandant, ne fut pas si heureux. Il fut pris, avec plusieurs autres officiers, et vendu aux Bulgares. L'empereur n'étoit alors éloigné que de deux journées. Affligé de cet échec, et brûlant d'ardeur de le réparer, il hâta tellement sa marche, qu'en un jour il arriva au champ de bataille; mais il n'y trouva plus les Comans. Au bruit de son approche, il s'étoient retirés vers Bizye, où ils se croyoient en sûreté, ne craignant pas qu'une armée fatiguée d'une marche forcée vînt les y chercher. Ils se trompèrent. L'infatigable Lascaris alla les y surprendre; mais il ne put atteindre que les plus lents à prendre la fuite, entre lesquels se trouvèrent leurs officiers les plus distingués. Ils furent passés au fil de l'épée; et l'empereur, peu content de cette médiocre vengeance, campa sur le bord d'une rivière nommée *Régine*, qui se décharge dans l'Hèbre.

Acrop. c. 62. *Gregor. l.* 3, *c.* 1.

Le roi bulgare, qui avoit cru l'empereur épuisé par deux fatigantes campagnes, effrayé de le voir reparoître sur la frontière avec une armée encore plus nombreuse, fit réflexion qu'il n'avoit pas des forces égales à lui opposer. Il prit le parti de lui demander la paix; et pour l'obtenir, il employa l'entremise de son beau-père Urus, roi de Russie, qu'il rendit arbitre des conditions. Il prévint l'arrivée du prince russe par une ambassade, pour demander un sauf-conduit et une réception honorable. Ce prince fut en effet reçu avec honneur, ainsi que ceux qui l'accompagnoient; et la paix fut conclue à condition qu'on restitueroit à l'empire la forteresse de Zépène, la seule place qui restoit encore au pouvoir

des Bulgares. Urus s'en retourna satisfait et comblé de riches présens. Après son départ, quelques courtisans persuadèrent à l'empereur que ce prétendu médiateur n'étoit qu'un fourbe venu sous un faux prétexte pour gagner des présens, et que le roi bulgare désavoueroit. L'empereur avoit coutume de faire lui-même sur le soir la visite de son camp, qui avoit plus d'une lieue d'étendue. Un jour qu'il le traversoit accompagné d'un grand cortége de seigneurs, entre lesquels étoit Acropolite, grand logothète, après avoir demandé aux autres ce qu'ils pensoient de la négociation d'Urus, que toute la cour traitoit d'imposteur, il adressa la parole au grand logothète : *N'est-il pas vrai*, lui dit-il, *que nous avons été le jouet de cette comédie?* Le logothète, peu courtisan, répondit un peu brusquement *qu'il n'en pouvoit rien croire, et que ceux qui inspiroient ces soupçons à sa majesté étoient eux-mêmes ceux qui la trompoient.* Là-dessus l'empereur, trop sujet à s'emporter de colère, le fait descendre de cheval et battre outrageusement par deux de ses gardes. Le magistrat, couvert de confusion, se retire dans sa tente, d'où il ne sort point pendant plusieurs jours. Le prince, aussi prompt à revenir de ses emportemens qu'à s'y abandonner, se repentit bientôt de cette incartade. Il envoya inutilement au logothète plusieurs de ses amis pour l'apaiser et l'engager à reparoître devant le prince. Enfin, ne pouvant rien gagner par cette voie, il usa d'autorité, et lui envoya ordre de revenir au conseil. Acropolite obéit; et comme il se tenoit debout, la tête baissée, sans proférer une parole : *Ne voyez-vous pas votre place*, lui dit l'empereur, *mettez-vous-y, et opinez à votre ordinaire.* Etoit-ce donc réparer l'affront fait à la plus haute magistrature que de faire rasseoir sur son siége le magistrat avec les meurtrissures des coups qu'il avoit reçus? Le simple et sincère Acropolite, qui raconte lui-même cette ignominieuse aventure, paroît content de

la satisfaction; tant les âmes étoient alors abâtardies!

Acrop. c. 63. 64. *Gregor. l.* 3, *c.* 1. *Pachym. l.* 1, *c.* 13.

Vers la fin du mois d'août, on vit arriver au camp Théodora, femme de Michel d'Epire. Elle amenoit son fils Nicéphore, pour terminer enfin son mariage, arrêté six ans auparavant avec Marie, fille de Lascaris. Vatace, qui avoit reçu ce jeune prince au camp d'Ostrobe, mécontent de l'infidélité de Michel, qui ne faisoit la paix que pour reprendre les armes, avoit, peu de temps après, renvoyé le fils à son père. Enfin, tout paroissant tranquille du côté de l'Epire et de la Thessalie, l'empereur reçut avec honneur Théodora, et la conduisit à Thessalonique, pour y faire la cérémonie des noces. Pendant ce voyage, profitant de l'empressement que Théodora témoignoit pour cette alliance, il exigea d'elle de nouvelles conditions; et comme elle avoit eu l'imprudence de se mettre entre ses mains sans aucune sûreté pour sa personne, elle n'osa rien refuser. Elle convint, sur son serment, que le château de Serbie et la ville de Duras seroient cédés à l'empire. Michel y consentit à grand regret, pour tirer des mains de Lascaris sa femme et son fils, qu'il aimoit tous deux avec tendresse. Les noces furent célébrées à Thessalonique, et en échange de deux places importantes, la jeune princesse ne porta pour dot à Nicéphore que la confirmation du titre de despote.

Alex. IV. *l.* 2, *epist.* 325. *Acrop. c.* 67. *Allat. de consensu. l.* 2, *c.* 14. *Bzovius. Raynald. Du Cange, hist. l.* 5, *c.* 7. *Fleury, hist. ecclés. l.* 84, *art.* 31.

La négociation commencée pour la réunion des deux églises avoit été interrompue par la mort de Vatace et d'Innocent IV. Alexandre IV, successeur d'Innocent, entreprit de suivre ce grand ouvrage. Il envoya l'évêque d'Orviette avec une instruction contenant les conditions proposées par les Grecs et acceptées par Innocent. Il chargea son légat d'apporter toutes les facilités convenables pour opérer la réunion, et de promettre la convocation d'un concile général dans un lieu commode aux deux partis, pour y décider des points de foi controversés. Il lui recommanda cependant d'user de toute sa

prudence pour rabattre de ces conditions tout ce qu'il pourroit en retrancher sans rompre avec les Grecs, et pour y ajouter ce qui seroit conforme à l'esprit de l'église latine; que, si les demandes des Grecs étoient exorbitantes, il s'abstînt d'y répondre, mais qu'il les invitât à venir à Rome par députés, avec plein pouvoir de l'empereur et du clergé, pour traiter par-devant le pape. Toutes ces précautions furent inutiles. Les guerres continuelles de Lascaris, et la courte durée de son règne, ne lui permirent pas de s'occuper de cette affaire. D'ailleurs il étoit obstiné dans le schisme; il se piquoit même de théologie, selon l'absurde vanité de la plupart des empereurs grecs; et il composa plusieurs ouvrages, deux entre autres contre l'opinion des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Le légat, étant arrivé à Bérée, y trouva George Acropolite, que l'empereur avoit chargé de le recevoir et de le congédier. Les auteurs grecs ne parlent d'aucune guerre entre les Grecs et les Latins durant le règne de Lascaris. On voit néanmoins, par une lettre du pape Alexandre, datée du mois de juillet de cette année, que les courses et les ravages continuels des Grecs sur les terres des Latins mettoient ceux-ci tellement à l'étroit, que leur patriarche Justiniani fut obligé, pour subsister, d'avoir recours au pape, qui fit contribuer les évêques de la Morée.

Acrop. c. 64, et seqq.
Greg. l. 3, c. 2.
Pachym. l. 1, c. 9.
Phranza, l. 1, c. 2.

En passant en Occident, l'empereur avoit confié à Michel Paléologue le gouvernement de Nicée et de la Bithynie. Ce guerrier, aussi habile dans les affaires civiles que dans celles de la guerre, se faisoit aimer des Grecs et redouter des François par les avantages qu'il remportoit sur eux; mais il ne se rendoit pas moins redoutable à l'empereur par l'éclat de ses talens. Son humeur affable et enjouée, sa familiarité noble et pleine de dignité, ses libéralités lui gagnoient tous les cœurs. Ses envieux ne manquoient jamais l'occasion d'envenimer et

ses actions et ses paroles auprès de l'empereur, naturellement jaloux. Un discours séditieux et téméraire, échappé au grand cartulaire, oncle de Michel, augmenta les soupçons de l'empereur. Un jour, dans un entretien où l'on parloit des titres qui donnoient droit à l'empire, il s'avisa de dire que c'étoit la Providence qui distribuoit les couronnes, et que celui qui s'y sentoit appelé pouvoit s'en emparer sans crime. Ce discours, vrai dans le principe, faux dans la conséquence, étant rapporté à l'empereur, lui parut une apologie des desseins de Michel. L'oncle fut arrêté. On résolut de s'assurer de la personne du neveu; et tandis que Michel brilloit à Nicée, on machinoit sa perte à Thessalonique. Il en fut averti par un officier du palais, son ami, nommé Cotys, qui lui fit savoir que, s'il vouloit sauver sa tête, ou du moins ses yeux, il ne devoit pas attendre le retour de l'empereur. Michel en fut d'autant plus alarmé, que les soupçons conçus contre lui n'étoient pas sans fondement. Il étoit dévoré d'ambition; et quoiqu'il ne fût pas assez déterminé pour hasarder un forfait, il se jugeoit lui-même digne de la couronne, et la désiroit avec ardeur. L'avis qu'il reçut lui causa de cruelles agitations. Son âme étoit combattue, d'un côté par la crainte, de l'autre par la honte de céder le terrain à ses ennemis, et de perdre ses avantages pour aller mendier un asile et faire le personnage de fugitif. La crainte l'emporta. Il partit une nuit de Nicée, suivi de ses amis et de ses domestiques, emportant avec lui ses trésors. Il fut surpris en chemin par les Turcomans, ennemis irréconciliables des Grecs, et ne vivant que de pillage. Ils lui enlevèrent jusqu'à ses habits : ils se partagèrent ses dépouilles, et toutes les personnes qui l'accompagnoient, dont ils firent des esclaves. Michel eut le bonheur de se sauver de leurs mains; et nu, dépourvu de tout, il se jeta dans Icone. En cet état déplorable, il fut bien reçu de Kaïkaous, instruit de sa noblesse et de ses grandes qualités. Le

sultan, voulant réparer ses pertes, manda aux Turcomans qu'ils eussent à lui renvoyer au plus tôt tout ce qu'ils lui avoient enlevé, hommes, argent, bagages; mais ces barbares, qui n'obéissoient qu'à volonté, ne tinrent compte de cet ordre. Les seigneurs turcs l'avoient d'abord vu avec compassion. Bientôt charmés de sa bonne mine, de l'élévation de ses sentimens et de sa fermeté d'âme au milieu de l'infortune, ils en vinrent à le respecter; et ce qu'ils apprenoient de sa valeur et de ses talens militaires leur donna de grandes espérances. L'empereur, apprenant son évasion, en conçut de vives inquiétudes. Il ne doutoit pas que Michel ne se mît à la tête des Turcs pour attaquer les terres de l'empire. Il ne fut rassuré que par une lettre qu'on lui mit entre les mains. Michel, arrivé à Icone, écrivoit en ces termes aux commandans des troupes de Bithynie : « Alarmé des « soupçons injustes inspirés à l'empereur, et des mau- « vais desseins formés contre moi, j'ai cru devoir sauver « ma vie. Continuez de servir le prince en braves et « fidèles sujets. Veillez avec soin à la garde des villes et « à la défense du pays; et, loin de rien relâcher de cette « vigilance dont j'ai moi-même été témoin, redoublez « plutôt de diligence et de zèle pour suppléer à mon « absence. » Cette lettre, peut-être écrite à dessein qu'elle fût mise sous les yeux de l'empereur, le tranquillisa, et commença d'ouvrir la voie à la justification de Paléologue.

Les Tartares ravageoient l'Asie. Le sultan leva une armée ; et comme il avoit dans ses états un grand nombre de chrétiens, il en composa un corps dont il donna le commandement à Michel. On alla chercher les ennemis. Le bataillon de Michel donna avec tant de vigueur, que les Tartares qu'il avoit en tête furent rompus du premier choc et prirent la fuite. Michel lui-même perça d'un coup de lance le général ennemi. C'en étoit fait de toute l'armée barbare, sans un événe-

ment imprévu. Un des principaux officiers turcs, estimé pour sa bravoure, ayant reçu quelque mécontentement de la part du sultan, cherchoit depuis long-temps l'occasion de s'en venger, et crut l'avoir trouvée. Il passa du côté des Tartares avec toutes les troupes qu'il commandoit. Cette trahison changea le sort de la bataille. Les Turcs, vainqueurs, tournent le dos et sont poursuivis des ennemis, qui les accablent d'une grêle de flèches. Michel, joint au général turc, suivi d'une petite troupe de cavaliers, continua de fuir pendant plusieurs jours, obligé sans cesse de combattre un gros de Tartares qui les poursuivit sans relâche jusqu'à Castamone en Paphlagonie, où le général avoit sa demeure. Les Tartares, maîtres de la campagne, coururent en liberté tout le pays, qu'ils couvrirent de sang et de ruines.

Acrop. c. 66, 67, 68.

Ces ravages faisoient craindre à l'empereur pour ses états d'Orient; il courut à leur défense. En quittant Thessalonique, il en donna la garde à son oncle Michel Lascaris, auquel il laissoit quelques troupes. Il distribua ses principaux officiers dans les autres places, et chargea de l'inspection générale le logothète George Acropolite, voulant peut-être effacer par cet honneur le souvenir de l'affront que George avoit reçu, ou éloigner de sa personne un conseiller trop sincère. Ce fut alors que le logothète étant à Bérée, congédia, comme je l'ai dit, le légat du pape. Il fit ensuite la visite de toutes les places jusqu'à Duras. Il ne revint à Prilèpe qu'au bout de trois mois. A peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit que Michel, despote d'Epire, mécontent du mariage de son fils, qui lui avoit fait perdre la ville de Duras, reprenoit les armes, et qu'il avoit mis dans son parti la nation des Serves. L'empereur avoit donné le gouvernement d'Albanopolis, place importante, capitale de l'Albanie, à Constantin Chabaron, brave guerrier, et capable de résister à une armée entière, mais non pas

à une belle femme. Ce fut cette machine que Michel fit jouer pour le surprendre. Une jeune veuve, belle-sœur de Michel, aussi artificieuse que libertine, se mit en tête d'inspirer de l'amour à Chabaron, et n'eut pas de peine à le faire donner dans le piége. Acropolite fut averti de ce manége avant qu'il eût eu son effet par l'abandon de la place. Il y courut aussitôt; mais, trouvant les habitans déjà gagnés, et la partie liée avec le despote d'Epire, il n'eut rien à faire de mieux que de se retirer, pour ne pas servir lui-même par surcroît à payer les faveurs qu'on vendoit à Chabaron. Aussitôt après sa retraite, Albanopolis se rendit au despote, et les amours de Chabaron le conduisirent dans un cachot où Michel le fit enfermer. Acropolite, dans son retour, trouva tout le pays en mouvement. Il courut plusieurs fois risque d'être pris ou tué par les troupes légères qui voloient de toutes parts. Michel enlevoit sans peine toutes les places d'alentour; et lorsque Acropolite eut gagné Prilèpe, il s'y vit bientôt assiégé par le despote à la tête d'une armée. La ville étoit forte et de difficile accès; ce qui n'empêcha pas Michel de l'attaquer. Il comptoit sur les intelligences qu'il avoit dans la place; il fut cependant repoussé et leva le siége, mais sans s'éloigner, ravageant toute la contrée. Acropolite et la garnison demeurèrent renfermés dans Prilèpe sans oser ouvrir les portes, souffrant toutes les incommodités d'un blocus.

La victoire des Tartares alarma l'empereur, et fit trembler le sultan dans Icone. L'empereur, à la tête d'une armée, s'avança en Lydie, et alla camper près de Sardes. Le sultan, se croyant perdu, vint se jeter entre ses bras. Lascaris le reçut avec bienveillance, le rassura, le combla de présens, et le renvoya avec une escorte de quatre cents hommes, commandés par Jean Ducas Murzuphle. En reconnoissance de ce bienfait, le sultan abandonna à l'empire la ville de Laodicée. Mais,

Acrop. c. 69. Greg. l. 3, c. 2. Pachym. l. 3, c. 2. Phranza, l. 1, c. 2.

les Grecs étant trop foibles pour la garder, elle retourna bientôt au pouvoir des musulmans. Kaïkous ne comptant pas assez sur les forces de l'empire pour se défendre contre les Tartares, fit la paix avec eux, et se rendit leur tributaire. Il avoit agi auprès de l'empereur pour Michel Paléologue. L'évêque d'Icone, car les musulmans avoient conservé dans cette ville les chrétiens et leur évêque, écrivit aussi en sa faveur, et acheva d'effacer les sinistres impressions que le prince avoit prises contre lui. Michel eut permission de revenir à la cour, après s'être engagé par les sermens les plus terribles à ne s'écarter jamais de la fidélité et de l'attachement inviolable qu'il devoit à l'empereur, à Jean son fils, et à toute la famille impériale. Lascaris, persuadé de sa sincérité, l'accueillit avec tendresse, et le rétablit dans ses biens et ses dignités.

Acrop. c. 70, 71, 72. Pachym. l. 1, c. 10.

Michel, despote d'Epire, continuoit la guerre; et tandis qu'Acropolite se tenoit enfermé dans Prilèpe, et que Michel Lascaris n'osoit sortir de Thessalonique, ce prince actif ravageoit le pays et s'emparoit des places qu'il trouvoit mal gardées. Il s'étoit rendu maître de Bérée et de Bodène. L'empereur, déjà attaqué d'une maladie mortelle, ne pouvoit suivre sa valeur naturelle et se mettre lui-même en campagne. Il avoit rendu sa confiance à Paléologue, dont il connoissoit le mérite. Il l'envoya donc pour garder Duras, nouvellement rendu à l'empire, et s'opposer aux progrès du despote. Mais il ne lui donna que de mauvaises troupes, ramassées en Macédoine, sans choix, et en petit nombre. Paléologue, trop sage pour aller affronter l'ennemi avec de pareilles forces, marcha à Thessalonique, où il se joignit à Michel Lascaris; et tous deux ensemble, ayant passé le Vardar, s'approchèrent de Bérée, non pas à dessein de l'attaquer, ils n'étoient pas en état de l'entreprendre, mais pour faire subsister leurs troupes par le pillage des campagnes. Pendant ce temps-là, une

bande de Serves, ligués avec le despote, vínt ravager les terres de Prilèpe : ils n'étoient qu'au nombre de mille. Scutérius Xiléas, qui n'étoit pas loin, avec encore moins de troupes, guerrier novice et ignorant, mais présomptueux, alla les attaquer, et fut battu. Il laissa sur la place ou dans les fers presque tous ses gens, content de se sauver lui-même. Paléologue et Lascaris, après avoir dévasté les environs de Bérée, allèrent camper près de Bodène dans une plaine fertile et abondante en fourrages. Le despote, instruit du petit nombre et de la foiblesse de leurs troupes, tira de son armée cinq cents cavaliers d'élite, et mit à leur tête Théodore, un de ses fils naturels, avec ordre d'aller donner une leçon à ces nouvelles milices. Dans ce même temps arrivoit aux Grecs un nouveau renfort ; mais ce n'étoient que des paysans, sans aucune connoissance de la guerre, montés sur des chevaux de charrue. Manuel Lampardas, bien digne de les commander, qui ne venoit que pour le pillage, commença par faire querelle aux généraux de ce qu'on ne l'avoit pas attendu pour partager le butin ; et murmurant de ce qu'on ne laissoit à sa valeur que le péril et la peine, il passa outre, pour aller le premier ravager d'autres campagnes qu'il trouveroit encore entières. Il n'étoit pas fort éloigné, qu'il rencontra dans un défilé les escadrons de Théodore. En un moment les Epirotes, bien armés et bien montés, firent disparoître ces mauvaises troupes comme un tourbillon de poussière. Quelques-uns se sauvent dans le camp de Paléologue, et l'instruisent de l'aventure. Aussitôt ce guerrier prend avec lui cinquante cavaliers paphlagoniens, les seuls de son armée qui méritoient le nom de soldats : c'étoit une troupe qu'il avoit amenée avec lui en revenant à la cour ; gens plein de courage, et attachés à sa personne. Il vole avec eux à l'ennemi, malgré Michel Lascaris qui le taxe de témérité et refuse de le suivre. Paléologue, courant à la tête des siens, abat d'un coup de lance le pre-

mier qu'il rencontre. Celui-ci, s'étant relevé, embrasse les genoux de son vainqueur et lui demande la vie. Paléologue, qui ne le connoissoit pas, le met entre les mains d'un de ses cavaliers, qui lui coupe la gorge: c'étoit le malheureux Théodore. Les Paphlagoniens, plus animés par cet exemple, donnent tête baissée dans l'escadron ennemi; et quoiqu'il fût dix fois plus nombreux, ils le percent de toutes parts, renversent tout devant eux, et le mettent en fuite avec grand carnage. Un succès si brillant, quoique dans une rencontre si peu considérable, auroit enivré un autre capitaine. Paléologue, loin de se laisser prendre à cet appât, étoit trop habile et trop sage pour se déguiser sa foiblesse. Ce ne fut que sur de pressantes sollicitations qu'il se rendit dans Prilèpe. Là, après avoir examiné l'état de la place, et conseillé ce qu'il pensa de meilleur dans la conjoncture, il prit le chemin de Duras, où il avoit ordre de se rendre.

Le despote, n'ayant rien à redouter des troupes impériales, revint assiéger Prilèpe. Il étoit secondé au-dedans par des traîtres; il y en avoit même dans la garnison. Quoique Acropolite n'eût que quarante hommes de sa maison sur la fidélité desquels il pût compter, il sut cependant donner de si bons ordres, que l'ennemi fut repoussé dans trois assauts. Enfin la trahison trouva le moment de réussir. Tandis qu'on distribuoit le pain aux soldats, les habitans ouvrirent les portes. Acropolite et ses gens se sauvèrent dans la citadelle. Ce n'étoit qu'un rocher très-facile à escalader, n'ayant pas dix pieds d'élévation. Il s'y défendit pendant la nuit contre les habitans acharnés à sa perte pour profiter de ses dépouilles. Dès le point du jour, il se rendit au despote, sous la condition qu'il auroit la liberté de se retirer, lui et les siens, avec armes et bagages. Michel accorda tout, et ne tint rien. Il se saisit de tous leurs effets, et les traîna chargés de chaînes à la suite de son armée. L'empereur, mécontent de ses généraux, n'étoit pas

mieux disposé à l'égard d'Acropolite : il le soupçonnoit de trahison, et imputoit la perte de Prilèpe au ressentiment de l'injure qu'il avoit reçue. Il ne lui rendit justice que lorsqu'il eut appris que ce magistrat infortuné étoit enfermé dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. Ce fut alors que, pour lui sauver d'autres dommages, il prit soin de lui conserver ses biens et de protéger sa famille.

Depuis la paix conclue avec les Bulgares, leur roi Michel, dépouillé de toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur l'empire, vivoit en bonne intelligence avec l'empereur son beau-frère. Il fut assassiné près de Ternove, par son cousin Calliman, fils d'Alexandre, et petit-fils du premier Asan, qui, par sa révolte, avoit détaché de l'empire le royaume de Bulgarie. Pour s'assurer la couronne, l'usurpateur avoit contraint la femme de Michel à l'épouser. Mais Urus, roi de Russie, père de la princesse, vint avec une grande armée venger la mort de son gendre et arracher sa fille des bras du tyran. Calliman fut défait et tué dans sa fuite. Michel n'avoit pas laissé d'enfans. On proclama roi Myzès, qui avoit pour femme la sœur de ce prince, et qui étoit déjà possesseur d'un grand pays dans la partie de la Thrace appartenant aux Bulgares. Son caractère lâche et efféminé le rendit bientôt méprisable. Un Serve, nommé Constantin Tech, s'étoit rendu célèbre en Bulgarie par les talens de son esprit et par la force de son corps. Egalement estimé du peuple et des grands qu'il avoit su gagner, il souleva les Bulgares, se fit proclamer roi, assiégea Myzès dans Ternove, se rendit maître de sa personne, de sa femme et de ses enfans, et lui donna pour retraite la ville de Mésembrie sur le Pont-Euxin. Constantin, qui n'avoit d'autre titre que son mérite, voulut s'en faire un par une alliance dans la famille impériale. Il envoya demander à l'empereur Lascaris sa fille Irène. Elle étoit née d'Hélène, fille du

Acrop. c. 71. Greg. l. 3, c. 2. Pachym. l. 5, c. 5. Du Cange, fam. p. 320, 321.

roi des Bulgares Asan II. Mais à ce mariage s'opposoit un obstacle qui auroit été invincible, si l'ignorance et la corruption des mœurs de ce temps-là ne l'eussent pas rendu facile à rompre. Constantin étoit marié. Il répudia sa femme, et la fit transporter à Nicée, entre les mains de Lascaris. L'empereur, muni de ce gage de divorce, ne fit pas difficulté d'envoyer sa fille au nouveau roi, avec lequel il renouvela le traité de paix fait avec Michel.

Nangis chr. Du Cange, hist. l. 5, c. 4 et suiv.

L'indigence, et plus encore l'indolence et l'incapacité de l'empereur Baudouin, paroissent, dans toutes ces années, avoir glacé le courage des François, celui de tous les peuples du monde qui prend plus aisément le caractère de son prince. Constantinople disparoît alors dans l'histoire : ce n'est plus qu'une retraite morne et silencieuse, d'où on ne les voit jamais sortir pour profiter des embarras et des guerres de l'empereur grec. Cachés comme dans un terrier, ils laissent Vatace, Lascaris, le roi bulgare, le despote d'Epire, se disputer et s'arracher mutuellement les places de Thrace, de Macédoine, de Thessalie, que les deux premiers empereurs Baudouin et Henri avoient conquises avec tant de gloire. Baudouin II, et sa femme Marie, courent tour à tour par toute la chrétienté mendier des secours, dont on ne voit pas qu'ils tirent aucun avantage. Marie étoit alors en France, sollicitant encore la générosité de Louis, et disputant à ses sujets révoltés le comté de Namur, qui appartenoit à Baudouin, du chef de l'impératrice Yolande, sa mère. Dépouillée enfin de ce riche héritage, elle vendit les droits de son mari à Guy, comte de Flandre, qui en demeura possesseur; et cet argent alla encore se perdre dans Constantinople, comme dans un abîme d'eaux dormantes.

An. 1259. *Pachym. l. 1, c. 11, 12.*

Quoique l'empereur grec fût à la fleur de son âge, sa santé s'affoiblissoit tous les jours. Il étoit frappé de la même maladie que son père. De fréquens accès d'é-

pilepsie le plongeoient dans une noire mélancolie. Il s'étoit persuadé que ce mal étoit l'effet d'un maléfice; ses soupçons s'étendoient sur tous ceux qui approchoient de sa personne. Le champ étoit ouvert aux délateurs pour faire périr ceux qu'ils vouloient perdre, et la vie des gens de bien étoit à la merci des scélérats. Sur le moindre indice, l'empereur, troublé, et tremblant de colère, faisoit arrêter, interroger, tourmenter des gens qui ne savoient pas même qu'il y eût au monde des secrets magiques; et l'unique voie pour se justifier étoit l'épreuve du fer ardent. Le peuple, grand partisan de ces rêveries, et toujours ennemi des favoris, en accusoit les Muzalons. Peu contens de leur haute fortune, ils vouloient, disoit-on, s'élever sur le trône par la perte de leur bienfaiteur. Mais l'amitié du prince pour les Muzalons fermoit ses oreilles à cette calomnie. Ses soupçons tomboient principalement sur Paléologue. Les envieux de ce guerrier nourrissoient les alarmes de Lascaris; et ses amis mêmes lui nuisoient encore davantage en prônant ses rares qualités. On publioit des prédictions, des révélations qui lui promettoient l'empire. Un caprice du prince, soutenu avec cruauté, acheva de le déterminer à faire arrêter Paléologue.

Albufarage, dynastie IX.

L'empereur récompensoit souvent les services des gens de basse naissance en leur faisant épouser d'autorité des filles de maisons illustres. Marthe, sœur de Paléologue, avoit eu de Nicéphore Tarchaniote, grand-domestique, une fille parfaitement belle, nommée Théodora. Lascaris lui ordonna de la marier à un de ses pages, nommé Balanidiote. La proposition révolta d'abord toute la famille; mais Lascaris parloit en maître, et le jeune homme doux, insinuant, et d'une figure agréable, sut si bien faire sa cour à la mère et à la fille, qu'il gagna entièrement leur cœur. Les paroles étoient données, et le jour pris pour le mariage. Les choses en étoient à ce point, lorsque l'empereur, chan-

geant d'avis, sans qu'on en sût la raison, déclara qu'il vouloit que la fille fût mariée à Basile, fils de Caballaire, homme de naissance. Les monarques ne règnent pas sur les amours, et les cœurs ne tournent pas à leur souffle. Basile triomphoit de sa conquête : mais avec tous ses titres il ne tiroit que des larmes ; tous les soupirs alloient à Balanidiote. Il fallut cependant obéir, et les noces furent entrecoupées de regrets et de sanglots. Quelques jours après, l'empereur, apprenant que ses ordres n'avoient été accomplis qu'à l'église, en demanda la cause à Basile, qui, après avoir fait quelque difficulté de répondre, s'excusa sur un prétendu sortilége. C'étoit pour Lascaris la raison la plus satisfaisante. Persuadé que tout l'enfer étoit occupé à le contredire, il s'obstina à découvrir l'auteur du charme. Il soupçonnoit surtout la mère. Sans égard à son rang et à son âge, il la fit enfermer jusqu'au cou dans un sac avec des chats, qu'on piquoit au travers du sac avec des aiguilles pour les mettre en fureur. Ce supplice inhumain ne put tirer de Marthe que des protestations qu'elle n'avoit aucune part à la disgrâce de Basile, mais que sa fille, tendrement attachée à celui que l'empereur lui avoit d'abord destiné pour époux, détestoit ce mari épousé par force. Lascaris ne fut pas désabusé ; mais, appréhendant que, s'il la faisoit tourmenter davantage, elle ne lançât sur lui le venin de ses maléfices, il la renvoya avec colère. Dans la suite Paléologue, devenu empereur, cassa cette union qui étoit demeurée imparfaite, et rendit sa nièce à son premier amant.

Déjà prévenu contre Paléologue, l'empereur craignit bien davantage son ressentiment lorsqu'il apprendroit le traitement indigne fait à sa sœur, et il résolut de s'assurer de sa personne. Paléologue, après avoir mis le bon ordre dans son gouvernement de Duras, et pourvu à la sûreté de la place, étoit retourné à Thessalonique, que Michel menaçoit d'attaquer. Il demandoit à l'em-

pereur un renfort de troupes, lorsqu'on vint lui dire que le comte Chadène approchoit avec une nombreuse escorte, non pas pour le secourir, mais pour l'arrêter et le conduire prisonnier à la cour. Sa réconciliation récente avec l'empereur, les faveurs qu'il venoit d'en recevoir, et les services qu'il rendoit actuellement lui faisoient mépriser ces alarmes. Elles se vérifièrent bientôt. Chadène arrive et montre ses ordres, qui portoient qu'on amenât Paléologue les fers aux pieds. Le comte, prévoyant que cette disgrâce seroit passagère, et voulant se ménager un ami de cette importance, lui épargna la honte de passer enchaîné sous les yeux du peuple de Thessalonique, prenant d'ailleurs toutes les précautions pour ne pas le laisser échapper. Etant sorti de la ville, il lui représenta qu'ils s'exposoient tous deux à la colère du prince, si ses ordres n'étoient pas exécutés à la lettre. Paléologue consentit sans peine à se laisser enchaîner. Le voyage se fit gaîment, avec une cordialité mutuelle. Chadène, homme d'esprit, flatta l'ambition de son prisonnier par l'endroit le plus sensible, en lui faisant envisager la couronne comme suspendue sur sa tête et due à ses hautes destinées. La cour étoit alors à Magnésie. Paléologue, à son arrivée, fut mis en prison sans être présenté à l'empereur, dont la maladie le fit oublier pendant quelques jours. Mais, lorsqu'il eut la liberté de comparoître devant le prince, il se justifia avec tant de force, et confondit tellement ses accusateurs par la supériorité de son génie, et par cette éloquence énergique qui lui étoit naturelle, que le prince, l'embrassant et versant des larmes, déclara que, s'il étoit coupable, il lui pardonnoit; mais que, le croyant innocent, il lui rendoit avec sa confiance tous ses biens et ses honneurs. Il ajouta même qu'ayant à craindre que sa maladie n'abrégeât ses jours, il lui recommandoit ses enfans; et comme si c'étoit un motif de reconnoissance, il n'oublia pas de lui faire valoir

tout ce qu'il ne lui avoit pas fait du mal qu'il auroit pu lui faire.

Acrop. c. 74, 75. Greg. l. 3, c. 3. Pachym. l. 1, c. 13, 14, 23. Phranza, l. 1. c. 3. Abulfarage, dynastie IX.

Epuisé par la maladie, et plus encore par la multitude des remèdes, Lascaris ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Pénétré des plus vifs sentimens de pénitence, il prit l'habit monastique, distribua d'abondantes aumônes, et, ayant appelé auprès de lui l'archevêque de Mytilène, il se jeta à ses pieds. Là, arrosant la terre de ses larmes, il se confessa humblement de ses fautes. On l'entendit plusieurs fois élever la voix et répéter ces paroles : *Seigneur, je vous ai abandonné.* On le remit ensuite dans son lit, où il expira peu après. Il étoit dans sa trente-septième année, et n'avoit régné que trois ans et près de dix mois, ayant succédé à son père le 30 octobre 1255, et étant mort dans le mois d'août 1259. Il fut enterré près de son père, dans le monastère de Sosandre à Magnésie. Il laissoit un fils nommé Jean, qui n'étoit âgé que de six, d'autres disent de neuf ans. Acropolite lui en donne huit non encore accomplis. De sa femme Hélène, morte avant lui, il avoit eu encore quatre filles. L'aînée, Marie, ne vécut qu'un an avec son mari Nicéphore, auquel elle laissa une fille, qui fut mariée dans la suite à Jean, fils du comte palatin de Zante. Le bruit courut que Marie étoit morte du mauvais traitement qu'elle avoit reçu de son mari dans le temps que Michel d'Epire, père de Nicéphore, faisoit aux Grecs une guerre très-animée. Irène, la seconde fille, avoit épousé Constantin Tech, roi de Bulgarie. Les deux autres, Théodora et Eudocie, étoient encore filles. Elles furent mariées dans la suite à deux seigneurs francs, Mathieu de Vallaincourt, du comté de Hainaut, et Guillaume, comte de Vintimille, Génois, dont la postérité porta le surnom de Lascaris. Nous avons dit que l'empereur avoit prié Paléologue de veiller à la conservation de ses enfans. Il lui fit prêter serment qu'il s'intéresseroit en particulier au salut de

son légitime successeur, qu'il le maintiendroit dans tous ses droits, et n'entreprendroit jamais rien à son préjudice. Cependant il ne le nomma pas dans son testament tuteur du jeune prince. Il confia cet emploi à son fidèle ami George Muzalon, avec une autorité suprême pour le gouvernement de l'empire pendant la minorité, et il obligea tous les seigneurs de lui jurer obéissance. Il lui associa le patriarche Arsène.

Le règne de ce prince, quoiqu'il ait été de courte durée, nous offre cependant deux hommes différens. Tant qu'il fut à lui-même, avant la cruelle maladie qui trancha le fil de ses jours, c'est-à-dire, pendant les trois premières années, il fut vraiment digne du trône. On lui vit les qualités de son père, la grandeur d'âme, la sagesse dans les entreprises, la promptitude et la valeur dans l'exécution, l'inclination bienfaisante. En répandant abondamment ses libéralités, il en retenoit la portion la plus précieuse, la satisfaction de les répandre. Son père avoit fait de la ville de Magnésie le dépôt de ses épargnes. Théodore plaça son trésor dans le château d'Astyze, sur les bords du Scamandre; il le remplissoit de ses économies, sans fouler ses sujets. Il avoit du goût pour les lettres, estimoit et récompensoit les savans, et s'étoit formé à écrire avec facilité et avec grâce. Les jours de fête il assistoit aux matines; et lorsqu'on en étoit aux leçons historiques, il se levoit lui-même et prononçoit sur-le-champ l'éloge du saint avec plus de savoir et d'éloquence que le légendaire. Il ajoutoit à ses discours une grâce nouvelle par les largesses qu'il distribuoit aussitôt après à tous ceux qui se trouvoient dans l'église, et l'on peut croire qu'elle n'étoit pas déserte. Nulle heure du jour n'étoit exemptée de l'obligation où il croyoit être de faire des heureux. Toujours on le voyoit environné de besoins qu'il soulageoit, toujours d'une foule de personnes qui demandoient, qui recevoient, qui remercioient; c'étoit là

sa cour favorite. Les seigneurs de l'autre cour trouvoient mauvais que leurs titres de noblesse ne leur en donnassent aucun aux dignités, et que dans la collation des charges, tant militaires que civiles, le prince ne considérât que les qualités propres à les remplir. Il se persuadoit qu'il étoit, pour un état, de la plus grande importance que les hommes élevés aux places éminentes pussent servir de modèles à leurs inférieurs; que leurs vices étoient contagieux et corrompoient les mœurs publiques; qu'au contraire leurs vertus avoient un principe de fécondité : semblables à ces grands arbres dont les graines et les fruits, tombant sur le terrain qui les environne, se sèment eux-mêmes, et produisent quantité de rejetons de même espèce. Son père l'avoit formé à l'art de régner par des leçons de modération et de sagesse. Un jour Vatace, le voyant revenir de la chasse avec un habit tout brillant de magnificence, le regarda d'un air de mépris; et comme le prince l'abordoit avec respect, il lui tourna le dos. Théodore, percé jusqu'au cœur d'une marque si sensible de mécontentement, se retira confus, examinant toute sa conduite, sans y trouver aucun sujet de reproche. Enfin, ne pouvant tenir contre son inquiétude, il se présenta à son père, et lui demanda en tremblant par quelle faute il avoit eu le malheur de perdre sa tendresse. « Et depuis quand « (lui dit Vatace), par quels services pensez-vous avoir « acquis le droit de prodiguer à vos divertissemens les « biens de nos provinces? Ignorez-vous que cet or et ces « pierreries dont vous parez votre vanité sont le plus « pur sang de nos peuples, et qu'il ne nous est permis « d'en faire usage que quand leur intérêt le demande? « Mais en quelle occasion, me direz-vous, sont-ils in- « téressés à notre parure? C'est lorsqu'il est question de « donner à des ambassadeurs ou à des princes étrangers une haute idée de notre opulence et de nos forces. Les « richesses des souverains sont celles de leurs sujets; en

« abuser pour ses plaisirs, c'est agir en maître, et les « regarder comme des esclaves. Mais, songez-y, des « esclaves ne savent que maudire, et sont toujours prêts « à secouer le joug. Quelle folie d'aller faire visite aux « bêtes des forêts dans le même équipage dans lequel « vous recevriez celle d'un prince ! » C'est par ces instructions et d'autres semblables que ce sage empereur savoit rabattre la vanité et la hauteur naturelle à l'héritier d'un grand empire, et qu'il en fit un prince populaire. Sa trop vive amitié pour Muzalon versa le poison sur la dernière partie de son règne, et la jalousie qu'il excita contre ce ministre par l'excès de ses faveurs altéra son caractère, qui fut encore aigri par les sombres vapeurs de sa maladie. Extrêmement sensible aux traits satiriques lancés contre son favori, il devint accessible à la calomnie, prompt à s'irriter, quelquefois injuste et cruel. Il est vrai qu'il revenoit aisément, et qu'il s'empressoit de réparer ses torts par de nouvelles grâces. Mais ce combat continuel entre sa mélancolie et sa bonté naturelle le rendit inégal; et ces retours de bienveillance n'effaçoient pas le ressentiment dans ceux qu'il avoit maltraités. Ses excès de colère lui firent plus d'ennemis que ses bienfaits ne lui gagnèrent de cœurs.

Sa dernière maladie fit éclore toutes ces haines. Le bas âge de son successeur inspiroit de la confiance aux malintentionnés, et de la crainte aux serviteurs fidèles. Les complots se formoient. Ceux que la disgrâce avoit éloignés de la cour revenoient grossir la troupe des mécontens. Cependant l'orage grondoit encore sourdement. La vigilance et l'autorité de Muzalon enchaînoit l'esprit de révolte; et les plus mal disposés affectoient le plus de zèle. Tandis qu'ils se courboient humblement devant Muzalon, ils le déchiroient en secret. La mort du prince les rendit plus hardis. C'étoit, disoient-ils, un ambitieux scélérat et perfide, qui, tiré de la poussière par un caprice aveugle, avoit fait périr son maître,

Greg. l. 3, *c.* 3 *Pachym. l.* 1, *c.* 15, 16, 17.

pour monter sur le trône à sa place. C'étoit l'auteur de toutes leurs disgrâces, celui dont les pernicieux conseils avoient envenimé contre eux l'esprit de l'empereur. Muzalon étoit encore assez bien servi pour être averti de ces discours; mais, trop peu affermi dans son pouvoir pour oser les punir, il prit le parti de ramener les esprits par la douceur; et, pour conserver sa puissance, il offrit de s'en dépouiller. Il convoqua au palais les seigneurs, les magistrats, les principaux officiers de l'armée. Tous s'y rendirent. On y voyoit les deux oncles du prince, Manuel et Michel, frères du premier Lascaris, qui, ayant vieilli dans l'exil, n'avoient pas trouvé à leur retour les distinctions que désiroit leur jalousie. Constantin Stratégopule et Théodore Philès, auxquels l'empereur avoit fait crever les yeux, y apportèrent leur ressentiment. En un mot, ce concours général de tous les grands de l'empire rassembloient tous les mécontens. Muzalon, assez hardi pour s'y opposer, et assez éloquent pour suspendre tant de bras levés sur sa tête, revêtu de tous les ornemens de ses dignités, se plaça sur un siége élevé pour être vu et entendu de toutes parts.

Alors élevant la voix : « Illustres compagnons de « mon zèle et de mes services (dit-il), vous savez tous « l'origine de ma fortune. Né dans le palais, appelé dès « mon enfance auprès de la personne du prince, je l'ai « aimé, je l'ai servi jusqu'à courir quelquefois le risque « de lui déplaire. Je n'ai jamais cru mériter les hon- « neurs dont m'a comblé sa bienveillance. Ce n'est ni « la flatterie ni la détestable adresse à nuire aux au- « tres qui me les ont procurés. Je les ai acceptés de la « main du prince avec la même soumission que les « effets de sa colère, qu'il m'a souvent fait ressentir. « Jamais mon attachement à ses intérêts ne m'a fait « trahir les vôtres. Je savois qu'ils sont inséparables; et « ce n'est pas aimer le prince tout entier que de ne le pas

« aimer dans ses sujets. Combien y en a-t-il parmi « vous qui peuvent me rendre témoignage que je leur « ai ménagé la faveur, souvent même aux dépens de la « mienne! Déplorable condition de ces hommes infor- « tunés qu'on appelle favoris! On leur impute tous les « maux qu'on reçoit de la cour; tous les bienfaits ne sont « attribués qu'au prince. Soyons justes : je ne sais mau- « vais gré à personne de m'avoir accusé de ses malheurs; « c'est le préjugé ordinaire : mais que la réflexion le « corrige; que chacun rentre aujourd'hui en soi-même; « et, s'il voit que des soupçons équivoques, des conjonc- « tures peu favorables à l'innocence, peut-être même « des fautes, des imprudences de sa part, lui ont attiré « des déplaisirs, qu'il ne m'impute pas ce qu'il a « souffert. J'en appelle à cet œil clairvoyant qui perce « les plus profondes ténèbres de la malignité humaine. « Est-il quelque injustice que je n'aie tâché de détour- « ner? quelque accès de colère que je ne me sois efforcé « d'apaiser? Vous le savez, c'est l'unique tribut que « payoit à la foiblesse humaine le grand prince que nous « pleurons. Son règne, hélas! trop court, fut le règne « des vertus; mais ce beau ciel, si éclatant de lumière, « se couvrit quelquefois de nuages d'où partirent des « foudres que nulle précaution ne put parer. Tout est « calme aujourd'hui sous le prince qui lui succède. C'est « un enfant précieux; il a besoin de la vigilance et de « l'attention la plus fidèle : c'est à vous à le soutenir, à « assurer ses pas chancelans. La simplicité de son âge, « jointe aux grâces de son caractère, le rend plus aima- « ble, mais l'expose davantage. La crainte ne peut le dé- « fendre; il n'a pour garde que notre amour. C'est à « nos cœurs à veiller autour de son enfance. On le trou- « vera environné de ministres toujours accessibles, tou- « jours prêts à secourir les besoins des peuples, à ouvrir « ses mains pour répandre les grâces et les bienfaits. « Ne comparez pas le présent avec le passé. Ici, plus de

« craintes, plus de manéges de cour pour étouffer les « services et opprimer l'innocence. Ceux-mêmes qui en « ont été la victime formeront le conseil du prince ; ils « écarteront les artifices dont ils ont éprouvé la noir-« ceur. Le bonheur du maître fera le nôtre ; nos biens « et nos maux dépendent de sa fortune. » Ici, prenant un ton de voix plus haut et plus ferme : « Ce que j'ai « dit jusqu'à présent (continua-t-il) s'adresse à ceux « de mes égaux qui composent cette assemblée ; c'est à « vous, princes et seigneurs, que je vais désormais « parler. Ce n'est ni l'ambition ni l'intrigue qui m'ont « procuré la brillante et dangereuse fonction de tuteur « du prince. Je l'ai acceptée en tremblant ; et je déclare « aujourd'hui, avec beaucoup plus de hardiesse, que je ne « la veux garder que sous votre bon plaisir. Je la remets « entre vos mains ; conférez-la à celui que vous en croi-« rez le plus digne. Je l'abandonnerai avec joie, et je « descendrai de bon cœur à la dernière place, trop « content de voir la personne du prince et le salut « de l'état en des mains plus capables de gouverner l'un « et l'autre. N'est-on pas plus heureux de servir la pa-« trie en simple soldat que de vivre dans les dignités « au milieu des soupçons et des alarmes? Grâce aux « soins de la Providence, car je n'ose rien attribuer aux « miens, les sujets reposent dans l'obéissance, les soldats « se maintiennent dans la discipline, la cour fleurit par « le nombre des princes et des seigneurs, et plus encore « par l'éclat de leur mérite personnel. Choisissez entre « eux un tuteur du jeune prince ; mon suffrage suivra « le vôtre. Si celui que vous chargerez de cet important « emploi refuse par modestie, son dévouement à vos « volontés et au salut de l'état vaincra sa répugnance. « C'est le sentiment qui m'anime moi-même, égale-« ment disposé à courber ma tête sous le fardeau, si « vous l'ordonnez, et à le déposer en d'autres mains « sans regret, et sans être curieux des raisons qui vous

« auront déterminés, quand même cette démission de-
« vroit entraîner ma ruine. Je vous prie, je vous con-
« jure d'opiner en toute liberté. Nulle crainte ne peut
« servir d'excuse à quiconque déguiseroit sa pensée.
« Nous n'avons point ici de supérieur. Si ma charge me
« donne quelque autorité, je m'en dépouille. J'opine le
« premier pour ma démission ; c'est la seule prérogative
« que je conserve encore : c'est à vous à me nommer un
« successeur. »

La perte de Muzalon étoit résolue ; mais les noirs complots contre un homme puissant marchent dans les ténèbres ; la haine la plus meurtrière se concentre et se déguise sous les dehors de la plus vive affection, et jamais l'assassin n'est plus prêt à plonger le poignard que quand il se prosterne aux genoux de sa victime. Lorsque le régent eut cessé de parler, un silence de quelques momens fut suivi d'un murmure confus, qui éclata bientôt en acclamations. Les éloges de Muzalon retentissoient de toutes parts ; *c'étoit le gardien fidèle du jeune prince, le seul capable de lui apprendre à régner, le digne dépositaire du diadème, qu'il eût lui-même mérité de porter.* Les seigneurs les plus distingués opinèrent en peu de mots, et les plus envenimés contre le régent furent les plus empressés à le supplier de ne pas abandonner le soin du prince et de l'empire. Dans quelques-uns la soumission apparente eut quelque chose de menaçant, et leur ressentiment profond se trahissoit en voulant se déguiser. Ils s'échappèrent à dire *qu'ils ne devoient point savoir au prince défunt mauvais gré de leurs disgrâces ; qu'ils les avoient bien méritées, et qu'ils étoient assez coupables, puisqu'ils avoient été assez lâches pour les souffrir.* Le grand-connétable, le plus politique et le plus caché de tous, instruit sans doute de la conjuration, mais trop habile pour en courir les risques en s'y engageant lui-même, se préparoit à en recueillir le fruit : tel que ces demi-scélérats qui, voyant mettre le feu à un

palais, loin d'éteindre l'incendie, se réservent à en piller les trésors. Le régent, devenu particulier et déchargé de la haine publique, auroit conservé assez de force pour arrêter ses desseins et fermer la voie à son ambition. Il falloit que Muzalon demeurât dans ce poste odieux, afin qu'il y pérît. Paléologue fut donc le plus ardent à le retenir. Il le loua du choix que le défunt empereur avoit fait de sa personne pour l'aider de ses conseils pendant sa vie, et pour lui confier après sa mort le soin de son fils et de l'empire. Il feignit de le disculper de tout ce qui étoit arrivé de fâcheux; et, après avoir montré assez foiblement que les préférences dont les princes honorent leurs favoris ne doivent point exciter de jalousie, il adressa la parole à Muzalon : « Cessez (lui dit-il) de nous attrister en paroissant vous défier de notre soumission. « Pourrions-nous consentir à vous voir descendre d'une « place que vous occupez avec tant d'honneur, vous que « nous irions chercher pour la remplir, si la Providence « vous eût fait naître dans une terre étrangère! Vous « attendez, dites-vous, notre jugement? Et qui de nous « seroit assez présomptueux pour contredire celui de « l'empereur? Continuez de nous gouverner, nous obéi« rons avec zèle; continuez de veiller à la conservation « de notre jeune prince; sa sûreté et notre espérance ne « peuvent être confiées à des mains plus fidèles et plus « habiles. Si quelqu'un pense autrement, qu'il le dé« clare; la liberté est entière. Mais ce que j'ai déjà en« tendu, et ce que j'entends encore me fait évidemment « connoître que les sentimens de toute cette assemblée « sont parfaitement conformes à ceux que je trouve dans « mon cœur. »

Ce discours fut universellement applaudi; on s'empressoit autour de Muzalon, on l'accabloit d'adulations; on lui faisoit de doux reproches de la défiance qu'il avoit de lui-même; chacun protestoit qu'il aimoit mieux lui obéir que de commander. L'historien Grégoras ajoute

que tous renouvelèrent alors, dans une forme encore plus forte, le serment d'obéissance qu'ils avoient déjà prêté devant l'empereur mourant, et qu'ils y joignirent les plus terribles imprécations contre eux-mêmes et leur famille. Jamais on n'accumula tant de parjures, et la nation grecque, depuis long-temps décriée sur l'article de la bonne foi, ne parut jamais plus perfide. Quelque expérience que le régent eût dû acquérir de la sincérité des courtisans, il se laissa tromper par son ambition et son amour-propre; et comme la proposition qu'il avoit faite n'étoit pas plus sincère que les complimens qu'il recevoit, il crut aisément ce qu'il désiroit, et se persuada qu'il n'avoit rien à craindre. Afin d'assurer davantage le salut du jeune prince, il le logea dans une forteresse inattaquable, au bord de l'Hermus, près de Magnésie, et lui donna pour le garder et le servir les officiers les plus attachés à la famille impériale. Muzalon confia la garde du trésor de Magnésie à des hommes qu'il crut fidèles. Malgré ses inquiétudes personnelles, il n'avoit pas un moment perdu de vue les affaires du gouvernement. Les secrétaires d'état étoient employés à écrire à toutes les provinces et à toutes les villes, pour notifier la mort du prince et l'élévation de son successeur, et pour ordonner selon l'usage un nouveau serment de fidélité.

La haine croissoit tous les jours; on s'aigrissoit mutuellement; on se reprochoit trop de lenteur; surtout les déserteurs latins, qui se trouvoient dans l'armée grecque en assez grand nombre pour composer un corps considérable sous le commandement de Paléologue, bouilloient d'impatience de tremper leurs épées dans le sang de Muzalon. Il l'accusoient d'avoir détourné les largesses dont le prince avoit ordonné de récompenser leurs services, de leur avoir fermé l'entrée du palais, de les traiter avec mépris. On soupçonna même Paléo-

Acrop. c. 75. *Greg. l.* 3, *c.* 3. *Pachym. l.* 1, *c.* 18, 19, 20. *Phranza, l.* 1, *c.* 3.

logue de les avoir sourdement animés au lieu de réprimer leurs murmures. Le neuvième jour après la mort de Lascaris étoit le jour solennel auquel on devoit selon l'usage célébrer ses obsèques. Toute la cour, les grands-officiers, les magistrats, les dames se rendent à l'église de Sosandre, où le corps étoit inhumé. Les seigneurs, et surtout ceux qui portoient dans leur personne les tristes marques de la colère du défunt, principaux auteurs de la conjuration, Constantin Strategopule et Théodore Philès, tous deux aveuglés par ses ordres, Nicéphore Alyatte, auquel il avoit fait couper la langue, et plusieurs autres qu'il avoit dépouillés de leurs dignités, ne respirant que vengeance contre Muzalon, viennent à cette cérémonie, que leur rage secrète alloit rendre cruellement funèbre.

On avoit laissé les soldats autour de la forteresse à la garde du prince. Lorsqu'ils se voient seuls avec leurs capitaines, sans commandant supérieur, ils courent en confusion aux portes du château, demandant à voir leur prince; ils crient qu'on en veut à sa vie : *Sauvons notre empereur, massacrons les traîtres ; ils ont déjà fait périr son père.* On leur présente Lascaris. Ceux qui l'accompagnoient lui font faire un signe de la main pour apaiser le tumulte. Quelques conjurés, mêlés parmi les soldats, leur font prendre ce signe pour une permission; ils courent aussitôt à l'église pour massacrer Muzalon et ses frères. Le saint sacrifice étoit commencé lorsqu'on vint dire que toute l'armée approchoit avec des cris menaçans. A cette nouvelle tout est en trouble; les amis de Muzalon veulent fermer les portes; les autres s'y opposent en criant que les soldats viennent prendre part aux prières, et qu'on ne doit pas les en exclure. Pendant ce débat les séditieux s'étoient déjà saisis des portes. Théophylacte, secrétaire de Muzalon, court à eux pour leur demander quel est leur dessein. Comme il ressem-

bloit à son maître, ils le prennent pour lui et le mettent en pièces. Reconnoissant leur méprise, ils se jettent dans l'église les armes à la main et affamés de carnage.

Muzalon, entendant à leurs cris qu'il étoit la victime qu'on cherchoit, se sauve dans le sanctuaire et se cache sous l'autel. Ses deux frères et son gendre vont se tapir dans les coins les plus retirés. Ils sont les premiers découverts, et horriblement massacrés. Les ministres de l'autel, les seigneurs, les magistrats, les dames, en un mot, toute l'assemblée fuit par toutes les portes. On se presse, on s'écrase, on se foule aux pieds, quoique les soldats ne s'opposent point à leur sortie. Mais malheur à quiconque avoit avec Muzalon ou avec ses frères le moindre trait de ressemblance! pas un ne fut épargné. Enfin les soldats restèrent seuls, et toute l'église retentit de juremens, de blasphèmes, d'imprécations contre Muzalon. On le cherche de toutes parts; et ce qui est remarquable, malgré leur rage sacrilége, aucun n'avoit encore osé mettre le pied dans le sanctuaire. Un d'entre eux, nommé Charles, plus déterminé que les autres, y entre, et va fouiller sous l'autel. Il y aperçoit Muzalon accroupi sur ses genoux; et, sans se laisser fléchir par les prières, les larmes, les promesses, il lui plonge le poignard dans le cœur, et le traîne palpitant au milieu de l'église. Tous accourent à ce spectacle, mille bras se mêlent ensemble, et confondent leurs coups; on en vit sucer le sang qui dégouttoit de leurs épées. Ils le hachent en morceaux, jetant ses membres çà et là; en sorte qu'il fallut dans la suite les chercher avec peine pour les réunir et leur donner la sépulture. Les meurtriers courent à la maison de Muzalon et de ses frères, et dans leurs bras tout sanglans ils en emportent toutes les richesses en criant: *Nos princes sont vengés; les empoisonneurs, les tyrans sont punis; notre prince est libre, et nous allons le servir en liberté.* Les lois n'avoient plus de pouvoir sur cette multitude

forcenée ; les magistrats trembloient pour eux-mêmes ; et comme la femme de Muzalon, à la vue du sang de son époux et du pillage de son palais, exhaloit son désespoir en cris lamentables, son oncle Paléologue l'avertit de renfermer sa douleur, pour ne pas irriter ces furieux contre elle-même. C'est ainsi que se termina la haute fortune de ce favori : exemple des plus terribles et des plus inutiles que donne l'histoire.

Non-seulement les domestiques des Muzalons, tous ceux qui avoient été attachés à leur personne, mais même un grand nombre de magistrats et d'officiers, qui n'avoient pas trempé dans le complot, prirent l'épouvante, et se sauvèrent en différentes contrées. On craignoit la fougue des soldats et leur avidité au pillage. On craignoit la malignité de ceux qui savoient mettre en mouvement cette troupe brutale et effrénée. Ainsi les plus honnêtes gens qui avoient des ennemis, ou, ce qui n'est pas moins dangereux, de grandes richesses, allèrent chercher leur sûreté hors de l'empire. Paléologue, dont la conduite fut fort équivoque en cette conjoncture, augmenta la garde du prince, et se mit lui-même à la tête avec ses deux frères Jean et Constantin, qui commandoient chacun une brigade. Ces deux seigneurs, complaisans assidus du jeune empereur, passoient auprès de lui des journées, souvent des nuits entières, et le disputoient à tous en démonstrations de zèle.

Acrop. c. 76, 77. Gregoras, l. 3, c. 3, 4. Pachym. l. 1, c. 21 et suiv. Du Cange, fam. p. 209.

Après le massacre de Muzalon, Arsène portoit seul le titre de tuteur ; mais cet emploi étoit fort au-dessus de ses forces, et il le sentoit lui-même. Il n'apportoit que beaucoup de zèle pour son pupille. La situation où se trouvoit alors l'empire grec demandoit un chef rempli de prudence, d'activité et de vigueur. Les Tartares, ayant rompu la paix avec le sultan d'Icone, recommençoient leurs ravages. Michel d'Epire, toujours en armes, à moins qu'on ne les arrachât de ses mains, remuoit du

côté de l'occident. Il étoit déjà sur les bords du Vardar, et s'étoit emparé des villes et des châteaux de cette contrée. L'alliance de deux princes puissans, auxquels il venoit de marier deux de ses filles, le rendoit encore plus redoutable. Il avoit donné Anne à Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe et de Morée; Hélène à Mainfroi, roi de Sicile. Les François, encore maîtres de Constantinople, étoient, à la vérité, ceux dont on avoit le moins à craindre; ils avoient peine à se soutenir eux-mêmes; cependant la volonté de nuire ne leur manquoit pas, et l'on devoit s'attendre qu'ils en chercheroient l'occasion. Dans des conjonctures si épineuses, les seigneurs délibéroient sur le choix d'un régent. Il y en avoit grand nombre que les titres de naissance et de dignités sembloient égaler. Les Lascaris, les Tornices, les Stratégopules, les Philès, les Nestonges, les Tarchaniotes, les Cantacuzènes, et plusieurs autres encore, avoient tous des prétentions qu'ils ne cachoient pas. Paléologue couvroit les siennes et les effaçoit tous. Ses qualités supérieures recevoient un nouvel éclat de l'art qu'il avoit de les envelopper du voile transparent d'une ambition modeste. Il laissoit parler ses libéralités, dont l'épuisement de sa fortune rehaussoit le prix. Il sembloit ne s'être réservé que ce qu'il donnoit encore. Du côté de la naissance, il ne le cédoit à personne. Son père, Andronic Paléologue, étoit d'une famille déjà illustre dès le temps de Romain Diogène. Sa mère, Irène, étoit petite-fille d'Alexis, le dernier empereur de la maison des Anges. Sa gaîté naturelle, son affabilité, sa politesse, sa valeur guerrière, tout, jusqu'à ses disgrâces, lui avoit gagné le cœur des soldats, du peuple, des magistrats, des seigneurs même, qui, malgré leur ambition, n'osoient lui disputer la préférence. Les seigneurs assemblés lui donnoient déjà leur suffrage. Paléologue, témoignant peu d'empressement, les pria de différer la décision jusqu'à l'arrivée du patriarche, qui étoit de-

meuré à Nicée. Il représenta que, comme il s'agissoit de donner un collègue au patriarche déjà tuteur, on ne devoit pas procéder sans lui à cette élection, et que d'ailleurs le consentement de l'Eglise, toujours respectable, étoit plus nécessaire que jamais dans une nomination si importante. Ce n'est pas que Paléologue fît grand cas d'Arsène, ni qu'il fût pénétré d'un profond respect pour l'Eglise. C'étoit une déférence politique pour se concilier le clergé, alors très-puissant; et d'ailleurs il étoit bien aise de diminuer l'obligation qu'il auroit aux seigneurs, pour s'affranchir des entraves de la reconnoissance, qui arrache souvent des injustices, et pour se conserver la liberté des refus.

On écrivit donc à Arsène pour le prier de se rendre à Magnésie; et, en attendant son arrivée, on chargea Paléologue de se mettre à la tête des affaires avec la qualité de grand-duc. Comme ce n'étoit qu'un premier pas pour monter au rang suprême, il s'étudioit à multiplier ses créatures, et le dépôt de Magnésie étoit une source abondante où il puisoit de quoi en acheter. Mais ce trésor étoit confié à une garde plus sûre et plus impénétrable que des murs de fer ou d'airain. C'étoit une brigade de Varangues, dont le caractère aussi dur que fidèle étoit employé par les empereurs à toutes les fonctions repoussantes. Les seuls officiers du trésor pouvoient y donner entrée, et l'argent qu'on en tiroit sur un ordre du prince, avec de grandes formalités, ne se délivroit qu'en leur présence. La qualité de grand-duc n'autorisoit encore que foiblement Paléologue. Il trouva cependant moyen d'en tirer des sommes qu'il distribuoit à propos; et sur des prétextes plausibles, il répandit des gratifications sur un assez grand nombre de personnes dont il espéroit des services. Ce qui le rendoit plus hardi à ouvrir cette source de largesses, c'est qu'il n'en détournoit rien pour lui-même. Son âme, élevée au-dessus des passions vulgaires, méprisa les richesses personnelles,

et leur préféra toujours un noble détachement. Lors même qu'il fut empereur, dans une occasion où il voulut bien être appelé en justice comme témoin, il protesta avec serment que la dépense journalière pour sa personne n'alloit pas au-delà de trois pièces d'or, qui ne faisoient guère que quarante-cinq francs de notre monnoie.

Aussitôt que le patriarche eut reçu la lettre des seigneurs, il se mit en chemin avec les chefs du clergé et les prélats qui se trouvoient à Nicée. A son approche, Paléologue, accompagné de toute la cour, alla à pied à sa rencontre, et, l'abordant avec toutes les marques d'un profond respect, il prit la bride de sa mule, et le conduisit ainsi à la tente impériale, où l'on avoit transporté le jeune empereur. Paléologue, marchant devant les prélats, écartant lui-même la foule sur leur passage, leur présenta le prince, le mit entre les mains du patriarche; et, exposant à leurs yeux les ornemens qui devoient distinguer le tuteur du prince, il protesta qu'il ne les recevroit que du patriarche; que l'Eglise pouvoit en disposer à son gré, et qu'il ne se réservoit que l'obéissance. Le clergé le combla de louanges. Le patriarche l'admit pour collègue au titre de tuteur, dont il lui laissa toutes les fonctions. Pour le relever encore, on lui donna le nom de père du prince. Paléologue, qui portoit plus loin ses vues, redoubla d'attention et de déférence pour le clergé. Il n'oublia rien pour échauffer en sa faveur un ordre délicat sur le point d'honneur, maître de l'esprit du peuple, et non moins puissant que zélé pour ceux qui lui sont dévoués.

Pachym. l. 1, c. 26.

Tant de titres déjà réunis sur la tête de Paléologue ne satisfaisoient point son ambition. Renfermé dans les apparences de la modestie, il se disoit trop élevé à son gré; mais ses amis publioient *qu'il falloit le forcer à prendre encore le nom et le pouvoir de despote, qui le rendroit maître de récompenser et de punir; qu'il*

Pachym. l. 1, c. 27. Acrop. c. 76, et seqq. Gregoras, l. 3, c. 4. Phranza, l. 1, c. 3.

étoit de l'honneur de l'empire de décorer celui qui représentoit l'empereur aux yeux des princes étrangers et de leurs ambassadeurs. Dans les conjonctures présentes, le nom de *despote* emportoit l'autorité de régent. Ces discours rouloient parmi le peuple. Les Grecs naturels, les Latins établis dans l'empire, les barbares même qui servoient dans les armées, y applaudissoient. On prévenoit la nomination légale ; et, dans la bouche du peuple, Paléologue avoit déjà le nom de *despote*. Ce concert unanime engagea les seigneurs à s'assembler. Le clergé, réuni avec eux, se signala par son zèle : *C'étoit*, disoit-il, *une justice d'armer ce grand homme de toute la force nécessaire pour maintenir le bon ordre dans l'état. Quelle difficulté de le revêtir d'une dignité qu'avoient obtenue ses ancêtres pour des services bien moindres que les siens ? Que plus on l'approcheroit de la couronne, plus il seroit à portée de la soutenir sur la tête du jeune empereur.* La plupart des seigneurs donnoient aveuglément dans cet avis. Mais les deux Lascaris, George Nestonge, et quelques autres plus clairvoyans représentoient *qu'à la vérité Paléologue méritoit des distinctions, mais que le titre de grand-duc et celui de tuteur du prince étoient assez honorables, et donnoient une assez grande autorité ; que tant d'honneurs accumulés sur une tête pesoient sur l'état même ; qu'ils éclipsoient en quelque sorte la dignité impériale ; que l'empereur avoit deux sœurs en âge d'être mariées, et qu'il étoit raisonnable de réserver quelque prééminence pour décorer ceux qu'elles prendroient pour époux.* Ces sages remontrances furent étouffées par les clameurs des Stratégopules, des Philès, des Tornices et de tous ceux qui, ayant été maltraités sous le dernier règne, n'avoient point à cœur les intérêts du jeune prince. La bienveillance du patriarche pour Paléologue leur donna l'avantage. Il le revêtit des ornemens de la nouvelle dignité par les mains du jeune empereur, et

Paléologue fut reconnu despote dans toute l'étendue de l'empire.

C'en étoit assez sans doute pour une ambition commune ; mais Paléologue se croyoit encore trop bas. Il n'avoit franchi tant de degrés que pour atteindre au sommet. Maître enfin du trésor public, il redoubla de largesses ; il promettoit plus encore. Ayant éprouvé combien le clergé avoit d'influence sur les esprits, il se l'attacha de plus en plus par des libéralités sécrètes. Il faisoit entendre *que tous les honneurs dont il étoit revêtu ne le mettoient pas en sûreté ; que plus il étoit élevé, plus il approchoit des orages :* il citoit l'exemple de Muzalon. *Comment pourroit-il se livrer tout entier au soin de l'état et du jeune empereur, tandis que, exposé lui-même à tant de jaloux, de mécontens, d'ennemis, il étoit obligé de veiller sans cesse à sa propre conservation? qu'il aimoit mieux descendre d'un poste environné de tant de dangers que de respirer à peine dans de perpétuelles inquiétudes.* En même temps il usoit du pouvoir de régent pour rappeler d'exil ceux qui avoient été bannis sous le dernier règne, et pour exiler les hommes puissans dont il avoit conçu quelque défiance. Il n'épargnoit de ses ennemis que ceux qu'il méprisoit. Les Lascaris furent relégués à Pruse. Il envoya chercher en Thrace Jean l'Ange, premier écuyer, qui commandoit en ce pays. Ce seigneur avoit été en grand crédit auprès de Théodore. Se voyant pris et conduit comme un criminel, il mourut en chemin, soit de frayeur, soit de désespoir. Paléologue fit conférer, par l'empereur, à Jean son frère, la charge de grand-domestique. Cependant ses partisans ne cessoient de dire au patriarche, aux prélats et aux seigneurs *que, pour assurer l'empire, il falloit donner au jeune prince un collègue qui joignît la maturité de l'âge à des talens supérieurs ; qu'un despote n'avoit qu'une puissance précaire ; que le cours des affaires*

ne suivoit point les lenteurs d'une longue minorité, et qu'il étoit à craindre qu'il n'y eût plus d'empire lorsque le prince seroit parvenu à l'âge de le gouverner. Ces discours, joints aux adroites insinuations de Paléologue, gagnèrent tous les esprits. On s'accorda à lui donner la qualité d'empereur, et l'on fixa la proclamation au premier de janvier prochain.

Pachym. l. 2, c. 1, 2, 3, et ibi Possin.

Plus le terme approchoit, plus l'agitation croissoit dans les esprits. Tout dans Magnésie retentissoit de spéculations politiques. On s'épuisoit en raisonnemens sur la préférence du gouvernement électif au gouvernement héréditaire : question tant de fois débattue, et qui ne sera décidée sans contradiction que lorsqu'on aura trouvé sur la terre une manière de gouverner les hommes sans inconvéniens et sans défauts. Les partisans de Paléologue insistoient fortement sur l'avantage de se choisir un maître plutôt que de s'abandonner au hasard d'une nature aveugle en suivant l'ordre des successions. Paléologue, de son côté, appuyoit leurs discours en promettant une administration parfaite, le règne de l'équité, le bonheur des peuples, la réforme des abus, si faciles à connoître et si difficiles à corriger. Il avoit déjà, en sa qualité de despote, aboli les épreuves du fer ardent et des combats singuliers, reçus jusqu'alors en justice. Il protestoit que, s'il mouroit dans la souveraineté, il seroit le premier à priver son fils de la succession, s'il l'en jugeoit indigne ou incapable. Il promettoit une exacte justice, et le plus grand soin à ne conférer l'importante fonction de juges qu'à des hommes incorruptibles. Avec ces bonnes intentions il fut trompé dès le premier choix. Il mit à la tête des tribunaux un grave personnage très-connu pour être le plus savant jurisconsulte qui fût dans l'empire; mais c'étoit une âme corrompue qui vendoit la justice si effrontément, qu'il n'avoit point dans le public d'autre nom que celui de *Sennachérib*. Paléologue fut

bientôt obligé de le destituer. Le patriarche, qui jusqu'alors avoit suivi sans défiance les impressions de Paléologue, le voyant approcher si près de la personne du jeune prince, commença d'ouvrir les yeux; il craignit que ce foible enfant ne fût écrasé par un si puissant collègue. Le reste du clergé, que l'argent de Paléologue avoit convaincu de la nécessité de son élection, crut prendre assez de précaution pour le prince, en obligeant Paléologue d'ajouter au serment qu'il avoit déjà fait entre les mains du défunt empereur, un nouveau serment par lequel il s'engageoit à veiller au salut de son jeune collègue, à lui remettre l'autorité tout entière, dès qu'il seroit parvenu à l'âge de majorité, et à ne prétendre pour ses propres héritiers aucun droit à la succession impériale.

Le premier jour de janvier étant arrivé, les seigneurs, avec le clergé, s'assemblèrent au palais de Magnésie. Paléologue prêta le serment convenu, après lequel les prélats déclarèrent et témoignèrent même par un écrit signé de leur main que Paléologue, loin de contrevenir à son premier serment en acceptant la couronne, en méritoit une immortelle pour le généreux sacrifice qu'il faisoit de son repos en faveur du peuple chrétien. Les seigneurs jurèrent soumission aux deux princes, et ajoutèrent à la formule ordinaire que, si l'un des deux étoit convaincu de former quelque entreprise, soit contre la vie, soit contre l'autorité de son collègue, on prendroit les armes contre lui, et qu'on le poursuivroit comme ennemi public. On publia en même temps un édit qui ordonnoit à tous les sujets de l'empire de prêter ce même serment sur les saints Evangiles, entre les mains des magistrats des villes. C'étoit ouvrir à tout l'empire une nouvelle source de parjure ou de guerre civile. Après toutes ces précautions, à peu près inutiles, on en vint à l'action, qui seule eut un effet durable. Paléologue fut élevé sur le pavois, soutenu d'un côté par les prélats, de l'autre

An. 1260.
Pachym l. 2, c. 4, 5. Greg. l. 4, c. 1.

par les seigneurs, et proclamé empereur avec un applaudissement universel. Le patriarche seul ne prit point de part à cette cérémonie. Grégoras rapporte qu'il fut même tenté de lancer l'excommunication et contre le nouveau prince et contre les électeurs; mais que le serment exigé de Paléologue pour la sûreté du jeune empereur suspendit son indignation près d'éclater.

Pachym. l. 2, c. 5, 6. La proclamation donnoit à Paléologue les droits de de la puissance impériale. Pour y ajouter l'éclat de la souveraineté, il falloit lui mettre la couronne sur la tête, et le couronnement devoit se célébrer à Nicée, capitale de l'empire grec, par les mains du patriarche. Paléologue l'y envoya d'avance avec les prélats pour faire les préparatifs de cette brillante cérémonie. Mais, avant que de s'éloigner de Magnésie, il crut devoir faire l'essai de son pouvoir en s'assurant des places des environs, et en se faisant reconnoître de ses nouveaux sujets. Il laissa donc à Magnésie le jeune prince avec une garde convenable, et se transporta à Philadelphie avec toute l'armée, qui brûloit de zèle pour le nouveau prince. Il donna ses ordres pour la réparation des forteresses, y distribua des garnisons, sema partout l'argent et les promesses, et gagna tous les cœurs par cet art merveilleux qu'il avoit de se rendre familier, sans rien perdre de la majesté de son rang. Il sut même à propos mettre en usage la sévérité et la crainte pour réprimer les désordres. Il envoya notifier au sultan d'Icone son élévation à l'empire. Ce prince aimoit Paléologue, qu'il avoit reçu dans sa cour; mais il avoit été encore plus attaché à Théodore, et il chérissoit son fils. Paléologue, qui avoit intérêt de le ménager au commencement de son règne, sut lui persuader que, loin de prendre aucune alarme pour le jeune prince, il devoit compter sur la fidélité d'un collègue qui ne partageoit pour quelque temps la couronne que pour la conserver tout entière au fils de Théodore. Il augmenta les gages des sénateurs;

il rappela l'ancienne coutume de distribuer des largesses aux soldats, lorsque les empereurs montoient sur le trône; il leur fit payer les gratifications dont ils avoient reçu des brevets, qui n'étoient point acquittés. Il établit des pensions pour eux, après leurs services, et pour leurs enfans. Ses faveurs s'étendirent sur le reste du peuple. Il fit sortir des prisons les débiteurs du fisc, et déchargea de leurs dettes ceux qui n'étoient pas en état d'y satisfaire. Il écoutoit toutes les plaintes, entroit dans tous les besoins, et ses bienfaits acquéroient une nouvelle grâce, par l'affabilité et la gaîté populaire dont il savoit les assaisonner.

Il se rendit ensuite à Nicée. On étoit convenu que Jean Lascaris seroit le premier couronné, et que, dans la marche triomphale qui avoit coutume de suivre, il marcheroit le premier; que Paléologue et sa femme n'y tiendroient que le second rang. Cette marque de subordination révolta la fierté de Paléologue; il vouloit la préférence. Une prétention si hautaine trahissoit ses desseins secrets, et faisoit craindre les suites. Mais ses largesses avoient lié la langue à la plupart des seigneurs; quelques-uns même, par ressentiment contre le père, voyoient avec plaisir rabaisser le fils. Le patriarche, trompé par sa simplicité naturelle, comptoit sur les beaux discours de Paléologue; il fut le dernier à s'apercevoir de ses prétentions. Les autres prélats se prêtoient aux vues du despote. Il leur représentoit *qu'il n'y auroit rien de plus absurde que de donner à un enfant sans raison la prééminence sur un homme consommé dans les affaires civiles et militaires; que ce seroit vouloir que la réalité devînt l'ombre du néant.* Ils imaginèrent un moyen de satisfaire son ambition; ce fut d'engager le patriarche à le couronner seul, et à remettre le jeune prince à un autre temps : cette priorité dans le couronnement emporteroit celle du rang et de la dignité. Mais il étoit nécessaire de tenir la chose secrète, et de ne la dévoiler qu'au moment de l'exécution, pour ne pas

laisser le temps de la réflexion au patriarche, qui, étant averti, prendroit sans doute le parti de différer le couronnement des deux princes ensemble. Le jour étant arrivé, tout étoit prêt pour la cérémonie. Les prélats, le patriarche à leur tête, étoient déjà au pied de l'autel en habits pontificaux; on n'attendoit que les deux princes. Il s'élève un murmure : on propose de ne couronner ce jour-là que le seul Paléologue. Les uns approuvent ce parti, les autres réclament, la dispute s'échauffe; on entendit même des voix qui disoient *que, pour finir cette querelle, on n'avoit qu'à se défaire d'un fantôme inutile; quel besoin l'empire avoit-il d'un enfant?* Le patriarche frissonnoit à ces paroles, mais ne savoit quel parti prendre. Le jour se passoit; presque tous les prélats opinoient en faveur de Paléologue; ceux qui résistoient d'abord furent entraînés par les autres. Le patriarche, qui commença pour lors à soupçonner le manége du despote, céda à la nécessité. Le seul Manuel, archevêque de Thessalonique, ne vouloit rien entendre; il soutenoit avec constance que le jeune prince, étant le légitime héritier de l'empire, la prérogative lui appartenoit de droit naturel. Quoiqu'on le fît ressouvenir qu'il étoit un de ceux qui, du vivant du dernier empereur, avoient prédit, sur une révélation, l'empire à Paléologue, il répondoit qu'il pensoit encore de même, mais sans aucun préjudice du prince naturel. On se servit du jeune prince contre lui-même. Cet enfant fit entendre à Manuel, par des signes et des paroles mal articulées, qu'il consentoit à tout, pourvu qu'on ne lui fît point de mal. L'archevêque ne se rendoit point à ces expressions de crainte. Les Varangues, accoutumés à reconnoître pour maître celui qui les payoit, les yeux tournés vers Paléologue, menaçoient, la hache levée, et l'archevêque, et le jeune prince. Rien n'ébranloit Manuel. Enfin il se laissa vaincre par les clameurs de tout le peuple qui lui crioit que, par son

opiniâtreté, il alloit perdre le prince qu'il prétendoit honorer. Il souscrivit, après tous les prélats, l'acte du couronnement, et crut sauver sa conscience par un terme équivoque : précaution illusoire et toujours inutile. Paléologue fut donc couronné avec sa femme Théodora. Ils marchèrent ensuite en cérémonie au palais, le jeune prince les suivant sans couronne, mais avec un diadème orné de perles et de pierreries, qui amusoient son enfance.

Tandis que cet enfant, encore incapable de sentir son état, passoit le temps dans les jeux de son âge, le nouvel empereur affermissoit sa puissance en présentant la douce perspective du gouvernement le plus heureux. Il haranguoit souvent le peuple, et son éloquence enchanteresse étoit toujours ornée de distributions manuelles. Toutes les bouches étoient ouvertes pour ses louanges. On avoit déjà oublié le serment qui mettoit de niveau les deux princes; on oublioit même qu'il y eût un Lascaris. Paléologue seul remplissoit les esprits. Il amusoit le peuple par des spectacles; et, s'exerçant quelquefois en public avec les seigneurs, il disputoit le prix de la paume, de l'escrime, de la course à cheval; et, soit la complaisance des courtisans, soit son agilité et son adresse, lui laissoient toujours l'avantage. C'étoit une allégresse universelle. En vain quelques politiques plus sombres et plus pénétrans vouloient inspirer de la défiance, on les rebutoit comme des rêveurs mélancoliques. Après quelques jours passés à Nicée dans les fêtes et dans les plaisirs, Paléologue, ayant pris avec lui le jeune prince, en renouvelant la promesse de le traiter avec toute la tendresse paternelle, partit pour Lampsaque, accompagné d'un grand nombre de seigneurs et de toute l'armée. Au commencement du printemps, il se rendit à Nymphée, séjour ordinaire des empereurs, depuis qu'ils avoient perdu Constantinople.

Pachym. l. 2, c. 9.

Il reçut à Nymphée des ambassadeurs et des présens

Acrop. c. 78.

Pachym. l. 2, c. 10. du sultan d'Icone, qui se trouvoit de nouveau en grand péril de la part des Tartares. Paléologue, qui avoit autre chose à faire que de courir à son secours, se contenta de lui promettre de le recevoir à bras ouverts, s'il étoit forcé à quitter ses états, et d'employer ensuite ce qu'il auroit de forces pour l'y rétablir. Cependant Baudouin, qui regardoit de loin cette révolution sans oser en profiter par les armes, essaya d'en tirer avantage par sa foible politique. Se flattant que le nouvel empereur, encore mal assuré, se relâcheroit sur les conquêtes de ses prédécesseurs; il lui envoya des députés, qui furent en effet bien reçus. Paléologue leur fit des caresses, leur accorda une trève, et se montra disposé à traiter de paix. Il leur insinuoit à chacun en particulier que, s'il rentroit dans Constantinople, il les combleroit de bienfaits, et que les Latins seroient traités comme ses sujets les plus chéris. Mais, quand il fut question des demandes de leur maître, ils ne le trouvèrent plus si facile et si complaisant. Baudouin demandoit la cession de Thessalonique et de toute la contrée de Macédoine et de Thrace, jusqu'à Constantinople. Il répondit en souriant *qu'il ne pouvoit avec honneur abandonner une ville qu'il regardoit comme sa patrie; son père, grand-domestique, y avoit commandé; c'étoit le lieu de sa sépulture.* Les députés, rabattant de leurs prétentions: *Accordez-nous donc*, dirent-ils, *la ville de Serres. C'est une ville que je chéris*, repartit Paléologue, *c'est là que j'ai fait mes premières armes; c'est le premier gouvernement que j'ai reçu de l'empereur mon oncle.* Il nommoit ainsi Vatace, dont sa femme Théodora étoit petite-nièce. Les députés se réduisirent à demander Bolère, sur les confins de la Macédoine. *Pour cette place*, dit le prince, *je ne puis m'en défaire; j'aime la chasse, et c'est le plus beau pays pour cet exercice. J'y ai chassé plusieurs fois, et j'espère bien y prendre encore le même divertissement. Que nous donnez-vous donc?* repri-

rent les députés : *Rien*, repartit-il. *Mais si vous voulez la paix, payez-moi un tribut à peu près égal au profit que votre maître retire du commerce de Constantinople, sinon attendez-vous à la guerre. Vous savez que je sais la faire ; Dieu décidera du succès.* Après s'être ainsi joué de ces députés et de leur maître, il les renvoya à Constantinople.

Les affaires d'Occident lui causoient beaucoup plus d'inquiétude. Dès avant qu'il fût parvenu à se faire nommer empereur, la guerre avoit commencé vivement en Thessalie. J'ai différé jusqu'ici d'en rapporter les événemens, pour ne pas interrompre le récit des progrès ambitieux de Paléologue. Après la mort de Théodore Lascaris, Michel, despote d'Epire, voyant un enfant sur le trône, l'empire grec rempli de troubles, et la puissance françoise expirante de foiblesse, conçut l'espérance de se faire lui-même empereur en s'emparant de Constantinople. Il comptoit sur le secours de deux gendres puissans, Mainfroi, roi de Sicile, et Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe et de Morée. Il pouvoit encore disposer des forces d'une nation belliqueuse nommée *les grands Valaques*, établis dans le canton de la Thessalie où avoit autrefois régné Achille. Jean, fils naturel de Michel, étoit devenu maître de ce pays par son mariage avec la fille de Taronas, qui en étoit souverain. Paléologue, averti du dessein de Michel, employa d'abord la douceur pour le désarmer. Il lui envoya Théodore Philès, ce seigneur que Lascaris avoit fait aveugler. Il lui cédoit plusieurs places, et lui en redemandoit quelques autres de moindre importance, qu'il sembloit que Michel ne pouvoit refuser. Mais ce prince fier, qui le devenoit encore davantage par cette démarche, qu'il attribuoit à la crainte qu'on avoit de ses armes, reçut fort mal cette ambassade. Il se moqua des offres de Paléologue ; il refusa également de rendre Chabaron et Acropolite, dont on lui demandoit la

Acrop. c. 79, et seqq. Gregor. l. 3, c. 5. Pachym. l. 1, c. 30, 31. Phranza, l. 1, c. 4. Du Cange, hist. l. 5, c. 26, 27, 28.

liberté, quoique Paléologue lui eût renvoyé sans rançon plusieurs prisonniers illustres, dont quelques-uns même étoient de ses parens. Le prince grec, choqué de ce mépris, résolut de s'en venger par les armes; et pour lui enlever ses ressources, qui augmentoient son audace, il entreprit, mais sans succès, de détacher de son parti le roi de Sicile. Nicéphore Alyatte, envoyé pour cet effet en ambassade vers ce prince, loin de le gagner, fut arrêté comme ennemi, et détenu en prison pendant deux années. Paléologue ne réussit pas mieux auprès du prince d'Achaïe.

Dans le temps même qu'il agissoit auprès de ces deux princes, il faisoit partir une armée sous la conduite de Jean Paléologue son frère, qu'il fit accompagner de Constantin, son frère utérin, d'Alexis Stratégopule, de Constantin Tornice, beau-père de Jean Paléologue, tous connus par leur bravoure et leur science militaire. Ils avoient ordre de rassembler les milices de Thrace et de Macédoine, et de marcher droit à Castorie, où le despote étoit alors campé avec sa cour et quelques troupes. Ayant passé l'Hellespont en diligence, ils approchoient déjà de Castorie avant que le despote fût instruit de leur marche. La nouvelle en étant arrivée dans son camp pendant la nuit, tout prend l'épouvante, tout se disperse en désordre. Théodore Pétraliphe, beau-frère du despote, fuyant à toute bride au travers des rochers, tombe avec son cheval dans un précipice où il perd la vie. Les autres se sauvent dans les montagnes qui séparent l'Epire de la Thessalie. Jean, profitant de cette terreur, se rend maître des places d'alentour, qu'il trouve abandonnées de leurs garnisons. Il marche vers Achride, capitale du pays, qui s'étoit donnée à Michel. Il étoit accompagné de Cabasilas, archevêque de cette ville, que Théodore Lascaris avoit fait venir à sa cour par défiance, ses deux frères ayant passé au service du despote. Paléologue, moins soupçonneux, l'avoit renvoyé

avec Jean, et il contribua beaucoup à faire ouvrir les portes d'Achride. Jean s'en empara, et alla assiéger Déabolis, qui se rendit après quelque résistance.

Michel, honteux de s'être laissé surprendre, eut bientôt formé une autre armée, plus forte que la précédente. Il demanda des secours au roi de Sicile, qui lui envoya quatre cents, d'autres disent trois mille cavaliers allemands, des mieux armés et des mieux montés. Son autre gendre, le prince d'Achaïe, vint le joindre en personne avec toutes ses forces. Michel alla chercher les Grecs, qu'il rencontra dans une plaine bordée de montagnes, entre Achride et Déabolis. L'armée grecque, beaucoup moins nombreuse, étoit en partie composée d'auxiliaires comans et turcs, fort habiles à tirer de l'arc. Jean, qui savoit la guerre, tenoit sur les montagnes sa grosse infanterie; les cavaliers et les troupes légères voloient dans la plaine, harcelant sans cesse l'ennemi, enlevant ses chevaux et ses convois, l'inquiétant jour et nuit par des attaques imprévues. Enfin le général grec, après avoir, par diverses escarmouches, fatigué et affoibli les Epirotes, crut pouvoir sans témérité hasarder une action décisive. Il descend dans la plaine, et campe vis-à-vis des ennemis. On s'attendoit à une bataille, et tout y étoit disposé, lorsqu'une trahison vint assurer la victoire aux Grecs. Le bâtard du despote avoit amené avec lui sa femme, fille de Taronas, dont la beauté couroit quelque risque au milieu de la liberté militaire. Les jeunes officiers, la trouvant à leur gré, lui faisoient la cour, sans trop prendre garde si leur galanterie offensoit le mari. Il en prit de l'ombrage, se plaignit, et s'attira la risée. Sa mauvaise humeur excita de fâcheux débats; et le despote, en étant instruit, s'en prit à son fils, comme à l'auteur de ces querelles. Il le traita avec dureté; et, sur ce que Jean lui disoit, qu'il s'en rapportoit à son frère Nicéphore: *Tu es bien hardi,* lui dit Michel, *d'appeler Nicéphore ton frère! tu ne*

mériterois que le nom de son valet ; as-tu oublié quelle est ta mère? Jean, piqué au vif, se retire dans sa tente, et la nuit suivante il mande à Jean Paléologue que les Grecs peuvent compter sur lui; qu'il est tout prêt à charger les Epirotes en queue dès que les Grecs les attaqueront de front; il les prie seulement d'épargner son père et son frère. Il leur envoie sa foi, et reçoit la leur par échange de reliques, selon l'usage de ce temps-là. On livre bataille. Le bâtard se détache avec ses gens du gros de l'armée, et tombe par-derrière sur les troupes de son père, qui, se voyant prises entre deux, se débandent et prennent la fuite. Le prince d'Achaïe se sauve dans une métairie et se cache sous un monceau de paille. Un soldat le reconnoît à ses dents de devant qu'il avoit fort longues. On le fait prisonnier, et on le conduit à Nicée. Plusieurs seigneurs, entre lesquels se trouvoient Anseau de Toucy, et le seigneur de Caritaine, en Arcadie, eurent le même sort. Les cavaliers allemands sont enveloppés et obligés de se rendre. Un capitaine turc nommé Nicéphore Rhimpsa se signala dans cette bataille; il s'étoit fait chrétien, et sa conversion fut sincère et durable. Cette victoire releva l'honneur des armes grecques. Presque toutes les villes de Thessalie se soumirent à l'empereur.

Pachym. l. 1, *c.* 31; *l.* 2, *c.* 11, 13. *Greg. l.* 5, *c.* 1.

Jean Paléologue poussa ses conquêtes jusqu'à Duras; et, après avoir mis les places en état de défense, il alla camper près de Néopatras, c'est-à-dire Patras la neuve, en Thessalie. On nommoit ainsi cette ville pour la distinguer de l'ancienne Patras dans le Péloponèse. Il menoit avec lui le bâtard de Michel, qui lui avoit procuré une victoire facile. Alexis Stratégopule laissa un corps de troupes devant Joannine; et, après avoir passé les montagnes d'Epire, accompagné de Jean Raoul, il alla assiéger Arta. Cette ville fut prise, et fort maltraitée par les soldats. C'étoit là qu'Acropolite et Chabaron étoient gardés en prison; ils furent enfin délivrés. Jean

le Bâtard, satisfait de sa vengeance, ne cherchoit plus que l'occasion de retourner auprès de son père, dont il espéroit le pardon. Il la trouva en l'absence du général grec, qui étoit allé ravager le territoire de Thèbes. Etant parti de nuit avec ses gens, il rejoignit Michel, qui, n'osant rester à terre, rôdoit avec quelques barques autour des îles de Céphalonie et de Leucade. Non-seulement son père lui pardonna; mais il reprit un nouveau courage par le retour de ce brave guerrier. Il s'approcha d'Arta, dont les habitans chassèrent la garnison grecque. Il fit lever le siége de Joannine. La négligence des chefs de l'armée grecque, et le défaut de subordination, firent perdre presque tous les fruits de la victoire. Stratégopule étoit déjà repassé en Asie, où il aida Paléologue à se faire nommer empereur. Jean s'y rendit après lui avec les autres généraux; et Paléologue, déjà empereur, leur distribua les plus grandes dignités de l'empire. Il avoit nommé Jean son frère sébastocrator lorsqu'il étoit encore en Thessalie; à son arrivée il lui conféra le titre de despote, et fit passer celui de sébastocrator à Tornice, beau-père de Jean. Il décora du même titre, mais avec une distinction avantageuse, Constantin, son frère utérin, qui portoit déjà le nom de César; et cette dernière dignité fut donnée à Stratégopule, alors grand-domestique. Michel Lascaris, rappelé de Pruse, fut fait grand-duc. Son frère Manuel, las de tant d'agitations, avoit pris l'habit de moine. Jean Raoul devint protovestiaire. Il épousa Théodora, nièce de l'empereur, et veuve de Muzalon. Marie, sœur de Théodora, fut mariée à Alexis Philès, qui fut nommé grand-domestique; c'étoit le fils de Philès l'aveugle. Les Paléologues, les Anges, les Nestonges. les Philantropènes, les Cantacuzènes furent honorés des premières charges de la cour.

Le plus illustre des prisonniers qui furent mis entre les mains de l'empereur fut le prince d'Achaïe. Pour

ne pas interrompre ce qui le concerne, on me permettra de prévenir les événemens, et de rapporter ici ce qui ne se passa que deux ans après. Ce prince fier, François d'origine, et attaché à Baudouin, demeura en prison, sans vouloir reconnoître l'empereur grec, jusqu'au temps qu'il le vit maître de Constantinople. Les affaires des François étant alors perdues sans ressource, il déclara qu'il étoit prêt à rendre hommage à l'empereur, que la Providence avoit placé sur le trône; et il offrit pour sa rançon les places qu'il possédoit en Morée; c'étoient Monembasie, Maïna, Hiérace et Misithra, l'ancienne Sparte, avec la contrée de Ciusterne, très-étendue et très-fertile. Le reste étoit occupé par les Vénitiens et par divers seigneurs. Il promit de tenir ses états en fief de l'empire, d'en prêter foi et hommage, et d'accepter, pour gage de son dévouement telle charge de la cour impériale dont l'empereur voudroit l'honorer. Paléologue fut flatté de compter entre ses vassaux un prince de cette considération. Il accepta ses offres, le fit sortir de prison, et le traita avec magnificence. Il avoit déjà depuis trois ans un fils, nommé Andronic. Il voulut que Guillaume tînt sur les fonts de baptême Constantin, son second fils, qui naquit alors. Les sermens de cette alliance furent faits de part et d'autre avec menace d'excommunication, qui fut prononcée à l'extinction des cierges selon la coutume des Latins. Il fut ensuite renvoyé dans ses états d'Achaïe avec la dignité de grand-domestique, qu'il partagea avec Philès. Il étoit accompagné de commissaires, qui devoient prendre pour l'empereur possession des places cédées en Morée. Elles leur furent mises de bonne foi entre les mains; et il auroit persisté dans ces engagemens, si le pape, mécontent de cette soumission à un empereur schismatique, et sollicité par le roi de Naples, qui perdoit l'alliance d'un prince puissant, n'eût rompu ce traité en déclarant illusoires et de nul effet des sermens extorqués, disoit-

il, par nécessité à un prisonnier dans les fers et nullement maître de sa parole. Villehardouin se détacha de l'empire; ce qui alluma dans la suite de grandes guerres. Les villes cédées à l'empereur grec ne sortirent pas de ses mains, malgré la rupture du traité. Elles avoient pour gouverneur Constantin sébastocrator, qui, loin de les rendre, y ajouta plusieurs conquêtes.

Le despote d'Epire, ayant reçu de nouveaux secours de son gendre Mainfroi, mit à la tête de ses troupes son fils Nicéphore, dont la valeur naissante ne respiroit que la guerre. Paléologue, informé de ces nouveaux efforts, renvoya promptement le césar Stratégopule avec ordre de rassembler les troupes cantonnées dans le pays. Les deux armées furent bientôt en présence. On combattit près de Tricoryphe en Thessalie, mais avec un succès tout contraire à celui de la bataille d'Achride. Les Grecs furent taillés en pièces, et le César fait prisonnier. Il fut peu de jours après délivré par échange; et, revenu à la cour, il ne perdit rien de l'estime de son maître, qui eut apparemment des raisons pour ne pas lui imputer sa défaite.

Pachym. l. 1, c. 32.

Cette guerre n'étoit point la plus grande occupation de Paléologue; il méditoit une entreprise bien plus importante; c'étoit de chasser les François de Constantinople. Il ne se croyoit empereur qu'à demi tant qu'il ne seroit pas possesseur de cette ville fameuse, où le trône de l'empire étoit établi depuis près de mille ans. La conjoncture favorisoit son dessein; la vigueur françoise, semblable à ces feux du tonnerre qui s'évaporent après l'explosion, étoit presque entièrement éteinte. Baudouin, qui avoit passé sa vie à mendier des secours dont il ne savoit pas faire usage, n'avoit plus ni troupes ni argent; il ne lui restoit qu'un immense fardeau de dettes. Pour fournir aux dépenses de sa maison et du peu de soldats qu'il entretenoit encore pour la garde de la ville, il fut obligé d'enlever le plomb qui couvroit les églises et les

palais, et d'en faire de la monnoie. Le bois vint à manquer; il fallut, pour en trouver, démolir grand nombre de maisons. Il se vit réduit à une telle nécessité, que, pour tirer de l'argent de quelques Vénitiens, il mit en gage entre leurs mains Philippe son fils unique, qui fut conduit à Venise, où il demeura long-temps, lors même que son père eut perdu Constantinople.

Acrop. c. 84. *Greg. l.* 4, *c.* 1. *Pachym. l.* 2, *c.* 15 *et seqq.*

Instruit du mauvais état des François, Paléologue résolut de passer en Thrace; mais son départ fut retardé de quelques jours, par les embarras que lui suscita le patriarche Arsène. Paléologue venoit d'envoyer Jean Lascaris à Magnésie, de crainte que sa présence n'excitât les murmures des partisans de sa famille, indignés du mépris que l'usurpateur faisoit du prince légitime. Arsène, toujours attaché à son pupille, se voyant méprisé lui-même, sortit un jour de son palais, et traversant à pied la ville de Nicée, suivi de tout le peuple, dont il étoit aimé, il arriva à la porte; là, se tournant vers la multitude, il lui défendit de le suivre; et s'étant éloigné sans dire la cause de son départ, il alla s'enfermer dans un monastère. En vain le clergé et les évêques qui étoient à Nicée lui envoyèrent des remontrances sur l'irrégularité de cette conduite; en vain ils le pressèrent par leurs lettres de revenir, ou du moins de leur faire connoître la raison d'un procédé si étonnant. Quelques jours s'étant passés, comme ils n'espéroient plus le fléchir, ils s'adressèrent à l'empereur, et lui exposèrent la difficulté de déposer le patriarche et d'en trouver un autre pour le remplacer. Paléologue, à qui sa conscience disoit assez ce qu'Arsène vouloit taire, fit assembler les évêques pour décider de ce qu'il y avoit à faire. On convint d'envoyer Nicétas, évêque d'Héraclée, pour signifier au patriarche que le synode blâmoit un procédé si contraire aux canons de l'Eglise, et qu'il le sommoit de revenir prendre le soin de son troupeau, ou de déclarer pour quelle raison il l'avoit abandonné, afin qu'on y

apportât le remède convenable. S'il demeuroit obstiné dans le refus de s'expliquer, Nicétas devoit lui demander un acte d'abdication. Arsène répondit que le mal étoit sans remède, et qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que la retraite et le silence. Il consentit à donner par écrit sa démission; mais, comme Nicétas, qui dictoit l'acte, vouloit y faire écrire qu'Arsène renonçoit au patriarchat, parce qu'il s'en croyoit indigne : *Vous prétendez donc*, s'écria Arsène, *que je signe mon déshonneur avec ma démission?* En même temps il se saisit de l'acte, le déchire, et congédie brusquement Nicétas. On envoie lui redemander les marques honorables de sa dignité; il les montre et les laisse emporter. Paléologue, qui ne vouloit pas que la démission parût volontaire, étoit embarrassé sur le motif qu'on pourroit donner à la déposition. Mais il eût été sans exemple que la volonté du souverain n'eût pas trouvé chez les courtisans quelque prétexte pour l'autoriser. Nicéphore, évêque d'Ephèse, qui, sous le masque d'un austère détachement, cachoit, avec de grandes richesses, le désir de succéder à Arsène, représenta au prince que l'ordination d'Arsène n'avoit pas été canonique, attendu que les interstices prescrits entre les différens ordres n'avoient pas été observés. Cette raison, jointe à la désertion du troupeau, parut plus que suffisante. On ne fut pas long-temps à chercher un successeur; presque tous les vœux se réunirent en faveur de Nicéphore. Le public devina aisément que le chagrin d'Arsène venoit du repentir d'avoir consenti à couronner Paléologue au préjudice du prince légitime, dont il prévoyoit le triste sort. Paléologue, content d'être délivré d'Arsène, installa Nicéphore sur le siége de Nicée avec de grands honneurs : mais cette élection, loin d'être universellement approuvée, causa un schisme dans l'église grecque. Le synode n'avoit été composé que des évêques qui suivoient la cour, dont le

suffrage n'entraînoit pas toujours celui des prélats qui résidoient dans leurs diocèses. Plusieurs de ceux-ci demeurèrent attachés à Arsène ; et le peuple, qui s'accorde rarement avec les courtisans, regrettoit son patriarche. Entre les évêques, les chefs du parti opposé à Nicéphore furent Manuel de Thessalonique et Andronic de Sardes : le premier s'exila lui-même, l'autre se fit moine malgré l'empereur. Lorsque Paléologue eut ensuite passé en Thrace, à dessein de reprendre Constantinople, l'humble Nicéphore crut sa présence nécessaire pour épargner à l'empereur la tentation d'en établir un autre que lui sur le siége de cette grande capitale. Il résolut donc de l'aller joindre ; et, partant de Nicée, où il n'étoit pas bien voulu du peuple, *il secoua*, selon le précepte de l'Evangile, *la poussière de ses pieds ;* et pour être en état d'entrer avec le prince à Constantinople, il se rendit auprès de lui à Sélymbrie, selon les mouvemens de sa dévote ambition.

Acrop. c. 85. *Gregor. l.* 4, *c.* 1. *Pachym. l.* 2, *c.* 14, 20, 21. *Du Cange, hist. l.* 5, *c.* 19, 20.

L'empereur, ayant traversé l'Hellespont à Gallipoli, marcha vers Constantinople. Il commença par lui enlever ses défenses. Sélymbrie fut prise d'emblée. On s'empara de toute la campagne d'alentour, excepté du fort d'Aphamée, qu'on trouva trop bien défendu. Tout le contour de Constantinople, depuis la Propontide jusqu'au Pont-Euxin, étoit habité par des Grecs, qui, bien que soumis en apparence aux princes latins, conservoient une sorte de liberté. Les conquérans, qui ne s'étoient jamais trouvés en assez grand nombre pour peupler les campagnes, les ménageoient de crainte qu'ils n'abandonnassent le pays dont ils étoient les cultivateurs, et d'où les Latins tiroient leurs subsistances : on les appeloit *les volontaires.* Attachés dans le cœur à leurs anciens maîtres, c'étoient des ennemis naturels toujours prêts à secouer le joug. Les troupes de Paléologue n'eurent garde de les maltraiter. La prise de Sélymbrie les

réunissoit ensemble; ils se rendoient mutuellement tous les secours d'anciens compatriotes. Les Latins n'avoient presque plus de propriété hors de Constantinople.

Paléologue, se voyant donc maître de tous les dehors, attaqua vivement le faubourg de Galata, séparé de la ville par le golfe de Céras, qui formoit le port. C'étoit une place très-forte munie de tours et de remparts, en état par elle-même de soutenir un siége contre une armée plus considérable que n'étoit alors celle de Paléologue. Aussi fit-il venir d'Asie un renfort de troupes: mais sa principale espérance étoit fondée sur une trahison. Anseau de Toucy, seigneur françois de grande considération, pris avec Villehardouin dans la bataille d'Achride, avoit évité les mauvais traitemens d'une prison en promettant à l'empereur de le rendre maître de Constantinople sans qu'il lui en coûtât une goutte de sang. Il avoit, disoit-il, sa maison joignant les murs de la ville. Baudouin lui confioit la garde des clefs de la porte voisine, en sorte qu'il lui seroit facile d'introduire les Grecs. Paléologue, malgré sa sagacité naturelle, se laissa tromper en cette occasion; et, loin d'exiger une rançon, il renvoya ce seigneur comblé de présens, sous prétexte d'une prétendue affinité entre les deux familles. Pendant le siége de Galata, l'empereur ne cessoit de solliciter Anseau par des messages secrets, qu'il trouvoit moyen de lui faire parvenir. Anseau, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, différoit toujours de tenir parole. Enfin une troupe de soldats s'étant approchée de sa maison pendant une nuit obscure, comme il l'avoit demandé, lorsqu'on s'attendoit à voir ouvrir la porte, on l'entendit qui disoit du haut des murs: *Retirez-vous, mes amis; l'empereur est entré en défiance; il s'est lui-même saisi des clefs, et il m'est impossible d'exécuter ce que j'ai promis.* Paléologue, confus de sa crédulité, ne s'obstina pas au siége de Galata. L'attaque avoit été vive pendant plusieurs jours, et aussi vivement repoussée.

Comme les Grecs manquoient de vaisseaux, ils n'avoient pu couper la communication avec Constantinople, d'où il partoit sans cesse des barques chargées de renforts : on y avoit perdu grand nombre de soldats. Il ne restoit pas de forces suffisantes pour rien entreprendre contre le corps de la ville. Paléologue prit donc le parti de repasser en Asie. Trois députés de Baudouin le joignirent en chemin pour lui demander la paix, qu'il refusa, selon Pachymère. Acropolite dit qu'il accorda une trève pour un an; et, s'il dit vrai, elle fut rompue avant le terme.

Pachym. l. 2, c. 21. Pendant le siége de Galata, quelques soldats qui couroientles campagnes étoient entrés dans l'église de Saint-Jean l'évangéliste, située dans l'Hebdome. Elle étoit en ruine, et réduite à n'être plus qu'une vaste étable, où les paysans des environs retiroient leurs troupeaux. Tandis que les soldats considéroient avec admiration les restes encore magnifiques de ce grand édifice, ils aperçurent dans un coin un squelette debout, dont les os, bien conservés, étoient réunis ensemble. Les pâtres, par un badinage grossier, lui avoient mis entre les mâchoires une flûte de berger. Une inscription, que ces pâtres ne savoient pas lire, gravée à côté sur le mur, faisoit connoître que là étoit le tombeau de l'empereur Basile Bulgaroctone. Paléologue en étant averti, fit couvrir le squelette d'une robe de soie brodée d'or; on l'enferma dans un cercueil de bois précieux, et on le transporta en grande cérémonie au camp devant Galata. L'empereur en donna la garde à son frère le sébastocrator. Lorsqu'il décampa, il le fit transporter avec lui à Sélymbrie, où il fut inhumé dans le monastère de Saint-Sauveur. Il s'étoit fait quelque mouvement du côté d'Andrinople; il ne fallut pour l'apaiser que la proximité de l'armée impériale.

Pachym. l. 2, c. 22, 23. Le patriarche Nicéphore, qui avoit espéré partager avec l'empereur la conquête de Constantinople, retourna

avec lui en Asie. Après avoir nommé les évêques pour remplir les siéges de Thessalonique et de Sardes, vacans par le schisme dont il étoit l'occasion, il fit apporter d'Ephèse les richesses qu'il y avoit laissées jusqu'alors. Il se préparoit à en jouir, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. Un vieux ecclésiastique, commis par l'empereur à la garde des biens du patriarche mourant, l'exhortoit à se revêtir de l'habit monastique, comme il étoit d'usage en ce temps-là. Nicéphore, ambitieux jusqu'au dernier soupir, le refusa, et voulut mourir patriarche. Il n'avoit pas siégé un an, et n'étoit regardé que comme un intrus par une grande partie de l'église grecque. Paléologue gouvernoit avec intelligence, assisté, dans les affaires, par les sages conseils de ses deux sœurs, plus âgées que lui, qui lui tenoient lieu de ministres. Marthe, l'aînée, qui avoit été si cruellement traitée par le défunt empereur, l'avoit élevé dans sa maison, et avoit eu pour lui les sentimens d'une mère tendre. L'autre sœur, nommée Eulogie, avoit partagé les mêmes soins. Elle racontoit que Paléologue, étant encore au berceau, et bien loin de l'espérance du trône, elle ne pouvoit apaiser ses cris enfantins qu'en lui chantant une chanson qu'elle avoit faite, où elle disoit : *Tais-toi, mon enfant; tu seras empereur; tu entreras dans Constantinople par la porte Dorée, et tu feras de grandes choses.* Il s'endormoit alors tranquillement. Ces princesses étoient le canal des grâces; l'empereur ne refusoit rien à leur requête. Mais elles n'étoient pas moins ambitiense que leurs frères, et elles le pressoient sans cesse de dépouiller le jeune Lascaris de la pourpre impériale que Paléologue lui avoit laissée pour amuser son enfance.

Sur la fin de cette année, on vit arriver à Nymphée le sultan d'Icone, qui venoit se jeter entre les bras de Paléologue. Voici quelle en fut l'occasion. A la nou-

Pachym. l. 2, c. 24, 25. Gregor. l. 4, c. 1.

M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11.

velle de l'irruption des Tartares, Vatace avoit travaillé à mettre en sûreté ses frontières du côté de l'orient par toutes les précautions d'une sage prévoyance. Son fils, Théodore Lascaris, avoit réussi par la ruse à éloigner ces barbares. Il avoit fait conduire leurs ambassadeurs dans ses états par des chemins impraticables, et s'étoit montré à leurs yeux dans l'appareil le plus imposant; en sorte qu'ils étoient partis avec la persuasion que l'empire grec étoit inaccessible et la nation invincible. Cette illusion ne pouvoit durer long-temps; mais les Tartares étoient occupés à faire la guerre contre le calife de Bagdad. Ayant enfin détruit cet ancien et puissant empire, ils tombèrent sur les Turcs Seljoucides, et s'emparèrent de leurs états. Le sultan d'Icone, devenu leur esclave, voulut s'affranchir de la dure tyrannie de ce peuple féroce. Il prit le parti de s'enfuir, et d'aller implorer le secours de l'empereur grec. Plusieurs de ses sujets, et même de ses principaux seigneurs, avoient déjà pris la même route. Ils avoient trouvé auprès de Paléologue un asile; quelques-uns même des emplois et des dignités. Le sultan, lié d'amitié depuis long-temps avec ce prince, ayant rassemblé tout ce qu'il avoit de trésors, partit d'Icone avec toute sa famille, et se rendit à Nymphée, où l'empereur étoit alors. Il en reçut l'accueil le plus honorable. Paléologue s'empressa de le consoler; il lui promit d'employer toutes ses forces pour le rétablir sur le trône lorsque les conjonctures seroient favorables. Il le traitoit comme son égal; il lui donna une garde pareille à la sienne; il lui fit porter les ornemens impériaux. Le sultan, qui n'avoit pas oublié les bienfaits dont il avoit comblé Paléologue dans sa disgrâce, se persuadoit aisément que toutes ces démonstrations étoient sincères, et que c'étoit un effet naturel de reconnoissance. Mais ce Turc connoissoit peu les hommes, et moins encore les princes. Pendant qu'il s'endormoit entre les caresses de Paléologue, ce-

lui-ci traitoit secrètement avec les Tartares, qui demandoient de lui qu'il retînt le sultan toute sa vie, afin de leur laisser la jouissance tranquille de ses états d'Icone. Pour s'assurer de la personne du sultan, et lui ôter la tentation qu'il pourroit avoir de s'échapper de ses mains, il fit transporter à Nicée ses femmes et ses enfans, comme dans le lieu le plus sûr. Le sultan lui en sut gré, et ne s'aperçut nullement que c'étoient des otages et des chaînes non moins fortes que celles qu'il avoit rompues en s'éloignant des Tartares. Il étoit ébloui des honneurs que lui faisoit rendre Paléologue, qu'il accompagnoit dans tous ses voyages. Pendant ce temps-là, les Tartares prenoient racine dans ses états. On peut faire ici à Paléologue un double reproche. Une sage politique eût exigé sans doute qu'il eût défendu le sultan d'Icone, voisin bien moins dangereux que les Tartares ; ou, s'il étoit hors d'état de le maintenir, la bonne foi demandoit qu'il ne l'amusât pas par des promesses, tandis qu'il s'accordoit avec ses ennemis. Mais l'empire grec étoit alors trop foible pour arrêter dans son cours, et attirer sur lui-même un torrent impétueux qui renversoit toutes les digues qu'on osoit lui opposer ; et quant à la bonne foi, ce n'est, dans la politique vulgaire, qu'une vertu subalterne qui disparoît devant ce qu'on appelle *intérêt d'état*.

Paléologue ne s'occupoit jour et nuit que des moyens de rentrer dans Constantinople. Les Vénitiens et les Génois y avoient de grands établissemens. Ces deux républiques rivales se faisoient alors une guerre sanglante à l'occasion du monastère de Saint-Sabas, dans Acre, dont elles se disputoient la possession. Les Vénitiens avoient un plus grand intérêt à la conservation de l'empire latin, dont ils partageoient une grande étendue avec les François. Fidèles à l'infortuné Baudouin, ils défendoient Constantinople à leurs frais, et soudoyèrent le peu de troupes qui gardoient cette ville

An. 1261.
Sabell. dec. 1, l. 10. Danduli chron. Sancti Anton. chron. Bzovius. Du Cange, hist. l. 5, c. 21. Sanut. l. 2, part. 4, c. 28.

jusqu'au moment qu'elle fut reprise par les Grecs. Paléologue s'allia donc avec les Génois au mois de mars de l'année suivante. Il leur accorda, par le traité, exemption de péage dans tous les ports de ses états, avec plusieurs autres priviléges, à condition qu'ils lui fourniroient trente vaisseaux de guerre, dont il avoit senti le besoin dans l'attaque de Galata. Cette alliance priva également Baudouin du secours des Génois et des Vénitiens : elle détacha les premiers de ses intérêts; et les forces vénitiennes, employées à combattre sans cesse les flottes génoises, ne purent s'occuper assez sérieusement de la défense de Constantinople.

Acrop. c. 84, 85. Gregor, l. 4, c. 2. Pachym. l. 2, c. 26, 27. Phranza, l. 1, c. 4. Urbain IV, *l. 1, ep. 129. Sabell. dec. 1, l. 10. Spandugino delle origin. de Turchi. Chr. Patav. Danduli chron. Sanut. l. 3, part. 12, c. 6. Villan. l. 6, c. 71, 72. Doutrem. l. 5, c. 7. Raynald. Du Cange, hist. l. 5, c. 22 et suiv.*

L'indolence et l'incapacité de Baudouin avoient laissé engourdir l'activité françoise. Tout languissoit à Constantinople, tandis que les Grecs, chassés de leur patrie, étoient sans cesse en mouvement pour la recouvrer. La chute de leur empire avoit réveillé leur ancien courage. Les trois empereurs qu'ils avoient pris pour chefs étoient autant de héros, et le quatrième les surpassoit encore. Il n'étoit pas possible que Baudouin pût tenir long-temps contre Michel Paléologue, qui avoit porté sur le trône toute la vigueur d'une nouvelle race. Le despote d'Epire recommençoit la guerre. Les Bulgares donnoient des sujets de défiance. Irène, sœur du jeune Lascaris, ne cessoit d'exciter le roi Constantin Tech, son mari, à se jeter sur les terres des Grecs, pour affranchir son frère de l'indigne esclavage où le tenoit l'usurpateur. Quoique Acropolite eût été envoyé en Bulgarie l'année précédente pour sonder les dispositions du monarque, et qu'il eût été bien reçu, il n'en avoit pas rapporté d'assurance de paix. Paléologue fit donc partir le César Stratégopule, pour faire la guerre au despote et observer les mouvemens des Bulgares. Il ne lui donna que huit cents cavaliers avec quelque infanterie ; mais Stratégopule devoit réunir à ces troupes celles de Thrace et de Thessalie, qui étoient en grand nombre. Il avoit

ordre d'approcher, en passant, de Constantinople, et d'examiner en quel état se trouvoit cette ville, mais sans rien entreprendre, soit parce qu'il n'avoit pas assez de forces, soit parce que la trève faite avec les Latins ne devoit expirer qu'au mois de septembre. Le César ayant passé à Gallipoli, s'avança jusqu'à Rhége. Il vit bientôt accourir grand nombre de ces volontaires dont j'ai parlé. Ils l'exhortoient à marcher droit à la ville; ils l'assuroient qu'elle tomberoit infailliblement entre ses mains; qu'il n'y restoit que des enfans et des femmes, le peu de gens de guerre qu'elle nourrissoit encore s'étant embarqués pour aller à quarante lieues de là faire le siége de Daphnusie sur le Pont-Euxin. En effet, il étoit arrivé depuis peu de Venise un vaisseau qui portoit le nouveau bayle ou podestat, Marc Gradénigo; et comme le capitaine grec qui commandoit dans Daphnusie avoit mandé à Baudouin qu'il étoit prêt à lui livrer sa place, si on venoit l'attaquer avec une armée, afin de sauver son honneur, Baudouin, par le conseil de Gradénigo, jeune homme plus brave que prudent, avoit fait partir tout ce qu'il avoit de vaisseaux et de gens de guerre pour cette entreprise, sous le commandement de Gradénigo même. Mais c'étoit une ruse de la part du commandant de Daphnusie pour dégarnir Constantinople; et l'expédition fut inutile.

Cependant Coutrizace, chef des volontaires, pressoit vivement et avec tant d'assurance, qu'il détermina Stratégopule à tenter l'événement. Ce général, malgré les ordres qu'il avoit reçus, comptoit bien que le succès justifieroit sa désobéissance, et sans doute au gré de Paléologue. Constantinople valoit bien une infidélité. Il s'avança donc avec une lenteur affectée, comme s'il n'avoit dessein que de reconnoître les environs. Son armée, grossie des troupes qui lui venoient de toutes parts, montoit déjà à vingt-cinq mille hommes. Elle brûloit d'impatience de rentrer dans cette illustre patrie; mais

il la fit arrêter assez loin derrière lui, et ne montra à la vue de Constantinople que les troupes qu'il avoit amenées d'Asie, pour ne pas alarmer les habitans. Dès la première nuit qu'il campa devant la place, on lui amena un vieillard qu'on avoit trouvé hors des murs; et sur la question que lui fit Stratégopule comment il avoit pu sortir de nuit, les portes de la ville étant fermées, il répondit que sa maison, voisine des murs, donnoit entrée dans un souterrain qui aboutissoit dans la campagne. Le César profita de cet avis, et fit ses préparatifs pour introduire son armée. Il destina une cinquantaine de soldats hardis à se couler par le souterrain. Dès qu'ils auroient pénétré, ils devoient abattre à coups de haches la porte prochaine, bouchée de maçonnerie, tandis que d'autres, en silence, escaladeroient par un autre endroit. La nuit marquée pour l'exécution étant venue, et les soldats entrés dans le souterrain, le César attendoit le signal avec impatience. Il commençoit à concevoir de la défiance, et étoit tenté de se retirer. Coutrizace, pour le rassurer, se fit mettre les fers, protestant qu'il consentoit à perdre la tête, si l'événement ne répondoit pas à sa promesse. Un moment après le mur s'abat, la porte s'ouvre; ceux qui montoient sans bruit à l'assaut tuent les sentinelles et les jettent à bas du mur. Un prêtre, nommé Lacéras, qui étoit du nombre des volontaires, crie de dessus la muraille: *Victoire aux deux empereurs Michel et Jean!* c'étoit le signal dont on étoit convenu. Les soldats qui attendoient en bas répètent la même acclamation, et tous, se jetant pêle-mêle, se rendent maîtres de la porte. Stratégopule, dans cet intervalle, envoya ordre au reste de ses troupes de venir le joindre.

L'aurore commençoit à paroître, et les Comans, qui composoient une partie de l'armée, se débandoient déjà pour courir au pillage : on les retint en bon ordre. Les habitans, réveillés par les cris, mais fort éloignés

de croire qu'ils étoient pris, s'interrogeoient les uns les autres par les fenêtres; quelques-uns sortoient dans les rues pour s'informer de ce qui étoit arrivé. Stratégopule, instruit par une longue expérience des dangers qu'une armée victorieuse peut courir encore dans la prise d'une grande ville, n'avançoit que pas à pas et avec précaution, en attendant que la clarté du jour pût le guider avec plus de certitude. On aperçut dans l'ombre un gros de Latins, que leurs armes étincelantes par intervalles à la lueur du jour naissant faisoient paroître en plus grand nombre. Le peu de soldats que le César avoit encore avec lui ne lui sembloit pas en état de résister, et il étoit prêt à faire sonner la retraite, lorsqu'une foule de volontaires, bouillans d'ardeur de rejoindre leurs anciens compatriotes, vint grossir sa troupe. Plus hardis que les autres Grecs, parce qu'ils couroient un plus grand risque, si l'entreprise manquoit de succès, ils tombent en désespérés sur les Latins et les mettent en fuite. Ceux-ci regagnent leurs maisons; et, pour se dérober à la première fureur, chacun cherche les plus sombres retraites. On court au pillage; on massacre tous ceux qu'on trouve armés. Baudouin, se réveillant au bruit de ce tumulte, ne songe qu'à fuir. Il sort en désordre du palais de Blaquernes, et courant au grand palais, situé au bord de la mer, il jette en chemin son ornement de tête, son épée, toutes les marques de l'empire, et saute dans une barque. Quelques soldats grecs ramassent ses dépouilles, et les portent aux généraux, qui, les montrant attachées au bout d'une pique comme un trophée, encouragent leurs soldats, et ôtent aux Latins toute espérance.

La flotte qui revenoit de Daphnusie entroit dans le Bosphore lorsqu'elle reçut avis que la ville étoit prise. Elle étoit de trente trirèmes, escortée d'un gros navire de Sicile. Ces vaisseaux étoient chargés d'un assez grand

nombre de soldats pour disputer long-temps la possession de la ville. Frappés d'étonnement, il font force de rames, espérant arriver assez tôt pour délivrer leur patrie. Le César s'apprête à les recevoir; il réunit tous les Grecs, tant ceux de l'armée que ceux qui se trouvoient dans la ville, et qui se joignirent à lui. Le combat alloit être sanglant, lorsque Jean Phylax, officier de Baudouin, prévoyant que ce qui restoit de François alloit périr, résolut de les sauver aux dépens de la ville, dont il ne laisseroit que les cendres aux vainqueurs. Il envoie de toutes parts avertir les François de courir au rivage et de se réfugier dans la flotte; et pour les y contraindre, il fait mettre le feu aux maisons en divers quartiers. La flamme se répand en un moment; on voit sortir des maisons un essaim d'habitans, femmes, enfans, vieillards, presque nus, saisis de frayeur, courant vers le bord de la mer. Là, tendant les bras vers la flotte, ils supplient à grands cris qu'on les reçoive dans ce dernier asile. Ceux de la flotte, voyant entre ces malheureux leurs enfans, leurs femmes, leurs pères, s'empressent de les recueillir; et, baignés de leurs larmes, pleurant et gémissant eux-mêmes, ils les transportent dans leurs vaisseaux. Tremblans pour ceux qui restoient encore, ils envoient prier Stratégopule de permettre la retraite à leurs infortunés compatriotes. Il y consentit. Jamais les plus tristes revers de fortune n'avoient présenté de spectacle plus déplorable. Des femmes, des filles de qualité, à demi-couvertes de haillons déchirés, pieds nus, les cheveux épars, pâles d'effroi, et se soutenant à peine, traversoient les rangs des soldats, dont les railleries inhumaines leur faisoient sentir plus vivement leur infortune. Ces fugitifs furent en si grand nombre, que, les vivres de la flotte ne suffisant pas, plusieurs moururent de faim avant que d'arriver à Nègrepont, où ils faisoient voile. C'est ainsi que les Grecs recouvrè-

rent Constantinople, le 25 juillet 1261, cinquante-sept ans trois mois et treize jours après en avoir été chassés. Devenus maîtres de leur ancienne patrie, ils travaillèrent de toutes leurs forces à éteindre l'incendie, et à sauver des flammes ces édifices dont ils restoient en possession.

Les Grecs avoient mérité de perdre cette superbe ville: la corruption de leurs mœurs et l'indignité de leurs maîtres les avoient rendus méprisables. Mais sitôt qu'ils l'eurent perdue, corrigés par l'adversité et gouvernés par des princes capables de créer un empire, ils reprirent l'avantage sur leurs vainqueurs. On vit alors combien est puissante l'influence des monarques, et avec quel succès une tête saine et vigoureuse relève un état malade, et communique à tous les membres la santé et la force. On le vit encore, par les effets contraires, dans les empereurs françois. Cinq occupèrent le trône; car je ne compte point Jean de Brienne, qui fut plutôt tuteur du jeune Baudouin qu'empereur, quoiqu'il en portât le nom. Baudouin I.er fit la conquête, et n'eut pas le temps de l'assurer. Son frère Henri fut un prince sage et vaillant, qui mérita de régner. Pierre de Courtenai n'alla jamais à Constantinople; il fut pris en chemin, et mourut en captivité. Son fils Robert, qui ne montra que des vices, commença la décadence. Baudouin II, frère et successeur de Robert, prince foible et sans vertu, acheva la destruction. Il se retira d'abord dans l'île de Nègrepont, et de là en Italie, n'emportant avec lui de toute sa fortune que le nom d'empereur. Cette qualité passa dans sa succession comme un de ces titres stériles et morts que la vanité prétend être honorifiques, et qu'un orgueil mieux entendu devroit peut-être plutôt faire oublier, puisqu'ils retracent les fautes ou les malheurs des ancêtres qui ont perdu la réalité. Baudouin II eut de Marie de Brienne deux enfans, 1.º Philippe, dont

nous avons parlé, et qui fut donné en gage aux Vénitiens; celui-ci épousa Béatrix, fille de Charles I.er, roi de Sicile, et en eut Catherine, qui fut mariée à Charles de Valois, et sacrée impératrice de Constantinople par Boniface VIII : 2.° Jeanne, qui épousa Thomas de Savoie.

LIVRE CENTIÈME.

JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

Tandis que les Latins sortoient de la ville, grand nombre de Grecs, brûlant d'ardeur d'être les premiers à porter à l'empereur une si heureuse nouvelle et d'en recevoir récompense, passoient le Bosphore, et couroient à l'envi à Nymphée, où le prince étoit alors. Celui qui arriva le premier, croyant devoir, avant tout, instruire l'empereur, se présenta aussitôt aux portes du palais. Il étoit nuit; et ne pouvant obtenir entrée, parce qu'il n'apportoit point de lettre de Stratégopule, il alla s'adresser à Eulogie, sœur de l'empereur, et lui annonça, comme une chose certaine, dont il avoit été témoin lui-même, que Constantinople étoit prise. Eulogie, sans différer, se transporte au palais, et trouvant son frère endormi, elle le réveille avec précaution, afin de ne lui pas troubler les sens par une joie si soudaine et si peu attendue. Michel refuse d'en rien croire : il ne peut s'imaginer que Stratégopule, parti avec huit cents hommes, ait pu si facilement s'emparer d'une ville immense, dont l'année précédente il n'avoit pu lui-même prendre un faubourg avec une armée entière. Il ordonne de lui amener l'auteur de cette nouvelle, qui se répand en un moment dans tout le palais. Les officiers accourent en foule à l'appartement du prince. L'empereur interroge le coureur en leur présence. Celui-ci affirme, comme témoin oculaire, cet incroyable événement; il

An. 1261.
Pachym. l. 2, *c.* 28, 29, 30.
Acrop. c. 86.
Gregor. l. 4, *c.* 2.
Phranz. l. 1, *c.* 5.
Spandugino, Du Cange, hist. l. 5, *c.* 28, 30.

en expose toutes les circonstances d'une manière si nette et d'un ton si assuré, qu'il force la croyance des assistans malgré l'étonnement dont ils sont frappés. L'empereur seul, ne voulant pas s'exposer au ridicule d'une imprudente crédulité, attend que la nouvelle soit confirmée par des preuves indubitables. Il fait mettre aux fers celui qui l'avoit apportée, l'assurant d'une récompense, s'il a dit vrai; de la mort, s'il a menti. Le jour venu, on voit arriver les uns après les autres ceux qui avoient eu le même empressement; et ce qui achève de convaincre l'empereur, il reçoit un courrier de Stratégopule, qui lui apporte le détail et les ornemens impériaux dont Baudouin s'étoit dépouillé lui-même. Le peuple n'avoit pas eu besoin de tant de certitude pour se livrer à la joie. L'empereur alors ne retint plus la sienne. S'étant revêtu de toute la magnificence impériale, il convoqua les seigneurs, rendit grâces avec eux à l'auteur suprême de tous les succès, et envoya de toutes parts des courriers pour notifier ce grand bienfait de la bonté divine. On rapporte que Théodore Tornice, vieillard d'un grand sens, malade au lit, et près de mourir, apprenant le sujet de la joie universelle, se mit à verser des larmes. *Quoi donc,* lui dirent ses amis, *nous avons recouvré notre patrie, et vous pleurez!* « Hélas! « (dit-il en poussant un profond soupir) vous voyez « que l'empire est au pillage. Voilà Michel maître de « Constantinople : il va établir sa demeure dans cette « ville voluptueuse : il y sera suivi de nos guerriers, « accoutumés depuis tant d'années à combattre les Turcs, « que les divisions des princes chrétiens ont laissé venir « jusqu'ici ; ils vont vivre à la cour et s'y amolliront : « les Turcs descendront de leurs montagnes; ils passe- « ront en Europe, et s'empareront de Constantinople « et de tout l'empire. Malheureux sort des empires hu- « mains! tous les biens viennent des campagnes; ils « portent d'abord la splendeur dans la capitale; mais ils

« s'y corrompent, et ne renvoient que des vices et des « maux. » La suite fera connoître s'il fut faux prophète; ou si la mort, commençant d'entr'ouvrir à notre âme les portes de la prison corporelle, ne lui laisse pas déjà apercevoir quelque aurore du grand jour de l'avenir.

Quel que fût l'empressement de Michel pour rentrer en possession de la capitale de l'empire, il ne voulut se montrer à ses nouveaux sujets qu'avec cet éclat respectable qu'ajoute à la majesté humaine l'appareil de la religion. Il passa l'Hellespont, accompagné de sa femme, de son fils encore enfant, et de tous les seigneurs de sa cour. Faisant grande diligence, il arriva le quatorzième d'août à la vue de Constantinople, et s'arrêta au monastère de Saint-Côme et Saint-Damien, pour donner les ordres nécessaires. Il fit apporter du monastère de Pantocrator cette image célèbre de la sainte Vierge surnommée *la Conductrice*, qu'on disoit peinte par saint Luc. Il vouloit que la sainte Vierge, patronne et gardienne de Constantinople, parût lui ouvrir elle-même les portes de la ville. Comme il n'y avoit point de patriarche, George, archevêque de Cyzique, fut chargé d'en faire les fonctions. Tout étant préparé pour cette pompe solennelle, le quinzième d'août, jour de l'Assomption, on marcha vers la Porte dorée, fermée depuis long-temps. Elle s'ouvrit, et l'archevêque, revêtu de ses habits pontificaux, portant entre ses mains l'image sacrée, monta sur une des tours de la porte, et prononça à haute voix une formule d'actions de grâces à laquelle l'empereur et tout son cortége, à genoux et prosternés, répondirent par un pieux concert. S'étant ensuite relevés, ils se mirent en marche à pied, d'un pas lent, tête nue, malgré l'ardeur du soleil, qui sembloit vouloir éclairer cette entrée de ses rayons les plus brillans. C'est ainsi que l'empereur, sans aucun ornement de la majesté impériale, entra dans sa conquête comme dans un

Pachym. l. 2, c. 31. Greg. l. 4, c. 1. Acrop. c. 88. Du Cange, hist. l. 5, c. 30.

temple, au milieu d'une foule de peuple que la dévotion du prince tenoit dans un religieux silence, plus auguste que toutes les acclamations. Le palais le plus proche étoit celui de Blaquernes : mais, à ce que disent les Grecs, la malpropreté et la gourmandise des Latins, qui faisoient des cuisines de tous les appartemens, en avoient enfumé les plafonds et les murailles, et souillé tous les meubles. D'ailleurs le grand palais, situé vers le Bosphore, paroissoit une demeure plus sûre dans une ville récemment soumise. En passant par le monastère de Stude, l'empereur y déposa l'image de la sainte Vierge; et alors, montant à cheval, il se rendit à l'église de Sainte-Sophie, où ayant rendu grâces à Dieu, il alla prendre son logement dans le grand palais. Les anciens Grecs, triomphant de joie de se voir rendus à leurs maîtres naturels, ne donnoient aucun soupçon de leur fidélité. Les Latins même, qui voyoient reluire dans Michel tout l'éclat de la majesté impériale, fort obscurcie dans Baudouin, paroissoient disposés à obéir à leur nouveau souverain. Le jour se passa en réjouissances, et la nuit suivante le repos du prince fut assuré par une garde nombreuse.

Pachym. l. 2, c. 32, 33, 35.
Greg. l. 4, c. 2.
Phranza, l. 1, c. 5.
Bizar. de bello veneto, l. 4.
Foglieta, hist. gen. l. 4.

Si l'on en croit les Grecs, Michel trouva Constantinople dans l'état de délabrement où un parti ennemi laisseroit un palais qu'il auroit pris de force et occupé quelques jours. Non-seulement le nouvel incendie avoit détruit quantité d'édifices, mais les Latins, loin de rétablir ce que tant d'embrasemens avoient dévoré lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de la ville, y avoient encore ajouté de nouvelles ruines en abattant çà et là selon leur caprice, et en ne réparant rien de ce que le temps détruisoit, comme s'ils ne comptoient pas eux-mêmes conserver long-temps leur conquête; en sorte que le terrain étoit en grande partie couvert de cendres et de décombres : et il faut avouer que les embarras des deux premiers empereurs françois, toujours occupés de

guerres périlleuses, et la négligence des deux derniers, rendent ce récit vraisemblable. Le premier soin de Michel fut donc de nettoyer la ville et de la faire sortir de ses ruines. Il invita les familles des anciens habitans dispersées dans l'empire à revenir dans leur patrie. Il remit les enfans en possession des maisons qui avoient appartenu à leurs pères, si elles subsistoient encore: quant à celles qui étoient détruites, il leur assigna des terrains pour y bâtir, et les aida de ses propres deniers, à la charge d'une médiocre redevance. Il accrut la population en appelant ces Grecs volontaires répandus aux environs, et leur distribua des habitations et des terres fertiles, en récompense du zèle qu'ils avoient conservé pour leurs maîtres légitimes. Il rendit les terres d'alentour à ceux qui représentoient le titre de leur ancienne possession. Il releva à ses dépens les églises, répara les brèches des murs, et les tours ruinées en plusieurs endroits. Les monastères de l'intérieur de Constantinople se trouvoient réduits à une grande pauvreté; leurs édifices, leurs métairies ayant été détruites, leurs arbres coupés, leurs terres tellement dévastées, qu'elles ne pouvoient de long-temps être remises en valeur. Il forma le dessein d'y réunir une partie de la mense de tous les monastères répandus en Orient qui avoient conservé leurs richesses, et dont plusieurs jouissoient d'un grand revenu. On ne dit pas si ce projet fut exécuté. Persuadé que les Latins ne tarderoient pas à faire de nouveaux efforts pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu, et qu'ils mettroient en mouvement toutes leurs forces de mer, il travailla en diligence à construire une flotte. Une multitude de Grecs sans fortune, qui accouroient de toutes parts, lui fournit des matelots et des rameurs: il les classa, et les fit instruire et exercer aux manœuvres. Par ces préparatifs il espéroit non-seulement se mettre en état de défense contre les Latins, mais même leur faire perdre l'envie de venir l'attaquer, en leur mon-

trant qu'il avoit assez de forces pour repousser leurs efforts.

Trois nations commerçantes étoient établies à Constantinople, les Vénitiens, les Génois, les Pisans. Elles y avoient leurs comptoirs et un grand nombre de facteurs et de négocians. C'étoient comme trois peuples séparés et souvent en querelle. Ils vivoient chacun suivant leurs lois, avoient un tribunal et des magistrats, à la tête desquels siégeoit un juge souverain, nommé bayle chez les Vénitiens, podestat chez les Génois, consul chez les Pisans. Quoique Latins de naissance, ils n'avoient pris aucune part dans la dernière révolution. Ils sembloient être détachés des intérêts politiques de leur république, et ne s'occuper que de leur commerce. A l'abri de cette neutralité, ils avoient cru pouvoir demeurer tranquilles : mais Michel ne l'étoit pas à leur égard. Il sentoit ce que pouvoit produire l'esprit patriotique, s'il étoit réveillé par le bruit des armes. Il résolut, non pas de chasser ces trois nations, elles contribuoient trop à la population, et même à la splendeur de Constantinople, mais de les mettre hors d'état de nuire. Comme elles étoient mutuellement jalouses, il les assembla séparément, les flatta de sa protection et de la promesse de leur procurer de grands avantages. Il leur déclara que, loin de rien déroger à leurs lois et à leur discipline, qu'ils suivroient toujours en liberté, il les maintiendroit dans leurs priviléges et leurs franchises à l'égard de leur navigation et de leur commerce. Les Génois étoient en plus grand nombre; et, malgré le traité fait avec eux avant la prise de Constantinople, Michel ne comptoit pas trop sur leur bonne foi. Leur fierté naturelle et l'antipathie des Grecs faisoient naître de fréquentes querelles. Leur inimitié contre les Vénitiens étoit encore capable de causer de grands troubles; et l'on venoit d'en faire l'épreuve. Les empereurs françois avoient

donné pour logement au bayle des Vénitiens un palais dans l'enceinte du monastère de Pantocrator. Après l'expulsion des François, les Génois, se croyant tout permis par leur alliance avec Michel, attaquèrent ce palais avec furie, le ruinèrent de fond en comble; et, par représailles de ce qu'avoient fait les Vénitiens après avoir détruit la tour des Génois à Saint-Jean-d'Acre, ils chargèrent un vaisseau des démolitions du palais, et les firent porter à Gênes, comme un trophée digne de leur haine et du caprice barbare de ces temps-là. Michel, pour épargner à la ville le spectacle de ces sanglantes divisions, prit le parti d'en faire sortir les Génois. Il les transféra d'abord à Héraclée, port célèbre sur la Propontide, environ à dix-huit lieues: mais bientôt après, pour veiller de plus près sur leurs mouvemens, il les fit revenir au faubourg de Galata ou Péra, dont il détruisit les fortifications, afin qu'ils ne pussent s'y maintenir, en cas de rébellion. Il ne leur fut plus permis d'habiter dans la ville. Les Vénitiens et les Pisans, dont on avoit moins à craindre, parce qu'ils étoient en plus petit nombre, eurent permission d'y loger, mais dans des quartiers séparés, où ils jouissoient de leurs biens et de leurs priviléges, sans être confondus, ni ensemble, ni avec les Grecs. Depuis ce temps-là, les Vénitiens ont toujours demeuré à Constantinople sous l'autorité de leur bayle. Ils n'en sont pas même sortis pendant les guerres entre leur république et les Grecs. Ils eurent, par-dessus les Génois et les Pisans, l'exemption des devoirs de vassaux et de sujets. Leur bayle ne fut pas obligé de fléchir le genou devant l'empereur, sinon lorsqu'il venoit le saluer pour la première fois, non plus que de lui baiser les mains et les pieds.

Pendant que Michel travailloit à rendre à Constantinople son ancien lustre, il s'occupoit encore d'un autre ouvrage qui n'étoit pas moins difficile, quoiqu'il de-

Pachym. l. 2, c. 34; l. 3, c. 1, 2. Greg. l. 4, c. 2.

Acrop. c. 84, 88.
Testamentum Arsenii apud Cotelerium.
Fleury, hist. ecclés. l. 85, *art.* 11.

mandât moins de temps et de travaux. Il s'agissoit de remplir à son gré la chaire patriarchale, vacante depuis la mort de Nicéphore. Tornice le sébastocrator le pressoit depuis long-temps de rendre cette dignité à Arsène, dont il faisoit de grands éloges, jusqu'à lui attribuer des miracles. L'empereur assembla les évêques qui étoient venus de toutes parts pour assister à son entrée. Ils se trouvèrent divisés de sentimens. Les uns prétendoient qu'il falloit rappeler Arsène, déposé sans avoir été condamné, ni même accusé : les autres soutenoient, au contraire, que la désertion de son troupeau et le refus opiniâtre de revenir malgré les prières du synode, valoient bien une déposition canonique. Michel, dont l'objet principal étoit de rester seul empereur, n'étoit pas moins partagé lui-même que le synode. D'un côté, il considéroit qu'il lui seroit avantageux de donner à une entreprise si injuste quelque couleur de justice par l'approbation d'un patriarche de grande autorité, dont le suffrage pouvoit légitimer aux yeux du peuple les actions les moins légitimes; de l'autre, il craignoit de trouver dans Arsène, patriarche, une opposition invincible qui souleveroit contre lui tout l'empire, et feroit échouer son projet, en le perdant peut-être lui-même avec toute sa famille. Après une longue délibération, il résolut de rappeler Arsène. Plusieurs raisons le déterminèrent à prendre ce parti. Il espéroit que ce prélat, ayant déjà consenti à le couronner seul, se laisseroit tromper encore une fois, d'autant plus aisément, que la couronne paroissoit être due de préférence à celui qui avoit seul repris Constantinople; et qu'après avoir fait ce premier pas, il n'apporteroit dans le reste aucun obstacle. Il n'ignoroit pas d'ailleurs qu'Arsène s'ennuyoit de son exil, quoique volontaire; qu'il verroit avec peine un autre que lui sur le siége de la capitale de l'empire, et qu'il ne se priveroit pas volontiers à jamais de la douce espérance

de revoir sa patrie. De plus, il pensoit que, si Arsène, invité au retour, s'obstinoit à refuser, le mécontentement public se tourneroit contre lui, et qu'il partageroit le blâme de tout ce qui arriveroit dans la suite contre le gré du peuple. Il se rendit donc au synode, et se déclara pour les évêques qui opinoient en faveur d'Arsène. La voix de l'empereur entraîna toutes les autres. Pour dissiper tous les nuages, on convint que le passé seroit oublié; qu'on ne feroit un crime à personne d'avoir contribué à la déposition d'Arsène ni à l'élection de Nicéphore, et que les prélats et les prêtres ordonnés par Nicéphore seroient conservés dans leur état. Le synode envoya aussitôt des députés à Arsène pour l'inviter à revenir. Ce prélat, fièrement modeste, trouva d'abord mauvais qu'on lui adressât une invitation sans excuse : il se laissa néanmoins adoucir par les humbles prières des députés, et se transporta dans le voisinage de Constantinople, vers la fin du mois d'août, pour traiter de plus près des conditions du rétablissement. Il y reçut de nouveaux députés, tant de la part de l'empereur que du synode; et il paroît qu'il y eut alors quelque contestation. Arsène refusoit de reconnoître l'élection de Nicéphore, et les ordinations qu'il avoit faites, apportant pour raison que ce seroit se condamner lui-même, et avouer qu'il avoit été canoniquement déposé. On ne sait pas avec certitude comment se termina cette dispute. En comparant le récit de l'historien qui donne le détail de cette affaire avec le testament d'Arsène, il paroît que le synode abandonna la mémoire de Nicéphore, et qu'Arsène se relâcha sur la valeur des ordinations, à condition cependant que les ecclésiastiques ordonnés par cet intrus ne l'assisteroient pas dans la célébration du saint sacrifice. Tout étant convenu, l'empereur, accompagné du synode, de toute sa cour, et d'un grand cortége de peuple, conduisit le patriarche à Sainte-

Sophie. Là, le prenant par la main : *Voilà votre chaire, Seigneur*, lui dit-il, *dont vous vous êtes privé depuis trop long-temps; jouissez-en pour le salut des peuples confiés à votre vigilance.* Il le remit en même temps en possession des biens du patriarchat. Il fit réparer et rétablir dans le premier état l'église de Sainte-Sophie, dont les Latins avoient enlevé plusieurs ornemens; il pourvut à la subsistance des ministres et à la décence du culte divin.

Greg. l. 4, *c.* 2. *Phranza*, *l.* 1, *c.* 5. *Du Cange*, *hist. l.* 5, *c.* 30.

Michel, occupé de tant de soins, se reprochoit d'avoir différé jusqu'alors les honneurs que méritoit Stratégopule. Un exploit si important et si promptement exécuté valoit plusieurs victoires. Une seule nuit avoit rendu aux Grecs, sans effusion de sang, la capitale de leur empire, dont ils auroient volontiers racheté la possession par les travaux et les dangers d'un long siége. Il n'étoit point de récompenses égales à un tel service. L'empereur en imagina de nouvelles. Il lui décerna les honneurs réservés jusqu'alors aux souverains. Stratégopule, revêtu des ornemens de César, dont il portoit déjà le titre, traversa toute la ville sur un char brillant, au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. Sa tête étoit ornée d'une couronne de pierreries semblable à celle de l'empereur; il eut permission de la porter toute sa vie. Il fut ordonné que pendant l'espace d'une année dans toutes les expéditions, les acclamations, les prières publiques, son nom seroit joint à celui des empereurs.

Pachym. l. 2, *c.* 35; *l.* 3, *c.* 2, *et ibi Possin. observ. p.* 513.

Tandis qu'il accordoit à un sujet cet honneur passager, qui ne piquoit pas sa jalousie, il employoit toutes sortes d'artifices pour écarter du trône le légitime souverain. Sa sœur Eulogie ne cessoit d'aiguillonner son ambition. La vue de son fils Andronic qui étoit dans sa quatrième année attendrissoit son cœur; il plaignoit le sort futur de cet enfant, qui seroit sujet, et peut-être victime de Lascaris, si son père, enchaîné par un scrupule vulgaire, se piquoit d'être fidèle à ses sermens. Sa

dissimulation ne le couvroit pas tout entier ; des yeux clairvoyans pénétroient ses desseins. On s'apercevoit qu'il s'étudioit à déprimer le jeune prince. Il ne l'avoit pas fait entrer avec lui dans Constantinople ; il le tenoit éloigné, et avoit même disgracié sans cause des courtisans qui n'avoient d'autre crime que de donner librement à Lascaris le nom d'empereur. Un ambitieux plus timide, se voyant démasqué, auroit ralenti sa marche. Michel la hâta davantage ; il crut devoir prévenir les obstacles qui ne commençoient qu'à naître, et faire taire les soupçons en consommant hardiment le crime. Il commença par se faire couronner empereur une seconde fois, sous prétexte que le recouvrement de Constantinople étoit une renaissance de l'empire. La simplicité d'Arsène fut encore trompée, comme Paléologue l'avoit espéré. Ebloui par l'éclat de son rétablissement et par les déférences de Paléologue, le prélat se laissa persuader que ce nouveau couronnement n'étoit qu'une cérémonie, qui ne blessoit en aucune sorte les droits de son pupille ; que ce n'étoit qu'une récompense, telle que celle dont on venoit d'honorer Stratégopule. Il ne fit donc aucune difficulté de couronner une seconde fois Paléologue dans l'église de Sainte-Sophie ; et cette fois encore il ne fut fait nulle mention du jeune empereur.

Les desseins de Paléologue, conduits avec tant de patience et de ruse, approchoient de la maturité. Il avoit abaissé, et presque anéanti Lascaris. Ce prince, qui n'étoit encore que dans sa neuvième année, entretenu par ses gouverneurs dans une enfance perpétuelle, ne ne se connoissant pas lui-même, également incapable de crainte et de désir, ne s'occupoit que des amusemens de son âge. Mais, dans l'esprit de Paléologue, c'étoit une étincelle qui pourroit causer dans la suite un grand embrasement. Il écarta d'abord tous les appuis que cet enfant pouvoit trouver dans sa famille. De cinq sœurs

Pachym. l. 3, c. 6, 10, 11. Greg. l. 4, c. 4. Phranz. l. 1, c. 5.

qui le précédoient en âge, deux étoient déjà placées dans des cours étrangères. Il choisit pour les trois autres des seigneurs d'une noblesse distinguée, mais trop foibles pour lui faire craindre leur vengeance. Ce fut alors que Théodora fut donnée en mariage à Mathieu de Vallaincourt, et Eudocie au comte de Vintimille, comme je l'ai déjà rapporté. La dernière, dont le nom est ignoré, fut mariée à un seigneur bulgare, nommé Vinceslas, maître de quelques châteaux sur le mont Hémus. Après avoir ainsi dépouillé le jeune prince de toutes ses ressources, il attaqua sa personne; et, par une perfidie sacrilége contre la foi jurée à Théodore mourant, contre les sermens tant de fois répétés au pied des autels, n'osant lui ôter la vie, il envoya ordre de le priver de l'usage de la vue. Les ministres de cette barbarie crurent faire grâce à cet enfant infortuné de ne lui pas percer les yeux avec une pointe de fer rouge, mais de lui dessécher et brûler les membranes par le moyen d'une lame ardente. Cette exécution inhumaine fut faite le propre jour de Noël. Dans cet état déplorable, Lascaris fut transporté sous bonne garde au château de Dacybize, où il ne lui resta de toute sa fortune que les alimens nécessaires à la vie. Ce crime étoit le dernier terme où avoit tendu, par une marche insensible, de degré en degré, un usurpateur hypocrite, qui, ne sacrifiant qu'à l'ambition, vouloit passer pour religieux.

An. 1262. *Pachym. l.* 3, *c.* 11. Un traitement si cruel réveilla dans tout l'empire les sentimens de tendresse pour le jeune prince, qu'on avoit presque oublié. Toute la cour en fut consternée. Chacun gémissoit, mais en secret. Des délateurs perfides recueilloient les soupirs et les larmes des âmes sensibles, et les rendoient à Paléologue, qui punissoit comme des crimes de lèse-majesté toutes les marques de compassion échappées en faveur de Lascaris. Les uns furent disgraciés et privés d'espérance de parvenir jamais à

aucune charge ; d'autres, sous divers prétextes, furent punis d'exil ou de prison. Le plus maltraité de tous fut celui qui le méritoit le moins. Holobole, plus âgé que le jeune prince, l'avoit amusé dans son enfance : il vivoit dans le palais, où il faisoit ses études sous les maîtres de la jeune noblesse attachée au service de l'empereur. Il étoit déjà en réputation par ses talens. L'empereur apprit qu'il se distinguoit de tous les autres par l'excès de sa douleur. Une sensibilité si raisonnable eût été digne de louanges et de bienveillance aux yeux d'un bon prince, et pardonnable auprès d'un tyran. Michel en fut irrité : il fit couper le nez à Holobole ; et ce jeune homme, ainsi défiguré, s'enfuit de la cour, et s'alla réfugier dans un monastère, où il trouva sa consolation dans la culture des lettres. Michel étoit naturellement doux ; mais la passion féroce de l'ambition le jetoit bien loin hors de son caractère. Troublé par ses remords, il exerçoit sur ceux qui le blâmoient les punitions qu'il sentoit mériter lui-même.

La crainte retenoit l'indignation publique ; mais la douleur d'Arsène étoit trop violente pour ne pas éclater. Il chérissoit tendrement son pupille : trompé par les artifices de Paléologue, il avoit cru ménager les intérêts de cet enfant lors même qu'il sembloit les abandonner. A la nouvelle d'un traitement si atroce, frappé de ce coup de foudre, il resta quelque temps immobile, et ne revint à lui que pour s'abandonner au plus vif désespoir. La compassion et la colère soulevant à la fois toutes les puissances de son âme, il pleuroit, il rugissoit comme un lion ; et, se frappant la poitrine, s'arrachant les cheveux, il s'accusoit lui-même d'avoir, par une aveugle condescendance aux volontés d'un tyran, creusé l'abîme sous les pieds de son maître. Ses premiers transports étant apaisés, il s'occupa de la vengeance. Il manda les évêques qui étoient à Constantinople ; il leur rappela le serment qu'ils avoient fait avec

Pachym. l. 3, c. 14. Greg. l. 4, c. 4. Phranza, l. 1, c. 5.

tout l'empire, de s'élever de toutes leurs forces contre celui des deux empereurs qui formeroit quelque entreprise contre son collègue. « Ce seroit (dit-il) le devoir « des princes, des seigneurs, des magistrats, du peuple « entier, d'armer leurs bras pour tirer vengeance d'un « forfait si détestable. Pour nous, ministres des autels, « nous n'avons d'autres armes que celles de la religion : « c'est ici le temps de les mettre en usage. Nous nous « rendrions coupables nous-mêmes aux yeux de Dieu, « de l'empire et de la postérité, si nous ne donnions « pas des marques d'exécration. Empêchons les hommes « de blasphémer contre la justice divine, qui, par des « jugemens impénétrables, diffère souvent à l'autre « vie la punition des plus grands crimes. » Les évêques témoignoient la même horreur que le patriarche; mais la crainte d'attirer sur eux la colère de l'empereur les tenoit dans le tremblement et dans le silence. Alors Arsène jetant un profond soupir : *Puisque personne*, dit-il, *n'a le courage d'exécuter le serment terrible par lequel il s'est engagé, je vais seul m'affranchir du parjure. Je vais lever sur la tête du coupable le seul glaive que Jésus-Christ m'a mis entre les mains pour séparer le juste de l'impie.* En même temps il prononça la sentence d'excommunication contre Michel. Cependant, malgré l'indignation dont il étoit embrasé, il retrancha de la formule ordinaire les paroles qui excluoient le coupable de participation aux prières des fidèles. Cette inconséquence, assez ordinaire dans sa conduite, étoit encore un ménagement politique pour ne pas pousser le prince aux dernières extrémités. Michel lui sut gré de cette modération : il parut courber la tête et se soumettre à l'anathème sans murmurer. Il s'efforça seulement d'excuser un crime qu'il savoit bien être inexcusable, et manda au patriarche qu'après avoir donné des marques sensibles d'un sincère repentir, il espéroit obtenir le pardon et rentrer en grâce auprès de Dieu et de l'Eglise.

Ce fut alors que Michel envoya pour la première fois des ambassadeurs au pape. C'étoit Urbain IV, qui avoit succédé l'année précédente à Alexandre IV. Si l'on considère le caractère de Michel, il y a toute apparence que la politique avoit plus de part à cette démarche qu'un désir sincère de se réunir à l'église romaine. Excommunié par le patriarche, il vouloit lui faire craindre que la soumission au siége de Rome ne lui enlevât les prérogatives usurpées depuis si long-temps par ses prédécesseurs. De plus, les grands préparatifs qu'on faisoit alors en Occident pour le rétablissement de Baudouin lui donnoient de l'inquiétude. Il savoit que le pape, capable de mettre en mouvement tous les princes de la chrétienté, les sollicitoit avec ardeur, et faisoit prêcher une croisade. Il fit donc partir des députés, dont le succès est bien différemment raconté par les divers historiens. Pachymère les nomme Nicéphorize et Alubarde, qui, ayant été, dit-il, secrétaires de Baudouin, s'étoient mis, après son expulsion, au service de Paléologue. Aussi, à leur arrivée en Italie, furent-ils reçus comme des traîtres : Nicéphorize fut écorché vif; Alubarde n'échappa au même supplice que par une prompte fuite. Selon les autres auteurs, ces députés étoient au nombre de trois; Muzalon, Alubarde, et Abalante. Il arrivèrent à Rome, et présentèrent au pape la lettre de leur maître, qui offroit de s'en rapporter au jugement de sa sainteté et de l'église romaine au sujet de l'empire de Constantinople. Le pape, disposé à entrer dans toutes les voies qui pourroient conduire à la réunion, reçut ces députés avec honneur, et répondit à Paléologue qu'il lui enverroit incessamment des nonces pour terminer avec lui cette importante affaire. De ces deux récits contradictoires, celui de Pachymère, quoique d'ailleurs historien très-grave, me paroît le moins vraisemblable. S'ils sont vrais tous les deux, il faut que ces différens auteurs parlent de deux diverses

Pachym. l. 2, c. 36. Phranza, l. 1, c. 6. Du Cange, hist. l. 5, c. 34.

ambassades qu'ils ont mal à propos rapportées au même temps.

Gregor. l. 4, c. 3.

La prise de Constantinople avoit suspendu l'expédition de Stratégopule, envoyé pour combattre le despote d'Epire. Il avoit trouvé en passant l'occasion d'un exploit beaucoup plus important, et il en avoit habilement profité. Pendant que Paléologue s'occupoit à rétablir Constantinople et à donner à son nouveau siége de solides fondemens, le despote, ennemi du repos, continuoit ses ravages. Il réparoit ses pertes passées; il prenoit des villes et dévastoit les campagnes. Paléologue, irrité d'apprendre que, tandis qu'il regagnoit la capitale de son empire, un prince qu'il méprisoit en entamoit si hardiment les frontières, envoya contre lui Stratégopule pour achever le premier dessein, avec les troupes qu'il avoit déjà rassemblées. C'étoit la destinée de Stratégopule de vaincre tout autre ennemi, mais d'être vaincu par le despote d'Epire. Après plusieurs combats où les avantages furent balancés, il fut battu; et ce guerrier, à peine descendu du char de triomphe, se vit prisonnier pour la seconde fois. Le despote en fit présent à son gendre Mainfroi, roi de Sicile, qui le demandoit pour retirer, par échange, des mains de Paléologue sa sœur Anne, veuve de l'empereur Vatace.

Pachym. l. 3, c. 7.

La beauté de cette princesse, qui n'avoit encore que trente-deux ou trente-trois ans, blessa le cœur de Paléologue, trop facile à se laisser embraser. Il mit en œuvre tous les artifices de la séduction; et craignant qu'elle n'échappât à ses poursuites en se retirant auprès de son frère Mainfroi, il la fit garder à vue, lui prodiguant d'ailleurs tous les honneurs et tous les agrémens qui pouvoient l'attacher au séjour de Constantinople. La princesse, respectée de tout l'empire pour la pureté et la dignité de ses mœurs, étoit insensible à toutes ses complaisances, à tous ses soupirs; elle voyoit même avec indignation qu'un homme qu'elle avoit compté au

nombre de ses sujets osât attenter à l'honneur d'une fille, d'une veuve d'empereur. Incapable d'une honteuse foiblesse, mais trop foible pour résister aux efforts que pourroit employer un amant puissant et audacieux, elle se mit à l'abri de ses violences en lui promettant de consentir à une union légitime, s'il pouvoit se dégager des liens de son mariage : elle demandoit à dessein une condition qu'elle savoit bien ne pouvoir s'accomplir : mais la passion trouve tout possible. Paléologue, abusé par les conseils de l'amour, se tourmente à chercher des causes de divorce; il n'en peut trouver ni dans la naissance, ni dans la conduite, ni dans la stérilité de l'impératrice; enfin il croit avoir un prétexte dans l'intérêt de l'état. Les Latins, furieux de la perte de Constantinople, se préparoient à la guerre; ils avoient une flotte, une armée redoutable. Le roi bulgare, animé par sa femme, ennemie irréconciliable de Paléologue, étoit près d'entrer en Thrace; tout l'Occident alloit fondre sur l'empire; il succomberoit infailliblement à tant d'ennemis, si l'on ne venoit pas à bout de les désunir. Le moyen de détacher de cette ligue le roi de Sicile, puissant sur terre et sur mer, et de le mettre dans le parti des Grecs, étoit de placer sa sœur sur le trône. Telles étoient les raisons que l'amour rendoit plausibles à Paléologue; mais il s'en falloit bien qu'elles le parussent à l'impératrice Théodora. Avertie de ce malheureux dessein, elle voyoit avec la douleur la plus amère qu'après avoir donné sept enfans à son mari, après avoir rempli tous les devoirs d'une épouse tendre et fidèle, innocente et irréprochable, elle alloit être traitée comme une femme criminelle, et perdre à la fois son époux, son trône et son honneur. Dans son désespoir, elle s'adresse au patriarche; elle le supplie de lui épargner une si cruelle infamie, et d'employer son autorité à s'opposer à ce projet adultère qui blessoit également les lois divines et humaines. Le patriarche, étonné d'une si

scandaleuse entreprise, va trouver le prince; il lui reproche l'excès de sa fureur, qui lui attireroit le mépris et l'horreur de toute la terre; il détruit aisément tous les prétextes dont se couvroit sa passion; il le menace de la vengeance divine. Paléologue, qui travailloit alors à calmer le patriarche sur le traitement fait à Lascaris, et à l'engager à lever l'excommunication, craignit de le rendre implacable. Honteux de voir sa passion découverte, et désespérant du succès, tantôt frémissant de dépit, tantôt gémissant de douleur, il résolut d'éloigner de ses yeux l'objet dont il étoit trop épris. Il consentit à l'échange proposé par Mainfroi. Dans ces conjonctures, Anne lui fut renvoyée, et Stratégopule revint à Constantinople.

An. 1263. Pachym. l. 3, c. 8, 9.

Pour se mettre à couvert du ressentiment des Latins, il prit un parti plus sage que celui que sa passion avoit imaginé; il se mit en état d'une bonne défense par des levées de troupes et par toutes les précautions qui pouvoient assurer Constantinople. On rehaussa de trois coudées les murs et les tours de la ville, surtout du côté de la mer, où elles étoient plus basses. On fit de grands magasins de vivres, de fourrages, de provisions de toute espèce. On renferma dans l'enceinte de la ville quantité de bœufs, non-seulement pour la nourriture, mais pour labourer et ensemencer, en cas de siége, les places et les endroits vacans. Il étoit depuis peu arrivé à Constantinople grand nombre d'habitans de Morée, et surtout de Laconie, gens robustes et laborieux : il s'en servit pour les travaux qu'il pressoit avec ardeur, et pour la construction d'une flotte. Il y employa pour soldats ceux qu'on nommoit *Gasmoules* ou *Basmoules* : c'étoient des enfans de pères françois et de mères grecques. On prétendoit que ce mélange d'origine réunissoit en eux l'audace que les Grecs ne pouvoient refuser aux François, et l'intelligence qu'ils s'attribuoient à eux-mêmes. Cette flotte remit Paléologue en possession des îles

voisines. Exact à la paie et libéral dans les récompenses, il réveilla dans les troupes grecques une partie de cet ancien courage qui bravoit les plus grands dangers. Persuadé que les bienfaits faisoient plus de conquêtes que les armes, il étendoit sa générosité jusque sur ses ennemis. Il y avoit en Italie plusieurs personnes puissantes qu'il s'attachoit par ses largesses, et ces pensionnaires secrets payoient ses libéralités par des avis importans.

La cruauté exercée sur Lascaris affligeoit tout l'empire. Le peuple des villes et des campagnes voisines de la cour, âmes timides contenues par l'intérêt particulier et par les magistrats, et qui ne ressentoient les injustices de la cour que pour en discourir, se contentoient d'en murmurer. Mais les montagnards des environs de Nicée, gens simples et agrestes, dont l'usage est de crier quand les autres gémissent, et de ne désapprouver qu'en frappant, se révoltèrent ouvertement. Ayant rencontré un enfant de huit ou neuf ans, devenu aveugle par maladie, ils voulurent se persuader que c'étoit Lascaris; et, sans l'interroger, sans l'écouter, ils le transportèrent sur leurs montagnes, criant que c'étoit le fils de l'empereur Théodore, celui qu'ils avoient juré de défendre au péril de leur vie. Ils l'habillèrent le mieux qu'ils purent à la manière des empereurs, lui donnèrent une garde, lui rendirent tous les respects dus au souverain, et lui promirent de le venger sans qu'il sût ce qu'ils vouloient dire. Paléologue, apprenant ce soulèvement bizarre, en craignit les suites. Cet exemple, s'il restoit impuni, pouvoit se communiquer aux autres provinces. D'ailleurs ces montagnards étoient le principal boulevard de l'empire contre les Turcs, qu'ils repoussoient sans cesse; ce qui les avoit aguerris. Il fit donc marcher contre eux des troupes rassemblées en diligence. C'étoit une guerre toute nouvelle, où les attaques brusques de ces paysans sans ordre et sans dis-

Pachym. l. 3, c. 12, 13.

cipline, mais robustes et déterminés, déconcertoient les mouvemens des troupes réglées. Sans casque, sans cuirasse, armés de flèches, de massues, et des instrumens d'agriculture qui pouvoient donner la mort, s'étant donné pour mot du guet, *vaincre ou mourir*, ils couroient en foule se jeter sur l'ennemi. Reçus à coups de traits et de lances, voyant leurs camarades tomber à côté d'eux, ils n'en devenoient que plus furieux. Forcés enfin à prendre la fuite, ils se sauvoient de grande vitesse dans leurs fortês, sur leurs rochers; et de là, faisant pleuvoir une grêle de flèches qu'ils tiroient avec beaucoup d'adresse, ils tuoient grand nombre d'assaillans : la plupart, grimpant aux arbres et cachés dans l'épaisseur des feuillages, choisissoient ceux qu'ils vouloient abattre. On mit le feu aux forêts; mais, chassés d'un bois, ils se sauvoient dans un autre : ces lieux en étoient couverts. Ils avoient retiré leurs femmes et leurs enfans dans l'enfoncement des montagnes les plus escarpées, et avoient environné ce repaire d'une forte palissade de pieux entrelacés. Toujours alertes, toujours sur leurs gardes, tantôt ils descendoient en grosse troupe, comme un torrent; tantôt, divisés en petites bandes, ils voloient de toutes parts; et, connoissant mieux les détours de ces montagnes, ils surprenoient, accabloient, précipitoient les Grecs. On reconnut enfin qu'il seroit impossible de les dompter par la force; mais, comme ils n'avoient point de chef général, on ne savoit à qui s'adresser pour les ramener à la raison. On fit couler parmi eux quelques soldats qui en connoissoient quelques-uns, et qui, s'adressant à eux comme à leurs amis, leur représentoient *qu'ils avoient tort de se sacrifier pour une idole qu'ils s'étoient fabriquée eux-mêmes; que cet enfant aveugle n'étoit point Lascaris; que ce jeune prince étoit dans la forteresse de Dacybize, où ils pouvoient l'aller voir sans aucun risque pour eux; qu'on leur donneroit toute sûreté; qu'ils seroient témoins du bon*

traitement qu'on lui faisoit ; que l'empereur n'étoit pas irrité contre eux, mais qu'il avoit compassion de leur méprise, et qu'il étoit très-disposé à leur pardonner. A l'impression que faisoient ces fréquens entretiens on joignit des présens qui achevèrent d'en gagner un assez grand nombre. Les autres, plus opiniâtres, regardant ceux-là comme des traîtres, se séparèrent, résolus de ne pas abandonner un enfant qu'ils avoient reconnu pour leur maître. Mais cet enfant lui-même les dispensa de mourir pour lui ; il s'enfuit chez les Turcs. Alors tous se réunirent pour demander grâce. Les principaux avoient déjà fait leur traité en particulier. Les autres restèrent à la merci des commandans de l'armée, qui les condamnèrent à des amendes exorbitantes, et leur vendirent la vie aux dépens de tout ce qu'ils possédoient. Ce qui empêcha de les exterminer, fut le besoin qu'on avoit d'eux pour défendre cette frontière. L'armée retourna à Constantinople, où les officiers rapportèrent un grand butin, et les soldats beaucoup de blessures.

Il s'en falloit beaucoup que cette révolte étouffée mît Paléologue hors de danger. Baudouin appeloit tous les princes à son secours, et faisoit gronder les foudres de Rome. Le prince d'Achaïe, malgré les sermens qu'il avoit faits en sortant de prison, recommençoit la guerre en Morée. Les Vénitiens couvroient l'Archipel de leurs vaisseaux pour défendre et recouvrer leurs îles. Le despote d'Epire, souvent vaincu, jamais dompté, troubloit de nouveau et mettoit en feu la Thessalie. Le roi des Bulgares armoit toutes ses forces pour venger son beau-frère Lascaris ; et, au milieu de tant d'ennemis, Arsène, tenant la tête de Paléologue courbée sous l'anathème, vouloit armer contre lui le ciel même. Pour faire face à tant d'attaques diverses, il falloit une vue aussi nette, une âme aussi ferme que celle de Paléologue ; et ce n'est pas un petit travail pour un historien de démêler et de suivre avec ordre ce labyrinthe d'opérations

diverses qui partagèrent l'esprit du prince sans l'embarrasser et se confondre.

Pachym. l. 3, c. 18. Phranza, l. 1, c. 6. Urbain IV, l. 1, epist. 129. Bzovius. Raynald. Du Cange, hist. l. 5, c. 36, 37.

Baudouin, échappé des mains des Grecs, promenoit ses infortunes dans tout l'Occident. Empereur, on l'avoit déjà vu à la cour de tous les rois implorer leur assistance; dépouillé et fugitif, il redoubloit ses plaintes et ses prières. L'Italie, la France, l'Angleterre, la Castille, retentissoient de ses cris. Il ne trouva nulle part plus de chaleur que dans le cœur du pape. Urbain IV, du haut du Capitole, appeloit à la guerre tous les peuples catholiques. Il promettoit les indulgences de la croisade; il ordonnoit des levées de dîmes; il taxoit les ecclésiastiques; il excommunioit les Génois, amis du prince schismatique et ennemis des Vénitiens, qui offroient leurs vaisseaux pour passer gratuitement les croisés. Il pressoit Louis, roi de France, de se mettre à la tête de cette religieuse expédition. Le saint roi, quoique plein de zèle pour la religion, écouta en cette occasion les intérêts de son royaume qui le retenoient en France. Paléologue trouva moyen de ralentir l'ardeur du pape en l'amusant par des propositions de réunion avec l'église romaine. Il envoyoit des députés et recevoit des légats. Il achetoit par des présens la faveur des cardinaux qui avoient le plus de crédit auprès de sa sainteté. On proposoit, on discutoit des articles. Il paroissoit accorder tout; mais il avoit dans son clergé et dans son peuple des dispositions toutes prêtes pour rompre les conventions; et par ces artifices il amena le pape, non pas à se détacher des intérêts de Baudouin, mais à les soumettre à ceux de l'Eglise. Urbain, presque désarmé, au lieu de tonner et de foudroyer, en vint à chercher des moyens de conciliation entre les deux princes, que leurs prétentions mutuelles rendoient irréconciliables.

Pachym. l. 3, c. 16, 17.

Cette adresse à suspendre l'activité du pape délivra encore Paléologue d'une guerre qu'il avoit à soutenir contre le prince d'Achaïe. Guillaume de Villehardouin,

étant de retour en Morée, après sa prison, reçut de vifs reproches du pape d'avoir, par un traité honteux, abandonné les principales cités de son domaine à un prince ennemi de l'Eglise. Le pape relevoit Guillaume de son serment, comme fait en prison et sans liberté. Il lui ordonnoit de rompre le traité, et chargeoit l'évêque de Modon de l'y contraindre par l'autorité apostolique. Les Vénitiens, d'autre part, mécontens de la cession qui rapprochoit les Grecs des possessions vénitiennes en Morée, offroient à Guillaume une flotte pour l'aider à se rétablir dans cette partie de ses états. Les évêques de Morée et d'Achaïe avoient ordre du pape de contribuer de leurs revenus. Le prince, encouragé par ces secours, leva des troupes, et entreprit la guerre. Constantin sébastocrator, gouverneur des places cédées, étoit à Monembasie avec un assez bon nombre de troupes de terre. Plusieurs seigneurs l'accompagnoient, entre autres Alexis Philès, grand-domestique, et Macrène, grand-chambellan, renommé pour son courage. L'empereur avoit fait en même temps partir une flotte commandée par Philanthropène, grand-écuyer, allié de la famille impériale par le mariage de sa fille avec un neveu de l'empereur, et déjà honoré de la survivance de Michel Lascaris à la dignité de grand-duc. Ce Michel, dont nous avons déjà tant de fois parlé, frère du premier empereur du nom de Lascaris, étoit alors fort avancé en âge. Une longue vie, exercée par tant de diverses aventures, lui avoit acquis une grande expérience; et son âge le rendant incapable de soutenir les fatigues de la guerre, il aidoit l'empereur de ses conseils dans le gouvernement de l'état. Il vécut jusqu'à une extrême vieillesse. Pendant que Philanthropène battoit sur mer la flotte du prince d'Achaïe, le sébastocrator, loin d'abandonner aucune des places cédées aux Grecs, en acquéroit de nouvelles. Il faisoit des courses dans toute la contrée, et se vengeoit de la mauvaise foi du prince

Danduli chron. Bzovius. Raynald. Du Cange, hist. l. 5, *c.* 36, 37.

par le ravage et l'incendie. C'étoient tous les jours des combats où Macrène signaloit sa valeur, et son nom étoit devenu redoutable aux ennemis.

Le sébastocrator, obligé par quelques circonstances de retourner à Constantinople, le laissa avec Philès à la défense du pays. Ils remportèrent plusieurs avantages, et ne furent malheureux qu'une fois; mais il leur en coûta cher. Tous deux furent faits prisonniers. Philès, blessé, mourut dans les fers. Eulogie, sœur de l'empereur, et belle-mère de Philès, qu'elle aimoit tendrement, inconsolable de sa mort, se laissa persuader que son gendre avoit été trahi, et que Macrène s'étoit entendu avec le prince d'Achaïe pour le faire tomber dans une embuscade. Les ennemis de Macrène avoient eu soin de faire passer d'avance cette calomnie aux oreilles de l'empereur, et ils avoient composé une fable pour donner quelque vraisemblance à une action si noire. Le prince d'Achaïe devoit, disoient-ils, faire épouser à Macrène une des sœurs du jeune Lascaris, qui s'étoit retirée auprès de lui. Cette imposture, soutenue des plaintes amères d'Eulogie, met Paléologue en fureur. Il renvoie à Villehardouin plusieurs prisonniers d'un rang distingué, et ne demande en échange que Macrène. Dès qu'il l'a entre les mains, sans autre information, sans même l'avoir entendu, il lui fait crever les yeux. Telle fut la récompense de tant d'actions de valeur. Ce funeste exemple dut faire trembler tous les bons serviteurs de Paléologue. Il ne ralentit pas néanmoins le zèle de Philanthropène, qui continua le reste de l'année de parcourir avec sa flotte les îles occupées par le prince d'Achaïe et par les Vénitiens. Il fit de fréquentes descentes, les ravagea presque toutes, et rapporta un riche butin à Constantinople.

Les barons de la Morée, réduits à l'extrémité, eurent recours au pape, qui employa sa ressource ordinaire; ce fut de publier une croisade. Les Génois, quoique attachés à l'empire grec, prirent cette occasion

de faire lever l'excommunication dont ils étoient grevés, en renonçant à l'alliance de Michel, et en rappelant leurs vaisseaux envoyés au service de l'empire. Tout se préparoit à une sanglante guerre pour l'année suivante. La négociation de Michel fit encore avorter tous ces efforts. Il pressa le pape d'accepter enfin les propositions de réunion. Il lui prodiguoit dans ses lettres tous les témoignages de respect pour le saint-siége. Il en reconnoissoit la primauté. *Saint père,* disoit-il, *si vous refusez de m'ouvrir les bras de votre charité paternelle, je serai justifié devant Dieu et devant les hommes; tout l'odieux de nos divisions retombera sur vous. Commencez par calmer les troubles; la paix étant rétablie, les sujets de contestation entre les deux églises seront bientôt terminés.* Le pape lui répondit *qu'il apprenoit avec joie de si heureuses dispositions; qu'il lui envoyoit ses légats, et que ce qui les avoit retardés, c'étoit la guerre entre lui et Villehardouin.* Si Paléologue tenoit parole, il lui promettoit de contribuer de toute la puissance de l'Eglise au soutien de son empire, et de procurer un accommodement convenable entre lui et Baudouin. Il le prioit de laisser en paix le prince d'Achaïe; et en même temps il défendoit à celui-ci de rien faire contre les Grecs. Ce prince, qui n'avoit pris les armes qu'à la sollicitation du pape, les posa aussitôt à ses ordres; et Michel fut délivré de cette guerre par celui même qui l'avoit allumée.

Les Vénitiens avoient souvent secouru de toutes leurs forces le prince d'Achaïe. Ennemis des Grecs, qui leur enlevoient de jour en jour les villes et les îles dont ils avoient acquis la possession par leur partage avec les François au temps de la conquête, ils étoient encore plus animés contre les Génois, défenseurs de l'empire grec, avec lequel ils s'étoient ligués. Ces deux républiques rivales, alors égales en forces, étoient mutuellement acharnées à se détruire. On voyoit revivre en

Danduli chron. Foglieta, l. 4. Bizar. de bello veneto, l. 1. Sabell. dec. 1, l. 10. Bzovius.

elles l'ancienne animosité de Rome et de Carthage. Leurs flottes se cherchoient, se heurtoient sans cesse. Les deux mers de l'Archipel et de la Méditerranée furent cent fois rougies de leur sang et couvertes des débris de leurs vaisseaux. L'an 1262, Marc Michiéli fut envoyé par la seigneurie de Venise avec dix-huit galères pour défendre les îles de l'Archipel et faire la guerre à Paléologue. Les Génois coururent au secours des Grecs. Leur flotte, supérieure à celle des Vénitiens, arrivée dans le port de Constantinople, et toute prête à combattre, intimida Michiéli, qui s'en retourna sans oser rien entreprendre. Le doge Rénier Zéno équipa trente-sept vaisseaux, dont il donna le commandement à Jacques Delfino. Celui-ci trouva une flotte de soixante bâtimens, tant grecs que génois, enfermés dans le port de Thessalonique : il les provoqua au combat, et ne put les engager à sortir du port, où ils se tenoient en sûreté. Pendant ce temps-là Laurent Tiépolo, bayle de Nègrepont, envoya en mer trois vaisseaux, qui, ayant traversé l'Hellespont et la Propontide, allèrent descendre aux portes de Constantinople, où ils firent un grand massacre de Grecs. Les Génois les surprennent à leur retour, égorgent les uns et mettent les autres entre les mains de l'empereur grec, qui leur fait à tous crever les yeux. L'année suivante Gilbert Dandolo, suivi de trente-deux vaisseaux, en attaque quarante-neuf grecs et génois : il les bat, en prend quatre, et met en fuite les autres, qui s'enfuient à Monembasie. Les Génois, absous de l'excommunication, aiment mieux en encourir une nouvelle que de demeurer sans vengeance. Honteux de leur défaite, ils font partir vingt-cinq trirèmes avec plusieurs autres bâtimens de diverses formes et grandeurs. Ils mettent à la tête Pierre Grimaldi et Peschelto Malloni, commandans habiles et expérimentés, qui venoient de prêter à la république une grande somme d'argent pour cette expédition. Lors-

qu'ils arrivèrent à Monembasie, leur flotte montoit à trente-huit vaisseaux de guerre par l'adjonction de ceux qu'ils avoient rencontrés dans leur passage. Apprenant que vingt-six vaisseaux vénitiens faisoient route vers Constantinople, ils courent sur eux et les attaquent. Deux factions divisoient alors la ville de Gênes, et la discorde civile l'emporta sur l'amour de la patrie et sur la haine contre les Vénitiens. Il n'y eut que quatorze vaisseaux qui combattirent. Abandonnés des autres, ils furent défaits et perdirent quatre trirèmes. Grimaldi fut tué en combattant. Malloni, avec le reste de la flotte, regagna le port de Monembasie. Peu de jours après les Génois s'emparèrent de quatre galéasses vénitiennes, chargées de vivres et d'autres munitions pour l'île de Nègrepont, et firent voile vers Constantinople. Ils étoient au nombre de soixante vaisseaux, tous les bâtimens génois qui voguoient dans ces parages s'étant joints à eux. L'empereur les reçut assez mal; et, n'ayant pu s'accorder avec eux sur les conditions d'un nouveau traité, il les congédia. Ils furent encore moins bien reçus dans leur patrie. Les capitaines qui avoient refusé de combattre méritoient la mort : leur faction les sauva; mais ils furent condamnés à de grosses amendes. La bataille de Trapano sur les côtes de Sicile, où les forces maritimes des Génois succombèrent sous la puissance vénitienne, acheva de persuader à Paléologue qu'il n'avoit rien à espérer des Génois. Il résolut donc de faire la paix avec les Vénitiens, et envoya pour cet effet Henri Trévisano, qu'il tenoit prisonnier. Après plusieurs députations de part et d'autre, les Vénitiens, voyant que Baudouin n'avoit aucun secours à attendre des princes d'Occident, convinrent avec Michel d'une trève de cinq ans, qui seroit prolongée si, après ce terme expiré, les deux partis s'y accordoient. La condition fut que Michel renonceroit à l'alliance des Génois. Ce fut en vain que le pape, mécontent de cet accommodement,

menaça le doge des censures de l'Eglise, s'il ne rompoit la trève. L'empereur en profita pour achever d'abattre le prince d'Achaïe. Il envoya contre lui une nouvelle armée. Villehardouin, réduit à se défendre avec ses seules forces, fut vaincu, fait prisonnier, et mourut en prison. Quelques années après sa fille aînée épousa Philippe, second fils de Charles, alors roi de Sicile, et lui porta en mariage le titre de prince d'Achaïe.

An. 1264.

Pachym. l. 3, c. 16, 20, 23, 27. Gregoras, l. 4, c. 3, 5, 9. Bzovius.

Le plus opiniâtre des ennemis de l'empire étoit le despote Michel. Depuis environ quinze ans qu'il régnoit en Epire, il n'avoit cessé de faire la guerre, tantôt aux Latins, tantôt aux Grecs. Toujours en mouvement, ne faisant la paix que pour la rompre avec avantage, il avoit augmenté ses états d'une grande partie de la Thessalie. Pour se délivrer enfin d'un ennemi si incommode, Paléologue envoya contre lui Jean, despote, son frère, tandis que son autre frère Constantin faisoit la guerre en Morée. Quoique Jean eût assez de forces pour combattre le despote, il avoit ordre de tenter toutes les voies d'accommodement, et de suspendre la guerre, s'il pouvoit amener le despote à faire une paix solide en restituant à l'empire les places qu'il avoit usurpées. Dès avant la prise de Constantinople, l'empereur lui avoit fait redemander ces places, et le despote avoit répondu *qu'il s'étonnoit que Paléologue s'occupât des frontières, étant encore privé de sa capitale, où il n'étoit pas près de rentrer; qu'il seroit temps de songer aux extrémités lorsqu'il seroit maître du cœur de l'empire.* Il ne pouvoit plus apporter ce prétexte; mais il n'en manquoit pas pour colorer son refus. Confondant son ancien domaine avec ses nouvelles conquêtes : *Ce qu'on lui redemandoit,* disoit-il, *étoit l'héritage de ses pères, acquis par leurs travaux, et qu'il avoit lui-même défendu par son courage, et tant de fois arrosé de son sang; qu'il le possédoit au titre le plus légitime et le plus honorable, et que, s'il s'agissoit de le restituer, ce devoit être*

aux Latins, sur qui ses ancêtres l'avoient conquis ; que tous les peuples de la terre reconnoissoient le droit de conquête, et qu'on ne pouvoit le détruire sans bouleverser tous les états. Le temps se passa en contestations et en répliques; et l'hiver étant arrivé avant la fin de ces discussions, l'armée retourna à Constantinople sans avoir tiré l'épée. Dès les premiers jours du printemps, l'empereur, plus irrité contre le despote d'Epire qui, par ses chicanes artificieuses, avoit rendu inutile la campagne précédente, renvoya la même armée et le même général avec ordre de le pousser à outrance. Jean s'établit dans Thessalonique, comme dans une place de sûreté, commode pour étendre ses courses de toutes parts. De là le ravage, le massacre, l'incendie, se répandirent sur toutes les terres du despote. Il n'osa se montrer en campagne, ne pouvant courir à tant de corps dispersés, qui, le fer et le feu à la main, prévenoient tous les secours. Le despote, affligé de tant de désastres, en craignoit encore de plus grands. Il trembloit au seul nom de Jean, frère de l'empereur. Il n'avoit plus rien à espérer de son gendre Mainfroi, qui n'avoit pas alors assez de toutes ses forces pour se défendre dans son propre royaume. Il fut donc forcé de courber sa tête superbe, et d'envoyer à Jean d'humbles protestations. Il demandoit l'honneur de l'entretenir, et promettoit de s'engager par les sermens les plus inviolables à se reconnoître vassal de l'empire. Jean, qui avoit reçu de son frère un plein pouvoir, lui marqua le jour et le lieu de la conférence. Ils s'y rendirent l'un et l'autre. Le prince Jean, naturellement franc et incapable de déguisement, reçut sans défiance les sermens du prince d'Epire, et le renvoya dans ses états. A peine l'armée fut-elle retirée, que Michel, oubliant des engagemens si sacrés, ne songea qu'à s'en relever en entreprenant une nouvelle guerre. L'empereur, averti de ses mouvemens, se mit lui-même à la tête ses troupes, résolu d'écraser enfin

cet indomptable ennemi. Il prit la route de Thessalonique. Paléologue, malgré son grand génie, n'étoit pas exempt de superstition. L'apparition d'une comète qui se leva au printemps, et parut jusqu'en automne avec toutes ces marques menaçantes qui effraient l'imbécillité populaire, l'arrêta en chemin. Il séjourna le reste de l'année à Xanthia, et se contenta d'envoyer, l'année suivante, ses généraux, qui se firent battre en plusieurs rencontres.

Enfin, lassé d'employer si long-temps et avec si peu de succès les forces de l'empire contre un seul ennemi, tandis que les ravages des barbares appeloient ses armes en Orient, il résolut de faire la paix. Le despote, fatigué lui-même, désirant de se reposer dans sa vieillesse après une vie si agitée, étoit dans les mêmes dispositions. Pour gage de sa sincérité, il envoya, comme en otage, Jean, le second de ses fils, qui fut conduit à Constantinople par sa mère. La paix fut cimentée par le mariage de Nicéphore, fils aîné du despote, et déjà veuf de Marie, fille de Théodore Lascaris. Il épousa une fille d'Eulogie, sœur de l'empereur, qui le renvoya en Epire avec plusieurs titres de dignités et des présens considérables. Son père mourut peu de temps après, en 1267, laissant, avec les deux fils dont je viens de parler, un troisième, nommé Démétrius, encore fort jeune, qui prit aussi le nom de *Michel*. Il mit les deux puînés sous la tutelle de leur aîné Nicéphore. Mais il aimoit de prédilection Jean, son fils naturel, qui lui ressembloit davantage. Par son testament, il divisa ses états en deux parties. Il donnoit à Nicéphore l'ancienne Epire, qui comprenoit la Thesprotie, la Molosside, l'Acarnanie, les Dolopes et les îles voisines, tout le pays depuis les monts Acrocérauniens jusqu'à l'embouchure du fleuve Achéloüs. Son fils naturel fut le plus amplement partagé. Comme il comptoit sur son courage, il lui laissa le pays qu'il falloit disputer à l'empire; c'é-

toit toute la Thessalie, depuis le mont Olympe jusqu'au Parnasse. Bientôt après sa mort les deux princes, qui n'avoient point de partage, réduits à la discrétion de leur aîné, mécontens de lui être soumis, s'échappèrent de ses mains, et se réfugièrent à la cour de l'empereur, qui, pour se les attacher davantage, fit épouser à Jean la fille du sébastocrator Tornice; et, quelques années après, il donna à Michel Démétrius une de ses propres filles, nommée Anne Paléogine.

Tandis que la paix se négocioit avec Michel d'Epire, il se préparoit sourdement une autre guerre beaucoup plus dangereuse. Constantin Tech, roi de Bulgarie, animé depuis quatre ans par les cris de sa femme qui ne cessoit de pleurer les malheurs de son frère Jean Lascaris, et de reprocher à son mari sa lâche indifférence, se détermina enfin à tirer vengeance de la cruauté de Paléologue. Il y étoit encore excité par Kaïkaous. Ce sultan fugitif, qui se rendoit méprisable à Constantinople par des débauches publiques, ayant découvert que l'empereur, loin de songer à le rétablir selon sa promesse, avoit traité secrètement avec le Tartare Houlagou, et qu'il lui envoyoit même pour épouse une de ses filles naturelles, avoit conçu contre Paléologue une haine mortelle. Se menées secrètes ne furent pas cachées avec assez d'adresse pour demeurer inconnues. L'empereur, sans lui faire sentir qu'il en étoit instruit, l'éloigna de Constantinople, et, sous quelque prétexte, retenant comme en otage toute sa famille, il lui donna pour séjour la ville d'Enos, située en Thrace, à l'embouchure de l'Hèbre, où il fut gardé à vue; ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses intrigues auprès du roi bulgare. Il lui promettoit une grande somme d'argent, s'il venoit à bout de le tirer des mains des Grecs. Paléologue, averti, résolut de prévenir le Bulgare; et, s'étant mis en marche à la tête d'une arméee, il s'arrêta dans Andrinople. C'étoit alors la frontière de l'empire, les

An. 1265.

Pachym. l. 3, c. 3, 18, 25; l. 5, c. 5.
Gregor. l. 4, c. 6.
Abulfarage, dynastie x.
M. de Guignes, hist. des Huns, l. 11.

Bulgares ayant profité de la révolution pour s'emparer d'une grande partie de la Thrace. L'empereur, posté dans cette ville comme au centre de ses opérations, envoyoit de là des détachemens; et comme il étoit très-habile dans toutes les parties de la guerre, et parfaitement instruit de la situation du pays, soit par lui-même, soit par des cartes très-fidèles qu'il avoit fait dresser sur les lieux, il dirigeoit sûrement tous les mouvemens de ses troupes, leur marquant dans le plus grand détail les routes qu'elles devoient tenir, les campemens, les gués des rivières, les postes qu'elles devoient saisir ou attaquer; et ses ordres étoient ponctuellement exécutés, parce que la punition étoit inévitable. Cette exactitude procura le succès. On s'empara de Philippopolis. Le château de Sténimaque ne tint pas contre les Grecs. Toute la chaîne de montagnes comprise sous le nom de *mont Hémus*, revint à ses anciens maîtres. Anchiale ouvrit ses portes. Les villes et les bourgades d'alentour se détachèrent avec joie de la domination des Bulgares pour rentrer dans le sein de l'empire.

L'acquisition la plus considérable fut celle de Mésembrie. Cette ville avoit été abandonnée à Myzès, lorsque Tech l'avoit dépouillé de la royauté. Mais Myzès, peu content de ce partage, avoit de fréquens démêles avec le roi bulgare, et trouvoit du secours dans les troupes grecques de son voisinage. Enfin, se voyant près d'être écrasé par un prince beaucoup plus puissant que lui, il eut recours à l'empereur grec, et lui promit la ville de Mésembrie, s'il le délivroit de son ennemi. Paléologue accepta ses offres, et lui envoya un bon corps de troupes sous la conduite de Glabas curopalate. Myzès tint parole. Glabas prit possession de Mésembrie au nom de l'empire, t conduisit Myzès à l'empereur, qui le reçut avec amitié, et lui donna en échange un territoire étendu et fertile près du fleuve Scamandre, dans la Troade. Myzès y vécut dans l'abondance avec sa famille,

oubliant dans les délices de la vie privée les embarras de la souveraineté. L'empereur voulut même honorer ce prince détrôné par le mariage d'Irène, sa fille aînée, avec le fils aîné de Myzès. Pendant le voyage de la fille naturelle de Paléologue à Icone, Houlagou mourut. Elle apprit cette nouvelle à Césarée; et comme on ne lui permettoit pas de retourner à Constantinople, elle continua sa route ; et, arrivée à Icone, elle épousa Abaka, fils et successeur de celui auquel elle étoit envoyée.

Cependant Kaïkaous; qui sembloit ne s'occuper que de ses plaisirs, travailloit secrètement à procurer au Bulgare un puissant secours. Le Tartare Mengo Timour, khan du Captchac, résidoit à Seraïa, sur les bords du Volga; il étoit parent de Kaïkaous, qui lui persuada, par l'entremise d'un homme de confiance, *qu'il gagneroit beaucoup à se liguer avec le roi bulgare; que, leurs troupes étant réunies, rien ne seroit plus facile que de surprendre l'empereur en Thrace et de se saisir de sa personne, ou du moins de ses équipages, qui contenoient de grands trésors; qu'il auroit encore la gloire de délivrer d'esclavage un prince son parent, qui, rétabli dans ses états, ne mettroit point de bornes à sa reconnoissance.* Le Tartare, avide de butin, accepta la proposition avec joie : il donna son serment, et envoya sur-le-champ son général Nogaïa à la tête de vingt mille hommes pour se joindre aux Bulgares. La partie étant ainsi liée, Kaïkaous, pour exécuter plus facilement sa trahison, écrivit à l'empereur *qu'il languissoit d'ennui d'être si long-temps séparé de lui; qu'il lui demandoit en grâce la permission de l'aller joindre; qu'il supporteroit ensuite plus volontiers le séjour d'Enos, s'il y rapportoit la satisfaction d'avoir joui quelque temps de la présence de son bienfaiteur.* Paléologue, qui ne soupçonnoit rien de sa perfidie, lui accorda sa demande, et le sultan se rendit auprès de

lui. L'empereur, ayant fini son expédition, retournoit alors à Constantinople, et avoit déjà congédié son armée, n'ayant retenu qu'une escorte, lorsqu'il apprend que les Bulgares joints aux Tartares ont traversé les gorges du mont Hémus, qu'un torrent de ces peuples inonde les campagnes; que, partagés en plusieurs bandes, ils se répandent par tout le pays, brûlant, détruisant, massacrant, et laissant partout des traces sanglantes de leur barbarie. Ils s'étoient déjà rendus maîtres de toutes les hauteurs, de tous les passages : le chemin de Constantinople étoit fermé, et l'empereur, enveloppé, ne savoit quel parti prendre. Kaïkaous ne cherchoit que l'occasion de livrer l'empereur, ou du moins de s'échapper lui-même; mais on avoit commencé à se défier de lui, et on ne le perdoit pas de vue. Tandis que les Tartares voloient de toutes parts, les Bulgares approchoient en bon ordre à la suite de leur roi, porté sur un char, parce que, s'étant autrefois rompu la jambe, il lui en étoit resté une foiblesse, qui ne lui permettoit pas d'aller à pied ni à cheval. Ce prince poursuivoit de près l'empereur et espéroit de l'atteindre bientôt. L'escorte de Paléologue diminuoit à chaque pas, chacun ne cherchant que sa propre sûreté sans trop songer à celle du prince. Pour lui, accompagné de ses plus fidèles officiers, fuyant tantôt à droite, tantôt à gauche; et, trouvant toujours plus de danger, il gagna enfin, à la faveur de la nuit, par des sentiers impraticables, le haut du mont Ganos, sur la côte de la Propontide. Pour échapper aux ennemis, dont il entendoit les cris autour de lui, il s'étoit séparé de sa troupe, et n'avoit réservé que cinq ou six personnes. Alors, se tenant caché dans des halliers épais, il envoya pour lui chercher une barque et l'amener au pied de la montagne, qui étoit battue des eaux de la mer. Dès qu'elle fut prête, il s'y jeta avec sa petite troupe, et eut assez de bonheur pour arriver sans danger à Constantinople.

Le reste de l'escorte, chargé des équipages et de la caisse militaire, se sauva à Enos. Ils emmenoient Kaïkaous. Tous les Grecs qui purent échapper à l'épée des Tartares se réunirent dans cet asile. Ils n'y étoient pas trop assurés; mais ils espéroient que, s'ils pouvoient tenir quelques jours, ils recevroient des secours de l'empereur. Les ennemis ne s'y firent pas long-temps attendre. Dès qu'ils surent que le trésor et le sultan y étoient renfermés, ils accoururent, menaçant de raser la ville, et de passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouveroient, si on ne leur livroit sur-le-champ le sultan et le trésor impérial. La place étoit en mauvais état, les murs ruinés; et ce qui restoit sur pied ne pouvoit faire une longue défense. Les Grecs résistèrent cependant avec courage. Mais, voyant qu'il leur seroit impossible de tenir long-temps, ils prirent le parti, s'ils ne pouvoient sauver leur vie, de mettre du moins en sûreté le trésor de l'empereur. C'étoit quantité d'or et d'argent monnoyé, des vases précieux, des habits semés de pierreries. Ils creusèrent la terre à une grande profondeur, et y mirent en dépôt toutes ces richesses. N'ayant plus que leur corps à défendre, ils se trouvèrent plus libres, parce qu'ils ne craignoient pas la mort. Les barbares, pour ne point s'arrêter devant une place si peu importante, leur proposoient de leur laisser la vie, si on leur abandonnoit seulement la personne du sultan, et les trésors. Quelques-uns furent d'avis de couper la tête au sultan et de la jeter aux ennemis. Cette barbarie fut rejetée, comme plus digne des Tartares que des Grecs. Comme le secours qu'on avoit attendu ne paroissoit point, on se détermina à se rendre. L'évêque alla déclarer au roi bulgare, de qui on espéroit plus d'humanité, qu'on lui abandonneroit le sultan et la ville, avec tout ce qui y étoit contenu, à condition d'avoir la vie sauve, et que le roi bulgare en donneroit son serment. Par ce traité, les assiégeans, se croyant maîtres des trésors, l'ac-

ceptèrent sans difficulté. On relâcha aussitôt Kaïkaous, et les Grecs convinrent de sortir dans deux jours. Le lendemain arriva la flotte de l'empereur. La convention, revêtue de toutes ses formes, ne pouvoit être rompue: mais on profita de la nuit suivante pour sauver dans les vaisseaux le trésor de l'empereur à l'insu des ennemis. On s'embarqua aussitôt. Lorsqu'on fut arrivé à Constantinople, au lieu des récompenses que leur courage méritoit, ils ne trouvèrent qu'une injuste colère. L'empereur, chagrin de l'affront qu'il avoit reçu, s'en prit à ceux qui l'avoient servi avec tant de zèle. L'évêque d'Enos fut cité au tribunal ecclésiastique; et peu s'en fallut qu'il ne payât de sa tête la faute de n'avoir pas deviné que le secours, qu'on n'attendoit plus, arriveroit le lendemain. L'empereur chassa de son service tous les officiers de sa maison, après les avoir fait battre de verges et promener en habits de femmes. Il se vengea avec moins d'injustice de la trahison du sultan sur sa femme, sa mère, et toute sa famille, qu'il fit enfermer. Il confisqua toute leur fortune, qui étoit très-considérable en argent, en pierreries, en étoffes précieuses, et en toutes les recherches du luxe asiatique. Leurs domestiques, en grand nombre, et gens de courage, reçurent le baptême, et furent enrôlés dans les troupes de l'empereur.

Pachym. l. 3, c. 14, 19, 23, 24, 26. Greg. l. 4, c. 4.

Quoique Paléologue ne fût pas accoutumé à ces fâcheux revers, il en étoit moins affligé que de la sentence prononcée contre lui par le patriarche. C'étoit une épine qui ne cessoit de lui déchirer le cœur; et ce chagrin domestique empoisonnoit toutes ses joies, et aigrissoit toutes ses peines. L'ambition, il est vrai, parloit en lui plus haut que la religion; mais elle n'en étouffoit pas les reproches: il ne péchoit pas sans remords; et d'ailleurs, ce qui se passoit en Occident ne lui laissoit pas ignorer quels troubles peut exciter parmi les peuples une excommunication qui ose atta-

quer la tête du prince, et combien ce coup de tonnerre est capable de remuer les humeurs de l'état et d'enhardir un fanatisme ignorant et séditieux. Il fit donc tous ses efforts pour obtenir son absolution par une humble patience, et par les sollicitations des ecclésiastiques les plus pieux et les plus agréables au patriarche. Il ne demandoit qu'une pénitence à laquelle il promettoit de se soumettre, quelque pénible qu'elle fût. Il alla lui-même se jeter aux pieds du prélat; et, malgré les plus vives instances, il n'en put tirer que ces paroles: *Faites ce qui peut effacer le crime que vous avez commis.* Comme le prince le pressoit de lui prescrire le genre de satisfaction qu'il exigeoit, le prélat refusa de s'expliquer davantage. *Mais*, dit Paléologue, *qui sait si, après tous mes efforts, vous serez satisfait? Pour de grands forfaits*, répliqua le patriarche, *il faut de grands sacrifices. Faut-il donc*, reprit Michel, *que je renonce à l'empire?* En disant ces mots, il tira son épée; et pour sonder les intentions d'Arsène, il la lui présenta. Le patriarche étendit la main pour la recevoir: mais Paléologue, qui n'étoit pas déterminé à payer si chèrement son absolution, remit l'épée dans le fourreau, et continua ses instances, suivant pas à pas le patriarche, qui lui tournoit le dos, et qui, se retirant dans un appartement intérieur, lui ferma la porte sur le visage. Après tant de tentatives humiliantes, la patience fit place à la colère. Il se plaignit hautement de la dureté d'Arsène, disant que, puisque ce prélat ne prétendoit rien moins que de le dépouiller de l'empire, et que par son obstination il méprisoit les saints canons, qui accordent la pénitence aux plus grands criminels, il falloit recourir au pape de Rome, auprès duquel il trouveroit l'indulgence, qu'il demandoit vainement à un homme plus inflexible que l'Église. Il espéroit que cette menace pourroit intimider Arsène. Lorsqu'il vit qu'elle ne faisoit pas plus d'impression que ses prières, il ne chercha plus

que les moyens de se délivrer de l'implacable patriarche.

Dès le temps qu'il étoit à Xanthia, il avoit appelé auprès de lui plusieurs évêques pour délibérer avec eux sur le parti qu'il devoit prendre à l'égard d'Arsène. Il les avoit trouvés très-disposés à servir sa colère. Ces prélats avoient cité le patriache à comparoître devant eux : il avoit répondu avec douceur, en s'excusant de quitter Constantinople, pour des raisons qu'il expliqueroit en temps et lieu. D'ailleurs il envoyoit à l'empereur des protestations de respect ; et ce procédé avoit suspendu les effets du ressentiment de Paléologue. Mais cette paix avoit bientôt été troublée par un nouvel incident. Un prêtre de la chapelle du palais avoit fait un mariage, sans en demander la permission au patriarche, selon l'usage, et avoit été, par cette raison, interdit par Veccus le chartophylace, dignité à laquelle ce pouvoir appartenoit. L'empereur, irrité comme d'une insulte faite à sa personne, chargea Tornice, préfet de la ville, de punir la hardiesse de Veccus en faisant abattre ses maisons et arracher ses vignes ; et comme il se trouva que Veccus n'avoit ni vignes ni maisons, Tornice eut ordre de saisir sa personne et de l'amener à l'empereur. Veccus se réfugia dans l'église de Sainte-Sophie ; et le préfet étant venu à main armée pour le tirer de cet asile, le patriarche accourut pour le défendre ; et, sans autres armes que son autorité et la force de ses paroles, il intimida tellement Tornice, que celui-ci fut obligé de se retirer.

On auroit pu pardonner à Arsène cette fermeté à soutenir, même contre le prince, les droits de sa dignité. Mais son zèle, plus ardent qu'éclairé dans les affaires de l'état, qu'il n'entendoit guère, étoit inexcusable. Il ne voyoit dans le monde d'autre société que celle de l'Eglise. Sur ce faux principe, il ne croyoit pas qu'il fût permis de combattre des chrétiens, et il appeloit guerres civiles toutes celles qui se faisoient entre des peuples baptisés.

Quant aux nations infidèles, comme ce n'étoient que des hommes, il permettoit de répandre leur sang. Il avoit souvent débité ces maximes à l'empereur, mieux instruit que lui de la distinction établie par Dieu même entre le spirituel et le temporel. Lorsque l'empereur, échappé des mains des Tartares, se fut rendu à Constantinople, il alla d'abord à l'église de Sainte-Sophie pour remercier Dieu de sa conservation par de solennelles actions de grâces. Le patriarche, qui présidoit à cette cérémonie, étant au pied de l'autel, lui adressa la parole en ces termes : « Prince, nous remercions la « bonté divine de vous avoir conservé. Mais vous sou- « venez-vous des avis que notre zèle pour votre personne « vous a souvent répétés, de ne point tremper vos mains « dans le sang de vos frères, qui participent aux mêmes « sacremens; qui, rachetés comme vous par le sang de « Jésus-Christ, composent la même famille? Pour qui, « vous disois-je alors, implorerons-nous le secours de « Dieu ? à qui souhaiterons-nous la victoire? de qui « demanderons-nous la défaite ? Les uns et les autres « sont également enfans de Dieu : dans les prières du « saint sacrifice, en priant pour tous les fidèles, nous « prions pour les deux partis. Aujourd'hui, béni soit le « Seigneur qui vous a sauvé des mains d'une nation « infidèle. C'est lui qui les avoit suscités contre vous; il « vous montroit vos vrais ennemis, ceux qu'il vous est « permis de combattre. Mais il a voulu en même temps « vous avertir que sans le secours de son bras vous ne « pouviez les vaincre, et qu'il ne l'accorde qu'à ceux « qui combattent sous les étendards de l'Eglise, qui « n'ont pas mérité d'être séparés de son sein. En épar- « gnant votre vie, il s'est contenté de vous frapper de « terreur. Rendez-la salutaire; adorez les jugemens du « souverain dispensateur des succès. » Cette remontrance, si mêlée de fausses maximes, si déplacée en présence de tout le peuple, dut piquer vivement l'empereur;

mais, plus sage que le patriarche, il dissimula son chagrin, et parut la recevoir avec soumission.

An. 1266. Pachym. l. 4, c. 1, 2, 3. Greg. l. 4, c. 4.

Couvert de confusion, et le cœur ulcéré d'une censure si indiscrète, il résolut de se défaire d'un patriarche incapable d'aucun ménagement. Il manda les évêques qui étoient alors à Constantinople; il leur exposa son sincère repentir, les démarches qu'il avoit faites pour obtenir le pardon, l'injustice du patriarche, qui lui refusoit même la pénitence, et qui le condamnoit à mort en voulant l'obliger à quitter le trône au grand risque de sa vie. *Si vous n'avez point de canons*, ajouta-t-il, *pour la rémission des crimes, je m'adresserai à d'autres églises, qui m'imposeront une pénitence: je n'en refuse aucune, quelque rude qu'elle soit.* C'étoit menacer les évêques d'avoir recours au pape, et rien n'étoit plus effrayant pour les Grecs. Aussi tous de concert entrèrent dans les sentimens de l'empereur. Ils blâmèrent la dureté d'Arsène, et conseillèrent au prince de faire un dernier effort pour le fléchir, promettant d'appuyer ses sollicitations de leurs instances les plus pressantes. On députa Joseph, abbé du monastère de Galèse, et confesseur de l'empereur; ce qu'on appeloit alors *le père spirituel.* C'étoit un homme vénérable par son âge et par une grande réputation de vertu. Il fut mal reçu du patriarche, qui lui fit des reproches de sa complaisance pour un prince criminel; il n'écouta pas mieux les prières des évêques. Les choses étoient dans cet état, lorsqu'un clerc du patriarche présenta à l'empereur, un jour de fête, au sortir des matines, un libelle d'accusation contre son prélat. Il l'accusoit sur trois articles: d'avoir retranché de l'office une prière pour l'empereur; d'avoir vécu familièrement avec le sultan, jusqu'à lui permettre, ainsi qu'à ceux de sa suite, de se baigner dans le bain de l'église, sanctifié par les croix qui y étoient gravées; d'avoir admis au service divin, le jour de Pâques, le sultan et sa troupe, et de leur

avoir fait donner la sainte eucharistie, quoiqu'il ne fût pas certain qu'ils fussent baptisés. L'empereur reçut ce mémoire avec empressement, et convoqua les évêques pour en délibérer. Le patriarche, averti de ce qu'il contenoit, répondit au premier reproche que c'étoit lui qui avoit le premier introduit cette prière, et qu'ayant observé qu'elle allongeoit l'office, et qu'il en restoit une autre pour l'empereur, il avoit jugé à propos de la retrancher; que d'ailleurs, l'empereur se reconnoissant lui-même engagé dans les liens de l'excommunication, il étoit étonnant qu'il se plaignît d'être privé d'une si petite portion des prières des fidèles, lui qui n'y devoit avoir aucune part. Sur le second article, il disoit qu'il n'avoit ni commandé, ni même su que le sultan ni ses gens usassent du bain de l'église; mais qu'après tout, s'il falloit les en exclure, on auroit dû aussi leur interdire tous les bains de la ville, puisqu'ils avoient tous des croix et des images imprimées. Quant au troisième chef d'accusation, il alléguoit pour défense que, sur le témoignage de l'évêque de Pisidie, il s'étoit persuadé que le sultan et ses fils étoient chrétiens et baptisés; et que, si la chose se trouvoit fausse, c'étoit cet évêque qui en devoit répondre. Ces raisons ne paroissant pas à l'empereur aussi satisfaisantes qu'elles l'étoient en effet, il convoqua un concile de tous les évêques de l'empire, et leur envoya ordre de se rendre à Constantinople, après la fête de Pâques, pour juger le patriarche.

Le concile s'assembla dans le palais en présence de l'empereur. Les grands-officiers de l'empire et de la cour, le sénat, les abbés, avec les principaux de leurs moines, les plus distingués même d'entre les laïcs, y assistèrent avec les évêques. L'empereur fit observer toutes les formes canoniques, afin que la condamnation parût légitime. L'accusateur produisit son libelle. On fit au patriarche les trois sommations : il refusa constamment de comparoître, et répondit qu'il ne récusoit pas

Pachym. l. 4, c. 4 et seq. Gregor. l. 4, c. 4. Testamentum Arsenii apud Coteleriuм.

le jugement, mais le lieu, la forme et les juges. Dans le cours de la procédure, qui dura depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de mai, le patriarche, sentant bien que le mécontentement de l'empereur étoit l'unique mobile de toute cette affaire, crut en prévenir les suites s'il pouvoit l'apaiser. Il alla le trouver le matin d'un dimanche. L'empereur, averti de son approche, vint au-devant de lui, le reçut avec toutes les marques de bienveillance, et s'entretint assez long-temps avec lui comme avec un ami. L'heure de l'office approchant, il envoya secrètement au clergé de Sainte-Sophie ordre de commencer la messe dès que le patriarche entreroit dans l'église. Son dessein étoit d'y entrer avec lui, et de paroître absous de l'anathème, en participant avec le patriarche au saint sacrifice. Ils marchoient ensemble, l'empereur tenant le prélat par son vêtement. Mais, au moment qu'ils mirent le pied dans l'église, le patriarche, entendant entonner le commencement de la messe, s'arracha des mains de l'empereur, et s'enfuit en criant : *O l'indigne stratagème! vous prétendez donc tromper Dieu et dérober votre pardon!* L'empereur, confus et plus irrité que jamais, s'étant le lendemain rendu au concile pour aigrir encore davantage les évêques, leur fit entendre que, s'il avoit quelquefois rejeté leurs demandes au sujet des affaires de leurs églises, ils devoient s'en prendre au patriarche, qui s'étoit opposé à leurs requêtes. Il offrit de se retirer pour leur laisser liberté entière, et ne consentit à demeurer présent au jugement que sur leurs instantes prières.

Après la troisième citation et le troisième refus du patriarche, qui protesta qu'il ne comparoîtroit jamais devant cette assemblée, on lut encore le libelle; on discuta tous les chefs; on entendit une foule de témoins; on prononça la sentence. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'évêques qui opinèrent en faveur d'Arsène; tous les autres le déclarèrent déchu de l'épiscopat; mais

la plupart seulement pour contumace, et conformément au soixante-treizième canon des Apôtres, qui prononce la condamnation de l'évêque, lequel après trois citations refusera de comparoître devant le concile. Après plusieurs contestations, ceux-mêmes qui avoient d'abord été favorables à Arsène, se réunirent aux autres, et sa déposition fut unanimement prononcée. Elle lui fut aussitôt signifiée par deux évêques. Arsène rendit grâces à Dieu de le délivrer d'un fardeau dont il ne s'étoit chargé qu'à regret; il ajouta qu'il se soumettoit à la sentence, s'il étoit coupable; mais que, s'il ne l'étoit pas, il prononçoit à son tour anathème contre les auteurs de la calomnie et contre ceux qui leur ajoutoient foi. Ayant assemblé son clergé, il le consola, l'exhorta à se soumettre avec résignation aux décrets de la Providence; protesta qu'il pardonnoit à chacun d'eux les chagrins qu'il pouvoit en avoir reçus, et leur demanda pour lui la même grâce. Il les chargea de vérifier l'inventaire de tout le mobilier de l'église, afin qu'on ne pût l'accuser d'en avoir rien détourné, et déclara enfin qu'il ne vouloit rien emporter que ce qu'il avoit apporté en entrant au patriarchat, savoir, un manteau, des tablettes, et trois pièces d'argent qu'il avoit gagnées à copier le Psautier. Se tournant ensuite vers les députés du concile : *Mes frères*, leur dit-il, *vous avez fait votre charge; que l'empereur donne ses ordres pour mon exil, j'irai sans répugnance partout où il commandera, fût-ce à la mort.* Ayant ainsi congédié les députés et tout le clergé, il demeura assis et tranquille, attendant les ordres de l'empereur. C'étoit le soir du dernier jour de mai. Sur les neuf heures, arrivèrent les gardes qui devoient le conduire au lieu marqué pour son exil. En sortant de l'église, il se mit à genoux sur les degrés de la porte principale; et, après une courte prière, il fut conduit à une petite chapelle au bord de la mer, où un violent orage l'obligea de demeurer le lendemain. La nuit suivante, on le transporta

sur une barque de pêcheur dans l'île de Proconèse. Il y fut enfermé dans une petite cabane gardée par des soldats, qui ne le laissoient voir à personne.

La condamnation d'Arsène révolta tous ceux qui faisoient profession d'une morale sévère. Quantité de moines, de laïcs même, animés de cette piété rigide qui ne pardonne rien, surtout aux maîtres, s'écrioient qu'on proscrivoit la vertu; qu'on fouloit aux pieds les lois de l'Eglise; que la puissance impériale étendoit ses droits jusqu'à l'impunité des forfaits les plus noirs, et que la flatterie des prélats lui accordoit ce privilége. C'étoit un schisme tumultueux : on s'interdisoit toute communication avec les évêques qui avoient déposé le patriarche, avec ceux qui les approuvoient, avec ceux qui communiquoient avec eux. L'empereur, qui aimoit à discourir, et qui comptoit beaucoup sur son éloquence, se flatta d'étouffer cette division dans sa naissance. Il parut à une fenêtre du palais, fermée de jalousies; et à la vue d'une multitude de peuple que la curiosité attiroit, il débita un long discours où il tachoit de justifier la décision du concile. Il taxoit l'audace de ces hommes superbes qui s'érigeoient en juges de ceux dont ils devoient respecter les jugemens; il exposoit les dangers de la discorde, et menaçoit de punir les schismatiques aussi sévèrement que les apostats, auxquels, disoit-il, ils ressembloient. Lorsqu'il eut cessé de parler, tout le peuple, à l'ordinaire, le salua de grandes acclamations, et personne ne changea de pensée. La mémoire d'Arsène devint plus chère au peuple, et jamais il ne parut plus innocent qu'après avoir été condamné. Aussi faut-il avouer que les causes de sa condamnation étoient bien frivoles, et qu'il les avoit parfaitement détruites. La seule faute qui méritoit censure, étoit cette opiniâtreté invincible à refuser à l'empereur la pénitence que les canons de l'Eglise n'ont pas interdite aux plus grands pécheurs; d'autant plus qu'il s'agissoit d'un crime irré-

parable, et qu'on ne pouvoit expier par aucune autre voie.

Pendant le cours de l'affaire d'Arsène il s'étoit passé plusieurs événemens dont je vais rendre compte. Les Tartares, maîtres d'Icone, avoient déjà un traité d'alliance avec l'empereur. Le sultan d'Egypte conçut le même dessein. Il étoit né dans le Captchac; et c'étoit un de ces enfans que les Tartares Mogols, maîtres de ce pays, vendoient à des marchands qui les transportoient en Egypte. Ils y furent nommés *mamelucs*, c'est-à-dire *esclaves ;* mais ces esclaves devinrent bientôt les maîtres. Leur tempérament, endurci sous un ciel rigoureux, les rendoit fort supérieurs en force et en courage à une nation énervée par les délices et amollie par le soleil du midi. Les sultans en firent une milice vigoureuse; ils les prirent pour leur garde; ils les élevèrent aux dignités, et les approchèrent si près de leur personne, qu'ils leur firent naître l'envie de prendre la place de ces maîtres qu'ils méprisoient. Devenus sultans, de peur que le climat ne vînt à abâtardir leur race, et à la réduire à cet état de langueur où ils avoient trouvé les Egyptiens, ils faisoient venir du pays de leur origine de fréquentes colonies de jeunes enfans, qu'ils élevoient pour la guerre, et dont ils composoient leurs armées. Comme les vaisseaux qui les amenoient du Captchac et des contrées circonvoisines partoient du Pont-Euxin, pour arriver au Caire il leur falloit traverser le Bosphore; ce qu'ils ne pouvoient faire sans l'agrément de l'empereur, sous les yeux duquel ils passoient. Bibars, quatrième sultan de la race des Mamelucs, aussi habile politique que grand guerrier, n'épargna ni ambassades ni présens, et obtint de Michel un traité qui donnoit aux vaisseaux égyptiens liberté de passage.

Pachym. l. 3, c. 3.

Paléologue, environné de barbares, se servoit de leurs propres armes pour se défendre contre eux. Il fomentoit leurs divisions et profitoit de leurs querelles. Nogaïa,

Pachym. l. 3, c. 6; l. 5, c. 4. M. de Gui-

gnes, hist. des Huns, l. 18.

général des armée du khan du Captchac, celui même qui, joint aux Bulgares, avoit mis Paléologue dans un si grand danger, avoit servi son maître avec succès. Brave et heureux, il lui avoit soumis tous les peuples qui bordent le Pont-Euxin. Fier de ses conquêtes, il se lassa d'obéir, et se rendit souverain indépendant dans les provinces qu'il avoit conquises. Il désiroit l'alliance de l'empereur pour assurer sa nouvelle puissance, et il n'eut pas de peine à l'obtenir. C'étoit, par la situation de ses états, une forte barrière à opposer aux autres Tartares septentrionaux. Le traité fut bientôt conclu ; et, pour se l'attacher davantage, Paléologue lui donna en mariage Euphrosyne, une de ses filles naturelles. Il entretenoit de temps en temps par des présens l'amitié de ce Tartare, dont il espéroit de grands services. Nogaïa recevoit avec plaisir les viandes délicates, les vins exquis, les coupes d'or et d'argent que lui envoyoit l'empereur. Quant aux délices et au luxe de la table, la législation austère de Genghizcan ne tenoit pas contre l'intempérance du barbare. Mais, quant à la parure, sa morale étoit incorruptible. Un jour, Michel lui ayant fait porter une suite complète d'habillemens magnifiques, le Tartare, prenant en main chaque pièce, et la considérant d'un air indifférent : *Mon ami*, dit-il à l'envoyé, *ce couvre-chef garantit-il des coups de flèches ou de pierres? Préserve-t-il du mal de tête? Ces perles, ces pierreries dont il est enrichi, ont-elles la vertu d'écarter le tonnerre? Et ces belles étoffes, si fines, si douces au toucher, empêchent-elles la lassitude du corps qu'elles enveloppent?* Le député répondant que ce n'étoit pas là leur usage : *Eh bien!* reprit-il, en les rejetant, *je n'en ai donc que faire.* On l'engagea cependant de se vêtir de la robe pour répondre à la civilité de l'empereur. Mais il ne la porta qu'un moment, et reprit bien vite sa tunique de peau de chien ou de brebis, dont il se croyoit bien mieux paré.

Pachym. l. 1, c. 8; l. 3, c. 21, 22. Ducas, c. 1.

Depuis que Paléologue résidoit à Constantinople, la prédiction de Tornice ne se vérifioit que trop. Separé de l'Asie, il négligeoit le soin des provinces orientales pour ne s'occuper que de l'Occident; et ce que l'empire occupoit encore en Bithynie, en Mysie, en Lydie, en Carie, en Phrygie, en Paphlagonie, étoit livré à des gouverneurs avides, qui, se nourrissant du plus pur sang des peuples par des exactions arbitraires, abandonnoient le reste aux Turcs. Ceux-ci, divisés en plusieurs corps, et répandus de toutes parts, venoient glaner où les magistrats avoient moissonné; ils s'emparoient des villes déjà pillées. Toute cette frontière étoit couverte de ruines. Ce Chadène, qui s'étoit acquis la bienveillance de Paléologue par le service qu'il lui avoit rendu dans sa disgrâce sous le règne de Théodore Lascaris, avoit achevé de ruiner ce malheureux pays par des opérations plus que financières. Après avoir dressé un cadastre de toutes les possessions, pour abréger la perception des sommes imposées, et aplanir d'un seul trait de plume les embarras de la proportion, il avoit conseillé à l'empereur de se rendre maître de tous les fonds, et de faire à chaque riche propriétaire une pension de quarante pièces d'or : c'étoit à peu près six cents francs de notre monnoie, et c'en étoit assez, disoit-il, pour une honnête subsistance; le reste étoit un luxe qu'il falloit corriger en l'employant aux besoins de l'état. Le conseil de ce brigand parut admirable. Le prince devint l'unique propriétaire, et mit dans ses mains la vie de ses sujets, qui, dans un état surchargé d'impôts, sont du moins les fermiers du prince. Paléologue ne pouvoit gagner à cet affreux système. En prenant les biens de ses peuples, il perdoit leurs cœurs, et les désintéressoit entièrement à son égard. Ils devinrent Turcs, Tartares, autant que Grecs. De plus, Chadène, le grand régisseur, et cette armée de commis et de gardes nécessaires pour une exploitation si étendue, ne laissoient au maître que le

surplus de leurs gages, de leurs profits et de leurs vols. Tous les habitans crioient comme un voyageur que des voleurs ont laissé nu dans une forêt; et ces cris appeloient les Turcs. Il fallut, pour conserver ces provinces, y envoyer le frère de l'empereur. Son équité les tira de l'oppression. Il chassa Chadène et ses commis, rétablit l'ordre ancien dans la perception, enrichit son frère en diminuant les impôts, en faisant refleurir le commerce, en ranimant l'agriculture. Il réprima par son courage l'audace des Turcs, et les réduisit à demander la paix. Il la leur accorda; et, pour les retirer du brigandage, il les établit sur la frontière, où il leur donna des terres vacantes à cultiver. L'histoire fait un grand éloge de ce prince religieux, plein de droiture et d'humanité. Il n'estimoit les richesses que pour les verser dans le sein des indigens; et l'on remarque que ses pieuses profusions eurent besoin d'être modérées par de sages moines, attentifs à restreindre le cours de celles qui ne se répandoient pas sur leurs monastères. Actif, vaillant, grand guerrier, il eût été encore plus digne de régner que son frère. Ce qui le rendoit invincible, c'étoit son incroyable promptitude. Sans train, sans équipage, vivant comme un simple soldat, toujours à cheval, courant de nuit comme de jour, il devançoit partout la nouvelle de son approche; et l'ennemi le sentoit sur sa tête lorsqu'il le croyoit fort éloigné. Exact dans la discipline, mais doux et humain dans les châtimens, libéral avec discernement, il vivoit avec les soldats comme avec ses frères, et se faisoit obéir sans dureté ni hauteur. Un trait de son caractère non moins digne d'être observé, c'est qu'il fut chaste avec une femme qui l'étoit si peu, qu'elle osa bien avouer une fille, fruit de ses désordres. Elle la maria à David, roi d'Ibérie. Cette femme étoit fille de Constantin Tornice, honoré du titre de sébastocrator en considération de ce mariage. Elle avoit eu de son mari trois enfans, Andronic, Michel, et une fille,

qui fut mariée à un seigneur de Dalmatie, de la famille des Synadènes.

Quoique la paix fût établie avec les Tartares d'Icone, les cruautés de ces barbares avoient laissé dans les esprits une telle impression de crainte, que la ville de Nicée fut tout à coup frappée d'une terreur panique. Le 14 mars de l'an 1267, vers les neuf heures du matin, lorsque les habitans s'occupoient de leurs travaux, le bruit se répand de toutes parts qu'un déluge de Tartares inonde la ville, qu'ils ont égorgé les gardes des portes, et qu'ils massacrent tous ceux qu'ils rencontrent. A cette affreuse nouvelle, la terreur glace tous les cœurs : on abandonne tous les ouvrages. Les hommes à demi-nus, les femmes emportant leurs enfans, et traînant le reste de leur famille, s'élancent hors de leurs maisons, courent éperdument par toutes les rues, se croisant dans leurs courses opposées, se heurtant, se renversant les uns les autres. On crie de tous côtés : *Où est l'ennemi? où porte-t-il sa fureur?* et chacun le croit derrière soi ; chacun courbe la tête sous le cimeterre, et sent déjà le fer dans ses entrailles. Plusieurs assurent qu'ils ont vu les Tartares ; que le carnage est horrible ; que les autres quartiers nagent dans le sang. Sur ce rapport effrayant, on regagnoit les maisons avec épouvante ; on s'y barricadoit, on se cachoit dans les plus sombres retraites ; quelques-uns dans les tombeaux et dans les fosses les plus profondes. Le commandant, nommé Nicolas Manuclite, homme sans cœur, plus propre à piller qu'à défendre la ville, n'osoit donner aucun ordre : mais il se trouvoit à Nicée un certain nombre d'officiers qui, ayant vieilli dans le métier de la guerre, étoient moins susceptibles d'effroi. Ils prennent leurs armes, se réunissent, courent de tous côtés pour chercher les Tartares : ils sont étonnés de n'en trouver nulle part, et d'entendre partout des hurlemens tels que ceux de gens qu'on égorge dans une ville prise

An. 1267.

Pachym. l. 3, c. 28.

d'assaut. Au lieu d'apaiser le tumulte, ils le redoublent par la vue de leurs armes. On les prend eux-mêmes pour des Tartares ; on fuit devant eux ; on les tueroit comme des ennemis, si l'on avoit d'autre force que pour fuir. A la faveur de cette consternation générale, les prisonniers forcent les prisons, et augmentent le désordre. La ville avoit quatre portes : les officiers courent à toutes ces portes, et, n'y trouvant aucun vestige d'ennemis, ils reviennent en criant : *Rassurez-vous, citoyens ; point d'ennemis ; tout est tranquille.* Lorqu'on fut revenu de cet effroi, on cherche quelle en peut être la cause : on n'en trouve point d'autre qu'une cérémonie populaire. L'image de la sainte Vierge, portée en procession, avoit été suivie d'une troupe de femmes qui chantoient dans leurs litanies : *Grand Dieu ! délivrez-nous des Tartares ; sauvez-nous de leurs mains sanguinaires.* Ces paroles, animées de la ferveur d'une dévotion pathétique, avoient été un signal de terreur, et jeté partout l'alarme. L'empereur, l'ayant appris, fit une forte réprimande aux magistrats, de ce qu'au premier bruit d'un événement si incroyable ils n'avoient pas fait les diligences nécessaires pour dissiper l'erreur et en faire voir le ridicule.

Pachym. l. 4, c. 12, 13. Greg. l. 4, c. 4.

Le siége patriarchal vaquoit depuis un an : les partisans d'Arsène murmuroient hautement de l'injustice de sa condamnation, et demandoient son retour. Afin de leur ôter toute espérance, l'empereur assembla les évêques dans l'église de Blaquernes pour lui nommer un successeur. Plusieurs ayant été proposés, toutes les voix se réunirent en faveur de Germain, évêque d'Andrinople. C'étoit un homme poli, instruit dans les lettres, et d'un commerce facile et agréable. Sa vertu n'avoit rien d'austère. Régulier dans ses mœurs, il avoit pour les fautes d'autrui plus d'indulgence que de sévérité. Il s'étoit fait aimer de Paléologue dès le temps que, fuyant chez les Turcs, Paléologue avoit passé par son

monastère. Il avoit trouvé dans Germain beaucoup d'empressement à le recevoir avec honneur. Aussi, dès qu'il fut empereur, il l'appela auprès de lui, et le fit évêque d'Andrinople. Germain, élu patriarche, n'accepta qu'avec répugnance une place qui alloit l'exposer à la haine d'un parti nombreux et puissant ; il ne se rendit qn'aux instances de l'empereur. Il fut installé dans la chaire patriarchale le jour de la Pentecôte, qui tomboit cette année au 5 de juin. Son premier soin fut d'élever aux dignités de l'Eglise et de combler de bienfaits les personnes du clergé qui se distinguoient par leur science et leur vertu. Indifférent pour les richesses, il faisoit jeter sur son lit les présens qu'on lui apportoit, et les distribuoit aux pauvres avant la fin de la journée. Cette libéralité si hâtive le fit taxer de profusions indiscrètes, et sa déférence pour l'empereur, qu'il évitoit d'offenser, de flatterie et de basse complaisance. Il faut avouer que ce ménagement timide affoiblissoit sa recommandation à ceux qui employoient son crédit pour obtenir quelque grâce : se voyant frustrés de leur espérance, ils en vinrent à le mépriser comme un politique froid et un courtisan inutile. On lui refusoit même le mérite qu'il avoit ; et les mécontens, joints aux partisans d'Arsène, le traitoient d'ignorant, qui, par des intrigues de cour, s'étoit introduit dans une place dont il ne connoissoit pas même les devoirs. Il étoit cependant fort instruit des matières ecclésiastiques ; et dans le peu de temps qu'il tint le siége de Constantinople, il corrigea plusieurs abus qui avoient altéré la discipline.

L'empereur, voulant ranimer les études dans la capitale, et remédier à l'ignorance où les troubles passés avoient fait tomber le clergé, avoit fondé trois écoles, tant pour la grammaire que pour les sciences supérieures. Il avoit pourvu à l'entretien des maîtres et des élèves. Son zèle pour le succès de ces utiles établissemens alloit

Pachym. l. 4, c. 14.

jusqu'à se faire rendre compte des progrès de ceux qu'on instruisoit. Au milieu des affaires de l'empire, il trouvoit le temps et ne dédaignoit pas d'assister quelquefois à leurs exercices, et d'exciter l'émulation par des récompenses qu'il distribuoit lui-même. Germain se persuada qu'il ne pouvoit mieux répondre aux vues de l'empereur qu'en faisant mettre à la tête de cette espèce d'université ce même Holobole qui avoit, cinq ans auparavant, essuyé de l'empereur un traitement si ignominieux. Retiré dans un monastère, et séparé du commerce des hommes, Holobole s'étoit enseveli dans l'étude, et il devoit à sa disgrâce l'avantage d'être devenu, dans un âge peu avancé, le plus habile homme de l'empire. Le patriarche fit connoître son mérite à l'empereur, qui lui pardonna de bon cœur une faute, si c'en étoit une, qu'il avoit si cruellement punie : il lui confia la direction de la jeunesse destinée à faire renaître le goût des sciences et des lettres, presque éteintes alors dans la Grèce, où elles étoient nées dans des temps plus heureux.

Pachym. l. 4, c. 15, 16.

Germain, naturellement doux et ami de la paix, se rendit odieux au peuple par cette qualité même si propre à concilier l'amour. Bien différent de ses prédécesseurs, il souhaitoit la réunion des deux églises, et ne cachoit pas ses sentimens à cet égard. Ces dispositions pacifiques déplaisoient mortellement au commun des Grecs, et augmentoient la faction du patriarche déposé. Mais dans ce temps-là même Arsène courut le plus grand risque de perdre la vie. Un certain Francopule, favori de l'empereur, conçut, on ne sait pour quelle raison, l'horrible dessein d'ôter la vie à son maître, et fit entrer dans ce complot douze officiers du palais. Ils choisirent pour l'exécution un homme robuste et hardi : c'étoit ce même Charles qui avoit plongé le poignard dans le cœur de Muzalon. Cet assassin, tout déterminé qu'il étoit, eut horreur de porter la main sur son prince, dont il n'avoit reçu aucun mal ; il alla révéler la con-

spiration. Tous les conjurés furent arrêtés ; on leur fit souffrir la question la plus cruelle pour avoir connoissance de leurs complices. Ils ne nommèrent personne ; mais ceux qui présidoient à la torture, étant ennemis d'Arsène, les interrogèrent à son sujet. Forcés par la rigueur des tourmens, ils le chargèrent, comme ayant part à leur crime. Après leur supplice, l'empereur, embrasé de colère contre Arsène, le déféra au synode, demandant avec chaleur la vengeance d'un si noir attentat. Ces prélats convinrent unanimement d'envoyer interroger Arsène. S'il se trouvoit coupable, on l'abandonnoit à toute la sévérité des lois ; si les preuves n'étoient pas suffisantes, on devoit délibérer sur le traitement qu'il faudroit lui faire. L'empereur ne fut pas content de cette décision : il demanda qu'Arsène fût excommunié sur-le-champ, comme légitimement suspect par la déposition des criminels, et que, par provision, il demeurât sous l'anathème, en attendant qu'il fût convaincu et puni, ou pleinement justifié et déchargé de l'accusation. Les évêques y consentirent.

On envoya au lieu de son exil quatre députés, dont deux étoient évêques. Entre les deux autres étoit Pachymère, qui rapporte lui-même ce qui se passa en cette occasion. Ils partirent le 25 juillet, et abordèrent deux jours après à l'île de Proconèse. Ils allèrent aussitôt trouver Arsène, et lui voulurent exposer leur commission. Dès qu'il en eut entendu les premiers mots, percé de la plus vive douleur, il s'écria : *Quel mal ai-je fait à l'empereur ? Je l'ai placé sur le trône ; il m'a trouvé sur le siége patriarchal, et m'en a arraché sans raison. Me voilà sans asile, sur un rocher stérile, dans l'opprobre et dans l'exil, attendant pour subsister les aumônes de quelques chrétiens misérables qui partagent avec moi leur chétive nourriture. Je n'en murmure pas ; je n'envie pas à Germain la faveur du prince ni la bénédiction à laquelle il doit sa fortune.* C'étoit une équivoque ma-

ligne du bon prélat : *bénédiction*, dans la langue grecque, s'exprimoit par le mot *eulogie* : Arsène haïssoit la princesse qui portoit ce nom, parce que c'étoit surtout par ses conseils inhumains que l'empereur son frère avoit traité si cruellement le jeune Lascaris. Comme on ouvroit la lettre du synode, Arsène témoigna par ses mouvemens l'horreur que lui causoit cette lecture ; et, les députés commençant de lire, il s'enfuit pour ne pas les entendre. On le ramena avec peine; il se boucha les oreilles, prenant à grands cris le ciel et la terre à témoin des outrages qu'on lui faisoit souffrir. Il s'efforçoit de s'échapper de leurs mains. Tout ce qu'on put lui faire entendre, fut qu'on l'accusoit d'avoir conspiré contre l'empereur, et que le synode demandoit qu'il se justifiât. *Voilà donc*, s'écria-t-il, *la récompense d'un patriarchat irréprochable et laborieux ! On me charge d'avoir attenté à la vie de l'empereur. Interrogez ces rochers déserts, ils m'entendent tous les jours implorer pour lui la miséricorde divine tandis qu'il me fait mourir ici de faim et de soif comme un infâme scélérat.* Dans l'excès de sa douleur, il ajouta de sanglans reproches contre l'empereur, contre le patriarche intrus, et congédia les députés sans vouloir entrer dans aucune justification. Ils revinrent le lendemain ; et n'ayant pu tirer de lui d'autre réponse, ils se rembarquèrent. Une violente tempête les obligea de regagner les bords de l'île. Comme ils campoient sur le rivage, voilà qu'au milieu de la nuit une roche voisine d'une énorme grosseur s'étant tout à coup écroulée dans la mer, la fit refluer avec tant de violence, que peu s'en fallut qu'ils ne fussent engloutis. Ils se remirent en mer, malgré le mauvais temps, qui retarda tellement leur voyage, qu'ils ne purent arriver à Constantinople que le 16 août. Ils allèrent d'abord trouver le patriarche ; et, après lui avoir rendu compte de leur mission, ils le prièrent de se joindre à eux pour adoucir l'empereur et lui in-

spirer quelque compassion pour ce malheureux exilé, qu'ils ne croyoient nullement coupable. Le récit qu'ils firent au prince de l'état déplorable d'Arsène et de son désespoir l'attendrit sensiblement. Il fut persuadé de son innocence et touché de sa misère. Il lui assigna une pension annuelle de trois cents pièces d'or, qui faisoient environ quatre mille francs de notre monnoie. Il ajouta qu'à son départ il lui auroit fait la même grâce, s'il avoit osé l'offrir à ce vieillard intraitable, qui se faisoit un crime de communiquer en rien avec son empereur; et que maintenant même, de crainte qu'il ne refusât ce qui lui viendroit de sa main, il ordonnoit que cette somme lui fût remise comme un bienfait de l'impératrice. Il voulut encore que, pour le consoler dans son exil, on lui envoyât quelques-uns de ses amis dont la société pourroit adoucir l'ennui de sa solitude. On fit partir pour cet effet trois ecclésiastiques qui avoient été liés avec lui d'une amitié intime. Ils lui portèrent, comme de la part de l'impératrice, la pension de la première année.

Pachym. l. 4, c. 17, et seqq. et ibi Possin.
Gregor. l. 4, c. 8.

Il n'y avoit pas encore quatre mois que Germain faisoit les fonctions de patriarche; et malgré les murmures des partisans d'Arsène et les contradictions qu'ils s'étudioient à lui susciter, il se comportoit avec beaucoup de douceur et de sagesse. Son plus grand ennemi étoit Joseph, confesseur de l'empereur, non par affection pour Arsène, mais, selon toute apparence, par ambition et par jalousie. A juger de ce moine dévot, non par les louanges que lui prodiguent les historiens, mais par le manége qu'ils lui font faire, il paroît qu'il aspiroit lui-même au patriarchat, et qu'il avoit l'adresse d'intéresser en sa faveur la conscience du prince. Paléologue avoit un grand désir de se faire relever de l'excommunication qu'il avoit encourue. Joseph lui persuada que l'absolution qu'il recevroit de Germain ne seroit pas regardée comme valable, parce que la promotion de

ce patriarche avoit un vice radical, Germain ayant été transféré d'un siége à un autre contre les lois canoniques. Frappé de ce scrupule, l'empereur ne songea plus qu'à se défaire du patriarche. Il ne pouvoit honnêtement solliciter la déposition d'un prélat qu'il avoit lui-même appelé, et qui ne lui fournissoit aucun prétexte pour changer d'avis. Il crut qu'il valoit mieux engager Germain à se démettre volontairement; et il se servit, pour cet effet, de Joseph, qui, sous un extérieur simple et mortifié, avoit toute la souplesse d'un homme de cour. Joseph va trouver Germain, et lui représente d'un ton de sincère amitié, *qu'il craint fort pour lui les suites fâcheuses de l'opiniâtreté du parti d'Arsène; que le schisme acquiert tous les jours de nouvelles forces : qu'à la vérité l'empereur a résisté jusqu'ici; mais que, voyant enfin l'inutilité de ses efforts, il se lassera de se roidir contre le torrent, et qu'il abandonnera son patriarche; que de toute la cour il n'avoit pour lui qu'Eulogie; que Marthe, et tout le reste de la famille impériale, étoit déclarée contre lui, et qu'une si puissante cabale ne pouvoit manquer de l'emporter; que, par l'intérêt qu'il prenoit à sa gloire, il lui conseilloit de se dépouiller lui-même avec honneur d'une dignité si orageuse qu'il se verroit arracher avec honte; qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, s'il ne vouloit essuyer un affront.* Germain, étonné de cette ouverture de cœur, mais comptant beaucoup sur la bienveillance de l'empereur, ne se rendit pas. L'empereur, de son côté, déguisoit parfaitement ses intentions par l'accueil le plus gracieux et par toutes les marques d'une faveur constante. Voyant que les avis de Joseph ne l'avoient pas alarmé, il le fit attaquer par Chaluza, archevêque de Sardes, son intime ami. Comme ce prélat partoit de Constantinople pour retourner dans son diocèse, l'empereur l'engagea d'écrire à Germain lorsqu'il auroit passé le Bosphore, et de l'exhorter à prévenir la tempête qui alloit infaillible-

ment éclater. Germain, ayant reçu cette lettre, prit la résolution de la communiquer à l'empereur pour s'assurer de ses dispositions, et juger par cette épreuve s'il devoit garder sa dignité ou s'en démettre. Il la fit donc porter au prince, qui, l'ayant lue, répondit *qu'il avoit bien d'autres affaires que de s'embarrasser de pareilles discussions; que Germain pouvoit consulter les évêques, et prendre le parti qu'il jugeroit à propos.* Une réponse si sèche détrompa Germain : il résolut d'abdiquer.

On étoit au mois de septembre, et l'on célébroit la fête de l'Exaltation de la sainte croix. Germain, après avoir officié pour la dernière fois, sortit sur le soir du palais patriarchal, et se retira dans une petite habitation qu'il avoit fait bâtir au bord de la mer, résolu d'y passer en paix le reste de ses jours. L'empereur, ayant appris sa retraite, alla le lendemain à la tête du sénat, des évêques, et de tout le clergé, le prier de revenir. Il n'oublia rien des démonstrations les plus pressantes; il le menaça même d'user de la puissance impériale. Germain, trop instruit de ses véritables sentimens pour appréhender aucune violence, usa du même déguisement. Il remercia l'empereur de ces témoignages de bienveillance; il ajouta que sa vieillesse et ses infirmités le mettoient hors d'état de soutenir un si pesant fardeau. Il présenta à l'empereur et aux évêques sa démission par écrit, protestant qu'il ne remonteroit jamais sur le siége patriarchal. L'empereur, ayant en main cet écrit, continua encore quelques momens de jouer le rôle de l'affliction et du regret; et, le voyant inexorable, comme il le souhaitoit, il se rabattit à lui promettre qu'il ne cesseroit jamais de l'honorer; et, pour commencer à tenir parole, il lui demanda son avis sur le choix de son successeur. Il fit sur-le-champ expédier des lettres-patentes par lesquelles il donnoit à Germain le titre de *père de*

l'empereur, et signa ces lettres du nom de *nouveau Constantin ;* c'étoit un nom que Germain avoit le premier donné à l'empereur, et que tous ses successeurs continuèrent de prendre. Paléologue déclara encore qu'il alloit lui assigner d'amples revenus, afin que, dans la vie privée qu'il embrassoit de préférence, il ne perdît rien de la splendeur de sa dignité. Le prélat répondit *qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de lui choisir un successeur, et de répandre sur lui l'onction de sa grâce, et que c'étoit à lui qu'il falloit le demander ; que, pour la qualité de père de l'empereur, elle étoit infiniment au-dessus de ses mérites, et que c'étoit encore au souverain arbitre des empires de donner un père à celui qu'il avoit pour ainsi dire adopté en le faisant empereur ; que les pensions dont l'empereur offroit de l'enrichir méritoient sa reconnoissance, mais qu'il n'en avoit pas besoin ; que sa subsistance avoit un fond assuré dans la main de celui qui nourrit les petits des oiseaux, et que d'ailleurs l'église d'Andrinople étoit assez riche pour fournir le nécessaire tout à la fois à celui qui la gouvernoit actuellement, et à son ancien évêque.*

Pachym. l. 4, c. 22.

Cet évêque actuel d'Andrinople étoit Barlaam, neveu de Germain, qu'une aveugle tendresse avoit porté à le prendre pour successeur. Personne n'en étoit moins digne. Plus soldat qu'ecclésiastique, ne voyant dans son diocèse que ses chevaux et ses armes, qui occupoient toute sa vigilance, il ne songeoit qu'à courir le casque en tête, et à combattre les ennemis. Ni les exemples, ni les réprimandes de son oncle ne pouvoient retenir ce caractère pétulant et insensé. Le bon vieillard excusoit ses emportemens sur la vivacité d'une bouillante jeunesse. Après la mort de cet oncle indulgent, qu'on avoit respecté, ce prélat militaire fut cité devant le synode pour rendre compte d'une conduite si irrégulière. Il crut follement se soustraire au jugement en

contrefaisant le fou. Il fut pris au mot, et déposé. Cette sentence mit fin à son déguisement. Il s'adressa à l'empereur pour le prier de lui laisser suivre son penchant qui l'entraînoit à la guerre. Il lui demandoit quelque commandement dans ses troupes, où il pût signaler sa valeur, et répandre pour le salut de l'empire le sang qui lui bouilloit dans les veines. Cette requête extravagante fut rejetée avec mépris; mais elle donna des soupçons à l'empereur. Il craignit que ce déterminé batailleur, plein de vigueur et d'audace, accoutumé à manier les armes, n'allât chercher de l'emploi chez les ennemis, ou qu'il n'excitât quelque trouble dans l'état. Pour s'assurer d'un esprit si dangereux, il le condamna à une prison perpétuelle. Après l'avoir fait garder quelque temps, apprenant qu'il ne s'occupoit que des moyens de s'évader, il le fit conduire à Nicée, avec ordre de lui crever les yeux, et de l'enfermer dans une tour pour toute sa vie; ce qui fut exécuté.

Après la démission de Germain, l'empereur assembla les évêques pour lui donner un successeur. Joseph étoit déjà nommé dans son cœur; mais il cachoit avec grand soin cette résolution, pour ne pas paroître gêner les suffrages : ce qui auroit rendu l'élection moins régulière. Les prélats les moins habiles à pénétrer les sentimens du prince, se croyant libres dans le choix, nommoient ceux qu'ils connoissoient les plus dignes de cette place. Les autres, plus clairvoyans, se réunirent en faveur de Joseph; et comme ils faisoient le plus grand nombre, ils entraînèrent leurs collègues. Joseph fut donc élu patriarche. Entre les éloges que lui donnent les historiens, voici ceux qui me paroissent pouvoir s'accorder avec l'ambition et l'esprit de manége que démasque sa conduite. Il avoit été marié et attaché à la chapelle de l'impératrice Irène, femme de Vatace, en qualité de lecteur. Retiré ensuite dans le riche mo-

Pachym. l. 4, c. 23, 24. Gregor. l. 4, c. 8.

nastère de Galèse, dont il devint abbé, il avoit pris les mœurs de la vie monastique sans perdre celles de la cour. Austère et grave dans son maintien, assidu à la psalmodie, grand jeûneur dans le cloître, mais gai dans le commerce du monde, qu'il n'avoit pas abandonné; affable et caressant, se prêtant volontiers à la plaisanterie, adroit à faire sa cour aux grands seigneurs, nullement ennemi de la bonne chère, et lorsqu'il fut évêque, traitant avec une délicatesse recherchée ceux qu'il recevoit à sa table, à laquelle il invitoit de préférence ceux que l'état de leur fortune obligeoit à la frugalité dans leur domestique, et se plaisant à répéter les actes de cette espèce de charité peu épiscopale. C'est ainsi que les historiens qui ont vécu avec ce prélat nous le représentent; et cependant ils l'annoncent comme un homme simple, et comme un modèle de vertu. Ne diroit-on pas qu'ils ont tracé ce portrait au sortir d'un de ces repas du patriarche? C'étoit à l'archevêque d'Héraclée, nommé Pinacas, qu'il appartenoit, selon un ancien usage, de sacrer le patriarche: mais Joseph ne voulut pas recevoir de lui l'imposition des mains, parce que ce prélat avoit été ordonné par Germain, qu'il regardoit comme un intrus. L'empereur eut la complaisance de se prêter à ce caprice. Il fit passer Pinacas de l'archevêché d'Héraclée à la dignité de chef du clergé du palais; et le prélat accepta volontiers cet échange, parce que le revenu en étoit plus considérable. Par ce moyen, le siége d'Héraclée étant devenu vacant, Grégoire, archevêque de Mitylène, fut choisi pour consécrateur, et Joseph fut sacré le premier jour de l'année 1268.

Pachym. l. 4, c. 25. Gregor. l. 4, c. 8.

L'absolution de l'empereur étant le principal objet de l'élection de Joseph, le prince lui laissa le mois tout entier pour délibérer avec les évêques sur ce qu'il falloit faire pour donner à cette action la forme la plus au-

thentique. Pendant ce temps-là, pour ne susciter aucun obstacle, il eut grand soin d'entretenir la bonne volonté du patriarche, en lui accordant sur-le-champ tout ce qu'il désiroit. A la prière du patriarche, les prisons s'ouvrirent, la grâce fut accordée à plusieurs criminels déjà condamnés à mort; les exilés furent rappelés. L'empereur pardonna à ceux dont il avoit reçu quelque offense. Il fit même plus que le prélat n'eût osé demander. On publia dans tout l'empire un édit qui enjoignoit à tous les magistrats d'exécuter les ordres du patriarche comme ceux de l'empereur même, menaçant d'une punition sévère ceux qui refuseroient d'y obéir. Tout étant préparé pour cette auguste cérémonie, le deuxième de février, jour de la Purification, après qu'on eut passé la nuit en prières selon la coutume d'alors, à la lumière d'une infinité de flambeaux, le matin le patriarche célébra la messe, pendant laquelle l'empereur, accompagné de ses gardes, du sénat et du peuple, demeura dans le vestibule de l'église, les évêques, revêtus de leurs habits pontificaux, étant dans le sanctuaire. Lorsque le saint sacrifice fut achevé, l'empereur, tête nue, s'avança vers la porte du sanctuaire, et, prosterné aux pieds du patriarche, il fit sa confession à haute voix, et demanda humblement pardon. Le patriarche, le laissant prosterné, lut d'abord un acte dans lequel étoient distinctement exprimés les crimes commis par l'empereur en violant tant de sermens, et en faisant crever les yeux à Lascaris. Il commença ensuite la formule d'absolution. La même formule fut lue et prononcée par tous les évêques, l'un après l'autre, l'empereur se prosternant devant chacun d'eux, et demandant le pardon. Toute l'assemblée fondoit en larmes, et imploroit sur le prince la miséricorde divine. Ensuite l'empereur, s'étant relevé, fut admis à la sainte communion. Après avoir fait son action de grâces, il

salua toute l'assemblée et se retira au palais. Il assigna à Lascaris un riche revenu pour vivre avec opulence dans le château de Dacybize, et il eut dans la suite un soin particulier de le consoler dans son malheur, en lui témoignant par des paroles et par des effets les regrets les plus vifs et la tendresse la plus inutile.

LIVRE CENT-UNIÈME.

MICHEL PALÉOLOGUE.

L'ÉLECTION de Joseph, loin d'apaiser les troubles comme l'empereur l'avoit espéré, en excita de nouveaux. Le parti d'Arsène prit de plus grandes forces. Les âmes pacifiques, qui faisoient le plus petit nombre, reconnoissoient sans répugnance le patriarche actuel, et obéissoient à Joseph. Les moines, passionnés pour Arsène, crioient de toutes parts *que sa déposition étoit injuste; que l'unique remède des maux de l'Église étoit de le rappeler; que Joseph n'étoit qu'un intrus, ci devant déclaré pour Arsène contre Germain, maintenant ennemi de Germain et d'Arsène, dont il avoit enlevé les dépouilles; qu'en relevant l'empereur de l'excommunication, contre la défense du vrai patriarche, il l'avoit lui-même encourue;* et sur ce point ils débitoient avec triomphe des maximes de droit et de discipline. Le ton d'autorité, la gravité de leur maintien, l'air de sainteté répandu sur leurs visages, prêtoient l'évidence à leurs raisonnemens. Les maisons étoient divisées. Les mères, les filles de famille, qui épousent avec chaleur tous les sentimens de leurs directeurs spirituels, ne cessoient de disputer contre leurs maris et leurs pères. Les moines mêmes du monastère de Galèse n'épargnoient pas davantage leur ancien abbé. Arsène étoit l'unique patriarche de tous les cloîtres. A la tête du parti tonnoit le moine Hyacinthe, homme de haute

AN. 1268.
Pachym. l. 4, c. 28.

taille et d'une voix forte, ardent, intrigant, hardi, dévoué de tout temps au patriarche Arsène. Il étoit hautement protégé de Marthe, sœur de l'empereur, qui, après la mort de son mari, avoit pris l'habit monastique avec ses deux filles, veuves comme elles. Mais ces princesses, en entrant dans le cloître, n'avoient pas pris tout-à-fait cet esprit de paix et de silence qui doit régner dans ces saintes retraites. Joseph employa d'abord les voies de douceur pour apaiser ce soulèvement des esprits; mais, s'en étant trop tôt ennuyé, il eut recours à des moyens qui ne firent que l'accroître. L'empereur, à sa prière, voulut user de son pouvoir. Georges Acropolite eut ordre de réprimer les réfractaires par des châtimens, des prisons, des exils. Joseph n'y gagna qu'un surcroît de haine : plusieurs même de ceux qui lui avoient été favorables s'éloignèrent de lui comme d'un tyran. Il apprit alors combien avoit été plus sage la moderation de Germain, son prédécesseur, qui, fermant l'oreille aux discours injurieux contre sa personne, n'avoit jamais montré de ressentiment : mais Germain, étoit un homme doux et patient, en qui l'usage du monde avoit corrigé l'aigreur monastique. Aussi continua-t-il, après son abdication, d'être honoré du prince, auprès duquel il conserva toujours le plus grand crédit, dont il ne se servit jamais que pour le bien des autres.

Pachym. l. 4, c. 36.

Ces contestations troublant la paix au-dedans, l'empereur tâchoit du moins de se la procurer au-dehors. Après la mort de Michel, despote d'Epire, Nicéphore, son fils légitime, régnoit tranquillement dans les états que lui avoit laissés son père. Mais Jean, que nous nommerons désormais *le Bâtard*, pour le distinguer des autres princes de ce nom, esprit inquiet et né pour la guerre, se trouvant trop resserré dans son partage, empiétoit tous les jours sur les terres de l'empire, et y portoit le ravage. L'empereur, qui connoissoit son

audace, ne crut pas à propos de l'irriter, surtout dans la première ardeur d'un nouveau règne. Il aima mieux se l'attacher par une alliance; et, pour s'assurer de son amitié, il lui demanda sa fille pour son neveu Andronic Tarchaniote, second fils de sa sœur Marthe. Jean s'en trouva honoré. L'empereur envoya chercher la jeune princesse, et la fit amener à Constantinople avec un brillant cortége. Les présens de noces furent ceux d'un empereur. Il donna à son neveu la dignité de grand-connétable, et au père le titre de sébastocrator. Il étoit en repos du côté de la Thessalie; il ne négligea pas les autres frontières. Il entretenoit de bons corps de troupes sur les limites de la Bulgarie et de la Servie, et contenoit en paix ces nations remuantes en leur montrant qu'il étoit prêt à la guerre. Une flotte nombreuse, bien fournie de soldats et de matelots, et commandée par Philanthropène, gardoit les côtes et les îles. Il étoit persuadé qu'il ne seroit pas en sûreté sur terre, s'il n'étoit pas maître de la mer.

Jean, despote, frère de l'empereur, étoit, par sa valeur et sa science militaire, le défenseur de l'empire et la terreur des ennemis. Mais, occupé sans cesse sur la frontière occidentale à tenir en respect les Bulgares, les Serves, les Dalmates, et les nations latines encore maîtresses d'une partie de la Grèce et de la Morée, il ne pouvoit étendre son bras sur l'Orient. Paléologue étoit retenu à Constantinople par les mouvemens séditieux des partisans d'Arsène, auxquels se joignoient les Grecs fanatiques qui le soupçonnoient de sacrifier sa foi et la franchise de leur église aux intérêts de la cour romaine. Pour conserver l'Orient contre les progrès des Turcs, il lui auroit fallu un second général égal à son frère. Dénuées de ce secours, ces provinces étoient presque abandonnées. Les troupes, en petit nombre et mal commandées, n'étoient employées qu'à exécuter les rapines et les brigandages de gouverneurs avares et

Pachym. l. 4, c. 27.

ravisseurs, qui trompoient le prince par de faux rapports, et lui dissimuloient ses pertes. Les places les plus considérables dont les Turcs se rendoient maîtres n'étoient, à les entendre, que de misérables bicoques, qui ne valoient pas la perte d'un soldat, et qu'on reprendroit sans peine. C'est ce que reconnut l'empereur lui-même, lorsque, vers la fin de sa vie, s'étant transporté sur les lieux, il ne vit plus que des déserts où il avoit vu de fertiles campagnes. Ce vaste contour qu'arrose le Méandre, auparavant si bien cultivé, et si abondant en hommes et en troupeaux, qu'on pouvoit, dit un historien, l'appeler une seconde Palestine, étoit devenu presque sauvage. Les monastères qui y fleurissoient en grand nombre et qui, par une culture assidue, avoient enrichi la terre et donné la vie à ces belles contrées, alors détruits et renversés, ne servoient plus que de repaires aux animaux féroces, et de campemens aux barbares. Tout le pays, depuis le fond de la Carie, vis-à-vis l'île de Rhodes, jusqu'à la mer de Bithynie, ne présentoit que des ruines. Le Sagaris bornoit un empire qui s'étoit étendu jusqu'au Tigre, et ce n'étoit plus que par mer qu'on conservoit une communication avec Héraclée, Amastris, et la côte de Paphlagonie. Sans les secours que les flottes y portoient, ces villes, ainsi que leur voisinage, auroient depuis long-temps été la proie des Turcs.

AN. 1269.

Pachym. l. 4, c. 29; l. 5, c. 8, 10. Gregor. l. 4, c. 5; l. 5, c. 1. Phranza, l. 1, c. 6. Du Cange, hist. l. 5, c. 48, 49, 51. Raynald.

Les menaces d'une nouvelle guerre en Occident, de la part d'un prince plus redoutable que les autres ennemis de l'empire, tournèrent encore de ce côté-là toutes les précautions de Paléologue. Voici quelle en fut l'occasion. Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, gendre du despote d'Epire, avoit aidé son beau-père dans les guerres continuelles qu'il faisoit à l'empereur. Cette inimitié déclarée avoit attiré Baudouin fugitif à la cour de Sicile, où il avoit été reçu avec honneur et bienveillance. Quelque temps après, le pape

Urbain IV avoit excommunié Mainfroi; et, disposant du royaume de Sicile comme d'un fief du saint-siége, il en avoit investi le frère de saint Louis, Charles, comte d'Anjou, qui se prépara aussitôt à s'en rendre maître par les armes. Paléologue, qui n'avoit rien tant à cœur que d'enlever à Baudouin toutes ses ressources, offrit à Mainfroi son secours contre Charles; ce que le Sicilien embrassa avec empressement, et Baudouin fut obligé d'aller chercher un asile dans la cour du pape, et peu de temps après dans celle de France, où l'on préparoit pour le rétablir sur le trône une de ces expéditions que les bulles des papes consacroient sous le nom de *croisades*. Cependant Charles d'Anjou, rapide conquérant, gagna près de Bénévent une grande bataille, où Mainfroi, malgré le secours des Grecs, perdit la couronne et la vie. Un succès si éclatant jeta la terreur dans le cœur de Michel; il craignit que ce prince, devenu roi des deux Siciles, ne portât ses armes jusque dans la Grèce, et n'entreprît de lui arracher l'empire. Pour prévenir ce danger, il s'adressa au pape, arbitre souverain de toutes les démarches de Charles. Il y avoit déjà deux ou trois ans que l'affaire de la réunion des deux églises rouloit entre la cour de Rome et celle de Constantinople. Mais les tergiversations de Michel entretenoient les défiances des papes. Clément IV avoit succédé à Urbain. Michel l'envoya féliciter de son élévation sur la chaire de saint Pierre; il lui demandoit la réunion, et lui promettoit obéissance. Clément, qui démêloit aisément les motifs de cette soumission, lui répondit qu'il s'y prenoit trop tard, après s'être ligué avec Mainfroi, et qu'il étoit aisé de voir que son dessein n'étoit pas de se soumettre à l'Eglise, mais de la détacher des intérêts de Baudouin. Celui-ci, de son côté, employoit avec plus de succès la faveur du pape à se concilier la protection du nouveau roi de Sicile. Il se fit entre ces deux princes un traité qui partageoit entre eux les terres de l'empire, lorsque

Charles en auroit fait la conquête; et, pour gage de cette alliance, Charles donna à Philippe, fils de Baudouin, sa fille Béatrix: mais, n'étant pas encore nubile, le mariage ne fut consommé que cinq ans après.

Pendant que Baudouin travailloit en France à former une ligue en sa faveur, le roi de Sicile préparoit un armement formidable de terre et de mer. Il avoit dessein de faire passer ses troupes de Brindes au port de Duras, dont la ville fut alors détruite par un tremblement de terre, ainsi que je le raconterai tout à l'heure. Michel, de son côté, prenoit les mesures les plus sages pour se défendre. Il fit dans Constantinople de grands magasins de vivres, d'armes et de machines de guerre. Il mit sa flotte dans le meilleur état. Il distribua autour de la ville des postes nombreux de gardes avancées. Au lieu de deux ports qu'il avoit sur la Propontide, et qui par leur situation s'ouvroient aux insultes d'une flotte ennemie, il en fit reconstruire un ancien beaucoup plus sûr. On l'entoura d'une forte muraille; on en creusa le bassin avec le vif-argent pour y donner plus de profondeur; on le ferma d'une grosse chaîne. Pour s'assurer des Génois qui habitoient le faubourg de Péra, il s'attacha plus que jamais par des bienfaits les principaux d'entre eux, et les engagea à lui jurer une fidélité inviolable. Mais, de toutes les précautions que prenoit Paléologue, celle qui lui paroissoit la plus importante et la plus capable de désarmer ses ennemis, étoit de mettre le pape dans ses intérêts. Il ne se rebuta pas du refus qu'il venoit d'essuyer de la part du saint père. Il lui envoya en ambassade des religieux de la communion romaine, qu'il savoit lui être agréables. Il les chargea d'assurer le pape de la sincérité de ses intentions. Il n'oublia pas de ménager par des présens la faveur des cardinaux. Clément consentit enfin à écouter les propositions de Paléologue, et devint bien moins ardent à seconder les vues ambitieuses de Charles d'Anjou. Comme

Michel lui témoignoit beaucoup de douleur des pertes que les Arméniens, fidèles à l'église romaine, essuyoient alors de la part des Sarrasins, le pape lui répondit que le meilleur moyen de terrasser ces infidèles étoit de se joindre à Louis, roi de France, qui alloit marcher contre eux en personne avec ses trois fils, et que, s'il appréhendoit que pendant son absence les Latins n'attaquassent son empire, il se mettroit à couvert de ce danger en se soumettant de bonne foi à l'église romaine; que sous sa protection il n'auroit rien à craindre de l'Occident. Pour écarter les obstacles domestiques, il fit part de ses démarches au patriarche et aux évêques; il leur en exposa la nécessité dans les conjonctures présentes, et les prélats les plus opposés parurent les approuver, dans l'espérance qu'elles n'auroient aucun succès, ou que, si elles réussissoient, ils trouveroient aisément, et dans le clergé, et dans la haine nationale, de quoi rompre toutes ces mesures.

La ville de Duras, dont la possession avoit été tant de fois disputée entre les empereurs et les princes d'Epire, et qui appartenoit alors au roi de Sicile, fut dans ces jours-là renversée de fond en comble par un des plus horribles tremblemens de terre dont l'histoire fasse mention. Au commencement de mars 1269, on entendit pendant plusieurs jours des rugissemens souterrains, qui, croissant de plus en plus, devinrent enfin si éclatans et si continus, que quantité d'habitans, saisis d'épouvante, abandonnèrent leurs demeures et se réfugièrent dans les campagnes. Enfin, après tant de menaces, arriva une nuit affreuse, qui fut la dernière pour cette malheureuse ville. La terre, ébranlée jusque dans ses entrailles, renversa tout ce qui s'élevoit sur sa surface. Ce n'étoient pas des secousses directes, mais des balancemens réciproques, et comme des convulsions horizontales, qui, détachant les pierres les unes des autres, et leur faisant perdre leur assise, les portoient

Pachym. l. 5, c. 7.

avec violence en sens contraire, comme si elles eussent été frappées par des machines opposées. Les édifices les plus élevés tomboient les premiers et écrasoient leur voisinage. Des habitans, les uns périssoient ensevelis sous les ruines de leurs maisons; les autres, se sauvant dans les rues, y trouvoient leur tombeau sous la chute des bâtimens. Au fracas de ces bouleversemens, aux cris des malheureux se joignoit le mugissement des eaux de la mer, qui, s'élevant du fond de ses abîmes, menaçoit d'un nouveau déluge les débris épars sur ses rivages. Ceux qui s'étoient réfugiés dans les campagnes, frappés de tant d'horreurs au milieu des ténèbres d'une nuit épaisse, pâles d'effroi et tremblans pour eux-mêmes, attendoient sur leur tête la chute du ciel même et la destruction de l'univers. Enfin, les premiers rayons du jour étant venus éclairer ce désastre, on ne vit debout que la citadelle. La solidité de sa construction avoit seule résisté. Tout le reste ressembloit à une immense sépulture, si ce n'est que d'espace en espace des cris lamentables et de lugubres hurlemens perçoient au travers des ruines. Les habitans d'alentour accoururent en foule, s'empressant de fouiller ces décombres; les uns pour sauver ceux qui respiroient encore; les autres, en beaucoup plus grand nombre, pour enlever les richesses, qui n'avoient plus de possesseurs. L'évêque Nicétas fut trouvé encore vivant sous des monceaux de pierres, le corps brisé et couvert de blessures, dont les cicatrices témoignèrent pendant toute sa vie le péril qu'il avoit couru et la bonté divine qui l'avoit sauvé.

AN. 1270. *Pachym. l. 5, c. 9. Raynald.*

Les préparatifs que Louis, roi de France, faisoit alors pour la guerre contre les Sarrasins, donnoient à Michel de grandes inquiétudes. Il craignoit que ce prince puissant, après avoir triomphé de ces infidèles, ne se joignît à son frère, le roi de Sicile, pour rétablir Baudouin. Il lui envoya donc des ambassadeurs pour l'assurer qu'il étoit dans la disposition d'abjurer le schisme, et qu'il

le choisissoit pour arbitre de ses différends avec l'église romaine. Louis refusa cet honneur, mais il lui promit ses bons offices; et comme le saint-siége vaquoit alors par la mort de Clément, il députa aux cardinaux assemblés pour l'élection d'un nouveau pape. Ceux-ci le félicitèrent de son zèle, et l'exhortèrent à continuer de travailler à la réunion, à laquelle l'église romaine se porteroit avec joie, si les Grecs s'y prêtoient plus sincèrement qu'ils n'avoient fait jusqu'alors.

Le saint roi campoit devant Tunis, lorsqu'il vit arriver un légat envoyé par les cardinaux. Il venoit l'instruire de tout ce qui avoit été fait avec les Grecs sous les pontificats des deux derniers papes, et lui mettre entre les mains la formule de profession de foi que Clément avoit dressée, et sur laquelle il exigeoit le serment de l'empereur et du clergé grec. Ce légat mourut de la peste qui affligeoit l'armée françoise. Michel comptoit sur l'autorité que donnoit à Louis, sur l'esprit de son frère, son âge, et plus encore son génie et sa sainteté. Il fit de son côté partir des ambassadeurs; c'étoient le chartophylax Veccus et l'archidiacre Méliténiote. Ils avoient ordre d'aller par terre s'embarquer au port de la Valonne, et de ranger les côtes de Sicile pour passer en France, où l'empereur croyoit que le roi étoit encore. Mais, en touchant au cap Passaro, ils apprirent que le roi étoit déjà en Afrique. Ils y firent voile, et essuyèrent sur la côte une violente tempête qui les mit en grand péril. Ayant gagné le rivage avec peine, ils trouvèrent le roi attaqué du même fléau que ses troupes. Ils furent témoins de la valeur des François, qui, presque mourans, remportoient encore des victoires, et de la sainte fermeté de leur prince, qui, tout à la fois humble chrétien et héros intrépide, attendoit la mort avec la même tranquillité qu'un triomphe. Il leur donna audience la veille de sa mort, et écouta favorablement les lettres de Michel qui le prioit de détourner son frère

de faire la guerre à l'empire. La vue édifiante de la mort du saint roi fut le seul fruit qu'ils retirèrent de leur ambassade. Mais le voyage que Charles d'Anjou fit à Tunis, et les suites de la mort de Louis, suspendirent les opérations de la guerre contre les Grecs. Il s'étoit embarqué pour courir au secours de son frère, et ne trouva en arrivant d'autre soin à prendre que celui de ses funérailles.

Pachym. l. 4, c. 30.

Cette diversion, qui occupoit ailleurs le roi de Sicile, devoit procurer à l'empereur quelque intervalle de repos. Il s'éleva du sein de sa propre famille un nouveau sujet de troubles. Son neveu Andronic Tarchaniote avoit, comme je l'ai dit, épousé la fille de Jean le Bâtard. Il gouvernoit la province du mont Hémus, et pour cette raison il avoit fixé son séjour à Andrinople. Il apprit que Michel, son frère puîné, venoit d'être honoré de la charge de grand-domestique, dignité supérieure à celle de connétable, dont il étoit revêtu. Piqué de jalousie, il résolut de se venger sur son oncle et sur l'empire de cette préférence, qu'il regardoit comme injurieuse. Il appela les Tartares, qui firent d'horribles ravages. Abandonnant son gouvernement, il se sauva avec sa femme chez son beau-père. Il ne lui fut pas difficile d'engager à une guerre ouverte ce prince remuant, qui, ne cherchant que des occasions de s'agrandir, avoit déjà envahi une partie de la Thessalie.

An. 1271.

Pachym. l. 4, c. 31. Gregor. l. 4, c. 9. Du Cange, hist. l. 5, c. 39, 40.

Paléologue, irrité de cette trahison, arma sur terre et sur mer. Il mit sur pied quarante mille hommes grecs, turcs, comans. Il y joignit deux grands corps de cavalerie, tirée de Paphlagonie et de Bithynie, et donna le commandement de cette armée à son frère Jean, despote, qui avoit ordre de faire encore de nouvelles levées en Thrace et en Macédoine. Une partie de ces forces étoit destinée pour la flotte; elle étoit de soixante-treize voiles, sous le commandement de Philanthropène, qui devoit seconder les opérations de l'armée de

terre, en infestant les côtes ennemies, et en arrêtant par ses descentes et ses ravages les secours qu'on pourroit envoyer à Jean le Bâtard. Ce plan, dressé par Paléologue, eut d'abord tout le succès qu'il espéroit. Tandis que la flotte portoit le fer et la flamme sur tous les rivages de la Thessalie, le despote, pénétrant dans l'intérieur du pays, désoloit les campagnes, emportoit de vive force les places, qui n'osoient résister; la plupart se rendoient à son approche. Les Comans, nation infidèle, signaloient leur impiété et leur barbarie, en massacrant, brûlant, détruisant le sacré comme le profane, malgré les ordres du despote, qui ne pouvoit les contenir. Le Bâtard, hors d'état de tenir tête à une armée si supérieure, voloit de toutes parts; il n'avoit d'espérance que dans quelque surprise, dont la vigilance du despote ne lui donnoit nulle occasion. Fuyant de poste en poste, partout découvert, partout poursuivi, abandonné enfin de ses troupes, et ne conservant avec lui que sa maison, il s'enferma dans Néopatras, sa capitale, qu'il avoit depuis peu fortifiée. Le despote vient aussitôt l'y assiéger. La situation de cette ville sur un tertre élevé en rendoit l'attaque difficile; mais le despote, déterminé à ne pas quitter prise, battoit la place de toutes ses machines, et se flattoit que sa proie ne lui échapperoit pas. Cependant, pour abréger le temps, il travailloit à gagner les habitans, leur proposant une capitulation avantageuse, et les menaçant du traitement le plus rigoureux, s'ils attendoient l'assaut. *Serez-vous assez insensés*, leur disoit-il, *pour sacrifier vos biens, votre vie, celle de vos femmes et de vos enfans, à l'intérêt d'un homme sans foi, auteur de tous vos maux, et qui vous plongera encore dans de nouveaux malheurs?* Les habitans, par le conseil même de Jean, répondoient *qu'ils étoient disposés à se rendre; mais qu'ils ne pouvoient encore exécuter ce qu'ils désiraient: qu'ils demandoient en grâce qu'on suspendît les atta-*

taques pour leur laisser le temps de se défaire d'une garnison qui les tenoit en bride, et de se rendre maîtres de la personne de leur tyran. Le despote, dans l'espérance d'un succès complet qui ne lui coûteroit point de sang, fit taire ses batteries, et se contenta de tenir la place bloquée.

Alors le Bâtard, qui voyoit sa perte inévitable s'il s'obstinoit à défendre une place bien garnie de soldats à la vérité, mais mal pourvue de vivres, prend conseil de son audace et de la nécessité. N'ayant communiqué son dessein qu'au gouverneur, il choisit une nuit très-noire, se déguise en valet d'écurie; et, étant monté sur le mur, il en descend le long d'une corde; et tenant en main une bride de cheval, il entre dans le camp ennemi, en demandant à grands cris, en grec barbare, si quelqu'un ne pouvoit lui donner nouvelles du cheval de son maître, qui s'étoit échappé. Les sentinelles le laissent passer en se moquant de lui. Les soldats, couchés dans leurs tentes, se réveillant à sa voix, les uns rient, les autres jurent, aucun ne l'arrête. Ayant ainsi traversé tout le camp, il arrive à un petit monastère éloigné, et se découvre à l'abbé, qui lui donne cinq chevaux, et autant de domestiques. Avec cet équipage il passe les Thermopyles, et vient à Thèbes trouver le grand-duc, nommé Jean de La Roche, qui étoit aussi duc d'Athènes. Il lui demande du secours dans un besoin si pressant, et lui offre une de ses filles en mariage. Le duc accepte cette alliance, non pas pour lui-même, il étoit accablé de maladies; mais, pour Guillaume, son frère. Il lui donne cinq cents cavaliers athéniens, braves et expérimentés, au fait de la guerre.

Jean retourne aussitôt; et, faisant une extrême diligence, après avoir donné à sa troupe quelques momens de repos, avant que d'être aperçu, il tombe tout à coup sur l'armée grecque, qui environnoit la place, où elle croyoit tenir Jean enfermé. Une attaque si brusque jette le

trouble et l'épouvante. Dans l'inaction où se tenoit alors l'armée, il n'en restoit au camp qu'une partie; les uns s'étoient éloignés pour la chasse; d'autres étoient allés faire du butin dans les campagnes d'alentour; le reste n'étoit pas sur ses gardes, ne craignant aucun ennemi au-dehors. Tout fuit, excepté le brave Rhimpsa, qui commandoit les Turcs, et le despote, à la tête de ses plus vaillans officiers. Jean fond sur eux tête baissée, sans leur donner le temps dé se reconnaître; le désordre est universel. En vain le despote les rappelle, les exhorte, les réprimande, les menace même. Il en saisit quelques-uns, et leur fait tourner visage : ils n'entendent rien; la frayeur multiplie à leurs yeux le nombre des ennemis. Le despote est entraîné par les fuyards, qui se sauvent dans l'épaisseur des forêts, dans les trous des rochers. On charge de chaînes, on dépouille ceux auxquels on laisse la vie. Toute la plaine est couverte de cadavres d'hommes et de chevaux, d'armes brisées, de bagages mis en pièces. Après la destruction de l'armée, les habitans sortent en foule de la ville, et vont piller le camp tandis que les vainqueurs poursuivent les Grecs dispersés. La nuit survenue en sauve une partie. Ils se rassemblent auprès du despote à Dimiane, près de Démétriade, située sur le golfe Pélasgique, dit aujourd'hui le golfe d'Almire, entre le mont Ossa et le mont Pélius.

Pachym. l. 4, c. 31, 32; l. 5, c. 1. Gregor. l. 4. c. 10.

C'en étoit fait de l'empire, si la défaite de cette belle armée eût été suivie de la perte des forces de mer. Phylanthropène, après avoir infesté les côtes de Thessalie et les îles voisines, s'étoit retiré dans le port de Démétriade pour y rafraîchir sa flotte. Les Vénitiens et les autres Latins, habitans de Candie et de Nègrepont, pour se défendre de ses insultes, avoient mis en mer trente vaisseaux plus grands et plus forts que ceux de la flotte grecque, chargés de tours, garnis de machines; en sorte que leur force suppléoit avec avantage à l'infé-

riorité du nombre. La nouvelle de ce qui s'étoit passé devant Néopatras enflamma leur courage. Cinq cents cavaliers, par une heureuse surprise, avoient taillé en pièces une armée de trente mille hommes; le succès leur étoit plus facile contre une flotte qui ne s'attendoit nullement à un combat, enfermée dans un bassin d'une entrée étroite, plus foible par la forme des bâtimens. Ils pensoient que la suprise seroit la même, et le nombre encore plus inutile. Ils voguent à pleines voiles vers le golfe Pélasgique. Les vaisseaux grecs, près du rivage, tranquilles sur leurs ancres, étoient la plupart dégarnis de leur équipage, qui reposoit à terre. A la vue de la flotte ennemie, tout se trouble et s'agite. Les matelots et les soldats sautent pêle-mêle dans leur bord; on lève les ancres, on se range en bataille sur sept lignes, chacune de dix vaisseaux, la gorge, dont les Latins fermoient l'issue, n'en pouvant tenir davantage. C'étoit le soir: on demeure toute la nuit en présence pour combattre le lendemain. Le despote, averti de l'approche des Latins, accouroit en diligence, avec ce qu'il avoit ramassé de ses troupes. Il arrive, le combat étant déjà commencé. La première ligne étoit aux prises, et le vaisseau amiral, qui portoit l'étendard de l'empire, faisant la tête de cette ligne, étoit enveloppé des Latins. On attaquoit, on se défendoit avec fureur. Philanthropène et ceux de son bord se battoient en désespérés. Enfin les ennemis abordent, sautent dans le vaisseau, massacrent, coupent en pièces, culbutent dans la mer une grande partie de l'équipage. Philanthropène, la hache d'arme à la main, combat sans relâche avec ses plus braves soldats. Les autres vaisseaux de la ligne, attaqués avec rage et se défendant de même, après une longue résistance, perdoient courage et viroient le cap pour prendre la fuite et aller échouer à terre, lorsqu'ils aperçoivent sur le rivage le despote qui leur tend les bras, leur criant de toutes ses forces de tenir ferme,

qu'il alloit les secourir. Il les encourage des yeux, de la main, de tous les mouvemens de son corps. Témoin du carnage, il se désespère : les genoux en terre, il implore l'assistance du ciel, et se relevant avec transport : *Courage, amis*, s'écrie-t-il, *Dieu vient à notre secours.* En même temps les chaloupes des vaisseaux abordent au rivage et reçoivent les soldats du despote, et le despote lui-même, qui, jetant à terre sa tiare, et se couvrant la tête de poussière, continuant ses prières les plus ardentes, vole à grande force vers les vaisseaux. Les combattans se raniment ; ils s'élancent comme des lions sur la flotte latine. Déjà le vaisseau amiral, Philanthropène, l'étendard impérial, l'élite des soldats grecs qui montoient ce navire, étoient entraînés par les ennemis. Les Grecs, couverts de sang et de carnage, se précipitent sur eux et leur arrachent cette glorieuse proie. Les chaloupes retournent et reviennent sans cesse : elles portent à terre les blessés, et rapportent de nouveaux renforts. Tout se mêle. On investit les Latins ; on les chasse du golfe, ils se pressent et s'embarrassent eux-mêmes dans le passage. De leurs trente bâtimens brisés ou pris il n'en échappe que deux. Les autres sont conduits avec leur équipage à Constantinople. La joie de ce triomphe, qui avoit coûté tant de sang, consola les soldats de leurs blessures, et l'empereur de la perte honteuse qu'on avoit essuyée sur terre. Le despote fut le seul qui ne put se la pardonner : jamais le reste de sa vie il ne reprit les ornemens de sa dignité, dont il s'étoit dépouillé dans son désespoir, se punissant lui-même, par une dégradation volontaire, d'une faute qu'il avoit si glorieusement réparée. Lorsqu'on lui demandoit dans la suite pourquoi il s'étoit réduit au rang de simple particulier, il répondoit que l'empereur ayant maintenant des fils en âge d'hommes, c'étoit à eux seuls qu'appartenoit la seconde dignité de l'empire. Mais si sa modestie lui avoit fait déposer le titre de

despote, son mérite lui en conserva tout l'honneur, et le peuple continua toujours de le qualifier de ce nom. Philanthropène avoit reçu dans cette sanglante bataille de si cruelles blessures, qu'on désespéra long-temps de sa vie, et le danger d'un si brave général affligeoit sensiblement l'empereur. Il eut la joie de le voir revenir en santé. Dieu lui rendit la vie, et l'empereur le consola par la dignité de grand-duc.

Pachym. l. 4, c. 29. Gregoras, l. 4, c. 8.

Le premier fils de Michel avoit porté le nom de *Manuel*, et étoit mort dans l'enfance. Andronic, l'aîné de ceux qui lui restoient, ayant atteint sa quinzième année, Michel lui choisit pour épouse la fille d'Etienne v, roi de Hongrie. Cette princesse tiroit de la Grèce une partie de son origine. Elle étoit petite-fille de Marie, que son père Théodore Lascaris I du nom, avoit donnée en mariage à Béla, père d'Etienne. Paléologue l'envoya demander par l'ancien patriarche Germain, et le grand duc Michel Lascaris, alors dans une extrême vieillesse, mais propre à cette ambassade, comme frère de Théodore Lascaris, bisaïeul de la princesse. Ils l'amenèrent à Constantinople. L'empereur lui donna le nom d'*Anne*, et fit célébrer son mariage avec magnificence par le patriarche Joseph, dans l'église de Sainte-Sophie.

An. 1272.

L'année suivante, le 8 novembre, il fit couronner solennellement les deux époux; et donnant à son fils le nom d'empereur, il lui composa sa maison. Andronic reçut le pouvoir de faire des édits et de souscrire les ordonnances en lettres rouges; mais de sa propre main et sans apposition de date, ce que l'empereur se réservoit. La signature étoit conçue en ces termes, sans l'abréviation en usage pour les empereurs: *Andronic, par la grâce de Christ, empereur des Romains.* Le nouvel Auguste, après avoir promis avec serment par écrit de garder la foi et l'obéissance à Dieu et à l'Eglise, et de conserver les priviléges du clergé, jura d'être soumis inviolablement à l'empereur son père, et de ne s'écarter

jamais du respect qu'il lui devoit. Ensuite le clergé et le peuple firent serment entre ses mains. Les évêques, par un décret synodal, prononcèrent excommunication contre quiconque refuseroit de lui obéir.

Cette précaution avoit principalement pour objet celui qui méritoit moins que personne la défiance des deux princes. Jean, despote, par une prudente modestie, s'étoit dépouillé de ce qui pouvait faire ombrage à son frère et à son neveu; mais il s'étoit attiré l'amour de tout l'empire par ses grandes qualités, et surtout par son caractère bienfaisant et libéral; et l'estime publique lui rendoit malgré lui tout ce qu'il avoit abandonné. Les deux empereurs, se croyant éclipsés, prenoient à tâche de l'obscurcir, sans cependant se déclarer ses ennemis. Ils lui retranchèrent, sous différens prétextes, une partie de sa maison; et lui-même, pour calmer leur jalousie, la réduisit encore. On diminua peu à peu ses pouvoirs et ses revenus. Il avoit d'abord, comme en apanage, plusieurs îles riches et fertiles, telles que Mitylène, Rhodes, et d'autres encore; et dans le continent, des territoires étendus et d'un grand revenu. Il fut privé de toutes ces possessions, et réduit à faire sa cour au jeune empereur pour obtenir un entretien médiocre. Le jeune prince, d'un caractère bas et malin, s'étudioit même à humilier un oncle qui méritoit son respect et sa reconnoissance. Il lui faisoit présent, comme par honneur, de quelqu'une de ses robes, et exigeoit qu'il la portât pour l'amour de lui. Dans cet habillement, Jean, qui étoit d'une taille beaucoup plus haute qu'Andronic, donnoit à rire aux courtisans; mais, dans la crainte d'aigrir la haine de son neveu, il dissimuloit ces affronts, et aimoit mieux être ridicule que rebelle. Michel, jaloux lui-même de la gloire de son frère, perdit la sienne. Idolâtre de son fils, il excitoit sa pétulance, qu'il nommoit une innocente gaîté, et laissoit un frère si estimable servir de jouet à son insolente

jeunesse. Telle fut la récompense d'un héros qui faisoit l'honneur de l'empire, mais coupable de l'énorme crime d'effacer par ses qualités supérieures le mérite de ses souverains.

Pachym. l. 5, *c.* 3. *Greg. l.* 5, *c.* 3.

La négociation que Michel entretenoit avec Rome au sujet de la réunion des deux églises quoiqu'elle rencontrât toujours de nouveaux obstacles, opéroit cependant en sa faveur un effet avantageux. La cour romaine arrêtoit le bras de Charles, roi de Sicile; et ce prince, dépendant du saint-siége, n'osoit faire usage des forces qu'il avoit toutes prêtes pour envahir l'empire et rétablir Baudouin sur le trône. Pendant ce délai Michel s'appuyoit de l'alliance des princes voisins. Nicéphore, despote d'Epire, et Constantin, roi des Bulgares, étoient ceux qui pouvoient le servir, ou lui nuire davantage en cas de guerre de la part de Charles. Ces deux princes avoient d'abord contracté alliance avec la famille des Lascaris en épousant les deux sœurs, filles de Théodore II. Michel résolut de les attacher à la sienne; et lorsqu'ils furent devenus veufs, il leur fit épouser ses deux nièces, filles de sa sœur Eulogie. Il avoit déjà donné à Nicéphore l'aînée des deux, nommée Anne. Constantin ayant perdu sa femme Irène, qui lui avoit mis les armes à la main pour venger son frère le jeune Lascaris, Michel lui offrit la seconde, nommée Marie, veuve de Philès. Il promettoit pour dot la cession de Mésembrie et d'Anchiale. Ces deux villes avoient long-temps appartenu aux Bulgares. Constantin, en s'emparant du royaume de Bulgarie, les avoit données pour retraite à Myzès qu'il détrônoit, et celui-ci les avoit cédées à l'empereur contre le gré du roi bulgare. Constantin accepta la proposition : le traité fut conclu et affirmé par les sermens réciproques. L'empereur accompagna la nouvelle reine jusqu'à Sélymbrie, et l'ayant fait conduire de là à Ternove avec un magnifique cortége, il revint à Constantinople : mais il ne se

pressoit pas de tenir parole. A mesure que le danger du côté de Charles paroissoit s'éloigner, il se repentoit de plus en plus de sa promesse; et, ne pouvant sans regret abandonner deux places qui ouvroient l'entrée de l'empire aux incursions et aux ravages, il différoit sous différens prétextes. Il faisoit entendre au roi *que les Grecs naturels, habitans de ces deux villes, ne se soumettroient qu'avec peine à une domination étrangère; qu'il ne pouvoit encore vaincre leur répugnance; qu'il falloit ménager avec douceur ce changement de maître, et attendre que la reine eût un fils; qu'alors ils passeroient plus volontiers sous les lois d'un prince auquel ils verroient un héritier de race grecque du côté de sa mère.* Constantin s'apercevoit bien de la mauvaise foi de Michel : il ne fut pas long-temps à la démasquer. La reine accoucha d'un fils; et, voyant que l'empereur n'étoit pas plus disposé à exécuter le traité, elle fut la première à exciter son mari à se faire rendre à main armée la justice qu'on lui refusoit. Constantin leva des troupes, et étoit prêt à se mettre en campagne, si Michel n'eût eu l'adresse de conjurer cet orage. Il mit en mouvement son gendre le tartare Nogaïa, qui envoya signifier au roi bulgare que, s'il mettoit le pied sur les terres de l'empire, il alloit entrer dans ses états avec des milliers de Tartares. Cette menace arrêta Constantin, et suspendit les effets de son juste ressentiment.

Pachym. l. 5, c. 6. Du Cange, fam. p. 288, Idem, hist. l. 7, c. 3.

L'alliance du roi de Servie pouvoit encore être de quelque secours contre les entreprises de Charles. Ces princes, alors assez puissans, prenoient la qualité de *rois* ou *crâles* de Dalmatie, de Croatie, de Dioclie, de Servie et de Rascie. *Crâle* signifie *roi*, en langue esclavone. Etienne Urosc, souverain de ces états, avoit deux fils du même nom que lui : l'un, surnommé Dragutin, étoit déjà marié avec une princesse de Hongrie. On disoit à l'empereur que ses infirmités feroient tomber la succession paternelle à son frère puîné, Urosc Mélotin.

Ce fut dans cette espérance que Michel négocia le mariage d'Anne, sa troisième fille, avec ce second fils. On convint des articles, et l'empereur fit partir le patriarche avec la jeune princesse dans un équipage digne de sa naissance. Ils s'arrêtèrent à Bérée, et envoyèrent devant eux le chartophylax Veccus et l'évêque de Trajanople, qui étoient du cortége, pour prendre connoissance du caractère de la nation, de ses usages et de son gouvernement. L'impératrice, qui aimoit tendrement sa fille, outre la magnificence de son train et de sa parure, l'avoit équipée avec grand soin de tout l'attirail du luxe et de la mollesse. Elle avoit chargé Veccus en particulier de bien examiner si sa fille trouveroit dans le palais de son mari tous les agrémens et les commodités de la vie, et de l'en informer avant que d'introduire la princesse dans son nouveau séjour. Lorsque les envoyés furent sur les lieux, ils ne trouvèrent qu'une nation barbare; dans le palais peu de domestiques, nulle richesse, nul ornement, une malpropreté dégoûtante. La maison du prince n'étoit ni mieux meublée ni mieux servie que la cabane d'un paysan de Romanie. Le roi, considérant d'un œil curieux les tentes, les bagages, les domestiques des envoyés, demandoit, tout étonné, à quoi servoient tant de choses. Et lorsqu'il apprit que ce n'étoit qu'une très-petite partie de l'équipage de la princesse : *Que de folies !* s'écria-t-il ; *nous sommes bien heureux de ne les pas connoître.* Et, montrant sa bru affublée d'une méchante robe et filant dans un coin : *Voilà,* dit-il, *la parure et l'amusement de nos ménagères.* La table n'étoit pas mieux servie ; on y mangeoit à la hâte et sans aucun apprêt les bêtes à demi-rôties qu'on venoit de tuer à la chasse. Ce rapport des envoyés jeta tout le cortége dans un étrange embarras. Ils continuèrent cependant leur route jusqu'à la ville d'Achride, non pas sans crainte d'être détroussés en chemin, au milieu d'une nation si sauvage. Ils y laissèrent la prin-

cesse avec sa maison, et marchèrent en avant après avoir fait savoir à Urosc qu'ils alloient se rendre à Pologue, ville de Servie, pour y attendre ses ordres. Peu de temps après arriva le ministre du prince : il avoit été volé en chemin ; et les Grecs jugèrent par là de ce qu'ils avoient droit d'attendre pour eux-mêmes. Ils comprirent, par les discours obscurs et embarrassés de cet ambassadeur, que l'empereur avoit été trompé sur l'espérance qu'on lui avoit donnée, que son gendre futur succéderoit à la couronne. L'infirmité prétendue du fils aîné étoit un mensonge, et le reste n'étoit pas plus assuré. Cette découverte, jointe au récit de Veccus, leur fit conclure qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de ramener la princesse à sa mère. Ils voyoient toute la journée les habitans du pays rôder autour de leurs tentes, et, dès qu'ils étoient aperçus, s'enfuir comme des gens qui viennent à mauvais dessein : ce qui ne fut pas longtemps équivoque. On leur enleva pendant une nuit tous leurs chevaux ; et les recherches qu'ils firent à ce sujet furent inutiles : ils s'adressoient à d'autres voleurs. Les magistrats auxquels ils portèrent leurs plaintes ne purent leur offrir d'autre dédommagement que de mauvais chevaux du pays. Ils retournèrent donc le plus vite qu'ils purent ; et, ayant repris la princesse en passant par Achride, ils allèrent la remettre entre les mains de son père, qui leur sut gré d'avoir sauvé sa fille d'un si indigne esclavage.

Michel et la cour romaine se ménageoient depuis quelques années avec une attention réciproque, et l'empereur en tiroit tout l'avantage. Les papes, pour n'apporter aucun obstacle à la réunion, dont Michel leur donnoit de prochaines espérances, contenoient le roi de Sicile, qui brûloit d'ardeur de porter la guerre dans l'empire ; et Paléologue, délivré de ce redoutable ennemi, avoit le loisir de vaquer aux autres affaires. Il lui survint une occasion d'acquérir une partie de l'île

An. 1273.
Pachym. l. 5, c. 27.
Greg. l. 4, c. 5.
Danduli chron.
Du Cange, hist. l. 5, c. 45, 46, 47.

de Nègrepont. Cette grande île étoit alors partagée entre les Vénitiens, les Génois et les successeurs du seigneur de Vérone Ravain Carcério, qui en possédoient chacun le tiers. Le Génois Jacqueria, guerrier vaillant et expérimenté, s'empara de deux fortes places du domaine des Vénitiens. Il leur fit pendant quelque temps une rude guerre avec le secours des gens du pays : mais, se trouvant trop foible pour soutenir l'entreprise, il eut recours à l'empereur; et, après avoir jeté dans ces places ce qu'il avoit de troupes, il passa lui-même à Constantinople, promettant à l'empereur de le rendre maître de l'île s'il vouloit lui donner une armée. L'empereur avoit perdu depuis peu ses meilleurs généraux : Jean, despote, n'avoit pas survécu aux traitemens injurieux qu'il recevoit de son indigne neveu. Constantin, autre frère de Michel, étoit mort de maladie. Tornice et Stratégopule avoient fini leurs jours. Philanthropène n'étoit pas encore guéri de ses blessures. Jaqueria, connu pour ses talens militaires, eut bientôt toute la confiance de l'empereur. Il fut mis à la tête des troupes qui devoient être employées à cette expédition. Cependant les Vénitiens, pour se défendre contre lui, avoient fait venir à leur secours Jean de La Roche, sire de Thèbes et d'Athènes, qui, malgré la goutte dont il étoit tourmenté, ne consultant que son courage, s'étoit rendu dans l'île avec ses troupes. Jaqueria, aussitôt après son débarquement, marcha droit à l'ennemi. Il mit en embuscade une partie de son armée, et se présenta à la tête du reste. Le combat se livra près d'Orée, sur la côte septentrionale de l'île. Les Vénitiens, enveloppés, après s'être défendus quelque temps, perdirent courage par la chute de leur général. C'étoit le prince de Thèbes, qui, ne pouvant, à cause de sa maladie, se tenir ferme sur ses étriers, fut abattu du premier coup de lance, et fait prisonnier avec beaucoup d'officiers, entre lesquels se trouva le frère même de Jaqueria. Ils furent conduits

à Constantinople, et mis dans les fers avec cinq cents Vénitiens, que Michel rendit dans la suite sans rançon, lorsqu'il voulut faire trève avec la république. Jaquéria fut récompensé de la qualité de grand-duc; c'étoit le titre de l'amiral de Romanie. L'empereur, considérant qu'il lui seroit plus utile de se faire un ami du prince de Thèbes, alors fort puissant, que de le garder dans les prisons, le traita avec honneur, le mit en liberté, et lui promit même en mariage une de ses filles; mais, dès que ce prince fut de retour à Thèbes, il mourut de sa maladie. Son frère Guillaume lui succéda dans sa principauté, mais non pas dans son alliance avec les Grecs. Il étoit gendre de Jean le Bâtard, et s'attacha à son beau-père, ennemi de l'empire; ce qui lui attira de la part des Grecs une guerre continuelle. Jaquéria, toujours en action, ne cessoit de ravager les côtes de ses états, et de lui causer de grands dommages.

Pendant que Jaquéria battoit les Latins dans l'île de Nègrepont, les Grecs étoient battus en Thessalie. Jean le Bâtard menaçoit d'assiéger Pharsale, qui manquoit de vivres. L'empereur y fit passer une armée sous la conduite de Jean Synadène, grand-stratopédarque, et de Michel Caballaire, grand-connétable. C'étoient de bonnes troupes, la plupart vieilles milices, et bien exercées. On comptoit beaucoup plus sur leur courage; mais elles avoient affaire à un ennemi intrépide, et qui savoit joindre la ruse à la valeur. Plus foible en nombre, il leur dressa une embuscade; et, tombant sur eux sans être attendu, il les chargea avec tant de vigueur, qu'il les défit entièrement. Synadène fut fait prisonnier. Caballaire, poursuivi, et fuyant à toute bride, donna de la tête contre un arbre si rudement, qu'ayant été conduit à Thessalonique à demi-mort, il y expira peu après. Cette victoire fit une grande réputation à Jean le Bâtard. La charge de connétable, devenue vacante par la mort de Caballaire, fut conférée à Jaquéria; et cet étranger,

seul heureux entre tous les généraux, devint l'honneur et la ressource de l'empire.

Pachym. l. 5, *c.* 11, *et seqq.*
Gregor. l. 5, *c.* 2.
Danduli chron.
Ptolem.Luc. chron.
Leo Allat. de consensione. l. 2, *c.* 15.

Ces expéditions guerrières, quelque importantes qu'elles parussent, intéressoient moins le cœur de Paléologue que le projet qu'il avoit formé de réunir l'église grecque avec l'église romaine. Ce fut la principale occupation de son règne depuis qu'il eut recouvré Constantinople. Etoit-ce la religion ou la politique qui le rendoit si ardent sur cet objet? A considérer la route qu'il tint pour s'élever, et sa conduite sur le trône, on aura peine à lui faire honneur d'un zèle pur et sincère : mais il vouloit conserver sa conquête. Baudouin, soutenu des forces de Charles, roi de Sicile, et faisant ses efforts pour soulever les autres princes, le menaçoit d'une nouvelle révolution. Les papes, dont dépendoient les rois de Sicile, pouvoient, par leur autorité spirituelle, armer ou tenir en bride tout l'Occident, et leur bienveillance étoit pour Michel le rempart le plus assuré. Il prenoit donc tous les moyens de les mettre dans ses intérêts. De là tant de députations réciproques, tant de synodes tenus à Constantinople; de là ces punitions sévères contre les schismatiques opiniâtres, ces honneurs et ces récompenses prodigués à ceux qui se prêtoient aux vues du prince. Nous passerons sur ces événemens le plus brièvement qu'il nous sera possible, laissant à l'histoire de l'Eglise tout le détail théologique.

Après deux ans et neuf mois de vacance du saint-siége, le cardinal Théalde, légat en Palestine, fut nommé pour le remplir; et son élévation sur la chaire de saint Pierre donnoit à Michel d'heureuses espérances. Ce pape, qui prit le nom de *Grégoire* x, avoit les intentions les plus pacifiques. Avant même que d'arriver à Rome, il prévint Michel de politesse, en lui faisant part de son élection, et en lui témoignant le plus grand désir de la réconciliation des deux églises. Michel, de son côté, l'assura des mêmes dispositions, et lui fit des

reproches obligeans de n'avoir pas, dans son retour, passé par Constantinople, où il auroit été accueilli avec le respect et l'honneur dus au chef de l'Eglise. Aussi, dès que Grégoire eut reçu l'onction sacrée, son premier soin fut d'envoyer à l'empereur des légats, qui se comportèrent avec tant de sagesse et de fraternité, qu'ils méritèrent l'estime et l'affection des Grecs. L'empereur combloit de louanges le nouveau pape, et le représentoit comme ami de la concorde, et brûlant de zèle pour le bien et l'honneur de l'Eglise universelle : mais les évêques ne pouvoient, disoit-il, pardonner aux Latins l'addition faite au symbole, et protestoient à l'empereur qu'ils étoient prêts à tout souffrir plutôt que de l'accepter. Cette déclaration ne découragea pas l'empereur. Il les assembla dans son palais avec le patriarche ; et, après avoir exposé le danger où se trouvoit l'état s'il allumoit contre lui les foudres de Rome : *Que prétendent donc les Romains?* ajouta-il ; *que le pape soit nommé dans le saint sacrifice ? Et combien de personnes qui ne sont pas même évêques nommons-nous tous les jours dans nos diptyques! Ils demandent encore que le pape soit nommé le premier de ses frères, titre purement honorifique et sans conséquence. Le mauvais riche de l'Evangile, plongé au fond des abîmes, n'appelle-t-il pas Abraham du nom de père, malgré l'immense chaos qui les sépare.* (J'avoue que je n'aperçois pas trop la justesse de cet exemple). *Quant aux appellations, qui font le troisième article de nos contestations, est-il à craindre que nos plaideurs veuillent passer les mers pour porter leur procès à Rome? Nous ne perdons rien en sacrifiant si peu de chose pour obtenir la paix et la sûreté de notre empire.* Le patriarche, qui comptoit beaucoup sur le savoir et l'éloquence de Veccus, lui faisoit signe de répondre ; et comme celui-ci n'osoit parler de crainte de déplaire à l'empereur, il le menaça de l'excommunier, s'il demeuroit en silence. Alors Veccus prenant la

parole : *Je me vois*, dit-il, *entre deux dangers; la puissance séculière peut affliger mon corps, l'autorité spirituelle peut agir sur mon âme. Comme mon salut m'est plus précieux que la vie, j'élèverai ma voix; je vais prouver que les Italiens sont en effet hérétiques, quoiqu'ils n'en portent pas le nom.* Plus fort en dialectique que l'empereur, il ne lui eût pas été difficile de le combattre; mais Michel, irrité de ce début, congédia l'assemblée, et Veccus eut à essuyer les reproches des ecclésiastiques courtisans. Dès le lendemain il fut arrêté par ordre du prince, et enfermé dans la tour d'Anémas.

Ayant enlevé au parti schismatique son plus habile défenseur, l'empereur se flattoit qu'il triompheroit aisément des autres. Les Grecs, dans leur décadence, avoient conservé leurs anciennes prétentions, et les empereurs de Constantinople s'étoient regardés presque tous comme puissans en paroles et grands théologiens. Michel eut la vanité d'entrer en lice avec les prélats. Les ecclésiastiques de la cour lui dictoient leurs pensées, qu'il adoptoit et prenoit ensuite pour les siennes. Il composa ainsi un écrit pour la défense des Latins, et l'envoya au patriarche. Il se persuadoit qu'on ne répondroit pas à ses démonstrations. Il se trompa; tous les héros du parti réunirent leurs forces, et, ménageant la personne du prince, qu'ils craignoient, assaisonnant même la réfutation de flatteries, ils réduisirent en poudre ses argumens. Cependant Veccus s'occupoit dans sa prison à étudier à fond la question tant débattue sur la procession du Saint-Esprit. Il étoit de bonne foi et de beaucoup d'esprit; mais, plus attaché jusqu'alors aux études profanes et aux affaires séculières qu'à la lecture de l'Écriture sainte et des pères, il avoit donné dans l'erreur. Le loisir de sa prison lui laissa le temps de s'instruire. Il lut les ouvrages qu'avoit composés Blemmydas pour appuyer le sentiment des Latins sur la procession du Saint-Esprit. Il en vint à douter de la vé-

rité de son opinion. On lui fournit de la bibliothèque de l'empereur les livres des pères cités par Blemmydas, qui achevèrent de lui ouvrir les yeux. Mais le patriarche, plus obstiné que jamais, fit publier une lettre pastorale adressée à tous les fidèles de son église, et souscrite de la plupart de ses suffragans, dans laquelle il s'engageoit par serment à ne jamais consentir à la réunion, quelque violence qu'on pût lui faire, et à ne jamais recevoir à sa communion ceux qui adhéroient aux Latins. L'empereur aimoit le patriarche; il n'oublioit pas qu'il en avoit reçu l'absolution des censures; son opiniâtreté l'affligeoit, mais il étoit consolé par le changement de Veccus. Il attendoit beaucoup des grands talens de cet homme illustre pour ramener les esprits.

Pachym. l. 5, c. 20. Danduli, chron. Testamentum Arsenii apud Cotelerium. Raynald. Du Cange, hist. l. 5, c. 56. L'art de vérif. les dates, p. 386.

Le pape, habile politique, ne comptoit pas tellement sur les promesses de Michel, qu'il ne prît des mesures pour le forcer à les accomplir. Comme la trève faite avec les Vénitiens étoit près d'expirer, et que Michel en désiroit la prolongation, le pape demanda par plusieurs lettres au doge Tiépolo, comme une chose très-importante à la république chrétienne, de n'y pas consentir sans avoir consulté le saint-siége; et le doge ne répondant pas, il employa les prières, les commandemens, les reproches. Baudouin et le roi de Sicile faisoient les mêmes instances. Michel, de son côté, mettoit tout en œuvre pour obtenir des Vénitiens ce qu'il demandoit. Ce fut en cette occasion qu'il leur renvoya les cinq cents prisonniers faits à Nègrepont. Le doge promit de répondre aux deux partis par ses députés, et renvoya honorablement ceux de Michel sur deux galères. En même temps que le pape tenoit en armes les Vénitiens et le roi de Sicile pour intimider l'empereur, il engageoit Charles à laisser le passage libre aux députés que Michel envoyoit à Rome. Baudouin mourut en ce temps-là, à l'âge de cinquante-cinq ans, ne laissant à Philippe, son fils unique, que le vain titre d'empereur de Con-

stantinople, et la bienveillance de Charles son beau-père. Arsène mourut aussi dans son exil le 30 septembre. Son testament, qui est parvenu jusqu'à nous, est un triste témoignage de la haine qui brûla dans son cœur jusqu'à sa mort contre Paléologue. Après avoir exposé avec la plus vive aigreur tout ce qu'il a souffert, implacable schismatique, il finit en ces termes : « J'espérois « toujours que Michel viendroit à résipiscence; mais, « puisqu'il continue de souiller l'église de Dieu par ses « profanations, qu'il a placé sur mon siége un homme « que j'avois excommunié, qu'il a fait tous ses efforts « pour amener l'Eglise, rachetée par le sang du Sauveur, « à l'impiété et à la perfidie des Latins, je l'excommunie « de nouveau; je prononce sur lui l'anathème qu'il a « voulu encourir; je le livre à Satan, comme il s'y est « livré lui-même, ainsi que tous ceux qui secondent ses « pernicieux desseins, ou qui y consentent, de quelque « qualité qu'ils soient. Je prie Dieu seulement de par-« donner au peuple, qui manque de connoissance. » Il laisse tout ce qu'il possède à ses frères qui ont partagé ses disgrâces, et défend, sous peine d'anathème, d'altérer ce testament.

Pachym. l. 5, c. 18, 19, 20.
Greg. l. 5, c. 2.

Malgré les efforts redoublés de l'empereur, il trouvoit dans le clergé une constante opposition. En vain il assembloit les évêques, et mettoit en usage, tantôt les douces exhortations, tantôt les menaces. Il leur représentoit *qu'il n'étoit pas question de la foi, et qu'il ne souffriroit jamais qu'elle reçût la moindre atteinte; qu'il ne leur demandoit que leur consentement aux trois articles, sur la primauté du pape, sur les appels à Rome, sur l'honneur à rendre au pape, en le nommant dans les prières de la messe; que, dans les conjonctures présentes, l'état couroit le plus grand risque en refusant de satisfaire l'évêque de Rome.* Sur les deux premiers articles, plusieurs prélats se rendoient, les regardant comme de nulle conséquence, parce qu'ils n'auroient

jamais d'exécution; mais ils rejetoient absolument le troisième, disant *que ce seroit trahir la foi, reconnoître authentiquement l'orthodoxie de l'église romaine, et renverser les fondemens de l'église grecque; quant au danger de l'empire, c'étoit au prince à y pourvoir par les moyens que Dieu lui mettoit entre les mains; que, pour eux, ils n'étoient chargés de défendre l'état que par leurs prières.* Cependant quelques ecclésiastiques se détachoient tous les jours, et se prêtoient aux volontés de l'empereur; ce qui faisoit croître la division et l'aversion mutuelle. L'empereur crut réunir les esprits en faisant signer un écrit, par lequel ils lui juroient fidélité et obéissance. Ils le signèrent en effet, et même avec empressement; mais sans en conclure, comme il l'entendoit, qu'ils devoient se soumettre à ses ordres contre leur conscience.

Irrité de tant de résistance, il passa aux voies de fait. D'abord il mit la main sur les biens, et, par un édit bizarre, il déclara *qu'en entrant en possession de Constantinople, il étoit devenu possesseur légitime de toutes les maisons de la ville; qu'il vouloit bien faire grâce du loyer à ceux qui lui rendoient obéissance; mais que les réfractaires eussent à le payer sans délai, du jour de son entrée, selon la taxe qui leur seroit signifiée de sa part.* C'étoit le loyer de treize ans à la fois. Aussitôt des soldats dispersés par toute la ville coururent dans les maisons pour contraindre les habitans; et, faute de payer, ils emportoient les effets et les meubles les plus précieux. Ceux qui n'avoient pas de quoi remplir la somme imposée étoient bannis, s'ils ne fuyoient pas d'eux-mêmes. C'étoit une désolation publique; l'ordre du prince produisoit l'effet d'une invasion d'ennemis. Il y en eut grand nombre qui aimèrent mieux signer leur adhésion que d'être dépouillés ou exilés. Le rhéteur Holobole, qui avoit déjà éprouvé de l'empereur un si sanglant outrage, fut encore en cette

occasion le plus maltraité. Il étoit depuis un an relégué dans un monastère, à Nicée, et il ne l'avoit que trop mérité. Dans une de ces assemblées que l'empereur tenoit souvent sur l'affaire de la réunion, étant interrogé, il répondit *que la proposition lui paroissoit contraire à l'intérêt de l'Eglise.* Sur quoi l'empereur, en colère, lui reprocha que, par un effet de sa haine invétérée, il s'étoit toujours opposé aux volontés de son maître, et qu'il portoit sur son visage les preuves honteuses de sa malignité. *Non*, reprit brusquement Holobole; *au contraire, ce sont les preuves honorables de mon attachement fidèle à un enfant innocent, qui étoit mon maître légitime.* L'audace inconsidérée de cette repartie fit frissonner toute l'assemblée; on craignit de paroître complice, si l'on ne témoignoit pas d'indignation; et on se jetoit déjà sur lui comme pour le mettre en pièces. L'empereur arrêta cette fureur politique; et, par une modération affectée, il se contenta de l'envoyer dans un monastère à Nicée. Mais un an après, dans le temps de la mort d'Arsène, il le fit amener à Constantinople, et promener la corde au cou, enchaîné à la tête de dix autres, entre lesquels étoit une nièce d'Holobole, faussement accusée de magie. Holobole et Jasite, qui marchoient les premiers, comme les plus coupables, reçurent de la part des bourreaux les outrages les plus ignominieux. Enfin, à force de mauvais traitemens, on arracha le consentement du clergé aux trois articles. Il en coûta à l'empereur beaucoup de cruautés, des confiscations, des exils, des prisons. Plusieurs furent aveuglés, d'autres déchirés à coups de fouet, quelques-uns même eurent les mains coupées; en un mot, Paléologue employa pour une bonne cause toutes les rigueurs qui sont d'usage pour en faire prévaloir une mauvaise. Mais le peuple, obstiné, qui n'avoit rien à perdre, ne se rendit pas. Un grand nombre allèrent chercher asile hors de l'empire, et portèrent leur fanatisme dans la

Morée, dans l'Achaïe, dans la Thessalie, et jusqu'en Colchide. Divisés entre eux, les uns sous le nom d'*arsénites*, les autres de *joséphites*, trompés eux-mêmes, et trompant les autres, ils couroient les villes et les campagnes, se donnant pour inspirés, et vivant aux dépens des imbécilles, qu'ils infatuoient de leurs prétendus oracles; sorte de charlatans, qui se perpétua, parce que l'esprit humain ne peut rien imaginer de si absurde qui ne trouve d'autres esprits propres à le recevoir.

Les légats du pape n'avoient différé leur départ que dans l'espérance d'un succès prochain. Ils ne furent que trop convaincus de la sincérité de l'empereur en voyant que son zèle contre les schismatiques s'emportoit fort au-delà des bornes, et qu'il en faisoit des martyrs. Ils partirent donc, et furent accompagnés de cinq députés, à la tête desquels étoit le patriarche Germain. Il avoit avec lui Théophane, évêque de Nicée, le grand logothète George Acropolite, Panarète, grand-maître de la garde robe, et le grand-interprète Berrhéote. Michel les envoyoit pour faire sa soumission devant le concile que le pape avoit convoqué à Lyon pour le mois de mai. Ils furent chargés de riches présens pour sa sainteté. L'empereur, ne pouvant faire changer de pensée au patriarche Joseph, qui se croyoit lié irrévocablement par un serment fait à la face de tout l'empire, convint avec lui qu'il sortiroit du palais patriarchal et se retireroit au monastère de Périblepte, conservant tous ses revenus et l'honneur d'être nommé au saint sacrifice; et que, si l'ambassade ne réussissoit pas, il reviendroit dans son palais, et rentreroit dans tous ses droits, à condition de ne donner aucune marque de ressentiment aux évêques qui auroient consenti à la réunion : mais que, si la réconciliation s'accomplissoit, il abdiqueroit sa dignité et feroit place à un successeur. En conséquence de cette convention, Joseph se renferma dans le monastère de Périblepte. Les envoyés s'embarquèrent

AN. 1274. *Pachym. l.* 5, c. 17, 21.

pour Lyon avec les légats, dans deux vaisseaux, au commencement de mars; et, étant arrivés le 29 à la hauteur du cap Malée, ils furent attaqués d'une horrible tempête qui sépara les deux navires. Celui qui portoit Germain, Théophane et le logothète, ayant pris le large, après avoir lutté avec beaucoup de peine et de dangers contre la violence des flots, eut le bonheur de gagner le port de Modon. L'autre vaisseau, qu'une aveugle timidité retenoit près de terre, fut brisé contre la côte; et de tout l'équipage il ne se sauva qu'un seul homme, qui porta quelques jours après à Modon cette funeste nouvelle. Avec les légats du pape périrent dans les eaux les magnifiques présens destinés au saint-père.

Fleury, hist. ecclés. l. 86, art. 36 et suiv.

Après un séjour de plusieurs semaines, qui fut nécessaire pour radouber le vaisseau maltraité par la tempête, les députés se remirent en mer, et arrivèrent à Lyon le jour de saint Jean. Le concile, qui fut le quatorzième concile général, étoit commencé depuis le septième de mai, et l'on avoit déjà tenu trois sessions. Il s'y trouvoit cinq cents évêques, soixante-dix abbés, et mille autres prélats assemblés dans l'église de Saint-Jean. La réunion des Grecs faisoit un des principaux objets de la convocation. A l'arrivée des envoyés de l'empereur, tous les prélats allèrent au-devant d'eux, et les conduisirent au palais du pape, qui les reçut avec grand honneur, et leur donna le baiser de paix. Ils lui présentèrent les lettres de l'empereur, celles des évêques et d'Andronic, fils aîné de l'empereur, et associé à l'empire; et après avoir déclaré qu'ils venoient rendre obéissance à l'église romaine et s'unir de foi avec elle, ils se retirèrent au logement qui leur étoit préparé. Cinq jours après, fête de saint Pierre et saint Paul, le pape célébra la messe en présence de tout le concile. On y chanta en latin et en grec l'épitre, l'évangile et le symbole des Apôtres, dans lequel les Grecs, ainsi que les Latins, répétèrent par trois fois les paroles si long-temps contestées, *qui*

procède du père et du fils. La quatrième session se tint le sixième de juillet ; et les ambassadeurs grecs y furent placés au côté droit du pape, après les cardinaux. Le pape exposa au concile les trois articles qui faisoient le sujet de l'ambassade ; c'étoit de s'unir de cœur et d'esprit à la foi de l'église romaine ; de lui promettre obéissance, et de reconnoître la primauté de son chef sur toute l'église chrétienne. Il fit lire les lettres venues de Constantinople ; tout y étoit conforme à ces trois articles. Après cette lecture, le grand-logothète fit le serment au nom de l'empereur, et abjura le schisme. On chanta le *te Deum ;* et le pape, après avoir témoigné en peu de mots la joie de l'Eglise qui embrassoit enfin avec tendresse tous ses enfans réunis dans son sein, entonna le symbole en latin. Après qu'il fut achevé, le patriarche Germain le commença en grec, et chaque fois on répéta les paroles, *qui procède du père et du fils.* L'affaire de la réunion fut donc consommée dans cette quatrième session. Dans les deux autres, qui terminèrent le concile le 7 juillet, il ne fut question que de la réformation des mœurs.

Le retour des députés, qui rapportoient à Constantinople la réunion et la paix, causa de nouveaux troubles. Le patriarche Joseph ne paroissoit nullement disposé à renoncer à sa dignité, comme il en étoit convenu avec l'empereur. On fut d'avis de ne lui pas demander l'exécution de sa promesse, mais d'agir en conséquence de celle qu'il avoit donnée. On assembla les prélats, et l'on prouva par témoins, premièrement, qu'il avoit juré de ne jamais consentir à la réunion ; en second lieu, qu'il avoit promis d'abdiquer, si la réunion s'accomplissoit. Sur ces deux dépositions, les prélats décidèrent que Joseph ne pouvoit accepter la réunion sans violer son serment, ni conserver sa dignité sans manquer à sa parole ; d'où il s'ensuivoit que, la réunion étant faite, il étoit déposé sans retour, et que le siége

AN. 1275.
Pachym. l. 5, *c.* 22.

de Constantinople étoit actuellement vacant. On cessa donc le 11 janvier de le nommer comme patriarche dans la célébration de la messe, et il se retira dans un monastère hors de la ville, au bord du Bosphore. Le 16 du même mois, jour de saint Pierre-aux-liens, dans l'église grecque, l'évêque de Chalcédoine célébra la messe dans la chapelle du palais. L'épître et l'évangile furent chantés dans les deux langues, et le diacre fit hautement mémoire du pape en ces termes : *Grégoire, souverain pontife de l'église apostolique, et pape œcuménique.* Ce fut comme le cri d'un héraut qui annonçoit la guerre. La division devint plus animée qu'auparavant. Tout se partagea. Les uns, amis de la paix et de la concorde, embrassoient volontiers la communion de l'église romaine ; les autres, plus obstinés que jamais, crioient à l'esclavage, et refusoient l'obéissance au pape, comme un joug insupportable qui alloit avilir l'église grecque. Le peuple s'embrasoit de ces disputes ; l'esprit de parti divisoit les amis, déchiroit les communautés, éclatoit dans les places publiques ; et l'animosité des uns contre les autres devint plus vive entre les Grecs que n'avoit été auparavant celle de tous contre les Latins.

Pachym. l. 5, c. 4. 25. Gregor. l. 5, c. 2.

Après la déposition du patriarche Joseph, on songeoit à lui donner un successeur. Plusieurs prélats appeloient à cette dignité un homme illustre par sa naissance, par ses emplois, par les vertus qu'il avoit ensuite pratiquées dans deux célèbres monastères. Il étoit alors patriarche titulaire d'Antioche. Il se nommoit le Prince, et descendoit d'une ancienne maison du Péloponèse. Les autres se déclaroient pour Veccus, qui joignoit à la science, à l'éloquence, à la vertu un extérieur propre à inspirer le respect. Dans ce partage d'opinions, on s'en remit au jugement de l'empereur, qui prononça en faveur de Veccus : il le croyoit plus capable de réunir les esprits. Cette décision emporta tous les suffrages. Veccus

fut nommé patriarche le 26 mai, et sacré le 2 juin, jour de la Pentecôte. La grande estime de l'empereur pour le nouveau patriarche lui mit l'esprit en repos; il se persuada qu'il pouvoit abandonner sans inquiétude à un personnage de si grand mérite le gouvernement de l'Eglise pour se livrer tout entier aux affaires de son état; mais la vertu même et la charité pastorale de Veccus ne donnoit pas moins d'embarras à l'empereur que n'avoit fait l'opposition de ses prédécesseurs. Se regardant comme chargé de tous les besoins des particuliers, il alloit les déposer entre les mains du prince; il sollicitoit sans cesse son humanité pour les indigens, pour les innocens injustement accusés, et même pour les criminels. Ses requêtes se répétoient tous les jours jusqu'à l'importunité, car il ne quittoit prise qu'après avoir obtenu; et le respect dû à la majesté impériale ne l'arrêtoit pas. Un jour qu'il demandoit opiniâtrément une grâce que l'empereur s'obstinoit à refuser, se laissant emporter à l'impatience : *Quoi donc, prince,* dit-il, *pensez-vous ne devoir pas plus de faveur aux évêques qu'à vos valets de cuisine ou d'écurie ?* En parlant ainsi, il jeta son bâton pastoral aux pieds de l'empereur, et se retira brusquement. L'empereur fit en vain courir après lui pour le ramener. Il s'absenta du palais plusieurs jours, et ne revint qu'aux prières redoublées du prince, qui ne pouvoit se passer de ses conseils. Mais voici un trait de cette chaleur indiscrète qu'il poussa même jusqu'à une audace scandaleuse. Il pressoit depuis long-temps le prince de faire grâce à un malheureux, sans pouvoir l'obtenir. Un jour que Michel se présentoit à la sainte table, et qu'il étendoit la main selon l'usage pour recevoir le pain consacré, le patriarche, tenant la sainte hostie, lui réitéra sa demande; et comme l'empereur lui représentoit que ce n'étoit pas là le moment : *Et quel moment*, repartit-il, *plus propre à accorder une grâce que celui où vous recevez le Dieu des*

miséricordes ? L'empereur insistoit sur le scandale du peuple et sur son propre déshonneur. *Songez à Dieu plutôt qu'au peuple,* reprit le prélat ; *vous recevriez votre condamnation, si vous refusiez justice à un innocent.* Enfin l'empereur, indigné, se leva en disant : *Eh ! bien, nous avons donc fait la fête sans la célébrer,* et se retira dans son palais. On voit par cet exemple l'usage de l'église grecque, de ne croire célébrer les fêtes qu'en recevant la sainte communion. Pour s'affranchir de la pieuse importunité du patriarche, qui lui enlevoit tout le temps nécessaire aux autres affaires, il lui déclara qu'il ne lui donneroit désormais audience que le mardi de chaque semaine, et il lui assigna pour ce jour-là un logement dans un monastère voisin du palais, afin que le prélat fût à portée de prendre les heures où l'empereur seroit libre.

Pachym. l. 5, c. 28, 29. Veccus, après une grande maladie, étant revenu en convalescence, les médecins jugèrent qu'il avoit besoin de repos, et qu'il n'étoit point de séjour plus propre à lui rendre la santé que le monastère situé au bord du Bosphore, où Joseph s'étoit retiré. L'empereur, informé de cet avis, résolut de faire sortir Joseph de cette demeure, pour épargner à l'un et à l'autre une compagnie aussi mal assortie que celle de deux personnes, dont l'une jouissoit des dépouilles de l'autre. Mais, quoique opposés de sentimens, ils s'estimoient mutuellement. Joseph, consulté par l'empereur lorsqu'il avoit été obligé de quitter son siége, lui avoit même conseillé de lui donner pour successeur Veccus, comme le plus savant, le plus propre aux affaires, et le caractère le plus pacifique. Veccus pria donc l'empereur de ne pas déplacer Joseph, et passa avec lui le temps de sa convalescence dans un commerce de politesse et d'amitié que ne troubla jamais la diversité d'opinions. Dans cette retraite du patriarche, il lui tomba entre les mains plusieurs écrits où l'on combattoit avec beaucoup d'aigreur

la doctrine des Latins. Il fut d'abord tenté d'y répondre; mais, faisant réflexion que c'étoit remettre en question une cause déjà jugée, et perpétuer des disputes qui n'avoient d'autre effet que d'aigrir les esprits sans les changer, il garda le silence, et eut sujet de se repentir dans la suite de n'avoir pas toujours tenu cette conduite. Après avoir recouvré ses forces, il se sépara de Joseph avec des marques sincères de bienveillance mutuelle, et revint à Constantinople. Mais, après son départ, Joseph ne jouit pas long-temps de cette agréable solitude. Un air pur et parfumé, un calme délicieux, les charmes d'une vie paisible, avoient adouci son humeur; il étoit en grande partie revenu de ses préjugés, et ce n'étoit plus que son serment qui le tenoit enchaîné à son ancien parti. Ainsi il recevoit avec une égale complaisance les visites des uns et des autres. L'empereur trouva mauvais qu'il communiquât avec les ennemis de la réunion, et lui fit dire qu'il lui feroit plaisir de se détacher de ces compagnies. Joseph répondit avec chagrin que, si l'empereur trouvoit du crime dans des entretiens innocens, et qu'il voulût le priver de la société de ses amis, il falloit qu'il l'exilât dans un lieu d'où ils ne pourroient approcher Il comptoit assez sur l'ancienne amitié de l'empereur pour ne pas craindre d'être pris au mot; il se trompa. L'empereur s'étoit peu à peu détaché de lui; il publia que Joseph demandoit lui-même son éloignement, et il le fit transporter au château de Chèle, situé dans une île à l'entrée du Bosphore, séjour assez agréable dans le printemps, mais exposé aux rigueurs du vent du nord, et inhabitable en hiver. Les moines attachés à Joseph furent dispersés dans les îles de l'Archipel. Job Jasite, déjà si sévèrement puni, fut encore le plus maltraité : cet intrigant et opiniâtre défenseur du schisme fut envoyé sous escorte à Chabée, forteresse située sur le bord du Sangaris [a].

[a] Ici finit le récit de M. Le Beau.

An. 1276. L'attention que l'empereur donnoit soit au schisme grec, dont il étoit la cause, et qui n'avoit pas encore fait tout le mal qu'il devoit produire, soit au grand schisme, qu'il paroissoit vouloir faire cesser, fut distraite par l'insolence des Génois. Paléologue avoit, comme on l'a vu [a], mis à leur disposition le faubourg de Galata ou Péra, après en avoir détruit les fortifications; précaution insuffisante pour contenir une nation de commerçans dans les bornes du devoir que l'amour des richesses et l'esprit républicain disposoient toujours à franchir. Ils tenoient, il est vrai, ce faubourg à titre de fief, acceptoient la dénomination d'*hommes-liges* [b], se reconnoissoient ainsi vassaux et sujets de l'empereur; et, par l'intermédiaire de leur chef ou podestat, prêtoient serment de fidélité. Mais on leur faisoit en même temps une concession contradictoire, en leur permettant de conserver leurs lois, leurs usages, leurs mœurs, leurs coutumes, et d'obéir à leurs magistrats particuliers. Devenus maîtres en quelque sorte du Pont-Euxin, qu'ils couvroient de leurs vaisseaux, et sur lequel ils faisoient un commerce exclusif, ils y étoient bien plus puissans que les Vénitiens, et même que les Grecs. Leur orgueil croissoit avec leur prospérité. Ils osèrent braver le prince à la bonté duquel ils la devoient, et reçurent le châtiment qu'ils méritoient. Michel avoit accordé à Manuel, fils de Zacharie Catani, d'une famille illustre de Gênes, les montagnes occidentales de la Phocide, abondantes en mines d'alun, qu'il exploitoit à son profit. Mais, comme les Génois avoient l'empire des mers voisines de Constantinople, il importoit à Manuel de leur vendre une sub-

[a] Liv. 100, chap. 4 de cette histoire.

[b] *Voy.* Du Cange, Glossaire (*verbo Ligius*). Le vassal s'engageoit « à « garder et sauver le chief seignor « contre tous ceux qui vivre et mou- « rir puissent ». *Contra omnes qui possunt vivere et mori adjuturum.* Il falloit bien peu connoître l'esprit de la nation génoise pour croire qu'elle eût, en contractant de pareils engagemens, l'intention de les tenir.

stance dont le débit étoit prodigieux, parce qu'on ne pouvoit s'en passer dans la teinture des étoffes, et de les forcer à la tirer de ses magasins. Il obtint de l'empereur ce privilége, que la république refusa de reconnoître. Elle fit équiper un grand navire, qui, sans daigner rendre au passage les honneurs dus, entra dans le Pont-Euxin, ravagea les rives septentrionales de cette mer, et pilla un vaisseau marchand chargé principalement d'alun. Comme il falloit traverser de nouveau le Bosphore pour retourner dans leur pays, les Génois mirent tous leurs soins à éviter les Grecs qui croisoient par ordre de l'empereur, piqué de la conduite de ces républicains, et les attendoient au passage. Dès qu'on eut signalé leur pavillon, le prince envoya commander aux Génois de Galata d'arrêter leurs compatriotes, et de leur faire restituer leur prise et rendre le salut d'usage. Ces trois demandes ayant été refusées avec mépris, Paléologue, outré de cet affront, donne les ordres les plus précis pour appareiller sans délai tous les bâtimens disponibles, et faire poursuivre les Génois. Ceux-ci se mirent en défense, couvrirent de peaux de bœuf les flancs de leurs vaisseaux pour les mettre à l'abri du feu grégeois; et, profitant du vent qui leur étoit le plus favorable, et que leurs matelots appeloient *le tanaïte*, ils firent force de voiles. Alexis Alyate, vestiaire, chargé de les combattre, dispose des troupes sur le rivage, et ses vaisseaux pour attaquer celui des Génois. Mais ce dernier étoit d'un tel volume, que les premiers ne pouvoient le suivre; ou quand les meilleurs voiliers parvenoient à le joindre, ils étoient facilement repoussés. Michel envoyoit vainement de nouveaux soldats, de nouveaux bâtimens, ses menaces comme ses promesses ne produisoient aucun effet, et il n'eût retiré de tant de moyens et d'efforts inutiles qu'un ridicule ineffaçable, lorsqu'on lui donna un conseil qui le garantit de ce nouvel affront. Il y avoit dans le port un grand vaisseau catalan qu'on avoit né-

gligé parce que la manœuvre en étoit difficile. On y mit des soldats, et l'on s'en servit pour couper le vent aux Génois, et les arrêter afin de donner aux autres bâtimens le temps d'arriver et d'attaquer à la fois. Ce moyen eut un succès complet. Le navire des Génois fut pendant quelques instans presque immobile. Ils se défendirent avec fureur; mais, forces de céder au nombre, ils furent pris, menés au port et punis. Quelques-uns eurent les yeux crevés; supplice en usage alors envers ceux qui méprisoient la majesté du prince. Un accident arrivé peu de temps après cet événement mit les Génois dans le plus grand danger. Dans une querelle entre un Génois et un matelot grec, le premier ayant dit que les Génois seroient bientôt maîtres de Constantinople, reçut du second un soufflet, dont il se vengea sur l'heure en lui passant son épée au travers du corps. L'empereur, instruit de ce fait, redemande son matelot sous peine de mort. Il donne à Manuel Muzalon l'ordre d'exterminer tous les Génois. En un instant les troupes sont rassemblées, le faubourg est investi, Muzalon n'attend plus que le signal de Paléologue. Epouvantés de cet appareil, ces fiers républicains se passent la corde au cou, se prosternent devant le prince, et dans cette humiliante posture demandent et obtiennent leur grâce.

An. 1277. Les deux empereurs reçurent dans le même temps des nonces du pape Jean XXI, nouvellement élu pape par le sacré collége. Ces nonces étoient chargés de savoir si les princes et leur nation avoient toujours l'intention de réunir l'église grecque à celle de Rome. On leur rendit les plus grands honneurs; aucune cérémonie ne fut omise, et Michel Paléologue leur fit l'accueil le plus propre à dissiper tous les doutes que le souverain pontife paroissoit conserver sur la sincérité de sa réconciliation. Pour achever de détruire toute espèce de préventions, l'empereur forme une ambassade choisie parmi les principaux dignitaires de l'état et de l'Eglise, qui devoient

remettre au saint-père des lettres et professions de foi des deux princes et du patriarche. Dans la sienne, Michel donnoit au pape les titres si long-temps refusés d'une part, et si appréciés de l'autre, ceux de *très-saint*, de *souverain pontife*, de *vicaire de Dieu*, de *successeur du prince des Apôtres*. Il reconnoissoit la suprématie de l'église romaine sur toutes les autres; acceptoit formellement tous ses dogmes; lui envoyoit copie du serment prononcé solennellement en son nom au concile de Lyon, et renouvelé par lui; tenoit enfin le langage le plus soumis et le plus respectueux, comparant ses sentimens à ceux d'un fils envers son père. La lettre d'Andronic étoit dans un autre style, à la fois obscure et emphatique : on seroit tenté de croire qu'il se proposoit déjà de l'expliquer plus tard par sa conduite quand il seroit le maître. Quant à Veccus, nouveau patriarche, il s'exprimoit avec plus de franchise et de sincérité. Après avoir rendu hommage au pape Grégoire x, à qui l'on devoit la réunion, il annonçoit à son successeur que, dans un concile tenu à Constantinople, et dont il lui adressoit les actes, le schisme qui séparoit l'ancienne Rome de *la nouvelle* [a] avoit été solennellement abjuré. Ce qu'il y avoit de plus essentiel dans cette déclaration, étoit l'aveu de la supériorité de Rome sur Constantinople, et du pape sur le patriarche. Cette doctrine étoit plus clairement exprimée et plus susceptible de l'être que celle sur la procession du Saint-Esprit. Quoique les Latins trouvassent cette dernière très-orthodoxe, cependant quelques expressions donnèrent par la suite lieu à de nouvelles disputes. Jean xxi étant mort peu de temps

[a] Dans les premiers siècles on appeloit la ville de Constantin *la nouvelle Rome*; et même, jusqu'à la prise de cette capitale par Mahomet II, en 1453, les Grecs continuèrent de donner le nom d'*empire romain* à leur empire. En général, leurs historiens traitent toujours les Grecs de *Romains*, parce que plusieurs siècles de gloire avoient répandu un grand éclat sur ce *nom*. Mais, dans ce sens, il n'y avoit dans le treizième siècle pas plus de Romains en Italie que sur les rives du Bosphore.

avant l'arrivée des ambassadeurs de Michel, cette démarche n'eut aucun résultat. On ne pouvoit d'ailleurs ignorer à Rome les véritables dispositions des Grecs, dont le plus grand nombre, c'est-à-dire le peuple, avoit en horreur la réunion des deux églises. Les courtisans, fort indifférens en matière de religion, adoptoient l'opinion de Paléologue, qui, pour tous les salariés de l'empire, avoit force de loi. La multitude persistoit et déclaroit vouloir persister dans le schisme. Le bas clergé, dont l'influence a plus d'action sur le peuple, étant plus immédiate et plus étendue, ne pouvoit que l'entretenir dans ces dispositions, parce que, par la réunion, on reconnoissoit la suprématie de l'église romaine, conséquemment celle du clergé d'Italie sur celui de l'empire. La résistance des Grecs fut poussée jusqu'au fanatisme. Ils sortoient par bandes pour se réfugier dans les états des princes grecs qui s'étoient prononcés contre la réunion; d'autres erroient dans les provinces, et mettoient le trouble. Veccus crut faire cesser tous ces désordres en convoquant un concile, dans lequel il excommunia ceux qui *ne reconnoissoient pas l'église romaine comme la mère de toutes les autres.* Mais les foudres de l'Eglise étoient impuissantes contre ceux qui bravoient la faim, la misère, et renonçoient à leur patrie. Nicéphore Ducas, fils de Michel Comnène, despote d'Epire, et Jean, duc de Patras, son frère bâtard, se mettent à la tête des révoltés. Le patriarche lança contre eux un anathème inutile, et dont ils se moquèrent, quoique l'empereur leur eût envoyé signifier la sentence d'excommunication. Ce prince vit qu'il falloit avoir recours à d'autres moyens, et faire une guerre ouverte. Il arme donc, et donne le commandement de ses troupes à des généraux qu'il choisit dans sa famille, afin d'être plus certain de leur fidélité. C'étoient Andronic Paléologue, grand-maréchal de l'empire, et son cousin-germain; Comnène Cantacuzène et Jean Paléologue, ses neveux. Mais

ces généraux, loin de défendre l'empereur, firent dire au duc de Patras qu'ils le tenoient pour hérétique, et qu'ils ne s'opposeroient point à ses entreprises. Le duc s'empara, d'après cet avertissement, de plusieurs places, et le fit sans obstacle. Michel mit ses généraux en prison, et les remplaça par de jeunes officiers qui n'avoient aucune expérience. Il leur fut ordonné de se tenir sur la défensive et de ne point attaquer. La présomption tint lieu de perfidie et produisit les mêmes résultats : ils attaquèrent, et se firent battre. Michel, croyant pouvoir plus compter sur Paléologue, fils de sa sœur, et quatre cousins, les avoit envoyés dans différentes provinces pour punir les rebelles ; mais ils passèrent de leur côté, déclarant qu'ils préféroient leur religion au prince. Cette conduite, générale dans la famille de l'empereur, permet de présumer que ses parens savoient le secret d'Andronic. Le duc de Patras, enhardi par ses succès, crut devoir se servir contre Michel des armes qu'il avoit d'abord vainement essayées contre lui ; il convoqua un synode, qu'il ne put composer que de huit évêques, de quelques abbés et d'une centaine de moines. On eut l'insolence d'examiner dans ce conciliabule la doctrine de l'église romaine, de la condamner comme hérétique, et d'excommunier le pape, le clergé romain, l'empereur et tous les Grecs qui avoient embrassé cette doctrine. Après s'être plaint de Michel comme d'un persécuteur fanatique, le Bâtard le devint à son tour ; il fit jeter dans un cachot l'évêque de Trica en Thessalie, parce qu'il avoit refusé de se trouver à l'assemblée ; celui de Patras reçut un traitement plus révoltant encore ; on l'exposa tout nu, malgré le froid de l'hiver, au milieu de la place publique, et pendant plusieurs jours.

Pendant que Paléologue luttoit contre une partie de ses sujets pour la réunion des deux églises, ses ambassadeurs attendoient à Rome la fin d'une opération toujours longue et souvent orageuse : c'étoit l'élection d'un AN. 1278.

nouveau pape, qui ne fut terminée que six mois après la mort de Jean XXI. Son successeur, Jean Cajetan, prit le nom de *Nicolas* III. Il reçut les envoyés de Michel et les congédia. A peine étoient-ils partis, qu'on en vit arriver d'autres qui venoient de la part de l'empereur féliciter le souverain pontife sur son élévation. Ils avoient, comme tous les ambassadeurs, une mission secrète : l'objet de la leur étoit d'étudier le caractère du nouveau pape, d'épier ses projets, et d'en rendre compte. Ils devoient plus particulièrement encore surveiller les démarches de Charles d'Anjou, roi de Sicile, dont les prétentions au trône de Constantinople inquiétoient d'autant plus Paléologue, qu'il provoquoit sans cesse l'occasion de les faire valoir. C'est afin de trouver un appui dans le pape qu'il avoit contribué puissamment à l'élection d'Innocent XXI; mais ce pontife n'ayant fait que passer sur le trône, Charles s'étoit donné d'inutiles soins. Ayant été contraire à l'élection de Nicolas, il fit mille démarches pour obtenir de ce pape l'oubli de ses torts. Il ne put y parvenir, parce qu'il avoit commis une de ces injures qu'on pardonne rarement et qu'on n'oublie jamais. Pendant que Nicolas III n'étoit que cardinal, il avoit voulu marier son neveu à l'une des petites-filles de Charles d'Anjou, qui dit, après avoir repoussé cette alliance : *Croit-il qu'il suffise d'avoir des bas rouges pour s'allier au sang de France?* Quoiqu'il refusât de défendre les intérêts du roi de Sicile, le pape ne vouloit point que Michel connût sa répugnance, ayant au contraire le dessein de profiter des prétentions de Charles pour obtenir des concessions de l'empereur. Ce fut dans cette intention qu'il envoya quatre moines [a] à Constantinople, avec des lettres pour le prince, son fils et le patriarche. Dans des instructions détaillées

[a] De l'ordre des frères mineurs qu'on appela *cordeliers* jusqu'à la réforme de cet ordre, dont une partie prit le nom de *capucins*. L'ordre des frères mineurs date du commencement du treizième siècle.

on leur traçoit leur conduite. Tout étoit prévu. Exiger une profession de foi dans les termes indiqués; en dresser des actes; faire prêter serment; faire demander par le clergé grec l'absolution des censures encourues à cause du schisme; la confirmation par le pape de toutes les dignités ecclésiastiques conférées par l'empereur, le patriarche ou les évêques; enfin l'envoi d'un cardinal-légat qui demeureroit à Constantinople : telles étoient les demandes de Nicolas. Les prétentions de Charles d'Anjou, de Philippe son gendre, et de plusieurs autres princes latins à l'empire grec, devoient venir à l'appui, comme moyens. On prouvoit combien elles étoient fondées, afin que le sacrifice fût plus grand de la part du souverain pontife, s'il consentoit à les abandonner; et cet abandon devoit être en raison des concessions qu'il demandoit lui-même. Quand Michel auroit été disposé à tout accorder, il n'en étoit pas le maître. Averti de l'envoi de ces moines en qualité de nonces, il en fut très-contrarié, parce qu'il craignoit le zèle de Veccus, qu'il vouloit éloigner de sa personne. Il en cherchoit vainement le prétexte, lorsque la méchanceté de plusieurs ecclésiastiques lui en offrit un. Ils publièrent contre le patriarche un écrit dans lequel on l'accusoit d'avoir des mœurs déréglées, de manquer de respect à l'empereur en tenant des propos indécens, enfin de dérober à son profit des vases sacrés. On ne pouvoit prouver ces accusations, parce qu'elles étoient calomnieuses, et la conduite exemplaire de Veccus suffisoit pour les détruire. Mais, dans les circonstances où il se trouvoit avec l'empereur aigri contre lui, c'étoit être coupable que d'être accusé. Le prince feignit de croire, et profita d'une occasion pour faire voir qu'il n'étoit point dans l'erreur en prêtant l'oreille à l'imposture. Le jour de la Présentation, anniversaire de la réconciliation de Michel avec l'Eglise, « on offroit (dit Pachymère) [a] du blé brûlé

[a] Hist. de Constantinople, t. 6, p. 386, édition in-4°. Nous nous ser-

« pour être béni, et pour être ensuite servi au dessert de « l'empereur. Dans le nombre des plats empruntés pour « cette cérémonie il s'en trouvoit un mieux ciselé que « tous les autres, sur lequel étoit gravé le nom de Ma- « homet. Les accusateurs du patriarche allèrent dire à « l'empereur qu'il avoit choisi exprès ce plat pour le « souiller par l'abomination de ce nom exécrable, au « lieu de le sanctifier par la bénédiction. » Michel envoya vérifier le fait par Basile Paracémomène, dont le rapport fut conforme à l'accusation. En conséquence, on accusa Veccus d'impiété. Mais, quoique ce crime passât pour être des plus grands, le procès traînoit en longueur, parce que le tribunal, effrayé de la réputation du patriarche, n'osoit le condamner ni braver l'opinion publique. L'empereur résolut à quelque prix que ce fût de se venger de Veccus. Pour y parvenir, il rendit un édit qui réduisoit presqu'à un vain titre le patriarchat de Constantinople. Lorsqu'il fut créé, l'on détacha d'un grand nombre d'évêchés des monastères, des cantons, des villes et villages, pour en former la circonscription du diocèse de la capitale. Par son édit le prince ordonnoit que ce qui avoit été distrait des anciens évêchés y retourneroit. Veccus prit le parti de donner sa démission, et se retira dans le couvent de Saint-Pancrace. Ce fut dans ces entrefaites qu'arrivèrent les nonces du pape. L'empereur leur fit croire que la retraite du patriarche étoit volontaire, et qu'elle ne seroit que momentanée. Il envoya prier ce prélat de se rendre au monastère de Mangane pour y conférer avec les ambassadeurs du souverain pontife. Ils le prièrent de ne point parler de sa démission. Veccus, ami de la paix, obéit.

An. 1279. Michel se trouvoit dans le plus grand embarras; placé comme il l'étoit entre les envoyés d'un pape qui

vons de la traduction du président Cousinque, que nous avons soin de citer quand nous le copions ; ce qui nous arrive très-rarement.

demandoit beaucoup, un clergé peu disposé à faire des concessions, et le peuple qui vouloit tout refuser. Tromper les nonces, prévenir et préparer le clergé, en imposer au peuple, tels furent les moyens qu'il employa pour se tirer d'affaire. Il commença par convoquer les ecclésiastiques, les engageant à entendre patiemment les propositions que les députés du pape étoient chargés de faire; promettant de ne pas consentir au moindre changement, et priant les évêques de ne pas trouver mauvais qu'il usât d'adresse avec ces moines. Si l'on pouvoit désirer plus de droiture dans cette conduite [a], on est du moins obligé de convenir que la précaution ne fut rien moins qu'inutile, puisqu'elle eut pour résultat de faire écouter les nonces, qui, sans le discours de Paléologue, auroient été fort mal reçus. Pour mieux les persuader et ne laisser aucun doute sur sa sincérité, ce prince les fit conduire dans les prisons par Isaac, évêque d'Ephèse, qui devoit leur faire voir les propres parens de l'empereur chargés de fers, moins parce qu'ils persistoient dans le schisme que pour avoir trahi Michel et pris les armes contre lui : circonstance que l'on eut soin de taire aux moines. Il trouvèrent en prison le protostrator Andronic Paléologue, et Jean, son neveu; Raoul, échanson, et son frère, qui étoient chacun dans un coin, chargés de chaînes. A la vue de l'évêque d'Ephèse, Raoul, furieux, prend sa chaîne pour l'en frapper; mais il ne put l'atteindre. Le motif de sa colère étoit que le prélat avoit plus que lui l'obligation de défendre la cause pour laquelle on le traitoit avec tant de dureté.

[a] En parlant de cette conduite, un historien moderne dit *qu'on ne sait qui on doit mépriser davantage ou de l'orateur, ou de l'auditoire.* La sentence est un peu dure. Plusieurs considérations devoient la faire adoucir : c'étoient le caractère des Grecs du bas-empire, de leurs prêtres; celui des prêtres romains, enfin le fond de la querelle (la procession du Saint-Esprit), laquelle, sans le secours de la foi, qui proscrit tout raisonnement, et conséquemment toute dispute, n'étoit susceptible ni d'examen ni d'interprétation.

On ne dit point si ce spectacle produisit l'effet que l'empereur en avoit attendu, c'est-à-dire s'il convainquit les moines. Ce prince rétablit Veccus sur le trône patriarchal. Le retour de ce prélat fut un véritable triomphe. Il fallut s'occuper ensuite du soin de répondre au pape et d'envoyer à ce pontife une profession de foi. On la fit en empruntant le langage des pères de l'Eglise, dont on copia plusieurs passages. Ces pères annonçoient que *l'Esprit saint est donné, montré, répandu, communiqué par le fils;* mais ils ne disoient point s'il en *procédoit;* écueil contre lequel on venoit se briser depuis long-temps. Comme les pères de l'Eglise faisoient autorité, et que les expressions dont ils se servoient équivaloient à l'action de procéder, les nonces se contentèrent de cette déclaration. Elle fut signée des personnages les plus distingués de l'empire. On y mit, dit Pachymère, *des souscriptions d'évêques qui ne furent jamais; l'empereur affectant ainsi d'égaler en ce point l'église latine, dans les conciles de laquelle on voit quelquefois des signatures de plus de cent évêques.* Cette déclaration, dans laquelle on éludoit ainsi la principale difficulté, fut accompagnée de lettres pleines de respect et d'affection que les deux empereurs écrivirent au pape. Les ambassadeurs prirent ensuite congé des princes, emmenant avec eux Ignace et Mélèce, deux des principaux réfractaires qui s'étoient publiquement retranchés de l'Eglise. On les livroit au pape, pour qu'il leur infligeât la punition qu'il jugeroit convenable. Mais le saint-père les reçut avec indulgence; et, les renvoyant à l'empereur, le pria de les traiter favorablement.

Veccus, qui s'étoit de bonne foi réuni à l'église latine, ne put résister aux impulsions d'un zèle indiscret; et, quoiqu'il eût promis de ne plus écrire, il composa plusieurs ouvrages [a] dans lesquels il prétendoit prouver que

[a] C'étoient des compilations ou des commentaires sur des écrits anciennement publiés, soit par Blemmydas, soit par Nicétas de Marone,

le dogme de *la procession du Saint-Esprit*, tel que l'enseignoit l'église romaine, devoit être adopté. Mais, dans la chaleur de la composition, il laissa échapper, soit des expressions qui blessèrent les schismatiques, soit des propositions hasardées. L'empereur, auprès de qui l'on réclama, rend un édit susceptible, comme le sujet de la querelle, de diverses interprétations. Le patriarche convoque un synode composé de plusieurs évêques, et dans lequel on s'occupe beaucoup d'un passage de saint Grégoire de Nysse, qu'on prétendoit altéré [a]; passage qu'on ne retrouve plus aujourd'hui dans les œuvres de ce saint, d'où les Grecs le retranchèrent. Paléologue tint une assemblée dans laquelle il engagea les évêques à la paix, les exhortant à ne point lancer d'anathèmes, soit contre les Latins, soit contre les Grecs réunis à l'église romaine. Cette démarche produisit quelque effet, et tranquillisa les esprits pour un moment. Pendant ces discussions, la chaire de saint Pierre, où les papes se succédoient rapidement, étoit devenue vacante, et Martin IV venoit de remplacer Nicolas. Il avoit fallu lui faire violence pour le revêtir des ornemens pontificaux. Michel députa pour le complimenter les évêques d'Héraclée et de Nicée, qui furent reçus du nouveau pontife avec beaucoup de hauteur. A de fortes préventions contres les Grecs en général se joignoit le vif intérêt qu'il prenoit à Charles d'Anjou. Ce prince, qui lui devoit en partie son élévation au trône de Sicile, négociée par Martin dans le temps qu'il étoit légat en France, avoit reconnu ce service en contribuant puissamment à son élection. Il n'accorda que de rares et

ou par d'autres auteurs dont les noms ne sont point connus.

[a] L'altération consistoit dans la substitution de la particule *par* à la particule *de* : procède du père et du fils, ou procède du père par le fils. Veccus prétendoit que la médiation du fils, *emportant la particule* par, *emportoit aussi la particule* de, *et qu'elles devoient se prendre indifféremment l'une pour l'autre.* C'est peut-être ce qu'on pouvoit dire de moins mal sur un sujet dont on ne devoit point parler.

courtes audiences aux deux évêques, leur reprochant de ne s'être pas réunis franchement à l'église romaine, et prétendant que les démarches de l'empereur et du clergé grec n'avoient été qu'une suite d'impostures. Il finit par retrancher de la communion de l'église romaine Michel et ses adhérens, comme des traîtres qui, pour mieux couvrir leur perfidie, avoient maltraité le protostrator et d'autres personnages distingués, prétendant que ces derniers étoient innocens, parce que, dans leur erreur, ils agissoient de bonne foi. Il renvoya ensuite les deux évêques sans leur avoir fait rendre aucun honneur. L'évêque d'Héraclée ne survécut point à cet affront, et mourut en route. Celui de Nicée arriva seul pour rendre compte de sa mission. L'empereur, furieux contre le pape, voulut d'abord rompre entièrement avec l'église latine, chasser Veccus, et remettre à sa place le patriarche Joseph. Il alloit exécuter ce projet, lorsqu'il apprit que ce prélat refusoit de lui donner le nom de *saint*, formule d'usage envers les empereurs sacrés. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le prince à renoncer à son projet.

Pachym. l. 6, c. 24.

Ces contrariétés aigrirent l'esprit de l'empereur et le rendirent cruel. « Il faudroit, dit Pachymère, écrire « avec des larmes ce qu'il fit alors. Il étoit d'une hu« meur tout-à-fait farouche et fâcheuse, et se défioit « de tout le monde. » L'idée d'être odieux aux Grecs et méprisé des Latins le tourmentoit le jour, et la nuit troubloit son repos. Il commença le cours de ses cruautés par faire crever les yeux aux deux fils de Raoul, Manuel et Isaac. Jean, de la famille de Cantacuzène, évita ce supplice en cédant. Les deux frères, privés de la vue, furent relégués aux extrémités de l'empire et séparés. Jean, fils de Michel despote, éprouva le même sort : les services qu'il avoit rendus à l'état, en battant les Turcs, ne le sauvèrent point de la fureur insensée

de Paléologue. Il l'exerça sur le moine Théodore Cotys, qui jadis l'avoit soustrait à la vengeance de Lascaris. Au moment où ce prince ingrat et barbare alloit le faire appliquer à la torture, il mourut de frayeur à la vue des instrumens de son supplice. Perdiccas, médecin, eut le nez coupé pour un propos imprudent. Un grand nombre de moines furent mutilés. Malgré la terreur que produisoit une pareille conduite, on publia des libelles contre l'empereur. Les recherches qu'il fit faire pour en connoître les auteurs étant vaines, il rendit un édit portant peine de mort contre quiconque liroit un pamphlet au lieu de le brûler. Caloïdas, renommé pour ses vertus, ayant encouru cette peine, ne dut la vie qu'à la protection de l'impératrice. Mais la considération dont il jouissoit ne le garantit point d'un supplice infamant. Il fut attaché en place publique à une colonne, et mutilé. Théodore Muzalon, quoique décoré de la charge de logothète du trésor royal, fut condamné à la bastonade pour avoir blâmé le projet de réunion et refusé l'ambassade de Rome. Michel força le frère de Théodore d'en être le bourreau, mettant dans sa cruauté un horrible raffinement. Nous passons sous silence beaucoup d'actes de cette espèce dont les historiens donnent les détails, et dont l'énumération seroit fatigante. Nous n'avons pas cru devoir mettre d'interruption dans le récit des circonstances relatives au projet de réunion des deux églises. Elles eurent lieu dans l'espace de trois années (de 1279 à 1281). Nous sommes obligé, d'après cette marche, de revenir sur nos pas pour parler des événemens qui arrivèrent dans le même espace de temps.

Le plus important étoit la révolution qui troubloit la Bulgarie, pays habité par un peuple dont l'alliance ou l'inimitié ne pouvoit être indifférente aux Grecs, à cause du voisinage. Constantin Tech, roi des Bulgares, approchoit de sa fin. Marie, sa femme, nièce de Paléo-

logue, voulant s'assurer la couronne et régner sous le nom de son fils, le fit proclamer roi sans attendre la mort de Constantin. Cette conduite révolta Venceslas, son parent, qui avoit des prétentions au trône. Le peuple l'aimoit : il avoit un grand crédit; il en profita pour exciter contre Marie une indignation générale. Calculant habilement les suites que pouvoient avoir contre elle les démarches de ce prince, la reine entreprit de le séduire, y parvint, sut lui persuader qu'elle avoit réellement l'intention de l'adopter pour son fils, afin de lui transmettre le sceptre. A la suite de la cérémonie qu'on fit pour cette bizarre adoption, par laquelle un vieillard devenoit le frère cadet d'un enfant, le crédule Venceslas fut poignardé. Dans le même temps un homme appartenant aux dernières classes de la société, simple gardien d'un troupeau de porcs, se frayoit le chemin du trône. Il s'appeloit Cordocubas, nom auquel les Grecs ont substitué celui de *Lacanas*. Il avoit si grand soin des porcs, dit Pachymère, qu'il n'en prenoit aucun de lui-même. Il ne vivoit que de pain et d'herbes. Il savoit prendre sur ses compagnons un tel ascendant, qu'il s'en faisoit autant de partisans. Il se persuada qu'il étoit destiné par le ciel à faire le bonheur de son pays, et sut le persuader aux autres. Son langage étoit celui d'un inspiré. Il parloit de sa future grandeur en homme qui comptoit dessus. Il faisoit des prières, racontoit des révélations, disoit avoir commerce avec les anges, et passa bientôt pour un envoyé de Dieu, choisi pour la plus importante des missions. En peu de temps dans la province on ne parla que de lui : on accouroit en foule pour l'entendre. Prenant un jour le ton d'un prophète, il annonça que le moment étoit arrivé où ses hautes destinées alloient s'accomplir. Il entraîna la multitude; et, marchant contre un parti de Tartares qui ravageoit le canton, il le défit. Cette première victoire augmente son enthousiasme et le communique à sa troupe. Les

Tartares, battus plusieurs fois, se retirent de la Bulgarie ; et Lacanas se vit bientôt à la tête d'un parti formidable, qui inspiroit une crainte égale à Constantin, dont le trône étoit menacé, ainsi qu'à Paléologue, dont les frontières étoient insultées. Le premier, quoique malade, voulut combattre cet aventurier, qui le tua dans une rencontre : le second, ayant fait une chute dangereuse en se rendant à toute bride dans le voisinage d'Andrinople pour y prendre des mesures contre Lacanas, fut obligé de suspendre son entreprise. Celui-ci, maître de la campagne, le fut bientôt du royaume. Il ne restoit à Marie que Ternove, capitale, dans laquelle cette princesse se tenoit renfermée avec son fils le jeune Michel. Paléologue, au bruit des conquêtes de Lacanas, avoit envoyé près de ce chef des émissaires qui devoient le sonder et voir s'il étoit affermi dans sa puissance, ou si sa cause étoit encore douteuse. Dans la première supposition, on proposeroit un mariage entre Irène, fille de l'empereur, et ce nouveau roi ; dans la seconde, on prendroit les moyens de le renverser en se joignant à ses ennemis. Les renseignemens ne furent point assez précis pour déterminer Paléologue à prendre un parti. Dans cet embarras, il assemble son conseil pour avoir son avis sur les circonstances critiques où l'empire se trouvoit. Lacanas possédoit la couronne de Bulgarie comme un usurpateur, sans y avoir aucun droit. Elle appartenoit à Jean, fils de Michel. Il falloit se décider entre les deux. L'empereur, ayant paru pencher en faveur de ce dernier, l'avis du conseil fut que ce prince le choisît pour son gendre, mît sur pied une armée nombreuse, et chassât Lacanas de la Bulgarie. Cet avis, plus facile à donner qu'à suivre, fut adopté. On envoya chercher le prince Jean, qui vivoit aux environs du Scamandre avec un éclat *répondant à la grandeur de ses revenus* [a]. On le revêtit des vêtemens royaux. Il fut

[a] Pachymère, liv. 6, chap. 5.

publiment reconnu pour gendre de l'empereur et roi de Bulgarie. Il reprit le nom d'Asan, nom cher aux Bulgares. D'après les articles du mariage, il devoit joindre ses troupes à celles de Michel pour s'emparer de Ternove; si cette expédition échouoit, il seroit honoré de la dignité de despote. Afin d'en assurer le succès, Paléologue avoit fait venir secrètement les seigneurs de ce pays, à qui la fortune, le rang ou le mérite personnel donnoient plus de crédit et de considération. On les gagna par des présens et des promesses: ils parurent préférer le fils de leurs anciens rois à Lacanas, qui n'étoit qu'un obscur aventurier. Mais cette préférence et leur dévouement dépendoient de la puissance de cet aventurier. Les noces d'Asan se firent avec beaucoup de pompe. « Il portoit les marques de la dignité royale et les « mêmes ornemens que l'empereur, à la réserve des « housses de ses chevaux qui n'étoient que de laine [a]. » Ce mariage fut suivi de celui de Michel, dernier fils de Michel-Ange Comnène, despote d'Epire, avec la princesse Anne, fille de Paléologue. Il existoit à cette union un double empêchement, qui prouve que l'église grecque étoit aussi sévère et tout aussi minutieuse que l'église romaine. La femme de Nicéphore despote, frère de Michel, étoit cousine de la princesse Anne. Ainsi Michel épousoit la cousine de sa belle-sœur, dont il ne devenoit le parent que par son mariage. Une excommunication lancée, au mois de janvier 708, par le pape Sisinnius contre tous ceux qui, en se mariant, seroient parens au deuxième et même au quatrième degré, forçoit de différer la cérémonie, parce qu'Anne et Michel étoient dans le double degré prohibé. L'empereur se hâta de rassembler les évêques, qui donnèrent les dispenses né-

[a] Pachymère, liv. 6, chap. 6. En traduisant cet historien, on a mis les *harnois*, tandis qu'il ne parle que de *housses*, qui peuvent être de soie ou de laine en effet. Celles des chevaux de Paléologue étoient de soie; il n'y eut point d'autre différence.

cessaires ; mais en les motivant sur la raison d'état, et sur les avantages qui résulteroient de cette union pour les peuples, ils firent voir combien cet empêchement paroissoit grave à leurs yeux.

Immédiatement après ce double mariage, les troupes se mirent en marche pour se rendre en Bulgarie. On avoit le projet de commencer par le siége de Ternove, où Marie étoit enfermée, paroissant déterminée à s'y défendre. Paléologue faisoit concourir aux grands moyens qu'il employoit ouvertement, tels qu'une armée, des moyens secrets d'autant plus dangereux qu'ils pouvoient n'être pas prévus, et que, dans la situation où se trouvoit la reine, il étoit impossible de prévenir. C'étoit l'envoi d'un grand nombre d'émissaires pour débaucher les Bulgares, les détacher de la cause de Marie, les engager à livrer à l'empereur cette princesse et son fils. Ces émissaires précédèrent de quelque temps l'armée, de manière que bientôt la reine se vit environnée de dangers insurmontables. D'un côté, Lacanas soumettoit le pays ; toutes les villes lui ouvroient leurs portes ; les commandans rendoient les forts qui leur étoient confiés ; les soldats isolés venoient se ranger sous ses drapeaux. De l'autre, deux armées menaçoient la capitale, la seule ville qui restât encore fidèle à la douairière. C'étoient l'armée de Paléologue et celle d'Asan, dont la présence déterminoit beaucoup de Bulgares à faire cause commune avec lui. La perte de Marie ne pouvoit qu'être différée, si Lacanas en venoit aux mains avec Asan et Paléologue, parce qu'elle étoit hors d'état de résister au vainqueur. Mais ces rivaux étoient à de grandes distances, et l'armée impériale s'approchoit de Ternove. Dans cette extrémité, Marie examine le parti qui lui reste. Le plus honnête et le plus sage étoit d'implorer Paléologue, dont elle étoit la nièce ; mais il falloit renoncer au trône en faveur d'Asan, publiquement re-

connu roi par l'empereur, et Marie vouloit régner sous le nom de son fils. Elle ne pouvoit raisonnablement supposer que Lacanas consentiroit à lui laisser la couronne. Dans cette situation critique, elle imagine un moyen qu'elle croit propre à la faire parvenir à son but : ce fut d'avoir recours à Lacanas. « Ne consultant que son « intérêt, elle résolut de lui livrer son palais, sa ville, « son royaume, et de se donner à lui elle-même [a]. » Sans perdre de temps, elle envoya des députés à l'usurpateur pour lui faire connoître ses résolutions. Lacanas les reçut d'abord avec un mépris insultant, se moquant de la vanité de Marie qui lui offroit un royaume qu'il venoit de conquérir par les armes, et prétendoit ainsi lui donner ce qui lui appartenoit. Ensuite, pour se faire valoir auprès des Bulgares, en témoignant le désir d'épargner le sang et de leur rendre le repos et la paix, il répondit aux ambassadeurs qu'il consentoit aux propositions de Marie, croyant lui faire plus d'honneur qu'il n'en recevoit d'elle. Ce consentement, qui devenoit un outrage par la manière dont il étoit exprimé, n'arrêta point la reine. Le traité ayant été signé, elle ouvrit les portes de la capitale à Lacanas, dont l'entrée fut bientôt suivie des noces et du couronnement. La mollesse de la cour de Marie déplut à ce nouveau roi, endurci dès l'enfance aux fatigues du travail, et plus tard à celles des camps. Il ne renonça point à sa manière de vivre; et quand Marie lui faisoit à ce sujet quelque représentation, il la traitoit avec la dernière brutalité. A la nouvelle de cette alliance, qui lui paroissoit monstrueuse, l'empereur éprouva de la colère et du dépit; mais il dissimula l'une et l'autre, se contentant de dire qu'il voyoit avec chagrin le déshonneur de sa nièce par un pareil mariage. Les habitans de Ternove ne tardèrent pas à se lasser de Lacanas, toujours en action, et faisant

[a] Histoire des empereurs Michel et Andronic, par Pachymère, liv. 6, chap. 7.

toujours manœuvrer ses troupes. Naturellement féroce, il se permettoit des actes de cruauté : dans le repos il étoit brutal; dans les combats il n'épargnoit personne. Les Grecs n'osoient l'attaquer, parce qu'il faisoit mettre à mort tous les prisonniers. Fatiguée de son joug, la capitale épia l'occasion de le secouer, la vit arriver, et la saisit avec empressement. Les Tartares, défaits dans plusieurs rencontres par Lacanas, qui les traitoit alors avec la dernière barbarie, cherchoient à se venger. Ce désir et la crainte les rendirent prudens; ils avançoient avec plus de précaution, et modéroient leur fougue. Apprenant enfin que sa troupe étoit dans une position désavantageuse, dont il ne se pressoit pas de la faire sortir, ne se croyant pas si près des Tartares, ceux-ci tombent à l'improviste sur les Bulgares, les défont complètement, et, pour la première fois, Lacanas cherche son salut dans la fuite. Au premier bruit de cette nouvelle, les habitans de Ternove se saisissent de Marie, quoiqu'elle fût enceinte, l'envoient avec son fils, sous bonne et sûre garde, à Andrinople, et reçoivent Asan comme leur légitime souverain. Ce prince fit son entrée aux acclamations du peuple. Irène le suivit bientôt, eut le même accueil, et tous deux furent immédiatement proclamés avec les cérémonies accoutumées.

Il y avoit dans la capitale un seigneur riche et puissant, nommé Tertère. L'usurpation de Constantin, celle de Lacanas, lui donnoient, non des droits au trône, mais l'espoir d'y arriver; et c'étoit sur les révolutions qu'éprouvoit ce trône qu'il fondoit ses prétentions. Sa fortune immense, la grande considération dont il jouissoit, en faisoient un rival redoutable, même pour un roi légitime. Il étoit d'autant plus dangereux qu'il joignoit à des talens, à des qualités brillantes une profonde dissimulation. Asan avoit le plus grand intérêt à l'attacher à sa cause; et, dans ce but, Paléologue lui

offrit la dignité de despote, mais à condition qu'il répudieroit sa femme pour épouser la sœur du roi. L'empereur croyoit par ce projet faire de Tertère un partisan dévoué d'Asan, ne songeant pas qu'on ne pouvoit compter sur un homme capable, pour satisfaire son ambition, d'abandonner sa femme et son enfant. Tertère accepte et répudie son épouse, qui fut conduite à Nicée avec son fils Venceslas. La dignité de despote et la main de la sœur du roi furent le prix de sa lâcheté. Il eut dès-lors et les moyens et les occasions de se livrer impunément à son goût pour l'intrigue, parce qu'il n'excitoit aucun soupçon. En le fixant à sa cour, en l'approchant de sa personne, Asan s'exposoit à un parallèle désavantageux, parce que, bien loin d'avoir aucun des talens de Tertère, il étoit d'un esprit borné, d'un génie étroit, et manquoit totalement de fermeté.

Pachym. l. 6, c. 9.

Les Bulgares, *à l'affection desquels*, dit un contemporain, *il se faut moins fier qu'à la légèreté des vents*, apprécièrent bientôt Asan à sa juste valeur. A l'enthousiasme qu'ils avoient d'abord montré succéda rapidement le mépris. Tertère eut soin d'entretenir et d'augmenter ce sentiment. Son beau-frère étoit avare; il devint prodigue, et tous les jours faisoit de nouvelles largesses. Ce contraste détacha du premier beaucoup de partisans, qui prirent les intérêts du second et vantoient partout sa générosité. Le mécontentement fut bientôt général : quelques révoltes partielles frappèrent le roi de terreur. Il résolut de s'enfuir et d'exécuter ce projet sans le communiquer à personne, parce qu'il vouloit emporter avec lui le trésor de l'état. Il consistoit dans de riches dépouilles enlevées sur les Grecs dans les règnes précédens, et qu'on gardoit à Ternove plutôt par ostentation que dans l'intention de s'en servir. Pendant la nuit, il le fait transporter sur des chariots qui sortent à la faveur de l'obscurité. Asan les suit bientôt, donnant le bras à la princesse Irène, ayant annoncé qu'ils vouloient

faire seuls une promenade que Tertère auroit favorisée, bien loin d'y mettre obstacle, s'il avoit été prévenu de cette fuite qui combloit tous ses vœux. A une distance calculée, le roi trouve des moyens de transport, et se rend avec sa femme à Mésymbrie, où tous les deux s'embarquèrent. Arrivés au monastère de Saint-Michel, ils envoyèrent prévenir l'empereur de leur retour; mais ce prince, attribuant leur retraite à la lâcheté, refusa d'abord de les recevoir. Quand les premiers mouvemens de sa juste indignation furent passés, et qu'il vit le mal sans remède, il leur permit de venir le saluer. Tertère s'empara du trône vacant avec d'autant plus de facilité que personne n'étoit tenté de le lui disputer, et qu'il avoit préparé tous les esprits.

Lacanas, pour reconquérir le royaume, ne pouvant plus avoir recours aux Bulgares, se rendit à la cour de Nogaïa, afin d'obtenir de ce roi tartare des secours et l'intéresser à sa cause. Dans le même temps, Paléologue, ignorant cette démarche, envoyoit au même roi le prince Asan avec des présens considérables. Le but de cette ambassade étoit de prier Nogaïa d'appuyer le droit d'Asan à la couronne de Bulgarie. Il éprouva la plus grande surprise en se voyant prévenu par Lacanas, et des inquiétudes en apprenant qu'il avoit été bien reçu. Mais, comme le roi lui fit un accueil également flatteur, elles furent remplacées par l'espérance. C'étoit un spectacle aussi curieux que rare que de voir à la même cour deux prétendans au même trône, sollicitant les mêmes secours pour arriver au même but. Il paroît que Nogaïa s'en amusa pendant quelque temps. Il prit des deux mains, reçut et les présens de Lacanas et ceux d'Asan, faisant à chacun les mêmes promesses, inspirant tour à tour l'espérance ou la crainte, enfin évitant toujours de donner une décision. Ce manége, qu'on n'auroit point attendu d'un Tartare, attira de nouveaux dons à ce roi. Paléo-

logue fournissoit aux dépenses d'Asan. Se défiant de ses talens dans l'art de négocier, il l'avoit fait accompagner de Tzasimpaxis protostrator. Mais, quelque habileté qu'eût ce dernier, Nogaïa se jouoit de ces deux rois détrônés et ne se prononçoit point. Un jour il leur donne un repas abondant, soit qu'il eût le projet de se tirer d'embarras, soit que la manière dont il le fit fût spontanée et l'effet de l'ivresse. Vers la fin de ce repas, dans lequel tous les convives burent avec excès, et Nogaïa plus que les autres, celui-ci, sortant comme d'un profond sommeil, déclare à haute voix qu'il va juger le différend. Le Tartare avoit Asan près de lui; Lacanas étoit au-dessous, et le protostrator vis-à-vis. Le monarque décide en faveur d'Asan, fait saisir Lacanas et s'écrie : *C'est un ennemi de l'empereur mon père, il est indigne de vivre.* A peine eut-il achevé, que les gardes qui tenoient Lacanas lui enfoncent le poignard dans la gorge. A ce spectacle, Asan étoit muet de terreur et d'effroi; mais, dans sa terrible sentence, le Tartare exprimant des sentimens d'amitié pour Paléologue, il se rassura bientôt et reprit toute sa sécurité, se félicitant d'être délivré de son rival. Au moment où l'espoir remplaçoit la crainte, Nogaïa, qui devinoit les mouvemens de son âme et s'en faisoit un jeu cruel, ordonne, sans énoncer de motif, qu'on tranche la tête au protostrator. Cet ordre, exécuté sur-le-champ, rend au prince Asan toutes ses frayeurs. Il attendoit son sort en tremblant, lorsque le Tartare, rassasié de sang, le renvoya. [a] Heureux d'en être quitte pour la peur, il retourna dans son ancienne retraite, sur les rives du Scamandre. Le meurtre du protostrator rend la conduite du roi tartare inexplicable. Sans ce meurtre, on au-

[a] Pachymère prétend (liv. 6, chap. 20) qu'Asan ne dut la vie qu'aux prières d'*Euphrosyne*, et que, sans cette reine, il eût subi la même destinée. Euphrosyne étoit fille naturelle de Paléologue, qui, comme on l'a vu (liv. 100, ch. 36), l'avoit donnée en mariage à Nogaïa.

roit pu croire que Nogaïa, voyant Lacanas sans appui, sans ressource, sans aucun moyen de remonter sur le trône, le sacrifioit au prince Asan, ou plutôt à Paléologue. Lacanas ne laissoit point de vengeur, tandis que l'empereur grec pouvoit en servir au roi de Bulgarie. Mais, en faisant égorger Tzasimpaxis, le Tartare prouvoit également son mépris pour Michel.

Les provinces de l'Orient étoient depuis plusieurs années dévastées par les Turcs. L'empereur résolut d'envoyer des secours efficaces aux habitans de cette partie de l'empire. Il mit à cet effet une armée considérable sous les ordres de son fils Andronic. Ce prince partit accompagné de l'impératrice sa femme, et d'un grand nombre de dignitaires, parmi lesquels on distinguoit Michel Tarchaniote, grand-domestique, et Nostonge Paracémomène, garde du sceau du secret. En parcourant les sinuosités du Méandre, ils aperçurent les restes de Tralles, ville qui jadis avoit été très-florissante, et qui n'offroit plus que des ruines. Frappé de la beauté du lieu et de l'avantage de sa situation, le prince forma le projet de la rebâtir ; et l'idée de lui donner son nom, et de l'appeler *Andrinocopole*, lui fit exécuter ce projet Le grand-domestique surveilla la construction des édifices. Comme Andronic commençoit à se décourager, parce que cette vaste entreprise exigeoit beaucoup de temps et de patience, on trouva une table de marbre sur laquelle on lut une inscription, dont l'interprétation ranima son zèle. C'étoit un oracle qui prédisoit qu'un prince releveroit un jour Tralles, lui rendroit son ancien éclat, et s'immortaliseroit par cette opération. S'appliquant à lui-même cette prédiction, qui fut, comme on va le voir, promptement démentie, il pressa les travaux, n'épargnant ni peines ni dépenses. Il ne s'occupa que de ce qui devoit embellir la ville, sacrifiant à l'élégance la solidité, sans laquelle elle ne pouvoit avoir qu'une courte durée. Tout étoit calculé pour

An. 1280.

le coup-d'œil et les décorations : l'intérieur des bâtimens se faisoit au hasard, sans plan, et n'offroit rien de commode. On oublia de creuser des puits, des citernes, de construire des fontaines. Quand la ville fut achevée, on assembla, pour la peupler, trente-six mille individus de la province que les chances de la guerre avoient laissés sans asile. Ce ne fut que lorsqu'ils y furent installés qu'on s'aperçut que l'on y manquoit d'eau, et que, pour s'en procurer, il falloit en sortir pour aller en puiser dans le Méandre. Ce qui n'étoit en temps de paix qu'un désagrément devoit être, en cas de guerre, un mal insupportable. On ne tarda point à l'éprouver. Peu de temps après le départ d'Andronic, Tralles est investie par une armée nombreuse de Turcs, sous les ordres de Mantachée, surnommé *Salpace*, qui se dispose à faire un siége en règle. On n'avoit pas eu le temps de faire des provisions, et l'on étoit dans l'impossibilité de suppléer au manque d'eau. Libadaire, grand-cartulaire, commandoit dans la ville. Il ne savoit quelle mesure prendre. Les habitans se virent également pressés par la soif et la faim. Pour étancher l'une, ils buvoient le sang des chevaux sans aucun soulagement; et pour assouvir l'autre, ils mangeoient les objets les plus dégoûtans, et même les cadavres. Trouvant l'excès de la soif un supplice insupportable, plusieurs allèrent implorer la compassion des Turcs, qui les repoussèrent à coups de lances. Malgré cette horrible situation, ils ne vouloient pas se rendre, tant ils étoient persuadés de la vérité de l'oracle dont nous avons parlé, et qui leur prédisoit les plus brillantes destinées. Furieux de cette résistance, les Turcs se déterminent à prendre la ville d'assaut. Le danger pour eux consistoit dans l'approche des murailles, parce que les assiégés leur lançoient une grêle de traits et de pierres. Pour s'en garantir, les assaillans se pressent les uns contre les autres, se couvrent de leurs boucliers, qu'ils rappro-

chent de manière à ne laisser aucun intervalle, présentant ainsi une surface d'airain sur laquelle glissoient les traits sans causer aucun dommage. Après s'être exercés à cette manœuvre, ils s'avancèrent impunément jusqu'au pied des murs. Quand ils y furent parvenus, ils sapèrent les murailles, ayant en même temps soin de les étayer, afin d'en empêcher la chute. Cette opération faite, ils sommèrent encore une fois les habitans de se rendre. La confiance de ceux-ci dans leur oracle les fit répondre par un refus. Alors les Turcs mirent le feu aux étais, qu'ils avoient entourés de matières combustibles, et se retirèrent à quelque distance. Les remparts s'écroulèrent en un instant. La ville fut ouverte de toutes parts, et les Turcs passèrent les habitans au fil de l'épée.

Paléologue, qui vouloit que son second fils, Constantin Porphyrogénète, apprît l'art de la guerre, mit sous ses ordres un corps de troupes, et l'envoya dans l'Occident contre les Serviens, qui venoient de se révolter. Afin de suppléer à son inexpérience, il lui donna d'habiles chefs pour l'aider de leurs conseils. Cotanyze commandoit les Serviens, et faisoit à leur tête des courses jusqu'à Serres, ravageant tout le pays : mais ce rebelle vit bientôt qu'il lui seroit impossible de résister à l'armée de Constantin qui s'avançoit en ordre. Il crut que le meilleur parti qu'il eût à prendre, étoit d'aller implorer la clémence de ce prince. Obéissant à ce premier mouvement, il se présenta devant Constantin, qui le reçut avec bonté, l'assurant de sa protection, et persuadé qu'il pouvoit lui promettre le pardon au nom de son père. Il revint donc à Constantinople sans avoir couru aucun risque, et ramenant avec lui celui qui avoit inspiré des inquiétudes à l'empereur. Paléologue, prétendant n'être point obligé de tenir les promesses de son fils, vouloit faire crever les yeux à Cotanyze, en qui ce prince n'avoit aucune confiance. Esclave de sa parole,

et se croyant déshonoré si l'empereur y manquoit, Constantin faisoit, pour en obtenir l'exécution, les supplications les plus tendres et les plus pressantes. Il représentoit à son père que cet exemple pourroit avoir les suites les plus dangereuses, parce que ceux qui voudroient à l'avenir rentrer dans le devoir, seroient arrêtés par le souvenir du traitement qu'auroit éprouvé Cotanyze contre la foi des traités. Michel étoit sourd à ces prières. Le voyant inexorable dans sa résolution, Constantin, voulant dérober au supplice son protégé, lui conseilla de se faire moine au mont Mélan, afin que le respect qu'avoit l'empereur pour cette profession le mît à l'abri de sa cruauté. Sa retraite du monde détruisoit d'ailleurs les soupçons de Paléologue, et lui rendoit toute sa sécurité. Cotanyze goûta cet avis, et pria Constantin d'obtenir de son père la permission de prendre l'habit monastique. L'empereur la lui ayant accordée, il s'enferma dans un cloître, se proposant d'en sortir dès qu'il trouveroit l'occasion de le faire impunément.

Andronic étoit revenu seul à Constantinople, laissant sur la route l'impératrice Anne, légèrement incommodée. Mais sa maladie devint grave, et cette princesse y succomba. Paléologue fut affligé de cet événement; et, supposant que la douleur de son fils seroit plus vive que la sienne, il crut devoir lui cacher la perte qu'il venoit de faire. Voulant faire à la princesse de magnifiques funérailles, il envoya le plus secrètement qu'il lui fut possible Mélitiniate, archidiacre et cartophylax de la grande église, qu'il chargea du soin de faire transporter le corps à Nicée. Il avoit une autre mission relative à Constantin, qui étoit alors en Orient. Il s'agissoit de le soumettre à l'étiquette, dont on ne pouvoit s'affranchir sans crime à la cour minutieuse de Constantinople. Il portoit des brodequins de couleur pourpre, droit qui n'appartenoit qu'à l'héritier présomptif de la couronne. Les lui laisser, c'étoit reconnoître ce droit. Le deuil que

la mort de sa belle-sœur le forçoit de prendre parut une occasion favorable pour lui faire adopter le costume prescrit par la sévère étiquette. En conséquence, Méliniate lui présenta de la part de Paléologue des brodequins de couleurs variées, qui, pour être enrichis de perles précieuses, ne valoient pas aux yeux du jeune prince les brodequins de pourpre, emblème du pouvoir; et n'étoient, dit Pachymère, qu'un triste présent. Le patriarche, les évêques et les personnes les plus notables du clergé se rendirent à Nicée par ordre de l'empereur, afin que les obsèques de la princesse se fissent avec plus de pompe et de solennité. Cette cérémonie coûta beaucoup, parce que les ecclésiastiques reçurent des honoraires considérables. Veccus distribua les siens. Andronic apprit par le public la mort de l'impératrice, et supporta cette perte avec plus de philosophie que ne l'avoit craint son père, qui le jugeoit beaucoup trop favorablement.

Michel Paléologue avoit dans Charles d'Anjou, roi de Sicile, un ennemi que la soif du trône impérial tenoit sans cesse éveillé; dont l'insuffisance des ressources étoit suppléée par l'intrigue et le talent, qui en font chercher avec constance, et souvent avec succès. Bien loin d'attendre les occasions, il étoit toujours occupé du soin de les faire naître. Malgré son incroyable activité, il avoit échoué dans ses négociations, n'obtenant que de stériles promesses, ou des protestations équivoques de zèle et d'intérêt, toujours démenties par le résultat. Il s'étoit même résigné plusieurs fois à faire auprès du pape [a] des bassesses d'autant plus humiliantes qu'elles AN. 1281.

[a] C'étoit Nicolas III. Charles se présentoit à ses audiences, confondu dans la foule, exprimant la plus profonde vénération pour le saint-père; il se jeta plusieurs fois publiquement à ses genoux. Nicolas lui répondoit tantôt qu'il n'étoit pas juste d'enlever aux Grecs des possessions que *le droit de conquête leur assuroit*, et tantôt qu'il ne falloit pas faire la guerre à des chrétiens. Ce *droit de conquête*, le plus puissant de tous, en effet, donne toujours gain de cause au possesseur.

furent inutiles. Quand il vit sur le trône pontifical Martin IV, qui lui étoit dévoué dans le temps que ce pape n'étoit encore que le cardinal de Sainte-Cécile, il compta sur son appui, et ne se trompa point. Martin devint l'âme d'une confédération contre Paléologue, et fit conclure et signer à Orvietto, le 3 juillet 1281, une ligue offensive entre Philippe, qui prit le titre d'empereur de Constantinople, Charles d'Anjou, roi de Sicile, et la république de Venise. Par ce traité, les confédérés devoient être remis en possession de leurs droits et des pays dont ils jouissoient dans l'empire avant l'expulsion des Latins : chacun étoit obligé de fournir en hommes, armes et munitions, un contingent proportionné à sa puissance, à ses moyens comme à ses droits. Charles et Philippe, son gendre, s'engagèrent à passer en Romanie avec une armée entretenue à leurs frais, et huit mille hommes de cavalerie. Le pape voulut donner des subsides. Cette alliance ne ressembloit point à tant d'autres, où les intérêts des contractans se croisent et se nuisent, tandis que ceux des nouveaux confédérés étoient à la fois communs et séparés, ayant chacun la même puissance à combattre et des prétentions diverses à faire valoir. Les Vénitiens, qui, dans la dernière révolution, avoient fait des pertes considérables, offrirent pour les réparer, en contribuant à l'expédition, quarante galères. Cette coalition ne devoit agir, d'après le traité, que dans les premiers mois de l'année 1283, parce qu'on avoit calculé qu'il falloit ce délai pour achever les préparatifs et compléter toutes les dispositions. Ce retard contrarioit l'impatient Charles. Il fit adopter en principe aux alliés qu'en attendant l'attaque générale, on harceleroit les Grecs de tous les côtés sans déclaration préliminaire. Ils étoient dans le moment armés contre les Illyriens : Charles se hâta de donner des secours à ceux-ci. Las du joug des Grecs, les Illyriens étoient parvenus à le secouer, et pour conserver leur indépendance, ils

avoient reconstruit et fortifié la ville de Duras, entièrement détruite par un tremblement de terre. Cette ville étoit devenue, par leurs soins et leurs travaux, une place d'armes imposante, et dont la prise auroit exigé de grands sacrifices et beaucoup de temps, de troupes et d'argent. Leur système de défense s'appuyoit sur Canino, fort qui appartenoit au roi Charles, leur allié. Ce fort étoit passé successivement des mains de Michel despote dans celles de Philippe Amir, seigneur puissant dont il avoit recherché l'alliance contre Mainfroi. Ayant voulu le reprendre après la mort d'Amir, les Italiens aimèrent mieux se donner à Charles, qui, en augmentant les fortifications de Canino, en fit un lieu de sûreté d'où il pouvoit impunément faire des courses sur les terres de l'empire. Charles, apprenant la révolte des Illyriens, rassemble à Brindes un corps de trois mille hommes, les fait passer la mer Ionique et débarquer à Canino. Il donna le commandement de cette troupe à Soliman Rossy, gentilhomme de Provence, renommé par l'élévation de sa taille et l'impétuosité de son courage. Quoique le projet fût de s'emparer de Thessalonique, on commença par attaquer le fort de Belgrade, construit sur une colline au bas de laquelle coule le fleuve Asène, où les assiégeans ne pouvoient puiser de l'eau sans être exposés aux traits de la garnison. Vis-à-vis de ce fort est une hauteur dont les Italiens s'emparèrent. Ils commencèrent ensuite, sans perdre de temps, à saper les murailles de Belgrade. Le bruit de ce siége causa les plus vives inquiétudes à l'empereur. Il craignit que, si l'ennemi réussissoit dans cette attaque, il ne se crût invincible, et ne le devînt en effet par la confiance que lui donneroit le succès. Il résolut donc d'employer tous les moyens possibles pour faire échouer cette entreprise. Il commença par implorer la protection du ciel, et le fit avec des circonstances qui prouvent combien ce prince étoit superstitieux. Il rassembla le patriarche, les évêques

et le clergé de la capitale, et passa toute la nuit en prières. « A la pointe du jour, le patriarche et six évê-« ques firent la bénédiction de l'huile pendant que les « autres ecclésiastiques continuoient de prier. Ensuite « ils trempèrent dans cette huile bénite une grande quan-« tité de petits paquets de papier qu'on mit dans des « vases de verre qu'ils envoyèrent aux soldats pour les « fortifier contre l'ennemi [a]. » L'empereur fit partir des gens de guerre sous la conduite de Michel despote, son gendre, de Tarchaniote, grand-domestique, de Synadène, grand stratopédarque, et de l'eunuque Æno-polite, tatas de la cour. Tarchaniote avoit le commandement en chef. Il campa ses troupes le plus près qu'il lui fut possible de l'ennemi, sans oser l'attaquer, parce qu'en voyant la manière dont il étoit retranché, il jugea qu'il ne pouvoit le faire à moins de s'exposer à des risques certains. Son premier soin fut de s'occuper des moyens de ravitailler la place assiégée. En conséquence, ils chargèrent des barques de vivres et de munitions qui devoient suivre le cours du fleuve, et mirent sur le rivage des détachemens pour garantir le convoi de l'attaque des Italiens. Ceux-ci, qui sentoient combien il étoit important pour eux d'empêcher le succès de cette tentative, résolurent de faire tous leurs efforts pour y parvenir. Ils se rangent d'abord sur l'une des rives; puis, ayant à leur tête Soliman Rossi, ils s'élancent avec une telle impétuosité et d'un tel concert, qu'ils *arrêtèrent*, dit l'historien Pachymère, *le cours du fleuve*, et parurent sur l'autre bord en un instant. Leur choc fut si brusque, que les Grecs reculèrent jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans une position avantageuse; d'où, faisant volte-face, ils combattirent, dirigeant leurs

[a] Ces détails sont tirés de Pachymère (liv. 6, c. 32), témoin de cette cérémonie. Il ne fait aucune réflexion sur l'efficacité de ce talisman, qui pouvoit en effet produire le résultat qu'on en attendoit, si toutefois on ne vouloit qu'inspirer de la confiance.

coups plutôt sur les chevaux que sur les hommes, qui tous étoient cuirassés. Ils atteignirent celui que montoit Soliman, et le blessèrent. Ce guerrier tomba sans pouvoir se relever, à cause de la pesanteur de ses armes. Il fut pris, et cette nouvelle, qui se répandit rapidement dans les deux armées, découragea l'une et donna plus d'ardeur à l'autre. Profitant habilement de la circonstance, Tarchaniote ne laisse point à l'ennemi le temps de se reconnoître, et le lendemain au point du jour il fait traverser le fleuve à sa troupe [a], et met les Italiens dans une déroute complète. Les soldats qui se laissèrent prendre furent tués, et les officiers envoyés au fort. Ainsi se termina cette expédition sur le succès de laquelle comptoient tellement ceux qui l'avoient entreprise, qu'ils s'étoient vantés de *prendre l'empire avec la même facilité que si ce n'eût été qu'un nid d'oiseaux*. Quand les Grecs eurent remporté cette victoire, ils dépouillèrent les morts, amassèrent une quantité considérable d'armes et de butin, rassemblèrent un grand nombre de chevaux, chargèrent les prisonniers de chaînes, et reprirent la route de Constantinople, portant à l'empereur les trophées de leur victoire. Il paroît, d'après la description des historiens, que ce fut une pompe triomphale, un long cortége, dont l'empereur voulut jouir deux fois. Après l'avoir vu le jour de l'entrée dans la capitale, il fit défiler les vaincus devant son palais de Blaquernes. « Cependant, en considérant ces corps prodigieux, ou plutôt ces ombres de géans, ces visages qui « dans l'abattement de leur mauvaise fortune faisoient « encore remarquer les traits de leur courage et de leur « liberté, ce prince fut touché de compassion; et, levant « les yeux au ciel, rendit grâces de la victoire. » Pour en transmettre le souvenir à la postérité, il la fit peindre

[a] Pachymère dit que chaque soldat portoit d'une main son papier huilé; circonstance un peu gênante, soit pour passer un fleuve, soit pour combattre.

sur les murs de son palais. Cet ouvrage ne fut exécuté que sous les galeries, étant interrompu par la mort de Paléologue. Andronic, qui prenoit fort peu d'intérêt à la gloire de son père, ne donna point d'ordre pour le faire continuer. Les prisonniers furent enfermés dans le fort de Zeuxippe; *le menu peuple se réjouit de leur infortune : les sages la déploroient* [a].

An. 1282. La défaite des Italiens devant Bellegarde plongea Charles d'Anjou dans la douleur. Il avoit dans Paléologue un ennemi plus redoutable qu'il ne se l'étoit imaginé. Après la mort de saint Louis, ces princes passoient pour être les plus habiles; et l'on disoit d'eux que, « si l'Italie n'avoit pas eu de Charles, Paléologue « l'auroit conquise; et que, si l'empire d'Occident n'a- « voit eu Michel Paléologue, il auroit succombé sous « les efforts du roi de Sicile. [b] » Michel étoit cependant plus disposé à la paix que Charles, parce que l'un possédoit ce que l'autre vouloit acquérir. L'empereur, averti de la ligue formée contre lui, et dont Charles étoit l'âme, se tenoit sur ses gardes, et ne négligeoit aucune occasion de le frapper. Il s'en présenta une à laquelle il prit une part active; et pendant que son rival cherchoit les moyens de lui enlever sa couronne, Michel contribuoit à lui faire perdre celle de Sicile. Les habitans de cette île, traitée en pays conquis, étoient accablés d'impôts et de vexations commises par les officiers de Charles, qui la plupart étoient François. Les cultivateurs se voyoient enlever tous les ans le fruit de leurs travaux, et les commerçans celui de leur industrie. Tous, dans leur désespoir n'attendoient qu'un chef

[a] C'est par cette réflexion que Pachymère termine un récit dans lequel il donne beaucoup de détails sur les vieillards, les enfans, dont les uns étoient nus; sur le *plaisir de cette pompe*, et le contraste qu'elle présentoit. Il finit sa description en disant *qu'il n'y avoit rien de si charmant*, et ce mot précède immédiatement la réflexion que nous avons rapportée.

[b] Nicéphore Grégor. liv. 5. Ce témoignage d'un Grec est plus glorieux pour Charles que pour Michel.

pour se révolter. Il s'en présenta bientôt un, d'autant plus redoutable pour Charles, qu'il étoit animé contre ce prince par un motif de haine personnelle. C'étoit Prochita [a] ou Procida, propriétaire de l'île de ce nom, située à l'entrée du golfe de Naples. Il en avoit été dépouillé par Charles, qui de plus avoit abusé de sa femme. Procida etoit altéré de vengeance : il la méditoit dans le silence des nuits, et le jour dans la solitude. Instruit du mécontentement des Siciliens, bien certain qu'ils n'attendoient qu'une occasion de secouer le joug, il résolut de la leur offrir, et d'enlever la Sicile à Charles pour la faire passer entre les mains de Pierre d'Aragon. Afin de tramer ce complot plus secrètement, il ne confie son projet à personne, se déguise en cordelier, parcourt impunément l'île sous cet habit, s'assure des faits, des dispositions des habitans, choisit ses complices, et combine ses mesures. Pour n'inspirer aucune défiance, il se rend à Constantinople dans le même costume. Il instruit Paléologue de la ligue conclue entre les Vénitiens, le pape et le roi de Sicile ; des préparatifs qui se faisoient contre lui ; de l'armement enfin d'une flotte nombreuse et puissante. Il lui fait voir le danger qu'il alloit courir, et la nécessité de conjurer cet orage, et lui montre qu'un des meilleurs moyens d'y parvenir étoit d'occuper Charles chez lui, de l'attaquer au cœur de ses états sans armée, pour ne pas troubler sa sécurité ; de ne l'avertir enfin qu'en le frappant. Déroulant alors le plan qu'il s'étoit tracé, qu'il suivoit avec constance, adresse et secret, il lui rend compte de ce qu'il a déjà fait.

Des gentilshommes de la Sicile étoient prêts, et commençoient même à se lasser de feindre : les seigneurs napolitains, tous mécontens, appeloient de tous leurs vœux un libérateur : le roi d'Aragon attendoit le

[a] Procida descendoit d'une famille noble. Quand il fut dépouillé de tous ses biens par Charles, il se tira de l'indigence en pratiquant la médecine, qu'il avoit étudiée à l'école de Salerne.

signal, et le peuple l'occasion. Tels étoient les renseignemens certains que s'étoit procurés l'infatigable Procida dans ses voyages en Sicile, en Espagne, en Italie. Il s'offrit, pourvu que l'empereur le secondât, à donner ce signal tant souhaité. Paléologue vit bientôt que cet homme étoit propre à conduire une entreprise de cette importance; qu'animé par la vengeance, fécond en expédiens, insinuant, adroit, accrédité dans la Sicile, il agiroit avec prudence et sans précipitation. Il entra dans le complot, promit tout l'argent nécessaire, le chargea de traiter avec le roi d'Aragon, et le députa vers ce prince, en le faisant accompagner pour cette négociation par un Génois nommé Benoît Zacharie. L'intrigue fut conduite avec un secret admirable. Le roi d'Aragon signa le traité avec joie. Ce complot se tramoit sous le pontificat de Nicolas, dont nous avons parlé. Ce pape, de la famille des Ursins, haïssoit les François, et particulièrement Charles d'Anjou, non-seulement pour le refus que ce prince avoit fait de sa fille à l'un des neveux de ce pape, mais parce que plusieurs années auparavant il avoit fait trancher la tête à un gentilhomme partisan de Conradin, marié à une nièce de Nicolas. Aussitôt après son élection il avoit ôté le vicariat de l'empire en Italie à Charles, et forcé ce prince à se défaire du sénatoriat de Rome. Procida doutoit si peu de sa haine pour le roi de Sicile, qu'il alla trouver le saint-père; et, ne faisant aucune difficulté de s'ouvrir à lui, le mit dans le secret, lui confia les négociations qu'il venoit d'avoir avec l'empereur de Constantinople. On croit même qu'il lui remit de sa part une somme d'argent considérable, afin de faire taire ses scrupules, si par hasard il en avoit. C'est auprès de Viterbe qu'il eut ces conférences avec le pape. On n'en pouvoit d'autant moins soupçonner l'objet que Procida portoit toujours la robe de saint François. Nicolas chargea Procida d'un bref par lequel il donnoit à Pierre,

roi d'Aragon, le royaume de Sicile, s'il vouloit en faire la conquête ; condition sans laquelle la donation eut en effet été nulle. Procida se rendit en diligence dans la Catalogne auprès du roi d'Aragon, qui le reçut avec distinction, acceptant le présent du pape et s'engageant à seconder de tous ses moyens cette entreprise, qui devoit lui mettre une couronne sur la tête. Le faux moine, ne perdant pas un moment, passa de Catalogne en Sicile pour exciter le peuple à la révolte, la rendre générale, et la faire éclater sur tous les points le même jour. Ce complot se faisoit avec tant de prudence et de mystère, que Charles n'en avoit pas le moindre soupçon. Peu s'en fallut cependant que la mort du pape ne le fît échouer. C'étoit pour les conjurés un contre-temps qui pouvoit leur faire abandonner leur projet, parce que le nouveau pape aimoit Charles. Il lui rendit les charges que son prédécesseur lui avoit ôtées, et même, à sa prière, lança contre Paléologue les foudres de l'Eglise. Procida, qui ne se décourageoit point, n'eut garde de faire à Martin IV les confidences qu'il avoit faites à Nicolas. Il entretenoit sous main son parti, ranimoit le roi d'Aragon, qui, voyant le nouveau pape dans des dispositions contraires à celles de l'ancien, commençoit à chanceler dans ses résolutions.

Les exhortations pressantes de Procida furent, il est vrai, puissamment soutenues par l'arrivée d'une ambassade de Constantinople, chargée de trente mille onces d'or que l'empereur grec faisoit passer au roi. Pierre prit son parti, et consacra cette somme à l'armement d'une flotte considérable. Il couvrit ces préparatifs, qui ne pouvoient rester secrets, du prétexte de la guerre qu'il annonçoit vouloir déclarer aux Sarrasins. Le roi de France crut à l'existence de ce projet, l'encouragea, offrit des troupes, qu'on refusa, et de l'argent, qui fut accepté. Charles eut plus de défiance, et pria le pape de pénétrer les desseins du roi d'Aragon. Les démarches

du saint-père étant inutiles, il prit le parti d'écrire au roi pour l'inviter à lui communiquer le motif de ses préparatifs. Ce prince répondit qu'il ne devoit compte de sa conduite à personne, et qu'il se couperoit la langue, s'il prévoyoit qu'elle pût trahir son secret. Une pareille explication n'étoit pas de nature à tranquilliser le pape, encore moins Charles d'Anjou, que son oncle Philippe le Hardi, à qui la même réponse avoit été transmise, fit avertir de se tenir sur ses gardes. Le saint-père employa les seules armes qu'il eût à sa disposition : il lança contre tous les ennemis du roi de Sicile les foudres de l'Eglise, renouvela les anathèmes contre Paléologue et tous ceux qui pouvoient avoir quelque commerce avec lui, de quelque rang qu'ils fussent. C'étoit assez désigner Pierre, qu'on savoit avoir à sa cour les ambassadeurs de Michel. Mais il n'eut pas l'air de soupçonner qu'il pût être l'objet d'aucune excommunication. Il continua, jusqu'à ce que tout fut prêt, à répandre partout qu'il vouloit attaquer les Maures d'Afrique, et que c'étoit contre eux que son expédition étoit dirigée. Il le fit même dire au pape par ses envoyés. On ne douta plus de sa sincérité quand on le vit faire voile vers Bonne, ville construite sur les ruines d'Hippone, et descendre sur les côtes d'Afrique, non loin de Tunis. Mais, à l'approche de l'époque convenue avec Procida, il se rembarqua pour se rapprocher d'Italie. La partie étoit si bien liée par Procida, qu'à moins de trahison, il étoit impossible que le coup manquât : il ourdissoit depuis deux ans, avec des soins infatigables, cette conspiration, qu'aucun des principaux conjurés, qui seuls étoient dans le secret, n'avoit intérêt de découvrir, parce que Charles, peu puissant, ne possédoit plus les moyens de donner une récompense proportionnée au service qu'on lui auroit rendu. Le jour, l'heure et le signal étoient fixés depuis long-temps; le peuple ne connoissoit que le signal : l'heure et le jour

n'étoient sus que des agens. Ce devoit être pendant l'office du soir de la solennité de Pâques, et le son des cloches étoit le signal. Dès qu'elles se firent entendre, on se jeta de tous côtés sur les François, sans distinction d'âge ni de sexe; tout fut mis à mort [a]. On fait monter à huit mille le nombre des François immolés à la vengeance de Procida. Tous étoient victimes de l'injustice et de l'incontinence de Charles d'Anjou; tous expioient cruellement le crime de ce prince : cependant il est présumable que, s'ils avoient administré la Sicile avec plus de douceur et d'équité, le peuple n'ayant point à se plaindre, Procida se seroit donné des soins inutiles. Il est permis de le croire d'après le fait suivant. Guillaume des Porcelets, gentilhomme provençal, avoit un commandement dans le midi de l'île. Sa modération, ses vertus, le faisoient chérir des habitans, et il dut la vie, dit un historien [b], *à la seule impression que sa conduite* avoit faite sur le peuple. Le massacre commença, selon les uns, à Palerme, dont les autres villes suivirent l'exemple : selon d'autres, il se fit en même temps partout, excepté à Messine, où Herbert, natif d'Orléans, et lieutenant-général de Charles, contint pendant quelques jours les habitans dans le devoir. Mais il fut contraint de s'embarquer pour éviter la fureur du peuple. Il est vraisemblable que cette sanglante exécution se fit sur plusieurs points à la fois, d'après

[a] Nos historiens ont omis un trait dont le récit étoit en quelque sorte un devoir pour eux : il ne se trouve que dans le *Voyage pittoresque* de M. de Choiseul. La petite ville de Sperlinga ne voulut point égorger les François qui y demeuroient. Les agens qu'on y avoit envoyés, ayant rendu compte de ce refus, un parti d'Aragonois vint l'assiéger. Dans cet intervalle, quelques François échappés au massacre se réfugièrent auprès de leurs compatriotes, et la ville les reçut. Les Aragonois arrivèrent; on leur ferma les portes : les habitans soutinrent le siége; et plutôt que de livrer leurs hôtes, moururent de faim et de misère avec eux. Ce dévouement aux François est consigné dans cette inscription, qui fut gravée peu de temps après sur la porte du château, et que M. de Choiseul y a lue en 1779 : *Quod Siculis placuit solùm Sperlinga negavit.*

[b] Jord. Mariana. liv. 14, ch. 6.

les mesures prises par Procida. Le soulèvement fut général ; le roi d'Aragon parut à la vue de Palerme, et on l'y proclama roi de Sicile. Charles apprit en Toscane la nouvelle de cet événement. Il en fut d'abord accablé ; mais, prenant bientôt son parti en homme qui ne se laisse point abattre par le malheur, il envoya Charles, prince de Salerne, son fils, au roi de France, son neveu, pour lui demander du secours; et, rassemblant ses troupes, il passa le détroit et vint mettre le siége devant Messine. Le pape le seconda de tout son pouvoir ; et comme la Sicile étoit un fief du saint-siége, il y fit publier une constitution par laquelle on ne devoit point reconnoître d'autre roi que Charles, sous peine d'excommunication : il envoya Gérard de Sainte-Sabine en qualité de légat. Les Messinois, réduits à la dernière extrémité, consentirent à capituler. Mais Charles refusa les conditions qu'ils proposoient. L'arrivée du roi d'Aragon l'en fit repentir. Il fut forcé de lever honteusement le siége et de se retirer dans la Calabre. Tous les vaisseaux de la flotte qu'il avoit fait équiper contre Paléologue furent ou pris ou brûlés. Telle fut l'issue des préparatifs immenses faits contre l'empereur. Le pape renouvela tous ses anathèmes en le chargeant nommément de la malédiction du ciel, et déclarant que tous ses états appartenoient au premier occupant.

Plusieurs princes voisins qui tenoient leurs états à titre de fief de l'empire vouloient se rendre indépendans ; et toutes les fois que l'empereur étoit embarrassé par quelque guerre, ils faisoient des tentatives pour arriver à leur but. Celui qui se faisoit le plus particulièrement remarquer étoit Jean Comnène, prince des Laziens, qui tenoit sa cour à Trébizonde, et, portant ses prétentions plus haut que les autres, prenoit le titre d'empereur, les marques de cette dignité, et paroissoit toujours en public vêtu de la pourpre impériale. Paléologue lui avoit

fait d'inutiles représentations à ce sujet. Comnène n'en tenoit aucun compte. Il répondoit que le droit dont il usoit lui étoit transmis par ses pères; qu'il ne faisoit que suivre leur exemple; que, s'il y renonçoit ses sujets ne le lui permettroient pas ; que, dans tous les traités qu'il passoit avec les autres souverains, aucun ne lui refusoit les titres qui déplaisoient à la cour de Constantinople; enfin que Michel ne devoit pas lui envier un titre ni des brodequins rouges, ou le manteau de pourpre, puisqu'il jouissoit incontestablement de beaucoup d'autres avantages d'un bien plus haut prix. Paléologue, voyant qu'il ne pouvoit dompter la fierté de ce jeune prince, essaya de le gagner en lui proposant de s'allier à sa famille. Il lui envoya une ambassade composée de George Acropolite, grand-logothète, et de Siphilin, économe de la grande église, deux des principaux dignitaires qui, par leur âge, leur rang et leur crédit, devoient inspirer de la considération au prince de Trébizonde. Mais cette condescendance ne fut qu'une démarche humiliante. L'offre d'Eudocie, troisième fille de Michel, n'obtint qu'un refus accompagné de railleries. Comnène et son conseil répondirent que les princes des Laziens avoient coutume de ne choisir leurs alliances que dans la famille des princes voisins; que, pour eux, celle de l'empereur étoit comme un astre brillant dont on se tenoit à une distance respectueuse. Paléologue ne se lasse point, et fait repartir de nouveaux ambassadeurs : c'étoient Jatropule, logothète des domestiques, et un prêtre de l'église de Sainte-Sophie. Par ce choix, Michel vouloit inspirer de la confiance à Jean Comnène. Un prêtre qui se rendoit caution de la bonne foi d'un prince manquoit rarement alors de produire l'effet attendu. Ces deux députés assurèrent à Comnène avec serment que l'intention de Paléologue étoit réellement de lui donner sa fille en mariage, de le faire despote, de le renvoyer ensuite dans ses états comblé d'honneurs et de

présens pour ceux qui l'accompagneroient. Soit que cette promesse séduisît les grands que consultoit le prince, soit qu'il craignît qu'après avoir employé des moyens de conciliation, Michel n'eût recours aux armes, il céda. Se faisant suivre des principaux de ses états, il partit avec eux et les deux ambassadeurs, et s'embarqua pour Constantinople. Arrivés au port de Céras, ils restèrent quelque temps dans une maison de plaisance, d'où ils envoyèrent prévenir l'empereur et lui demander ses ordres. Ce prince étoit alors à Lopadion pour faire réparer les forts situés dans le voisinage d'Achérée, et venir au secours des habitans ruinés par les Turcs. Ils étoient dans une telle misère, que pendant son séjour Michel manqua des choses les plus nécessaires. Avant de paroître devant lui, Jean Comnène, sur les instances des deux ambassadeurs, changea ses brodequins de pourpre pour en prendre d'une autre couleur. Il fut bien reçu de l'empereur, qui l'emmena avec lui à Constantinople, et tint toutes les promesses qu'il lui avoit faites. Le mariage d'Eudocie eut lieu avec toute la pompe convenable. Ainsi se termina la discussion entre Michel et le prince des Laziens.

Un autre prince appeloit l'attention de Paléologue, et se révoltoit ouvertement contre lui. C'étoit Jean-Anne Ducas Comnène, prince de Thessalie. Comme il étoit revêtu de la dignité de sébastocrator, il avoit plus de devoirs à remplir; il inspira plus de colère à l'empereur, qui résolut de le punir sévèrement. Ayant besoin de ses troupes pour réprimer et contenir les Turcs, qui ne cessoient de faire des courses sur les terres de l'empire, il n'en voulut prendre qu'une partie pour l'expédition qu'il projetoit. Comme elles étoient insuffisantes pour châtier l'insolence du sébastocrator, il y suppléa par un moyen dangereux. Ce fut d'appeler les Tartares pour ravager les états du prince de Thessalie. La vengeance étoit cruelle, et pouvoit avoir des suites funestes pour

celui qui montroit à des barbares le chemin de ses domaines, autorisoit ainsi le pillage, les massacres et l'incendie, fléaux de la guerre que portoient toujours avec eux des barbares à qui l'art de la discipline militaire étoit inconnu. Michel envoya donc demander à Nogaïa, son gendre, un corps considérable de Scythes. Accoutumés à l'inclémence des saisons, à l'âpreté d'un climat rigoureux, ces peuples ne se battoient bien que pendant l'hiver. L'empereur fit en conséquence ses calculs et ses dispositions. Voulant présider lui-même à la jonction de ses troupes à celles des Tartares, et faire entrer ces dernières dans le pays du sébastocrator, il partit dans le mois de novembre malgré les instances de l'impératrice, qui, voyant la santé de Michel altérée depuis quelque temps, s'opposoit de tout son pouvoir à ce départ. Les supplications de cette princesse produisirent quelque effet, et Paléologue résolut à cause d'elle de ne pas aller au-delà des frontières de la Thrace; de se contenter d'encourager son armée par sa présence, ses largesses, et de revenir après avoir donné les ordres nécessaires pour cette campagne. Ce qui fit croire qu'il avoit eu ce projet, c'est qu'il se fit accompagner de ses fils et de ses gendres, parmi lesquels il y en avoit un qu'il n'auroit pas emmené, parce qu'il n'étoit marié que depuis peu de jours. Il partit à cheval avec ses enfans; mais un mal d'entrailles qui faisoit des progrès le força de s'arrêter à Sélivrée, et de changer sa manière de voyager. Ayant appris que les Tartares arrivoient au lieu de la réunion, il s'embarqua malgré son mal pour se rendre à Rodoste. Assailli par un ouragan, le vaisseau qui le portoit fut sur le point de périr. Après avoir lutté contre les vents et les vagues, il arriva au port, exténué de fatigues. Ayant été obligé de prendre quelques jours de repos, il voulut, quoiqu'il ne fût pas rétabli, monter à cheval et continuer sa route. La douleur le força d'en descendre dans un bourg nommé

Allaga : ce mot, qui signifie *changeant*, fut d'un mauvais augure pour un prince dont l'esprit naturellement superstitieux étoit encore affoibli par la maladie. Une circonstance acheva de le frapper. Ce lieu avoit appartenu à George Pacome, grammairien, que le prince condamna, dans le cours de ses cruautés, à perdre la vue, craignant que cet homme, qui joignoit à des vertus de vastes connoissances, ne lui succédât à l'empire. Le souvenir de son injustice, et les remords qu'elle lui faisoit éprouver augmentèrent sa maladie, et le mirent dans l'impossibilité de se montrer aux Tartares, principal objet de son voyage. Forcé de garder le lit, il ne put se rendre à leur impatience, quoiqu'ils le demandassent à grands cris, et bientôt en menaçant de se révolter. Pour les apaiser, l'empereur leur fit distribuer de l'argent et des vivres. On annonça de sa part aux officiers qu'ils seroient reçus. Le jour de l'audience il se souleva sur son séant, environné de sa famille et des grands de l'empire qui se tenoient debout autour de son lit. Recueillant le peu de forces qui lui restoit, il leur dit qu'il les prioit d'exprimer sa reconnoissance à Nogaïa pour le service qu'il lui rendoit ; qu'il les remercioit de ce qu'ils étoient venus à son secours ; qu'il étoit fâché de ne pouvoir leur faire l'accueil qu'ils méritoient ; mais que, comme il espéroit recouvrer bientôt la santé, il les en dédommageroit. Les officiers tartares répondirent que sa maladie leur causoit beaucoup de chagrin, et qu'ils désiroient avec ardeur de le revoir bientôt rétabli pour ressentir l'effet de ses promesses. La maladie ayant fait de rapides progrès, les médecins, désespérant du salut du prince, n'attendoient plus que le moment de sa mort. Cabasilas, actuaire, qui, par ses fonctions, devoit prévenir l'empereur, ne voulut point le faire, *à cause*, disoit-il, *de l'injustice des malades qui regardent comme l'auteur de leur mort celui qui la leur annonce*. Mais, craignant d'un autre côté qu'il

n'y eût de l'impiété à laisser mourir Michel sans l'avoir préparé, il avertit Andronic de l'état désespéré dans lequel se trouvoit son père. Le prince, éprouvant le même embarras, et ne voulant point se charger d'une pareille nouvelle, prit un moyen indirect, mais suffisant, pour avertir l'empereur. Il donna l'ordre au clergé de porter à Paléologue les derniers sacremens avec les cérémonies qu'on ne fait qu'à l'article de la mort. Le clergé impérial se rassemble, entre dans l'appartement de Michel, précédé du prêtre qui portoit le viatique; et comme Paléologue étoit en ce moment tourné du côté de la muraille, il attend en silence. Dès que le prince aperçut le prêtre, il comprit le sens de ce langage muet, demanda sa ceinture, se leva, reçut les sacremens, et mourut quelques momens après, le vendredi 11 décembre 1282, âgé de cinquante-huit ans; il en avoit régné vingt-quatre moins vingt jours, étant monté sur le trône le premier janvier, et mort le 11 décembre [a]. Andronic fit transporter son corps la nuit suivante dans un monastère récemment construit près du lieu où venoit d'expirer son père. Il ne lui rendit point les honneurs de la sépulture, et témoigna sur la perte qu'il avoit faite la plus grande indifférence. Paléologue fut mis en terre sans aucune cérémonie, sans obsèques, au milieu de la nuit, et son fils lui refusa même un tombeau. On verra dans l'histoire de son règne qu'il se fit auprès des schismatiques un mérite de cette action coupable. Si l'on se rappelle la tendresse aveugle du père, sa foiblesse

[a] Pachymère, historien de ce prince, et témoin des événemens de son règne, fait une remarque qui prouve combien la superstition étoit générale, puisque les personnages les plus instruits n'en étoient pas exempts. « La mort de l'empereur, « dit-il, fut l'accomplissement des « trois P qu'il avoit fait graver sur « son cachet; le premier signifioit « Paléologue, qui étoit le nom de sa « famille; le second, le lieu de sa « mort (champ de Pacome); le troi« sième, le jour de la *Parascève*, « qui fut celui de sa mort, le 11 dé« cembre. »

pour son fils, foiblesse qui lui fit commettre plus d'une injustice, on n'hésitera point à taxer Andronic d'une odieuse ingratitude.

Si Michel Paléologue ne fût jamais monté sur le trône, on auroit cru qu'il en étoit digne et qu'il savoit l'art de régner. Il est vrai que le nombre de ses ennemis, leurs attaques répétées, les affaires du schisme lui laissèrent peu de temps pour s'occuper de sa propre gloire ou du bonheur de ses sujets. Ses conquêtes furent faites par ses lieutenans. Son épée, dit un historien, se rouilla dans le palais des empereurs, et ses négociations avec les papes et le roi de Naples présentent les détours d'une politique cruelle et perfide. Dans le projet de réunion des deux églises, on doute avec raison de sa sincérité. Dans ses protestations publiques il louoit les Latins, et n'épargnoit aucune expression de son zèle et de son dévoûment, tandis qu'en particulier il tenoit un tout autre langage, les accusant d'orgueil et de la manie d'innover. Par cette hypocrisie il avilissoit son caractère, et tout à la fois encourageoit et punissoit l'opposition de ses sujets. Il résultoit de cette conduite qu'à Rome on se plaignoit de sa lenteur, et de sa violence à Constantinople. Le motif de son zèle pour l'extinction du schisme étoit de détourner par là les princes chrétiens de venir fondre sur l'empire grec pour venger Baudouin. En supposant que cette dissimulation étoit nécessaire pour empêcher le sang de couler, et conséquemment utile; en supposant encore que Michel Paléologue, qui usurpa le trône, fût quelquefois obligé de céder aux circonstances, ne pouvant les maîtriser, il restera toujours assez d'actions de sa vie qui ne dépendoient que de son caractère et de sa volonté. Ce sont ses cruautés; c'est sa conduite révoltante envers son pupille, conduite qu'on appeloit un *crime imparfait*, parce qu'il lui laissa la vie, comme si la vie pour un roi qu'on prive du trône

de la vue et de la liberté, n'étoit pas un *crime complet*, un supplice de tous les instans plus cruel que la mort. Le jugement sera bien plus sévère encore, si l'on suppose que toutes ces mutilations sanglantes ne furent faites par Michel que pour persuader les Latins de l'ardeur de son zèle et de sa sincérité.

LIVRE CENT-DEUXIÈME.

ANDRONIC II. PALÉOLOGUE.

An. 1282. Le règne d'Andronic forme en quelque sorte une époque distincte dans l'histoire du Bas-Empire, parce que d'un côté la marche que suivit ce prince est entièrement opposée à celle de son père, et que de l'autre son successeur tint une conduite qui n'avoit aucun rapport avec la sienne. Son goût pour les discussions théologiques, la part qu'il y prit, le soin qu'il eut de ne laisser échapper aucune occasion de s'en mêler, prouvent qu'il étoit plus propre à gouverner un diocèse qu'à tenir le sceptre d'un grand empire. Si ce sceptre ne glissa pas de ses débiles mains, ce n'est pas sa faute. Quoiqu'un très-petit nombre de ses actions méritent à peine d'être conservées, l'histoire les a toutes recueillies. Il occupa le trône pendant un long espace de temps sans avoir rien fait de mémorable ; et l'on pourroit dire d'Andronic qu'il porta la couronne pendant cinquante-cinq ans [a] sans gouverner ni régner. Mais l'influence de cette foi-

[a] Pendant neuf ans, comme le collègue de son père, et quarante-six, comme son successeur. On a dit avec raison que ce long règne n'étoit guère remarquable que par les querelles de l'église grecque, l'invasion des Catalans, et les progrès des Turcs. C'est par les faits qu'il faut juger. L'historien Nicéphore Grégoras, commensal d'Andronic, l'a célébré comme le prince *le plus savant* et *le plus vertueux* de son siècle : d'autres l'ont présenté comme un prince incapable. On en jugera par les faits. En supposant que les connoissances de l'empereur fussent étrangères à l'art de gouverner les hommes, et ses vertus à celles qu'on désire dans un roi, les deux assertions contradictoires se trouveront ainsi conciliées.

blesse est prodigieuse. Il prépara la chute de l'empire par une insouciance qui laissa s'établir et croître la puissance ottomane : tâchant d'élever entre les deux églises un mur d'airain, il fit tout ce qu'il falloit pour les rendre irréconciliables; en voulant faire cesser le schisme grec, il prit tous les moyens de le perpétuer; enfin, esclave d'une puérile superstition, il servit plus d'une fois d'instrument aux passions d'une secte ignorante et cruelle. De cette foiblesse et de cette nullité naît une suite d'actions sans intérêt, mais qu'on est obligé de rappeler par la nécessité de se conformer au plan tracé dans cette histoire.

Ce prince, que Michel Paléologue s'étoit associé depuis neuf ans à l'empire, avoit pris peu de part aux affaires publiques. Il s'en trouva chargé seul à l'âge de vingt-quatre ans. On n'avoit aucune donnée sur ses bonnes ou mauvaises qualités, et le premier acte de son règne, étant un outrage à la mémoire de son père, ne parut point d'un heureux présage. Il se trouvoit dans les circonstances les plus critiques, au milieu de barbares que Michel avoit appelés à son secours, et qui, n'étant venus que dans l'espoir de se livrer au pillage, le demandoient à grands cris. Andronic ne partageoit point la haine de son père envers le prince de Thessalie. Cette haine aveugle avoit empêché Michel de sentir l'imprudence qu'il commettoit en s'adressant à des peuples dont il étoit dangereux de se servir, même en leur devant la victoire. L'habitude de dévaster un pays fertile en fait naître le besoin; et les Tartares, après avoir ravagé les états du sébastocrator, situés dans le voisinage de ceux d'Andronic, n'auroient point épargné ses domaines. Le prince se trouvoit donc dans le plus grand embarras. Pour se délivrer d'alliés aussi incommodes, voici le moyen qu'il imagina, croyant concilier tous les intérêts, c'est-à-dire les siens et sa propre sûreté, en

fournissant en même temps aux Tartares l'occasion de satisfaire leurs inclinations pour le pillage.

Les Serviens, ou Serbles, originaires de la Sarmatie asiatique [a], s'étoient établis, vers le commencement du septième siècle, dans la Médie supérieure, la Dace, la Dardanie, contrées qui forment aujourd'hui la Servie et la Bosnie. Ils étoient attachés à l'empire et gouvernés par des princes particuliers. Andronic n'avoit contre ce peuple aucun sujet de plainte : c'étoit une injustice que de lui susciter la guerre ; mais il falloit sauver son pays par tous les moyens, puisque la politique n'en excepte aucun ; et l'histoire nous offre plus d'un exemple de guerres moins motivées que celle-là. Le prince se décida donc à faire marcher ses alliés contre les Serves, plus voisins du Danube. Les Tartares, que ce nouvel arrangement contrarioit, refusèrent d'abord d'obéir ; et ce ne fut qu'en joignant aux instances les plus vives des présens considérables que le prince obtint ce qu'il désiroit ; encore fut-il obligé de leur donner un chef dans Michel Tarchaniote Glabas, qu'à cet effet il créa grand connétable. Il est probable que cette expédition n'eut point de résultat important, puisque tous les historiens ont gardé sur son issue un silence absolu.

Débarrassé des Tartares, Andronic s'occupa des soins de l'empire. Il commença par écrire à Papylas pour lui recommander de prendre toutes les mesures qu'exigeoit la sûreté de Constantinople. Il crut devoir ensuite informer le patriarche Veccus de la mort de Michel Paléologue, en le priant de cacher à l'impératrice cette nouvelle, se réservant le soin de la lui apprendre avec tous les ménagemens et les précautions qu'exigeoit la situation de cette princesse, dont la douleur devoit

[a] *Voy.* liv. 56 de cette histoire, chap. 20, l'établissement des Serves ou *Serviens*. Car on donne indifféremment à ces peuples l'un de ces deux noms.

être plus vive et plus sincère que celle d'Andronic.

Le nouvel empereur se disposa bientôt à prendre la route de Constantinople. Il y étoit attendu avec cette inquiétude qu'il est naturel d'éprouver aux époques où le sceptre passe en de nouvelles mains. Quoique Andronic eût été pendant neuf ans associé par son père à l'empire, il ne s'étoit nullement mêlé du gouvernement. On ne pouvoit donc faire sur sa capacité, ses talens ou son génie, que des conjectures hasardées. On étudioit son maintien, ses manières; on tâchoit de pénétrer les projets qu'il pouvoit méditer. On savoit que non-seulement il n'avoit pris aucune part à celui de réunir les deux églises, mais qu'il l'avoit intérieurement désapprouvé. Le motif de cette réunion n'existoit plus. Il consistoit dans l'appui du pape contre Charles d'Anjou. Ce prince n'inspiroit plus que de la pitié, ayant, par ses malheurs, perdu l'influence et le pouvoir. L'entreprise de Michel Paléologue avoit été d'ailleurs mal combinée et mal commencée. Il étoit plus utile de détruire son ouvrage que de l'achever. Soit par un effet de sa timidité naturelle, soit qu'il voulût éviter de passer pour blâmer la conduite de son père, soit enfin qu'il craignît de nouvelles causes de discorde, Andronic hésitoit, n'osant prendre aucun parti et restant dans l'inaction. Il fut tiré de son incertitude par Eulogie, sœur de Michel. Cette princesse avoit épousé la cause des schismatiques au point de s'exposer à des persécutions de la part de son frère, qui l'avoit même exilée, ainsi que sa fille, à cause de l'opposition qu'elles montroient toutes deux au projet de réunion des deux églises. Colorant sa haine d'un zèle religieux, Eulogie fait à son neveu un tableau effrayant des maux que produiroit la réunion ; elle lui peint ce projet comme un outrage à la Divinité, une scandaleuse impiété, et lui démontre qu'il est de son devoir comme de son honneur de n'en laisser aucune

trace. Le prince, épouvanté, suit aveuglément les conseils d'Eulogie, et prend la résolution, non-seulement de renoncer à l'entreprise de son père et d'anéantir tout ce qui avoit été fait jusqu'à ce jour, mais de se remettre entièrement à la discrétion de ceux qui s'étoient opposés à cette entreprise avec une violence fanatique. Une fois dans leurs bras, Andronic devint un instrument docile, s'occupant de querelles de religion, et consumant dans ces controverses un temps précieux que réclamoit le salut de l'état menacé, d'un côté par le pape, et de l'autre par les Turcs, dont les progrès croissoient de jour en jour. Mêlé dans toutes les discussions religieuses, ce prince n'offre à l'histoire qu'un règne sans éclat, dont elle est cependant obligée de transmettre les détails fastidieux, sans lesquels les effets que nous verrons dans la suite paroîtroient n'avoir aucune cause. Celle de la ruine de l'empire grec étant principalement due à ces discussions, nous sommes obligé de ne pas les condamner au silence qu'elles mériteroient sans cette considération.

Pour ne laisser aucun doute sur l'ardeur de son zèle et la sincérité de ses intentions, Andronic ne devoit plus avoir de communication avec le patriarche Veccus. Il commença par ces actes de piété d'autant plus équivoques que la démonstration en est plus fastueuse, et qui, dans le chef d'un grand empire, ne prouvent que la foiblesse et l'incapacité, lorsqu'ils font l'unique occupation de sa vie. Il se prosterne aux pieds de ceux qu'il avoit choisis pour diriger sa conduite; il s'abaisse au point de solliciter un pardon humiliant pour l'obéissance avec laquelle il avoit déféré aux ordres de son père; enfin il demande humblement que, pour racheter ce crime d'obéissance, on lui impose une pénitence rigoureuse. La fête de Noël lui fournit l'occasion de rompre toute relation avec le patriarche Veccus. On avoit coutume de la célébrer dans le palais impérial,

et de prononcer des prières en commun avec ce prélat. L'empereur annonce que la cérémonie n'aura point lieu, et s'enferme en effet le jour de la fête dans son appartement, donnant pour motif la douleur qu'il éprouvoit de la mort de son père. Cette excuse étoit d'autant plus maladroite, qu'on ne pouvoit ignorer la manière dont il lui avoit fait rendre les derniers devoirs, et que ceux entre les mains desquels Andronic avoit remis sa destinée savoient qu'il blâmoit la conduite de Michel, puisqu'il venoit de faire amende honorable entre leurs mains. D'ailleurs on connoissoit sa déférence et ses égards pour Eulogie, qui outrageoit publiquement la mémoire du dernier empereur. Elle en parloit dans les termes les plus méprisans, et le mettoit au nombre des réprouvés. Ces propos, qui n'auroient dû paroître que ridicules, affligeoient Théodora, l'impératrice douairière, au point de la déterminer à s'adresser tour à tour aux patriarches Joseph et Veccus pour connoître les moyens de soulager l'âme de Michel. Tous les moines et les ecclésiastiques qui s'étoient opposés autant qu'il avoit dépendu d'eux au projet de réunion se joignirent à Eulogie, et tenoient sur son frère le même langage. Les plus fougueux avoient personnellement à se plaindre de l'empereur, qui les avoit traités avec injustice et cruauté. C'étoient Galaction et Mélèce; le premier avoit eu, par les ordres du prince, les yeux crevés pour avoir attesté qu'il l'avoit vu communier suivant le rite de l'église romaine; et le second la langue coupée pour avoir appelé l'empereur un autre Julien apostat; un troisième se faisoit remarquer pareillement par ses invectives contre Michel, qui étoit Théodore Musalon, honteusement fustigé par les ordres et sous les yeux de Michel Paléologue, au projet duquel il s'étoit opposé [a].

[a] Il est à propos de remarquer que les historiens, en donnant ces détails, blâment sans réserve la conduite de ces trois personnages, tout

An. 1283. Ce Musalon sut captiver la faveur d'Andronic au point d'avoir toute sa confiance et de devenir en quelque sorte son mentor. C'étoit d'après ses avis qu'il assistoit pendant la nuit aux conciliabules qui se tenoient chez l'ancien patriarche Joseph. Parmi les projets qu'on y concerta, la déposition de Veccus y fut arrêtée. Andronic écrivit à ce prélat une lettre extrêmement polie, dans laquelle il étoit invité à se retirer : les motifs apparens étoient le bien public et la paix, qu'on ne pouvoit obtenir qu'en rétablissant le patriarche Joseph. Tous les détours qu'on employoit étoient superflus avec un homme aussi peu ambitieux que Veccus. Se déterminant sur-le-champ à se retirer dans un monastère, il exécuta cette résolution après avoir obtenu de l'empereur une garde, qui le protégeât contre les fanatiques disposés à l'insulter; démarche qui fut diversement interprétée. Les uns supposèrent qu'il vouloit avoir l'air de céder à la violence, tandis que les autres crurent qu'il se proposoit d'échapper aux injures. L'intention du prélat étoit probablement de remplir son devoir, qui consistoit à obéir. Dès qu'il se fut retiré du palais, on y installa le patriarche Joseph avec beaucoup de solennité. Une procession nombreuse de clercs et de laïcs chantant des hymnes, le son des cloches, l'affluence du peuple, auroient fait de cette cérémonie une sorte de triomphe, si le vieillard, presque mourant, n'eût pas été porté sur une litière. Le surlendemain l'on purifia l'église de Sainte-Sophie, qu'on prétendoit avoir été souillée par la présence des Latins. Ce spectacle expiatoire en imposa beaucoup à la multitude, qui, ne jugeant que par les yeux, confond toujours le droit avec le fait. Les schismatiques n'en devinrent que plus audacieux. Ils formèrent un tribunal composé de moines,

en faisant mention des traitemens dont ils avoient été victimes, et qui pouvoient, sinon justifier cette conduite, au moins l'atténuer, parce qu'ils avoient des motifs de plainte légitimes.

devant lesquels comparoissoient les laïcs qui croyoient avoir des reproches à se faire. Les pénitences varioient suivant la situation du prétendu coupable. S'il étoit pauvre, on lui donnoit des prières à réciter. Le tribunal, préférant les amendes aux prières, imagina pour les riches un tarif qui n'avoit point pour base les facultés de chacun, mais ses prétentions aux faveurs de l'Eglise, parce qu'il étoit plus facile d'accroître le zèle que la fortune; c'est-à-dire qu'il payoit en raison de la portion qu'il réclamoit dans les *biens spirituels*. Pour assister au chant des psaumes, pour recevoir le pain bénit, l'on payoit moins que pour participer aux saints mystères.

On renvoyoit les ecclésiastiques par-devant le patriarche. Comme il étoit incapable de les écouter, ils paroissoient en présence des fanatiques, à qui il avoit donné sa confiance.

Indignés d'une conduite aussi scandaleuse, les évêques convoquent le clergé, et ordonnent à ceux qui composoient le tribunal de déclarer publiquement de quel droit ils agissent d'une manière aussi révoltante, et d'après quelle autorité ils n'ouvrent point les temples à tous les fidèles indistinctement. Pour toute réponse, les auteurs de ces désordres vont chercher le patriarche Joseph, qui ne pouvoit marcher, le rapportent dans leurs bras, et le déposent au milieu des spectateurs. Se croyant fort par la présence de ce vieillard, le moine Gennadius apostrophe les évêques, leur reprochant un grand crime, et leur disant qu'ils avoient laissé *violer le saint Evangile*. Nullement intimidés de cette insolence, les prêtres s'adressent au patriarche, et lui demandent si c'est par ses ordres qu'on les traite ainsi. Joseph prouve le contraire en blâmant avec sévérité la conduite de Gennadius, et fait tout ce qui dépendoit de lui pour remettre le calme dans l'assemblée.

Bien loin de se croire vaincus, les schismatiques devinrent plus audacieux; ils virent qu'il falloit se servir

du patriarche comme d'un instrument au nom duquel ils agiroient. En conséquence, ils firent publier un jugement qui prononçoit l'interdiction des ecclésiastiques, et différentes peines contre les laïcs qui avoient eu quelques rapports avec les Latins.

Les deux ambassadeurs Méliténiote et Métochite, que Michel Paléologue avoit envoyés au pape, furent déposés pour leur vie de leurs fonctions d'archidiacres, parce qu'ils avoient assisté à la messe. On remarqua ce qu'on voit toujours dans les révolutions, c'est-à-dire la conduite de ceux qui, ne se contentant point d'être les partisans du projet de réunion, avoient tâché de faire des prosélytes au prince, auteur de ce projet. On les vit parmi les plus furieux fanatiques, dénonçant tous ceux qui avoient cédé à leurs instances, demandant à grands cris leur punition, et même leur mort; mais, ce qu'on ne voit plus aujourd'hui, ils s'avouoient eux-mêmes coupables, comme ayant séduit ceux qu'ils dénonçoient; et, provoquant la même sévérité pour leur compte, se soumettoient d'avance au châtiment qu'on voudroit leur infliger.

Bientôt la terreur régna dans Constantinople; l'empire des lois fut méconnu; la liberté, la fortune, la vie même de chaque citoyen étoient au pouvoir des factieux. Ils n'avoient point oublié Veccus, que ses vertus leur rendoient odieux; mais, comme il avoit été l'objet de la vénération publique, ils n'osèrent se permettre envers ce prélat un acte de violence. Ils commencèrent par répandre contre lui d'indignes calomnies : leurs affidés publioient partout qu'il étoit la cause de tout le mal. Quand ils eurent préparé les esprits, ils firent décider que Veccus seroit jugé dans un synode. Théoctiste, évêque d'Andrinople, dit à cette occasion que les factieux vouloient se servir, *pour brûler Veccus, des évêques*, comme d'instrumens qu'ils jetteroient *ensuite au feu quand ils n'en auroient plus besoin.*

Joseph étoit trop infirme pour présider ce synode; on choisit Athanase, patriarche d'Alexandrie. Dans la salle où devoit se tenir l'assemblée on prépara deux trônes, l'un pour le président, et l'autre pour le prélat qu'on devoit juger. Comme il ne devoit pas comparoître, on mit sur le sien tous les attributs de sa dignité. On avoit eu soin de composer cette réunion des ennemis de Veccus.

On commença cette procédure avec beaucoup d'adresse, en ayant l'air d'établir l'objet pour lequel on étoit rassemblé. On examina d'abord une multitude d'ouvrages polémiques dus aux circonstances et produits par les discussions religieuses. Ceux qui étoient contre le projet de réunion (et conséquemment de l'opinion des membres de ce concile) furent proscrits comme les écrits en faveur du projet : tous furent également condamnés. On vit paroître dans cette comédie ce Musalon dont nous avons parlé, revêtu par Andronic de la première dignité de l'empire, celle de chancelier (appelée *grand-logothète*). Il présenta lui-même un livre de sa composition, demandant qu'il fût brûlé, quoique *orthodoxe*, mais pour avoir été publié dans des temps de troubles: c'étoit un moyen d'arriver aux ouvrages de Veccus, armé d'une sévérité qui ne pouvoit être blâmée. On joignit l'anathème à la condamnation. Ils furent déclarés pleins d'hérésie, et l'auteur traité d'audacieux pour avoir voulu porter un œil indiscret sur les saints mystères et tâcher d'expliquer ce qui devoit rester couvert d'un voile épais. Ensuite on somma Veccus de comparoître en personne pour être interrogé sur sa conduite et ses opinions religieuses. Sachant que l'assemblée n'étoit composée que de ses ennemis, il refusa d'abord de s'y rendre; mais, sur l'assurance positive qu'on lui donna qu'il n'avoit rien à craindre, il parut. On lui permit de parler assis. Interrogé sur ses écrits, il laissa le dogme de côté, se bornant à parler des circonstances qui lui

avoient fait un devoir de prendre la plume. Quant à la démission qu'on sembloit attendre de lui, il déclara qu'il avoit assez fait en se retirant du palais patriarchal, sans qu'on exigeât de plus qu'il abdiquât une dignité que ceux-là mêmes devant lesquels il siégeoit l'avoient forcé d'accepter. Ce langage promettoit de la part du prélat une fermeté de caractère qu'il démentit presque aussitôt. Ses ennemis, piqués du reproche de contradiction qu'il leur adressoit et qu'ils méritoient, le traitèrent d'impie et d'usurpateur, qui ne vouloit pas reconnoître dans Joseph le véritable patriarche. Aux injures succédèrent les menaces. Veccus ne dissimula pas son effroi : c'étoit où l'on en vouloit venir. On changea de ton; et le patriarche eut la foiblesse de se laisser conduire chez Joseph, de lui faire même des excuses, et de signer sa démission. Cette pusillanimité n'empêcha pas que l'empereur ne l'exilât à Pruse en Bithynie. Le patriarche Joseph n'avoit pas compris la démarche de Veccus, et ne pouvoit s'en rendre compte. Quand on la lui eut expliquée, il blâma la violence qu'on lui avoit faite, déclarant que la démission étoit surprise, et le moyen employé pour l'obtenir contraire aux lois ecclésiastiques. On n'en tint aucun compte, et l'on continua d'agir au nom de ce prélat avec d'autant plus d'impunité, qu'étant infirme, vieux et entouré de gens dévoués au parti des schismatiques, il lui étoit impossible de découvrir la vérité : mais il ne leur prêta pas long-temps son nom et son autorité. Sa mort, arrivée dans les premiers jours de mars 1283, déconcerta tous ceux qui se servoient de lui, et fit paroître au jour les partisans d'Arsène qui se cachoient depuis long-temps.

Ils se déchaînèrent contre Joseph, qu'ils traitoient d'usurpateur, pour avoir pris la place du patriarche Arsène; ils exprimoient une haine égale contre les partisans de Joseph et ceux de la réunion des deux églises.

Un prince habile auroit pu profiter de ces divisions; mais Andronic crut devoir ménager tous les partis : il craignoit d'un côté les arsénites, dont il connoissoit le génie entreprenant, et de l'autre il avoit intérêt à ménager les joséphites. Le motif pour lequel il ne vouloit point abandonner ces derniers lui étoit personnel. Donner gain de cause aux partisans d'Arsène, c'étoit déclarer illégale l'élévation de Joseph à la dignité de patriarche, et conséquemment la frapper de nullité. Mais, comme il avoit été sacré par ce prélat, cette cérémonie, qui en imposoit beaucoup au peuple, eût été dès-lors regardée comme nulle. Andronic fit comme tous les rois foibles; au lieu de maîtriser les deux partis, il essaya de tenir entre eux une balance égale : mais les arsénites vouloient une préférence, et faisoient de continuels efforts pour écraser leurs ennemis. Un prince et deux princesses de la famille impériale leur avoient accordé leur protection : c'étoient Jean Tarchaniote, cousin d'Andronic (étant fils de Marthe, sœur de Michel Paléologue), et ses deux sœurs, Théodosie et Nestongonisse. Ils obtinrent de l'empereur pour les arsénites la cession de l'une des plus magnifiques églises de Constantinople, qui, depuis l'origine des troubles, étoit restée fermée. Cette église, sous l'invocation de tous les saints, fut donc mise à la disposition de ce parti, qui prit toutes les mesures pour en interdire l'entrée à toute personne d'une autre secte.

Cette foiblesse ne fit qu'accroître l'espérance et les prétentions des arsénites. Afin de prouver au prince comme au peuple que la protection divine leur étoit accordée, ils annoncèrent un miracle; ils demandèrent qu'on mît entre leurs mains le corps d'un saint, prétendant qu'en déposant à ses pieds une cédule contenant leur profession de foi et l'exposé des motifs qui dirigeoient leur conduite, cette cédule iroit d'elle-même se placer aux pieds du saint. Andronic eut la simplicité de

leur accorder ce qu'ils demandoient, et d'ordonner qu'on leur livrât le corps de Jean Damascène; mais il exigea en même temps que, pour éviter toute fraude, la châsse dans laquelle étoit le saint fût renfermée dans une autre châsse scellée des sceaux de l'empire. Les arsénites acceptent la condition imposée et se mettent en prière. On fit sentir à l'empereur le danger dans lequel il se mettoit par la puissance et le crédit qu'acquerroient ces factieux, s'ils parvenoient, malgré toutes les précautions qu'il avoit prises, à faire passer la cédule des pieds du saint à sa main. Au moment où l'on attendoit le prodige, il leur envoie un contre-ordre, leur faisant dire qu'il ne falloit pas tenter Dieu, qui ne permettoit plus aussi facilement les miracles depuis que la religion étoit établie, parce qu'ils n'étoient plus nécessaires. Ainsi ce prince répara sa première faute par une seconde. Il auroit pu confondre les arsénites en les mettant dans l'impossibilité d'en imposer. Il accrut leur influence, parce qu'ils eurent soin de répandre que, sans l'empereur, le miracle se seroit opéré.

Il falloit s'occuper du soin de donner un successeur à Joseph. La dignité de patriarche étoit d'une grande importance dans un temps où l'on se livroit à des disputes théologiques. Le choix étoit difficile, parce que la prudence exigeoit qu'il ne tombât pas sur un prélat qui fût de l'un des partis en présence. Tous les évêques avoient le droit d'élire. Andronic craignoit qu'on ne choisît quelqu'un qui ne lui convînt pas. Il prit une résolution qui demandoit plus de fermeté qu'il n'en avoit montré jusqu'alors : ce fut d'usurper le droit des électeurs. Il jeta les yeux sur George de Chypre, renommé pour son savoir et son talent dans l'art d'écrire. Elevé avec les Latins dans l'île de Chypre, sa patrie, il avoit toujours paru l'un des plus chauds partisans du projet de Michel pour la réunion des deux églises; mais depuis la mort de cet empereur il n'exprimoit plus la

même opinion. Si cette flexibilité prouvoit qu'il n'avoit pas de principes, du moins elle supposoit un esprit conciliant ; et c'étoit, dans les circonstances où l'on se trouvoit, une qualité précieuse. Andronic, pour mieux s'assurer de lui, vouloit que George ne dût qu'à lui seul son élévation. Il le choisit donc, après avoir rappelé l'estime et la considération dont il jouissoit. Les évêques, privés par là d'un droit auquel ils attachoient beaucoup de prix, témoignèrent leur mécontentement ; mais l'empereur les apaisa par des caresses, et même il obtint d'eux que par leur silence ils approuveroient son choix.

Dans le nombre de ceux qui pouvoient prétendre au patriarchat, soit que leurs prétentions fussent fondées sur le mérite, soit qu'elles n'eussent d'autre mesure que leur ambition, on remarquoit (et parmi ces derniers) l'ancien évêque de Sardes, qui s'étoit fait moine. Son nom étoit *Andronic*. Pour le faire taire, l'empereur l'appelle près de sa personne en qualité de son directeur spirituel. Ce fut dans tous les temps un emploi qui donnoit à celui qui l'exerçoit la plus grande influence et un crédit qui le rendoit redoutable. Il n'en pouvoit être autrement du dépositaire des secrets du prince confident de ses fautes et de ses pensées les plus intimes. Le nouveau confesseur étoit d'un caractère impérieux, et ne connoissoit point cet art utile dans les cours, qui fait pardonner la faveur en la faisant oublier. Sa hauteur et ses brusqueries éloignèrent de lui les courtisans, qui savoient qu'un prince indécis et foible finit par abandonner ceux qui ont le plus de droit à sa protection, quand elle leur est le plus nécessaire.

Si l'empereur, en dépit des évêques, avoit pu faire un patriarche, il lui fut plus facile encore de préparer sa consécration. Il aimoit tous les détails de ce genre. Il désigna pour cette cérémonie l'évêque de Cozyle, ambassadeur (auprès de sa personne) de Nicéphore, despote

d'Epire et d'Etolie. Ce prélat, n'ayant pris aucune part au projet de réunion des Grecs et des Latins, n'avoit rien fait pour déplaire aux schismatiques, à qui ce projet étoit odieux. Les motifs pour lesquels il étoit resté totalement étranger à cette entreprise consistoient probablement dans une parfaite indifférence en matière de religion, à en juger par la légèreté de sa conduite dans le sacre du patriarche, et dans une grande souplesse de caractère, suite de cette indifférence. Tel étoit l'homme que choisit Andronic pour consacrer le nouveau patriarche. La singularité de cette consécration mérite des détails.

George, quoiqu'il fût versé dans les sciences, quoique les langues connues lui fussent familières, et qu'il eût acquis dans l'art d'écrire une réputation bien méritée, n'avoit pris aucun degré dans la hiérarchie de l'Eglise. L'estime que Veccus faisoit de son savoir et de ses talens avoit engagé ce patriarche à lui confier la dignité d'interprète des épîtres de saint Paul. Mais il y avoit loin de là à celle de patriarche : l'intervalle étoit immense. Il sembloit que pour le franchir il fallût des années : un jour suffit, grâces à la souple complaisance de l'évêque de Cozyle. Il conduit George dans une chapelle isolée, et dans une matinée le fait moine, lecteur et diacre. En prenant l'habit de religieux, George changea son nom pour celui de *Grégoire*. Le soir l'empereur le déclara patriarche. Le droit de le sacrer comme patriarche de Constantinople appartenoit à l'évêque d'Héraclée : mais le siége étoit vacant. Conduit toujours par le même principe, Andronic voulut nommer à cet évêché quelqu'un qui eût été totalement étranger aux querelles des schismatiques. Il choisit en conséquence le moine Germain, qui remplissoit cette condition. On commença donc par le faire évêque. Ce nouveau prélat, assisté des évêques de Cozyle et de Dibra, donna l'ordre de la prêtrise à Grégoire, et le même jour le sacra patriarche.

Cette infraction aux statuts de l'Eglise, et même aux simples convenances, a été renouvelée de nos jours dans la personne du cardinal Dubois, à l'élévation duquel elle a servi d'exemple et d'autorité pour vaincre les scrupules de l'évêque qui eut la foiblesse de prêter son ministère.

La cérémonie du sacre de Grégoire est remarquable par la scandaleuse indécence avec laquelle elle se fit. Le 11 avril 1283, les schismatiques s'emparèrent de Sainte-Sophie : ils en chassèrent tous les membres du clergé, prétendant qu'eux seuls devoient assister au sacre du nouveau patriarche, parce qu'ils n'avoient pris aucune part au projet de réunion, et que toute participation à ce projet étoit une souillure. N'étant point au fait des usages qu'on devoit observer, ne connoissant même pas l'intérieur du temple, ils le parcouroient dans tous les sens, et de la cérémonie la plus imposante de l'église grecque ils firent une farce indécente. Ils auroient même été dans l'impossibilité de l'achever, sans le grand-sacristain, auquel ils furent obligés d'avoir recours, après l'avoir renvoyé de l'église. C'étoit le dimanche des Rameaux. Le mercredi suivant, on devoit lever l'interdiction des ecclésiastiques. Ils se présentèrent devant le portique, se prosternèrent en demandant pardon devant un peuple immense, que l'annonce de ce spectacle avoit attiré de tous les quartiers de la ville. Cette humiliante démarche leur fit ouvrir les portes de Sainte-Sophie, et donner la permission d'assister à l'office divin, dont ils étoient exclus. Le lendemain ils devoient participer au mystère de l'eucharistie ; mais on les fit communier avec des pains non consacrés, que le nouveau patriarche avoit envoyé chercher. On eut soin de les instruire de cette insulte, en leur donnant pour motif l'opinion où l'on étoit qu'ils n'avoient point été assez purifiés pour *recevoir le vrai corps de Jésus-Christ.* Cette conduite fit voir aux

ecclésiastiques que la réconciliation n'étoit rien moins que sincère de la part des schismatiqnes, et qu'ils ne pouvoient compter sur la bonne foi de ces derniers.

Il sembloit qu'Andronic, dans les choix qu'il avoit faits, contre toute idée reçue, contre l'usage, contre le droit des évêques qu'il venoit d'usurper en prenant l'initiative dans l'élection du patriarche, avoit au moins pour motif et pour excuse le désir de la paix, puisqu'il évitoit de choisir ceux qui avoient pris part aux querelles. Mais il fit bientôt voir son inconséquence ou sa foiblesse en donnant toute autorité à celui qui ne pouvoit que troubler l'harmonie, si elle avoit existé. A la suite d'une assemblée où tous les ecclésiastiques s'étoient donné le baiser de paix, d'après un usage antique en vertu duquel ils étoient rassemblés pour cet objet le lundi de Pâques, on publia un édit de l'empereur. Ce prince ordonnoit la convocation d'un concile dans l'église de la Sainte-Vierge de Blaquernes. Il devoit être présidé par le patriarche de Constantinople. Mais, sous le nom de Grégoire, le moine Andronic eut toute l'autorité: d'ailleurs le prince déclaroit dans son édit que ce moine étoit revêtu d'un pouvoir illimité; qu'il avoit le droit de rendre des jugemens définitifs; que ses jugemens auroient force de loi; et même que tous ceux qui n'obéiroient pas seroient coupables de lèse-majesté. Afin de mieux assurer ces dispositions, l'empereur fit assister au concile Michel Stratégopule, avec des hommes armés, qui devoient obéir aux ordres du moine et faire exécuter ses décrets. On fit comparoître les évêques qui avoient été proscrits. Chacun passoit à son tour devant cette assemblée illégale. On lui opposoit un moine, qui devenoit sur-le-champ son accusateur; et, sans autre forme de procès, sans écouter les réclamations, Andronic condamnoit l'accusé à être dépouillé de la dignité dont il étoit revêtu. Cette déposition étant prononcée, les moines outrageoient le prélat, le frappoient, et déchi-

roient ses vêtemens. Ensuite on faisoit saisir l'évêque condamné avec tant d'iniquité, on lui lioit les mains, on le chassoit de l'assemblée, et on l'exposoit aux huées de la populace, toujours avide de ce genre de spectacle. Théodore, métropolitain de Cyzique, ne voulant point braver l'orage, se réfugia dans le monastère du Saint-Précurseur, et refusa de se rendre au concile. Andronic l'envoya prendre par des soldats. Théodore, après une défense militaire, se vit forcé de se rendre. Il parvint à s'évader, et chercha sous l'autel d'une église un asile que les soldats n'osèrent violer, craignant de commettre un sacrilége. Ils parurent devant Andronic le moine sans leur victime. Dans sa fureur, il condamna l'évêque comme contumace, ainsi que tous ceux qui ne voulurent point paroître au concile. On voulut ensuite forcer le patriarche d'Alexandrie, Athanase, d'approuver la déposition des évêques faite dans l'assemblée de Blaquernes, et de la déclarer canonique. On le croyoit d'autant mieux disposé, qu'il avoit présidé le synode contre Veccus, et que ce patriarche fut de nouveau condamné dans le concile de Blaquernes. Mais Athanase refusa son approbation, et résista même à la menace qu'on lui fit de rayer son nom des *sacrés Diptyques* [a]; punition qu'on regardoit comme déshonorante.

Veccus comparut au conciliabule de Blaquernes [b]. Il y soutint sa doctrine; c'est-à-dire que, suivant les pères, le Saint-Esprit procédoit du père par le fils. Il fut renvoyé bientôt en exil.

L'empereur étoit tellement dévoué aux schismatiques, qu'il leur abandonna sa mère. Cette princesse fut obligée de faire dans l'assemblée sa profession de foi; de déclarer que non-seulement elle renonçoit au traité d'union commencé sous le règne de son époux, mais que cet

[a] Double registre public dont les chrétiens empruntèrent l'usage des païens.

[b] Le concile de Blaquernes n'a point été reconnu.

empereur ne méritoit pas les honneurs de la sépulture ecclésiastique, et qu'elle s'engageoit à ne jamais demander qu'on les lui rendît.

Peu de temps après le concile, on vit arriver à Constantinople une ambassade de Tertère, usurpateur de la couronne de Bulgarie, sur Asan, dont il avoit épousé la sœur après avoir répudié sa femme. Excommunié par le clergé de ce royaume, et ne pouvant participer aux saints mystères, jusqu'à ce qu'il eût repris sa première femme, qu'Andronic tenoit captive à Nicée, l'usurpateur l'envoyoit réclamer. L'ambassadeur étoit chargé d'exprimer les remords de son roi. Le clergé prenoit le parti de la reine, mais non du roi légitime. Il vouloit que la seconde femme fût renvoyée à son frère Asan, et que Tertère reprît la première. Jusqu'à ce qu'il eût obéi, il étoit excommunié. L'ambassadeur déclara de la part du roi que ce prince ne pouvoit plus supporter la privation des saints mystères à laquelle il étoit condamné. Le scrupule n'alloit pas jusqu'à rendre le trône; ce que le clergé d'ailleurs n'exigeoit pas. Andronic protégeoit Asan, à qui même il avoit donné un asile à Constantinople. Mais il étoit trop occupé des affaires de son propre clergé, pour accorder au prince détrôné des secours efficaces et lui faire rendre sa couronne. Tertère lui paroissoit d'ailleurs trop bien établi dans les états dont il s'étoit emparé pour qu'on pût l'en chasser sans courir des risques. Cette considération fut même assez puissante aux yeux de l'empereur pour l'engager à contracter un traité avec le roi des Bulgares, afin de mettre à l'abri la partie de l'empire qui touchoit à la Bulgarie. Il lui fit rendre sa première femme. La seconde revint auprès d'Asan. Pour dédommager celui-ci, Andronic le fit despote de Romanie. Tels furent les résultats de cette ambassade.

La conduite révoltante du synode de Blaquernes n'étoit rien moins que propre à rétablir la paix dans

l'Eglise. Les joséphites et les arsénites avoient fait entre eux une trève momentanée pour mieux écraser leurs ennemis communs, considérant comme tels tous ceux qui avoient pris part au projet de réunion, auquel ces deux sectes étoient également opposées. Ce but étant atteint, elles redevinrent ennemies l'une de l'autre, comme elles l'étoient auparavant. Andronic n'avoit pris tant de mesures et contribué à tant d'iniquités que dans l'espoir d'une réconciliation sincère. Trompé dans son attente, il prit un parti qui prouve combien il connoissoit peu les hommes, et surtout l'esprit de secte. Ce fut de faire traiter en sa présence des objets qui divisoient les partis. Il s'abusoit au point de croire qu'il pourroit par ce moyen étouffer le schisme renaissant. Dans l'excès d'un zèle aveugle, il abandonne sa capitale, et se retire dans la ville d'Adramytte, située en Natolie. Voulant se livrer exclusivement au projet de conciliation qu'il supposoit possible, il renonce aux soins de l'empire. Il indique Adramytte comme le point où l'on devoit se réunir pour la conférence, et donne ordre aux chefs des deux sectes de l'y suivre. Il fait publier ensuite que tous ceux qui voudraient non-seulement prendre part aux discussions, mais même en être témoins, pourroient se rendre dans la ville désignée. Il s'engageoit même à défrayer les curieux. C'étoit le moyen d'avoir du monde; et l'affluence fut considérable.

La secte des joséphites avoit des chefs puissans ou recommandables. C'étoit le patriarche Grégoire ; la princesse Eulogie et ses filles; Musalon, dont nous avons parlé, chancelier de l'empire et favori d'Andronic. Mais les arsénites disposoient de la multitude, qui, sous un prince foible et dans les troubles religieux, fait la force du parti qu'elle embrasse. Dans le sein de ces deux sectes, bien distinctes dans l'origine, s'en étoient, comme il arrive ordinairement, formé d'autres qui se déchiroient entre elles sans épargner celle dont elles

sortoient. Elles ne s'accordoient que dans un seul point ; leur haine contre l'empereur Michel Paléologue. Dans ces diverses factions, on voyoit les moines qu'il avoit fait mutiler, et qui se vengeoient en outrageant sa mémoire.

Andronic se donna beaucoup de peines et dépensa des sommes considérables, sans retirer aucun fruit de ses soins et de ses sacrifices. On disputa dans l'assemblée au lieu de discuter, et l'on se sépara plus divisé qu'on ne l'étoit avant qu'elle eût été convoquée. Les arsénites étoient plus exaspérés que leurs adversaires. Ils se faisoient remarquer par la violence de leurs propos contre Michel Paléologue, dont il rappeloient toutes les fautes, proclamant comme irrégulière la déposition du patriarche Arsène, qui n'avoit, disoient-ils, commis d'autre crime que le refus de communiquer avec ce tyran, couvert du sang de son pupille.

L'empereur commençoit à sentir son imprudence. Laisser avilir son père, protéger même ceux qui insultent à ses mânes, c'est dans un prince, qui peut empêcher ou punir, une foiblesse coupable, une lâcheté dont le résultat doit être le mépris pour sa propre personne. Mais Andronic avoit laissé compromettre son autorité. Il n'osa sévir contre ces factieux, et prit le moyen d'augmenter leur audace. Bien loin de leur faire des reproches, il les caressa pour les apaiser et pour obtenir leur réunion aux joséphites. Ils la firent dépendre des *jugemens de Dieu*, et demandèrent des *épreuves*, désignant celle du feu.

On donnoit, dans ces temps de superstition, le nom d'*épreuves* à différens moyens imaginés pour découvrir la vérité ou la fausseté des accusations en matière criminelle : et l'on appeloit ces épreuves *jugemens de Dieu*, parce qu'on se persuadoit que par l'événement Dieu faisoit connoître la vérité [a]. Tantôt on exposoit

[a] Il y avoit les épreuves du feu, de l'eau bouillante, du duel, de la croix, etc.

à ces épreuves un accusé ; s'il sortoit des flammes sans être brûlé, on reconnoissoit son innocence ; tantôt on s'y exposoit soi-même pour prouver qu'on n'étoit point parjure. Ensuite on fit l'application de ce moyen dans les querelles religieuses, dans les discussions théologiques, dans les questions de jurisprudence. L'objet en litige, c'est-à-dire le traité, étoit soumis à l'action du feu, concurremment avec le livre où l'opinion contraire étoit discutée et défendue. [a] On proclamoit comme orthodoxe celui que les flammes respectoient. Il est possible qu'on ait eu des moyens de garantir de leur action l'ouvrage *éprouvé*. Mais s'il en existoit, ils ne furent pas connus des arsénites, comme on va le voir.

Ces sectaires convinrent entre eux de demander l'épreuve du feu. Le patriarche Grégoire s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'elle leur fût accordée. Mais Andronic, comme tous les princes foibles, étoit superstitieux. Il aimoit les miracles. Non-seulement il accueillit la demande des arsénites, mais il voulut donner à l'épreuve l'éclat et le faste d'une cérémonie solennelle. Il fit construire un trépied d'argent pour recevoir le brasier, indiqua le samedi-saint pour le jour de l'épreuve, et l'église où elle devoit avoir lieu. Il s'y rendit avec toute sa cour. Ce spectacle avoit attiré une foule innombrable. On commença, comme il étoit d'usage dans les épreuves ordinaires, par réciter la messe et les prières qui leur étoient consacrées. On y ajouta d'autres cérémonies. Ensuite parurent deux vieillards qui s'avancèrent à la fois et gravement vers le trépied. L'un étoit de la secte des arsénites, et l'autre de celle des joséphites. Chacun tenoit à la main une cédule

[a] Les chrétiens d'Espagne, appelés jadis *mozarabes*, parce qu'ils étoient venus des Maures et des Sarrasins, avoient une liturgie particulière qui lutta contre celle de Rome. On convint de les jeter au feu, et de donner la préférence à celle qui sortiroit intacte. Toutes les deux furent brûlées, et chacun conserva la sienne.

contenant la doctrine de la secte à laquelle il appartenoit. Chaque cédule étoit soigneusement roulée et enveloppée; précaution qu'on n'avoit peut-être pas prise sans dessein, mais qui fut inutile. Devant l'assemblée recueillie, et attendant l'événement dans le plus grand silence, les deux cédules sont posées sur les charbons. Chaque secte adresse au ciel les vœux les plus ardens pour la conservation de sa doctrine et l'anéantissement de celle de ses adversaires. Mais le feu consuma également les deux rouleaux, qui furent réduits en cendre dans le même espace de temps. Au lieu de conclure qu'aucune des deux doctrines ne devoit être suivie, et de terminer la querelle générale, ce qu'on auroit dû faire, si l'on avoit été conséquent, on déclara qu'elles étoient également bonnes. Les arsénites, qui venoient de proposer le moyen de décider la question, étoient confondus par le résultat. Mais, comme ils avoient eux-mêmes imposé les conditions, ils ne pouvoient exiger qu'on proscrivît la doctrine des joséphites. Ils eurent l'air de convenir de bonne grâce que cette doctrine ne méritoit pas d'être condamnée; que même elle devoit être réunie à la leur, et que les deux sectes n'en feroient plus qu'une, puisque les cendres des deux cédules étoient mêlées ensemble et n'en faisoient plus qu'une. Ils proclamèrent leur soumission à l'empereur, et reconnurent le nouveau patriarche. Andronic, au comble de la joie, ne leur laisse pas le temps de la réflexion; et, se mettant à leur tête, marche malgré la neige, et les conduit au palais patriarchal. Les arsénites reçurent l'accueil le plus gracieux de Grégoire, qui leur donna en signe de paix le pain bénit et la communion.

L'empereur avoit eu raison de craindre que les arsénites ne se rétractassent; et, pour les empêcher de le faire, sa démarche n'eut qu'un succès très-court. Dès le lendemain de la réconciliation ils exprimèrent hautement leur repentir, s'adressèrent mutuellement des reproches

sur leur foiblesse, sur la frivolité des motifs qui les avoient fait agir, se rappelant tout ce qu'ils avoient souffert pour une cause qui ne cessoit pas d'être sacrée à leurs yeux, et qu'ils abandonnoient lâchement. Ces réflexions furent suivies d'une protestation en règle contre ce qu'ils avoient fait. Andronic, à cette nouvelle, fut d'autant plus consterné qu'il étoit fier de la réconciliation qu'il avoit obtenue et qu'il s'attribuoit, quoiqu'elle n'eût d'autre cause que l'issue de l'épreuve et la confusion qu'en avoient eue les arsénites. Ce prince eut recours à une ruse puérile qui prouve combien il avoit peu de ressources en lui-même. Il fait venir le patriarche Grégoire, qui, revêtu de ses habits pontificaux, se cache dans une pièce voisine de celle où se tenoit Andronic. Celui-ci envoie chercher les chefs des arsénites. Quand ils sont tous en sa présence, il leur demande ce qu'ils pensent du patriarche. A cette question inattendue, ils hésitent, se regardent, ne sachant point quel étoit le but de l'empereur. Enfin ils répondent qu'ils reconnoissoient Grégoire pour le légitime patriarche, mais que cependant, comme ce prélat avoit mérité des reproches, ils refusoient de communiquer avec lui. A cette déclaration, Grégoire paroît, et prenant acte de leur aveu, il leur adresse ces mots : « Puisque vous me reconnoissez comme légitime patriarche, vous devez reconnoître le pouvoir que confère cette dignité : en conséquence, je vous annonce que j'excommunie à l'instant même ceux qui persistent dans leur rébellion. » Cet anathème fut reçu avec une froideur méprisante, qui faisoit voir qu'on étoit disposé à le braver. On se sépara. L'empereur revint à Constantinople, fort mécontent de ce qui s'étoit passé. Il commençoit à ouvrir les yeux sur le moine Andronic, dont il avoit suivi les conseils en provoquant les conférences d'Adramytte. Connoissant toute sa partialité pour les arsénites, il lui avoit défendu de se rendre dans cette ville. Mais

le moine avait pris toutes ses précautions pour exercer son influence et diriger la conduite de la secte à laquelle il étoit dévoué. Le prince lui fit à son retour un accueil glacial. Les courtisans, qui détestoient ce favori, s'en aperçurent aussitôt, et se concertèrent pour hâter sa chute. Ils trouvèrent et mirent en avant un autre moine qui de son disciple devint son dénonciateur. Il accusa l'ancien évêque de Sardes d'avoir tenu sur le compte de l'empereur des discours outrageans, et même attenté à son autorité. D'après les témoignages contemporains, il paroît certain que dans plus d'une circonstance il avoit plaint le sort de Jean Lascaris et désiré son rétablissement. L'empereur écoute ces accusations, et déclare Andronic coupable du crime de lèse-majesté. Le moine est honteusement chassé de la cour, et livré aux insultes de la populace.

An. 1284. Cotanyse, dont on a parlé dans l'histoire du règne de Michel Paléologue, contre lequel il s'étoit révolté, causa quelque inquiétude à l'empereur Andronic. Pour se soustraire au courroux de Michel, il avoit pris le parti de se réfugier dans un couvent et de se faire moine. Mais, comme il n'avoit d'autre vocation que la peur, il s'ennuya bientôt de son rôle, et médita son évasion. Comme elle auroit éprouvé les plus grandes difficultés dans le monastère de Périblète, où il étoit, il obtint sa translation dans celui de Pruse en Bithynie. Arrivé dans ce couvent, il ne tarda pas à en escalader les murs, gagna les bords de la mer, et s'embarqua pour l'Europe. Il alla trouver Michel, frère du despote d'Epire, et fils de Jean Ange Ducas. Andronic, qui connoissoit l'humeur belliqueuse de Michel et le caractère entreprenant de Cotanyse, sentit combien cette réunion pouvoit être contraire à ses intérêts, et résolut de faire arrêter le premier. La princesse Anne, fille d'Eulogie et cousine d'Andronic, craignoit elle-même pour son mari, despote d'Epire, les desseins de Michel. Elle en-

treprit de le faire enlever et livrer à l'empereur. Il étoit à craindre qu'elle n'échouât dans ce projet, et que le ressentiment du prince ne le portât à la vengeance. Il falloit donc concerter cette entreprise périlleuse avec Andronic. Celui-ci fit marcher des troupes, dont il confia le commandement au protovestiaire [a] Tarchaniote, qui devoit venir camper dans le voisinage des frontières de l'Epire. Comme les états d'Andronic étoient infestés de brigands de ce côté, cette circonstance servit de prétexte à l'expédition. L'empereur promit à Tarchaniote de le faire César, s'il s'emparoit de Michel. Le trésor public étant épuisé par les dépenses excessives faites pour les conférences d'Adramytte, on eut beaucoup de peine à trouver les fonds nécessaires pour équiper et faire subsister cette troupe. On y parvint cependant, et le protovestiaire la fit partir et la conduisit à Démétriade, qu'il fortifia, et autour de laquelle il fit un camp retranché. Il divisa son armée en deux colonnes. L'une étoit occupée à la poursuite des brigands, et l'autre à reconstruire dans les places voisines les fortifications tombées en ruine. Ce dernier corps devoit en même temps se saisir de Michel. Mais une maladie épidémique détruisit entièrement l'armée. Les officiers ne furent pas épargnés, et leur général même succomba.

Ce désastre ne déconcerta point la princesse Anne, qui n'abandonna point le projet de livrer Michel. Ce prince étoit dans une trompeuse sécurité. Pour l'augmenter encore, Anne lui propose d'épouser sa fille Ithamar Comnène. Ce mariage étoit tellement avantageux au prince, qu'à moins d'une extrême crédulité, il ne pouvoit croire cette offre sincère, et devoit concevoir de la méfiance. Mais Anne, qui se jouoit des sermens, en fit un solennel, afin d'éloigner les soupçons ; et ce serment fut confirmé par Nicéphore, père d'Ithamar. Michel,

[a] La charge de protovestiaire à Constantinople étoit la même que celle de grand-maître de la garde-robe. Elle n'est que civile en France.

n'ayant aucun motif pour ne pas répondre à tant d'avances, se rend chez son futur beau-père, qui le fait saisir et livrer à l'empereur pour une somme d'argent. Andronic eut pour lui des égards, et le fit seulement garder à vue, lui permettant de jouir de tous les agrémens de la vie, excepté de la liberté, sans laquelle ils n'ont aucun prix. Michel, pour recouvrer la sienne, fit des tentatives répétées et toujours inutiles. L'empereur, craignant qu'il ne lui échappât, le mit en prison à Thessalonique sous la responsabilité du concierge, Anglois de naissance. Il s'appeloit Henri et passoit pour incorruptible, faute d'occasion. Michel lui en fournit une. Toujours occupé des moyens de briser ses chaînes, ce prince étudia son geôlier, qui se laissa séduire par ses promesses et par les faveurs de sa sœur, renfermée avec Michel. Henri, résolu de sauver ces deux captifs et de les accompagner dans leur fuite, égorge les sentinelles. Ils sortent ensuite tous les trois sans obstacle et s'embarquent pour l'île d'Epire, soumise au beau-frère de Michel, souverain de Thèbes. Mais les vents les contrarièrent; une violente tempête jeta près de Rhédeste le vaisseau qui les portoit. Ils échouèrent, furent reconnus, et pris. Le concierge Henri fut puni de mort, et le prince conduit à Constantinople. Andronic, pour mieux s'assurer de son prisonnier, le mit dans une tour de son palais contiguë à ses appartemens. Nous verrons plus tard la destinée de Michel, qui en méritoit une plus heureuse.

Tout ce qui fait la force des empires se détruisoit dans les mains inhabiles d'Andronic, exclusivement occupé de querelles religieuses. L'épuisement du trésor pour les ridicules conférences d'Adramytte mettant dans l'impossibilité de faire les dépenses rigoureusement nécessaires, il n'y avoit plus ni armée ni marine. L'état menaçoit ruine. Les barbares dévastoient ses frontières, et les puissances voisines, que des troupes réglées et

soumises à la discipline militaire rendoient plus redoutables, se préparoient à l'attaquer. Tous les esprits étoient dans la terreur : ce qui l'augmentoit encore, c'étoit l'annonce de présages sinistres, de prétendus miracles auxquels, dans ces temps superstitieux, la crédulité donnoit beaucoup d'importance. Les historiens contemporains les rapportent avec un scrupule que nous n'imiterons point.

Le sultan de Babylone entra en Syrie à main armée, ravagea tout le pays, massacrant une partie des habitans, emmenant l'autre en esclavage. Comme cette contrée étoit sous la domination des Latins, les Grecs se réjouirent d'un mal qui ne les atteignoit pas directement, et l'empereur, qui partageoit la crédulité du peuple, prit les présages annoncés par les prêtres pour un avertissement de Dieu qui lui reprochoit sa négligence dans les affaires théologiques. Il s'y livra donc avec plus de zèle, au point même de faire des avances aux arsénites. Ils en profitèrent pour solliciter de ce prince la translation du corps d'Arsène de l'île de Proconèse, où il avoit été enseveli, à Constantinople, où ces fanatiques pourroient lui rendre un culte particulier. Ils pensoient que, s'ils obtenoient cette permission, on en concluroit que l'empereur reconnoîtroit par là Arsène comme légitime patriarche, Joseph comme un intrus, et conséquemment que les opérations de ce dernier seroient frappées de nullité, comme illégales. Andronic, qui ne pénétroit point leurs desseins, leur accorde leur demande. Ils députent aussitôt Manuélite, le personnage qui parmi eux jouissoit de plus de considération, et l'envoient chercher le corps du patriarche et présider à sa translation. Mais on leur annonça qu'Arsène, avant sa mort, avoit prononcé l'anathème contre ceux qui troubleroient ses cendres. Mathieu, un des disciples de ce prélat, calculant sur la dévotion de ses partisans, avoit répandu ce bruit afin de profiter de la

libéralité de ceux qui venoient visiter son tombeau, dont il s'étoit fait le gardien. L'imposture ayant été découverte, les arsénites procédèrent à l'enlèvement. Il se fit avec la plus grande solennité. L'empereur, le patriarche Grégoire, tous les grands de la cour, le clergé, les sénateurs et la foule, toujours avide de spectacle, marchèrent processionnellement pour recevoir le corps d'Arsène. Son cercueil fut couvert d'un drap magnifique : on le déposa d'abord à Sainte-Sophie, où le squelette fut revêtu de tous les ornemens de la dignité patriarchale. Ensuite ses reliques furent exposées à la vénération des fidèles. Sur la demande de la femme du protovestiaire, le corps fut transféré une seconde fois dans une église qu'elle avoit fait construire. Cette seconde cérémonie se fit avec autant de pompe. Andronic en voulut faire les frais. Ce fut pour les arsénites un double triomphe.

L'empereur avoit depuis plusieurs années perdu sa femme, fille d'Etienne V, roi de Hongrie. Il en avoit eu deux fils, Michel et Constantin. Il s'étoit associé le premier à l'empire, et destinoit au second une des premières dignités et de vastes domaines. Voulant se remarier, il jeta les yeux sur Irène, fille du marquis de Montferrat et de Béatrix de Castille, et nièce de Pierre d'Aragon, à qui Andronic l'envoya demander en mariage. Les princes catholiques avoient pour principe de ne jamais conclure de mariage avec les Grecs avant d'en avoir obtenu la permission du pape. Pierre d'Aragon étoit brouillé avec le souverain pontife; ce fut peut-être le motif de la démarche et du choix d'Andronic. Pierre d'Aragon ne se conforma point à l'usage; et, sans demander l'agrément du pape, il fit partir Irène pour Constantinople. Elle fut reçue avec pompe et couronnée impératrice par le patriarche Grégoire; mais, comme elle n'avoit pas douze ans, on différa le sacre jusqu'à l'époque où elle seroit devenue mère.

On a vu qu'Andronic blessoit toutes les convenances dans les choix qu'il faisoit. L'un des plus ridicules fut celui d'un nommé Nicolas, qui de la cuisine de l'empereur passa au siége de Pruse, dont il fut nommé évêque par le prince. Il changea son nom pour celui de *Néophyte*. Chez les Grecs, ce changement suffisoit souvent pour opérer une métamorphose complète ; et le nom faisoit oublier le rôle qu'on avoit joué, à moins que des circonstances imprévues ne forçassent de s'en souvenir. Elles eurent lieu pour l'évêque de Pruse. C'étoit dans cette ville que le patriarche Veccus passoit le temps de son exil. Nicolas, ou Néophyte, pour témoigner sa reconnoissance à l'empereur, crut qu'il falloit se signaler en montrant une haine particulière contre l'église romaine, et se montra l'un des plus fougueux schismatiques. Il ordonna pendant quarante jours un jeûne rigoureux en expiation du crime qui avoit été commis en nommant le pape dans les prières publiques. Ce carême déplut aux Prusiens, qui se plaignoient déjà de la multiplicité des jeûnes et des abstinences. Ils en attribuèrent la cause à Veccus, qu'ils maudissoient toutes les fois qu'il paroissoit en public, le montrant au doigt, et l'accusant de les faire mourir de faim. Veccus commença par mépriser ces injures : mais l'impunité donnant plus d'audace au peuple, il ajouta des voies de fait à l'insulte, et maltraita les gens attachés au service de l'ancien patriarche. Veccus, naturellement vif, las de dévorer tant d'outrages, perdit patience et traita Nicolas avec mépris, comme étant la cause des mécontentemens du peuple. Dans tous ses discours il rappeloit les fonctions ignobles que Nicolas remplissoit dans les cuisines d'Andronic. Dans son indignation, il ne ménagea pas le patriarche Grégoire, à qui il avoit été contraint de céder le trône patriarchal. Il demanda que l'empereur convoquât une assemblée pour l'écouter avec impartialité ; que sa doctrine fût examinée par des

hommes éclairés et pieux; enfin qu'il ne fût point exposé comme il l'étoit aux insultes de la canaille, sans un jugement préalable. L'intention de Veccus étoit que l'empereur eût connoissance de ses plaintes; et dans ce but, il les faisoit publiquement et dans toute occasion. Il y parvint; elles furent rapportées au prince, qui crut devoir lui accorder ce qu'il lui demandoit. Andronic avoit pour cet évêque une estime profonde, quoiqu'il favorisât ses ennemis. Cette contradiction dans la conduite et l'opinion se remarque dans tous les princes foibles, et particulièrement dans les actions d'Andronic. Il convoqua une nouvelle assemblée au palais de Blaquernes pour y entendre Veccus. Cet évêque y comparut accompagné de Méliténiote et de Métochite, deux archidiacres qui partageoient et ses sentimens et ses malheurs. L'assemblée fut imposante par le nombre et la qualité de ceux qui la composoient. On y voyoit le patriarche de Constantinople, celui d'Alexandrie, Athanase, qu'on y porta sur une litière, parce qu'il étoit malade; tous les évêques, les moines, les citoyens les plus distingués, le sénat, les grands de l'empire, Andronic enfin, qui présida ce synode. On y discuta longuement et avec aigreur sur le dogme de la *procession du Saint-Esprit.* Veccus y brilla par son érudition, sa logique, son éloquence, et par l'emploi qu'il fit tour à tour de l'ironie et du raisonnement, armes avec lesquelles il confondit ses adversaires. Ne pouvant résister à sa dialectique pressante et vigoureuse, ils répondent par des injures et des reproches. Le patriarche Grégoire avoit contre Veccus une animosité particulière. Il occupoit sa place et pouvoit être considéré comme un intrus. Son rival jouissoit de l'estime universelle. Ces circonstances expliquent la haine de Grégoire, qui perdit toute mesure et s'oublia au point d'insulter Veccus: celui-ci, se tournant vers l'empereur, lui dit que jamais la paix ne seroit rétablie tant que cet homme ne seroit

point chassé du siége qu'il avoit usurpé. L'empereur, que cette interpellation mit en colère, reproche à Veccus de rendre nuls tous les efforts qu'il faisoit pour ramener le calme dans l'Eglise, et de détruire tout l'effet de ses soins. Il lui donne l'ordre de se rendre au monastère de Saint-Côme, et d'y attendre la décision qu'il prendroit sur son sort. Ce premier moment passé, le prince revint à lui; croyant que la douceur seroit un moyen plus puissant sur l'esprit de Veccus, il l'exhorte avec instance à la paix, et le prie, ainsi que les deux archidiacres qui accompagnoient le prélat, de renoncer à ces contestations. Il leur promet la liberté, et même des récompenses, s'ils veulent se rendre à ses désirs, les conjurant de ne pas l'obliger à les condamner une seconde fois à l'exil. Veccus et ses deux compagnons déclarent que leur conscience leur fait un devoir de persister dans leur conduite et dans leurs opinions. Andronic, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, ordonne qu'ils soient renfermés dans la citadelle de Saint-George, située à l'entrée du golfe de Nicomédie. On les embarqua sur un vaisseau qui les y conduisit sans délai. On ne prit aucun soin de pourvoir à leurs besoins, et ils y vécurent dans la misère.

Les Tartares qui habitoient sur les bords du Danube menaçoient la Thrace et la Macédoine. On instruisit Andronic des préparatifs qu'ils faisoient. Il crut devoir prendre des précautions. Le corps de son père, Michel Paléologue, étoit dans un lieu qui se trouvoit sur la route que ces barbares devoient parcourir, suivant toutes les apparences, dans leur irruption. S'ils s'en emparoient, il faudroit pour le racheter payer une somme considérable. C'eût été pour l'empereur une honte ineffaçable de laisser les cendres de son père à la disposition des ennemis. Cette considération et l'avarice suppléèrent au devoir. Andronic ordonna que le corps de Michel fût transporté dans le monastère de Sélymbrie. An. 1285.

Il y fut placé vis-à-vis de l'empereur Basile Bulgaroctone, dont les cendres reposoient dans ce monastère. N'ayant point d'armée à opposer aux Tartares pour garantir ses sujets, il ordonna que ceux qui étoient le plus exposés au danger se refugiassent dans les citadelles, quoiqu'à demi ruinées et sans aucune garnison. C'étoit la seule ressource qu'il pût offrir à son peuple. Une mesure qu'il prit ensuite prouve combien il en étoit dépourvu. On avoit permis à une colonie de Valaques de s'établir dans le voisinage de Constantinople; ils n'avoient pas eu le temps de perdre leurs habitudes pour prendre celles des habitans du pays. Leurs mœurs avoient quelque analogie avec celles des Tartares. Andronic, craignant qu'ils ne se joignissent à ces derniers, leur ordonna de passer sur-le-champ dans l'Orient. On fit exécuter cet ordre rigoureux avec tant de précipitation, que cette colonie fut obligée d'abandonner une partie de ses meubles et de vendre l'autre à vil prix. Ils perdirent leurs bestiaux, et furent entièrement ruinés. On les chargea d'impôts onéreux pour arrêter les progrès de la population; bientôt il ne resta plus qu'un petit nombre de colons, qui regrettèrent leur ancienne patrie, et vendirent tout ce qu'ils possédoient pour obtenir la faveur d'y mourir.

Après avoir traversé la Bulgarie, les Tartares étoient venus camper sur le mont Hémus, d'où il leur étoit facile de pénétrer dans l'intérieur de l'empire. Mais ils furent arrêtés par le gouverneur de Mésembrie, qui s'appeloit Umbertopule, curopalate. Rien n'égaloit la bravoure de ce militaire, si ce n'est sa dévotion superstitieuse, qui en faisoit un des hommes les plus dévoués à Andronic, parce que ce prince sacrifioit tous ses intérêts aux affaires de religion. Il regardoit l'empereur comme un saint; il crut que le ciel devoit à sa cause une protection spéciale; et, plein d'enthousiasme, il osa braver les Tartares et les attaquer. Il n'avoit qu'un très-

petit nombre d'hommes qui méritoient à peine le nom de soldats; mais il eut le talent de leur inspirer la même audace. Les Tartares, qui, bien loin de s'attendre à cette attaque, croyoient toute résistance impossible, furent battus complètement et culbutés dans le fleuve voisin du mont Hémus. Andronic, au comble de la joie, récompensa Umbertopule par des présens, de l'argent et des dignités.

Dans les conférences qui avoient été tenues pour entendre Veccus sur la doctrine de la *procession du Saint-Esprit*, cet ancien patriarche s'étoit servi d'un passage de saint Jean Damascène, sur lequel il fondoit son opinion : il en tiroit un argument victorieux qui tourmentoit ses adversaires malgré leur triomphe. Ils sentoient qu'ils devoient leurs avantages moins à la raison qu'à la force : en conséquence, ils composèrent plusieurs ouvrages, soit pour réfuter l'interprétation du passage, soit pour lui en donner une autre. Le pape Grégoire, aidé du moine Marc, son disciple, publia sous le nom de ce dernier un livre à ce sujet : mais Veccus démontra tellement leur erreur, qu'ils déplurent même aux schismatiques qui pensoient qu'il étoit plus avantageux de garder le silence que de se faire réfuter. Cette dispute occupa tous les esprits pendant les années 1287 et 1288 : elle parut si digne d'intérêt aux historiens du temps, qu'ils ne se sont occupés que de cette querelle, et n'ont transmis aucun autre événement, soit qu'il ne se passât rien en Europe qui fût digne de leur attention, soit qu'ils pensassent qu'elle étoit exclusivement due aux discussions religieuses. Le manque de communication rendoit les correspondances lentes et difficiles; le schisme, en isolant Rome de Constantinople, ajoutoit encore à cette circonstance, chaque église étant distincte l'une de l'autre, et pouvant se suffire à elle-même. On répandoit même le bruit que les Grecs avoient élu un pape; mais c'étoit sans aucun fondement. Dans les scissions de cette

An. 1286-1288.

espèce, la partie qui se sépare évite de prendre les mêmes dénominations. D'ailleurs le patriarche de Constantinople pouvoit être le souverain pontife et le chef de l'église grecque comme le pape l'étoit de l'église romaine. Nicolas IV le craignit. Il venoit d'être élu le 12 février 1288 : il fit de nouveaux efforts pour réunir les Grecs et les Latins : la disposition des esprits devoit les rendre inutiles. Les schismatiques poursuivoient avec acharnement tous ceux qui avoient pris part au projet du dernier empereur : c'étoit même à leurs yeux un crime de ne s'y être pas opposé. De plus, Andronic, en les favorisant ouvertement, ne pouvoit prêter l'oreille aux propositions du pape. Ce prince, à vues étroites et d'un génie borné, s'occupoit de théologie en moine novice à qui son ordre en a fait un devoir. L'erreur dans laquelle étoit tombé le patriarche Grégoire, suivant les schismatiques mêmes, l'inquiétoit d'autant plus que ce patriarche étoit l'objet de son choix : il s'en trouvoit humilié. Il exigea de Grégoire qu'il se rétractât publiquement, et qu'il fît à son ouvrage toutes les corrections nécessaires pour le maintien de la bonne doctrine. Le prélat, qui avoit des prétentions à l'infaillibilité, refusa fièrement. Andronic se servit du patriarche d'Alexandrie pour conseiller à celui de Constantinople d'abdiquer. Mais celui-ci déclara d'abord qu'il ne suivroit jamais ce conseil ; ensuite il fit des conditions qui ne pouvoient être acceptées ; enfin, après une lutte longue et opiniâtre, il prit la résolution de se retirer dans un monastère, espérant bien remonter un jour sur le trône patriarchal. Voici comme il exécuta son projet :

Après avoir prêché un jour de fête, il termina son sermon par annoncer qu'il étoit environné d'un trop grand nombre d'ennemis pour qu'il pût leur résister ; que, les arsénites faisant dépendre la paix de sa retraite, il vouloit voir s'ils manqueroient de parole ; en conséquence, qu'il se réfugioit dans le monastère des Hodéges.

Il le fit en effet; mais il ne cessa point de gouverner son église du fond de sa cellule; les évêques, les moines venoient l'y trouver; il les y rassembloit pour prononcer sur les affaires ecclésiastiques; en un mot, il sembloit n'avoir voulu que changer de lieu et continuer d'exercer les fonctions patriarchales dans un couvent au lieu de le faire au palais. Cette conduite excita des murmures. Ce qui montre, dans cette circonstance, combien Andronic étoit incapable de régner, c'est la nature des scrupules puérils dont il étoit troublé. Comme on nommoit le patriarche dans les prières publiques, il crut qu'il étoit de son devoir de n'y plus assister. Pour lui rendre le repos, on supprima le nom de Grégoire de la liturgie; ensuite on pressa l'empereur de le forcer à donner en forme son abdication. Au lieu d'obéir, Grégoire fait une protestation solennelle, annonçant qu'il ne fera ce qu'on exige de lui que quand il aura prouvé la légitimité de sa doctrine et la bonté de ses principes. En conséquence, il demande une assemblée régulière et un jugement public. Andronic n'ose refuser. Le jour indiqué, Grégoire paroît au milieu d'un nombreux cortége. Soit que cette circonstance en imposât à l'empereur, soit qu'il craignît de ce synode les mêmes résultats que ceux qui avoient eu lieu à l'occasion de Veccus, il fit inviter Grégoire à retourner chez lui, parce que l'assemblée étoit révoquée. Le patriarche, qui connoissoit la pusillanimité d'Andronic, pénétra le vrai motif de ce changement, et n'en devint que plus audacieux. Il publia de nouveau qu'il n'abdiqueroit que lorsqu'il se seroit complètement justifié, et quand il auroit démontré la pureté de sa doctrine. Il persistoit dans sa demande d'un jugement public; elle lui fut accordée; et dans une assemblée composée de tous les personnages les plus marquans de l'empire, du sénat, des évêques, et présidée par Andronic, Grégoire fut reconnu comme professant une doctrine orthodoxe. Le désir d'obtenir sa

démission contribua probablement à cet aveu public. Mais, comme dès-lors elle n'étoit plus motivée, on couroit risque de tomber en contradiction en continuant de l'exiger. Cependant Grégoire la donna, mais en protestant qu'il ne le faisoit que par complaisance, par amour pour la paix, et pour tenir la promesse qu'il avoit faite librement. Mais, après avoir écrit de sa propre main l'acte de son abdication, il ne le signa point, soit par oubli, soit avec intention. Ses ennemis le dénoncèrent à l'empereur. Ce prince décida que l'acte, tel qu'il étoit, suffisoit, et qu'on pouvoit se passer de la signature de Grégoire. On suppose que Veccus se réjouît de sa disgrâce, parce qu'il en étoit la cause indirecte par sa doctrine sur le Saint-Esprit. Ils étoient d'ailleurs ennemis, et la chute de l'un ne pouvoit affliger l'autre. Mais Grégoire supporta la sienne avec moins de philosophie que son rival : il regretta les grandeurs et la fortune ; rien ne put le consoler. L'épouse du protovestiaire habitoit le monastère de Saint-André, situé près du couvent d'Aristène, où Grégoire s'étoit retiré. Elle cultivoit les lettres avec passion. Elle savoit que Grégoire étoit versé dans les sciences et la littérature ; elle le fréquenta, voulant le distraire, en lui proposant de se livrer à l'étude et d'avoir des entretiens instructifs : mais le patriarche avoit un chagrin profond auquel il succomba ; il mourut moins d'une année après son abdication. Cette femme voulut lui faire rendre avec pompe les derniers devoirs ; mais Andronic le lui défendit. Ce prince voulut profiter de la vacance du siége pour ramener les arsénites à l'Eglise. Plus on alloit, plus ce projet présentoit de difficultés. L'épreuve dont nous avons rendu compte les avoit divisés. Un parti, qui avoit pour chef Jean Tarchaniote, traitoit d'idolâtres ceux qui demandoient cette épreuve, et ne vouloient plus avoir de commerce avec eux. Andronic fit venir ce chef, et lui fit d'inutiles remontrances pour le ramener à des sentimens plus

modérés; mais Tarchaniote ne voulut entendre à aucun accommodement, quoique la prison dût être la suite de son refus. Andronic étoit prévenu contre lui, parce qu'on l'accusoit d'aspirer au pouvoir. Quelques ornemens trouvés chez un domestique de l'empereur avoient suffi pour motiver cette dénonciation : il n'en falloit pas davantage auprès d'un prince foible et méfiant.

Il crut être plus heureux auprès du chef de l'autre parti : mais, si son espoir parut fondé d'abord par la manière dont on reçut ses avances, il n'en fut que mieux trompé. Ce chef se nommoit Hyacinthe. Andronic lui fit présent d'un superbe cheval pour lui faciliter les moyens de venir au palais. Il le combloit de caresses, et porta la bassesse au point de se lever respectueusement quand il entroit dans son appartement. Il augmentoit les marques de considération quand Hyacinthe menoit avec lui quelques-uns de ceux que Michel Paléologue avoit fait mutiler. L'empereur leur adressoit la parole, leur donnant de grands éloges sur le courage avec lequel ils avoient résisté à son père en défendant la foi, et les exhortant à se réconcilier avec l'autre parti. Hyacinthe recevoit ces honneurs avec une humilité qui fit croire à l'empereur que la paix seroit facile, et qu'après avoir fait cesser les divisions qui régnoient entre les arsénites, il les rameneroit ensuite tous au sein de l'Eglise; enfin qu'Hyacinthe seroit un instrument docile entre ses mains. Ne doutant point du succès, il mit à la disposition de ce chef et de son parti le monastère de Moselé. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on se jouoit de sa crédulité. Les arsénites l'accablèrent bientôt de demandes impertinentes; ils commencèrent par vouloir faire déclarer le patriarche Joseph comme intrus, et son élection illégale; décider que les ordinations faites sous son épiscopat seroient examinées par eux, et qu'ils auroient le droit de les déclarer nulles ou valides; enfin ils réclamoient le gouvernement de l'Eglise, ayant la préten-

An. 1289.

tion d'être seuls dépositaires de la saine doctrine. Andronic sentit alors la nécessité de ne pas prolonger la vacance du siége de Constantinople.

Il paroissoit avoir reçu trop de leçons pour ne pas convenir avec lui-même combien il étoit important de faire un bon choix. Dans un temps où le chef de l'empire s'occupe de querelles de religion, l'influence du patriarche est plus grande qu'à toute autre époque; il a plus de pouvoir, plus d'autorité; il règne de fait, puisque les intérêts de l'état sont concentrés par le prince dans la sphère dont le patriarche est l'âme et le centre. L'expérience devoit donc avoir appris qu'il falloit choisir un homme sage, prudent, éclairé, doué d'un caractère conciliant, et propre à rétablir la paix dans l'Eglise. Mais les leçons de l'expérience étoient perdues pour Andronic : il crut probablement qu'il lui étoit nécessaire d'avoir un évêque dont il pût disposer à son gré, et qu'en prenant un inconnu il l'auroit plus facilement à sa disposition. L'évêque de Sardes et Grégoire, qu'il avoit tirés d'un couvent pour les élever aux premières dignités, et qui lui devoient leur fortune, venoient de lui prouver qu'il s'étoit trompé dans son attente. Malgré cet exemple récent, il fit choix d'un ermite plus ignoré que les deux précédens ne l'avoient été, et qui avoit presque toujours vécu dans les cavernes du mont Ganos. Sans aucune éducation, sans usage du monde, sans connoissance des hommes, il n'avoit d'autre réputation que celle que donne une vertu farouche, qui, n'étant point encore éprouvée, inspire nécessairement des doutes sur le jugement qu'on en doit porter. Il s'appeloit *Athanase*. On citoit de lui des actes d'une superstition tellement ridicule [a], qu'on a lieu de s'étonner que le récit en ait été conservé par les historiens.

Athanase fut sacré le 14 octobre 1249. Un tremble-

[a] Entre autres, celui-ci : il avoit fait brûler les yeux à un âne qui mangeoit les choux du jardin d'un couvent.

ment de terre s'étant fait sentir au moment de son installation, on en conçut les plus sinistres présages. D'autres circonstances, qui ne prouvent que l'ignorance et la crédulité des Grecs [a], augmentèrent les pressentimens et la terreur qui les suit.

Le nouveau patriarche crut qu'il devoit se distinguer de ses prédécesseurs; et comme ils avoient eu de la représentation, il affecta une simplicité qui alloit jusqu'à la mesquinerie. Vêtu d'étoffes grossières, chaussé de sandales qu'il se vantoit d'avoir faites lui-même, il marchoit toujours à pied, et conserva les habitudes d'un ermite. Il avoit les principes les plus sévères, déclarant hautement que l'indulgence étoit un crime, que les hommes devoient être menés avec une verge de fer, et qu'un prêtre qui n'auroit point cette dureté devoit être regardé comme traître envers Dieu. Le clergé trembla. Les évêques abandonnoient facilement leur diocèse pour vivre dans la capitale : ils y étoient autorisés par l'obligation de se trouver aux assemblées synodales qui avoient lieu tous les ans. Elles avoient peu de durée; mais elles servoient de prétexte pour séjourner à Constantinople. Athanase dispensa les évêques de ce devoir, et tous reçurent l'ordre de retourner dans leurs diocèses et d'y rester. Il composa même un traité sur la résidence [b]. Les ecclésiastiques, les moines étoient répandus dans le monde, et se donnoient en spectacle par leur luxe. Athanase fit cesser ces abus scandaleux, et fit une réforme qui auroit mérité tous les suffrages, si, pour l'obtenir, il n'eût employé des moyens vexatoires et des agens cruels. Il choisissoit les moines qui dénonçoient leurs confrères, et, leur confiant son autorité, il en faisoit des juges et des bourreaux. Ces moines

[a] On consultoit le livre des Évangiles lors de l'installation d'un évêque ; on ouvroit ce livre avec recueillement, et le premier mot qui se présentoit étoit regardé comme un oracle. Celui qui s'offrit à la vue pour Athanase, fut le nom du diable.

[b] Le manuscrit est à la bibliothèque royale.

visitoient les monastères, frappoient et jetoient dans des cachots malsains ceux qui commettoient la faute la plus légère, et les dépouilloient de leurs biens à leur profit. Ce nouveau patriarche avoit tiré de leur solitude des ermites aussi sauvages que lui, et son palais en étoit peuplé. Passant sa vie avec eux, il paroissoit rarement en public, et ne s'y montroit que pour faire de sévères réprimandes. Il n'épargnoit personne. Les courtisans, les sénateurs, les grands dignitaires, la famille impériale même, trembloient à son aspect. Dans l'ardeur de son zèle indiscret, il prit des mesures qui mettoient le trouble et la confusion, parce qu'elles n'étoient point en harmonie avec la situation des esprits. On s'en plaignit à l'empereur, qui répondit en exprimant son respect pour Athanase.

An. 1290. Enfin l'empereur, pressé par l'intérêt de sa conservation, suspendit momentanément ses travaux théologiques. Les frontières de l'Orient étoient journellement insultées par les Turcs. Il crut que sa présence leur imposeroit. Il n'étoit point connu des habitans des provinces situées de ce côté. On lui représenta qu'il étoit nécessaire qu'il s'en fît reconnoître. Il partit avec Musalon, le grand-logothète, et parcourut la Bithynie. Sur sa route étoit la citadelle de Dacybise, dans laquelle languissoit Jean Lascaris, si cruellement traité par Michel Paléologue, qui l'avoit privé de la vue, de la couronne et de la liberté. Andronic ne pouvoit contester les droits de ce prince au trône : il ne pouvoit s'abuser au point de croire qu'il régnoît légitimement, et du libre consentement du peuple : il savoit que les arsénites prononçoient de temps en temps le nom de Lascaris. Il étoit tourmenté par la crainte de se voir enlever le sceptre, et par le remords que lui en causoit la possession. Pour faire cesser cet état, il imagina un moyen qu'il supposoit devoir tout concilier. Ce fut de visiter Lascaris, d'en obtenir une cession de ses droits,

et de le prier de ratifier son élévation au trône impérial. C'étoit avouer son usurpation et reconnoître le titre de son rival. Il fit tour à tour usage des promesses et des prières. Lascaris étoit dans une situation à ne rien refuser. Il accorda ce qu'on lui demandoit : Andronic, par reconnoissance, donna les ordres nécessaires pour que le malheureux prince goûtât dans sa prison toutes les jouissances qu'il pourroit désirer, s'il en est encore quand on n'a plus ni la vue, ni la liberté. Cette démarche calma ses remords et ses inquiétudes. Il se rendit ensuite à Nymphée en Lydie, où il séjourna environ deux ans. Pendant son absence de Constantinople, un incendie détruisit l'un des plus beaux quartiers de cette ville. Le foyer étoit dans la grande place, formée des plus beaux édifices de cette capitale, et de magasins immenses qui fournirent un nouvel aliment aux flammes. Pour en arrêter les progrès, on fut obligé d'abattre des maisons. Les pertes furent incalculables, beaucoup de familles entièrement ruinées, et la ville la plus opulente n'offrit en un moment que le plus triste spectacle. Mais bientôt on la vit renaître de ses cendres plus brillante qu'elle n'étoit. Les historiens supposent que, pour épargner la sensibilité d'Andronic, l'on poussa les travaux avec une infatigable activité. Mais, ce prince n'ayant rien fait pour conquérir l'amour de ses sujets, il est permis de douter de ce motif, et d'attribuer la cause de ce résultat aux ressources de l'industrie dans un lieu si favorable au commerce. Quoi qu'il en soit, l'empereur, à son retour, trouva sa capitale plus belle et plus florissante qu'il ne l'avoit laissée.

Il s'étoit passé, pendant qu'il étoit à Nymphée, un de ces événemens communs dans les cours, puérils en eux-mêmes, mais dont on est obligé de conserver le souvenir, quand ils ont, comme celui dont nous allons parler, des conséquences graves. Il s'agit d'une préséance disputée, ou plutôt d'une formule omise ou né- An. 1291.

gligée. Le 29 juin de chaque année, tous les seigneurs rendoient leurs hommages à l'empereur, et les dames de la cour à l'impératrice. La nièce de l'empereur Jean Ducas Vatace, femme de Constantin Stratégopule, à qui Théodore Lascaris avoit fait crever les yeux, se présenta chez Irène : elle précéda les autres dames, et fut obligée d'attendre. Pendant qu'elle étoit assise, arrive sa petite-nièce, épouse de Constantin Poyphyrogénète. Cette princesse, jeune, et dans une toilette éclatante, étoit accompagnée d'un cortége brillant. Elle se croyoit la première dame de la cour, et prétendoit être immédiatement après l'impératrice. La stratégopuline, soit par dépit, soit par distraction, lui fait, sans se lever, un léger salut. Sa nièce s'oublie au point de demander sur-le-champ d'injurieuses explications à sa tante, qui s'excuse sur son âge. Mais la princesse, qui se croit outragée, va porter des plaintes à son mari, qui jura de la venger. N'osant point attaquer directement la grande-tante de sa femme, il conçut le projet de la punir dans la personne de Constantin Maurozome, qui passoit pour son favori. Il fait saisir celui-ci par ses gardes, qui le dépouillent de ses vêtemens, et, d'après les ordres de Porphyrogénète, le fouettent publiquement dans plusieurs endroits de la ville. Par ce traitement injuste le prince blessoit la stratégopuline, et la rendoit en même temps la fable de la cour. Mais Andronic fut outré de la violence de son frère. Loin de lui reconnoître un droit sur ses sujets, il croyoit qu'il devoit, au contraire, leur donner l'exemple de la soumission aux lois. Il résolut de le punir de sa témérité, et mit dans sa vengeance une suite dont on ne l'auroit pas cru capable. Il commença par ordonner qu'on rendît la liberté à Maurozome, que Constantin retenoit arbitrairement : sans exprimer aucun ressentiment, ni faire aucun reproche à son frère, il diminua graduellement les rapports qu'ils avoient entre eux, le traita avec indiffé-

rence, ne prit plus ses avis sur les affaires d'état, ne fit plus attention à lui, et finit par ne pas lui répondre lorsqu'il lui adressoit la parole, ou par s'en éloigner avec mépris. Constantin conçut de justes et vives inquiétudes, et n'oublia rien pour faire revenir Andronic. Caresses, flatteries, promesses, tout fut inutilement employé. Les deux frères avoient été jaloux l'un de l'autre dès leur enfance, et la préférence marquée que leur père donnoit à Constantin n'avoit fait qu'augmenter ce sentiment. Ce père imprudent exprima même quelquefois le regret qu'il éprouvoit d'être obligé de laisser le sceptre à l'aîné. Du reste, cette préférence étoit motivée par la supériorité de Constantin sur Andronic. Il étoit mieux de taille et de figure, plus aimable, avoit plus d'esprit, et plaisoit plus par l'amabilité de ses manières. Michel Paléologue lui donna un riche apanage; et même on croit qu'il conçut le projet de lui faire, en détachant plusieurs provinces de l'empire, un royaume indépendant, dont Thessalonique auroit été la capitale: mais il n'en eut pas le temps.

La conduite injuste et violente de Constantin envers Mauzorome réveilla dans Andronic la haine qui n'étoit qu'assoupie. C'étoit d'ailleurs un acte absolu qui suppose la souveraine puissance, ou le mépris qu'on fait de celui qui en est revêtu. Andronic dissimula longtemps, attendant l'occasion de faire éclater son ressentiment. Il se contenta de traiter son frère, comme nous l'avons dit, avec une froideur dédaigneuse. Constantin s'y accoutuma, après avoir fait d'inutiles efforts pour rentrer dans les bonnes grâces d'Andronic. Il n'y mit bientôt aucun prix, et ne prit plus soin de détruire les préventions de l'empereur; il les augmenta même par l'imprudence de sa conduite. Il eut une cour nombreuse et brillante, dans laquelle il attiroit tous ceux qui recherchent les plaisirs et l'éclat; ce qui formoit avec celle d'Andronic un contraste frappant. Celle-ci, comme

toutes les cours où le prince s'occupe de dévotion, étoit triste et sévère. Le faste de Constantin, l'affluence du monde qui se portoit dans son palais, causèrent de l'ombrage à son frère. Les courtisans, qui aiment à se rendre nécessaires, augmentèrent cette disposition au point d'inspirer de la défiance à l'empereur. Ils lui persuadèrent facilement que Constantin conspiroit sourdement pour s'emparer du pouvoir. Ils trouvèrent des affidés qui dénoncèrent ce prince, et déposèrent qu'il se concertoit avec Michel Stratégopule, protostrator; que tous deux se réunissoient toutes les nuits à leurs amis pour convenir des moyens de faire révolter le peuple; ils offrirent même de soutenir leurs dépositions, et consentirent à être confrontés avec les accusés. Andronic n'eut plus de doutes, et résolut de faire arrêter les deux conjurés. Il le fit avec une espèce de solennité. Le jour qu'il désigna pour exécuter ce projet, la garde prétorienne fut rassemblée avant le lever du soleil; des sentinelles furent distribuées sur toutes les places publiques; on réunit au palais tous les dignitaires, le sénat et la maison de l'empereur : ces mesures furent exécutées inopinément, par les précautions qu'on avoit prises pour le secret. Quand tout fut prêt, Andronic fait venir Constantin et Stratégopule, qui obéissent sans le moindre soupçon, et vont sur-le-champ au palais. Ils trouvent l'empereur sur son trône et environné des sénateurs. A cet appareil imposant ils éprouvent une surprise qui fut bientôt suivie de consternation. Dès qu'Andronic les aperçoit, il les apostrophe avec fureur, leur reproche leur conduite, les accuse tous les deux d'avoir conspiré, l'un contre son propre frère, l'autre contre son bienfaiteur. Frappés de ce coup inattendu, ils sont muets, interdits, et ne recouvrent l'usage de la parole que pour protester de leur innocence : mais on fit paroître les imposteurs, qui soutinrent leurs dépositions avec une audacieuse assurance. Le prince et son ami furent con-

damnés, le premier à être privé de sa fortune et de ses dignités, et renfermé au palais dans un appartement voisin de celui de son frère; le second, à être chargé de fers, et confondu dans une prison publique avec les malfaiteurs. Michel Stratégopule étoit fils de ce gurrier qui avoit repris sur les François la ville de Constantinople pour la remettre entre les mains du père d'Andronic. On déposa dans le trésor public les richesses de Constantin, et l'on dépouilla le palais fastueux qu'il possédoit à Nymphée, dont les meubles et les ornemens furent confisqués. Telles furent les suites de la négligence ou de l'oubli d'une femme à se conformer à l'étiquette. Pour l'omission d'une vaine formule, Constantin commet une injustice. Il en est victime à son tour de la part de son frère, qui devient cruel, écoute facilement la calomnie, et se montre ingrat envers le fils de celui qui avoit remis la capitale de l'empire à Paléologue. La prétendue conspiration de Constantin Porphyrogénète ayant toujours été regardée comme une imposture fabriquée par ses ennemis, Andronic a mérité de justes reproches pour n'avoir pas pris tous les moyens de découvrir la vérité. Il se fit à la fois le juge, le geôlier et le bourreau de son frère.

Il chercha près de l'impératrice l'oubli de ses remords, An. 1292.
et parut pendant quelque temps ne pas s'occuper de querelles de religion. Irène le rendit père de plusieurs enfans. Comme ils moururent en bas âge, le prince craignoit de perdre le troisième qui venoit de naître; c'étoit une fille. On calma ses inquiétudes, et la sécurité lui fut rendue par un moyen qui prouve combien Andronic avoit l'esprit superstitieux. Une vieille femme se présente à ses yeux, et lui propose, pour conserver son enfant, de préparer douze cierges de même grandeur et de même poids; de les placer devant les statues des douze apôtres; de les allumer au même instant; de faire des prières sur l'enfant pendant qu'ils se consumeroient; de lui

donner le nom, et de le placer sous la protection de l'apôtre dont le cierge s'éteindroit le dernier. Andronic, enchanté d'un pareil expédient, l'adopte sans délai. La cérémonie eut lieu dans les formes prescrites par la vieille. Le cierge placé devant Saint-Simon survécut aux autres, et l'enfant fut appelée Simonide. Comme elle vécut, l'empereur ne douta point de l'infaillibilité du moyen.

Pendant le séjour d'Andronic à Nymphée, une partie du clergé, profitant de son absence, et croyant pouvoir braver impunément Athanase, qui n'étoit plus soutenu par l'empereur, n'écouta point les remontrances de ce prélat, et même osa lui désobéir ouvertement. Le patriarche se plaignit au prince, qui, dans ses reproches, ne faisant aucune distinction, les adressa avec humeur à tout le clergé, confondant ensemble les innocens et les coupables, prétendant qu'il falloit juger de tout le clergé par quelques ecclésiastiques, comme on juge de l'amertume de toute l'eau de la mer par une seule goutte. Il déclara que ceux qui avoient résisté au prélat devoient être considérés comme rebelles et mauvais citoyens. Cette humeur eut peu de durée de la part d'un prince qui avoit tant de goût pour les discussions théologiques, et qui ne pouvoit être brouillé long-temps avec le corps sans lequel elles n'auroient pas lieu. Une circonstance le rapprocha bientôt de son clergé, parce qu'il eut besoin de le consulter.

Il s'agissoit d'une réponse qu'Andronic étoit obligé de faire au sultan de Babylone. C'étoit à la fois pour ce prince pusillanime une affaire d'état et un cas de conscience. Les souverains, en correspondant entre eux, se traitoient de frères. L'empereur ne pouvoit, disoit-il, se résoudre à faire usage de cette expression envers un impie, ennemi déclaré de Jésus-Christ, tandis qu'il avoit refusé le titre de père au pape, qu'il ne croyoit que dans l'erreur. Pour décider une question de cette

importance, il crut qu'il étoit nécessaire de convoquer extraordinairement les évêques et les ecclésiastiques qui se trouvoient dans la capitale. La discussion fut vive et longue. On décida que l'empereur pouvoit, sans commettre un péché mortel, donner au sultan un titre dont l'usage faisoit une loi. L'évêque de Philadelphie, ville de l'Asie mineure, fut cause d'une dispute sérieuse. Voulant être plus habile que les autres, il prétendit, d'après un passage du cantique des cantiques, qu'il interprétoit à sa manière, démontrer que les chrétiens reconnoissoient pour frères les démons mêmes, et qu'en conséquence l'empereur pouvoit en toute sûreté de conscience donner ce titre au sultan. L'évêque de Duras réfuta cette opinion. On s'aigrit de part et d'autre, au point qu'il fallut, pour terminer cet incident et réconcilier les deux prélats, un concile particulier. Ces discussions avoient pour Andronic un charme irrésistible. On peut juger des lumières de ce siècle en Orient par celles de la portion la plus éclairée de la société, c'est-à-dire par les évêques et le clergé. La moindre question de morale ou de droit canon les jetoit dans le plus grand embarras. Nicéphore Grégoras, l'un des auteurs de l'histoire byzantine, et qui vécut dans le quatorzième siècle, attribue l'ignorance du clergé grec, dans le treizième, à la perte de l'usage où l'on avoit été jusqu'au milieu de ce siècle de lire publiquement dans les différens quartiers de la capitale, et même dans les villages, l'Ecriture sainte, et de l'expliquer aux fidèles. Cette lecture étoit faite par de pieux ecclésiastiques qui parcouroient les campagnes et pénétroient dans l'intérieur des familles. Cet usage, soutenu par la piété, finit avec elle; et les prêtres, n'étant plus obligés de donner aux autres de l'instruction, négligèrent la leur. La piété fut remplacée par une dévotion superstitieuse, et le zèle par la passion, qui dispose de la religion comme d'un instrument. Le clergé, moins ignorant que les ci-

toyens, étoit presque toujours consulté dans les affaires civiles, et prouvoit souvent qu'on auroit mieux fait de ne point s'adresser à lui. On en vit un nouvel exemple peu de temps après la décision relative au protocole que l'empereur devoit observer envers le sultan.

Ce prince avoit toujours pour favori Musalon, et le combloit d'honneurs. Il lui avoit successivement donné les charges de logothète et de protovestiaire. Il voulut marquer sa considération pour ce favori par un bienfait plus signalé; ce fut de lui procurer une alliance dans la famille impériale, et de faire épouser la fille de Musalon au prince Théodore, son second frère. On fit aussitôt les fiançailles, et le jour du mariage étoit fixé, lorsqu'on s'aperçut de la grossesse de la jeune fille, qui avoit un commerce incestueux avec un de ses proches parens. On convoqua sur-le-champ tout le clergé, le patriarche, les évêques, tous les ecclésiastiques qui passoient pour être versés dans la science du droit canon. On leur soumet la question de savoir si les fiançailles étoient nulles. Ils ne purent la décider, et les avis furent partagés au point de ne pouvoir obtenir de résultat. Dans cet embarras, Andronic annonce qu'il réserve la fille de Musalon au prince Constantin, son fils. On ne pouvoit pousser plus loin la complaisance et le mépris des convenances. Il dédommagea son frère en lui donnant la dignité de despote, et pour femme la fille de Libadaire, grand-échanson : il renvoya à une autre époque le mariage de celle de Musalon, à qui l'on étoit forcé de donner le temps de faire ses couches. L'impératrice douairière demanda vainement la même dignité pour Théodore. Andronic la refusa, parce qu'il prétendoit avoir juré dans un moment de colère que Théodore ne seroit jamais despote. Il offrit la dignité de sébastocrator à ce prince, qui ne l'accepta point, disant qu'il se contentoit de l'honneur d'être fils et frère d'empereur.

Andronic avoit voulu hâter le mariage de la fille de

Musalon, parce que ce ministre étoit attaqué d'une maladie chronique; elle fit des progrès au point de le rendre incapable de travailler. Il se servit de son crédit sur l'empereur pour lui faire choisir Nicéphore Chumne, trésorier, qu'il initia dans le ministère. On le créa mystique, en lui donnant pour adjoint Jean Glycis, qui fut plus particulièrement chargé du département des requêtes. Musalon ne s'occupa plus que des moyens de se guérir, prenant pour rétablir sa santé des soins inutiles, comme nous le verrons bientôt.

La protection de l'empereur rendoit Athanase plus impérieux, et n'auroit fait qu'aigrir les esprits contre ce patriarche, si par son excessive sévérité il ne se fût conduit de manière à se les aliéner entièrement. Les moines qu'il employoit portoient, pour lui plaire, la rigueur jusqu'à la férocité. Sabas, le plus inflexible de tous, tourmentoit sans cesse les ecclésiastiques qui n'entroient pas dans ses vues, ou même ne prévenoient pas ses désirs. Entre autres accusations odieuses ou ridicules qu'il leur suscitoit, étoit celle d'avoir favorisé la conspiration de Constantin Porphyrogénète. Sous ce prétexte, on les dépouilloit de leurs biens, on les jetoit dans des cachots, en les y laissant manquer des choses les plus nécessaires. Poussés à bout, les ecclésiastiques se rassemblent et vont chez le patriarche porter leurs plaintes contre Sabas. Athanase se moque d'eux, et le leur montrant du doigt, il leur dit: *Prenez-le vous-même et le crucifiez;* faisant au moine l'application de cette réponse de Ponce Pilate aux Juifs; et montrant par ce langage inconvenant, et par ce parallèle injurieux au fils de Marie, l'estime qu'il avoit pour Sabas. Les députés, à qui ces paroles étoient adressées, ne dissimulèrent point leur dépit, et sortirent brusquement, dans la ferme résolution de ne plus communiquer avec Athanase. Peu de temps après, les évêques l'ayant rencontré chez le grand ecclésiarque, ils revinrent à la charge et firent de nou-

AN. 1293.

velles représentations. Elles n'eurent pas plus de succès que les précédentes, et les prélats n'obtinrent d'Athanase qu'un silence méprisant. Il est probable que ce patriarche comptoit sur la protection de l'empereur. L'expérience auroit dû lui apprendre combien cet appui pouvoit être fragile. En faisant attention à ses leçons, il auroit vu qu'Andronic, accessible aux préventions, abandonnoit facilement ses créatures et détruisoit son propre ouvrage. Les exemples ne manquoient pas; et pour n'en avoir pas su profiter, Athanase en augmenta le nombre. Les évêques, voyant que rien ne pouvoit adoucir ce prélat, que sa roideur insupportable résistoit à leurs tentatives, se concertèrent pour faire à l'empereur des remontrances fermes, quoique respectueuses. Leurs plaintes étoient appuyées de tant de preuves, et leurs raisons si puissantes, qu'Andronic fut ébranlé. Si les favoris des rois sont abandonnés de leurs amis au moment de la disgrâce, Athanase, qui n'avoit pas mérité d'en avoir, ne trouva personne qui osât élever la voix pour prendre sa défense. Un cri général se fit entendre contre lui. Des pamphlets dans lesquels on le diffamoit circulèrent rapidement : on l'insulta même en public, à l'église, où l'on répondit un jour par des injures à la bénédiction qu'il donnoit au peuple. Musalon avoit été l'un de ses plus zélés partisans; mais il avoit perdu cette protection, moins par sa conduite et son austérité que parce qu'à son occasion l'amour-propre du grand-logothète fut blessé jusqu'au vif. La promotion d'Athanase avoit été précédée et suivie d'une grande réputation de sainteté: on lui supposoit même le don des miracles. On prétendoit qu'étant au couvent chargé d'en faire les provisions, et se trouvant dans l'embarras, il s'étoit adressé à un loup qui s'acquitta de cette commission avec beaucoup d'intelligence. Le crédule Musalon étoit, comme beaucoup d'autres, persuadé de la vérité de ce fait, qui lui avoit été attesté par Atha-

nase même. Mais, pour mieux constater le miracle, on prit des informations qui le réduisirent à sa juste valeur, et l'on sut que le pourvoyeur du couvent s'appeloit *Loup*. Le prétendu miracle consistoit dans un mauvais jeu de mot. En lui donnant la plus grande publicité, l'on couvrit le patriarche, ainsi que ses partisans, d'un ridicule qui lui fit plus de tort que toutes les vexations qu'on avoit à lui reprocher. Le grand-logothète, plus honteux que les autres, se hâta de lui retirer sa protection. Quand Athanase se vit en butte à la haine et même aux outrages publics, il crut qu'il falloit songer à la retraite et se mettre en sûreté. En prenant son parti de lui-même, il évitoit le tribunal des évêques, qui n'auroient pas manqué de le traiter avec la rigueur dont il accabloit les autres. En conséquence, il écrivit à l'empereur une longue lettre, dans laquelle, parlant du projet qu'on avoit de lui demander son abdication, il essayoit d'en démontrer l'injustice et d'en rendre le droit douteux, terminant par l'offrir au prince, qu'il regardoit comme le représentant de Dieu sur la terre, et dont les moindres désirs étoient des ordres pour lui. Il le prioit de lui donner des gardes pour protéger sa retraite ; il espéroit évidemment que cette soumission lui rendroit les bonnes grâces d'Andronic ; mais il se trompa. L'empereur répondit par l'envoi de l'escorte demandée, qui conduisit Athanase au port de Céras ; il y fut embarqué sous bonne et sûre garde pour le monastère de Saint-Côme, d'où il envoya sa démission. Il avoit occupé le trône patriarchal pendant quatre années précises, en étant descendu le 16 octobre 1293, anniversaire du jour de sa promotion en 1289. Il nous paroît utile de savoir quelle idée on doit se faire de ce patriarche, sur lequel les historiens ont tenu un langage équivoque. Athanase étoit d'une excessive rigueur; mais il exerça cette rigueur plus particulièrement sur le clergé ; et l'on convient que dans ce siècle le clergé grec méritoit les reproches les plus graves.

Il semble contradictoire de faire cet aveu et de blâmer en même temps le pontife qui prend les moyens d'opérer dans le clergé de salutaires réformes. Cette circonstance a donc besoin d'explication. D'abord la roideur et la dureté sont de mauvais moyens qui, ne laissant aucun espoir aux hommes égarés, les éloignent encore plus. A l'inflexibilité d'Athanase ses agens ajoutoient la férocité. Si le patriarche avoit raison dans le but qu'il se proposoit, il avoit tort dans le choix des mesures qu'il prenoit et des hommes à qui il en confioit l'exécution. Il pouvoit encore être de bonne foi, et la réputation de sainteté à laquelle il prétendoit n'en auroit point été endommagée, parce que la sainteté n'exclut point l'erreur, mais la fourberie, avec laquelle elle est nécessairement inconciliable. Un seul trait de fausseté de la part d'Athanase suffit pour faire apprécier à sa juste valeur sa prétendue sainteté. Or, on nous a transmis plusieurs traits de cette espèce. Outre celui du loup pourvoyeur d'un couvent, il en est un autre plus remarquable qui mérite d'être rapporté, parce qu'il eut des suites et servit à ramener un moment Athanase sur le siége de Constantinople. Avant de se retirer au monastère de Saint-Côme, il composa deux écrits entièrement opposés l'un à l'autre. Il n'en publia qu'un, dans lequel il exprimoit sa résignation. Dans l'autre il lançoit les plus terribles anathèmes contre les auteurs de sa disgrâce, et les excommunioit. Il déposa cet écrit dans un vase de terre qu'il fit placer sur le sommet d'un pilier du dôme de Sainte-Sophie. Il y resta quatre ans. Nous verrons comment, ayant été trouvé, cet écrit fit reparoître sur la scène le prélat qui n'attendoit que l'occasion d'y rentrer. D'après ce fait, on est en droit de conclure qu'Athanase fut un fourbe : jugement que les contemporains n'osèrent porter ouvertement. Telle est l'explication la plus naturelle de leurs réticences sur ce patriarche.

Andronic devoit voir qu'il n'étoit pas heureux dans ses choix, aucun des évêques qu'il avoit placés sur le siége de Constantinople n'ayant rempli ses vues. Ce fut probablement la raison pour laquelle il fit procéder à l'élection du nouveau patriarche, sans porter aucune atteinte au droit des électeurs. Le moine d'un couvent de la capitale devint l'objet de tous les suffrages, il s'appeloit Cosme, et jouissoit d'une grande considération. Après avoir vécu dans le monde pendant un long espace de temps, s'étant marié, ayant un enfant, il embrassa l'état monastique avec son fils et son frère. Par la pureté de ses mœurs et la pratique des vertus, il s'étoit fait une réputation dans l'église grecque, et l'empereur l'avoit mis au nombre des directeurs de sa conscience. Cosme changea son nom pour celui de *Jean*. Il fut sacré le premier janvier 1294. Il étoit âgé, mais d'une belle figure, et sa présence inspiroit le respect. La douceur de son caractère et sa bonté firent généralement approuver ce choix. On lui reprochoit un peu trop d'attachement pour l'argent ; mais, comme il étoit très-charitable, et qu'il faisoit beaucoup d'aumônes, ce reproche paroît être sans fondement. AN. 1294.

La précipitation qu'Andronic avoit mise dans la condamnation de son frère causoit des murmures. Il paroissoit n'avoir écouté que sa passion. Dans l'intention de prouver le contraire, et pour mettre fin aux plaintes de l'impératrice sa mère, il convoqua le clergé, la noblesse, le sénat, les dignitaires, pour examiner le procès de Constantin et de Stratégopule. Ce dernier parut seul dans cette assemblée, l'empereur voulant, disoit-il, épargner cette humiliation à son frère. On vit les mêmes accusateurs, les mêmes témoins reproduire les mêmes charges; et de l'examen des preuves suivit le même résultat; c'est-à-dire la confirmation du premier jugement. On parut même convenir que les coupables étoient traités avec trop d'indulgence, bien loin d'avoir

à se plaindre. Le silence des historiens sur les détails de la prétendue conspiration du frère d'Andronic, dont aucune preuve, aucune circonstance n'ont été conservées, autorisera toujours un doute motivé sur un fait qu'il est impossible d'éclaircir aujourd'hui; auquel, s'il eût été certain, Andronic avoit le plus grand intérêt de donner de la publicité pour justifier sa propre conduite envers Constantin.

Quelque temps après ce jugement, il parut sur l'horizon un de ces aventuriers qui font presque toujours sur la crédulité des peuples un calcul heureux. Celui-là prit le nom de ce Lacanas qui avoit usurpé le trône de Bulgarie, et dont les aventures ont été racontées dans cette histoire. Il prétendoit être le véritable Lacanas, assurant que le bruit de sa mort n'étoit qu'une imposture. Pour rendre son rôle plus vraisemblable, il falloit rappeler dans ses manières, dans ses discours le roi des Bulgares. Il avoit été dévot, et dévot inspiré. L'aventurier feint une dévotion outrée, et se livre aux propos les plus exaltés. Il se présente à l'empereur, lui demande du service, et le prie de l'envoyer combattre les Turcs. Cette apparition surprit Andronic, qui savoit que Lacanas avoit été tué par les Tartares au milieu d'un repas. Il fit une réponse évasive, sans détruire ni confirmer l'espérance que l'inconnu pouvoit avoir conçue, se proposant de découvrir la vérité. Il en avoit un moyen facile. La princesse Marie, sa cousine, avoit été mariée à Lacanas. Andronic eut une seconde entrevue avec l'aventurier dans l'appartement de cette princesse, cachée de manière à voir sans être aperçue. Elle fut bientôt convaincue de l'imposture. Le faux Lacanas est arrêté comme un fourbe et conduit en prison. Mais il avoit pris ses précautions d'avance, en ne se montrant à l'empereur qu'après s'être fait connoître de la multitude, amie du merveilleux, et sur laquelle il avoit produit l'impression nécessaire à son rôle. Dès que le

bruit de son emprisonnement s'est répandu, le peuple se rassemble et demande à grands cris sa délivrance. On disoit hautement que, puisque l'empereur ne pouvoit garantir ses frontières de l'invasion des Turcs, au moins ne devoit-il pas repousser un guerrier envoyé du ciel pour les défendre. Andronic eut la foiblesse de céder. Il mit en liberté ce nouveau Lacanas, et lui permit d'aller combattre les Turcs, lui désignant le pays des Alizons pour théâtre de la guerre, et lui prescrivant de ne pas s'eloigner des bords du fleuve Sangar. Ce nouveau général, qui passoit pour un inspiré, fut bientôt environné d'une foule de gens de la campagne qui abandonnèrent leurs travaux pour se ranger sous les drapeaux de Lacanas. Comme tous ignoroient entièrement l'art militaire, n'ayant jamais manié que la bêche et le râteau, ne sachant ni observer la discipline, ni garder les rangs, ni marcher en ordre, ils formoient plutôt une cohue qu'une troupe réglée. Andronic, à qui l'on rendoit compte de cet état de choses, en lui représentant que les campagnes seroient désertes et incultes sans aucun avantage, rappelle Lacanas, lui ôte le commandement, et le fait garder à vue. Sa troupe se dispersa sans obstacle, et chacun reprit ses occupations.

Andronic s'étant associé à l'empire Michel, son fils aîné, désigna pour le faire couronner le jour que l'église grecque consacroit à la mémoire du grand Constantin; c'étoit le 21 mai. Le soir de la veille tout le clergé se mit en prières dans l'église de Sainte-Sophie. L'office se prolongea dans la nuit; Andronic y assista. Au point du jour, on se réunit dans la place de l'Augustéon; là, devant le peuple, les grands-officiers de l'empire posant le jeune prince sur un bouclier, l'élevèrent et le proclamèrent empereur. Ensuite on conduisit Michel à Sainte-Sophie; il y reçut ainsi que son père la bénédiction des évêques. Après la messe, Andronic et le pontife montent avec le prince AN. 1295.

dans une galerie, et lui mettent sur la tête la couronne impériale. Cette cérémonie fut terminée par les acclamations du peuple et une distribution d'argent. Le lendemain, Andronic, devant une seconde assemblée composée, comme les précédentes, du patriarche, des évêques et du sénat, créa despote le prince Jean, l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Irène, sa seconde femme, et remplit toutes les formalités usitées en pareille circonstance. Voulant ensuite rendre l'autorité plus sûre entre les mains de Michel, il pria le clergé de faire un acte comminatoire contre tous ceux qui refuseroient d'obéir à ce prince ou de méconnoître son pouvoir, et de leur annoncer qu'ils seroient, dans ce cas, excommuniés. Pour ne laisser aucune excuse, il rappela qu'un acte de cette espèce avoit été obtenu pour lui par Michel Paléologue lorsqu'il associa son fils à l'empire. Le patriarche et les évêques éludèrent cette demande, et leur réponse est remarquable. Ils représentèrent à l'empereur que le pouvoir qu'il tenoit de Dieu devoit lui paroître suffisant pour contenir ou châtier les rebelles sans que l'Eglise y joignît ses foudres; que c'étoit assez d'avoir sur ses sujets droit de vie et de mort, sans exiger de plus qu'on les rejetât de la communion, et qu'un ministère de paix ne pouvoit concourir avec un ministère de rigueur et de sang. Ils offrirent un décret par lequel ils garantiroient en tout ce qui dépendroit d'eux l'autorité de Michel. Andronic fut d'autant plus surpris d'une telle réponse, que jusqu'alors l'Eglise avoit fulminé les excommunications avec la plus grande facilité. Il dissimula son dépit, refusa leur offre avec dédain, et dit que le serment prêté par la nation suffisoit pour assurer le sceptre entre les mains de son fils. Il résolut de se venger, et pour y parvenir, il prit en effet le moyen auquel ils étoient le plus sensibles. De temps immémorial les ecclésiastiques élevés dans les hautes dignités faisoient des présens à ceux qui avoient coopéré, soit à

leur élévation, soit à leur sacre. Cet usage étoit consacré par une loi formelle de Justinien, qui même établissoit un tarif, et par d'autres lois des empereurs Isaac et Alexis Comnène. Ces rétributions formoient en grande partie le revenu du clergé; l'en priver étoit ce que se proposoit Andronic dans sa vengeance. Un jour tous les ecclésiastiques reçoivent l'ordre de se rassembler. Quand ils sont réunis, l'empereur paroît, se place, et prononce un discours sur le détachement des biens de ce monde et le désintéressement, vertus que doivent pratiquer les ministres de l'Eglise; il traite de simonie et de trafic honteux les distributions qui se faisoient, soit aux ordinations, soit aux installations; enfin il annonce qu'il alloit prendre des moyens efficaces pour détruire un désordre aussi scandaleux. Ce discours dut causer une double surprise, soit à cause du sujet, soit parce que jusqu'alors le chef de l'empire n'avoit pas joué le rôle de prédicateur. Une réclamation générale se fit entendre, mais en vain. On représenta qu'une partie du clergé alloit se trouver sans honoraires et sans moyen d'existence; qu'on manqueroit de prêtres; que le culte divin seroit négligé; que les princes les plus éclairés avoient fait par des lois positives une obligation de payer les redevances, traitées, contre toutes les notions reçues, de commerce honteux. Tout fut inutile. Le désir de se venger rendit Andronic sourd à toutes les prières; et, pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, il publia, quelques jours après ce synode, un rescrit impérial qui défendoit au clergé de rien recevoir, de quelque nature et sous quelque forme que fussent les présens. On obéit, non sans chagrin; deux prélats seuls protestèrent : ce furent les évêques de Smyrne et de Pergame.

Le plaisir que goûtoit Andronic dans sa vengeance fut troublé par la perte qu'il fit de son favori. La maladie de Musalon avoit fait de tels progrès, que les dou-

leurs qu'il éprouvoit étoient sans relâche comme sans remède : les secours de la médecine, loin de les calmer, les aigrissoient encore. Tous les symptômes d'une fin prochaine se déclarèrent, et le malade n'eut bientôt plus qu'à se préparer à la mort. Les grands de la terre croyoient alors qu'en arrivant au terme de leur vie, et lorsque tout espoir de la prolonger leur est enlevé, s'ils prenoient l'habit monastique, ils effaçoient tous les péchés qu'ils avoient commis. Mourir en moine, c'étoit mourir en saint. Musalon se fit donc vêtir en moine. Ensuite il fit de lui-même amende honorable et demanda pardon du mauvais emploi qu'il avoit fait de la faveur de son maître et de son pouvoir pour tourmenter le peuple. Musalon ne survécut pas long-temps à cette réparation publique. On transporta son corps à Nicée, au couvent de Tornice. Il y reçut les honneurs de la sépulture.

Andronic s'occupait depuis quelques années du mariage de Michel, l'aîné de ses enfans. Il fut d'abord question d'Ithamar, dont nous avons parlé, et qui avoit été la cause innocente du malheur de Michel, frère du despote d'Italie. Cette jeune princesse avoit une grande réputation d'esprit et de beauté. Anne, sa mère, voulut la faire épouser au fils d'Andronic, dont elle étoit parente. Elle en écrivit à l'empereur, en promettant de donner à sa fille la plus grande partie du vaste héritage de son mari. Mais un obstacle, auquel ajoutoit encore ce qui venoit de se passer, rendoit ce mariage très-difficile. Ithamar et Michel étoient parens à un degré prohibé. Il falloit des dispenses, et l'on devoit craindre que le clergé ne voulût point les accorder. Andronic aima mieux faire un refus à sa cousine que d'en recevoir un. Pour la dédommager, il créa son fils Thomas despote. Ithamar épousa Philippe, prince de Tarente, second fils de Charles II, roi de Sicile. Un autre projet de mariage, dont les suites devoient procurer les

plus grands avantages, n'eut pas plus de succès. Andronic jeta les yeux sur Catherine de Courtenay, petite-fille de Baudouin II, chassé de Constantinople par Michel Paléologue. Cette alliance auroit terminé toutes les querelles entre les Grecs et les Latins. Ces derniers épioient l'occasion favorable pour reconquérir le trône et l'enlever à Andronic. Ils seroient devenus ses défenseurs, et les barbares qui menaçoient l'empire de tous les côtés auroient perdu tout appui. Le pape Nicolas IV, voyant dans cette union un moyen de réunir les deux églises, la protégeoit de toute son influence. Andronic envoya des ambassadeurs à la cour de Naples pour faire la demande de Catherine à Robert, comte d'Artois, régent du royaume pendant l'absence de Charles II, que le roi d'Aragon retenoit prisonnier. Sur les instances du pape, Robert envoya de son côté des ambassadeurs à Constantinople. Cette négociation paroissoit devoir être suivie d'un succès facile et prompt. Mais il en fut autrement, grâce au fanatisme d'Andronic. On croit qu'il exigea que la princesse abandonnât sa religion pour suivre le culte grec, et que, par un effet de sa haine contre les papes, voyant avec dépit que Nicolas se mêloit de cette affaire, il ne voulut point écrire à ce pontife, comme le prescrivoit l'usage, parce qu'il falloit se conformer à l'étiquette et donner au pape le titre de *saint-père*. Ce motif prouve que l'empereur n'avoit pas dans ses vues et ses projets l'étendue que supposoit celui de ce mariage, et qu'il n'en avoit pas apprécié toute l'importance. Deux autres partis se présentèrent à la fois : c'étoient les rois de Chypre et d'Arménie. Andronic, qui préféroit le premier, prescrivit à ses ambassadeurs de commencer par se rendre en Chypre, et de n'aller en Arménie qu'après la rupture des négociations entamées. Il en chargea le patriarche d'Alexandrie, dont le savoir, l'esprit et les talens diplomatiques étoient connus. Athanase partit en

pompe, accompagné d'un moine nommé *Néophyte*, qu'Andronic, toujours incertain ou méfiant, lui avoit adjoint. Il s'embarqua avec sa suite sur une galère richement équipée. Mais, dans les parages de la ville de Phocée, des pirates l'attaquèrent et mirent l'ambassade hors d'état de remplir sa mission. L'empereur en fit partir une autre. Elle trouva le roi de Chypre très-favorablement disposé. Cependant, comme il étoit de la communion romaine, il vouloit le consentement du pape, qui le fit tellement attendre, que les envoyés grecs, ennuyés de ces lenteurs, mirent à la voile et partirent pour le golfe d'Issus en Cilicie.

Ils se rendirent près d'Hayton, roi d'Arménie, qui leur fit un accueil distingué, accepta la proposition qu'ils étoient chargés de lui faire; et comme il avoit deux sœurs également belles, il les leur confia. Les ambassadeurs les emmenèrent toutes deux. L'aînée étant tombée malade, on fut obligé de relâcher à Rhodes. Dans leur zèle, ils crurent qu'il étoit convenable de faire abjurer à la princesse le rite arménien, de la purifier par des cérémonies religieuses, et de lui faire changer de nom, quoiqu'elle portât celui de *Marie*. Andronic vint recevoir les deux sœurs dans le monastère de Saint-Côme, situé près de Constantinople. Comme elles étoient douées des mêmes charmes et d'un mérite égal, l'empereur crut que sa justice lui prescrivoit de choisir l'aînée pour son fils. Elle fit son entrée avec éclat, et le jour des noces fut fixé au 16 janvier
AN. 1296. 1296. Elles coûtèrent beaucoup par la magnificence qu'y mit Andronic, qui vouloit effacer tout ce qu'on avoit vu de plus brillant dans ce genre, et même aller au-delà de la pompe des fêtes les plus célèbres dont l'histoire eût jusqu'alors transmis le souvenir. La cadette des deux princesses fut destinée à Jean Ducas Ange Comnène, frère du prince Michel, dont on s'étoit emparé, et que nous avons oublié dans sa prison. Ce frère

étoit sébastocrator. La princesse, à qui l'on fit les mêmes cérémonies qu'à sa sœur, en substituant à son nom de *Théophano* celui de *Théodora*, partit pour aller en Occident auprès de son futur époux; mais elle tomba malade et mourut à Thessalonique.

Pour ne pas interrompre ces projets de mariage, nous avons été forcé de différer le récit d'un événement arrivé pendant qu'on les négocioit : c'est la fin du prince Michel, dont Andronic s'étoit fait le geôlier, ainsi que de son propre frère. Il languit pendant huit années dans sa prison, c'est-à-dire dans le palais impérial, où il fut enfermé en 1284. Privé de l'espoir de recouvrer sa liberté, il résolut de mourir, mais il voulut se venger en cessant de vivre. On étoit dans l'hiver, et cette saison étant plus rigoureuse qu'à l'ordinaire, il demanda sous ce prétexte une provision de bois plus considérable que celle qu'on avoit coutume de lui donner : elle lui fut accordée. Il fait au milieu de son appartement un vaste bûcher; il l'allume pendant la nuit, espérant que le feu se communiquant à la chambre de l'empereur, voisine de la sienne, et de là dans tout le palais, Andronic périroit dans les flammes. L'empereur veilloit encore; il aperçoit l'incendie et dépêche pour en arrêter les progrès ceux qui étoient près de sa personne. Carbas, eunuque plus empressé que les autres, enfonce les portes de l'appartement de Michel, qui le tue. Une compagnie des gardes paraît : Michel se bat en désespéré, cherche la mort et la trouve. Telle fut la fin prématurée de ce prince, victime d'une perfidie révoltante, et qui méritoit par ses talens et ses qualités une autre destinée. Il est de toute justice de convenir qu'il y eut de sa faute dans le sort cruel qu'il éprouva. Andronic, au rapport des historiens, lui avoit fait, même quand il fut maître de sa personne, des propositions avantageuses. Connoissant la bravoure de Michel, il vouloit se l'attacher. Dans ce but, il lui offrit

en mariage la fille de sa sœur, et d'Asan, roi de Bulgarie; mais le prince rejeta ces avances, se fiant à la fortune qui le trahit, et l'empereur, piqué, rendit sa prison plus rigoureuse.

A cette époque, il arriva dans la Bulgarie des révolutions qui demandent quelques détails, parce qu'Andronic n'y fut point étranger. Il étoit allié des deux princes qui se disputèrent ce royaume. Nogaïa, d'abord général au service des princes mogols, ensuite souverain des pays qu'il avoit conquis en leur nom, se faisoit craindre au loin par sa puissance. Michel Paléologue lui avoit donné en mariage une de ses filles naturelles. Il régnoit paisiblement depuis longues années, lorsqu'il fut attaqué par Tuctaïs, kan du Kaptchac, qui, comme héritier des droits et de la puissance des princes mogols, traitoit Nogaïa de rebelle, et prétendoit qu'il devoit être son sujet. Tuctaïs avoit épousé Marie Paléologue, fille bâtarde d'Andronic. Redoutant pour son courage les charmes de cette princesse, il s'en sépare et l'envoie à Constantinople, la confiant à l'empereur jusqu'à la fin de la guerre. Elle eut plus de durée, et la perte de Nogaïa ne fut pas aussi facile qu'il l'avoit cru. Il résista long-temps avec une bravoure au-dessus de son âge et de ses forces; mais enfin ses troupes furent battues, lui-même périt dans le combat, et Tuctaïs devint maître de ses états. Son premier soin fut de réclamer sa femme, qu'Andronic lui renvoya chargée de présens. Tzacas, fils de Nogaïa, privé, par sa défaite et sa mort, de sa succession, voulut tenter la fortune et s'emparer de la Bulgarie. Son père en avoit chassé Tertère pour y mettre sur le trône un seigneur nommé Smiltza. Tzacas croyoit pouvoir reprendre ce que son père avoit donné. D'ailleurs, comme gendre de Tertère, roi légitime, il imaginoit avoir des droits au trône de Bulgarie. Il eut d'abord des succès dans son entreprise, une partie du peuple s'étant déclarée en sa faveur, ainsi que Ven-

ceslas, frère de sa femme, et fils de Tertère. Ce prince conduisit Tzacas à Ternove, capitale du royaume, et lui fit faire une entrée triomphale. Mais Venceslas avoit de l'ambition ; il étoit plus près du trône que son beau-frère ; il se repentit d'avoir contribué à la conquête de ce trône, et le repentir fut promptement suivi du projet de le reprendre. Il mit dans l'exécution de ce projet une profonde dissimulation. Il commença par inspirer à Tzacas une grande sécurité, montrant un zèle sans bornes, et vivant avec le nouveau roi comme avec son plus intime ami. Pour se procurer l'argent nécessaire, il épousa la fille d'un négociant très-riche, qui mit ses trésors à sa disposition. Venceslas agit d'abord dans l'ombre et le mystère, puis, quand il eut un parti bien armé, il s'empara de son beau-frère et le fit étrangler. Joachim, patriarche de Ternove, éprouva le même sort ; il fut précipité du haut d'une tour. Effrayés de cette cruauté, que rien ne motivoit, les seigneurs formèrent le projet de se défaire de Venceslas, députèrent vers Andronic, et le prièrent de leur rendre Asan, voulant rétablir sur le trône le fils de leur ancien roi. Asan avoit pour mère la fille de Michel Paléologue. Il partit de Constantinople avec l'approbation d'Andronic, et soutenu par le sébastocrator Rodeslas, qui de Thessalonique se mit en marche avec un corps de troupes pour protéger Asan ; mais il fut battu et pris par Eltimir, despote de Crône, et oncle de Venceslas. Il eut la cruauté de faire crever les yeux à son prisonnier, et de le renvoyer à sa femme, qui étoit à la cour d'Andronic. Asan vit ses prétentions ruinées. Venceslas, à qui le vainqueur avoit livré tous les officiers grecs dont il s'étoit emparés, les échangea contre Tertère, qui depuis long-temps vivoit dans la retraite à Andrinople, et dont on s'étoit assuré lors de l'expédition en faveur d'Asan. De retour en Bulgarie, cet ancien roi ne remonta point sur le trône. Son fils lui fit un apanage, et

garda pour lui la couronne. Ces événemens prouvent combien la puissance impériale à cette époque inspiroit peu de crainte, et démontroit plus particulièrement la foiblesse d'Andronic.

Il en donna une nouvelle preuve peu de temps après. Il étoit parti pour visiter ses états. Un tremblement de terre, dont les secousses commencèrent à se faire sentir le 1er juin, et durèrent six semaines, l'arrêtèrent dans sa tournée, à peu de distance de Constantinople. Le foyer étoit dans le voisinage de Pergame. Plusieurs édifices furent détruits. Andronic revint à toute hâte dans sa capitale, qui ne fut pas exempte des secousses. Ce qui le frappa le plus, ce fut la chute de la tête d'une statue de saint Michel, et celle d'un plan de Constantinople que Michel Paléologue offroit à l'archange, son patron. Ce plan se brisa contre le pavé. Il n'en falloit pas tant pour effrayer Andronic : il ne douta point que Dieu ne fût irrité contre son peuple, et plus encore contre sa personne. Cette fois au moins la terreur produisit un effet salutaire. L'empereur fit un examen sérieux des obligations qui lui étoient imposées ; il reconnut qu'il étoit loin de les avoir remplies. La première étoit celle de rendre à ses sujets une justice rigoureuse. Il avoit toujours négligé ce devoir. La vénalité des juges étoit connue de lui ; il savoit que c'étoit moins la bonté d'une cause que le crédit ou la générosité du plaideur qui présidoit aux sentences dans tous les procès. Il avoit toujours négligé de réformer ces abus, malgré les plaintes nombreuses qu'on lui avoit adressées. Il se fit des reproches fondés, résolut de porter un remède au mal, et de réformer la justice. Il commença par ordonner des prières publiques, auxquelles succéda une procession solennelle, à laquelle il assista suivi de toute sa cour. Au milieu de la place de l'Hippodrome, il fit un discours dans lequel il prétendit prouver que le tremblement de terre étoit un effet de la vengeance céleste, et

que ce qui le rendroit implacable seroit la continuation des abus crians qu'on remarquoit dans les tribunaux : en conséquence il annonça qu'il alloit prendre les moyens les plus sévères pour détruire ces abus. Le lendemain il convoqua dans son palais une grande assemblée, et rendit une ordonnance pour la réforme des tribunaux. Il exigea que les magistrats s'engageassent par les sermens les plus sacrés à toujours exercer gratuitement leurs fonctions, à ne faire acception de personne dans l'examen des causes ; enfin à traiter également les grands et les petits, les riches et les pauvres. Cette mesure produisit un effet qui malheureusement ne fut que momentané et disparut avec la cause ; c'est-à-dire que les juges tinrent leurs engagemens, et furent exacts et probes en remplissant leurs fonctions ; mais ils se relâchèrent insensiblement, et reprirent leurs anciennes habitudes quand ils virent qu'Andronic retomboit dans son apathie.

Les Vénitiens et les Génois, toujours rivaux, souvent ennemis, tâchoient de conquérir sur la mer un empire dont les leçons de l'histoire démontrent l'instabilité. Après une succession rapide de guerres et de trèves, ils reprirent les armes avec une nouvelle fureur. Venise, plus redoutable par sa position, par sa puissance, par l'étendue de son commerce, et surtout par l'impénétrable secret de ses délibérations, médite la ruine de Gênes ; et, dans le silence du cabinet, arrête un plan d'hostilités qu'elle combine avec lenteur pour l'exécuter rapidement. Ce plan consistoit à détruire tous les établissemens des Génois sur le Pont-Euxin, en commençant par ceux qu'ils avoient formés à Constantinople. Pour l'exécution de ce projet, une flotte de soixante-quinze vaisseaux est armée, équipée, et dirigée sans délai sur la capitale de l'empire. Elle paroît dans le port le 22 juillet. A cette vue les habitans éprouvent de la surprise et une inquiétude fondée, puisqu'on ignoroit

le dessein des Vénitiens. De la place de l'Hippodrome on pouvoit découvrir la manœuvre de leurs vaisseaux. Andronic s'y rend et les observe. Il fait prendre toutes les mesures de sûreté qu'il avoit en son pouvoir. On ferme les portes de la ville : on arme la garnison : on place des troupes sur tous les points accessibles aux Vénitiens. Ces dispositions prises, l'empereur envoie au commandant de la flotte Roger Morosini, un seigneur de Venise, ambassadeur de cette république à Constantinople. Il ne revint point. Cette circonstance fait craindre une trahison de la part des Vénitiens qui résidoient à Constantinople. On les arrête tous. Quelques navires génois paroissant à la vue de la flotte, elle se met à leur poursuite, sans pouvoir les atteindre : elle entre ensuite dans le port de Céras, et les Vénitiens débarquent au faubourg de Péra, dans l'intention de s'emparer des Génois qui y demeuroient ; mais ils étoient tous rentrés dans Constantinople, et retranchés dans le quartier de Blaquernes, asile que leur avoit accordé l'empereur. Ils s'y étoient fortifiés ; et, pour empêcher l'abordage, sacrifiant leurs propres vaisseaux, ils les avoient coulés bas. Les Vénitiens brûlèrent toutes les maisons du faubourg de Péra qui leur appartenoient, violant ainsi le droit des gens et les conventions stipulées et consenties par eux-mêmes.

En permettant aux deux nations de former des établissemens, soit à Constantinople, soit dans le voisinage de cette ville, et de faire le commerce, il avoit été convenu que, s'il survenoit quelque différend entre les Génois et les Vénitiens, ils ne pourroient exercer aucun acte d'hostilité, non-seulement dans la ville, mais dans un espace désigné, qui comprenoit le pays situé entre Constantinople et les ruines d'Alyde, au-delà des Dardanelles. Malgré ces traités, les Vénitiens vinrent attaquer leurs ennemis dans un faubourg de la capitale, et poussèrent le mépris qu'ils faisoient d'Andronic au point de s'em-

parer d'un vaisseau de la marine impériale. L'empereur, voyant qu'il n'avoit plus de ménagement à garder, permit à ses sujets de se joindre aux Génois, et de faire cause commune avec eux : ceux-ci, rangés en ordre sur le rivage, soutenoient l'attaque de leurs ennemis, pendant que les Grecs, du haut des remparts et des tours, lançoient sur les Vénitiens une grêle de traits et de pierres. Voyant leurs efforts inutiles, les assaillans se retirèrent ; et, pour se dédommager, brûlèrent Galata, dont les habitans s'étoient, ainsi que ceux de Péra, réfugiés dans la ville. Cette expédition faite, ils revinrent à la charge contre le quartier de Blaquernes. On se battit long-temps avec une fureur égale. La victoire étoit indécise, lorsque l'un des principaux chefs vénitiens fut tué dans l'action. Cette perte les découragea. Ils s'éloignèrent à quelque distance, et demandèrent une suspension d'armes. Elle leur fut accordée. Andronic envoya un sauf-conduit à leur commandant, qu'il reçut avec affabilité et sans lui faire aucun reproche ; conduite qui n'étoit que de la pusillanimité. Le général vénitien n'eut même pas la peine d'éluder des explications qu'on ne lui demandoit pas ; il se renferma dans de vagues discours, qui n'auroient prouvé que le mépris qu'il faisoit d'Andronic et de l'empire grec, si l'insulte qu'il venoit de leur faire jusque dans la capitale n'en étoit une preuve évidente. L'empereur proposa de députer à Venise un ambassadeur que le général se chargeroit de conduire sur un de ses vaisseaux. Il choisit pour cette mission Nicéphore, ancien évêque de Crète, et qui, depuis que cette île appartenoit à la république, vivoit au sein de la capitale. Cette ambassade, qui n'avoit point d'objet, fut sans résultat : d'ailleurs la conduite d'Andronic auroit rendu cette démarche inutile, puisqu'en se faisant justice lui-même, il perdoit le droit de l'exiger. En effet, à peine la flotte vénitienne eut-elle levé l'ancre et mis à la voile, que ce

prince condamna tous les sujets de la république qu'il avoit fait arrêter à payer solidairement quatre-vingt mille écus pour réparer le dommage causé par leurs compatriotes. Pour garantir le paiement de cette amende de la part de ceux qui la devoient, il fit saisir tous leurs biens : cette mesure, loin de faire cesser la mésintelligence qui régnoit dans l'intérieur de Constantinople entre les Génois et les Vénitiens, ne fit que rendre leur haine plus vive, en signalant ces derniers comme auteurs d'un mal auquel ils étoient étrangers. Il ne se passoit pas de jour qu'il n'y eût une dispute. On fit d'inutiles efforts pour les réconcilier, particulièrement le roi d'Arménie (Ayton II), dont nous avons vu la sœur épouser Michel, fils d'Andronic. Ce prince avoit par dévotion changé le manteau royal pour la bure de franciscain, et s'étoit fait moine. Il habitoit Constantinople. Il se donna beaucoup de peines, et fit beaucoup de démarches pour obtenir cette réconciliation ; mais toutes ses tentatives furent infructueuses. Les Génois, ruinés par leurs ennemis, ne respiroient que la vengeance. Ils se réunissent un jour, entrent comme des furieux dans les maisons des Vénitiens, égorgent tous ceux qu'ils y trouvent, et n'épargnent personne. Ils commencèrent cette sanglante exécution par le bayle [a] de Venise, dont ils déchirèrent le corps après l'avoir précipité du haut de sa maison. Le caractère dont étoit revêtu ce personnage ne les ayant point arrêtés, il fut aisé de prévoir les excès auxquels ils se porteroient. Ni le sexe, ni l'âge

[a] *Bayle* étoit le titre que portoit l'ambassadeur de Venise ou résident. Il exerçoit les fonctions de consul. A l'abri de cette dénomination, les concurrences et préséances étoient évitées. On disoit *le bayle*, et non l'ambassadeur de Venise. C'étoit, dans le langage des protocoles et de l'étiquette (où les mots sont tout), un personnage distinct. Dans le Languedoc, on appelle *bayle* un juge royal. Le traducteur de l'histoire de Pachymère, par une méprise de mots, qu'un peu de réflexion devoit l'empêcher de commettre, a traduit *baylos* par *crocheteur*. En y songeant, il auroit dû sentir l'inconvenance de ce mot, et se demander en quoi consistoient les fonctions d'un crocheteur de Venise.

ne suspendirent leur rage ; le débile vieillard et l'enfant au berceau éprouvèrent le même sort. La vengeance fut terrible ; elle étoit exercée par des Italiens sur des Italiens. S'il échappa quelques Vénitiens, c'est qu'ils étoient inconnus ; ils ne dûrent la vie qu'à leur obscurité. Le nombre de ceux qu'on égorgea fut tel, qu'on se vit dans la nécessité de les enterrer par monceaux. Andronic, qui n'avoit su ni prévenir, ni empêcher cet attentat au droit des gens comme à sa propre autorité, craignit le ressentiment des Vénitiens ; il leur députa Maxime Planude, moine, et Léon, directeur d'un hôpital, pour assurer la république qu'il n'avoit aucune part au crime qu'on venoit de commettre. Les envoyés étoient exposés à la juste fureur des parens de ceux que les Génois avoient égorgés. On les garda pour otage jusqu'au retour des Vénitiens échappés au massacre. Ensuite on les renvoya honteusement en les chargeant d'exprimer à l'empereur le mépris qu'inspiroit sa coupable foiblesse, et de lui déclarer que le gouvernement de Venise ne concluroit de traité avec lui qu'il n'eût rendu aux Vénitiens les biens qu'il leur avoit confisqués. Andronic refusa, parce qu'il vit que la république étoit dans ce moment hors d'état de lui nuire.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.



TABLE

DU DIXIÈME VOLUME DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-QUINZIÈME.

BAUDOUIN. THÉODORE LASCARIS.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEIZIÈME.

HENRI. THÉODORE LASCARIS.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME.

PIERRE DE COURTENAI.

ROBERT. BAUDOUIN II, ET JEAN DE BRIENNE.

THÉODORE LASCARIS. JEAN DUCAS VATACE.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME.

BAUDOUIN II. VATACE.

LIVRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME.

BAUDOUIN II. THÉODORE LASCARIS II.

JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

LIVRE CENTIÈME.

JEAN LASCARIS. MICHEL PALÉOLOGUE.

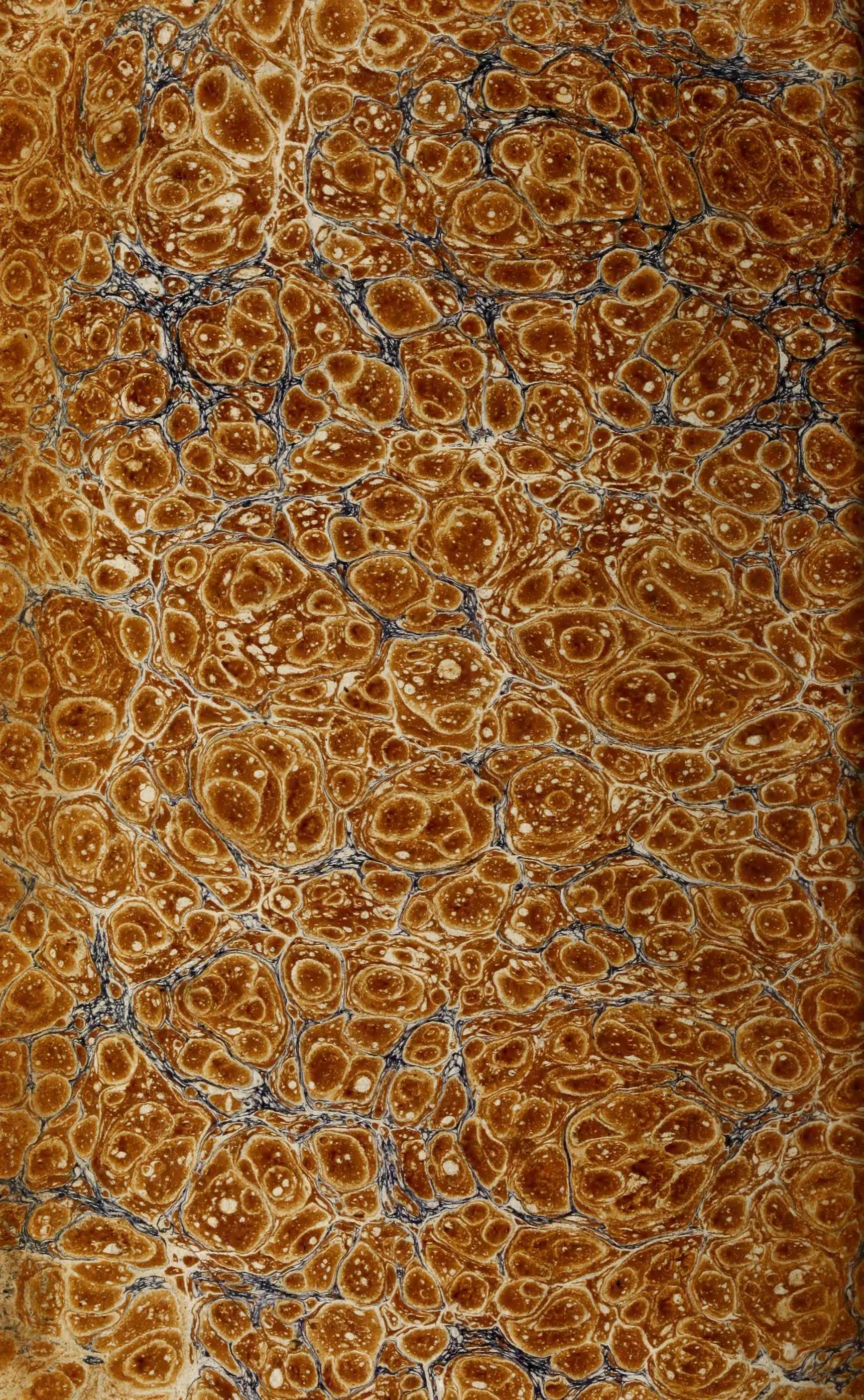
LIVRE CENT-UNIÈME.

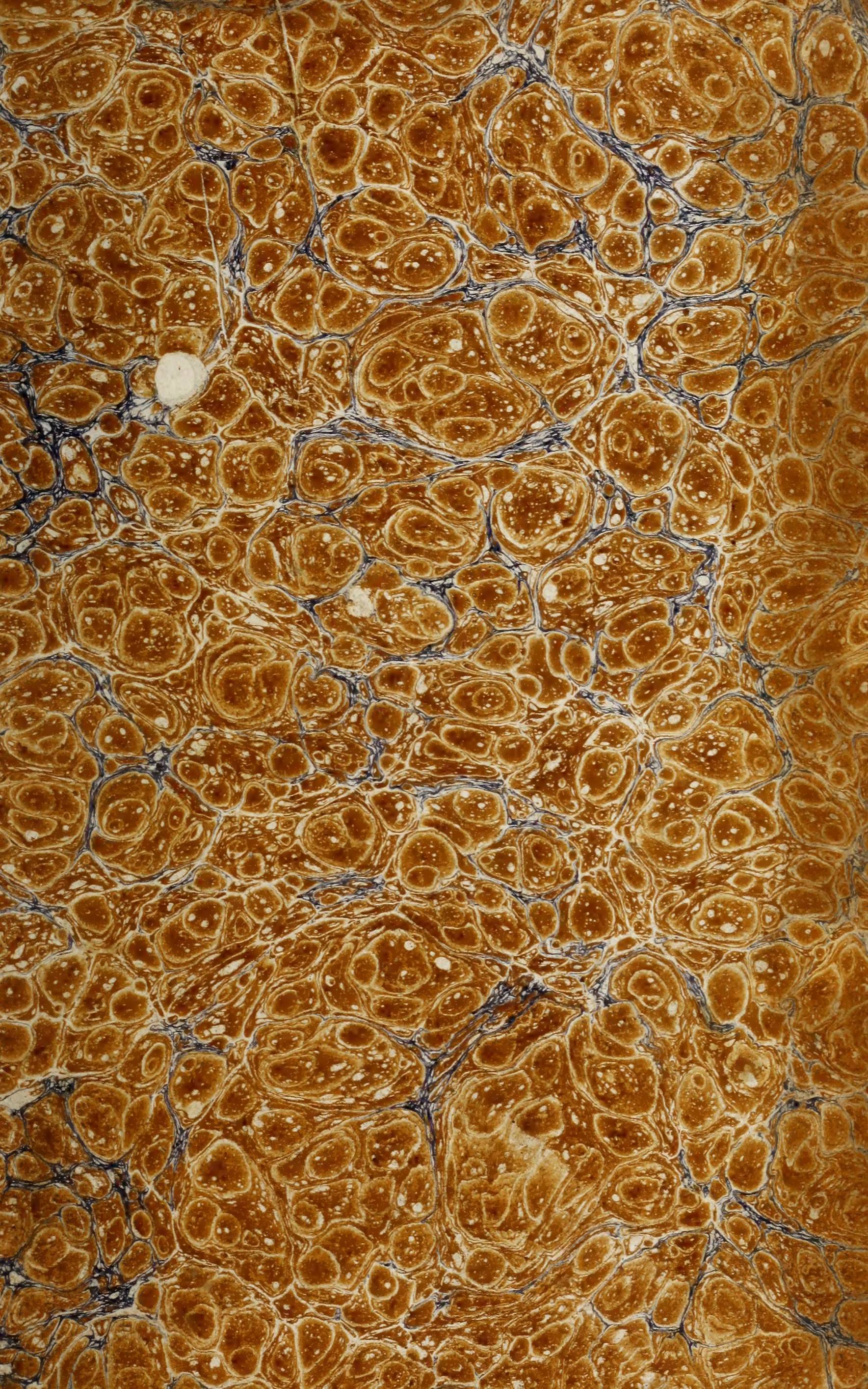
MICHEL PALÉOLOGUE.

LIVRE CENT-DEUXIÈME.

ANDRONIC II PALÉOLOGUE.

FIN DE LA TABLE.






THE SOCIETY OF WRITERS TO THE SIGNET